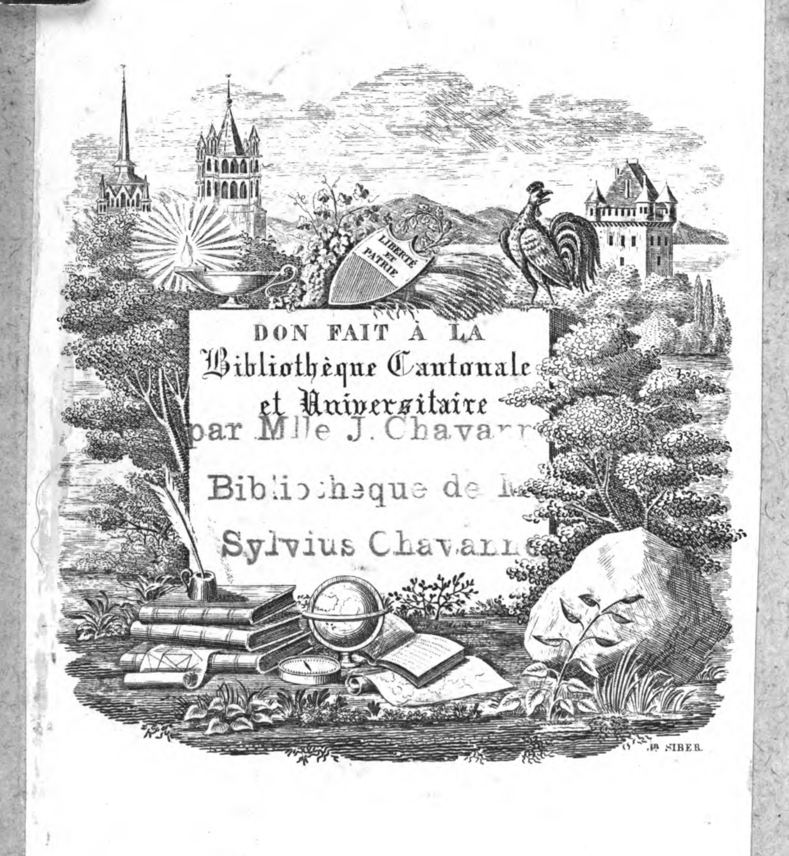



LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
par Mlle J. Chavann
Bibliotheque de M
Sylvius Chavanne
Jn SIBER.

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME SIXIÈME.

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description ; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités ; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SIXIÈME.



GENÈVE.

1790.

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

Du climat de Naples ; des tarentules ; de l'agriculture.

LE climat de Naples eſt extrêmement chaud, non-ſeulement par ſa poſition, qui n'eſt qu'à quarante-un degrés de latitude, mais encore à raiſon des montagnes environnantes, qui concentrent & repercutent la chaleur, & peut-être encore à raiſon des fourneaux ſouterrains de la Solfatare & du Véſuve.

Cependant le thermomètre n'y monte guère au-delà de vingt-quatre degrés de Réaumur, ou quatre-vingt-ſix de Fahrenheit, & bien des gens trouvent l'été de Naples plus ſupportable que celui de Rome, où le *Sciroco*, vent du ſud-eſt, qui règne en été, cauſe un abattement général dans certains temps, comme nous l'avons dit dans le Tome V.

L'été y eſt incommode pour les François, juſqu'à ce que les pluies qui viennent à la fin de Septembre, en aient un peu modéré la chaleur ; mais auſſi l'hiver y eſt délicieux, on ne s'y chauffe jamais, & ſi l'on fait des cheminées dans les grandes

maiſons depuis quelques années, c'eſt plutôt une mode qu'un beſoin. Il n'y a pas de jour dans l'année où l'on ne voie de petits garçons tous nus, c'eſt-à-dire, même ſans chemiſe, courir dans les rues de la baſſe ville, & les petites filles avec une ſimple chemiſe.

C'eſt ici que l'on peut appliquer l'éloge que fait Virgile de l'Italie :

Hic ver aſſiduum atque alienis menſibus æſtas.
Georg. II, 149.

Cependant on paſſe quelquefois très-ſubitement du chaud au froid, & le vent du nord y cauſe des maladies de poitrine; auſſi les Napolitains aiment mieux le ſciroco, qui eſt auſſi le vent le plus ordinaire, & qui ne produit pas le même effet qu'à Rome.

Il ne neige preſque jamais à Naples; il y pleut moins ſouvent qu'à Paris, mais la quantité de pluie y eſt plus conſidérable. Cirillo y a obſervé la quantité d'eau de vingt-neuf pouces, par un milieu entre dix années d'obſervations, & nous n'en trouvons que dix-ſept à Paris; cette quantité de pluie à Naples n'eſt cependant pas énorme, puiſque j'ai cité une obſervation de cent & deux pouces de pluie dans les Etats de Modène. Voyez le Tome II.

La hauteur du baromètre, ſuivant le Père de la Torre, varie depuis vingt-ſix pouces quatre lignes, juſqu'à vingt-huit pouces quatre lignes, c'eſt à-peu-près la même variation qu'à Paris, où cependant on a vu dans des brouillards un peu ſecs le baromètre monter juſqu'à vingt-huit pouces neuf lignes; mais cela eſt fort rare.

On peut juger par-là que Naples n'eſt pas exempte des viciſſitudes de pluie & de beau temps, qu'on a toujours dans les zônes tempérées au bord de la mer; ce n'eſt que dans la zône torride, ou ſur les hautes montagnes en Europe, que la hauteur du

baromètre eſt conſtante à une ligne près, parce que les nuages & les vapeurs ne s'y élèvent que difficilement, & que l'air y eſt toujours à-peu-près également pur & léger.

C'eſt à la grande chaleur de ce climat qu'on doit attribuer la fécondité des mules, dont on cite plusieurs exemples, ſpécialement de l'année 1766.

Le climat de Naples étant beaucoup plus chaud que le nôtre, eſt auſſi beaucoup plus ſujet aux inſectes; les lits n'ont point de rideaux à cauſe de la chaleur; mais on les couvre avec des gazes pour ſe garantir de la *zanzara*, qui eſt une eſpèce de couſin très-incommode, & l'on fait les montures de lits avec du fer, pour mieux ſe préſerver des inſectes.

LA TARENTULE eſt un des animaux les plus ſinguliers dont on ait parlé, & même une des choſes extraordinaires du royaume de Naples; c'eſt une groſſe araignée, qui a huit pieds comme les nôtres, & dont le corps eſt compoſé de deux parties ſéparées par un canal très-mince; elle tire ſon nom de Tarante, ville qui eſt à ſoixante lieues de Naples, où elle eſt plus commune. On a dit & imprimé mille fois que ſa piqûre cauſoit la mort, ſi l'on ne faiſoit danſer le malade juſqu'à défaillance, & que la muſique étoit le ſpécifique de cette eſpèce de poiſon; M. Geoffroy même le croyoit, Hiſt. de l'acad. 1702, pag. 16. Le Père Goüye lut à l'académie, en 1702, une lettre d'un Jéſuite de Toulon, qui avoit vu danſer pluſieurs jours de ſuite un ſoldat Italien mordu d'une tarentule; mais combien de perſonnes ont vu danſer des convulſionnaires à Paris dans le cimetière de S. Médard, & dans la chambre des Criſes de Meſmer en 1784, & cependant perſonne actuellement ne croit aux convulſions. Il en eſt de même de la tarentule; tous les phyſiciens mettent au nombre

des erreurs populaires sa piqûre & tous les effets qu'on en raconte (1).

Serraro, célèbre physicien de Naples, a publié un ouvrage fort ample sur cette matière (2); il y donne la description de l'insecte; il y parle de tous les auteurs qui ont cité ce prétendu pouvoir de la musique, depuis Perotto, auteur qui mourut en 1480, jusqu'à M. Nicolas Cirillo, médecin moderne; car cet auteur a donné dans ses notes sur Etmuller une observation faite à l'hôpital de Naples, des effets de la musique dans une maladie attribuée à la tarentule. Cependant Serrao raconte des expériences faites sans aucun inconvénient de la morsure de cette araignée, & il assure que le mal qu'elle fait n'est pas plus considérable que celui d'une guêpe; d'ailleurs, la tarentule se trouve dans des pays plus chauds que la Pouille, où l'on n'a jamais fait de pareils contes à son sujet. Enfin il prouve que si le grand nombre d'autorités qui paroissent favorables à l'opinion commune, avoient quelque force pour l'établir, la grande diversité de sentimens qu'on trouve dans les mêmes auteurs, seroit encore plus forte pour la faire rejeter. Il conclut que c'est une opinion vulgaire & ridicule, qui n'a de fondement que la stupidité & l'ignorance du peuple.

Le Père Minasi a prouvé la même chose dans les *Delizie Tarentine*, citées par M. Ferber. Cependant M. Pigonati, dans un mémoire sur le port de Brindisi, imprimé en 1781, a publié une lettre sur la tarentule, où il n'est pas tout-à-fait du même avis. Le long séjour de l'auteur dans la Pouille l'a mis à portée de recueillir plusieurs faits qui lui persuadent que la tarentisme est un mal réel, qui se guérit

(1) Voyez les mémoires de l'académie pour 1707; l'Encyclopédie au mot *Araignée*, le Dictionnaire d'histoire naturelle de M. Bomare, & le Journal étranger, Mai 1758.

(2) *Della Tarantola overo falangio di Puglia*, in-4.

par l'effet de la musique, & que le docteur Serrao avoit réduit à trop peu de chose les traditions vulgaires sur la tarentule. On est souvent surpris à la campagne, dit-il, d'une maladie dangereuse, dont les symptômes sont l'abattement des forces, les nausées, un aspect cadavéreux, une sueur froide, les yeux fixes & immobiles, le pouls imperceptible: on porte ces malades à la ville, on éprouve alors différens airs d'instrumens, & il s'en trouve ordinairement quelqu'un qui agite le malade, au point de le faire lever de son lit, & danser pendant plusieurs heures. On continue ainsi pendant plusieurs jours. Il y a des femmes qui sont sujettes à ce mal-là, & même des filles qui, pour cette raison, ne trouvent point à se marier. Ce détail de M. Pigonati nous donne lieu de croire que la maladie dont il parle pourroit bien avoir toute autre cause que la morsure d'une araignée.

Serrao pense lui-même que les habitans de la Pouille étant singulièrement passionnés pour la la musique, il pouvoit y avoir des cas d'hypocondrie où la musique produisoit des effets salutaires sur ces malades, surtout à l'aide du préjugé, de l'exemple & de l'imagination, dont le pouvoir est aussi grand dans le pays dont il s'agit, que l'ignorance y est profonde: on trouve des gens qui racontent que les *Tarantati* peuvent se déchirer le corps sans se faire mal, qu'ils devinent les secrets, qu'ils prédisent l'avenir, & autres puérilités qui marquent le caractère du peuple toujours porté au merveilleux. Le peuple, en France même, n'est-il pas généralement persuadé que les araignées sont vénimeuses; & je sais cependant très-bien par expérience qu'elles ne le sont point du tout: on peut le dire même des scorpions, dont Maupertuis se fit piquer exprès sans en éprouver d'accident.

Dans le mauvais recueil intitulé: *Les Délices d'Italie*, il est dit, qu'à Naples la vieille feuille ne

tombe point des arbres qu'elle ne soit poussée par la nouvelle : cela n'est pas étonnant par rapport aux pins, cyprès, leccini, ou chênes verds, & par rapport aux orangers, qui sont verds en toute saison ; mais à l'égard des chênes ordinaires, des ormes, du noyer, & autres arbres qui chez nous quittent leurs feuilles pendant l'automne, ils la quittent également dans les environs de Naples, seulement six semaines plus tard qu'en France, & ils la reprennent six semaines plutôt ; ces arbres s'y élèvent moins haut qu'en France & dans le nord : la grande chaleur les rend tortueux & petits, & ils se couronnent de bonne heure ; mais ils sont plus denses, & surtout beaucoup plus durs que les nôtres : les ormes, les chênes, & même les noyers d'Italie employés au charonnage durent six fois plus que chez nous.

La verdure du printemps est plus belle à Naples, le verd des arbres est moins obscur, (*cupo*) qu'il ne l'est en France.

La fertilité des campagnes est singulière aux environs de Naples ; aussi appelle-t-on cette province *Campagna felice*, ou *Terra di lavoro* ; c'est celle que Virgile célébroit en disant :

> . . . . *Illam experiere colendo*
> *Et facilem pecori & patientem vomeris unci,*
> *Talem dives arat Capua & vicina Vesevo*
> *Ora jugo.*
>
> Georg. II. 223.

On n'y voit pas autant de buffles que dans l'Etat Ecclésiastique (1), mais des bœufs d'une très-grande espèce ; les plus beaux viennent de l'Abruzze, & ils coûtent cent cinquante & même deux cent livres la paire. Il est fort ordinaire de voir à la campagne un bœuf attelé seul à une voiture.

(1) Il y a beaucoup de buffles à Salerne, dans la terre de Labour & dans toute la Calabre.

L'uſage des propriétaires n'eſt point de partager les fruits avec le cultivateur, comme cela ſe pratique dans la Marche d'Ancône, où il y a des métayers, en italien, *Mezzaioli*. Aux environs de Naples ce ſont des fermiers, *Affituari*, mais on ſe plaint, comme en France, qu'ils ruinent les fonds pour en tirer tout le produit, & les abandonner à la fin de leur bail; les particuliers aiment mieux payer le cultivateur & recueillir les fruits par eux-mêmes; cet uſage a lieu toutes les fois qu'on eſt à portée de faire valoir ſes fonds.

Le bled ſe sème entre le premier Octobre & le 20, il ſe moiſſonne vers le 15 Juin: on ne sème qu'environ quatre boiſſeaux par arpent, comme nous l'avons dit dans le Tome V.

On bat le bled avec les pieds des chevaux, comme dans quelques-unes de nos provinces méridionales; méthode qui eſt moins pénible & moins fatigante que celle de la France ſeptentrionale & du Lyonnois, où des hommes armés de fleaux épuiſent toutes leurs forces ſur une aire de bled, dans les jours même les plus chauds. Cela ne ſe pratique dans le royaume de Naples que chez ceux qui ne peuvent pas avoir des chevaux.

L'uſage des prairies artificielles eſt commun aux environs de Naples; on y sème différentes eſpèces de trèfle, au mois de Mars, au mois de Mai & au mois de Juillet.

Quelquefois après avoir levé le trefle, on sème du *panis* (1) au mois de Mai, & on le fauche un mois après pour le faire manger en verd, ou bien on le laiſſe trois mois en terre, pour avoir la paille du panis; d'autres mêlent le panis avec le maïs, ou le bled de Turquie.

Il y en a qui mêlent de la graine de lupin &

(1) Le panis ou panic a des épics plus ſerrés & des grains plus petits que ceux du millet; il lève plus aiſément dans les pays chauds.

de la graine de rave, pour les faucher ensemble & les faire manger en verd; d'autres attendent que les raves aient fait la *catozza*, c'est-à-dire, aient poussé leurs grosses racines, pour la donner aux bestiaux pendant l'hiver.

Souvent au mois d'Août l'on sème de l'orge, du seigle, des lupins & du trêfle, pour les faucher vers le milieu d'Octobre. D'autres sèment trois fois l'année dans le même terrain & successivement, les différens grains dont nous avons parlé; dans les endroits les plus voisins de la mer, & qui sont les plus chauds, on les laisse venir en graine; dans les endroits frais on les fauche pour avoir du fourrage, que l'on donne toujours verd, & qui est de différente espèce suivant les temps.

Le bled de Turquie, c'est-à-dire, le maïs, ou *Zea* de Linnæus, qui est le *Frumentum Indicum* de Bauhin, s'appelle aussi à Naples *Grano d'India*, dans d'autres endroits, *Gran Turco*; il paroît que le nom de bled de Turquie est venu de ce nom italien *Gran Turco*, mais il ne veut pas dire qu'on l'ait tiré de Turquie, puisque c'est une plante d'Amérique, comme l'observe Camérarius; il n'a été appelé bled de Turquie que par des botanistes Italiens, tels qu'Anguillara qui vivoit à Padoue, peut-être parce que l'enveloppe de l'épi ressemble assez à un bonnet turc ou turban, & ce nom a passé en France, parce que les arts y sont venus de l'Italie.

En considérant la fertilité du territoire de Naples, on est étonné d'apprendre que l'on puisse y éprouver une famine semblable à celle de 1764, surtout dans un temps où le reste de l'Europe n'étoit point dans la disette; il y avoit même dans le pays beaucoup de grains vieux & nouveaux : mais il y avoit quelques endroits de l'Italie qui manquoient de grains, & qui en demandèrent; l'exportation parut d'abord considérable, les négocians firent des provisions; le gouvernement craignit que

le prix du bled n'augmentât trop, & voulut le taxer; cela produisit un effet contraire; ceux qui avoient des provisions vendirent leur bled à l'étranger. Les prévarications se joignirent aux monopoles, l'ignorance & la cupidité augmentèrent le mal, Genovesi & Intieri l'ont assuré. Pour comble de malheur, le maïs qui fait la nourriture la plus commune des paysans manqua cette année-là: ils furent obligés de recourir au bled. Bientôt il ne fut plus suffisant, & ces malheureux furent réduits à chercher de l'herbe pour se nourrir; on se hâta de faire venir du bled de France, d'Angleterre & d'ailleurs, mais il y en eut beaucoup de gâté, & qu'on fut obligé de jeter dans la mer; la famine fut si terrible, que le peuple y périssoit de misère & de faim; les maladies épidémiques vinrent à la suite de la famine, & ce fut une des années les plus affreuses qu'on y eût vues depuis long-temps. J'ai déjà cité deux ouvrages fort détaillés, faits sur ces maladies de 1764.

Les Napolitains devoient encore, en 1765, à Marseille & à Trieste, une partie des bleds qu'on leur avoit vendus, mais ils se plaignoient d'en avoir reçu de fort mauvais; au reste, ceux qu'il fournirent l'année suivante à l'Etat Ecclésiastique, dûrent bien les dédommager.

C'est à Naples que l'on a imagé la meilleure manière de conserver les grains par le moyen des étuves. M. Maréchal avoit vu, en 1748, celles que M. Intieri avoit faites à Capoue, & dans différens endroits du royaume de Naples; il en fit faire de semblables à son retour en France en 1749; il en rendit compte à M. le comte d'Argenson, alors ministre d'Etat, lui présenta les plans & les mémoires concernant ces étuves & leurs avantages, & lui en fit connoître la structure & les manœuvres par un modèle en relief. M. Paris du Verney, administrateur général des subsistances mili-

taires, plus connoisseur que personne dans ce qui concernoit les grains, & M. Duhamel, célèbre physicien, furent appelés pour examiner cette invention; ils la jugèrent de la plus grande utilité pour le royaume; en conséquence M. d'Argenson chargea M. Maréchal, en 1750, d'établir une de ces étuves à Lille, pour faire des expériences sur les grains que le roi y avoit pour lors en approvisionnement. Il continua ses expériences à Strasbourg en 1751, & à Colmar en 1752; & l'on y conservoit encore en 1768 du bled de ce temps-là, dont le pain étoit excellent. La méthode de M. Intieri a été perfectionnée, & M. Duhamel a publié, en 1753, un très-bon ouvrage sur cette matière (1), où il a donné des expériences nouvelles & des vues ingénieuses sur le même objet. On a établi de ces étuves en divers endroits de la Suisse & ailleurs. On auroit dû plutôt chercher une pareille invention dans le nord que dans des pays où la grande chaleur doit rendre les bleds faciles à conserver, & où la grande fertilité du terrain expose moins au danger de la disette; mais la famine de 1764 fit bien voir qu'on ne devoit pas négliger, même à Naples, les précautions de cette espèce. Cependant on ne s'en sert pas actuellement à Naples, on se relâche aisément dans les choses dont la nécessité n'est pas journalière & frappante.

Les vignes, qui sont en abondance aux environs de Naples, sont toutes élevées sur des peupliers, comme Virgile & Homère nous disent qu'elles l'étoient de leur temps.

Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat Populos.
Hor. Epod. II.

---

(1) Traité de la conservation des grains, par M Duhamel; nouvelle édition, *in*-12. Paris 1767. L'ouvrage de M. Intieri, *Della perfetta conservazione del grano*, parut en 1754; l'auteur fonda dans l'université une chaire de commerce, dont Genovesi a été le premier titulaire.

Dans le reste de l'Italie ce sont des ormes ou d'autres arbres qu'on y emploie ; cela rend les campagnes très-fraîches & très-riantes ; on ne peut rien voir de plus agréable que celles où l'on passe en arrivant de Rome à Naples par Capoue ; le chemin est bordé par des campagnes couvertes de grands peupliers ; ces arbres sont joints par des vignes qui vont souvent de l'un à l'autre en forme de guirlandes. Il y a trois ou quatre seps de vigne à chaque peuplier, & dix à douze pas de distance d'un arbre à l'autre : ces peupliers viennent facilement de bouture, on les plante dans des fossés ; on peut pour vingt écus faire planter un millier de seps de vigne.

On fait la vendange à Naples vers le 10 Octobre, aussi-bien qu'en Bourgogne. Il semble que la chaleur du climat devroit accélerer la maturité, mais les vignes étant toutes à l'ombre, elles mûrissent moins vîte.

Pour faire le vin doux & liquoreux, appelé vin grec, dont on use beaucoup en Italie, on prend le raisin blanc extrêmement mûr, & prêt à sécher, *uva appassita*, on le foule avec les pieds, mais sans le laisser fermenter dans la cuve ; on tire le vin, & on le met dans des tonneaux, que l'on ferme ensuite lorsque le vin a bouilli pendant dix à douze jours ; on le vend deux sols & demi la bouteille.

Il y a beaucoup de mûriers aux environs de Naples : ceux qui ne veulent pas élever des vers à soie, vendent la feuille cinquante-six sols le quintal : un mûrier ordinaire rapporte par-là un ducat, ou quatre livres six sols quand il est affermé. M. l'abbé de Sauvages, qui a voyagé en Italie, à peu-près vers le même temps que moi, y a beaucoup étudié la culture des mûriers, & il se proposoit de publier un mémoire à ce sujet.

En approchant de l'Etat Ecclésiastique, vingt lieues au nord de Naples, les terres sont moins

fertiles ; voici ce qu'on me racontoit à l'Isoletta près d'Aquino, vers le mont Cassin : on ensemence les terres la première année avec du bled, la seconde avec du maïs ou avec du millet, la troisième avec de l'avoine ; le laboureur y partage les fruits avec le propriétaire, & il en prend la moitié, quelquefois les trois cinquièmes ; les terres rapportent cinq à six, comme à Paris, rarement dix pour un.

Quelquefois on cultive son fond en prenant un cultivateur & des bœufs à la journée, moyenant trente-quatre sols par jour & la nourriture de l'homme.

Dans ce canton-là on moissonne vers la fin de Juin, on vendange vers le 10 de Septembre, & l'on sème pendant tout le mois de Novembre, quoiqu'aux environs de Naples ce soit en Octobre, aussi-bien que dans les environs de Rome.

On y a aussi des prairies artificielles ; mais seulement dans les terres à bled ; on y sème, par exemple, du froment la première année, & l'année suivante de la *Vetovaglia* ou *Erba prata*, c'est-à-dire, du trêfle, que l'on fauche pour avoir du fourrage.

Il y a beaucoup de laines dans le royaume de Naples, & l'on en exporte même à l'étranger. Le droit de pâturage dans la Pouille, qu'Alphonse premier roi d'Arragon concéda sous certaines redevances, produit une partie du revenu du roi ; c'est ce qu'on appelle la douane de *Foggia*. Les conditions de ces distributions & les privilèges exclusifs produisent des désordres & des contestations sans nombre, pour lesquelles il y a un tribunal particulier. On doit espérer que le gouvernement apportera remède à ces inconvéniens, en rendant la liberté des pâturages.

Parmi les objets de culture que j'ai remarqués à Naples, il en est un que l'on doit principalement au

au feu prince de S. Severo, c'est celui de l'apocin. La plante appelée *Apocynum majus Syriacum erectum*, dans l'histoire des plantes du Canada de Cornut, & *Asclepia Syriaca* dans Linnæus, porte des gousses qui sont pleines d'une soie végétale, assez abondante & assez douce pour mériter d'être employée dans les arts; plusieurs personnes ont tenté d'en faire usage. M. Rouvière à Paris en avoit obtenu le privilége, mais il faisoit un grand mystère de ses procédés : voici ceux qu'on emploie à Naples.

On nettoie ce duvet, ou cette soie, de manière qu'il n'y ait ni semences, ni feuilles, ni membranes; on le met en macération pendant l'espace de douze ou quinze jours, suivant la saison, dans de l'eau de pluie, où l'on aura fait fondre du savon, une once & demie pour chaque pinte d'eau. Dans les premiers jours cette matière jette une couleur jaune, capable de teindre les mains; il faut alors changer l'eau & le savon, afin qu'elle macère ou mûrisse mieux. On retire ensuite cette soie hors de l'eau; on la presse avec les mains, on la lave plusieurs fois dans de l'eau fraîche de pluie, jusqu'à ce qu'on ait enlevé tout le savon, & que l'eau en sorte claire. On la fait sécher à l'ombre, on la peigne & on la carde avec beaucoup de délicatesse & de ménagement, & on la file comme du coton avec de petits fuseaux.

Cette opération, qui est de même espèce que celle de faire rouir le chanvre dans les marais, attendrit & emporte la gomme végétale, ou la partie visqueuse qui enveloppant les filets de l'apocin leur donne de la roideur, & les rend trop lisses pour qu'ils puissent s'accrocher, se tortiller & s'unir dans la filature.

Cependant l'apocin, après cette macération, n'est propre encore qu'à faire des bas, des gants, ou autres tissus qui ne demandent pas beaucoup de

souplesse & de velouté ; mais pour faire des étoffes, elle exige une préparation ultérieure, dont je n'ai pas eu communication.

L'impôt territorial est fort modique aux environs de Naples : il m'a paru d'environ quinze sols par arpent, du moins dans la plaine de Nola ; l'église y est assujettie comme les particuliers ; aux environs du mont Cassin, on estime les impôts à huit pour cent du revenu ; les fiefs paient d'autres sortes d'impôts sous le nom de *Rilevio*, d'*Adoa*, ou *Adua*, de *Cavallo montato*, ils sont encore moindres que l'impôt sur les biens roturiers ; mais les fiefs sont réduits à une condition qui paroît bien désagréable pour la noblesse ; on ne peut pas les vendre, ni les hypothéquer, & ils retournent tous au roi quand la famille est éteinte, comme dans les premiers siécles du gouvernement féodal ; on n'admet à succéder que les parens au quatrième degré, tout au plus au cinquième. Les fiefs du feu prince Francavilla viennent d'être réunis au domaine, en vertu de cet ancien droit ; mais il y a des contestations à cet égard, comme cela arrive toutes les fois que le roi exerce un pareil droit. En Sicile, on paie un dixième pour le droit de mutation, ce qui compense le droit de retour.

CHAPITRE II.

Description de Pausilipe, de la Solfatare, & de la route de Pouzol.

Nous ne pouvons mieux commencer la description des environs de Naples, que par Pausilipe, qui en est la partie la plus agréable : c'est une colline située le long du bassin de Naples, du côté du couchant ; elle est ainsi appelée de Παυσις της λυπης,

cessation de tristesse, nom qui répond très-bien à la beauté de sa situation : c'est une partie des collines qui s'appeloient *Colles Leucogei*.

La chose la plus singulière de Pausilipe est le chemin creusé au travers de la montagne, sur une longueur de trois cent soixante-trois toises, & qu'on appelle *la Grotta di Pozzuoli*; elle fut probablement commencée pour en tirer de la pierre & du sable, & continuée pour abréger le chemin de Pouzol à Naples, qui passoit autrefois par-dessus la montagne; le peuple dit qu'elle fut faite par les enchantemens de Virgile, & cette fable est même rapportée dans la chronique de Jean Villani. Celano dit que ce furent les habitans de Cumes qui la creusèrent; & cette ville, qui fut en effet si célèbre dans l'antiquité, pourroit bien avoir exécuté ce grand ouvrage, pour se faciliter le chemin de Naples, de Nola, & celui d'une partie de la Campanie; car ce genre d'entreprises étoit fort du goût des anciens peuples d'Egypte, de Grèce, de Sicile & d'Italie (1). Varron, (*de re rust.* L. III. 17.) semble l'attribuer à Lucullus. Strabon, Liv. V, l'attribue à Marcus Cocceius, & on lit la même chose dans une inscription qu'y fit placer le duc de Médina las Torres : enfin M. Martorelli assure qu'elle fut faite du temps d'Auguste.

Le vice-roi Pierre de Tolède fit agrandir cette grotte, qui est actuellement large, haute & bien percée; elle a au moins cinquante pieds de hauteur, sa largeur est de dix-huit pieds : deux ouvertures ou soupiraux de la voûte y répandent un peu de jour, & dans le milieu il y a une chapelle dé-

(1) *Est & ibi fossa occulta, per montem Puteolis ac Neapoli interpositum acta, eodem modo quo alium Cumas versum diximus fuisse ductum : viaque stadiorum multorum longitudine aperta est, in qua decedere occurentia invicem jumenta possint : lumenque passim incisis in montis superficiem imminentem fenestris justam satis altitudinem demittitur.* Strabon.

diée à la Vierge. La direction de ce percé est telle, que vers la fin d'Octobre, le soleil couchant l'éclaire dans toute sa longueur, d'où il suit qu'elle fait un angle de dix-huit degrés vers le sud avec la ligne de l'ouest, ou de soixante-douze degrés avec la méridienne vers le couchant.

La pierre de cette grotte, aussi-bien que celle des grottes de Cumes, est dans certains endroits de la pouzzolane durcie, dans d'autres, une espèce de moëllon tendre, & d'un blanc jaunâtre, dont presque toute la montagne est formée. Naples est bâtie de cette pierre; celles des catacombes sont à-peu-près de même; & si elles ont eu deux milles de longueur, comme on le prétend, elles ont dû être aussi difficiles à percer que la grotte de Pausilipe. Il y a dans la même montagne de Pausilipe une carrière, d'où l'on tire encore de la pierre tendre pour les bâtimens du roi à Portici; mais la pierre bleuâtre que l'on tire sur le chemin de Pouzol pour le pavé & quelques autres travaux publics, est une espèce de lave. (Mémoires de M. Guétard, pag. 367). Au reste, les environs de Naples, à la distance de plusieurs milles, paroissent couverts presque partout de matières volcaniques, & la ville de Naples est pavée de laves du Vésuve.

Au-dessus de la grotte, on voit encore les restes de l'ancien aqueduc qui portoit les eaux du Serino à la *Piscina Mirabile* de Misène, ancien réservoir dont nous aurons occasion de parler.

LE TOMBEAU DE VIRGILE est aussi sur cette colline, presque au-dessus de l'entrée de la grotte, près de S. Antoine, & dans la vigne du marquis Salcitro : cet endroit paroît désigné dans Ælius Donat, grammairien, qui vivoit à Rome en 354, & qui dit dans la vie de Virgile, que ses cendres ayant été transportées à Naples par ordre d'Auguste, furent placées sur le chemin de Pouzol, *intra lapidem secundum*, c'est-à-dire, avant le deuxième

mille. Plusieurs auteurs disent avoir vu le sarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile, tels sont *Pietro di Stefano* & *Alfonso d'Eredia*, évêque d'Ariano. Depuis long-temps ce n'est qu'une masure en forme de petite tour quarrée de dix à douze pieds de hauteur, & ouverte sur les côtés, comme une espèce de lanterne, qui paroît avoir été en effet un *colombarium*, ou tombeau de quelqu'ancienne famille.

Au-dessus de cette masure, parmi beaucoup de ronces, de pariétaires, de clématites & autres herbes sauvages, étoit un ancien laurier dont tous les voyageurs ont parlé : les uns disent qu'il avoit crû de lui-même ; d'autres, qu'on l'avoit planté, & même replanté dans ce siècle-ci ; il étoit mort en 1776, il en est parlé dans l'inscription que fit faire le vice-roi Pierre d'Arragon, au-dessus de la grotte :

Ecce meas cineres tumulantia saxa coronat
Laurus, rara solo vivida Pausilipi,
Si tumulus ruat æternum hic monumenta Maronis,
Servabit laurus lauriferi cineres.

Virgilio Maroni super hanc rupem superstiti, tumulo sponte è vanis lauris coronato, sic lusit Aragon.

C'est le tombeau de Virgile que chantoit Stace, lorsqu'il s'applaudissoit d'être à Naples.

. . . . *Maronei sedens in margine Templi,*
Sumo animum ac magni tumulis accanto magistri.

Voici les vers qu'on a mis, il y a trois siècles :

Quæ cineris tumulo hæc vestigia conditur olim,
Ille hoc qui cecinit pascua, rura, duces.

Anno 1504.

Au plus haut de cette colline est l'église de S. Strato, qui se presente de fort loin à la vue. En descendant du tombeau de Virgile, on trouve la côte appelée Mergellina, qui est une partie de Pausilipe.

SANTA MARIA DEL PARTO, est une église des Servites, située sur cette côte. Le couvent fut fondé par *Sannazaro*, l'un des modernes les plus célèbres pour la poësie latine (1). Il étoit secrétaire du roi Fréderic II, qui fut dépouillé de son royaume par Louis XII en 1501. Fréderic lui avoit donné une maison de campagne, qu'il a chantée en beaux vers : il y avoit une tour que Sannazar affectionnoit, & que Philibert, prince d'Orange, général des troupes de l'empereur & vice-roi de Naples, fit abattre; cela fit beaucoup de peine à Sannazar : mais au lieu de la rétablir, il y fit bâtir une église, qu'il appela *Santa Maria del Parto*, relativement à un grand & beau poëme qu'il avoit fait *de partu Virginis*. Sannazar ayant appris dans la suite que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il ne put s'empêcher de dire, avec une espèce de satisfaction, que Mars avoit été le vengeur d'Apollon : *la vendetta d'Appollo ha fatto Marte*. Après la mort de Sannazar, les Servites, qui occupoient son église, lui firent élever un très-beau mausolée derrière le chœur ; il y est représenté au naturel. Il y a deux statues d'Apollon & de Minerve : mais un vice roi voulant les enlever, sous prétexte que cela étoit trop peu édifiant dans une église, les religieux firent graver sur les piédestaux les noms de *David* & de *Judith*, au moyen de quoi elles se sont trouvées sanctifiées & hors de censure. On y voit aussi un bas-relief qui représente des satyres, des nymphes & des tritons, pour faire allusion aux divers ouvrages de ce poëte. Les figures sont de *Santa Croce*, Napolitain, achevées cependant par le frère *Ange Poggibonsi*, de l'ordre des Servites. La disposition de ce monu-

(1) Jaques Nicolas Sannazar naquit à Naples le 28 Juillet 1458, d'une famille distinguée. Il y mourut en 1530; sa vie est dans le Voyage pittoresque, ainsi que la vie du Tasse, de Marini, d'Ovide & de Stace qui étoient Napolitains.

ment est assez bien; mais la sculpture n'a rien d'extraordinaire, quoiqu'on en fasse un grand éloge dans le pays. Le cardinal Bembo y a fait mettre ce distique, où il compare, avec raison, Sannazar & Virgile, dont les tombeaux sont d'ailleurs si voisins. Le nom de *Sincerus* ou *Azzio Sincero*, étoit le nom pastoral de Sannazar.

Da sacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus Musa proximus ut tumulo.

Au-dessus du mausolée on a peint une Renommée, qui couronne le poëte de lauriers, & un Parnasse où est le cheval Pégase, d'un côté la Prudence, de l'autre la Sagesse: plus haut l'on a représenté la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'astronomie. Il y a beaucoup d'autres peintures qui sont toutes de Nicolas de Rossi; le père Nappi les fit faire en 1699, pour décorer un endroit illustré par l'habitation & le tombeau de ce grand poëte.

On fait voir dans la première chapelle à droite un tableau de S. Michel, qui tient le diable sous ses pieds: on assure que Diomède Caraffa, évêque d'Ariano, fit peindre sous la figure du diable une princesse qui avoit des vues sur lui, avec ces paroles: *Fecit victoriam, alleluia;* il faisoit allusion au nom de cette princesse, qui s'appeloit, dit-on, *Vittoria Avalos.* Ce prélat mourut en 1550. Il y a dans le couvent près de l'église un cabinet où l'on va pour y jouir du coup-d'œil délicieux de la mer & des rivages voisins.

En suivant la côte on trouve un grand nombre de maisons remarquables, entr'autres le palais qu'on appelle maison de la reine Jeanne, & dont nous avons parlé, le palais de la Roccelle, qui est aussi abandonné, mais dont la forme est pittoresque. Les vice-rois & la première noblesse de Naples ont toujours eu des maisons de plaisance

sur ce beau rivage. L'endroit appelé *lo Scoglio* est une promenade très-fréquentée par les carrosses, les gens de pied & les gondoles qui y abordent de toutes parts; l'on y va faire continuellement des parties de plaisir. Le marquis de Carpio étant vice-roi y donna des fêtes superbes, illuminations, feux d'artifices, courses de chevaux, combats de taureaux, & mit cet endroit fort à la mode; on voit encore en été, les lundi matin, beaucoup de felouques qui ramènent ceux qui ont été souper à Pausilipe.

Les promenades qui se font de nuit à Pausilipe & dans le bassin de Naples, y procurent souvent le spectacle de la mer lumineuse : on a beaucoup écrit sur ce phénomène singulier, & la plupart des physiciens ont cru que cette lumière venoit d'un insecte phosphorique. Il y a véritablement dans la mer un insecte qui donne de la lumière; c'est le *Nereis phosphorans* de Linnæus. (*Amœnitatis Academicæ*, T. III. Differt. 39). On le trouve principalement au mois de Juin & de Juillet; il est blanc, mou, de la grosseur d'un petit grain de blé; on peut l'observer sur les feuilles de goesmont & sur celles dont se servent les marchands de poisson pour conserver leurs coquillages; car même au bout de deux ou trois jours on y retrouve encore ces animaux.

M. Vianelli, qui en a donné la description, appelle cet insecte *Cicindela* ou *Lucioletta dell' acqua marina*. (*Nuove scoperte intorno le luci noturne dell' acqua marina*). Grizellini en a donné aussi la description en françois; son mémoire a pour titre; *Nouvelles observations sur la scolopendre marine*. L'abbé Nollet, qui avoit vu ces petits animaux, en parle dans les mémoires de l'académie pour 1750, page 57, de même que Donati dans son histoire naturelle de la mer Adriatique, & Bartolin dans son livre *de luce animalium* : mais il faut bien distinguer la lumière de ces insectes de celle qui est pro-

pre à l'eau de la mer, & que l'on y apperçoit en tout temps, quand on l'agite avec force : un coup de rame suffit pour produire un tourbillon de lumière, & le sillage du vaisseau le fait communément dans la zône torride. Dans les pays chauds, l'on voit souvent toute la surface de la mer briller sans interruption ; le sable même qu'elle a mouillé est quelquefois lumineux : on l'a attribué à une huile phosphorique, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans la mer ; d'autres ont cru que c'étoit la matière électrique. Voyez les mémoires présentés à l'académie, Tome III. Ozanam & Beccari, dans leurs traités sur les phosphores ; une note détaillée que j'ai mise dans le second voyage de Cook, édition françoise, Tome I. pag. 62, in-8°. & le Journal des savans, Décembre, 1777.

La pointe ou promontoire, appelée *Corogno* (1) ou *Coroglio*, qui est vis-à-vis de l'isle de Nisita, dont nous parlerons bientôt, se fortifie ordinairement en temps de guerre, & il y a quelques redoutes qui furent faites après le départ des Anglois : c'est-là le poste que le duc de Guise attaquoit en 1648, lorsque les Espagnols se remirent en possession, le 7 Avril, de la ville de Naples, qu'il leur avoit presqu'enlevée ; cette pointe est à quatre milles du port. On y fait remarquer aux François une maison, appelée *Palazzo delle cannonate*, depuis que les vaisseaux François la canonnèrent, la prenant, dit-on, pour un fort. Un peu plus loin est l'endroit qu'on nomme *Gaiola*, qui signifie la grotte, parce que Lucullus y avoit fait tailler un endroit propre à prendre les bains. Il y a des rui-

(1) Voyez le grand plan de Naples & des environs en trente-cinq feuilles, ou la carte du golfe de Pouzol, avec une partie des champs Phlégréens, dans la terre de Labour, levée par MM. de la Vega, ingénieurs du roi de Naples en 1778, & supérieurement gravée dans le Voyage pittoresque, elle s'étend jusqu'à sept mille toises à l'occident de Naples.

nes qui occupoient un espace de quatre à cinq cent toises, & qui se prolongent dans la mer; elles étoient probablement de la maison de Lucullus: on les appelle *Scuole di Virgilio*; il reste aussi quelque chose d'un petit temple, que l'on croit avoir été un temple de la fortune, d'après une inscription ancienne trouvée près de-là. L'église de *Santa Maria à Fortuna*, paroit avoir pris son nom du même temple; cette église occasionne un grand concours de peuple le premier dimanche après Pâques.

C'est au cap de Pausilipe qu'étoient les fameuses pêcheries de Vedius Pollion; car on y a trouvé un demi buste du fils de Pollion (1). C'est aujourd'hui un rocher désert & couvert de broussailles, parmi lesquelles on voit les *Opuntia* ou figuiers d'Inde croître naturellement en pleine terre; c'est la plante sur laquelle vient la cochenille.

L'isle de *Nisita*, qui est près de-là, est un rocher désert, ancien volcan, où l'on a construit le lazaret; l'on y retient les vaisseaux suspects de contagion.

On double le cap de Pausilipe quand on va par mer à Pouzol & à Baies, & la plupart des voyageurs font ainsi le voyage dans des felouques; cependant il est curieux d'y aller aussi par le côté de la Solfatare & du lac d'Agnano. On n'a qu'une demi-lieue à faire au-delà de la grotte de Pausilipe pour arriver au lac d'Agnano. L'on trouve en chemin des ruines d'anciens édifices, & l'on voit sur la droite la montagne des Camalmudes, qui est la plus haute des environs de Naples; elle domine même le château S. Elme: on appeloit l'église *S. Salvadore à prospetto*, probablement à cause de la belle vue qu'on y a; elle s'appelle actuellement *S. M. Scalacœli*, à l'occasion du songe mystérieux de S. Romuald fondateur des Camaldules, qui

(1) M. Martorelli prétend que Pollion & Lucullus avoient leurs maisons à Pouzol.

voyoit ſes religieux monter au ciel par une échelle, au ſommet de laquelle la Ste. Vierge les recevoit. Ce couvent eſt riche; les dehors & les jardins en ſont très-agréables. Ces pères vivent dans la plus grande retraite; il y en a même qui ne ſortent jamais, & qu'on appelle *Padri chiuſi*; mais nous avons déjà parlé de cet ordre.

Dans une partie de cette montagne, du côté de la mer, eſt une carrière de pierre dure, qu'on appelle à Naples *Piperno*, *pietra forte*, comme l'on appelle à Rome *Peperino* une pierre-de-taille dont nous avons fait mention. Elle ſert pour faire les portes & les fenêtres; il y a une centaine de forçats qui y travaillent, & cinquante ſoldats pour les garder, avec des barques pour le tranſport de la pierre.

Les ruines de l'ancienne Agnano n'ont rien de remarquable, elles ſont à peine ſuffiſantes pour faire juger qu'il y ait eu une ville dans cet endroit; mais le lac d'Agnano eſt ſingulier en ce qu'il paroît quelquefois bouillonner ſur ſes bords, principalement quand il y a beaucoup d'eau; ce bouillonnement, ſemblable à celui de l'*acqua Zolfa* de la campagne de Rome, ne vient que d'un fluide aëriforme, qui ſe fait jour au travers de l'eau; il n'y a point de chaleur ſenſible dans ce lac. On y pêche de très-bonnes tanches, & l'on n'y voit rien de corroſif; on prétend qu'il eſt dangereux de s'y baigner, qu'il y a un inſecte qui s'attache aux nageurs, & dont on ne peut ſe débarraſſer; mais j'ai peine à croire que ce ne ſoit pas un conte ſemblable à celui du Remora. Le plus grand danger de ce lac eſt celui du mauvais air en été, cauſé principalement par le chanvre qu'on y fait rouir; (de même que dans le lac Lucrin & le lac Averne) la plupart des habitans ſe retirent alors vers la montagne des Camaldules, pour éviter la puanteur & l'infection.

Sur le bord du lac d'Agnano ſont les étuves de

S. Germain, *ſtuffa di S. Germano*. Il y ſort de la terre une vapeur chaude, qui, retenue par les bâtimens qu'on y a faits, ſuffit pour produire des ſueurs abondantes & ſalutaires. Falco en fait l'éloge dans ſon livre, avec d'autant plus de complaiſance, qu'il y avoit été guéri d'une maladie qu'il appelle *Syderatio*, eſpèce de gangrêne très-dangereuſe. Il y a quatre chambres où l'on place les malades, qui la plupart ſe couchent ſur des bancs de pierre, enveloppés dans une couverture. La chaleur y eſt de trente-neuf à quarante degrés ſur le thermomètre de Réaumur, ſuivant l'obſervation de M. de la Condamine, qui éprouva même qu'une douleur de rhumatiſme qu'il avoit y étoit ſuſpendue. Mém. de l'acad. 1757. Il y a un endroit où la vapeur eſt plus condenſée, & qui ſert pour les maux de jambes.

On trouve dans les trous par où ſort la vapeur une matière ſaline, jaune, en aiguilles, qui eſt alumineuſe.

LA GROTTE DU CHIEN eſt auſſi tout près des étuves dont nous venons de parler, & au pied de la même colline; elle eſt fameuſe par la moffette ou *Mephitis* qui en ſort: ſon nom de *Grotta de' Cani* vient ſans doute de l'uſage immémorial où l'on eſt de faire éprouver par des chiens le danger de cette grotte. Elle eſt creuſée dans un terrain ſabloneux, à la profondeur de dix pieds; elle n'a que neuf pieds de haut à l'entrée, & beaucoup moins dans le fond, ſur environ quatre pieds de large.

On aſſure que le vice-roi *Don Pietro di Toledo* y ayant fait enfermer deux criminels, ils y moururent, & que Charles VIII, lors de la conquête qu'il fit du royaume de Naples, y ayant fait mettre un âne, cet animal fut ſuffoqué. On aſſure qu'en baiſſant la tête en dehors de la grotte pour regarder à fleur de terre, on voit ſouvent s'élever, juſqu'à ſix pouces du ſol, une vapeur légère; cette vapeur eſt humide, car l'on obſerve que le terrain

en eſt toujours mouillé, & les parois de la grotte ſont humides tout autour à quelques pouces de hauteur; quelquefois le haut de la grotte eſt mouillé, & l'on y voit comme des gouttes d'eau à la ſurface des parties les plus élevées; ſoit qu'elles viennent de la filtration d'une eau intérieure ou des parties les plus légères de la vapeur. L'abbé Nollet, qui parle de cette grotte dans les mémoires de l'académie pour 1750, dit que cette vapeur ne produit ni pleurs ni écoulement ſenſible; & ce n'eſt en effet pour l'ordinaire qu'une eſpèce d'humidité. On ne voit ſur le mur aucune incruſtation ni dépôt de matière ſaline; on n'y ſent aucune odeur, ſi ce n'eſt cette odeur de terre qu'un ſouterrain chaud & enfermé a coutume de produire.

Un chien que l'on prend par les pattes, & que l'on tient couché dans la vapeur, s'agite d'abord beaucoup; en deux minutes de temps, il perd le mouvement; mais étant mis hors de la grotte, il reprend auſſi ſes forces en deux minutes. A en juger par les mouvemens de ſa poitrine & de ſa gueule, c'eſt l'air qui manque à ſa reſpiration pendant qu'il eſt dans la grotte, & c'eſt en reſpirant l'air à longs traits qu'il ſe guérit quand on l'a délivré.

Le Père de la Torre éprouva, en 1748, qu'un crapaud réſiſtoit à cette vapeur pendant une demi-heure; qu'un lézard n'étoit pas mort au bout de cinq quart-d'heures, & qu'une groſſe ſauterelle remuoit encore dans la vapeur après plus de deux heures; mais les oiſeaux y réſiſtent peu. L'abbé Nollet y mit un coq; à peine eut-il la tête dans la vapeur, qu'il fit des efforts pour vomir; les alimens qu'il avoit pris quelques minutes auparavant lui revinrent dans le bec; il fut ſuffoqué ſans retour: ces ſymptômes ſont à-peu-près les mêmes quand on met les oiſeaux dans la machine du vuide; l'abbé Nollet l'a ſouvent obſervé. Mém. de l'acad. 1750.

Les animaux qu'on y laiſſe mourir ont les pou-

mons remplis de sang. M. Latapie, de l'académie de Bourdeaux, l'a observé, & il a fait à ce sujet un mémoire qu'il se propose de publier.

Quand le même chien a subi cette épreuve douze à quinze fois, il lui prend ordinairement des vertiges ou des convulsions dont il meurt.

Quand on plonge dans cette vapeur un flambeau allumé, il s'éteint sans aucun bruit, & la fumée nageant, pour ainsi dire, entre l'air & la vapeur, sort de la grotte parallèlement à la terre, & paroît indiquer par sa position que la vapeur, au lieu de se mêler à l'air, sort de la grotte aussitôt qu'elle est arrivée à quatre pouces de hauteur en hiver, ou un pied en été; cette vapeur est élastique; car le baromètre s'y soutient à la même hauteur que dans l'air.

Le Père de la Torre la croyoit vitriolique & métallique. *Histoire du Vésuve*, art. 95. M. l'abbé Richard dit qu'elle est sulfureuse, vitriolique & probablement arsénicale, qu'après avoir resté quelque temps debout, ses pieds & ses jambes s'engourdissoient & y perdoient le sentiment au point qu'il avoit peine à se soutenir. D'un autre côté, on avoit lieu de croire que ces vapeurs n'étoient pas sulfureuses, ou qu'elles l'étoient très-peu; parce que le papier bleu laissé dans la grotte pendant une demi-heure n'y change presque pas de couleur, si ce n'est d'une légère nuance tirant sur le violet; de plus, le sirop de violette mis dans un gobelet avec de la terre de cette grotte, & dans un autre qui aura été renversé long-temps sur la la terre, ne change pas de couleur; le cuivre n'y est point altéré, n'y perd point son poli, comme dans l'acide du soufre; mais le sirop violat n'est pas si facile à altérer que la teinture de tournesol & celle de rave (1); or celle-ci y rougit un peu, comme nous le dirons bientôt.

(1) *Cochlearia folio cubitali*, ou *Raphanus rusticanus*.

Cette vapeur n'eſt point arſénicale, car on la reſpire ſans y ſentir aucun goût d'arſenic: un poulet mange, ſans en être incommodé, du pain qui a été long-temps baigné dans ce fluide; d'ailleurs, les effets de l'arſenic attaquent les parties internes du corps, & ne ſont pas de nature à ceſſer auſſitôt qu'on eſt à l'air, comme cela arrive près de la grotte. Cette vapeur n'eſt point alkaline; car elle ne fait aucune impreſſion âcre ſur la langue; elle ne verdit point le ſirop violat; elle ne donne aucun ſigne d'effervescence ſur un linge trempé dans le vinaigre.

Pour juger par moi-même de la force de cette exhalaiſon, je voulus la reſpirer, comme avoient fait l'abbé Nollet en 1749, & M. de la Condamine en 1755; je plaçai le viſage d'abord à ſix pouces de terre, je n'y ſentis aucune impreſſion déſagréable, pas même ſur les yeux. J'approchai davantage pour la reſpirer un inſtant, elle ne me fit point de mal; cependant il y a des perſonnes qui, au bout de quelques ſecondes, aſſurent avoir ſenti une ſuffocation aſſez vive.

Un phyſicien a aſſuré à M. Bernoulli, qu'il y a ſenti une légère odeur de ſoufre, qu'ayant attiré de cette vapeur dans une ſeringue, l'ayant déchargée dans une bouteille remplie de la couleur de tourneſol; celle-ci devenoit d'un très-beau couleur de roſe, quoique le ſirop de violette n'éprouvât pas le même changement. Il ajoute que le principe acide ſe manifeſte auſſi au goût, principalement quand on a ſucé la vapeur avec une canule, c'eſt la ſaveur d'un acide vineux, comme celle de l'air fixe. Il ajoute que l'eau qui ſe raſſemble au fond de la grotte, en hiver, fait rougir auſſi la teinture de tourneſol, quoiqu'elle ne faſſe pas d'effervescence avec l'huile de tartre, & que cette vapeur recueillie dans une cloche de verre, s'étant réſolue en eau, produit le même effet: enfin M. le baron de

Sickingen s'est assuré, par le moyen de l'eudiomètre, que cette vapeur est en effet de l'air fixe, ou acide crayeux (1). M. l'abbé de Saint-Non en a fait venir deux bouteilles, qui ont été examinées par des physiciens de Paris, & qui ont donné les mêmes résultats que l'air fixe. *Voyage pittoresque*, Tom. II. pag. 192. Il éteignit la bougie, il précipitoit l'eau de chaux, il rougissoit la teinture de tournesol; quand on le mêloit avec l'air nitreux, il ne se faisoit qu'une pénétration semblable à celle qui a lieu avec l'air fixe.

Le Père de la Torre, d'après les médecins de Salerne, m'a assuré qu'il y a d'autres endroits dans le royaume de Naples où l'on éprouve le même effet que dans la grotte du Chien. Après les grandes éruptions du Vésuve, on observe quelquefois dans les caves, & dans les puits des environs, une espèce de vapeur semblable, mais qui n'est point permanente; après avoir rempli le lieu de sa source, elle déborde & se répand dans les endroits qui sont plus bas, où elle s'arrête ensuite; voyez l'ouvrage de *Leonardo di Capua* sur les moffettes, & le sixième Chapitre du livre de M. Serrao sur le Vésuve.

ACQUA DI PISCIARELLI, est une eau fameuse dans le pays; elle est fort près du lac d'Agnano derrière la Solfatara, & paroît provenir des pluies & des neiges qui s'amassent dans le bassin de cette montagne brûlée, & qui traversent la terre de la Solfatare; ces eaux y contractent la chaleur & le goût salin qu'on leur trouve au sortir de la montagne, & qui en fait la vertu. Elles sont alu-

(1) L'air fixe est celui qui se dégage d'une cuve en fermentation. M. Priestley l'a rendu célèbre depuis 1772, mais il en parle dans l'ouvrage de Patissi, publié en 1557. On l'appelle actuellement acide crayeux, parce qu'on le retire abondamment de la craie. Voyez pour ces dénominations les *Leçons Elémentaires de Chimie, par M. de Fourcroy*, 1782. T. I, p. 159.

mineuses, elles sentent le foie de soufre, on s'y baigne pour les maladies cutanées; on se sert aussi de la vapeur qu'elles exhalent. M. de la Condamine a trouvé qu'elles faisoient monter le thermomètre à soixante-huit degrés, & il en faut quatre-vingt pour l'eau bouillante; les eaux de Bagnères, de Barège & de Cautères, dans les Pyrénées, ne vont pas au-delà de quarante-six degrés; mais elles ne sortent pas d'un pays aussi embrasé que les colines de la Solfatare. Voyez la physique du Père de la Torre, & M. Palassou, Essai sur la minéralogie des monts Pyrénées, 1784.

Le parc d'Astruni est à huit cent toises au N. O. de la grotte du Chien; c'est un ancien crater de volcan d'environ sept cent toises de diamètre, environné de murs, & dans lequel on enferme des bêtes fauves.

LA SOLFATARE est située à mille trois cent toises à l'occident du lac d'Agnano, & de la grotte du Chien, près de l'ancien chemin de Pouzol, & à huit cent toises de cette ville; c'est une petite plaine ovale, d'environ deux cent cinquante toises de longueur, sur une petite hauteur, environnée de colines, à l'exception de l'ouverture par laquelle on y entre, qui est du côté du midi: on l'appelle Solfatare à cause de la quantité de soufre qu'elle contient & qu'on y ramasse effectivement. On l'appeloit anciennement *Phlegra*, nom qui étoit commun aux endroits qui donnoient des indices de feu; elle a été aussi appelée suivant quelques-uns, *Forum Vulcani*, & les environs *Colles Leucogæi*; c'est-là principalement où l'on disoit qu'Hercule avoit défait les géans, (Diod. de Sic. L. IV.) & même avant l'éruption du Vésuve, arrivée l'an 79, on y voyoit des indices d'embrasemens, des eaux thermales, & du soufre. (Strabon, L. V. Pline, L. XXXV. Chap. XV.)

Le terrain de la Solfatare est brûlant à la surface

dans certains endroits ; dans quelques parties on sent la chaleur seulement à trois pouces de profondeur ; on y fait des creux dans lesquels se placent certains malades, à qui cette chaleur, accompagnée d'exhalaison sulfureuse, peut être utile. Il y a une partie où il croît du bois, ou du moins des broussailles. On voit sortir en plusieurs endroits de cette esplanade une vapeur ou fumée sulfureuse ; mais il y a surtout, vers une de ses extrêmités, une ouverture singulière d'où il sort continuellement, en abondance & avec bruit, une fumée chaude & épaisse qui donne du sel ammoniac ; cette fumée monte à quinze ou vingt toises, quand il ne fait pas de vent, & elle jette une foible lueur dans l'obscurité. Lorsqu'on y met du papier, il ne s'enflamme point, mais il se sèche & se consume, s'il y reste quelque temps. Le fer qu'on y met sort tout mouillé, quoique le papier en sorte sec ; cette différence vient de ce que la vapeur acide, condensée par la fraîcheur du fer, s'y ramasse par gouttes ; car si on laisse le fer assez long-temps pour s'échauffer, il en sort aussi sec que le papier. L'argent s'y noircit ; le cuivre y est dissous, rongé & mis en forme de scorie. Les pierres qu'on y met s'impregnent de sel ammoniac, qu'on y ramasse lorsqu'elles ont resté environ un mois sur la vapeur.

Il paroît que dès le temps de Pline, on exploitoit les minières de soufre dans ce canton-là : *Invenitur sulphur in Napolitano Campanoque agro, collibus qui vocantur Leucogæi ; quod est cuniculis effossum perficitur igni.* On l'y recueille encore actuellement ; l'abbé Nollet a donné la description de ce travail dans les mémoires de l'académie pour 1750. On tire pendant l'hiver du creux de ces collines une terre durcie, ou plutôt une sorte de pierre tendre, toute imprégnée de soufre ; on la met dans de grands pots de terre, placés dans un

fourneau, où ils restent l'espace de huit heures; chacun de ces pots communique par un tuyau à un autre pot vuide, où le soufre, en se sublimant, est obligé de passer; la vapeur s'y condense, & le soufre coule par un trou fait à la partie inférieure du pot vuide; il est reçu par une tinette de bois, dans laquelle on le prend pour le faire fondre, l'épurer, & le mouler suivant l'usage. Il y a quelquefois jusqu'à huit ou neuf ouvriers qui travaillent, & l'on en fait chaque année environ deux cent soixante-dix quintaux; il se vend douze livres le quintal.

On trouve de temps en temps des filets d'alun sur des pierres de la Solfatare; alors on les répand sur la terre, pour que la chaleur du sol commence à les disposer; on ramasse aussi de l'alun sur l'aire du bassin, dans un espace d'environ cinquante toises de diamètre, où il s'effleurit de lui-même au bout d'environ dix jours. Enfin l'alun se tire d'une terre blanche, qui ressemble à de la marne; on la lave dans de l'eau de pluie, & on met cette eau dans des chaudières de plomb enterrées; la chaleur naturelle du terrain suffit pour dissoudre l'alun & faire évaporer l'eau; l'alun se dépose au fond, & sur les parois du vase, ou sur des pièces de bois qu'on y place en travers; on le ramasse en forme de gros crystaux; on fait dissoudre ces crystaux pour avoir de l'alun plus pur; il l'est cependant moins que l'alun de Rome: les tanneurs l'emploient tel qu'il est, mais les apothicaires le font encore crystalliser. On fait environ trente-sept quintaux d'alun par année, & il s'y vend seize livres le quintal.

On tire encore de la Solfatare près de deux quintaux de sel ammoniac, qui se vend quatre-vingt-quatorze livres le quintal; il se sublime de lui-même dans l'endroit où sort la vapeur dont j'ai parlé, & s'attache aux pierres qu'on y met

pour la recevoir; on prétend que ce ſel ammoniac n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui que nous tirons d'Egypte, & quelques chymiſtes penſent qu'il contient du ſel ammoniacal ſulfureux. Il a en effet une odeur d'acide ſulfureux, & n'eſt pas auſſi pur que celui du Véſuve; il eſt toujours uni avec le ſouffre, qui répand dans l'eau une teinte jaunâtre, & qui ſe dépoſe enſuite au fond du vaſe.

Dans l'attelier où l'on travaille l'alun, on apperçoit quelques efflorescences vertes ſur le mur; il paroît que c'eſt du vitriol martial, mais il eſt en trop petite quantité pour qu'on puiſſe l'exploiter, quoiqu'on ait écrit qu'il ſe tiroit du vitriol de la Solfatare. Le produit des exploitations de la Solfatare appartient tant à l'hôpital de l'Annonciation de Naples, qu'à l'évêque de Pouzol.

La Solfatare me paroît n'avoir point de communication avec le Véſuve; c'eſt un fourneau d'une eſpèce différente, un volcan étouffé & éteint; on n'y voit point de flamme, mais on y trouve des matières volcaniques, comme M. Fougeroux l'a obſervé. Les pierres qu'on y voit paroiſſent avoir été calcinées par une chaleur qui a plus de durée que de violence; on y trouve beaucoup plus de vapeurs que de matières brûlées, plus de ſoufre, de ſels & de pyrites, que de fer & de matières métalliques; les métaux ne s'y trouvent point en ſubſtance, & la couleur blanchâtre y eſt la plus ordinaire. Le fer, dont le mêlange avec le ſoufre peut produire un embraſement, étant ici en trop petite quantité, il n'en réſulte qu'une ſimple chaleur d'effervescence.

On y remarque auſſi des petits cryſtaux d'un beau rouge, qu'on appelle dans le pays du cinabre; ce n'eſt que du réalgar ou rubine d'arſenic.

Les rochers environnans ſont argilleux, mais M. Hamilton & enſuite M. Ferber ont remarqué

que les fumées acides & sulfureúses ramolissent les laves & les pierres-ponces, leur font subir une espèce de calcination, les blanchissent & les convertissent en terre argilleuse. M. de Buffon avoit déjà dit que l'argile étoit un verre extrêmement divisé. Voyez le *Journal de Physique*, *Janvier* 1776.

Dans la partie orientale de la Solfatare, il y a un petit bassin d'eau qui bouillonne continuellement d'un côté, quoiqu'il n'y ait que trente-quatre degrés de chaleur; ce bouillonnement n'est donc produit que par le soulèvement de quelque fluide aëriforme, qui perce le fond dans cet endroit du bassin, à-peu-près comme au lac d'Agnano. Au pied des collines qui environnent la Solfatare du côté du lac d'Agnano, on trouve des sources qui sont extrêmement chaudes, comme nous l'avons dit.

Il paroît que le terrain de la Solfatare est miné par-dessous, & que c'est une voûte qui couvre un espace vuide ou un bassin de vapeurs; du moins on en juge ainsi par le retentissement que l'on entend lorsqu'on jette une pierre avec force dans un creux qu'il y a vers le milieu du bassin, & même en frappant la terre.

LES CAPUCINS ont un couvent qui est un peu au midi de la Solfatare, & qui présente aussi quelques vestiges de feu. On sent dans l'église, à côté même de l'autel, une émanation de vapeur, *una stuffa*, qui est suffisante pour échauffer le pavé, & faire sécher le linge de la maison. Deux ouvertures placées sous les marches du sanctuaire donnent aussi une vapeur chaude; mais depuis l'année 1754, qu'on a repavé l'église avec des briques, la vapeur est moins chaude qu'elle n'étoit autrefois.

Dans la chapelle qui est à gauche en entrant, il y a une vapeur soufrée qui sort de la muraille; il y a aussi une chapelle sépulcrale où l'on conserve plusieurs corps presqu'entiers. Lorsqu'un an après leur mort on les trouve entiers dans la bière

où ils ont été déposés, on les suppose saints; on les place avec leur habit de capucin, debout, ou couchés, & on les expose ainsi à la vénération des ames dévotes. J'ai vu dans la chapelle un prêtre qu'on y a déposé; la famille renouvelle ses habits de temps en temps.

Cette église a été bâtie en 1580, par la ville de Naples, à l'honneur de S. Janvier; on y fait voir la pierre sur laquelle on croit qu'il fut décolé, vers l'an 300. On y a mis, vers le premier autel sur la droite en entrant cette inscription: *Locus decollationis D. Januarii & sociorum ejus.* On montre aussi, mais seulement au-travers d'une grille, une pierre teinte du sang de ce martyr, & un buste du même saint, qui est très-ancien, & dont on raconte beaucoup de merveilles: le frère Capucin qui me montroit l'église m'assura qu'un avocat, nommé *Don Girolamo Murano*, avoit perdu le nez, pour avoir voulu faire une expérience sur celui de ce buste de S. Janvier, qui après avoir été cassé, fut rattaché miraculeusement, au rapport de Parrino. On porta cette figure en procession dans la grande peste de 1656, & la peste cessa quelques jours après.

La citerne, ou bassin du jardin des Capucins, qui se remplit d'eau de pluie, est élevée en l'air sur une voûte, pour que les vapeurs du sol ne gâtent pas l'eau qu'elle renferme; elle est assez grande pour contenir vingt-quatre mille bottes, chacune de cinq cent trente pintes de Paris, deux muids. La voûte de cette citerne a la même propriété que les voûtes de l'observatoire, en parlant d'une voix très-basse contre le mur, on se fait entendre à celui qui tient l'oreille contre le mur opposé.

Les vapeurs qui s'exhalent dans l'église des Capucins augmentent en été, & rendent l'habitation plus incommode: le voisinage d'Agnano est

d'ailleurs mal sain : les Capucins sont obligés pour lors de se retirer à Pouzol, où ils ont une autre maison.

Ces Pères ont la permission de cultiver du tabac pour leur usage, & on leur tolère cinquante tiges par personne ; mais on parloit de supprimer ce privilége ; on auroit pu craindre que cette permission n'occasionnât une contrebande au-dehors ; pour la prévenir, le roi, qui donne à chacune des huit provinces de Franciscains qui sont dans le royaume onze quintaux de laine, & même dix-huit à celle de Naples, avoit déclaré qu'il retireroit cette aumône à la première contravention.

Je remarquai dans le jardin de ces Pères une vigne, qui étoit chargée d'une quantité extraordinaire de raisins d'une très-bonne qualité ; je m'étonnois de la trouver dans un pays aussi aride que les bords de la Solfatare ; on augmenta mon étonnement en m'apprenant que cette vigne avoit été long-temps presque stérile, quand on en prenoit soin, & qu'elle étoit devenue feconde à l'excès depuis qu'on l'avoit abandonnée & qu'on avoit négligé de la tailler ; probablement l'ardeur du soleil est si grande, que les embrions sont brûlés. à moins qu'il n'y ait beaucoup de feuilles & de bois pour les défendre.

Au-dessous de ce couvent, il y a une grotte fort large, dans laquelle un carrosse rouleroit facilement ; on croit qu'on alloit de Pouzol au lac d'Agnano par cette grotte, sans monter jusqu'à la Solfatare. Ce passage est actuellement fermé par les éboulemens des terres.

La montagne qu'on appeloit *Olibano* est suivant quelques auteurs entre le couvent des Capucins & le bord de la mer ; l'on en tira des pierres autrefois pour paver les grandes routes, au rapport de Suétone. On y voit des conduites qui portoient à Baies les eaux du Serino ; & du côté

de la mer eſt une grande inſcription au ſujet des eaux minérales de Pouzol.

En allant de la Solfatare à Pouzol, on peut voir l'amphithéâtre, dont nous parlerons à la ſuite de Pouzol.

CHAPITRE III.

Deſcription de Pouzol & de Baies.

TOUT le canton que nous décrivons actuellement s'appeloit *Campus Phlegreus*, ſuivant Diodore de Sicile, c'eſt-à-dire, champ de feu. En effet, ſur une longueur de deux à trois lieues, juſqu'à Cumes, on ne trouve que des indices de volcans éteints, & des reſtes de ces anciens volcans. M. Hamilton a intitulé *Campi phlegræi*, l'ouvrage où il décrit le Véſuve & les pays brûlés des environs.

POZZUOLI, Pouzol, eſt une ville de dix mille ames, ſituée à dix lieues & demie de Naples, vers le couchant, ſur le golfe appelé *Sinus Puteolanus*. Elle fut fondée, ſuivant Strabon, cinq cent vingt-deux ans avant Jéſus-Chriſt, & cinq cent trente-ſept ans après la fondation de Cumes, par Diceus, fils de Neptune ou d'Hercule; ſelon Suidas, par des Samiens venus à Cumes ſous la conduite de *Dicearchus*, quatre cent ſoixante-neuf ans avant Jéſus-Chriſt. Elle fut appelée d'abord *Dicearchia*, du nom de ſon fondateur; celui de *Pozzuoli*, en latin *Puteoli*, eſt venu du grand nombre de puits ou de ſources minérales qui y ſont; d'autres diſent que ce fut à cauſe des puits qui furent creuſés par les Romains, lorſque *Quintus Fabius* y conduiſit une colonie dans la guerre contre Annibal, & qu'il la fortifia, comme le raconte Tite-Live; mais Martorelli croit que c'eſt un nom oriental.

Cette ville fut d'abord gouvernée en forme de république ; on en a trouvé la preuve dans des inscriptions anciennes. Elle avoit ses duumvirs, ses décurions, ses basiliques ; Cicéron l'appelle ville municipale, mais elle fut aussi colonie romaine : on a trouvé une inscription du temps de Vespasien, où elle est appelée *Colonia Flavia.*

Lorsque les Romains eurent établis dans ce canton le centre de leurs délices & du luxe de leurs campagnes, Pouzol fut une ville considérable ; elle s'étendoit jusqu'à la colline qui est du côté de la Solfatare, où l'on voit encore des restes d'édifices, & où l'on trouve des tombeaux, surtout du côté de l'église de S. Jacques.

L'église cathédrale est bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Auguste, comme il paroît par l'inscription : *L. Calfurnius L. F. Templum Augusto cum ornamentis DD.* On y voit de belles pierres-de-taille assemblées sans ciment ; il y avoit des colonnes corinthiennes ; il en reste quelque chose du côté de la cour, mais ce n'est pas assez juger de ce qu'étoit ce temple autrefois. Cette cathédrale est dédiée à S. Janvier & à S. Procule, compagnon de son martyre, qui étoit de Pouzol. L'on y conserve les reliques de celui-ci, de même que le corps de S. Patrobe, premier évêque de Pouzol, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Ce fut S. Paul qui le premier y prêcha l'évangile, à en juger par les actes des apôtres, Chap. LXXXVIII, ou du moins il y fut quelques jours.

Les antiquités de Pouzol ont été décrites par *Loffredi*, *Cappaccio*, *Mazzella*, & surtout dans un ouvrage qui a paru en 1768 : *Avanzi delle antichita esistenti in Pozzuolo, Cuma e Baia. dal P. Ant. Paoli*, in-fol. 69 planches & 38 pages de texte. Voyez aussi *Muzio*, *Guida*, *de' forestieri*, 1709, & *Parrino*, *Guida de' forastieri per Pozzuoli*, &c. 1751.

Le plus beau reste d'antiquité qu'il y ait à Pouzol, est un temple qu'on dit avoir été de Jupiter Sérapis; la description particulière de ce temple a été donnée en 1754, par le comte Octavien de Guasco, chanoine de Tournay, & traduite en italien en 1773; mais l'auteur n'y étoit indiqué que par le titre de membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

Ce temple est aussi décrit dans le Voyage pittoresque. On y trouve des dessins de M. Paris & le rétablissement de l'édifice dans son ancien état par M. Robert. Quoiqu'on l'appelle temple de Sérapis, il pourroit bien se faire que c'eût été le temple des Nymphes, bâti sous Domitien, en pierres blanches, célèbre par les oracles dont parle Filoxène dans la vie d'Apollonius de Tyane. Une partie de l'emplacement de ce temple appartient au roi, mais il y en a une partie dans les jardins du prince Ferrandina. Les fouilles en ont été faites en 1750; l'on a enlevé la plupart des colonnes, & on en a tiré des marbres, des statues & des vases d'un très-beau travail. Ce temple avoit dix-huit toises de long. Il y avoit au milieu une rotonde de dix toises; il étoit environné d'une enceinte de vingt-huit toises de longueur où il y avoit quarante-deux chambres quarrées: il en reste encore plusieurs, mais elles sont presqu'entièrement dégradées; il y a sur pied trois belles colonnes de marbre chipolin canelées, & une à terre, qui ont quatre pieds & demi de diamètre. Les colonnes de ce temple étoient inégales; les plus hautes étoient à l'entrée du sanctuaire & aux quatre coins principaux. Voyez *Philosophical Transactions*, 1757. Il étoit pavé en entier de large dalles de marbre blanc, les murs en étoient revêtus, & tout annonce que cet édifice étoit de la plus grande magnificence. Il y avoit des colonnes de cinquante pieds d'une seule pièce en marbre chi-

polin, des ornemens en sculpture du meilleur goût.

On y remarque des pièces de marbre en forme de tuiles avec des canaux correspondans, qui servoient à couvrir le temple; il y a dans le pavé un anneau de bronze, auquel on attachoit la victime, & une pierre percée de plusieurs trous pour laisser écouler le sang.

M. l'abbé Guenée remarqua avec étonnement que ces colonnes de marbre, qui paroissent avoir été baignées jusqu'à une certaine hauteur par les eaux, sont criblées de trous faits à quatre pouces de profondeur par les dails, pholades, ou dactylites (1); il reste encore dans ces trous des coquilles dont quelques-unes sont longues de trois pouces; les colonnes qui sont encore sur pied, & celles qui sont à terre, ont été également percées par ces petits animaux. *Mém. de M. Guétard*, p. 371. M. Ferber en conclut que la mer a été pendant un temps considérable à neuf pieds au-dessus de son niveau actuel. *Lettres sur l'histoire naturelle de l'Italie*, p. 265.

On donne le nom de temple de Neptune à des ruines considérables qui sont près de-là, mais il y a des auteurs qui croient que c'étoient des thermes; on y remarque aussi les débris d'une rotonde.

On trouva en 1693 à Pouzol, un beau piédestal de marbre blanc, qui est élevé sur la place; il a cinq pieds huit pouces de long, & il est chargé sur ses quatre faces de bas-reliefs qui sont beaux, mais très-mutilés; on y distingue quatorze figures, représentant quatorze villes de l'Asie mineure, Thénia, Magnésia, Philadelphia, Tmolus, &c. Les noms sont au dessus de chacune; l'inscription est à l'honneur de Tibère, & l'on croit que c'étoit le piédestal d'une statue qui lui fut élevée par ces

(1) C'est le coquillage que Linnæus appelle *Mytilus Litophagus.*

quatorze villes. On auroit creusé dans les environs, pour y trouver la statue, s'il n'eût fallu abattre des bâtimens. Ce piédestal a été gravé & décrit dans le Voyage pittoresque ; il étoit déjà dans un petit ouvrage d'Antoine Bulifon.

En creusant pour bâtir une église, en 1704, derrière les jardins de l'ancienne maison du viceroi Pierre de Tolède, on trouva une belle statue romaine de sept pieds trois pouces de haut, avec la toge, & une inscription sur le piédestal : *Q. Flavio Masio Egnatio Lolliano... . decætressium patrono dignissimo* ; elle a été restaurée avec soin.

PONTE DI CALIGOLA ; on donne ce nom à des mâsures qui sont dans la mer, près du port de Pouzol, du côté de Baies, dont il reste treize piliers & plusieurs arcs ; il paroît que ce sont les ruines d'un môle (1) fait de pierres & de briques pour briser les flots & garantir les vaisseaux de la tempête. C'étoit une manière de bâtir plus légére & plus commode que celle des môles pleins & solides. Mais le nom qu'on lui donne de pont de Caligula vient de ce que l'on a cru que c'étoit la fin ou la culée d'un pont de vaisseaux, que cet empereur insensé fit faire de Baies à Pouzol, & dont il est parlé dans Suétone. Il vouloit aller en triomphe sur la mer, à l'exemple de Xercès, & pour cela il entreprit de faire construire un pont de trois mille six cent pas : mais la difficulté de bâtir vers le milieu de cet espace, où la mer étoit trop profonde, lui fit employer des vaisseaux ; on les fixa par des ancres, on les assembla par des chaînes, on y forma un grand chemin avec de la terre, des pavés & des parapets semblables à ceux de la voie Apienne ; ce fut par cette nouvelle route que l'empereur fit son triomphe, le premier jour à cheval

(1) Voyez à ce sujet M. Capmartin de Chaupy, découverte de la maison d'Horace, Tom. I, pag. 120, 272. A la tête de ce môle étoit un magnifique temple de Neptune.

avec une couronne de chêne, le second jour dans un char de triomphe, suivi de Darius que les Parthes lui avoient donné en ôtage.

Le port construit par Adrien ayant été endommagé par la mer, l'empereur Antonin le fit réparer, & rétablit les piles du môle, comme on l'apprend par une inscription trouvée au fond de la mer, qui est placée à la porte de la ville : les habitans lui élevèrent un arc de triomphe, avec une inscription qui est rapportée par Jules Capitolin, dans la vie de cet empereur.

La noblesse de Pouzol est distinguée & forme un corps ou *Seggio*, à l'exemple de celle de Naples. Les historiens ont célébré une héroïne de Pouzol, *Maria Pozzolana*, qui se distingua par son courage à la guerre, & par sa continence au milieu des soldats avec qui elle étoit au service.

L'éruption de *Montenuovo*, qui sortit de la terre en 1538, à une demi-lieue de Pouzol, causa un effroi qui fit déserter les habitans. Le vice-roi Don Pierre de Tolède voulant la repeupler & rassurer les habitans par son exemple, y fit bâtir une belle maison de campagne appelée *la Starza*, que l'on voit encore à un mille au nord de Pouzol. Le terrain des environs est très-fertile : il y a surtout beaucoup de jardins qui servent à l'approvisionnement de Naples.

Les anciens faisoient grand cas des teintures en bleu & en pourpre qui se faisoient à Pouzol ; ce pourpre étoit comparé à celui de Tyr.

La pouzolane que l'on tire en plusieurs endroits du golfe de Pouzol, est une espèce de gravier volcanique, célèbre dès le temps des Romains, qui a la propriété de faire avec la chaux un ciment de la plus grande dureté, propre à bâtir dans l'eau & à résister à toute espèce d'humidité ; on en a transporté en France & jusqu'à Constantinople. On peut juger de la force de cette pouzolane en

voyant les ceintres de briques de trois arches du pont dont nous avons parlé, qui, rompus vers la clef de la voûte & entr'ouverts, se soutiennent encore parfaitement.

Les parties ferrugineuses, suivant M. Ferber, sont la cause de cette dureté. Les matières brûlées & vitrifiées que les volcans ont mêlées avec le sable y contribuent aussi. La chaux, qui est elle-même un produit du feu, agit à-peu-près comme le verre, quand elle est tirée de certaines pierres; car on fait de la chaux en Lorraine qui donne au ciment la même dureté que la pouzolane. (Voyez l'art du Chaufournier, dans la description des arts publiée par l'académie). La pouzolane qui vient réellement de Pouzol est la meilleure; mais il y en a d'assez bonne vers Torre del Annunziata. On trouve à Rome, & même ailleurs, de cette espèce de sable ou gravier, qui produit le même effet pour bâtir dans l'eau; M. Faujas de Saint-Fond a fait en France des expériences en 1782, qui prouvent que les volcans éteints du Vivarais produisent une très-bonne pouzolane; il en a trouvé surtout à Chenavary près du Rhône, où l'exploitation seroit facile. Voyez sa *Minéralogie des volcans*, 1784.

L'amphithéâtre de Pouzol, qu'on appelle dans le pays *Colosseo*, étoit en effet presqu'aussi grand que le Colisée de Rome; c'est la partie la moins ruinée des antiquités de Pouzol. Suétone nous apprend qu'on y célébra des jeux auxquels Auguste assista. L'arêne qui sert aujourd'hui de jardin a deux cent cinquante pieds de long; il y avoit deux étages, un bâti avec des laves, l'autre avec des briques. On distingue dans les voussures quelques caissons d'un fort bon goût. On voit encore les portiques qui servoient d'entrée, les voûtes qui règnoient sous les gradins, & les caves où l'on enfermoit les bêtes. Au-devant de chaque pilier il y a une pierre creusée pour recevoir l'eau que l'on

donnoit à boire aux animaux renfermés. On assure que S. Janvier, S. Procule, & plusieurs autre martyrs, y furent exposés par ordre du tyran Thimotée. L'on a fait une chapelle à l'honneur de ces saints martyrs, & l'on y a mis en 1734 une inscription, suivant laquelle S. Janvier ayant été exposé à des ours affamés, ces animaux se mirent à genoux devant lui, ensorte que le tyran fut obligé de lui faire couper la tête.

Un grand bâtiment souterrain qu'on appelle labyrinthe de Dédale, & qui n'est pas loin du Colisée, paroît avoir été une conserve d'eau ou citerne, destinée aux usages de la ville; le bâtiment est de briques, revêtu en dedans d'un enduit fort dur. Un autre bâtiment de plus de soixante pieds de long, voûté, soutenu par des piliers, qui est tout près du labyrinthe, paroît avoir servi au même usage.

On trouve à une demi-lieue de Pouzol, du côté du nord, plusieurs tombeaux, *Colombaria*, quarrés, ronds, les uns à plusieurs étages, les autres où l'on descend avec des échelles. Il y en a où l'on voit jusqu'à cent niches, dont une principale couronnée d'un fronton servoit probablement au chef de la famille. Les urnes qu'on y trouve sont de terre, elles ont dix pouces de hauteur, & sont scellées dans les niches, qu'elles remplissent jusqu'aux deux tiers. La suite de tous ces tombeaux devoit donner à la route de Pouzol un aspect bien majestueux.

Les bords du golfe de Pouzol étoient autrefois aussi peuplés & aussi délicieux que l'est aujourd'hui le rivage de Naples. C'étoit sur ce rivage, à l'occident de Pouzol, qu'étoit une vaste maison de campagne de Cicéron, qu'il appeloit *Cumanum* & *Academia*, du nom des portiques d'Academus à Athènes; c'est-là où il composa ses livres intitulés *Quæstionum Academicarum*; on montre encore quelques masures en briques, comme étant des restes de cette maison, mais sur lesquelles on ne peut

rien décider; la plus grande partie est sans doute couverte par la mer, qui en étoit alors si proche, que l'on pouvoit pêcher par les fenêtres de la maison. Il y a des auteurs qui la placent sur les côtes de Baies; M. Chaupy vers le lac Lucrin & Monte nuovo. Tom. I. p. 240.

Les pêcheurs & les enfans qui vont dans l'eau, trouvent souvent des restes de marbres, de porphyres & d'agates; des pierres gravées (1), des médailles, des lampes; souvent même la mer en jette sur le rivage, & l'on ne manque pas d'en présenter aux étrangers, dès qu'on les voit arriver. Tout ce que les Romains avoient ôté de la mer par leurs constructions & leurs terrasses, a été repris & recouvert par les flots. On y trouve aussi en abondance de petites pierres quarrées, bleues ou vertes qui ont servi aux mosaïques.

Le golfe de Pouzol a une lieue de largeur & une lieue de longueur. Tacite l'appelle *Lacus Baianus*; c'étoit le lieu de l'Italie le plus recherché par les Romains, celui où ils avoient bâti leurs plus belles maisons de campagne, où ils avoient établi le centre du luxe & des plaisirs. Cicéron, *de Lege Agraria contra Rullum*, §. 36, parle du mont Gaurus & de *via Herculana*, comme des endroits les plus délicieux : *Multarum deliciarum & magnæ pecuniæ*.

Horace reproche aux voluptueux de son temps, qu'au lieu de songer à la mort, ils s'occupent à reculer les bornes de la mer, peu contens de la vaste étendue de ses rivages.

Tu secanda Marmora
Locas sub ipsum funus, & sepulchri
Immemor struis domos,
Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora,
Parum locuples continente ripâ.

L. II. Od. 18.

(1) Mais on est sujet à être trompé par des pierres fausses & modernes, gravées à Naples.

Enfin

Enfin Martial ne ſait quels éloges donner à la beauté de ce rivage.

Titus beatæ Veneris aureum
Baias ſuperbæ blanda dona naturæ,
Ut mille laudem Flacce verſibus Baias,
Laudabo dignè non ſatis tamen Baias.

Mart. L. XI. 81.

Rien ne marque mieux la viciſſitude & la fragilité des choſes humaines, que la vue des ruines de ces rivages actuellement déſerts. L'air même eſt devenu empeſté, ſoit à cauſe des marécages, ſoit à cauſe des lacs où l'on fait rouir le lin, & des exhalaiſons ou moffetes qui ſortent de toutes parts. Charles VIII & Louis XII y perdirent une grande partie de leurs troupes dans les expéditions qu'ils firent pour la conquête de Naples. Les marécages qui environnent Pouzol & Baies y rendent l'air ſi mal ſain à la fin de l'été, que ſur cent vingt hommes de garniſon qui étoient au château de Baies, il y en avoit chaque jour, quand j'y étois, huit à dix qui tomboient malades, & qu'on étoit obligé de remplacer; les étrangers n'oſent y coucher dans ce temps-là. Le château, qui eſt ſur la hauteur, eſt même la ſeule partie habitée de ce rivage; le bas n'offre que les débris d'anciennes ſubſtructions qui ſoutenoient les bâtimens, les jardins & les terraſſes, mais que la mer a, pour ainſi dire, englouties.

MONTE NUOVO eſt une colline qui peut avoir deux ou trois cent pieds de hauteur (1), à mille cinq cent toiſes de Pouzol & de Baies, ſortie du milieu des eaux du lac Lucrin, le 30 Septembre 1538, avec un bruit horrible; le village de *Tripergole* fut abymé par cette éruption. Les habitans de Pouzol prirent la fuite, & une partie de ce lac, célèbre par la pêche qu'on y faiſoit autrefois, fut

(1) M. Hamilton lui donne un quart de mille.

desséchée & remplie par la nouvelle montagne (1).

L'éruption de Monte nuovo est racontée par le vice-roi Pierre-Jaques de Tolède, dans son dialogue sur le tremblement de 1538, imprimé à Naples en 1539, Marc-Antonio delli Falconi, Scipion Mazzella, dans ses antiquités de Pouzol, Leandro Alberti, dans sa description de l'Italie, par Simone Porzio, par Giulio Cesare Capaccio, dans ses dialogues imprimés en 1634 (2). M. Hamilton a rapporté dans ses *Campi Phlegrei* ces descriptions. Quand on est au-dessus de Monte nuovo, on voit un crater aussi profond que la montagne est élevée, & dans le fond il sort continuellement une vapeur chaude & humide, semblable à celle de l'eau bouillante; sur le bord de la mer le sable est brûlant. Les matières dont cette montagne est composée ne sont que des laves, des pierres brûlées & spongieuses, & des scories qui paroissent être sorties d'un fourneau.

Le feu, le soufre, les cavernes, les moffettes, les vestiges de volcans, les voyages d'Ulysse, d'Hercule & d'Enée sur ces parages, les rendirent si respectables, si sacrés, si pittoresques, si poëtiques, pour ainsi dire, qu'on ne doit pas être surpris de leur célébrité & des fables dont on les a embellis.

Le lac Averne, qui est près de Monte nuovo, environ mille quatre cent toises au nord de Baies,

(1) D'autres disent que le lac Lucrin étoit déja devenu une partie de la mer, par l'éboulement de la digue qui l'en séparoit, suivant Strabon.

(2) Ce n'est pas le seul exemple qu'on ait eu d'un effet semblable de volcans. On trouve dans l'histoire de l'académie pour 1708, le détail de la nouvelle isle formée dans l'Archipel, auprès de celle de Santorin, au mois de Juillet 1707, à la suite d'un tremblement de terre. Voyez aussi le voyage de Tournefort; & l'histoire de l'académie pour 1722, sur la nouvelle isle des Açores. Enfin en Mars 1783, il est sorti de la mer près de l'Islande, une nouvelle isle, qui a plus d'une lieue de tour, au temps du tremblement de la Calabre.

est une espèce de bassin qui a près de cinq cent toises de diamètre, environné de collines qui lui dérobent presque l'aspect du soleil (1). Lorsque ces montagnes étoient couvertes d'épaisses forêts, ce devoit être l'image d'un tombeau, & je ne suis pas étonné qu'on y eût établi des sacrifices aux Dieux manes, & qu'on y vît fort peu d'oiseaux; delà vient le nom d'Averne, Ἄορνος, *avibus carens.* Il pouvoit d'ailleurs y avoir des vapeurs sulfureuses qui les en écartassent; & même actuellement on voit rarement des oiseaux d'eau sur ce lac, tandis que les autres lacs des environs en sont couverts en hiver. Près de-là commence une sombre caverne, dont les avenues étroites & escarpées prêtent à la description que Virgile donne de la grotte de la Sibylle.

Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris,
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis: talis sese halitus atris,
Faucibus effundens, supera ad convexa ferebat,
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.

Æneidos VI. 237.

Mais cette grotte paroît avoir été, dans le principe, l'issue d'un chemin souterrain, taillé pour aller de Cumes au lac Averne, & dont on voit l'entrée du côté de la ville de Cumes. La grotte de Pausilipe nous donne une idée de ces sortes d'entreprises, qui furent du goût des premiers habitans de Grèce & de Sicile; mais son ancienneté perdue dans l'obscurité des temps fabuleux, étoit bien suffisante pour monter l'imagination des poëtes. Ils ont prétendu que Déiphobe, fille de Glaucus, & prêtresse d'Apollon & de Diane, connue sous le nom de Sibylle de Cumes, & qui fut célèbre

(1) Il y avoit jadis une ville de Cimmeriens près de ce lac, & il paroît qu'Homère en a parlé. M. Chaupy, pag. 301.

par ses oracles, passoit par cette caverne pour aller au temple d'Apollon & au lac Averne. On est obligé en entrant dans la grotte, & pendant les quinze premiers pas, de se tenir courbé; ensuite on y marche debout & sans crainte, la grotte devenant très-haute; elle est moins large que la partie de cette grotte qu'on voit à Cumes : ce qu'elle a de commun avec elle, c'est qu'elle est creusée dans la pouzolane. Il n'est pas possible d'y pénétrer plus de cent cinquante pas, à cause des terres écroulées qui la bouchent. Lorsqu'on a fait ce trajet, on rencontre à droite un petit sentier tournant, où une seule personne peut passer à la fois, & où même il y a de l'eau; au bout de quarante pas, on entre dans une petite chambre quarrée, que l'on prétend être l'endroit où la Sibylle rendoit ses oracles.

On y montre une ouverture pleine de terres éboulées, qu'on dit avoir été l'une des portes secrètes de la Sibylle. A côté de cette chambre est une salle où il y a deux baignoires de pierre brutte, & quelques restes d'anciennes mosaïques sur le mur, dont le déssin est en compartimens; cette salle est pleine d'eau tiède jusqu'à la hauteur d'un pied & demi. Les voyageurs prennent chacun une torche, & se font porter sur le dos de leurs guides dans une seconde chambre, où l'on trouve un regard d'eau tiède : lorsqu'on y jette une pierre, on l'entend rouler fort long-temps; on y voit une autre porte pleine de terre éboulée, qu'on appelle la porte des bains de la Sibylle. Un antre profond & ténébreux, tel que celui-ci, & une chambre avec des compartimens de mosaïque, s'accorde avec l'idée que les anciens nous ont donnée d'une retraite de Sibylle; mais S. Justin dit que la Sibylle rendoit ses oracles dans un temple très-bien bâti : d'ailleurs c'est à Cumes qu'on doit appliquer la description de la grotte qui se voit dans Virgile;

aussi croit-on que le souterrain dont nous venons de parler n'étoit qu'un chemin pratiqué sous la montagne, ainsi que nous l'avons dit, & que les deux chambres que l'on y trouve à une certaine distance, étoient un bain où l'on n'avoit pas cherché à se procurer plus de commodité qu'on n'en trouve aujourd'hui aux étuves de S. Germain, qui sont sur le bord du lac d'Agnano, & dont nous avons parlé dans le Chapitre II, page 28; d'autres croient que c'étoit un canal commencé par Néron, pour aller de l'Averne à Ostie. M. Chaupy croit que l'antre de la Sibylle, décrit dans Virgile, est la grotte de Cumes.

Le rameau d'or qu'Enée trouva dans les forêts voisines, fait allusion aux mines d'or que l'on trouvoit dans ce pays, & dont Virgile parle dans le second livre des Géorgiques :

Hæc eadem argenti rivos, ærisque metalla,
Ostendit venis atque auro plurima fluxit.

Peut-être que les environs de ces cavernes étoient un lieu de sépulture; du moins on trouve à peu de distance un grand nombre de tombeaux.

La construction du port Jules, bâti près de là par Agrippa sous Auguste, détruisit les superstitions de l'Averne.

Les ruines du temple qu'on voit vis-à-vis de l'entrée de la grotte sur les bords du lac, passent pour être celles d'un temple d'Apollon. M. Chaupy croit que c'étoit un temple de la *déesse Averne*, bâti par Agrippa, (Tom. II, page 315.) mais on n'y remarque aucun caractère de temple. La rotonde tombe en ruines, le reste du bâtiment sert à faire des caves; c'est la seule habitation qu'il y ait sur le bord de l'Averne.

Les étuves de *Tritola*, ou les bains de Néron, sont environ six cent toises au midi du lac Averne; c'est sous le nom de bains de Néron, que les pay-

sans du voisinage les font voir aux voyageurs : mais c'étoient les thermes de Baies célèbres dans l'antiquité. Il paroît cependant que Néron eut, vers le même endroit, une grande & belle maison; il en avoit réuni plusieurs pour former la sienne.

Pour montrer aux voyageurs la singularité de ces étuves, les paysans vont jusqu'au fond d'une grotte longue & étroite, chercher une eau presque bouillante ; la chaleur de ces souterrains est si grande, qu'au bout de dix pas, on est, pour ainsi dire, suffoqué, & il faut de l'habitude & de la force pour aller plus loin ; les paysans y vont avec facilité, mais ils sont presque nuds, & ils en reviennent au bout de deux minutes, tout couverts de sueur, le visage aussi enflammé que s'ils avoient été dans un four. Lorsqu'on baisse la tête fort près de terre, on a moins de peine à respirer, parce que la vapeur chaude occupe toujours le plus haut de l'étuve, & que l'air froid arrive par la partie inférieure ; d'ailleurs, il n'y a aucun danger à redouter dans ces étuves. On sait qu'on peut s'accoutumer à soutenir dans un four une chaleur égale à celle de l'eau bouillante sans aucun accident. Mémoires de l'académie, 1764.

Il y a dans ces étuves six espèces de rues, qui ont six pieds de haut & trois pieds & demi de largeur. Il faut y aller avec précaution, à cause des gouffres où l'on pourroit tomber; il y a une de ces rues qui qui a deux cent vingt-quatre pieds de long, & qui descend aussi bas que le niveau de la mer ; elle est fort glissante. L'hôpital de l'Annonciation de Naples tient une maison à Pouzol, d'où au commencement de l'été l'on envoie à ces étuves les malades qui ont besoin de suer. Il y a pour les femmes une grotte séparée de celle des hommes ; on y passe une demi-heure plus ou moins, après quoi l'on se met au lit dans un endroit moins chaud. Le nom de *Tritola* que porte cette étuve vient du mot *Frittola*, parce qu'on

y frotte les malades pour exciter encore mieux la ſueur, ou du mot grec Τριταιος, qui veut dire fièvre tierce, que l'on guérit dans ces étuves. Le ſable même du rivage, & celui que l'on ramaſſe au fond de l'eau, ſert dans la médecine; quoique l'eau ſoit froide, & entretienne la fraîcheur du ſable qu'elle touche, il ſuffit de péuétrer dans ce ſable à deux travers de doigt ponr trouver un terrain brûlant, où il eſt impoſſible de tenir la main. Au-deſſous de cette étuve il y a une grande ſalle voûtée, d'où il ſort pluſieurs ſources; il y a des ſièges tout autour.

Cette côte & tous les environs du golfe de Pouzol ſont remplis de fontaines minérales, dont les anciens ont parlé, & ſur leſquelles Sébaſtien Bartoli a fait un traité exprès. On tire de cette côte une pierre à bâtir, qui eſt un tuf formé par des matières de volcans, ou une pouzolane qui a pris de la conſiſtance, dans laquelle on apperçoit encore les veſtiges des matières brûlées.

Un peu au midi des bains de Néron l'on trouve encore trois grands reſtes d'anciens temples, ou de bains en forme de rotondes, qui ſe voient près du rivage à ſix cent toiſes au nord de Baies; ils ſont en partie enterrés & inondés par les eaux des marécages, & l'on eſt obligé de s'y faire porter ſur les épaules des mariniers. L'un eſt appelé temple de Vénus; le ſecond, temple de Mercure; le troiſième, temple de Diane.

Les felouques peuvent aborder environ à cent pas du premier; on croit que c'eſt un temple de *Venus Genitrix*, élevé par Céſar; d'autres croient que c'étoit un bain; cet édifice eſt une rotonde ruinée, dont une partie de la voûte ſubſiſte encore, quoiqu'elle ne ſoit ſoutenue que d'un côté. Il y a trois chambres au bas, qu'on appelle les chambres ou les bains de Vénus; l'éboulement des terres voiſines en a rendu l'accès difficile; il n'y en a que deux qui méritent attention: l'une eſt ſur un plan quarré,

& l'autre sur un plan moitié quarré & moitié ovale. Au milieu de la voûte de cette dernière il y a une ouverture quarrée, dont on ne voit point l'usage. On remarque sous l'arcade de celle-ci la racine d'un arbre qui y a percé, & qui s'y est comme pétrifiée. Les voûtes de ces deux chambres sont reparties en caissons pleins de bas-reliefs de stuc, dont les sujets sont fort obscènes, & répondent à la divinité à qui ce lieu étoit consacré. La plupart représentent des figures nues de l'un & de l'autre sexe, qui peut-être exprimoient la force de la nature, mais qui ont donné lieu de penser que ce lieu n'étoit destiné qu'à des mystères infames. Parmi les figures on remarque un gladiateur dans la même attitude que celui de la villa Borghèse à Rome. Tous ces bas-reliefs sont beaux, surtout ceux de la dernière chambre ; les ornemens de cadres en sont simples, d'un très-bon goût, & dans le genre de ceux du tombeau d'Agrippine, dont nous parlerons bientôt.

Le temple que le vulgaire nomme *Truglio*, & qu'on appelle le temple de Mercure (1), est à cent pas du premier, dans un endroit également marécageux ; avant que d'y arriver, on apperçoit l'ouverture de trois voûtes ruinées & pleines de ronces qui font un effet très-pittoresque ; il y a sous l'une de ces voûtes une grande pièce remplie par un pied & demi d'eau ; c'est cependant celle par laquelle il faut passer pour entrer dans le temple, & l'on est obligé de se faire porter au travers de cette première pièce jusque sur la brèche d'un mur de communication, & l'on descend dans une grande rotonde de briques, dont le vaisseau est d'une belle proportion, & qui prend son jour par le milieu de sa voûte, comme le Panthéon à Rome. On ne manque pas d'y faire ob-

(1) M. Chaupy croit que c'étoit un temple d'Hercule, parce qu'il étoit au centre de Baies, *quæ jacet Herculeis semita littoribus*, Prop. L. I. El. 2. Près de-là, dans un coude que fait la montagne, on voit des gradins, reste de l'ancien théâtre.

ſerver que ſi l'on parle bas contre la muraille, & qu'une autre perſonne ſe tienne à l'oppoſite, elle entend parfaitement tout ce qu'on lui dit, pendant que ceux du milieu n'entendent rien, ce qui prouve que la voûte eſt elliptique.

Le temple de Diane Lucifère ſe trouve à deux cent pas plus loin ; quelques marbres qu'on y a trouvés avec des têtes de cerfs ont fait préſumer qu'il pouvoit appartenir à Diane plutôt qu'à Néptune, à qui d'autres antiquaires l'avoient attribué ; c'eſt encore une rotonde en briques dont la voûte s'eſt écroulée ; ſon plan extérieur forme un octogone ; & vue d'une certaine diſtance, elle reſſemble à une vieille tour très-large, couronnée de ronces. On y remarque des conduites qui occupoient l'épaiſſeur des murs, & portoient les eaux du haut en bas de l'édifice ; il y a auſſi pluſieurs galeries preſqu'enterrées.

Il faut que les anciens aient reconnu que la brique étoit plus durable qu'aucune autre matière, & qu'elle ſe lioit mieux avec la pouzolane, car tous ces édifices ſont bâtis de briques dans un pays où cependant la pierre eſt très-commune. A l'égard des voûtes, elles ſont faites la plupart avec une lave très-ſpongieuſe & très-légère, qui reſſemble à de la pierre ponce, & qui étoit fort propre à former ainſi de vaſtes coupoles, qui n'étoient pas deſtinées à ſupporter de grands poids.

Il y a des ſavans qui croient que ces ruines, à commencer depuis celles du palais de Néron, & en y comprenant le temple de Néptune, ne ſont que les reſtes d'un très-grand palais, & que ces rotondes étoient des bains.

Le château de Baies occupe la partie méridionale du golfe. Varron dit que cette ville avoit été appelée *Baia*, du nom d'un des compagnons d'Ulyſſe qui y fut enterré. On lit en effet dans l'Odyſſée d'Homère qu'Ulyſſe vint à Bauli, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de-là. Il y avoit autrefois à Baies un petit fort aſſez

commode, mais il est devenu impraticable à cause des décombres de bâtimens qui l'ont presque comblé. C'est aussi dans ces cantons qu'Hercule, suivant les auteurs anciens, défit les géans, environ mille deux cent trente-huit ans avant Jésus-Christ, suivant la chronologie adoptée par le père Petau. Mais ces traditions & ces calculs n'empêchent pas que d'autres ne prennent les voyages d'Hercule pour des fables. M. Martorelli croit que le nom même est oriental. Il faut lire sur tous ces environs son ouvrage intitulé *Euboici ad i Fenici.*

Ce rivage étoit surtout fameux chez les Romains.

Nullus in orbe locus Baiis prælucet amænis.
Hor.

Les eaux qu'on venoit y prendre en avoient fait un rendez-vous de voluptés & de débauches. Les femmes galantes y venoient passer l'automne. Martial nous dit qu'une femme qui y alloit Pénélope en revenoit Hélène. L. I. Epig. 63. Rien n'étoit plus capable d'y attirer les Romains; chacun y voulut bâtir, l'emplacement ne fut pas suffisant, l'art y suppléa par des substructions, des terrasses, des jetées faites sur la mer même.

Jules - César y avoit une maison de campagne, dans laquelle mourut Marcellus, fils d'Octavie, neveu d'Auguste & son gendre, vingt-trois ans avant Jésus-Christ, empoisonné, suivant quelques auteurs, par Livie, femme d'Auguste, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, faire empereur son fils Tibére, qu'elle avoit eu de Tibère-Claude Néron. C'est ce jeune Marcellus qui avoit épousé Julie, fille d'Auguste, deux ans auparavant, & dont Virgile parle à la fin de son sixième livre, d'une manière si pathétique & si tendre, qu'en entendant ces vers Octavie s'évanouit. *O nate*, &c. L. VII. 868.

Varron parle aussi de la belle maison d'*Irrius*; Tacite de celle de *Pison*, où se forma la conjuration

contre Néron, & dont il paroît encore quelques restes; il cite également celle de Domitia, tante de Néron, que ce tyran fit empoisonner pour envahir ses biens. Domitien y avoit des viviers où il élevoit des poissons. Ceux d'Hortensius dont parle Cicéron étoient aussi sur ce rivage, de même que la maison de Julia Mammea, que l'empereur Alexandre y fit bâtir avec la plus grande magnificence.

Sénèque, parlant des maisons de César, de Pompée & de Marius qui étoient entre le lac Averne & les étuves de *Tritola* sur la hauteur, dit qu'elles avoient été bâties avant que Baies fût devenue un séjour de débauches; c'étoit des châteaux plutôt que des maisons de campagne, *scias non villas esse, sed castra*; mais du temps de Sénèque c'étoit un pays où un philosophe ne pouvoit pas habiter; il écrit à son ami Lucilius qu'il en étoit parti le lendemain de son arrivée, *postero die quam attigeram reliqui, locum ob hoc devitandum, cùm habeat quasdam naturales dotes quia sibi illum celebrandum luxuria desumpsit... Diversorium vitiorum esse cœperunt; illic sibi plurimum luxuria permittit; illic tanquam aliqua licentia debeatur loco, magis solvitur.*

Ce fut à Baies que se forma principalement le célèbre triumvirat de César, de Pompée & d'Antoine, soixante-un ans avant Jésus-Christ. Ce fut alors que Caton s'écria : Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république.

Enfin ce fut à Baies que mourut l'empereur Adrien, l'an 138 de Jésus-Christ. Après y avoir exercé ses cruautés, la violence de sa maladie l'avoit rendu triste, puis insensé; il finit par devenir cruel. Son corps fut brûlé à Pouzol dans la maison de Cicéron.

Ce qu'on appelle tombeau d'Agrippine, cinq cent toises au midi de Baies, est une partie de bâtimens en forme de demi-cercle, avec des gradins & une galerie tout autour, ce qui semble indiquer un théâ-

tre ; la voûte est repartie en compartimens de stuc, dont les cadres sont de très-bon goût, ainsi que quelques figures & quelques griffons traités de bas-relief, qui sont de la même matière. On distingue sur les murs des traces de peintures, mais elles sont enfumées par les flambeaux dont on se sert pour y aller.

On appelle cet endroit le tombeau d'Agrippine, parce qu'on sait que cette mère infortunée périt dans les environs de ce lieu-là, par ordre de son fils, l'an 59 de Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que Néron étoit fatigué par la présence & les remontrances d'Agrippine ; & il étoit occupé à chercher un moyen de la faire mourir sans qu'on pût l'en accuser. Anicetus, affranchi, qui commandoit la flotte de Misène, ennemi d'Agrippine, indigne flatteur de son maître, lui proposa un stratagême qu'ils jugèrent très-propre à cacher leur forfait, sous l'apparence d'un naufrage ; on fit construire un vaisseau dont une partie pouvoit se détacher & tomber dans la mer au premier signal. Néron fit venir sa mère d'Antium à Bauli. *Excipit manu & complexu, ducitque Baulos, id villæ nomen est quæ promontorium Misenum inter & Baianum flexo mari alluitur.* Il lui donna un grand souper, lui prodigua toutes les marques de la plus parfaite réconciliation, lui fit mille caresses, la reconduisit jusqu'au vaisseau qui devoit la transporter dans sa maison du lac Lucrin. Elle s'entretenoit avec *Acerronia*, sa confidente, du plaisir de cette nouvelle réconciliation, lorsque la machine joua ; mais l'effet ne fut pas assez prompt ; ceux qui n'étoient point dans le secret, embarrassèrent les autres. Agrippine parvint à se sauver à la nage, tandis que sa suivante, qui pour être secourue se disoit la mère de l'empereur, fut massacrée comme telle ; Agrippine ne tarda pas à l'être aussi dans sa propre maison : *Centurioni ferrum distringenti protendens uterum, ventrem feri, ex-*

clamavit, multisque vulneribus confecta est. Tac. Ann. L. XIV, §. 8.

Elle fut enterrée par ses domestiques près du chemin de Misène & de la maison de César, qui étoit sur la hauteur: *Mox domesticorum cura levem tumulum accepit, viam Miseni propter, & villam Cesaris dictatoris quæ subjectos sinus editissima prospectat.* Cette position ne me paroît pas convenir à l'édifice que l'on montre aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Agrippine; il n'est point sur le chemin de Misène au lac Lucrin, & il a plutôt l'air d'un reste de théâtre.

BAULI, village situé sur la hauteur, est au fond d'une petite anse, où l'on dit qu'Hercule aborda en revenant d'Espagne, après avoir défait le tyran Gérion. On fait venir le nom de Bauli des étables où Hercule plaça ses bœufs (1). On ajoute qu'il y ouvrit un chemin jusqu'au lac Averne, qui fut appelée *via Herculea*, suivant Dion & Strabon; on voit encore au fond de la mer, lorsqu'elle est tranquille, les vestiges d'un ancien chemin; mais ce peut être un reste des constructions romaines, qui s'étendoient sur toute cette côte, & qui ont été ensevelies sous les eaux.

Hortensius avoit une maison de campagne à Bauli, *Cic. ac. qu.* 2. 9.

On donne le nom de temple d'Hercule à des ruines qui sont sur le bord de la mer, près du golfe de Bauli, & du tombeau d'Agrippine.

CENTO CAMERELLE, reste de constructions antiques sur le penchant de la montagne, & tout près de la mer; ces masures paroissent avoir été la base & le soutien des terrasses de quelque grand édifice; on l'appelle aussi labyrinthe à cause du grand nombre de chambres voûtées qui communi-

(1) Αὐλή, étable, avec la première lettre de βοῦς, bœuf.

quent les unes aux autres, & dans lesquelles on pourroit en effet s'égarer; tout cela tombe en ruine. Il y a plusieurs étages d'arcs & de chambres, les unes au-dessus des autres, avec un enduit encore blanc au-dedans.

PISCINA MIRABILE est un grand reste de bâtiment, situé huit cent toises au midi de Baies, entre *Mare morto* & le rivage de la mer. M. Dumont en a publié le plan avec ses ruines de Pæstum, & M. Renard en a donné un dans le Voyage pittoresque. C'étoit, selon toutes les apparences, un réservoir d'eau; il a deux cent seize pieds de long sur quatre-vingt-sept de large, & il est soutenu par quarante-huit gros piliers, disposés sur quatre lignes; on y descend par deux escaliers de quarante marches chacun; l'enduit qu'on y voit encore sur les murs est aussi dur que la pierre. M. Andria, dans son ouvrage sur les eaux minérales, dit que c'est une véritable stallactite; ce qui donne lieu de croire que c'étoit réellement une citerne où l'on rassembloit les eaux de pluie; on croit qu'elle fut faite lorsque Agrippa conduisit une armée navale à Misène, ou bien du temps de Pison, pour donner de l'eau douce à ce port.

MISÈNE est tout près de-là; on y voit encore beaucoup de ruines. Parmi les maisons considérables que les Romains avoient bâties du côté du promontoire de Misène, celle de Lucullus étoit une des plus fameuses, mais on n'en sait pas précisément la situation; cependant on remarque au midi du port de Misène les restes d'un théâtre en demi-cercle, de quarante toises de diamètre, qui a pu appartenir à la maison de Lucullus. On en voit le plan dans le Voyage pittoresque; il y a une maison de paysan bâtie sur cet emplacement, & les corridors du théâtre y servent d'écuries.

Ce fut dans la maison de Lucullus que Tibère mourut; elle fut agrandie encore par Valerius Asia-

ticus, mais ce luxe & cette opulence lui devinrent funestes : Messaline & Vitellius engagèrent l'empereur Clande à le faire périr, pour avoir la confiscation de ses biens ; on lui donna le choix du genre de mort, & il se coupa les veines l'an 46.

La pointe occidentale & méridionale du golfe de Pouzol & de Baies, s'appelle encore *Capo Miseno*, à une lieue & demie de Pouzol & de Cumes. Virgile dit qu'Ænée y ayant fait enterrer *Misenus*, un de ses compagnons, donna son nom au promontoire.

Qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.
Æn. VI. 234.

D'autres disent que c'étoit le nom d'un des compagnons d'Ulysse. Il y avoit sur la hauteur une ville & au-dessous un port qui se voit encore dans un enfoncement de six cent toises ; il étoit fréquenté par les vaisseaux des Romains. Agrippa y fit travailler, & il servoit pour la sureté de ces côtes, comme Ravenne pour celles de la mer Adriatique : il y avoit un phare pour éclairer les vaisseaux : les auteurs parlent souvent de la flotte de Misène, qui étoit regardée comme un objet de la plus grande importance. Tacite dit, en parlant de Vitellius, que la défection de cette flotte lui fit craindre les derniers revers : *Audita defectione Misenensis classis, Romam revertit, recentissimum quodque vulnus pavens, summi descriminis incuriosus.* Hist. L. III. §. 56. Pline le naturaliste commandoit la flotte de Misène, lorsque l'éruption du Vésuve l'attira du côté de cette montagne, le 25 Août de l'an 79. *Erat Miseni, classemque imperio præsens regebat*, Pline, Liv. VI. Lett. 16.

La ville de Misène fut prise & pillée par les Lombards, sous la conduite de Sicard, prince de Bénévent, l'an 836 ; les Sarrazins achevèrent de la

ruiner en 890, & emmenèrent les habitans prisonniers ; il ne reste plus que des ruines informes de cette ville ; ce qu'on y voit de plus singulier est un souterrain percé dans la montagne ; & qu'on appelle *Grotta Dragonara ;* quoiqu'il soit presque ruiné actuellement, on y pénètre encore assez avant ; il y a une allée longue, tortueuse, avec plusieurs chambres sur les côtés. Les uns disent que Néron avoit fait percer cet aqueduc pour y rassembler les eaux chaudes de Baies, & que ces chambres étoient des citernes où l'on faisoit arriver l'eau de pluie pour rafraîchir les eaux chaudes à volonté ; d'autres disent que c'étoient des fouilles d'où l'on avoit tiré la pouzolane, ou des magasins pour les vins & autres provisions de la flotte de Misène.

On trouva, en creusant dans les ruines de Misène, en 1699, un beau piedestal de marbre de quatre pieds de haut, où il y avoit une inscription à l'honneur d'un prêtre de Jupiter, qui vivoit sous le règne d'Antonin. Le piedestal a été transporté à Naples ; si l'on faisoit des recherches dans ces campagnes, on y trouveroit bien des monumens de cette espèce.

Au pied de la montagne de Misène, il y a dans la mer même une source d'eau douce, qui sort avec assez de force pour conserver sa douceur, comme celle qui sort du côté de Gênes dans le golfe de la Spezia. On croit que c'étoit celle du temple des Nymphes, bâti par Domitien, où il y avoit une source intarissable. Peut-être aussi cette eau vient-elle de quelque aqueduc qui aura été rompu en cet endroit, & qui est encore sous terre jusques-là.

Pour soutenir l'allégorie des enfers dont nous avons parlé à l'occasion du lac Averne, les poëtes appelèrent champs élysiens une campagne agréable & découverte, qui est à l'occident de Baies, & qui est sur les bords de *Mare morto*, mille toises au

au midi de Baies ; on y voit des restes de quantité de tombeaux des habitans de Baies ou de Misène ; à plusieurs de ces tombeaux on voit encore des ornemens de stucs, des bas-reliefs & des peintures ; on appelle actuellement cet endroit *Mercatò di Sabbato*. Le lac de *Mare morte* a cinq cent toises de long, il est très-poissonneux ; il communique avec le port de Misène par un petit détroit, que l'on barre dans certains temps pour empêcher le poisson d'en sortir.

Le lac *Fusaro*, qui est à un mille de celui-ci du côté du nord, étoit appelé l'Acheron, dans Strabon *Archiphlegetonte*. C'est celui où étoit supposé le batelier des enfers, c'est-à-dire, le vieux Caron :

Portitor has horrendus aquas & flumina servat,
Terribili squallore Charon.

Æn. VI. 298.

Son nom venoit de χαίρω, *Gaudeo*, avec un A privatif, à cause de la tristesse qu'inspire l'idée de la mort. Ce lac s'appelle aujourd'hui *Lago Fusaro*, ou *Coluccio*) ; il ne sert qu'à rouir du chanvre, & à nourrir du poisson qui réussit très-bien ; le roi y a fait bâtir un pavillon sur l'eau, pour la chasse aux oiseaux d'eau.

Près du lac Fusaro étoit la maison d'un des plus riches sénateurs de Rome, appelé *Servilius Vatia*, qui, pour se soustraire aux regards dangereux de l'empereur Tibère & de Séjan, s'y retira pour vivre dans un agréable loisir, loin de la cour & libre des soins ambitieux qui occupoient les courtisans ; c'est de lui que l'on disoit, au rapport de Séneque : *O Vatia, tu solus scis vivere*. Epît. 55. Il ne voulut être connu que par son indifférence & son éloignement pour les affaires : *nulla alia re quam otio notus, consenuit, & ob hoc unum felix habebatur*. Séneque décrit ensuite la situation & les délices de cette maison fameuse ; il paroît par ce qu'il en

dit qu'elle étoit fort près de Baies; il faut, pour en juger, avoir ſous les yeux la carte de Pouzol & de ſes environs, que Petrini a donnée en 1750, ou celle qui eſt dans le voyage pittoreſque. On a trouvé dans les ruines, qui ſont vers le lac Fuſaro, diverſes inſcriptions rapportées dans Capaccio.

CUMES, en latin *Cumæ*, étoit la ville la plus célèbre de la Campanie, ſituée à une demi-lieue du lac Averne, & à trois lieues de Naples; il n'y reſte que des ruines & un château qui porte le nom de *Cuma*, c'étoit une ville de la plus haute antiquité, bâtie même avant Capoue, par des Grecs venus de l'isle d'Eubée ou Négrepont, ſous la conduite de Phérécide, environ mille ans avant Jéſus-Chriſt.

Inde Pherecíadum muros.
Sil. Itat.

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.
Æn. VI. 2.

Son nom Κυμα ſignifie en grec le flot de la mer, d'où vient peut-être le mot écume.

Virgile raconte que lorſqu'Enée y aborda, il y trouva un temple que Dédale y avoit bâti à l'honneur d'Apollon, en lui conſacrant les aîles qui lui avoient ſervi pour s'échapper du labyrinthe de Minos. Enée y voyoit avec intérêt les ſujets que Dédale y avoit repréſentés: la mort d'Androgée, fils de Minos, que les Athéniens avoient tué, le ſacrifice annuel que Minos les avoit forcé de faire de ſept enfans; l'amour de Paſiphaé pour un taureau; la naiſſance du Minotaure; l'amour d'Ariane, fille de Minos, pour Théſée.

Si l'on veut expliquer cette allégorie de Dédale on peut croire que c'étoit un Crétois perſécuté, venu à Cumes ſur un vaiſſeau d'une légèreté & d'une vîteſſe ſurprenantes, qui bâtit à Cumes un temple d'une beauté juſqu'alors inconnue en Italie: *Poſuitque immania Templa*, Æn. VI. 19. Ce fameux

temple d'Apollon, suivant le témoignage de Servius, fut ensuite converti en une église; mais il n'en reste plus aucun vestige.

C'est à Cumes que se retira Tarquin le Superbe après avoir été chassé de Rome; Capaccio dit qu'on y avoit trouvé son tombeau, & qu'il se conservoit à Naples.

La ville de Cumes qui étoit ancienne & célèbre, mais mal située, devint presque déserte quand Baies & Pouzol eurent attiré toute l'influence des Romains; du moins Juvenal nous la dépeint ainsi, lorsqu'il dit à *Umbritius* qu'il fait très-bien de quitter Rome, pour aller dans un pays plus solitaire & moins infecté de crimes que ne l'étoit la capitale :

Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis,
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ.
Sat. 3.

Dans la suite elle fut dévastée par les Vandales, les Goths, les Sarrazins; en 1207 elle étoit devenue un asile de voleurs & de corsaires qui infestoient le royaume de Naples; des Allemands qui s'y étoient fortifiés incommodoient si fort les environs, que l'évêque d'Aversa appela à son secours Godefroi de Montefuscolo, célèbre capitaine de ce temps-là; les Napolitains envoyèrent aussi Pierre de Lettra; ils chassèrent les Allemands en 1207, rasèrent la fortèresse, & tout ce qui restoit de Cumes; l'on réunit son évêché à celui de Naples.

C'est à Cumes qu'on place l'entrée de la grotte habitée par la Sibylle Déiphobe, suivant le récit de Virgile :

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum. Æn. VI. 42.

On voit en effet une grote profonde qui semble se diriger du côté de Baies : elle pouvoit communiquer à celle dont l'entrée est sur le bord du lac Averne, comme je l'ai remarqué ci-dessus; les éboulemens,

qui ont fermé le passage, font qu'on ne va pas à cent toises de distance. On y trouve un petit chemin étroit qui conduit à plusieurs chambres, dont une paroît avoir été pavée en mosaïque, revêtue de stuc, & ornée de peintures; on y montroit autrefois les bains de la Sibylle, son tombeau, & le siége même où l'on disoit qu'elle avoit rendu ses oracles.

Une autre voûte d'environ quatre-vingt pieds de long, & qui est garnie de niches, paroît avoir été un lieu de sépulture comme les catacombes de Naples. Il y a encore plusieurs autres chambres souterraines dans les environs de Cumes.

Le temple des Géans est un ancien édifice de vingt-neuf pieds de long sur vingt-cinq de large, dont la voûte est encore ornée de compartimens, & dans lequel on voit trois grandes niches quarrées; on ignore quelle étoit autrefois sa destination; mais son nom rappelle les anciens habitans de ce pays-là, que Diodore de Sicile, dans son quatrième livre, dit avoir habité dans les champs Flégréens, & avoir été vaincus par Hercule; peut-être qu'il y avoit dans ce temps des figures de géans, du moins on y a trouvé une tête colossale qui est à Naples près du château; c'est ce qui a fait donner à ce bâtiment le nom de temple des Géans.

Le cardinal Acquaviva, archevêque de Naples, faisant creuser en 1606 près de Cumes, on découvrit un temple presqu'entier, d'ordre corinthien, pavé de marbre, qu'on jugea avoir été élevé par Agrippa à l'honneur d'Auguste, & l'on en tira un grand nombre de statues qui furent portées à Naples pour orner le bâtiment de l'université.

ARCO FELICE, est un reste de gros mur de briques, au pied d'une petite élevation avec une porte rustique & dégradée, qui faisoit peut-être partie de l'enceinte de Cumes, ou des substructions du temple de Diane: le mur a plus de soixante pieds de hauteur, & la porte dix-huit pieds de lar-

geur; il y a un mur en maçonnerie qui garnit toute la hauteur du monticule. On y voit quelques vestiges du grand chemin qui alloit jusqu'à Cumes, pour lui servir de communication avec la voie Domitienne, qui partoit de la voie Apienne. On trouve près de cet arc un ancien reste de bâtiment, qui paroît avoir été une conserve ou un réservoir d'eau. Sylla se retira dans une maison près de Cumes, où il mourut dans une tranquillité qu'il ne méritoit pas.

TORRE DI PATRIA, une lieue au nord de Cumes; à l'embouchure du *Linterne* ou *Clanio*, est une ancienne tour, ainsi appelée parce qu'on y voit en gros caractères le mot *Patria*, reste d'une ancienne inscription; c'étoit, dit-on, le tombeau de Scipion l'Africain. Ce grand homme, vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, à qui les Romains avoit offert de le créer consul & dictateur perpétuel, étoit en butte à Caton, ce rigide censeur, qui n'avoit jamais loué personne & qui ne cessoit d'aboyer, *allatrare*, suivant l'expression de Tite-Live. Scipion fut accusé de *peculat*; on prétendoit qu'il avoit vendu la paix à Antiochus; mais au lieu de se justifier, il dit tout haut: Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons-en remercier les dieux; tout le monde le suivit & ses accusateurs furent abandonnés. Cependant Scipion indigné de cette accusation, se retira dans sa maison de campagne près de Linterne, où il mourut cent quatre-vint-sept ans avant Jésus-Christ. Il y fut enterré avec le poëte Ennius, qu'il avoit toujours aimé, & qui avoit chanté ses victoires. On voyoit sur son tombeau cette inscription: *ingrata patria nec ossa mea habebis*; & l'on croit que le mot *patria* qu'on voit sur cette tour est le reste de l'inscription.

Patria n'est qu'à trois lieues de Mondragone, dont nous avons parlé à l'occasion du voyage d'Ho-

race, & à neuf lieues de Gaëte dont nous avons aussi donné la description.

Linterne, ville ancienne qui ne subsiste plus, étoit près de Patria.

Les isles de Procida & d'Ischia, que l'on voit quand on est à Baies ou à Misène, méritent aussi d'être vues, spécialement Ischia, où l'on trouve beaucoup de fontaines minérales & d'anciens vestiges de volcans. L'éruption de 1302 dura deux mois, & fit déserter l'isle d'Ischia.

L'isle de Procida est habitée par des pêcheurs, qui passent pour d'excellens marins; elle est très-abondante & très-cultivée; on y recueille beaucoup de raisins & de figues très-délicates; il y a des maisons de campagnes agréables. Cette isle est peuplée de faisans pour la chasse du roi. En conséquence on avoit défendu absolument vers 1750 d'avoir des chats dans aucune maison de l'isle; au bout de quelques années les rats s'y multiplièrent tellement, qu'ils y formèrent une véritable calamité; les jardins, les maisons, les églises, les sacristies furent dévastés, ils rongeoient les armoires & jusqu'aux tuyaux d'orgues, ils dévoroient les provisions des particuliers, les cadavres avant la sépulture, des enfans même dans leurs berceaux; l'isle entière seroit devenue inhabitable. Les paysans consternés allèrent se jeter aux pieds du roi, en lui demandant justice; ils semèrent six à sept cent de ces animaux sur son passage, & cette terrible défense fut révoquée. Cela me rappelle ce que m'écrivoit en 1765 M. d'Ulloa, sur le fléau qu'on éprouve quelquefois dans les Cordelières du Pérou par les *chaco* ou fourmis de visite; on est obligé quand elles passent dans un endroit, de déserter la maison; il y auroit du risque pour la vie à vouloir y habiter pendant le temps de leur séjour; mais du moins elles nettoient la maison de toute sorte de reptiles; & leur chasse faite, elles s'en vont.

CHAPITRE IV.

Du château royal de Portici.

APRÈS avoir décrit la partie occidentale du golfe de Naples, nous passons à la description du rivage opposé, moins célèbre autrefois, mais devenu plus intéressant par le spectacle singulier du Vésuve, par les découvertes d'Herculanum, & les belles maisons de Portici.

Le chemin qui conduit de Naples à Portici, depuis le pont de la Magdelaine, est large, agréable, garni de maisons d'un côté, & ayant le rivage de l'autre. Une partie a été plantée; mais les arbres ne s'y conservent pas à cause de l'air de la mer, du sciroco & de la sécheresse du rivage. On passe à *S. Giovanni Teduccio* & à *Pietra Bianca*, pour arriver à Portici.

PORTICI est éloigné de deux lieues du centre de Naples; c'est un village très-long, très-bien bâti, & où le roi Don Carlos a fait bâtir un château considérable. Il consiste en une cour octogone qui a deux cent soixante pieds de longueur, mais qui est étroite & traversée par un grand chemin; elle est environnée de bâtimens neufs assez mal décorés. Il y a une autre cour sur le bord de la mer, à laquelle on travailloit en 1765, & qui est bordée de bâtimens pour les gardes. On admire dans ce château deux figures équestres, de marbre blanc, qui ont été tirées d'Herculanum. Celle de Marcus Nonius Balbus le fils, est placée à droite sous le vestibule du palais; Balbus a l'air fort jeune; il a la tête découverte, les cheveux courts; il est vêtu d'une cuirasse qui ne lui descend pas tout-à-fait jusqu'aux hanches, & qui laisse appercevoir au-dessous

une eſpèce de camiſole ou de chemiſe ſans manches, qui lui deſcend preſqu'au milieu des cuiſſes. Il a le bras droit de même qu'une partie des cuiſſes & les jambes nuds; ſa main droite eſt élevée en l'air à la hauteur de ſa tête, & il tient de la main gauche la bride de ſon cheval, qui eſt très-courte. Le bras du même côté eſt couvert d'un manteau, qui prend de deſſus l'épaule, & qui, en ſervant de fond au côté droit du corps, le met entièrement à découvert. Il eſt chauſſé avec des eſpèces de brodequins, qui lui vont un peu au-deſſus de la cheville; il eſt monté ſans ſelle & ſans étriers, à la manière des anciens. Le cheval paroit dans une attitude aſſez tranquille; un de ſes pieds eſt levé fort haut & les trois autres poſent à terre; il a encore pour point d'appui un morceau de marbre en forme de borne ronde, ſur laquelle ſon ventre poſe, & par derrière un petit morceau de marbre quarré, qui vient s'arcbouter comme une quille à l'extrêmité de ſa queue; ſa hauteur eſt, ſuivant le catalogue des monumens d'Herculanum, de ſix palmes dix onces, ou cinq pieds ſix pouces quatre lignes, à prendre depuis la croix des épaules juſqu'à terre.

Cette figure équeſtre de Balbus a quelque choſe de froid au premier aſpect, mais elle gagne beaucoup à l'examen, par la noble ſimplicité de ſa compoſition, de ſa draperie & de ſes ajuſtemens; le deſſin en eſt fin & de la plus grande préciſion; la tête du cavalier eſt très-belle, celle du cheval eſt pleine de feu: quand on regarde cet ouvrage avec ſoin, on y découvre une infinité de beautés de détail: enfin il y règne partout un ſi grand caractère de vérité, qu'on diroit que ce marbre reſpire. Lorſqu'on l'a découverte, on a trouvé à côté l'inſcription ſuivante: *M. Nonio M. F. Balbo. Pr. Pro. Coſ. Herculanenſes.*

« Les habitans d'Herculanum ont fait ériger

» cette ſtatue à Marcus Nonius Balbus, fils de
» Marcus, procurateur & proconſul ».

Une autre ſtatue de marbre blanc, érigée à Marcus Nonius Balbus père, eſt placée à gauche vis-à-vis de la précédente : cette ſtatue a été trouvée la dernière ; elle eſt de même grandeur & auſſi belle que la première, mais elle n'eſt pas ſi bien conſervée ; il lui manquoit la tête & une main quand on l'a tirée des fouilles, & elle a été reſtaurée ; la tête qu'on y a miſe a été copiée juſte d'après celle d'un homme dans la phyſionomie duquel on a trouvé un aſſez beau caractère, & qu'on a cru pouvoir convenir à la figure : cette tête eſt très-bien rendue, ſans cependant avoir la même fineſſe de deſſin que l'antique. A l'égard de l'attitude de Balbus, elle eſt ſimple, & cette figure eſt preſque dans le même mouvement que celle du fils. La conformité de compoſition jointe à la ſimilitude du caractère du deſſin, font croire que ces deux figures équeſtres ſont du même ſculpteur, il a riſqué une choſe qui lui a très-bien réuſſi, comme dans la figure précédente, c'eſt de jeter le manteau du cavalier tout d'un côté, ce qui fait qu'à l'oppoſite on jouit entièrement de la figure, qui ſe deſſine à merveille ſous la cuiraſſe. Le cheval n'eſt pas moins beau que l'autre ; voici l'inſcription trouvée à côté de cette ſtatue, qui ne laiſſe aucun doute ſur celui à qui elle a été élevée. *M. Nonio F. Balbo patri D. D.*

« A Marcus Nonius Balbus père, qui étoit fils
» de Marcus ».

Ces deux figures ont été découvertes dans le forum ou chalcidique, d'où l'on a enlevé auſſi les tableaux de Théſée & d'Hercule, dont nous parlerons plus bas. Ces chefs-d'œuvres de ſculpture ſont extrêmement précieux, non-ſeulement par leur beauté intrinsèque, mais encore par leur rareté, puiſque ce ſont les ſeules ſtatues équeſtres en marbre que nous ayons de l'antiquité.

Il eſt à ſouhaiter qu'on obtienne la permiſſion de les mouler pour en avoir des modèles dans notre école, en faveur de ceux qui ſont choiſis par les villes de France pour exécuter les ſtatues équeſtres qu'elles conſacrent à la gloire de nos rois.

La coupole de l'eſcalier de Portici eſt décorée d'une perſpective de Vincent Ré, elle fait une illuſion complète.

Les appartemens ſont d'une magnificence royale, j'y ai ſurtout admiré *la Camera di Porcellana*, qui eſt une chambre toute revêtue & meublée avec la porcelaine qui ſe faiſoit à Capo di Monte, c'eſt une des plus belles choſes que j'aie vues en Italie; les pièces de porcelaine qui revêtiſſent les murs ſe lèvent & ſe détachent pour être changées ou nétoyées à volonté.

Le pavé des appartemens eſt une choſe unique: il n'y a point d'autre palais qui ſoit pavé d'anciennes moſaïques grecques & romaines, & il y en a peu qui ſoient ornés d'autant de ſtatues, de bas-reliefs, de vaſes précieux & autres monumens d'antiquité. On y remarque deux tables quarrées d'un beau verd antique; quatre autres tables quarrées faites de laves du mont Véſuve, d'un gris piqué de petites taches blanchâtres, & parſemé de taches noirâtres; des échantillons de marbres tirés de toutes les parties du royaume, & dont pluſieurs ſont de la plus grande beauté, tels ſont la brèche de S. Nicandre dans la Pouille, & un marbre de Capoue qui reſſemble preſque à l'albâtre oriental.

Parmi les peintures de pluſieurs grands maîtres, on y remarque des fruits de *Jean Breugel* ou *Breughel de Velours*, célèbre peintre Flamand, mort en 1642, qui ſont d'une vérité à faire illuſion: des portraits de deux géans; le roi de Naples les a fait faire d'après nature; on m'a dit qu'ils avoient neuf palmes & demie, ou ſept pieds huit pouces de hauteur (1).

(1) Bernard Gill de Trente, que j'ai vu à Paris, n'avoit que

Huit tableaux ovales d'Annibal Carrache, repréſentant des têtes d'apôtres fort belles.

Quatre petits camayeux antiques, peints ſur marbre, ce qui eſt d'autant plus remarquable, que juſqu'au moment qu'ils ont été découverts, on n'avoit point encore trouvé de peinture antique ſur du marbre. Ces camayeux ſont d'un ton rouſsâtre, tirant ſur le biſtre, & reſſemblent plutôt, par la manière dont ils ſont exécutés, à des deſſins qu'à des peintures; ils ſont d'ailleurs très-beaux; il y en a un où l'on voit le nom du peintre Alexandre d'Athènes, ce qui eſt très-rare dans les peintures antiques. Un petit bas-relief de marbre, repréſentant une femme aſſiſe qui tourne le dos à une divinité & careſſe une colombe; vis-à-vis de cette femme, on en voit une autre plus jeune debout, mais appuyée ſur ſon coude & ayant le menton auſſi appuyé ſur ſa main: le tour de cette figure eſt grand, noble & ſimple; la tête en eſt très-belle, ſon caractère eſt plein de candeur, ſa draperie eſt traitée d'une manière méplate & les plis en accuſent parfaitement le nud; les deux autres figures ne ſont pas auſſi belles.

Un autre petit bas-relief où il y a une femme voilée, pour laquelle on ſacrifie, & derrière elle une figure qui a un double flambeau renverſé. Ce morceau eſt fort beau, ſans avoir toute la fineſſe du précédent: ces deux ſujets ſont très-bien traités en bas-relief, & leur ſculpture a peu de ſaillie.

Une tête de philoſophe à grande barbe, auſſi de marbre & d'un beau caractère. Un très-beau buſte de plâtre bronzé repréſentant un guerrier, ce qui nous fait voir que les anciens avoient auſſi l'art de

ſept pieds deux pouces, mais le géant Irlandois Byon, mort en 1784, avoit ſept pieds ſept pouces: Mercure du 27 Août 1784, page 124. Macgrath, mort en 1761, avoit ſept pieds huit pouces; Bianchini, médecin de Florence, a fait un ouvrage à ſon occaſion.

bronzer, quoique nous ne ſachions pas quel étoit leur procédé.

On voit auſſi dans ces appartemens des ouvrages en cire, qui ſont modernes, où il y a une vérité & une expreſſion infinie, entr'autres un maître d'école.

Des ouvrages en vernis faits à Londres, à Veniſe & à Paris; comme ils ſont tous du plus beau choix, on peut y juger par comparaiſon, du degré de perfection où le vernis a été porté dans ces trois villes; il m'a paru qu'on donnoit, ſans balancer, la préférence à celui de Martin fait à Paris.

Il en eſt de même, ce me ſemble, des glaces que j'y ai vues; il y en a de Paris & il y en a de Veniſe; celles-ci ſont plus petites, & de loin elles défigurent un peu les objets, parce que leurs deux ſurfaces ne ſont pas parfaitement parallèles, cela vient de la manière de les fabriquer; on les ſoufle à Veniſe; en France on les coule ſur des tables, & cette dernière opération rend leur épaiſſeur beaucoup plus uniforme.

LES JARDINS du roi ſont à l'orient du château, de l'autre côté du chemin & ſur le penchant du Véſuve; ils ſont vaſtes, mais peu ornés. Ils contiennent beaucoup d'arbres toujours verds & toujours triſtes; on y trouve ſurtout l'arbourſier en abondance, parce que ſon fruit ſe réſerve pour les grives; c'eſt l'*Arbutus folio ſerrato* de Tournefort; on nomme ſes fruits *Sorvole peloſe*, ou *Sorve peloſe*, en Toſcane *Corbezzole*, à Rome *Ceraſe marine;* ils ſont comme de groſſes fraiſes & en ont preſque le goût.

M. Acciaioli, qui avoit ſon habitation au fond de ces jardins & qui m'y conduiſit, m'aſſura qu'on y avoit trouvé en creuſant, juſqu'à ſept étages différens de laves, provenues de différentes éruptions ſucceſſives, & qui paroiſſent avoir été couverts chaque fois pendant pluſieurs ſiècles par de

nouveaux établiſſemens. L'on y habite encore, ſans s'inquiéter de la huitième lave, qui peut-être un jour ſera déſerter encore ces agréables rivages.

On me fit voir près du château des jardins de M. le conſeiller Caravita, qui étoient très-beaux & très-bien entretenus, & dont les arbres ſont d'une belle venue; les plate-bandes ſont renfermées dans de petites bordures de fayance, qui s'élèvent de huit à neuf pouces; une belle allée de cyprès de trois à quatre cent toiſes de longueur va ſe terminer preſque juſqu'à la mer; le terrain en eſt maſtiqué, ce qui le rend toujours d'une très-grande propreté. Il y a dans ce jardin beaucoup de myrthe mâle, *Mortella.*

Je vis encore à Portici un jardin de botanique appartenant au prince de Chiaramonte, qui étoit curieux dans ce genre; mais M. Ferber, dans ſa neuvième lettre, nous apprend que de ſon temps ce jardin n'étoit plus entretenu.

CHAPITRE V.

Des découvertes faites à Herculanum.

HERCULANUM, cette ville autrefois enſevelie ſous les cendres du Véſuve, & retrouvée de nos jours, eſt une des choſes les plus extraordinaires & les plus curieuſes qu'on puiſſe voir, je ne dis pas aux environs de Naples, mais dans tout l'univers; c'eſt aujourd'hui une ſource intariſſable de monumens antiques, de ſtatues, de médailles, de manuſcrits; les phyſiciens, les antiquaires, les voyageurs même les moins curieux y deſcendent avec empreſſement, & y trouvent des objets de curioſité.

Avant que de parler des fouilles d'*Herculanum* & des découvertes qu'on y a faites, nous allons par-

ler de l'ancienne existence de cette ville, & de ce que l'histoire nous en raconte. M. Bayardi avoit entrepris un ouvrage d'un détail immense sur toute l'histoire d'*Herculanum*; les deux premiers volumes parurent en 1752 (1); mais le premier volume ne parle que des mesures des anciens : & à la fin du second volume, après plus de onze cent pages d'impression, l'auteur n'étoit pas encore arrivé à l'année où Hercule entreprit de délivrer Thésée des prisons d'Edonée ou de Pluton; ensorte qu'il n'étoit pas près d'arriver à la fondation d'Herculanum.

Quoique cette ville tire son nom d'Hercule, on n'est point d'accord sur la manière de l'écrire : les auteurs latins ont écrit *Herculaneum* & *Herculanium*, mais plus communément *Herculaneum*; les poëtes l'appellent aussi *Urbs Herculea*, *Salinæ Herculeæ*. Les auteurs grecs écrivent *Heracleion*, *Heraclanon*, *Herculaneion*. Depuis qu'on a parlé de la découverte de ses ruines, les Italiens l'ont nommée *Herculana*, *Herculaneo*, & le plus souvent *Ercolano*. Les François n'ont pas été plus d'accord; quelques-uns l'on appelée *Héraclée*; mais ce nom paroît devoir être réservé à une ville de la Basilicate, dont je viens de parler. M. l'abbé Nollet l'appelle *Herculea*; M. l'abbé Richard l'appelle toujours *Herculée*; M. Requier *Herculane*, & c'est le nom que j'aurois voulu adopter en françois; mais M. le comte de Caylus & Messieurs de l'académie des inscriptions paroissent avoir choisi le nom d'*Herculanum*. M. de la Condamine, M. Gros-

(1) *Prodromo delle antichita d'Ercolano*, *di Monsignor Ottavio Antonio Bayardi*, *Referendario dell' una e dell' altra segnatura*, *in Napoli*, 2 vol. in-4.

Il y a un grand ouvrage de Mazzocchi, intitulé : *Alexii Symmachi Mazockii*, *Commentariorum in Regii Herculanensis Musei æneus tabulas Heracleenses*, *Neapoli* 1754. 2 vol. in-folio. Mais il s'agit dans celui-ci d'inscriptions trouvées dans les ruines d'Héraclée, ville des Lucaniens, colonie des Tarentins, dans la province de Basilicate.

ley, M. Cochin, M. Peton, le traducteur de Winkelmann, l'ont adopté; ainsi quoique le nom d'*Herculane* me paroisse plus naturel, je retiendrai le mot d'*Herculanum*, qui paroît être consacré par les autorités les plus respectables.

Polybe, en parlant de Capoue, de Naples, de Nola, ne cite point Herculanum; mais cet historien vivoit cent cinquante ans avant Jésus-Christ, & peut-être alors cette ville étoit encore peu connue. Diodore de Sicile, qui vivoit sous Jules-César & sous Auguste, parle dans son quatrième livre du voyage d'Hercule, & il ne parle point d'Herculanum. Il en est parlé dans Cicéron & dans Strabon, qui vivoit du temps d'Auguste & de Tibère. Après Naples, dit-il, on trouve *Herculanum*, dont l'extrêmité s'avance dans la mer, & dont l'air est très-salubre: cette ville, aussi-bien que *Pompeii*, qui vient après, & qui est arrosée par le fleuve Sarno, fut habitée autrefois par les Osques, les Etrusques, les Grecs, & ensuite par les Samnites, qui en ont été chassés à leur tour. Georg. Liv. V.

Denys d'Halicarnasse, qui vivoit aussi sous Auguste, raconte dans le premier livre de ses antiquités romaines, l'arrivée d'Hercule en Italie. Il revenoit d'Espagne, où il avoit défait le tyran Gérion; il avoit détruit les brigands qui infestoient l'Espagne & les Gaules; il avoit policé les nations sauvages qui habitoient ces pays, & s'étoit ouvert par les Alpes un chemin que personne n'avoit encore tenté; enfin, ajoute-t-il, Hercule ayant réglé les affaires d'Italie à son gré, & son armée navale étant arrivée d'Espagne aux bords du Sarno, il sacrifia aux Dieux la dixième partie des richesses qu'il rapportoit: & pour donner à sa flotte un lieu de relâche, il forma une petite ville de son nom, qui est encore habitée par les Romains: elle est située entre Pompeii & Naples, & son port en tout temps est un lieu de sûreté.

Les Osques, les Cuméens, les Tyrrhéniens & les Samnites occupèrent successivement cette côte. Les Romains s'y établirent deux cent quatre-vingt-treize ans avant Jésus-Christ, & occupèrent spécialement Herculanum. Cette ville, cent ans avant Jésus-Christ, étant entrée dans la guerre sociale ou Marsique, contre les Romains, elle fut reprise par le pro-consul T. Didius. Le trisayeul de l'historien Velleius Paterculus commandoit une légion qu'il avoit levée à ses dépens, & contribua beaucoup à la prise de cette ville.

Quelque temps après, Herculanum fut faite colonie romaine; on voit ce titre dans une inscription qu'elle avoit consacrée à *L. Munatius Concessanus*, son protecteur, & qui fut trouvée anciennement auprès de *Torre di Greco*; elle est à Naples chez les pères de S. Antoine (1).

Cette ville devint riche & considérable, à en juger par les restes qu'on en a découverts; elle est citée dans Pline & dans Florus parmi les villes principales de la Campanie. Dans le temps où toute la côte délicieuse du golfe de Naples étoit couverte par les maisons des plus riches Romains, il ne pouvoit manquer d'y en avoir près d'Herculanum. Les lettres de Cicéron parlent de celle qu'y avoient les Fabius, & que deux frères possédoient par indivis. Sénèque parle d'une maison de Caligula, que cet empereur fit détruire, parce que sa mère y avoit été détenue prisonnière du temps de Tibère; cette maison attiroit les regards de tous ceux qui passoient le long de la côte.

La description que fait Stace d'une maison située à *Sorrento*, c'est-à-dire, sur la même côte & à six lieues d'Herculanum, peut faire juger de la magnificence & de la richesse qui brilloient dans ces maisons de plaisance; les figures antiques de

(1) Observations sur Herculanum, par MM. Cochin & Bellicard. 1755.

bronze

bronze & de métal de Corinthe aussi estimé que l'or, les portraits des généraux, des poëtes, des philosophes, les chefs-d'œuvres d'Apelles, de Policlète, de Phidias, tous les genres de beautés y étoient accumulés. On ne doit pas être étonné de retrouver dans les ruines d'Herculanum des figures de la plus grande perfection :

Quid referam veteres ceræ ærisque figuras,
Si quid Apellæi gaudent animasse colores,
Si quid adhuc, vacua tamen, admirabile Pisâ,
Phidiacæ rasere manus; quod ab arte Myronis,
Aut Polycletæo quod jussum est vivere cœlo,
Æraque ab Isthmiacis auro potiora favilis.
Ora ducum & vatum, sapientumque ora priorum. Stat.

Martial, Stace, mettent Herculanum au nombre des villes abymées par les éruptions du Vésuve; mais Dion Cassius, qui vivoit l'an 230 de Jésus-Christ, & qui a composé une histoire Romaine, est le premier historien qui le dise formellement en décrivant l'éruption de l'an 79. « Une quantité » incroyable de cendre emportée par le vent, » remplit l'air, la terre & la mer, étouffa les » hommes, les troupeaux, les poissons & les » oiseaux, & engloutit deux villes entières, Herculanum & Pompeii, dans le temps même que » le peuple étoit assis au spectacle (1). *D. Cassius*, » Liv. 66. N°. 21 ». Cependant Florus, vers l'an 100 de Jésus-Christ, parloit encore d'Herculanum, qu'on croit avoir été engloutie dès l'an 79. On a peine à comprendre qu'Herculanum ait été engloutie dans la première éruption de l'an 79, puisque Pline n'en parle pas; mais c'est peut-être parce qu'elle avoit été ruinée par un tremblement de terre l'an 63. Sénèque, *quæst. nat. VII.* Quoiqu'il en soit de la date de ce terrible événement, on ne

(1) Cependant on ne trouve presque point de cadavres dans la ville ni dans le théâtre qu'on a découvert.

peut pas douter que la ville d'Herculanum n'ait été ensevelie sous les cendres ou laves sablonneuses du Vésuve; on trouve ses bâtimens à soixante-huit pieds de profondeur dans l'endroit où est le théâtre, & à cent & un pieds sous terre, du côté de la mer & du château du roi. Le massif dont elle est recouverte est une cendre fine, grise, brillante, qui ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une masse que l'on peut briser quoiqu'avec peine, & qui tombe alors en poussière; il y a des endroits où elle se détache d'elle-même, & s'ébouleroit fort promptement si on ne la soutenoit par des planches & des étais; en regardant cette poussière au microscope, on y voit des parties noires & bitumineuses, des parties vitrifiées, d'autres minérales & métalliques, & on y trouve une qualité saline, un peu alumineuse, ce qui prouve que c'est une matière de même nature que la lave en masse, dont nous rapporterons bientôt l'analyse; elle ne donne cependant pas une odeur de soufre quand on la brûle : sans doute que l'acide sulfureux s'en est évaporé.

Cette matière ne couvrit que peu-à-peu la ville d'Herculanum, & laissa aux habitans toute la liberté de s'enfuir; car depuis le temps que l'on fouille, à peine y a-t-on trouvé une douzaine de squelettes : il y avoit même fort peu d'or & d'effets précieux, si ce n'est de ceux qu'il étoit difficile d'emporter.

Cette poussière étoit encore brûlante lorsqu'elle tomba; car l'on trouve les portes & autre bois réduits en une espèce de charbon, qui conserve encore de la mollesse, à cause de l'humidité de la terre. Dans les maisons où la lave n'avoit pas pénétré, tout a été encore réduit en charbon, par le seul effet de la chaleur, mais sans être consumé; tels sont les livres, qui étoient d'écorce, & qu'on a trouvés en grand nombre : le blé, l'orge, les fêves, les figues, le pain même qui est encore entier.

On trouve beaucoup de maiſons & de chambres qui ſont remplies de cette lave, ce qui paroît indiquer que l'eau qui s'y mêla charia cette matière & la diſperſa dans l'intérieur, à moins qu'on ne diſe avec le père de la Torre, (*Hiſt. du Véſuve*, art. 71 & 119.) qu'elle arriva comme une eſpèce de courant de matière embraſée & fluide, qui pénétra dans les maiſons : cela lui paroît vraiſemblable, parce que, dit-il, « ſi elle étoit tombée en pouſſière, & qu'elle n'eût été diſtribuée que par les » eaux ſurvenues à la ſuite des cendres, elle n'auroit pas conſervé cette grande chaleur qui » réduiſoit tout en charbons ».

La cendre & la lave, dont nous avons parlé, rempliſſent exactement tout l'intérieur des appartemens ; on trouve des murs qui ont fléchi, d'autres qui ſont renverſés, ce qui prouve que la lave a été détrempée & a coulé comme une eſpèce de pâte ou de fluide. Le ciment que cette cendre a formé avec l'eau eſt devenu ſi compact, & dans la ſuite a ſi bien garanti de l'humidité tout ce qu'il environnoit, qu'il a empêché la fermentation, & qu'il a conſervé les couleurs même des peintures, que les acides & les alkalis auroient rongées partout ailleurs.

Au-deſſus de cette lave, qui tomba dans la première éruption, l'on trouve une eſpèce de poudre blanche diſpoſée par lits, mais avec quelques interruptions ; elle provient ſans doute des pluies de cendres qui ſont venues ſucceſſivement en divers temps ; par-deſſus cette cendre on trouve dix à douze pieds de terre dans laquelle on rencontre d'anciens tombeaux. Par-deſſus cette terre on trouve la lave dure en grandes maſſes pierreuſes, telle qu'elle a coulé dans les dernières éruptions, depuis l'an 1036 ; & par-deſſus celle-ci de nouvelles couches des terre végétale, comme je l'ai remarqué à l'occaſion des jardins de Portici.

C'est ainsi que ce rivage dangereux paroît avoir été habité & dévasté à plusieurs reprises différentes; la beauté du climat fait qu'on y retourne volontiers, aussi tôt qu'un ou deux siècles d'intervalle ont fait oublier les derniers embrasemens. On étoit encore en 1631 dans la plus profonde sécurité, comme on l'avoit été au mont Ætna, en 1536; mais ces éruptions précédées d'un long calme sont toujours les plus terribles.

Les villes d'*Herculanum* & de *Pompeii* étoient tellement oubliées, qu'on disputoit au commencement du siècle sur le lieu de leur ancienne situation: quoique Strabon place Herculanum immédiatement après Naples, Celano la mettoit au sommet du Vésuve, & quelques auteurs l'avoient placée à Ottaiano qui est à l'autre côté du Vésuve; Biondo & Razzano la mettoient à *Torre dell' Annunziata*; sur la carte de Petrini, elle est marquée près d'une lieue au midi de Portici; Ambrogio Lione pensa que c'étoit à *Torre del Greco*, qui est à une demi-lieue de Portici: en effet l'on avoit trouvé dans le dernier siècle des inscriptions du côté de *Torre del Greco*, dans lesquelles il étoit parlé de cette ville, & que Capaccio a rapportées dans son histoire de Naples; ce qui la faisoit supposer plus méridionale que Portici, où cependant elle s'est trouvée réellement. Il y avoit des savans qui croyoient que Pompeii étoit dans cet endroit, quoiqu'elle se soit trouvée ensuite sur les bords du Sarno, deux lieues plus loin. Lors même qu'on eut découvert des ruines sous Resina & Portici, on pensa que c'étoient celles de Retina dont parle Pline, mais on croit aujourd'hui que Retina n'étoit qu'un petit village sur le bord de la mer, où habitoient les matelots: toutes ces incertitudes ont été fixées par les découvertes que nous allons raconter.

Le prince d'Elbeuf, Emanuel de Lorraine, qui étoit d'abord au service de France, & qui passa

ensuite au service de l'empereur, étoit allé en Italie dans le temps de la guerre de succession; il épousa à Naples, en 1713, la fille du prince de Salsa, à la suite d'une aventure de bal. Ce mariage lui fit desirer une maison de campagne aux environs de Naples; il en fit bâtir une à Portici, & voulut la faire décorer de stucs; un François qu'il avoit avec lui excelloit dans la composition d'un stuc aussi dur & aussi brillant que le marbre, qu'il composoit comme les anciens, avec les débris, les éclats & la poussière de différens marbres; il ne s'agissoit que d'en rassembler une quantité suffisante. Un paysan de Portici en avoit trouvé en creusant un puits dans sa maison: le prince d'Elbeuf acheta de ce paysan la liberté de faire des fouilles au même endroit. Telle fut la première occasion des découvertes d'Herculanum; on a reconnu depuis que cette première ouverture étoit justement au-dessus du théâtre. Après quelques jours de travail, on découvrit une statue d'Hercule, & ensuite une Cléopâtre. Ces premiers succès encouragèrent le prince d'Elbeuf: on continua les excavations avec plus d'ardeur; on trouva bientôt l'architrave, ou le dessus d'une porte en marbre, avec une inscription & sept statues grecques semblables à des Vestales, & qui furent envoyées en France.

Quelque temps après on découvrit un temple antique, de forme ronde, environné de vingt-quatre colonnes d'albâtre fleuri; l'intérieur étoit orné d'un pareil nombre de colonnes, & d'autant de statues de marbre grec, qui furent envoyées à Vienne au prince Eugène. *Recueil de ce qui a été publié sur Herculane, par M. Requier*, 1754.

Le produit de ces recherches devint bientôt assez considérable pour attirer l'attention du gouvernement, & l'on arrêta les travaux du prince d'Elbeuf. Depuis ce temps-là il n'en fut presque plus

question, jusqu'au temps où Don Carlos, devenu roi de Naples, voulut faire bâtir un château à Portici en 1736; le duc d'Elbeuf lui céda sa maison & le terrain d'où l'on avoit tiré tant de belles choses. Le roi fit creuser à quatre-vingt pieds de profondeur perpendiculaire, & l'on ne tarda pas à reconnoître une ville entière qui avoit existé à cette profondeur. On retrouva même le lit de la rivière qui traversoit la ville, & une partie de l'eau qui la formoit, (M. Requier, pag. 132).

M. Venuti, célèbre antiquaire, dirigeoit alors les excavations; on découvrit le temple de Jupiter, où étoit une statue qu'on a dit être d'or; & ensuite le théâtre, les inscriptions qui étoient sur les principales portes, les fragmens des chevaux de bronze doré, & du char auquel ils étoient attelés, qui avoient décoré la principale entrée de ce théâtre, une multitude de statues de marbre, de colonnes & de peintures; il publia une petite description en 1750, *in-8°*.

Winkelmann ayant été visiter ces travaux en 1752, donna aussi sur ces antiquités une lettre intéressante, qui fut traduite & imprimée à Paris en 1764, en 105 pages *in-4to*.

Il n'y avoit pas cinquante ouvriers, en 1765, qui y fussent occupés depuis le départ du roi pour l'Espagne, & cependant on faisoit continuellement des découvertes nouvelles. En 1769, il n'y en avoit plus que dix, & en 1776, trois ou quatre. Les tranchées se font au hasard, de cinq ou six pieds de haut, sur trois ou quatre de largeur; on est obligé de les étayer ensuite avec la charpente, ou de réserver des massifs de terre pour soutenir la terre toujours prête à s'ébouler.

Quand on a fouillé dans un endroit, on le remplit avec la terre que l'on retire d'un boyau voisin; on est assujetti à cette manière de procéder, par la nécessité de ménager les édifices de Resina & de

Portici, qui ſont au-deſſus de ces fouilles ; & cela fait qu'on ne peut avoir qu'imparfaitement les plans de la ville & de ſes édifices.

On reconnoît cependant que toutes les rues d'Herculanum étoient tirées au cordeau, & avoient de chaque côté des parapets ou trottoirs pour les gens de pied, comme il y en a dans les rues de Londres ; elles étoient pavées de laves toutes ſemblables à celles que jette actuellement le Véſuve ; ce qui ſuppoſe des éruptions bien plus anciennes que celle de l'an 79.

L'édifice le plus conſidérable qu'on ait découvert dans les fouilles d'Herculanum, eſt un bâtiment public, où il paroît que ſe rendoit la juſtice, appelé, ſuivant les uns, *Forum*, ſuivant les autres, *Chalcidicum* ; c'étoit une cour de deux cent vingt-huit pieds, dont la forme étoit rectangle, environée d'un périſtile ou portique de quarante-deux colonnes, plus haut de deux pieds que le niveau de la cour, pavé de marbre & orné de différentes peintures. M. Bellicard qui le vit en 1750, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny, en a donné une courte deſcription avec un petit plan, dans ſes *Obſervations ſur Herculanum*, auſſi-bien que M. Requier dans ſon Recueil, & M. Dumont dans ſes ruines de Pæſtum.

Le portique d'entrée étoit compoſé de cinq arcades, ornées de ſtatues équeſtres de marbre, dont deux ont été conſervées ; ce ſont les fameuſes ſtatues de Balbus, dont nous avons parlé ; & l'on a trouvé pluſieurs ſtatues des familles Nonia & Annia, dans le théâtre & ailleurs.

Dans un enfoncement qui ſe voyoit en face de l'entrée à l'extrêmité de l'édifice, au-delà du portique parallèle à celui de l'entrée, il y avoit une eſpèce de ſanctuaire élevé ſur trois marches, où étoit la ſtatue de l'empereur Veſpaſien, & à ſes côtés deux autres figures dans des chaiſes curules ;

à droite & à gauche, il y avoit dans le mur deux niches ornées de peintures, avec les ſtatues en bronze de Néron & de Germanicus, de neuf pieds de haut; il y avoit d'autres figures de marbre & de bronze ſur les murs du portique.

Ce *Forum* étoit joint par un portique commun à deux temples moins grands, de forme rectangle, voûtés, ornés intérieurement de colonnes, de peintures à freſque, & de quelques inſcriptions en bronze; il y avoit un de ces temples de cent cinquante pieds de long.

On découvrit auſſi, en 1750, près de ces mêmes temples, c'eſt-à-dire, ſous Reſina & près du château du roi, un grand théâtre. M. Bellicard en donna le plan dans ſon ouvrage; mais on le trouve avec beaucoup de détail dans le Voyage pittoreſque. Le diamètre du demi-cercle de l'amphithéâtre étant pris de deſſus les gradins les plus élevés, eſt de deux cent trente-quatre pieds; ainſi comptant ſeize perſonnes par toiſe quarrée, il pouvoit contenir dix mille ſpectateurs; ce qui donne une idée de la grandeur de cette ville. Il y avoit vingt-un rangs de gradins.

Le théâtre étoit dans le goût de celui de Palladio à Vicenſe; l'avant-ſcène étoit décorée de colonnes, de niches, de ſtatues, d'ornemens en ſculpture (1). Le proſcennium eſt entier, & il a cent trente pieds de longueur; on voit auſſi une partie de la ſcène, & la baſe d'une des colonnes qui la décoroient, elles étoient d'albâtre fleuri. Les niches de l'avant-ſcène renfermoient des ſtatues en bronze des neuf Muſes; on les a tranſportées à Portici. Il y avoit auſſi beaucoup de ſtatues de marbre; mais on n'en a trouvé que les fragmens:

(1) Les détails de ce théâtre ont donné lieu à M. l'abbé de Saint-Non de faire une diſſertation de 50 pages ſur les théâtres, les cirques, & les ſpectacles des anciens, dans le ſecond volume du Voyage pittoreſque.

peut-être que le tremblement de terre de l'an 63 avoit fait plus de mal à ce bel édifice que n'en fit l'éruption du Véſuve. On a trouvé auſſi beaucoup de fragmens de chevaux de bronze, ils étoient probablement au haut des gradins, qui ſe terminoient par un mur orné de niches, de ſtatues & de peintures à freſque qu'on en a détachées. Une partie des murs étoit revêtue de marbre de Paros; j'ai vu en 1765 beaucoup de gradins à découvert, & l'on y travailloit journellement. On ne l'a point recomblé, mais on a ſoutenu les terres dans cet eſpace par des pilliers de pierre; il ne reſte même de découvert à Herculanum que ce théâtre, & le corridor qui tourne autour de l'amphithéâtre où ſont les gradins.

Un tombeau que l'on découvrit dans le même temps, étoit décoré extérieurement de piedéſtaux d'un beau genre; l'intérieur étoit un caveau de briques, ayant douze pieds de long ſur neuf de large, environné de niches avec des urnes cineraires; tout étoit reſté en place, au point que la brique même, poſée ſur chaque urne, n'étoit pas dérangée; la cendre y avoit cependant pénétré & avoit tout rempli.

Un peu plus loin, en creuſant ſous la vigne d'un particulier, on a trouvé pluſieurs rues bien alignées & des maiſon particulières, dont pluſieurs étoient pavées de marbres de différentes couleurs, en compartimens; d'autres de moſaïque, faites avec quatre ou cinq eſpèces de pierres naturelles; d'autres enfin avec des briques de trois pieds de longueur & de ſix pouces d'épaiſſeur; il y en a de ſemblables dans le temple de Pouzol. On apperçoit tout autour des chambres une eſpèce de gradin d'un pied de haut, où peut-être s'aſſoyoient les eſclaves. Les murs des maiſons étoient le plus ſouvent peints à freſque en compartimens. On y remarque des cercles, des lozanges, des colonnes,

des guirlandes, des oiseaux. M. Cochin a fait graver quelques-uns de ces ornemens dans ses Observations sur Herculanum; les bandes sont quelquefois jaunes, quelquefois grises; les fonds varient également, mais il n'y a guere de maisons où l'on n'en ait trouvé. Ce genre de décoration s'est maintenu en Italie jusqu'à notre temps; on ne voit presque pas de tapisseries dans les appartemens ordinaires, mais beaucoup de peintures à fresque sur les murailles; cela décore les appartemens, sans en diminuer la fraîcheur. Les murs des maisons sont souvent ornés de colonnes de briques, qui sont engagées d'un tiers de leur diametre, & qui sont enduites d'un ciment blanchi au-dehors. J'ai vu la même chose dans le temple de Pompeii; c'est l'*intonacatura* des Italiens, qui se fait avec de la chaux & du marbre pilé.

Les fenêtres, à ce qu'il paroît, étoient ordinairement fermées en bois pendant la nuit & ouvertes pendant le jour, & d'autres étoient fermées avec des feuilles de talc. On a cependant trouvé du verre, soit à Herculanum, soit à Pompeii; mais s'il a servi pour les fenêtres, ce n'étoit qu'à un petit nombre de maisons; ce verre étoit fort épais; il paroît que l'on n'avoit point alors l'art de faire des vitres aussi minces que les nôtres, & aussi facilement qu'on les fait actuellement (1). Il n'en faut pas être étonné, ce n'est que dans ces derniers temps que ce genre d'agrément est devenu si général; il y avoit à Lyon, au commencement de ce

(1) On croit que les vitres n'ont commencé à être employées aux fenêtres qu'au quatrième siècle, quoique le verre fût connu & employé à divers usages, avant la fin de la république. Sur l'usage du verre chez les anciens, on peut voir les antiquités romaines du comte de Caylus, Tom. I. page 293. Tome II. p. 357. Tome III. p. 193. Tome IV. p. 26. Tome V. p. 207. & la dissertation de M. Nixon sur le verre employé aux fenêtres, *Philosophical Transactions*, 1758, p. 601. Cet auteur est persuadé qu'il y en avoit à Herculanum.

ſiècle, la moitié moins de vitres qu'il n'y en a maintenant, & les fenêtres des ouvriers y ſont encore fermées en toiles ou en papier.

On a trouvé cependant à Herculanum des bouteilles de verre, & des gobelets en grand nombre; on les voit au cabinet de Portici. Ce verre eſt ordinairement terne; il a perdu ſon poli par l'action du feu & des acides qui en ont attaqué & décompoſé peu-à-peu la ſurface (1); il s'en trouve des morceaux qui brillent des couleurs priſmatiques les plus vives, parce qu'ils ſont écaillés & diviſés, ſans qu'on s'en apperçoive, en feuillets ou tranches extrêmement minces; or il eſt de la nature des lames très-minces, de répandre des couleurs différentes, ſuivant la différence de leur épaiſſeur, ainſi qu'on le voit par les belles expériences qui ſont dans l'optique de Newton; on a remarqué la même choſe dans le verre tiré des catacombes de Rome: il y en a un morceau à Paris au cabinet du roi, qui a preſqu'autant d'éclat que les pierres chatoyantes, auprès deſquelles ce verre antique eſt placé.

Il y avoit à Herculanum des fenêtres fermées avec des feuilles de talc & avec un gypſe tranſparent, débité par lames minces comme la pierre ſpéculaire, & qui pouvoit tenir lieu de verre; on voit en quelques endroits de l'Italie des fenêtres entières en feuilles de talc qui ont ſervi anciennement, & l'on en trouve des fragmens au cabinet de Portici; on s'en ſert encore quelquefois: les fenêtres de l'égliſe de *San Miniato*, à Florence, étoient fermées ci-devant par une eſpèce d'albâtre ou de pierre mince & tranſparente.

(1) Il ſe trouve cependant quelques bouteilles qui ont conſervé tout leur brillant.

CHAPITRE VI.

Description du cabinet de Portici.

Le cabinet d'antiques, ou le *Museum* de Portici, le plus curieux & le plus riche qu'il y ait en Italie, a été formé depuis 1750, en conséquence des fouilles d'Herculanum, de Pompeii & de Stabia; il est placé dans les entresols d'un bâtiment extérieur qui tient au palais du roi du côté de Naples, sous la garde de M. Camillo Paderni. Un jeune homme très-peu instruit le faisoit voir aux étrangers lorsque j'y allai; on ne recevoit de lui aucune lumière: & comme il étoit défendu d'écrire sur le lieu, l'on ne pouvoit en avoir alors qu'une notice assez imparfaite; en 1775, il étoit permis d'écrire, mais non de dessiner.

La description de tous ces monumens & de leurs usages, & l'explication des peintures & des statues, méritoient bien d'occuper les antiquaires les plus habiles: dès qu'on eût commencé de former ce *Museum*, vers 1750 ou 1755, M. le marquis Tanucci forma une société ou académie de belles-lettres, qui devoit s'y appliquer; elle s'assembloit dans son appartement, à la secrétairerie, tous les quinze jours, & l'on travailloit de concert avec lui: cette compagnie étoit composée, à ce que j'ai ouï dire, de MM. Mazzochi, Zarillo, Carcani, Galliani, le baron Ronca, Nicolao Ignara Camillo Paderni, Planura, Castelli, Aula, Monti; Giordano, Baiardi, Valetta, Pratillo, Cercati, avec le Père de la Torre & le Père Tangi; nous avons déjà huit volumes grand *in*-folio de leur travail, sans compter un volume qui contient le catalogue de sept cent trente-huit tableaux, de

trois cent cinquante ſtatues, de mille ſix cent quarante-ſept vaſes ou meubles remarquables; les lampes, candelabres & trépieds ſont comptés ſéparément; ce volume parut en 1755; les huit volumes de deſcriptions, intitulés: *Antichità di Ercolano*, ou *Pitture antiche d'Ercolano*, contiennent les gravures des principales peintures, des ſtatues & des bronzes, avec leurs explications. Le ſixième, qui a paru en 1774, contient des figures de bronze: le ſeptième a paru en 1779; c'eſt le cinquième des peintures. Dans les ſuivans, on aura les figures de marbre, les uſtenſiles de toute eſpèce, les médailles, les inſcriptions, enfin une hiſtoire complette des fouilles. On m'écrit en 1784 que le huitième a paru. L'on a commencé en Angleterre, en Allemagne & en France les traductions de ce grand ouvrage, & l'on en a donné un extrait en ſept volumes *in*-8°. à Paris, chez David, rue des Noyers, prix deux cent cinquante-deux liv. C'eſt M. Maréchal qui en a fait les explications.

Cette belle collection a été gravée par ordre & aux frais du roi, qui a fait d'abord des préſens de la moitié de l'édition; j'ai vu offrir juſqu'à cinquante ſequins du volume, par des gens riches qui n'étoient pas à portée de l'avoir autrement qu'à prix d'argent. Mais le roi avoit voulu ſe réſerver le privilége de donner ſeul cette marque de diſtinction aux gens de lettres, ou aux perſonnes en place; cependant on s'eſt enſuite déterminé à le laiſſer rentrer dans le commerce.

On voit dans la cour de ces bâtimens du Muſée un grand banc de pierre en demi-cercle, de quinze à dix-huit pieds de diamètre, tiré d'Herculanum, avec une inſcription: on croit qu'il avoit été placé dans le lieu de la ſépulture des prêtres. Il y a auſſi dans la cour, dans l'eſcalier & dans les appartemens, pluſieurs ſtatues de marbre, qui ſans être du premier ordre, comme celles des Nonius, ont

cependant de la beauté ; les têtes sont ordinairement médiocres, mais les draperies sont travaillées avec délicatesse & avec goût. On y remarque surtout une grande figure de femme d'un âge avancé, érigée par les décurions d'Herculanum, à l'honneur de Ciria, femme de Balbus le père, & mère de Balbus, qui étoit le protecteur de leur ville : cette statue a six pieds de haut, elle est voilée & drapée de grande manière ; on y a trouvé l'inscription qui marque ce qu'elle étoit.

Douze statues de femmes, drapées, entre lesquelles on voit une vestale admirable.

Une figure debout plus grande que nature, qu'on dit représenter un consul romain ; la draperie en est de la plus grande manière & indique parfaitement le nud.

Les statues de bronze sont en si grand nombre dans ce cabinet, que tout le reste de l'Europe auroit peine peut-être à en fournir autant, & elles sont belles en général ; parmi les statues grandes comme nature du cabinet d'Herculanum, voici les plus remarquables suivant Winckelmann : un jeune satyre assis & endormi, qui a le bras droit posé pardessus sa tête, & le bras gauche pendant. Un vieux satyre ivre, couché sur une outre, sous laquelle on voit étendue une peau de lion ; il est appuyé sur son bras gauche, il a la main droite levée, & en signe d'alégresse, le satyre fait claquer le doigt avec le pouce. C'est ainsi qu'étoit figurée la statue de Sardanapale, à Anchiale en Cilicie, & c'est ce qu'on fait encore dans quelques danses. La figure qui réunit le plus de suffrages est un mercure assis, le corps incliné en avant, & la jambe gauche tirée en arrière ; il s'appuie sur sa main droite, & tient dans sa main gauche un bout de son caducée. Hist. de l'Art. Tom. II, p. 301. On pense en effet assez généralement que c'est la plus belle de toutes les statues de bronze qu'on y a trouvées.

On en distingue encore plusieurs qui sont fort remarquables : un faune qui dort, grande figure en bronze ; un mercure, deux lutteurs, dont l'un est dans la posture d'un aggresseur, & l'autre sur la défensive, & qui sont très-beaux ; un faune ivre placé sur un outre de vin, il a sept à huit pieds de proportion, & l'on en a trouvé douze de même grandeur dans le théâtre ; deux figures nues d'un tiers plus grandes que nature ; on prétend que l'une représente Jupiter ; la tête & le corps ont été applatis sous le poids des laves, & quoique cet accident l'ait endommagée beaucoup, on y reconnoît toujours de grandes beautés ; les cuisses & les jambes sont bien conservées & fort belles.

Deux consuls romains, dont l'un avoit vraisemblablement les yeux d'un autre métal, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir par les trous qui restent, & où il y a tout lieu de croire qu'ils étoient incrustés. On ne trouve que trop d'exemples de cet usage ; & la plupart de ces statues ont souvent des yeux d'argent, qui font un contraste désagréable avec un fond presque noir.

Cinq statues de danseuses plus petites que nature ; trois femmes drapées ; plusieurs bustes représentant des philosophes & d'autres hommes illustres ; deux têtes de chevaux en bronze, quelques fragmens d'une statue équestre de bronze : ce devoit être un bel ouvrage, à en juger par la tête du cheval, & par les jambes de l'homme qui subsistent encore.

Tous ces morceaux, tant en marbre qu'en bronze, se distinguent par une composition d'un grand style, un excellent caractère de dessin & une belle exécution ; mais il y en a beaucoup que l'on a restaurés très-mal adroitement. Voyage pittoresque, Tom. II, pag. 56. On verra bientôt que les peintures ne sont pas de la même beauté.

Tous les appartemens du cabinet dont nous parlons, sont pavés de mosaïques anciennes d'Hercu-

lanum, on les transporte par morceaux de quatre à cinq pieds; on a mis dans la dernière pièce du cabinet les morceaux dont les sujets ou l'exécution ont mérité d'être distingués. J'y ai remarqué une figure qui tient un tambour de basque, une autre qui joue de deux flûtes à la fois, & une troisième tenant les crotales (1). On y voit des figures à cheval sans étriers & sans selles, une simple toile couvre le cheval, & ne tient que par une sangle & un poitrail.

Ces appartemens sont garnis de beaux vases d'argent & de bronze, avec des urnes sépulchrales & des vases étrusques en terre, semblables à ceux qu'on voit à Rome dans la bibliothéque du Vatican & dans les cabinets dont j'ai parlé ci-dessus.

On y remarque un autel de bronze, une chaise pliante, *Sella curulis*, dont les pieds sont faits en forme d'S, le *Lectisternium*, ou lit de parade, consacré aux dieux, & beaucoup d'instrumens qui servoient aux sacrifices.

Les armoires vitrées dont ces salles sont garnies contiennent un grand nombre de petits dieux lares; quelques figures panthées ou polythées, qui rassembloient les attributs de plusieurs divinités. La variété de ces attributs dépendoit de la dévotion des personnes

(1) *Crotali*, ou *Crotalum*, instrument composé de deux petites pièces rondes de cuivre, qu'on frappoit l'une contre l'autre. On donnoit encore le nom de crotales à de petites boules sonores, réunies par un lien qui les traversoit. Les *Cymbala* étoient composés de deux cloches ou calottes de cuivre qu'on frappoit l'une contre l'autre.

On a trouvé dans les peintures d'Herculanum, la représentation des autres instrumens; une lyre qui approche de notre harpe; on en voit une à onze cordes, on la touche avec une pince; une à quatre cordes, qu'on pince avec les doigts; un instrument à cinq cordes & à cinq tuyaux; un instrument à sept tuyaux; deux flûtes dont on joue à la fois, le tambour de basque, des anneaux qui avoient un mouvement sur un cercle de métal, &c. Au sujet des instrumens des anciens, il faut voir les Mémoires de l'académie des inscriptions, T. IV, p. 128; les peintures d'Herculanum, & M. Fougeroux, p. 139.

personnes qui les faisoient faire, pour exprimer dans un seul objet toutes les divinités sous la protection desquelles elles se mettoient. Ces petites figures sont de bronze, & plusieurs sont d'un très-bon goût.

Ces trépieds sont du plus beau travail; un surtout dont la cuvette est portée par trois sphynx aîlés très-bien faits; un autre qui est aussi de bronze & soutenu par trois satyres, ou espèces de priapes, dont les caractères de têtes sont admirables & les attitudes pleines d'expression; ils n'ont chacun qu'une oreille, une jambe & un pied, & la cuisse prend naissance au milieu du bas-ventre.

Il y a aussi dans une armoire un recueil de priapes ou phallums d'une très-belle conservation; on les a fait graver dans le Tome VI de la collection d'Herculanum, avec une dissertation dont il y a un extrait dans le Voyage pittoresque; ils sont de bronze, les uns de grandeur naturelle, les autres plus petits. Ces priapes ne sont point des statues du dieu honoré sous ce nom, mais de simples représentations du membre viril en érection. La plupart tiennent à deux cuisses & deux pieds de lion, ou d'autre animal, qui prennent leur naissance vers les testicules; ils ont quelquefois des aîles & sont enjolivés de plusieurs sonnettes ou grelots; on peut les suspendre comme des lustres, & pour peu qu'on les touche, ils forment un petit carillon. Indépendamment de ces priapes, qui sont en très-grand nombre, il y en a une infinité de très-petits, qui n'ont pas plus de six à huit lignes de long. On prétend que les femmes s'attachoient ces derniers sur les reins dans l'espérance de devenir fécondes; on en portoit au col, on les regardoit comme des préservatifs contre les enchantemens. Plin 28, 4. Cette persuasion dut les multiplier. Athénée nous dit que dans une fête de Bacchus, on avoit porté un phallum en

or de cent & vingt coudées de long, terminé par une étoile.

Il y a un manche d'arrosoir qui a la figure d'un priape; peut-être pensoit-on qu'un meuble de jardinage pouvoit porter le caractère du dieu qui présidoit aux jardins; on y trouve même un petit cadran, dont le style étoit de même forme.

Au reste, les villes de la campanie, Capoue & Baïes, étoient regardées, plus que tout autre endroit de l'Italie, comme des lieux de volupté & de licence. Vénus étoit spécialement honorée à Herculanum, & l'on trouve les attributs de ce culte obscène sur beaucoup de lampes de bronze, où l'imagination s'est épuisée dans les formes les plus bisarres & les plus libidineuses; mais on ne les a point exposées dans le cabinet de Portici. Voyez les Mémoires de l'académie 1757, p. 370. Les lampes de terre cuite sont en général dans des formes plus décentes.

On voit aussi dans ce cabinet des instrumens de tous les arts, & c'étoit pour moi la partie la plus curieuse; je commence par celui d'écrire: on remarque les instrumens pour marquer & pour figurer la pâte des gâteaux: ceux qui portoient les lettres dont on marquoit le pain ou les briques, ils auroient bien dû, à ce qu'il semble, faire inventer l'imprimerie; car plusieurs de ces lettres assemblées n'auroient-elles pas imprimé une couleur sur du papier, sur de la peau, sur de la toile, comme elles imprimoient leur forme sur de la pâte?

Des plumes de bois de cèdre, taillées comme les nôtres, des écritoires de forme cylindrique, avec de l'encre dedans; des tablettes sur lesquelles on étendoit la cire, des instrumens pour unir la cire, des poinçons ou styles pour écrire, des grattoirs pour effacer l'écriture, & un étui de bronze qui renfermoit des styles; il y a aussi des peintures où l'on en voit l'usage & l'action.

Des instrumens d'agriculture, & jusqu'aux sonnettes qu'on attachoit au col des bestiaux; de la batterie de cuisine & tous les ustensiles domestiques, on y eût trouvé de quoi monter une maison complète à cet antiquaire fanatique, qui ne vouloit être éclairé que par les lampes antiques, & qui, au lieu de dire une pièce de deux sols, disoit toujours un sesterce.

La collection la plus nombreuse est celle des lampes de bronze & de terre cuite de toutes les espèces. L'imagination s'épuisoit pour en varier les formes; il y en a souvent de très-bisarres; plusieurs sont ornées de bas-reliefs: on remarque une lampe à deux mèches, qui paroît avoir été suspendue par le moyen de quatre chaînes attachées aux aîles de deux aigles qu'on voit sur les côtés, & dont l'anse est en forme de tête de cheval.

On n'y voit pas de chandeliers, quoique les anciens fissent des chandelles de cire, mais des candelabres, sur lesquels on mettoit des lampes qui ont jusqu'à cinq pieds de haut, quelques-uns dont les ornemens sont d'un bon genre. M. Cochin en a fait graver deux dans ses observations. On trouve aussi des lanternes & des éteignoirs.

Des fourneaux portatifs en bronze, d'une forme assez ingénieuse, qui servoient à chauffer de l'eau dans un vase, & des choses solides sur une grille; d'autres pour chauffer de l'eau, en mettant le feu dans le milieu; un vase ou espèce de marmite de bronze à double fond; il paroît qu'on y mettoit du feu, car on y remarque trois petites cheminées. M. Fougeroux a fait graver une bouilloire commode pour chauffer l'eau promptement; des vases de fonte d'une belle forme, & des moules pour les couler (1).

(1) Recherches sur les ruines d'Herculanum, & sur les lumières qui peuvent en résulter relativement à l'état présent des sciences & des arts, avec un traité sur la fabrique des

Des tasses & des soucoupes en argent, comme celles de nos tasses à café, dont la forme & la ciselure sont de la plus grande beauté; des aiguières plus commodes que les nôtres, en ce que l'orifice étoit porté sur le côté, & l'anse placée au-dessus de la partie la plus pesante, pour qu'elle fût en équilibre quoique pleine.

Des couteaux, qui paroissent de bon acier, dont les manches sont courts, & les lames ont quinze pouces de long sur dix-huit lignes de large; des couteaux dont la lame est creuse comme une gouge, qui servoient à ratisser la sueur au sortir du bain, *strigiles*; il y en avoit de fer, de cuivre, d'argent, d'or, & même d'ivoire & de corne. M. Fougeroux, p. 55. Des instrumens en forme de cuilliers quadruples, propres à faire cuire quatre œufs à à la fois séparément; grand nombre de coquilles de cuivre avec des manches, pour faire cuire la pâtisserie; des emporte-pièces pour découper les pâtes: j'y ai vu beaucoup de cuillers; il y en a d'ivoire, presque plates; il y a aussi des cuillers d'argent, mais je n'y ai vu aucun meuble qui approchât de nos fourchettes: un gril de fer pour la cuisine, des pincettes pour prendre le charbon.

Des marmites dont les deux anses se rabaissent & se collent sur les côtés, pour occuper moins de place. Des vases dont les anses sont en forme de serpens entrelacés; d'autres vases ayant des anses doubles de chaque côté. Des passoires ou espèces de cribles comme les nôtres, en argent & d'un beau travail. Beaucoup de mortiers à piler du sel, ou autres matières d'une forme applatie, avec un trou pour faire tomber le sel; des bassins dans la forme de nos corbeilles à fruits.

Un bassin de bronze incrusté d'argent; beaucoup

mosaïques, par M. Fougeroux de Bondaroy, *in*-8. 1770. On y trouve beaucoup de détails sur l'état du cabinet de Portici, en 1763, avec plusieurs figures.

de vases dorés & de batterie de cuisine argentée, ou incrustée en argent; il n'y en a point d'étamée: cet art utile d'appliquer l'étain sur le cuivre manquoit aux Romains; aussi leur batterie de cuisine étoit-elle toujours d'un métal composé comme notre bronze, & non pas de cuivre pur, métal trop facile à dissoudre, & qui se change trop vîte en verd de-gris. Il paroît cependant que les anciens savoient souder à l'étain. Des pots de terre assemblés en forme de panier à porter deux bouteilles de vin; des assiettes de terre absolument plates, probablement pour mettre les gâteaux.

Les denrées même s'y trouvent encore en nature; on y a trouvé des œufs très-bien conservés quant à la coquille; une tourte d'environ un pied de diamètre, dans sa tourtière au dedans du four: du froment dont les grains sont entiers, quoique noirs & comme charbonneux; il se réduit, entre les doigts, en une poudre fine & un peu grasse: des féves, des noix, qui ont encore leur couleur naturelle, mais qui au-dedans n'ont l'air que de charbon. De petits pains ronds, qui n'étoient pas encore cuits, d'autres déjà cuits, mais moisis & à demi brûlés; ils ne sont point méconnoissables, leur forme est entière; on y voit même les lettres dont on les marquoit. Il y en a un de neuf pouces de diamètre sur quatre d'épaisseur, où sont empreints ces mots: *Seligo C. Glanii. E. Cicere.* Des amandes, des noyaux de pêches & d'abricots, des figues, des dattes, *pignoli;* des fleurs de grenades, une pomme de pin & des graines de pin, des gousses de caroubier, *siliqua edulis*; de l'huile desséchée, & dont il ne reste que la partie résineuse, blanche, solide, grasse sous les doigts; de la poix qui est sèche (1), du vin même qui est

(1) M. Richard parle de sa poix, mais c'est un poisson cuit au vin, dont la sauce étoit desséchée & durcie. On peut confondre *pece* avec *pesce*, dans les livres italiens.

en extrait ſec, ſolide, tranſparent & percé de trous d'un noir qui tire ſur le violet. On ſait que le vin des anciens étoit épais, & dépoſoit beaucoup. Pline dit qu'on en avoit conſervé plus de deux cent ans, & qu'il avoit acquis la conſiſtance du miel. L'on en peut juger ſurtout par celui qui eſt à Portici : l'on a trouvé des caves revêtues de marbre, avec les bouteilles rangées ſur des gradins. Il y a des bouteilles de grès, qui portent le nom du conſul & l'indication du vin *Herculanenſe*.

Les verres & les bouteilles y étoient une choſe fort commune. Il y a des gobelets travaillés ſur le tour. On trouve beaucoup de lacrymatoires, petites fioles de verre, qui étoient ſuppoſées renfermer les larmes répandus ſur les tombeaux ; il y en a même où l'on voit des figures empreintes. Des tuiles d'une forme très-commode pour border le faîte des maiſons ; elles finiſſent par un rebord, avec un trou pour l'écoulement des eaux.

Tout ce qui eſt néceſſaire pour l'ajuſtement & la toilette ſe retrouve dans ce cabinet d'antiques : des ornemens de la jeuneſſe appelés *Bullæ*, en forme de cœur, des colliers, des plaques d'or que les femmes portoient au col, des boucles d'oreilles, des bagues, des anneaux d'or qu'on portoit aux bras ; des braſſelets de vermeil, un braſſelet d'or formé de deux demi-cercles qui s'attachoient avec de petits cordonnets d'or ; un miroir de métal ; des cures-oreilles, des peignes qui ſont comme les nôtres, plus ſerrés d'un côté ; de longues épingles d'argent pour tenir les cheveux, des filets pour les envelopper ; des boucles de cheveux imitées en bronze, évidées avec légèreté, & friſées avec goût, & des têtes fort bien ciſelées, où l'on voit l'ajuſtement des cheveux. Des pots de rouge en cryſtal de roche, ſemblables à ceux des toillettes de nos Françoiſes avec le vermillon,

fucus, qui est très-bien conservé (1), des vases pour les parfums, & des frottoirs pour la peau. On a trouvé les bains eux-mêmes avec l'assortiment de tous les ustensiles qu'on y employoit.

Tout ce qui servoit aux ouvrages des femmes : des ciseaux, des aiguilles, des dez à coudre ouverts par le bout; des fuseaux d'ivoire, des pelotons de fil, des galons d'or pour tressés sans soie, une cassette contenant tous les meubles dont nous venons de parler; un parasol ployant, &c.

Des couleurs brutes pour peindre, très-bien conservées, surtout de la laque, du jaune & de très-beau bleu.

Des balances en forme de romaines ou pesons; de petites balances à deux bassins, mais dont les bras sont divisés en deux parties, ce qui les rendoit plus portatives; un petit poids qu'on y faisoit couler, suppléoit à-peu-près comme dans nos romaines, au grand nombre de petits poids ou de subdivisions dont on se sert dans le commerce. Ces balances sont suspendues à une simple boucle; elles n'ont point d'aiguilles ni de languettes pour indiquer les petits trébuchemens; cependant j'ai vu ailleurs des balances antiques, où il y avoit une languette.

Des poids de marbre ou de métal, qui serviront à connoître la véritable livre des anciens: j'ai ouï dire que la livre étoit la même que celle de Naples, c'est-à-dire, dix onces trois gros & demi; en effet plusieurs auteurs disent que la livre romaine étoit de dix onze cinq gros. Voyez le Tome V.

Des instrumens de musique, *Tibiæ*; les flûtes faites d'os; les *Crotali*, ou le *Crotalum*; les cimbales en forme de cloches, qu'on frappoit l'une contre l'autre; des tuyaux d'os ou d'ivoire, qui paroiss-

(1) M. Richard prétend que c'étoit une plaisanterie de la reine d'Espagne, qui y avoit fait mettre du rouge; mais voyez M. Faugeroux, p. 97.

sent des flûtes, & qui se réunissoient par des anneaux de bois, il y en avoit un qui étoit pétrifié ; le *Sistrum*, instrument en fer à cheval, traversé de plusieurs tringles de métal, que l'on frappoit avec un archet. On ne voit que dans les peintures la flute à sept tuyaux, le tambour de basque, les timbales ; nous en parlerons encore à la suite des peintures. Des dez à jouer numérotés comme les nôtres, dont quelques-uns sont pipés & s'ouvrent pour y mettre du plomb, des cornets d'ivoire.

Des instrumens de chirurgie, & même un étui complet où tous les instrumens ont des manches de bronze avec des ornemens de fort bon goût.

M. Perret a lu, en 1783, à l'académie des sciences, un mémoire sur quarante instrumens de chirurgie trouvé à Herculanum, dont quinze apportés en nature, achetés des ouvriers des fouilles, & vingt-cinq dessinés furtivement dans le cabinet de Portici, par les soins de Madame la comtesse de Tessé. Il sera imprimé à la suite de l'art du coutelier en instrumens de chirurgie. Ces instrumens sont en cuivre pur, sans zinc, argent, ni fer. Plusieurs ressemblent aux nôtres ; on y voit, par exemple, la sonde urinaire en S, oubliée pendant seize siècles, retrouvée vers 1745 par M. Petit ; un dilatatoire fort singulier. Des pinces à seton ; des instrumens tranchans, avec du cuivre écroui très-dur ; même des lancettes en cuivre. On voit que cet art avoit déjà beaucoup de ressources ingénieuses pour le soulagement de l'humanité.

Des casques, des cuirasses, des brassards, des boucliers, & toutes sortes d'armes offensives & défensives ; des mors de brides tous droits, des éperons à une seule pointe.

Une hache de charpentier, des plombs de forme conique, & tournés à l'usage des maçons ; des gonds, des verroux, des serrures, des clefs, des marteaux. Des clous qui paroissent faits au mar-

teau, & d'autres qui ont été formés dans une espèce de filière ; je parle de ceux de cuivre, car pour ceux de fer, je n'ai pu en distinguer la forme. En général, presque tous les instrumens de fer sont rongés par la rouille, défigurés, réduits en scories, boursouflés & méconnoissables ; voilà pourquoi l'on n'y a trouvé presque d'autre meuble en fer bien conservé, que le gril de fer dont j'ai parlé & quelques couteaux. On a trouvé une maison dont la porte d'entrée étoit fermée d'une grille de fer, mais cette grille s'en alla en morceaux, quand on voulut la toucher ; au reste, les Romains employoient le cuivre beaucoup plus volontiers que le fer, parce qu'il est facile à travailler. J'ai remarqué encore des hameçons, des filets de pêcheurs & d'oiseleurs, noircis par le feu, mais dont la forme est entière ; des semelles de souliers faites avec une corde lacée ; des moulins en bois pour les boutons.

Des urnes de terre, divisées intérieurement par loges ; on croit qu'elles servoient pour enfermer les loirs, *Glires*, que l'on élevoit, & qui formoient un objet de luxe chez les anciens ; par un de ces usages bizarres dont on trouve à peine quelque raison, malgré leur universalité.

Un petit cadran solaire, tracé sur une pièce d'argent en forme de jambon ; la queue de l'animal y sert de style ; on l'a gravé dans le troisième Tome des *Antichità di Ercolano*, p. 337. M. de la Condamine en parle dans les Memoires de l'académie pour 1750, p. 376. Voyez aussi l'Encyclopédie de Paris, au mot gnomonique.

Des compas simples & doubles, c'est-à-dire, où la charnière n'est pas à l'extrêmité des branches.

Deux mesures de pieds qui se sont trouvés de dix pouces onze lignes & cinq douzièmes. Voyez M. Fougeroux, pag. 44. Cependant le pied grec surpassoit le pied romain d'un vingt-quatrième. Mém. de l'académie, 1714. p. 397.

M. Bonpiéde, ingénieur du port, m'a fait voir la copie exacte d'un de ces pieds, il a dix pouces onze lignes & demie; cela peut contribuer à décider la question de la longueur de l'ancien pied que M. de la Condamine avoit déjà trouvé de dix pouces onze lignes, par la comparaison de plusieurs monumens romains. Mémoires de l'académie, 1757.

On a découvert en 1779, dans les fouilles de Stabia un pressoir à huile, dont M. le marquis Grimaldi a publié la description à Naples, 1783, 71 pages in-4°.

On a trouvé beaucoup de médailles, dont quelques-unes sont curieuses, telles que les médailles de Vitellius qui sont rares dans tous les cabinets; un triomphe de Titus; une médaille de Vespasien, frappée à l'occasion de la prise de Jérusalem, *Judæa capta*. J'y ai vu un médaillon d'Auguste en or, de quatorze lignes de diamètre, qui pèse plus d'une once, morceau unique pour les antiquaires, mais c'est le seul de cette importance qui ait été trouvé à Herculanum.

Des sceaux ou cachets; des anneaux d'or, d'argent de fer, montés & non montés; des cornalines, des sardoines; plusieurs pierres précieuses montées en or, mais grossièrement; on m'en fit voir une que le roi d'Espagne avoit fait remonter, & qu'il portoit depuis sept ans, mais qu'il a remis au cabinet de Portici, en partant pour l'Espagne, afin de faire voir qu'il vouloit conserver au royaume de Naples tout ce qu'on avoit trouvé à Herculanum, sans exception.

Les pierres gravées se sont trouvées en grand nombre, & la plupart d'une grande beauté. On en a tiré aussi plusieurs meubles de crystal de roche, qui prouvent que ce travail étoit très-perfectionné; il y a des flacons de crystal de roche, dont l'ouverture est si étroite que le travail en a dû être fort difficile.

On garde dans le même cabinet huit petits tableaux sur pierre, représentant huit muses; ils ne sont pas mieux peints que de bonnes peintures chinoises; mais il y a une de ces muses remarquable en ce qu'elle a à côté d'elle un *Scrinium*, boîte destinée à mettre des livres : on apperçoit en effet dans le scrinium des livres roulés avec leurs étiquettes, c'est-à-dire, de petites bandes de papier qui débordent; ce que l'on n'avoit encore trouvé dans aucun monument.

Les livres, ou plutôt les manuscrits trouvés à Herculanum, sont d'une grande espérance pour les gens de lettres, quoiqu'on n'en ait fait jusqu'à présent que peu d'usage. Ces livres ne sont point en parchemin, ainsi qu'on l'a publié en France : ils sont faits avec des écorces d'arbres, avec des lames de la plante appelée *papyrus*, & avec des feuilles de cannes de jonc (1), collées les unes à côté des autres & roulées dans le sens opposé à celui dont on les lisoit. Ces livres ne sont écrits que d'un côté, & disposés par petites colonnes, qui ne sont guère plus hautes que les pages de nos volumes in-douze. Ils étoient rangés les uns sur les autres dans une armoire en marqueterie, dont on voit encore les fragmens. Lorsqu'on mit la main sur ces livres, tous ceux qui n'avoient point été saisis par la chaleur des cendres du Vésuve, pourris par l'effet de l'humidité, tombèrent comme des toiles d'araignées aussi-tôt qu'ils furent frappés de l'air; ceux au contraire qui par l'impression de la chaleur de ces cendres s'étoient réduits en charbon, étoient les seuls qui se fussent conservés, parce qu'ils avoient résisté à l'humidité.

(1) Sur le papyrus, voyez le comte de Caylus dans le Tome XXVI de l'académie des inscriptions; on a dit que l'encre étoit faite avec le noir du poisson, appelé *Sepia*, sèche, calamaro; mais ce n'est pas le sentiment de M. Fougeroux, page 72, ni de Winckelmann dans sa lettre sur Herculanum. J'ai parlé des plumes ci-dessus.

Ces feuilles roulées & converties en charbon ne ressemblent ordinairement qu'à un bout de tabac ou à un bâton brûlé, de deux pouces de diamètre sur huit à dix pouces de longueur; quand on veut le dérouler ou enlever les couches de ce charbon, il se casse & se réduit en poussière; mais en y mettant beaucoup de temps & de patience, on parvient à enlever les pièces les unes après les autres, & à les copier en entier. Le père Antonio Piaggi, religieux Somasque, a été l'inventeur de cette espèce d'art, & il a fait un élève nommé Vicenzio Merli, qui s'en occupoit en 1765, mais avec peu d'assiduité & peu d'ardeur; voici à-peu-près leur procédé.

On a un chassis dans une situation verticale, assujetti par sa partie inférieure sur une table, & dans le bas duquel le livre est porté sur des rubans, par les deux extrémités du morceau de bois sur lequel il est roulé; on en voit la figure dans le livre de M. Fougeroux. D'un cylindre fixé au haut du chassis, on laisse pendre des soies crues d'une très-grande finesse, & rangées parallèlement comme une chaîne fort claire; au bas du chassis elles se replient horisontalement; on en étend sur la table une longueur pareille à la partie de la feuille qu'on veut dérouler; on fait tenir le commencement de cette feuille à la partie de la chaîne qui ne pose pas sur la table, & qui est la plus proche de cette même feuille. On se sert à cet effet de petites particules de gomme, en feuilles ou par écailles, qu'on applique derrière avec un pinceau, à l'aide d'un peu d'eau ou de la simple salive, observant de ne les mouiller que dans l'instant qu'on les applique; ou bien on y colle de petits morceaux de baudruches, ou feuilles de batteurs d'or, tirées des boyaux de bœuf. La feuille du livre s'adapte sur le champ à ces particules, de la même manière qu'une feuille d'or se fixe sur le mordant du doreur; le

commencement de la feuille du livre étant ainſi hapé par la ſoie & par la gomme qui y ſont adhérentes, on tourne très-doucement le cylindre qui eſt au haut du chaſſis, auquel les fils de ſoie ſont attachés, & à cauſe de la grande fragilité de la feuille, on aide en même temps le livre par en-bas à tourner ; par ce moyen on enlève inſenſiblement la partie de la feuille qui eſt fortifiée ; le reſte de la chaîne ou des fils de ſoie qui eſt couché ſur la table ſe relève auſſi, & à meſure que le rouleau tourne, cette chaîne ſe joint & s'applique à la ligne ſuivante, ou à la partie qui reſte à dérouler. On la fixe enſuite ſur la chaîne avec des particules de gomme, en ſuivant le même procédé. Lorſqu'il ne reſte plus rien de la chaîne ſur la table, & qu'elle a été toute appliquée à la feuille du livre, on coupe cette même feuille ; & on la colle ſur une planche ; l'écriture y eſt ſi foiblement marquée qu'il eſt difficile de la lire, mais on y réuſſit en la mettant à l'ombre ou à un jour plus doux ; alors on la lit comme on liroit un imprimé qui, après avoir été noirci au feu, conſerveroit encore la trace des caractères dont il étoit empreint. Les fils de ſoie ſont ici d'autant mieux imaginés, qu'ils forment comme la chaîne d'une étoffe, ſoutiennent la feuille également, rempliſſent les parties mutilées ; & empêchent que la feuille ne ſe déchire dans ces endroits, qui étant les plus foibles, ſeroient les premiers à céder. Cette opération exige beaucoup de légéreté dans la main. On n'y travaille que les fenêtres fermées ; car le moindre vent pourroit enlever ou rompre la feuille qu'on développe, & faire perdre en un inſtant le fruit de toutes les peines qu'on auroit priſes.

On a développé ainſi & collé ſur toile quatre manuſcrits grecs, dont le premier traite de la philoſophie d'Épicure ; le ſecond eſt un ouvrage de morale ; le troiſième un ouvrage ſur la muſique.

Dans le Voyage de M. Burney, il dit que c'eſt un manuſcrit de Philodemus contre un muſicien, Ariſtoxène, qui rejetoit les proportions & les nombres de Pythagore; M. Fougeroux dit qu'on y examine ſi la muſique eſt utile à la ſociété. Le quatrième eſt un livre de rhétorique. Auſſi-tôt qu'on avoit enlevé une page on la copioit, & on l'envoyoit au chanoine Mazzocchi pour la traduire en italien. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'on employât à ce travail beaucoup de perſonnes; le père Piaggi, quoiqu'il eût trente ducats par mois, paroiſſoit n'y prendre pas aſſez d'intérêt, non plus que ſon élève, qui ſe plaignoit de ce qu'on ne lui donnoit que ſix ducats par mois, & ils y travailloient très-peu. Peut-être ſeroit-il auſſi beaucoup plus utile de ne développer que le commencement de chaque manuſcrit, & de l'interrompre quand on voit que le ſujet ne peut rien nous apprendre d'intéreſſant. Sans cela il y a tout lieu de croire, que de très-long-temps on ne verra paroître au jour ces ouvrages précieux, & parmi leſquels on ne doit pas déſeſpérer de recouvrer quelques-uns de ceux qu'on avoit cru perdus pour la république des lettres.

Ce ſeroit une époque bien mémorable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, ſi l'on y rencontroit, par exemple, les ouvrages complets d'Ariſtote, de Diodore de Sicile, de Polybe, de Saluſte, de Tite-Live, les ſix derniers mois des Faſtes d'Ovide, les vingt livres de la guerre de Germanie, que Pline commença dans le temps qu'il ſervoit dans ces pays; les obſervations aſtronomiques des anciens, dont Ptolémée ſeul nous a tranſmis quelques-unes, mais en petit nombre, & même défigurées,

CHAPITRE VII.

Des peintures antiques d'Herculanum.

La collection des peintures antiques tirée d'Herculanum, est aussi déposée près du château de Portici. On les conserve dans plusieurs chambres avec le plus grand soin, & le roi d'Espagne n'a jamais voulu qu'on en dispersât la moindre partie; on assure qu'il en avoit refusé même au roi son père.

Ces peintures sont sur une espèce de stuc fait avec du mortier de pouzolane, lié avec de la chaux, couvert d'un enduit très-mince de briques pilées & tamisées, que l'on a encore rougi avec du cinabre ou du vermillon, M. Fougeroux, p. 114. La couleur est superficielle & appliquée avec la gomme. Il y a quelques tableaux sur du marbre.

La plupart de ces peintures étoient sur des murailles que l'on a sciées à une certaine épaisseur; on les a ensuite assujetties avec tout le soin possible, en le scellant dans des chassis de parquet, comme autrefois on enleva les ouvrages de Damophile & de Georgaze, peintre & sculpteur célèbres, qui avoient décoré le temple de Cérès à Rome, lorsqu'on voulut réparer & recrépir de nouveau les murs de cet édifice. La fraîcheur des peintures d'Herculanum, qui s'étoit conservée pendant plus de seize cent ans dans l'humidité de la terre, se perdit bientôt à l'air par le desséchement qu'elles éprouvèrent, & il s'y forma une poussière farineuse qui en peu de temps en eut fait perdre les couleurs. Un Sicilien nommé *Moriconi*, qui excelloit dans l'art des vernis, fut chargé d'en appliquer un pour conserver le coloris; cela a produit l'effet qu'on en attendoit; mais ce vernis a occa-

sionné la ruine de plusieurs tableaux, car il fait tomber la couleur par écailles, & il y en a qui ne sont pas présentement reconnoissables, tant ils sont mutilés. Cela ne paroîtra pas surprenant lorsqu'on fera attention que la chaleur des cendres du Vésuve a dû consumer les gommes qui en lioient les couleurs. Peut-être auroit-on dû donner du corps aux couleurs, en colant les tableaux avant de les vernir; c'eût été le seul moyen de les conserver & de maintenir dans le coloris son ancienne fraîcheur.

Les plus grands morceaux de cette collection sont les moins nombreux, & n'ont guère plus de cinq pieds de haut; les autres sont la plupart comme nos petits tableaux de chevalet; plusieurs ont été trouvés entiers; il y en a cependant quelques-uns de mutilés; mais il est étonnant qu'ils ne le soient pas davantage, soit à cause des diverses éruptions du Vésuve qui ont dû les endommager, soit à cause de l'humidité occasionnée par les eaux qui ont filtré au travers des terres, & des cendres dont on a trouvé les maisons remplies.

Tous ces tableaux sont peints en détrempe, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir, surtout dans ceux qui ont été mutilés; la couleur qui s'en est enlevée par écailles n'a laissé qu'une impression verte, jaune ou rouge, qu'on avoit étendue auparavant sur l'enduit qui recouvroit la muraille; il n'en seroit pas de même si ces morceaux eussent été peints à fresque, car cette peinture qui ne s'arrête pas à la superficie, mais qui pénètre l'enduit de chaux & de sable sur lequel on l'applique, n'auroit pu se détacher qu'avec l'enduit même. La fresque des anciens, ainsi que la nôtre, n'admettoit que certaines couleurs assez actives pour pénétrer l'enduit; (Pline, Liv. 35, Ch. 7.) au lieu que la détrempe les admet toutes indistinctement; les tableaux d'Herculanum sont en détrempe; on y reconnoît,

sans

sans exception, toutes sortes de couleurs, même celles qu'exclut la fresque; il y a des personnes qui ont prétendu mal-à-propos, que les anciens n'avoient pas, comme nous, le secours de toutes les couleurs; s'ils employoient souvent les peintures à fresque, c'étoit pour décorer leurs murailles & leurs voûtes.

Cette collection de tableaux étoit déjà de six cent en 1776, & elle s'accroît tous les jours; elle nous met sous les yeux les productions des anciens peintres dans tous les genres, & prouve que des artistes du premier ordre étoient aussi rares alors qu'ils le sont parmi nous. Dans la description des peintures, qui est imprimée, on en exalte un grand nombre qui sont au-dessous du médiocre; nous nous bornerons ici aux ouvrages d'un mérite distingué, ou qui sans être bien remarquables du côté de l'art, auront du moins quelques singularités capables de fixer les regards des curieux. Commençons par les tableaux dont les figures sont de grandeur naturelle; ou qui en approchent.

Un des tableaux les plus grands & les plus beaux que l'on ait tirés des fouilles d'Herculanum représente Thésée, vainqueur du Minotaure de Crète: ce tableau est de forme cintrée; il a été enlevé de l'une des deux niches qui étoient dans le Forum: Thésée y est vu de face, il est debout, nud, & de taille gigantesque, relativement aux autres figures. Trois jeunes Athéniens lui rendent leurs actions de graces; l'un lui baise une main, l'autre lui prend le bras du côté de sa massue, & le troisième prosterné à ses pieds lui embrasse une jambe. Une jeune fille se joint à eux, & portant la main sur la massue du vainqueur, semble lui témoigner sa reconnoissance; on croit qu'elle sort du labyrinthe, ainsi qu'un autre personnage dont on ne découvre qu'une partie de la tête, le surplus étant effacé. Le Minotaure est renversé

aux pieds de Théſée ſous la figure d'un homme à tête de taureau, qui porte une main à l'une de ſes cornes. La déeſſe, protectrice du héros, eſt aſſiſe ſur un nuage dans le haut du tableau; elle eſt appuyée d'une main ſur le nuage, & tient de l'autre ſon arc & une flèche; le côté où eſt la porte du labyrinthe, eſt très-mutilé.

On prétend que lorſque ce morceau a été découvert, les couleurs en étoient bien plus vives qu'à préſent. On les trouve encore belles, quoiqu'un peu éteintes; la figure de Théſée eſt noblement compoſée, elle a cependant quelque choſe de froid; les trois jeunes gens ſont remués avec beaucoup de chaleur, les mouvemens en ſont pleins d'expreſſion; cet ouvrage eſt en général correct de deſſin, d'une grande manière, mais il y règne peu d'intelligence de clair-obſcur. Le mouvement du manteau du jeune homme qui baiſe la main de Théſée n'eſt point heureux, n'eſt pas dans le ſtyle des autres draperies de l'ouvrage.

Un autre tableau de forme cintrée, qui repréſente Hercule & Télephe, a été trouvé dans la ſeconde niche du Forum; les figures en ſont à-peu-près grandes comme nature. Un enfant, qu'on préſume être Télephe, fils d'Hercule, eſt alaité par une chèvre. Une divinité aîlée, & couronnée de lauriers tient d'une main des épis de bled, & de l'autre indique l'enfant en le regardant. Hercule debout & appuyé ſur ſa maſſue a les yeux fixés ſur lui. La déeſſe Flore eſt aſſiſe vis-à-vis d'Hercule, & a derrière elle le dieu Pan. La compoſition de ce tableau eſt bien liée, & les attitudes en ſont expreſſives; la Flore eſt drapée d'une bonne méthode, mais tous les airs de têtes ne ſont pas aſſez variés. Le caractère de deſſin, dans le total de l'ouvrage, eſt très-médiocre; l'enfant eſt très-incorrect, & les animaux ſont mal rendus.

Achille, à qui le Centaure Chiron enſeigne à

jouer de la lyre, eſt encore une belle peinture. Il eſt vrai que la figure du Centaure n'eſt pas bien deſſinée, & que par elle-même elle n'intéreſſe pas, mais le haut de cette figure ſe grouppe au mieux avec celle d'Achille, qui eſt dans une attitude noble. Les contours de ce dernier ſont coulans; le deſſin en eſt d'un beau caractère; il eſt même peint avec légèreté, & l'on y admire une belle dégradation de tons dans les paſſages des ombres à la lumière.

Un tableau de diverſes figures, repréſentant une jeune fille, ayant une main appuyée ſur l'épaule d'un jeune homme, & de l'autre, lui ſerrant le bras comme par un mouvement d'affection. On croit que c'eſt Iphigénie & Oreſte reconnu, & tel qu'Euripide le repréſente dans la tragédie d'Iphigénie en Tauride, Pilade lit un papier. L'ordonnance en eſt belle; les têtes en ſont très-expreſſives, & les figures drapées d'un bon ſtyle. On y trouve même un aſſez bon effet de lumière; mais ce tableau laiſſe beaucoup à déſirer du côté du deſſin & du coloris: la figure de Pilade eſt très-incorrecte & d'un ton de brique déſagréable. Ce morceau a ſouffert dans le bas, mais aux endroits les moins eſſentiels.

Un autre tableau repréſente, à ce que l'on croit, Oreſte & Pilade enchaînés & conduits par un ſoldat du Roi Thoas devant la ſtatue de Diane, qui eſt ſur un autel, où l'on voit une patère & un préféricule; Iphigénie eſt debout de l'autre côté de la table, & les voit arriver; elle a derrière elle deux ſuivantes, dont l'une porte dans un baſſin une lampe, & l'autre ſe baiſſe pour prendre le coffre qui contient les inſtrumens du ſacrifice. Les deux figures d'Oreſte & de Pilade, qui ſont preſque nuds, ſont très-bien compoſées, & d'un deſſin pur; mais elles ſont iſolées, & la compoſition générale n'eſt point du tout liée.

Un petit tableau représentant un Faune qui caresse une Bacchante renversée ; d'une main il lui prend la gorge, & de l'autre il lui soutient la tête pour la baiser. Ce groupe est chaudement composé, & les figures ont beaucoup d'expression.

Un petit tableau de deux jeunes filles qui se donnent les mains en dansant. Le mouvement de leur bras est gracieux & bien varié, mais les draperies y sont assommées par la confusion des plis.

Un autre petit tableau d'une danseuse seule ; elle est nue jusqu'à la ceinture & tient sa draperie. L'attitude en est gracieuse, les mouvemens en sont bien contrastés ; on trouve dans ses mains, dont les petits doigts sont écartés, des gentillesses qu'on ne voit pas ordinairement dans l'antique. La draperie en est moins confuse que celle des figures du tableau précédent, & les plis paroissent moins lourds à l'extrêmité de la drapérie.

Une autre danseuse touchant d'une cymbale à grélots, semblable aux tambours de basques dont les Napolitains jouent beaucoup encore aujourd'hui ; il y a de la finesse & de la correction dans le haut de cette figure ; mais il y a de la confusion dans les plis de sa draperie.

Une jeune fille tenant d'une main un rameau de cèdre, & de l'autre un sceptre d'or ; elle est entièrement drapée. La tête est en vue de profil, & l'ajustement de sa coëffure est du meilleur goût ; elle a des pendans d'oreilles de perles ; le tour de cette figure est naturel, & quoique les draperies fassent trop d'étalage, le mouvement que l'air donne en les faisant voltiger est exprimé avec une grande vérité.

Une Bacchante portée par un Centaure ; ce groupe, qui est des plus singuliers est plein de feu & d'expression, & il est admirablement composé ; la Bacchante est rendue avec autant de correction que de finesse de dessin, & ses draperies ne manquent pas de légèreté.

Un autre Centaure qui porte un jeune homme en courant au galop. Le Centaure touche d'une main une lyre à trois cordes, qui est appuyée sur sa croupe, & de l'autre il fait sonner la moitié d'une crotale contre l'autre moitié de la même crotale que tient le jeune homme. Ce tableau paroît d'un dessin pur; mais il est composé contre tout principe d'équilibre, étant impossible que le jeune homme puisse se soutenir en l'air dans l'attitude où il est.

On a remarqué que dans presque tous ces petits tableaux, surtout dans ceux dont les figures sont seules, les peintres, pour éviter l'embarras des sites, se sont contentés de faire des fonds unis, d'une teinte rougeâtre ou brune, ou d'autres couleurs très-foncées.

Un grand nombre de tableaux représentent des enfans, des amours ou des génies aîlés, occupés à différens travaux, comme à chasser, à faire sonner des instrumens, ou à des jeux, des danses & autres exercices. Celui de ces petits tableaux où l'on voit des enfans vignerons est digne d'attention, surtout à cause de la forme du pressoir antique : il en donne une idée plus nette que celle qu'on trouvoit dans Vitruve, Pline, & autres anciens auteurs. Il faut voir la gravure qui en a été faite dans le livre des *Pitture antiche d'Ercolano*. Nous nous contenterons ici d'observer que ces enfans sont tous d'une nature un peu avancée, & composés froidement ; ils n'ont point l'enjouement des graces enfantines. Il y en a cependant dont les attitudes ont une certaine vérité, & qui sont passablement peints.

Plusieurs tableaux d'animaux ; quelques-uns sont assez bien imités, & d'une touche spirituelle.

Des tableaux de fruits, où l'on a représenté surtout des raisins, des figues & des dattes ; ils sont touchés librement & peu terminés.

Une grande quantité de tableaux d'ornemens, ou pour mieux dire, des fragmens de frises en arabesques, dont quelques-uns sont d'assez bon goût de dessin; mais il n'y en a presqu'aucun de bien peint; c'est de-là qu'on a tiré nos ornemens à la grecque, dont on a tant abusé depuis quelques années.

Beaucoup de paysages mal rendus, & où il y a des bâtimens, mais avec beaucoup de fautes de perspective.

Des tableaux d'architecture, dont le genre est si bisarre, qu'on croiroit y trouver en général un mélange du goût gothique, arabesque & chinois, & souvent une imitation extravagante de l'ordre ionique.

Une marine, qui représente quatre vaisseaux, dont l'un en partie consumé par les flammes, est brisé contre un écueil: on combat avec acharnement sur les trois autres; ce tableau est mauvais, & n'a d'autre mérite que celui de nous montrer en ce genre de peinture quelque chose des anciens; cependant les vaisseaux n'y sont point en perspective; & ce tableau n'auroit point levé l'ancienne question des birêmes, trirêmes & quadrirêmes; toutes les rames paroissent sortir de la même ligne; mais il s'en est trouvé d'autres depuis qui ont servi à éclairoir cette difficulté; l'on a décrit un trirême dans le cinquième volume de la description; l'on voit aussi dans un autre tableau un navire à cinq rangs de rames.

Plusieurs de ces peintures donneront des connoissances sur les arts des anciens; on y voit des génies occupés à faire divers ouvrages, des atteliers de menuisiers & de cordonniers, des danseurs de corde, des tablettes à écrire, une femme qui écrit avec un stylet, des encriers avec le roseau qui servoit de plume; on y voit les cérémonies des sacrifices, & une multitude d'autres objets qui donneront

des lumières sur l'histoire, aussitôt que les antiquaires se seront exercés sur ces divers monumens.

Dans le Voyage pittoresque de Naples & de Sicile, on a fait graver quelques-uns des tableaux d'Herculanum; on y distingue surtout des Centaures, le Silène, la Bacchante, la marchande d'Amours, le repas antique, un concert de danses, des danseurs de cordes, des scènes comiques, des arabesques, des vases & corbeilles de fruits, &c. On y a fait graver aussi les statues de Nonius Balbus, un Mercure, une Junon, une Vénus, & quelques autres statues de bronze. Il y a plus de cent cinquante figures gravées dans le volume des bronzes qui fait partie de la grande collection d'Herculanum.

On remarque dans ces peintures en général un bon caractère de dessin, & de l'expression; mais il paroît que les peintres étoient peu savans dans l'art des raccourcis, que leur manière de draper consistoit en petits plis souvent confus; & que rarement par la disposition de leurs étoffes ils s'attachoient à produire de grandes masses, mais qu'ils accusoient toujours le nud avec austérité. Ils étoient peu avancés dans la couleur locale, encore moins dans le clair-obscur, qu'ils ont pour ainsi dire totalement ignoré. Ils n'avoient aucune notion, ni de la perspective locale ni de la perspective aërienne. On a entrepris de les justifier à cet égard dans le premier Tome d'*Herculanum;* mais M. Casanova ne s'est pas rendu à ces raisons, dans un Mémoire qu'il a publié sur quelques monumens de la galerie de Dresde. A l'égard de la composition, les anciens réussissoient bien dans les figures isolées, qu'ils disposoient dans le style des bas-reliefs ou des statues, sans connoître cependant l'agencement des groupes; aussi presque tous leurs sujets sont-ils rendus avec une sorte de froideur. On n'y ressent nulle-part cet enthousiasme qui, à l'aspect de nos belles pein-

tures modernes, remue les passions & excite dans l'ame des impressions si vives; il est surprenant que dans des siècles où la sculpture avoit été portée à un si haut degré de perfection, la peinture n'eût pas marché avec elle d'un pas égal. Il est vrai que ces tableaux paroissent être des peintres médiocres de ce temps-là; mais les principes qu'ils ont suivis répandent beaucoup de doute sur les talens des maîtres de leurs écoles. Peut-être aussi découvrira-t-on par la suite des morceaux plus précieux qui détruiront cette conjecture. Il faut convenir qu'on ne peut pas exiger une grande perfection dans les tableaux que nous venons de décrire, plusieurs ayant été enlevés de dessus les murs du théâtre & autres lieux publics d'une petite ville, où l'on n'a dû chercher qu'une décoration commune; les autres paroissent avoir été tirés de quelques maisons de particuliers, qui n'étoient pas assez opulens ou assez curieux pour faire venir des artistes du premier ordre.

Quant aux matières dont on se servoit alors pour peindre, il paroît en regardant ces tableaux avec attention, qu'on y a employé toutes sortes de couleurs, comme nous l'avons dit ci-dessus, & que ces couleurs sont les mêmes dont on se sert aujourd'hui; cela détruit l'opinion de quelques modernes, qui ont prétendu que les anciens n'avoient connu que le blanc de Millet, le jaune d'Athènes, le rouge de Sinope & le simple noir; on voit, à la vérité, dans un passage de Pline, que les peintres de son temps se servoient de ces quatre couleurs, mais non pas que ce fussent les seules dont ils fissent usage. Les dessinateurs qu'on a employés pour les gravures du recueil dont nous avons parlé, dessinoient avec beaucoup de propreté, mais ils n'ont rendu que mollement & sans esprit les endroits les mieux ressentis des originaux; quelquefois aussi ils ont pris la liberté de corriger les

ſantes de perſpective qui s'y trouvoient, enſorte qu'il ne faut pas préciſément juger des originaux par les figures qu'on en publie. Au reſte, avec la plus grande dépenſe & les meilleurs artiſtes, il ſeroit bien difficile d'exécuter à la rigueur un ouvrage d'une ſi vaſte étendue.

La ſculpture dans les reſtes d'Herculanum eſt bieu meilleure que la peinture; peut-être parce que cet art étoit plus perfectionné; peut être auſſi parce qu'il étoit facile de tranſporter les ſtatues, au lieu que les peintures étoient faites néceſſairement par les artiſtes du pays.

On ne ſauroit trop regretter le grand nombre de belles figures dont on ne trouve que les débris: la plupart des ſtatues de bronze ſont en partie fondues, celles de marbre ſont en morceaux, la chaleur a détruit les unes, & les autres ont été broyées par la chûte des pierres & des murs: mais les deux Nonius dont nous avons parlé ſont au rang de ce qu'il y a de mieux dans l'antique, ſoit à Rome, ſoit à Florence; & les autres ſtatues, ſans être d'une auſſi grande perfection que ces deux premières, ont preſque toutes les beautés qui les rendent dignes d'être placées dans la ſeconde claſſe; ſi l'on n'en a pas trouvé davantage de la première claſſe, c'eſt qu'elles devoient être dans les capitales, ou dans les palais des empereurs.

CHAPITRE VIII.

Du mont Véſuve.

LE Véſuve eſt une montagne volcanique d'environ ſix cent toiſes de hauteur, & d'une forme pyramidale, ſituée à trois lieues de Naples, & à une lieue de la mer; cette montagne eſt à l'orient du *Cratère* ou baſſin de Naples, dont elle fait la

partie la plus singulière. Elle est séparée du reste de l'Apennin, ayant environ trois lieues de tour à sa base, si l'on n'y comprend pas les montagnes voisines, & huit cent cinquante toises seulement à son sommet, suivant la mesure que M. Bélicard en fit en 1750 (1).

Lucrèce, Diodore de Sicile, Strabon & Vitruve nous apprennent, que de temps immémorial cette montagne avoit jeté des flammes. Vitruve surtout (Liv. II.) après avoir parlé de la pouzolane, qui faisoit le ciment le plus estimé des Romains, pour bâtir dans l'eau, attribue sa vertu aux parties minérales & aux feux souterrains dont on voyoit des vestiges autour de Cumes & de Baies; il ajoute qu'il y avoit eu aussi du feu sous le Vésuve, qu'il avoit vomi des flammes, & que de-là étoit venue la pierre ponce, appelée *pumex Pompeianus*. En effet, du côté de la mer, on trouve des productions volcaniques dans des puits bien au-dessous du niveau de la mer; on remarque jusqu'à trente couches de différentes épaisseurs, séparées par des couches de terre végétale; & Herculanum, recouverte de cent pieds de productions volcaniques, est encore fondée sur des laves. Il est donc évident que le Vésuve avoit brûlé dans des temps très-éloignés, mais il n'en restoit qu'une tradition obscure & des vestiges presque oubliés; les peuples de ce rivage vivoient dans la plus profonde sécurité, lorsque le Vésuve s'ouvrit avec un horrible fraças, le 24 Août de l'an 79 de Jésus-Christ, couvrit de cendres & de pierres les villes d'Herculanum & de Pompeii, & fit déserter toute la côte. Pline le naturaliste, qui s'étoit avancé de trop près, & qui étoit d'ailleurs asthmatique, y fut étouffé. Pline le jeune écrivit les détails de cette

(1) En y comprenant toutes les bases entre le Sebeto & le Sarno, il y a onze mille toises, entre le chemin de Nola & la mer, six mille toises de diamètre.

éruption à Tacite, qui les lui avoit demandés pour en parler dans son histoire; on peut voir à ce sujet les Lettres XVI & XX. de son sixième livre.

Le Vésuve eut encore de grandes éruptions dans les années 203, 472, 512, 685, 993 & 1036. Charles Sigonius parlant de celle de 472, va jusqu'à dire qu'elle couvrit toute l'Europe de cendres, & qu'à Constantinople même la terreur fut si grande, que l'empereur Léon quitta la ville, quoiqu'il y ait deux cent cinquante lieues du Vésuve à Constantinople. *Hist. Imp. Occid. Lib.* 14. Celle de 1036 est rapportée dans la chronique de l'anonyme du mont Cassin, & Scot dans son itinéraire d'Italie dit avoir vu dans les annales d'Italie, que les côtés de la montagne se rompirent, & qu'il en sortit un torrent de feu qui alla jusqu'à la mer. On n'avoit parlé jusqu'alors que des cendres, des pierres, des flammes & de la fumée; il paroît qu'en 1036 le Vésuve commença à vomir de ces torrens de laves ou de matières fondues & presque vitrifiées, que l'on trouve maintenant en si grande abondance dans toutes les campagnes voisines du Vésuve, & qui coulent comme des torrens dans toutes ses éruptions; mais probablement y en avoit-il eu de pareilles dans l'antiquité.

Il y eut d'autres éruptions en 1040, 1138, 1139, 1306, 1500 (1); mais celle de 1631, la treizième dans l'ordre des dates, fut la plus violente de toutes, & même la plus terrible qu'on eût vue depuis l'an 79. Le 16 Décembre 1631, au matin, après une vingtaine de secousses ou de tremblemens de terre qu'il y avoit eu pendant la nuit,

(1) Sur les anciennes éruptions du Vésuve, voyez Procope *de bello Gothico*, Ignazio Sorrentini, *Istoria del Vesuvio*, 1734, 2 vol. in-4. le Père de la Torre: *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755, in-4. réimprimé en 1768, traduite en françois en 1771, par M. l'abbé Peyton. M. de Bottis, *Istoria degl' incendi del monte Vesuvio;* M. Hamilton, *Campi Phlegræi*, le Voyage pittoresque de Naples, &c.

le Vésuve commença de jeter une épaisse fumée avec beaucoup de cendres & de sable, qui couvrirent tous les environs ; la fumée sortoit par tourbillons semblables à des montagnes entassées, & couvroit tout le bassin de Naples. On y appercevoit de temps en temps des feux qui s'élançoient au travers de la fumée ; on entendoit des éclats semblables à ceux du tonnerre, & un bruit sourd de retentissement intérieur ; il en partit ensuite des blocs de pierres ; le 17 vers midi, le flanc de la montagne se rompit avec éclat, & vomit du côté de Naples, vers *S. Giovanni* à *Teduccio*, qui est à moitié chemin de Naples à Portici, un torrent de lave, dont la matière cessant d'être en incandescence ressembloit à une pierre noirâtre demi-vitrifiée ; ce torrent se divisa en sept branches & coula vers sept endroits différens de la côte : à S. Iorio, à Portici, à Résina, à Torre del Greco, à Torre dell' Annunziata, & à la Madonna dell' Arco ; les belles maisons de campagne dont la côte étoit couverte furent consumées ; les villages de S. Georges de Cremano & de Résina, furent entièrement détruits. Il ne resta pas un tiers de ceux de Torre del Greco & de Torre dell' Annunziata. Il sortit encore de la montagne des torrens d'eau qui achevèrent de ravager les campagnes. Les tremblemens de terre furent presque continuels jusqu'au milieu de Janvier 1632, & ce ne fut que le 25 Février que l'éruption cessa, & que les habitans commencèrent à retourner dans les villages.

Les eaux qui sortirent du Vésuve, surtout le 28 Décembre 1631, étoient en si grande abondance, qu'elles formèrent plusieurs torrens, qui s'étant répandus de tous côtés, ravagèrent les campagnes, déracinèrent les arbres, détruisirent les édifices, engloutirent plus de cinq cent personnes qui étoient en procession vers Torre del Greco, en noyèrent

un grand nombre dans les environs du Vésuve, & portèrent la désolation jusqu'auprès de Naples, ayant entraîné dans la mer une foule de gens qui se retiroient dans cette ville. L'abbé Braccini fait monter à trois mille le nombre des personnes qui y périrent, & d'autres auteurs le font monter jusqu'à dix mille. On raconte une pareille inondation du mont Etna, qui se fit le 10 Mars 1751, il en sortit un fleuve d'eau, *un Nilo d'Acqua*, M. d'Arthenay, page 272, & Ambroise de Léon parlant de l'éruption de 1306, dit qu'il sortit de la montagne des torrens d'eau bouillante. *De Rebus Nolanis*, Liv. X. Chap. I.

Dans les années 1660, 1682, 1694, 1698, 1701, il y eut des éruptions moins considérables, & depuis 1701 jusqu'en 1737, il y eut peu d'années où le Vésuve ne jetât des laves ou du moins de la fumée; Sorrentini en donne un catalogue depuis 1660 jusqu'en 1734, dans l'ouvrage que j'ai cité.

L'éruption de 1737, qui est la vingt-deuxième dans le catalogue du Père de la Torre, fut une des plus remarquables; il n'y en a aucune qui ait laissé des traces plus visibles, elle fait la matière du livre que donna le docteur Serrao (1). Cette éruption commença le 15 de Mai; le 20 la montagne s'ouvrit par le côté, il en sortit un torrent de laves; le 21 au soir, ce torrent s'arrêta près du rivage de la mer, il avoit trois mille huit cent toises de long, sur cent cinquante pieds de large, & vingt-quatre pieds de hauteur. On estime qu'il en sortit la valeur d'un cube de laves, qui auroit cent & treize toises en tout sens: elles se voient en quantité à Torre del Greco, dans l'intérieur du couvent des Carmes, qui fut presque ruiné par

(1) *Istoria dell' incendio del Vesuvio accaduto nel mese di maggio dell' anno 1737, scritta per l'accademia delle scienze.* Elle a paru en françois en 1741.

cette éruption; la lave entra même dans l'églife par une porte latérale, mais on affure qu'elle ne paffa pas le milieu de l'églife; il me femble cependant, d'après Parrino, que c'eft la lave de 1631, qui refpecta cette églife des Carmes de Torre del Greco. Les eaux corrofives mêlées de cendres, qui tombèrent en forme de pluie très-fine fur la belle plaine de Nola, defféchèrent les plantes & les arbres même jufqu'à la racine.

L'éruption de 1751 fut obfervée par le Père de la Torre, & il en donna une defcription fort circonftanciée dans fon Hiftoire du Véfuve. Le 25 Octobre 1751, à dix heures du foir, la montagne creva un peu au-deffus de l'Atrio del Cavallo, qui eft un terrain inculte couvert de pierres & de laves, qui règne au pied du Véfuve du côté de la mer, & qui retourne même du côté d'Ottaiano. Il fe fit un éclat confidérable; l'ancienne lave fut foulevée & retournée; il fortit un nouveau torrent de matière prefque liquide, qui fe dirigea d'abord vers *Bosco tre Case*, mais qui, à la rencontre d'un vallon, changea de route & s'en alla vers le Mauro, terrain inculte & couvert de bois, qui eft au midi du Véfuve. En huit heures de temps cette lave fit quatre milles de chemin; cette maffe ardente avançoit tout d'une pièce comme un mur de verre prefque liquide; le Père de la Torre l'alla voir le 26 au matin, il s'avança même jufqu'à douze ou treize pieds de diftance, de manière à en fentir la chaleur (1); elle étoit toute couverte de pierres, dont les unes étoient dans leur état naturel, les autres noires, quelques-unes calcinées, d'autres en

(1) Quand l'écoulement des laves n'eft pas violent, on en approche jufqu'à les toucher avec un bâton, on les trouve alors comme une pâte épaiffe de verre fondu, qui fait une forte réfiftance; elle eft compofée de différens amas qui font un bruit femblable à celui des facs de charbon quand on les vuide; on l'entendoit, furtout en 1776, à deux cent toifes de diftance.

forme de briques, qui auroient été long-temps dans un four; il y en avoit qui ressembloient à des scories de fer, & c'est à quoi ressemble encore toute la partie extérieure & spongieuse de ces laves que l'on voit à présent; il y avoit aussi du sable, des branches d'arbres, les unes sèches, les autres vertes, que cette lave ramassoit en chemin; cette matière s'élevoit, s'abaissoit, se rétrécissoit suivant la largeur du terrain où elle couloit, & se détournoit quelquefois à la rencontre des obstacles.

Quoique la lave fût arrêtée le 29 Novembre 1751, elle conserva sa chaleur si long-temps, que le 23 Mai 1752, en se promenant sur la surface, on sentoit s'exhaler, par les crevasses, une chaleur insupportable & une vapeur qui ôtoit la respiration; c'étoit, dit le Père de la Torre, une odeur de sel ammoniac, de nitre & de vitriol, mêlés ensemble; ces vapeurs s'appellent des mosfetes, *mofète*, dans le langage du pays; on trouva ensuite à la surface beaucoup de matières salines, partie en cristaux & partie en poussière.

L'éruption du 2 Décembre 1754, commença sans bruit & sans tremblement de terre par deux ouvertures, qui se firent à deux ou trois cent pieds de son sommet, l'une du côté de *Bosco tre Case*, l'autre vers *Ottaiano*, & il se forma deux torrens qui continuèrent à couler jusqu'au 20 Janvier. On voit encore une partie des laves qui coulèrent alors, quand on va au Vésuve par la partie septentrionale, c'est-à-dire, par S. Sébastien & par le vallon qui sépare les montagnes de Somma & du Vésuve; un de ces torrens formoit une cascade presque perpendiculaire de plus de cent pieds de hauteur, qui ressembloit à un mur de cristal, derrière lequel il y auroit eu des tourbillons du feu le plus vif & le plus ardent. La bouche du Vésuve commença ensuite à lancer au-dessus du sommet des masses ardentes de scories, qui faisoient pen-

dant la nuit le spectacle le plus singulier ; elles s'élevoient si haut, qu'il leur falloit huit secondes de temps pour retomber ; cela supposeroit cent soixante toises de hauteur, si leur mouvement eût été accéléré comme la chûte des corps pesans ; mais la fumée & la résistance que l'air opposoit à des corps aussi légers, devoit rendre leur mouvement plus lent. Ce fut alors que se forma la petite montagne d'environ quatre-vingt pieds de haut, que l'on voyoit encore en 1765 sur la plate-forme du Vésuve ; l'on entendoit de Naples un bruit semblable à des coups de canons tirés au loin ; & quand on étoit près de la montagne, on croyoit entendre les éclats du tonnerre au-dedans de sa concavité.

Le Père de la Torre donne un détail de cette éruption, & M. d'Arthenay, qui étoit alors secrétaire d'ambassade à Naples, envoya des observations à l'académie des sciences, qui les a publiées dans le quatrième volume des Savans étrangers.

Le 6 Mars 1759, une partie de la petite montagne tomba & entraîna une partie de l'ancienne, & depuis ce jour-là jusqu'au mois de Février de l'année suivante, le Vésuve vomit presque continuellement des laves par l'ouverture qui s'étoit faite en 1751 du côté d'Ottaiano.

L'éruption de 1760 se fit au pied même du Vésuve, un mille au midi de la petite colline des Camaldules, à deux milles du chemin qui va à Torre dell' Annunziata, & dans l'endroit appelé *li Monticelli*. On vit pendant presque toute l'année du feu au sommet du Vésuve, & des pierres embrasées qui étoient lancées en l'air.

Le 23 Décembre à midi, il s'ouvrit au pied de la montagne douze bouches à feu avec des éclats semblables à ceux d'une batterie ; il en sortit beaucoup de pierres, de sable, de cendres & de fumée, & ensuite un torrent de laves qui se dirigea vers

vers le grand chemin qui conduit à Torre dell' Annunziata. Après avoir fait environ quatre à cinq cent toises dans le reste de la journée, cette lave s'arrêta; il se forma dans l'endroit où elle étoit, trois nouvelles ouvertures avec un grand bruit & des secousses répétées; il en sortit une autre lave, qui, le 24 au matin, étoit déjà arrivée au grand chemin qu'elle traversa, comme on le voit encore, pour aller du côté de la mer. Ce torrent avoit environ trois cent pieds de largeur & quinze pieds de hauteur. Le 25 la lave arriva jusqu'à un demi mille de la côte, & le premier de Janvier, elle s'arrêta environ à deux cent toises de la mer, après avoir renversé quelques maisons, dont on voit encore les ruines sur le chemin qui va de Portici à Pompeii, à Torre dell' Annunziata & à Salerne.

Rien n'étoit plus singulier que de voir ce torrent de lave aux approches de quelque grand bâtiment. Le Père de la Torre raconte que le courant s'arrêtoit lorsqu'il n'étoit plus qu'à huit ou neuf pouces des murs; il se gonfloit sensiblement, ensuite il couloit par les côtés & entouroit la maison sans y toucher, à cause de la résistance que la vapeur du feu lui opposoit entre la lave & les murailles; mais si elle rencontroit quelque porte, alors le bois s'échauffoit, se brûloit, se convertissoit en charbon, & la lave entroit dans la maison.

Il y eut des éruptions en 1765 & 1766; M. Pigonati publia en 1767, un détail de la première; mais il n'y avoit pas eu depuis long-temps d'éruption aussi effrayante que celle du 19 Octobre 1767. Dès le mois de Février 1767, on étoit menacé d'une terrible éruption; le 15 de Mars, la consternation avoit redoublé à Naples & dans les environs. Il étoit tombé un torrent de laves du cratère de la montagne jusques dans le vallon de l'Atrio. Le 19 Octobre, la terre trembla, le volcan lança du feu avec un bruit effrayant; la montagne s'ou-

vrit, il en sortit une pluie de cendres & de pierres enflammées, & la lave en coula pendant six jours. Les cendres pleuvoient à Naples en si grande abondance, qu'on y portoit des parapluies; les toits en furent couverts de l'épaisseur de plus d'une ligne. Le roi fut obligé de quitter Portici à deux heures du matin, & le tremblement se fit sentir jusqu'à sept lieues de distance. L'on ne voyoit à Naples que des processions de Pénitens. Le dommage fut considérable dans les campagnes; & si la lave n'avoit pris son cours par un ravin très-profond qu'elle combla, il y en auroit eu bien davantage; la lave avoit trois cent vingt pieds de largeur & vingt-quatre de hauteur. Le Père de la Torre donna l'histoire & le détail de cette éruption dans un ouvrage publié la même année, & dans l'édition de son histoire du Vésuve, imprimée en 1768, c'est-à-dire, l'année qui suivit cette éruption. M. de Bottis en fit le sujet d'un mémoire qui sert de continuation à son histoire du Vésuve, & qui parut en 1768, *in*-4°.

Depuis cette grande éruption de 1767 jusqu'en 1778, le Vésuve fut presque toujours en activité, & il eut presque toutes les années quelqu'éruption plus ou moins forte.

Au commencement de Mai 1771 il se fit une éruption des plus considérables qu'on eût vues; la lave sortit des bouches qui s'étoient ouvertes en 1767. Elle prit, le 9, sa direction en deux branches sur Ottaiano, & dans le vallon de Novella; le 10, elle s'ouvrit un nouveau chemin du côté de la mer, & le 19 elle étoit à deux milles de Résina, & peu au-delà de Portici. Comme elle passa sur les anciennes laves, elle ne causa que très-peu de dommages; mais si elle eût continué dans la même direction, l'église de Pugliano & plusieurs belles maisons de campagne auroient pu être entièrement détruites.

L'abbé de Bottis parle d'une masse de lave lancée dans l'éruption de 1775, qui avoit cent vingt pieds cubes, & qui décrivit une parabole d'un mille d'écartement. Il dit avoir compté neuf secondes pour la durée de la chûte d'une masse de laves, ce qui suppose environ deux cent toises de hauteur. M. Bridone dit aussi avoir vu des laves lancées à deux cent toises.

L'éruption de 1776 est la trentième suivant le calcul du Père de la Torre. Le premier Février 1776 le Vésuve jetoit en l'air des pierres enflammées, & il s'ouvrit de nouveau une seconde bouche.

L'énorme quantité de matières qui avoient été lancées, avoit formé dans le cratère un nouveau monticule d'environ cent cinquante pieds de hauteur, qui en avoit fort diminué l'ouverture; & en 1778, une partie de ce monticule étant tombée dans le gouffre, on pouvoit alors, en se couchant sur le bord, appercevoir l'immense fournaise qui étoit dans le fond.

Il y a quelques détails à ce sujet dans une lettre du père de la Torre, publiée par M. Torcia dans l'ouvrage dont nous allons parler.

Au mois de Mai 1779 il y eut une petite éruption, mais ce n'étoit que le prélude de celle du mois d'Août, l'une des plus terribles de toutes, & des plus extraordinaires par les phénomènes qui l'ont accompagnée : c'est la trente-unième éruption, ou, suivant d'autres, la trente-troisième. M. Torcia en a donné la relation en italien & en françois, en 135 pages in-12. Il y a aussi un ouvrage intitulé : *Ragionamento istorico intorno all' eruzione del Vesuvio che comminciò nel di 29 luglio 1779, di D. Gaetano de Bottis, professore di storia natur. in-4°.* Enfin, M. du Chanoy l'aîné, médécin de la cour, en donna une relation dans le Journal de physique du mois de Juillet 1780.

On commença d'appercevoir le 29 Juillet 1779

des jets ordinaires de flammes & de laves qui sortoient par le sommet du cône. Le 6 Août, il y avoit une gerbe de feu très-claire, qui s'élevoit d'environ deux cent toises, d'un mouvement continu, & qui dura près de quarante minutes. La matière n'avoit pas la forme ni le mouvement des laves, elle jaillissoit comme la saignée d'un homme robuste, & alloit se perdre par une courbure parabolique dans les sinuosités du vallon tortueux qui sépare le Vésuve de la chaîne crevassée & esparpée des montagnes de Cantaroni, de Somma & d'Ottaiano. Le vent alla disperser les cendres légères sur le grand chemin de Salerne.

Le 7 Août à onze heures du soir le phénomène reparut sans aucun bouillonnement sensible, du moins pour la ville de Naples : mais au lieu de cette espèce de fontaine continue, on vit des jets multipliés, d'une abondance & d'une élévation encore plus considérables : cette éruption enveloppée ou masquée par la fumée & les vapeurs, ressembloit à ces aurores boréales qui dardent des rayons coup sur coup. M. Volaire, déjà connu par ses belles peintures du Vésuve, alloit tous les jours, depuis le dernier de Juillet, dessiner ces phénomènes, de différens points de vue : il dessina celui-ci de l'hermitage qui est sur le penchant du Vésuve, mais non pas sans quelque danger. M. Fabrice, peintre Anglois, s'en occupoit également.

Le 8 Août à neuf heures du soir, ce ne fut plus un spectacle curieux ou agréable, mais un mouvement terrible, avec des signes effrayans de destruction & de mort. On vit une colonne énorme qui s'élevoit avec impétuosité, c'est-à-dire, d'environ neuf cent toises, ou dix-huit cent suivant M. Hamilton. La pluie de feu devint si considérable, qu'il sembloit que tout le sommet de la montagne eut été lancé dans les airs, & que la terre eut vomi une partie de ses entrailles embrasées. La colonne,

de feu étoit si large, que la crête de Somma paroissoit enflammée : pendant l'espace de vingt-cinq minutes que dura ce terrible phénomène, on crut voir la fin du monde.

Les matières qui retomboient tout autour en forme de pluie, augmentoient singulièrement le volume, & l'éclat de cette gerbe de feu : la mer même réfléchissant le feu de très-loin, paroissoit comme un gouffre enflammé; la lumière étoit si vive, qu'on pouvoit lire de Naples même toutes sortes de caractères. Des éclairs, comme ceux du tonnerre, coupoient de tous côtés, & dans tous les sens, la masse de fumée & la colonne de feu. On auroit dit qu'ils partoient du sein de la terre & du haut des airs, d'où retomboit cette pluie de feu, tandis que le Vésuve lançoit des pierres grosses comme des tonneaux à deux cent toises de hauteur, suivant le père de la Torre.

La masse de fumée étoit si large & si élevée, qu'elle paroissoit couvrir Naples, qui en est éloigné d'environ trois lieues : ceux qui la voyoient des côtés opposés, croyoient également qu'elle menaçoit leurs têtes; en sorte que dans tous les environs du Vésuve, & assez au loin, on s'attendoit à tout moment à être ensevelis sous une pluie de cendres & de pierres. Jamais, dit M. Hamilton, l'œil humain n'a vu de spectacle pareil.

La plaine d'Ottaiano fut dévastée; on évalua la perte à plus de deux cent mille ducats, (le ducat vaut quatre liv. six sols) heureusement les habitans avertis par le fracas des deux nuits précédentes s'étoient retirés comme du temps de Pline, & il ne périt que peu de monde. Les ravages eussent été bien plus considérables, si la bouche du volcan eût été inclinée du côté du midi au lieu de l'être vers le nord; les pierres & les cendres auroient ruiné les belles habitations de Portici, de Résina, de Torre dell' Annunziata, & de Torre

I iij

del Greco ; car il arriva des pierres jusqu'à Bénévent : la poussière brûlante alla jusqu'à Avessino & Montefuscolo , qui sont à huit lieues de la montagne, & même à Foggia , qui est à plus de vingt lieues.

Les cendres étoient d'abord dirigées par un vent de sud-est, du côté de la ville de Naples ; des globes de fumée répandoient une épaisse obscurité jusqu'au Sebeto, l'odeur du bitume étoit déjà insupportable dans les quartiers du Môle & de Ste. Lucie ; un brouillard sombre avoit enveloppé la partie basse de la ville, depuis les Carmes jusqu'à la Vicairie , & l'on se croyoit menacé d'un embrasement général. On n'entendoit que cris & hurlemens de toutes parts ; la confusion commençoit à se répandre parmi le peuple ; on enfonçoit les portes des églises, on demandoit le sang de S. Janvier , en menaçant de brûler le palais de l'archevêque ; on voloit les torches pour éclairer les images , & ceux qui espéroient profiter du désordre , travailloient à l'augmenter ; mais un vent de sud-ouest , qui survint heureusement , transporta ces colonnes menaçantes du côté opposé , vers lequel la bouche du volcan étoit plus dirigée : le tumulte duroit encore , mais la vigilance du prince de Jaci & le zèle du père Roch, parvinrent à calmer le peuple , & le roi n'épargna rien pour soulager les malheureux qui se réfugioient par milliers à Naples avec leurs enfans dans leurs bras.

Les jours suivans , il y eut encore des explosions , accompagnées de mugissemens & de secousses qui furent plus violentes dans les campagnes ; mais elles se terminèrent , le 21 Août , par une petite lave , la seule qui ait suivi cette longue & terrible éruption. Tous ceux qui avoient abandonné leurs maisons y revinrent , & l'évêque de Nola, M. Lopez , reçut des remerciemens du zèle qu'il avoit témoigné pour le soulagement de ses malheu-

reux diocésains. A l'égard des matières que cette éruption a produites, M. Torcia annonce que M. de Bottis & M. de la Véga, ingénieur, s'occupoient à faire des recherches les plus détaillées sur cette éruption & sur ses produits.

On trouve le détail de cette éruption de 1779, dans le Voyage pittoresque de Naples, avec plusieurs vues du Vésuve, une figure de la grande gerbe du 8 Août, & un extrait de la relation du père de la Torre; celle de M. Hamilton parut dans les Transactions de 1780, & dans le Journal de physique, Janvier 1781; celle de M. le duc de Belforte, dans le Journal de 1780; la figure de la gerbe est aussi dans le livre de M. Torcia, & il y en a une plus grande faite par M. Louis Boily, graveur du roi de Naples.

Il n'y a rien eu de remarquable depuis 1779; mais au mois d'Octobre 1784, on voyoit des flammes, & l'on craignoit une éruption.

Après avoir fait en abrégé l'histoire du Vésuve, je dirai quelque chose de ses phénomènes & de leur explication, en racontant le voyage & les observations que j'y ai faits.

Il y a trois chemins qui conduisent au Vésuve: l'un est au nord, du côté de S. Sébastien & de Somma; le second à l'occident, & il commence à Résina; le troisième à l'orient, du côté d'Ottaiano. Le chemin de Résina est le plus fréquenté, mais il est le plus difficile.

Quand on part de Résina, l'on emploie environ trois heures pour aller au sommet; les mulets vont jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur la plate-forme.

Le père de la Torre, qui connoissoit si bien ce pays-là, & qui avoit tant observé le Vésuve, eut la complaisance de m'y conduire par S. Sébastien. Nous partîmes de Naples, en passant par *Strada nuova*, par le pont de la Magdelaine & par *S. Giovanni à Teduccio*; tournant ensuite à gauche au

commencement du village *de la Barra*, nous passâmes par les *Catini*, & nous arrivâmes à S. Sébastien; c'est une route d'environ deux heures en carrosse. Là on quitte les voitures, & l'on monte à cheval, ou plutôt sur des ânes, escortés par des paysans du village, pour arriver par des sentiers étroits & montueux jusqu'à l'hermitage appelé *il Salvatore*, qui est sur une éminence, presqu'entre Somma & le Vésuve: il faut cinq quarts d'heures pour y arriver. Nous trouvâmes en chemin quelques parties de laves presqu'enterrées & noirâtres. Cet hermitage, où nous nous reposâmes, étoit occupé par un hermite François, qu'on appeloit le frère Claude; il disoit qu'il étoit d'Amiens, & que son nom étoit *Claude Velene*; ayant été obligé de quitter la France où il étoit dans le service, il se retira sur cette montagne vers 1750; il est mort en 1773, & il a été remplacé par un autre Picard qui avoit été perruquier & soldat. L'hermite reçoit les étrangers; on trouve chez lui du vin, des fruits & quelques rafraîchissemens proportionnés à son état: mais ceux qui ont envie d'y être bien traités, ont soin d'y faire porter des provisions.

Nous continuâmes notre route à pied par des terres assez bien cultivées, dans un vallon formé par le Vésuve & par les montagnes de Somma & d'Ottaiano qui entourent le Vésuve, & y tiennent dans cet endroit par leur base; la montagne de Somma, que l'on voit au nord ou sur la gauche, est formée d'une pierre, où l'on apperçoit des matières de volcans & des parties vitrifiées, avec beaucoup de points blancs, quartzeux, qui n'ont point été fondus. On y remarque, ainsi que dans la plupart des montagnes, des couches horizontales de pierre grise, brune & quelquefois blanchâtre, qui avoient fait croire au père de la Torre que jamais cette partie n'avoit été embrasée comme le Vésuve; mais M. d'Arthenay, d'après M. Ser-

rao, p. 36, a ſoutenu que les pointes de Somma & d'Ottaiano ſont les reſtes d'un volcan plus étendu qui occupoit les trois montagnes, & c'eſt le ſentiment le plus général actuellement. M. Hamilton y a trouvé des couches de laves, & M. de Richeprey regarde cette hauteur de Somma comme ayant été autrefois l'unique ſommet du Véſuve.

Le ſommet du Véſuve eſt environ à quatre cent toiſes de celui de Somma, & ce vallon qui règne ſur environ la moitié de ſa baſe, a trois mille toiſes de longueur : ainſi le Véſuve à cette hautenr a environ ſix mille toiſes de tour, ou un peu moins de trois lieues ; le reſte de ſa circonférence eſt environné d'un chemin tortueux qui s'élargit vers le midi, & qu'on appelle *Atrio del Cavallo ;* le vallon & l'*Atrio* ſéparent la partie nue, ſtérile & ſablonneuſe du Véſuve, d'avec les vignes & les campagnes cultivées qui ſont plus bas ; ils ſont à-peu-près à trois cent toiſes de hauteur ou à la moitié de la hauteur perpendiculaire du Véſuve.

Le Père de la Torre ne donnoit au Véſuve que trois cent toiſes, mais l'abbé Nollet en trouva cinq cent quatre-vingt-treize ; M. de Sauſſure, en 1772, ſix cent dix ; M. le chevalier Shuckbourgh, ſix cent ſeize, *Philoſ. Tranſ.* 1777 ; & M. de Richeprey, ſix cent trente-deux ; ſavoir trois cent cinq juſqu'à l'endroit où les chevaux & les mulets ceſſent de pouvoir aller, & deux cent ſoixante-ſept juſqu'au cratère, & la même opération répétée deux fois n'a pas différé d'une toiſe. Ce nivellement a été fait en 1778, par le moyen d'une règle de deux toiſes, & d'un cordon qui, gliſſant dans des œillets, ſervoit à s'aligner.

La partie qui eſt du côté d'Ottaiano & la pente de Somma ſont couvertes de bois, de cultures & d'habitations ; les matières volcaniques augmentent la fertilité de la terre. L'on y trouve des cendres ſous la couche végétale & des laves à une plus grande profondeur.

La plus grande partie de ce vallon eſt remplie de pierres-ponces, de ſcories, de ſables brûlés, de laves en petits morceaux détachés, qui couvrent auſſi tout le reſte de la hauteur du Véſuve. On voit ſur la droite une grande étendue de laves en grandes maſſes irrégulières, noires, & par bouillons, qui coulèrent en 1737; enſuite on trouve celle de 1755, il y en a même à l'autre extrêmité de ce vallon du côté d'Ottaiano, dont la plus grande partie vient de cette éruption. Mais les laves de 1760 & 1767, ſont les plus remarquables actuellement.

C'eſt dans la partie du Véſuve placée au deſſus du vallon & de l'*Atrio*, que ſont à différentes hauteurs, & juſqu'à un tiers de l'élévation au-deſſus de la plate-forme du vallon, les bouches formées dans différentes éruptions, par leſquelles il a coulé des torrens de laves, qui quelquefois ſe ſont arrêtés ſur la plate-forme, & quelquefois ont deſcendu beaucoup plus bas; mais on a peine à diſtinguer ces bouches que la lave, le gravier, & les éboulemens ont fermées. Le Père de la Torre a repréſenté les cinq bouches principales, ouvertes en 1751 & 1754, du côté d'Ottaiano, à la partie orientale du Véſuve, dans une des planches qui ſont jointes à ſon hiſtoire.

La partie du Véſuve élevée au-deſſus de la baſe ou du vallon, qui ſépare Somma d'avec le cratère, a treize cent ſoixante toiſes de diamètre, & tout ce qui eſt au-deſſus paroît avoir été pouſſé par le volcan depuis l'an 79. M. de Richeprey, dans un mémoire manuſcrit qu'il m'a communiqué, l'évalue à cent vingt-ſix millions de toiſes cubes, & il eſtime deux cent ſoixante-ſix millions de toiſes cubes les matières de toutes les éruptions, depuis l'an 79 juſqu'en 1778.

Après avoir fait une lieue dans ce vallon, autour du Véſuve, en partant de l'hermitage, on trouve

un endroit où il eſt moins difficile de grimper que dans le reſte du vallon; c'eſt-là que nous commençâmes à monter ſur ce ſable mouvant, dont les éruptions ont tapiſſé la montagne; il eſt preſque impoſſible de s'y faire porter; mais on peut ſe faire traîner ou ſoutenir par les payſans qui vous conduiſent, ou ſe tenir à leur ceinture en montant après eux; on recule à chaque pas, on tombe, on ſe relève; les ſouliers & quelquefois les pieds ſont déchirés, ou brûlés, ſi l'on rencontre de la lave nouvelle; & quoiqu'il n'y ait que trois cent cinquante-cinq toiſes à monter ſur ce plan incliné, il faut plus d'une heure pour arriver. Cette cendre ne brûloit pas lorſque j'y allai, comme dans d'autres voyages que le Père de la Torre y avoit faits, par exemple en 1759.

Le gravier ſpongieux & brûlé, quoique plus léger que la pouzolane qu'on tire de la terre, s'emploie également pour bâtir; les parties minérales, ferrugineuſes, calcaires, vitrifiées, &c. lui donnent une excellente qualité pour le ciment. Mais j'ai ramaſſé de la pouzolane à Rome, qui paroit également vitrifiée.

Il y avoit deux heures & demie que nous étions partis de l'hermitage du Salvatore, lorſque nous arrivâmes à la plate-forme, qui étoit autrefois le ſommet du Véſuve, au-deſſus de laquelle il n'y a plus qu'une petite montagne de quatre-vingt pieds de hauteur, & de deux cent pieds de pente, formée dans l'éruption de 1755. Cette plate-forme eſt preſque toute couverte de ſoufre, & de ſels qui tombent en effloreſcence; le terrain y étoit chaud, & l'on y voit ſortir la fumée par différentes crevaſſes. Un coup de vent qui mêla toute cette fumée, dans le temps que nous y étions, nous plongea dans un tourbillon ſuffocant, qui heureuſement ne dura pas, mais qui nous tint quelque temps dans un aſſez grand embarras. Ces

petites émanations, qu'on appelle *Fumarole*, sont chaudes, humides comme celles de la Solfatare, & déposent du soufre & du sel ammoniac sur les parois de ces crevasses: une chaîne de montre en acier que j'avois alors y fut ternie & rongée par la vapeur du Vésuve.

La plate-forme dont je parle a environ cinq cent pieds de largeur, tout autour de la petite montagne; celle-ci avoit quatre mille six cent & vingt pieds ou sept cent soixante-dix toises de tour à sa base, suivant les mesures du Père de la Torre, prises au mois d'avril 1755, quatre-vingt pieds de hauteur d'un côté, & quatre-vingt-seize de l'autre, & environ deux cent pieds de longueur sur son côté, à cause du talus ou de l'inclinaison de ce côté, mais elle doit avoir augmenté depuis ce temps-là. Ce fut le 20 Janvier 1755, à la suite de l'éruption qui étoit arrivée le 2 Décembre précédent sur le côté du Vésuve, que le sommet du volcan commença à jeter en l'air beaucoup de pierres, de sable ardent, & de matières, qui s'amoncelèrent peu-à-peu au-dessus de la plate-forme, & donnèrent naissance à cette petite montagne que l'on apperçut de Naples le 22 Janvier 1755, & qui continua de croître les jours suivans; sa partie orientale qui regardoit Ottaiano tomba au mois de Mars 1759, comme je l'ai dit.

Quand on est au sommet de cette petite montagne, on apperçoit le bassin du Vésuve, ou le foyer intérieur, qui est ordinairement embrasé, mais qui change si souvent de forme, qu'il est presque impossible d'en dire quelque chose de précis; avant l'éruption de 1631; cet entonnoir étoit rempli d'arbres & de verdure; au fond il y avoit une plaine & une espèce de pâturage; le bord supérieur avoit cinq milles de circonférence. Sorrentini. Liv. I. Ch. XV.

Dans l'histoire de M. Serrao, imprimée en 1737,

il paroît qu'on n'osoit point alors descendre dans le cratère ; cependant au mois de Juillet 1749, M. Rigade, musicien attaché à M. le marquis de l'Hôpital, accompagné de plusieurs domestiques de la maison & de plusieurs paysans, y descendit. *Mémoir. de l'acad.* 1750.

Le Père de la Torre y étoit aussi descendu le 22 Mai 1752, aussi-bien que M. Randon de Boisset, qui a fait deux fois le voyage d'Italie avec toute la curiosité d'un savant ; ils virent dans l'intérieur beaucoup de crevasses, d'où il sortoit une fumée très-humide & très-chaude ; le fond étoit recouvert d'une matière jaune en-dessus, & blanche en-dessous, épaisse d'environ un doigt, poreuse & irrégulière ; sous cet enduit on voyoit une matière calcinée qui paroissoit contenir beaucoup de soufre ; & sous cette matière la masse naturelle de la montagne, semblable à une pierre presque vitrifiée. D'ailleurs, la disposition des bancs de pierre paroissoit être la même que dans les montagnes ordinaires, & non point celle de matières qui auroient été jetées en l'air & bouleversées par un volcan ; cela pouvoit faire croire que l'éruption souterraine n'avoit pas donné naissance à la montagne entière ; cependant plusieurs auteurs l'ont pensé, & l'on a reconnu que la lave est souvent disposée par couches, comme la plupart des pierres calcaires.

Le tour de ce cratère avoit environ neuf cent toises, en bas comme dans le bord supérieur, & cent pieds de profondeur (1) ; dans ce fond de bassin, où il étoit possible de descendre, on voyoit des ouvertures profondes & inaccessibles, dont une laissoit voir la disposition intérieure des couches de la montagne. La principale ouverture étoit celle du gouffre, d'où sortoit une épaisse fumée, dont

(1) En 1778, M. de Richeprey trouva la profondeur de cent trente-cinq pieds, & la surface du cratère, deux mille quatre cent soixante-dix-huit toises quarrées.

l'odeur étoit sulfureuse, pénétrante & dangereuse; la croûte de ce plan intérieur, ou la voûte sur laquelle on marchoit, avoit plusieurs ouvertures, & dans quelques endroits n'avoit pas plus de dix pouces d'épaisseur, cela n'empêcha pas le Père de la Torre d'y descendre encore le premier de Juillet 1752; il trouva que l'ouverture de l'abyme s'étoit élargie, & occupoit presque le tiers du plan intérieur.

Le 16 Octobre, il retourna dans cet entonnoir du Vésuve, & la fumée qui sortoit du gouffre se dirigeant un peu de côté, il monta sur une petite éminence de douze à treize pieds, qui faisoit une saillie sur le gouffre, d'où il voyoit perpendiculairement au-dessous de lui le feu qui étoit au fond de l'abyme, semblable à un vaste fourneau de verrerie; il y jeta une pierre, pour juger par le temps qu'elle emploiroit à descendre de la profondeur du foyer; mais elle n'avoit pas fait les deux tiers du chemin, que l'intrépide observateur fut saisi par un tourbillon de fumée qui alloit le suffoquer, comme Pline, dont il suivoit si bien l'exemple; il fut forcé de se jeter avec précipitation au bas de cette éminence, malgré le danger d'une pareille chûte; il jugea seulement par le chemin que la pierre avoit fait en cinq secondes, que le foyer devoit être à une profondeur de quatre-vingt-dix toises.

M. Serrao en 1737 estimoit à-peu-près la même profondeur. M. l'abbé Nollet, en 1749, jugea de quarante toises la hauteur à laquelle s'élevoient dans le bassin les matières fondues, ou les blocs de pâte qui étoient lancés au-dessus du foyer. Mém. de l'acad. 1750. Il paroîtroit par-là que le foyer a peu de profondeur; d'un autre côté M. Hamilton combat l'avis de M. de Buffon, qui croyoit les foyers des volcans peu profonds; mais il me semble du moins que le foyer du Vésuve est dans le corps de la montagne, & plus élevé que le niveau

de la mer ; c'eſt la ſeule conſéquence générale que l'on puiſſe tirer des obſervations précédentes. En 1755, le fond intérieur du cratère étoit tellement élevé, qu'il n'étoit qu'à vingt-trois pieds du bord, & qu'on y deſcendoit commodément ; mais il eſt rare, que la fumée laiſſe appercevoir le gouffre comme on le voyoit en 1725 ; on ſe contente d'y jeter des pierres pour juger de ſa profondeur, qui n'eſt pas conſidérable ; & l'on y entend quelquefois un bruit ſourd, ſemblable au mugiſſement profond d'un vent chaſſé avec force par les vapeurs raréfiées.

En 1765 ce baſſin étoit preſque rempli, il n'y reſtoit qu'un précipice ou vuide cylindrique, & le bord de ce gouffre avoit neuf cent trente-ſept toiſes de tour, ſuivant le Père de la Torre qui l'avoit meſuré pluſieurs fois.

Le bord de l'entonnoir avoit une épaiſſeur de quatre pieds plus ou moins, ſur laquelle on pouvoit tourner aiſément, & d'où l'on pouvoit deſcendre dans le gouffre quand la fumée n'étoit pas fort abondante, à une profondeur d'environ cent pieds ; quoique la deſcente fût preſque verticale, les irrégularités du terrain & les pierres qui faiſoient ſaillie fourniſſoient le moyen d'y aller.

Mais ce cratère change de face à chaque éruption : en 1770 & 1775 il ne préſentoit qu'un monticule entouré de deux foſſés, dans leſquels on pouvoit deſcendre facilement, au rapport de M. de Richeprey.

En 1778, au fond du cratère, on voyoit un cône noir peu élevé, au ſommet duquel étoit une principale bouche, & une plus petite ſur la pente occidentale ; il s'élançoit de chacune de ces ouvertures des ſcories embraſées ; une minute avant leur éruption, on entendoit un mugiſſement ſemblable à celui d'un fluide bouillant, & l'exploſion étoit accompagnée d'un bruit comparable à un coup de canon, qui s'entendoit à deux milles du cratère.

L'intérieur de ce bassin paroît quelquefois tapissé de plusieurs couleurs différentes : le jaune qui vient d'un soufre décomposé & friable ; le blanc qui vient d'un sel alumineux ; le verd produit par les parties cuivreuses ou pyriteuses & vitrioliques ; enfin, le gris provenant du fer qui y abonde.

Il arrive quelquefois qu'au lieu de feu l'on voit de l'eau au fond de l'entonnoir ; il y avoit, en 1737, un petit lac qui en couvroit presque la moitié, du côté du midi ; cette eau, suivant M. Serrao, paroissoit être une eau de pluie. Pour appuyer cette idée, il observe que la quantité de pluie qui tombe annuellement à Naples, est de vingt-neuf pouces de France (1), suivant les observations faites pendant dix ans par Dom Cirillo, ensorte que la bouche du Vésuve, qui avoit 109400 toises de superficie, recevoit chaque année quarante-cinq mille toises cubes d'eau ; il est vrai qu'il ne pleut pas autant sur la montagne qu'il pleut au bord de la mer ; mais aussi il y a beaucoup d'eau qui se filtre d'ailleurs au travers de la montagne, & qui pénètre dans l'entonnoir du Vésuve.

C'est cette eau, qui probablement fournit une partie des vapeurs & de la fumée que l'on voit s'élever du Vésuve. Après de grandes pluies, le feu paroît se calmer & se concentrer ; quand la pluie est cessée, le feu se dilate & se ranime, & souvent quelques mois après ces grandes pluies, l'entonnoir paroît embrasé dans plusieurs endroits ; mais je ne

(1) On est étonné de voir qu'il tombe vingt-neuf pouces d'eau à Naples, tandis qu'il n'en tombe que dix-sept, année commune, à Paris : mais on en a vu bien davantage entre Modène & Luques, voyez le Tome II.

Udine dans le Frioul, est aussi un endroit où il pleut bien davantage ; en 1782, il y a tombé soixante-un pouces d'eau, suivant M. Toaldo ; cette ville est située dans un demi-cercle de montagnes ouvert au Sirocco, ou S. E. A Saint-Domingue, on a observé jusqu'à cent quatre-vingt pouces d'eau en 1783, suivant M. le Febvre des Hayes.

puis croire, comme le Père de la Torre & M. Serrao, que cette eau de la pluie soit suffisante pour expliquer les torrens d'eau qu'on a vu sortir dans certaines éruptions, comme celles de 1631 & de 1698; on vit la même chose au volcan de Cotopaxi en 1742. Voyez la Condamine & Bouguer, page 69, & au mont Etna en 1751. Le fait est arrivé trop souvent, & il est attesté avec trop de circonstances pour qu'on puisse en douter. Voyez M. d'Arthenay, Mém. présentés, &c. Tom. IV, p. 273. La mer qu'on a vu presque toujours se retirer, le goût salé des eaux qu'on a vu sortir du Vésuve, & le volume immense de ces torrens, tout me porte à croire, avec M. d'Arthenay & M. l'abbé Nollet, que l'eau de la mer pénètre jusque dans le bassin, ou par son poids, ou par la pression de l'air extérieur; qu'elle s'y convertit en vapeurs, & produit une partie de la violence des éruptions, de même que l'eau qui en sort. Ces vapeurs, lorsqu'elles s'élèvent & qu'elles sont condensées dans l'atmosphère, peuvent causer aussi les grandes pluies qui ont accompagné ou suivi plus d'une fois les éruptions sèches du Vésuve.

Lecmann, dans son art des mines, & Seip, dans sa description des eaux de Pyrmont, expliquent aussi les volcans par le moyen des eaux de la mer, qui décomposent les pyrites, ces composés de fer & de soufre, répandus partout dans le sein de la terre; c'est le sentiment de Henckel dans sa Pyritologie. Les eaux de la mer, qui sont visqueuses & salées, sont plus propres que d'autres à produire l'inflammation des volcans, & l'on trouve en effet près de la mer presque tous les grands volcans de l'Europe. Le sel que contiennent les eaux de la mer peut lui-même y contribuer: on sait que les cuisiniers jettent du sel sur les charbons, pour rendre la braise plus ardente (1).

(1) Les chimistes modernes ont démontré que l'air pur, ou déphlogistiqué, est un des principes de tous les acides; celui

Pline rapporte que la mer parut quitter le rivage de Misène dans l'éruption de 79; on a dit la même chose de quelques autres éruptions, mais il a pu arriver que ce ne fût qu'une espèce d'oscillation produite par la secousse du tremblement, un balancement de la masse des eaux, plutôt qu'un appauvrissement ou un desséchement produit par l'engouffrement d'une partie de la mer; je ne vois pas qu'on puisse supposer sous le Vésuve des gouffres assez profonds pour recevoir tout-à-coup un si grand volume d'eau, dont l'Océan répareroit à chaque instant la perte, plus vîte qu'elle ne pourroit se produire.

Le soufre est la première cause de l'incendie d'un volcan; on ne connoit rien dans la terre de plus inflammable que le soufre: or l'odeur de soufre est très-reconnoissable dans la fumée du Vésuve; l'existence du soufre dans cette montagne est évidente, on le trouve sublimé sur toutes les pierres voisines du cratère.

Pour allumer ce soufre intérieur de la terre & le mettre en mouvement, il suffit qu'il s'y mêle du fer avec un peu d'eau, ce mélange s'échauffe promptement; le contact de l'air favorise sa combustion, & il s'en dégage bientôt une flamme très-vive.

Lemery appliquant dans sa chimie la préparation du safran de Mars, fait voir comment elle sert à donner une idée de la formation des volcans, & dans les Mémoires de l'académie pour 1700, il raconte une autre expérience qui la rend encore plus sensible. Il mit en été dans un grand pot cinquante livres d'un mélange de fer & de soufre pulvérisé, réduit en pâte avec de l'eau; il plaça le pot dans un creux qu'il avoit fait faire dans la terre à la campagne; il le couvrit d'un linge & ensuite de terre,

---

qui est contenu dans l'acide du sel marin, paroît être la cause de l'intensité que ce sel occasionne dans les corps combustibles embrasés.

à la hauteur d'environ un pied ; il apperçut huit ou neuf heures après que la terre se gonfloit, s'échauffoit & se crevassoit, il en sortit des vapeurs chaudes & sulfureuses, & ensuite quelques flammes qui en élargirent les ouvertures & répandirent tout autour une poudre jaune & noire ; il ne resta dans le pot qu'une poudre noire & pesante, qui étoit de la limaille de fer dépouillée de son phlogistique. Voyez les Mémoires pour 1760, pag. 467. Lehmann dans son art des mines, imprimé à Paris en 1759, Tome II, pages 273 & 325, & Tome III, page 427, dit que les pyrites sulfureuses s'allument par le contact de l'air & de l'humidité. Il y a même une pyrite appelée *Coco*, dont parle Alfonse Barba, qui quelquefois crève avec fracas. Si l'on mêle de la limaille de fer, de l'acide vitriolique, & de l'eau dans un grand matras dont le col soit fort long, & qu'on agite le vaisseau, les vapeurs qui en sortent s'allument à l'approche d'une bougie ; c'est l'air inflammable dont on fait un si grand usage depuis 1783. Les charbons de terre entassés s'enflamment d'eux-mêmes en été, lorsqu'à des pluies il succède un beau soleil ; mais ce sont ceux qui contiennent des pyrites. Lecmann, Tome III, page 435.

On a vu s'enflammer d'elles-mêmes les matières qui avoient éprouvé une fermentation considérable, comme du foin dans les greniers, des toiles dans les magasins de la marine. Histoire de l'académie pour 1757. Il y a dans la chimie un grand nombre de matières dont le mélange produit l'effervescence, la chaleur, l'inflammation, & qui font voir différentes manières d'expliquer l'embrasement des volcans. Ces effervescences se font en un instant dans nos atteliers ; elles exigent plusieurs siècles dans le sein de la terre, où les matières sont moins pures & moins rapprochées ; mais les principes & le méchanisme sont à-peu-près les mêmes. Si l'on mêle de l'esprit de nitre fumant avec l'huile de vitriol,

& qu'on verſe ce mélange ſur une huile diſtillée, comme celle de térébenthine ou de canelle, le feu y prend, & en général les acides enflamment les matières huileuſes. Le pyrophore de Homberg, fait avec de la farine & de l'alun, prend feu de lui-même dès qu'on l'expoſe au grand air, par l'humidité qu'il abſorbe. Voyez les Mémoires préſentés, &c. Tome III, p. 180; les Leçons de phyſique de Nollet, Tome IV; la Chimie de Boërhaave, & les Additions de Muſchenbrock aux expériences de l'académie *del Cimento*.

Cette fermentation ayant produit de la chaleur dans le ſein de la terre, elle convertit en vapeurs l'eau qui ſurvient par filtration, & cette eau convertie en vapeurs occupe un eſpace quatorze mille fois plus conſidérable que l'eau fluide; la force de ces vapeurs eſt alors prodigieuſe : qu'on en juge par l'éolipyle ou par les pompes à feu, où une ſimple chaudière d'eau bouillante produit aſſez de force pour mouvoir un balancier énorme, chargé de deux piſtons. Il n'eſt donc pas étonnant que ces vapeurs produiſent un ſoulèvement & une exploſion des matières qu'elles rencontrent; c'eſt ainſi que ce volcan a lancé quelquefois des maſſes de pierres qui peſoient des milliers, & on en voit quelques-unes ſur le chemin du Véſuve, quand on y monte du côté de Réſina & de Pugliano.

Qu'on réfléchiſſe ſur l'effet que produiſent l'air, le feu ou la vapeur qui ſe dégage des grains de la poudre à canon, ou l'effet bien plus violent de la poudre fulminante, compoſée de ſalpêtre & de ſoufre, mêlés avec un alkali fixe, & l'on n'aura aucune peine à comprendre l'effet des volcans. Il n'y a que la grandeur du fourneau qui produit la grandeur des effets: l'imagination n'y eſt point accoutumée par les petits effets de nos petites expériences, elle s'étonne à la vue des exploſions du Véſuve; il n'y a cependant de différence que du petit au grand.

Il y a des volcans dans tous les pays du monde, parce qu'il y a par-tout du soufre & des minéraux. La Cordelière du Pérou & du Chili, plusieurs isles de la mer du Sud & de la mer des Indes, de l'Archipel, des Canaries, des Tercères & des Açores, sont parsemées de volcans, ou éteints, ou encore enflammés. On en trouve dans les isles de Lipari, dont M. Dolomieu a donné une description, à Corfou & en Ethiopie; il y en a en Islande, en Suède, en Norwège, en Ecosse; M. Raspe en a trouvé dans le pays de Hesse; M. le baron de Born dans la Bohême; M. le baron de Dietrich dans le Brisgaw; M. Gerland dans la Silésie; au milieu même de la France, en Auvergne & en Vivarais, on voit les marques des anciens volcans. M. Guétard y a reconnu des laves toutes semblables à celles du Vésuve. Mém. de l'acad. pour 1752; M. Faujas de S. Fond, Traité des volcans éteints du Vivarais; M. Giraud Soulavie, histoire naturelle de la France méridionale.

M. Montet a trouvé aussi les laves de plusieurs volcans éteints, dans le bas Languedoc, & Montpellier en est pavé, Mém. de 1760, page 468; il y en a surtout beaucoup du côté de Pézénas & d'Agde; on y trouve le basalte semblable à celui dont il est parlé dans Pline, dans la continuation de la lithogéognosie de Pott, p. 219, & dans les Transf. Phil. Tome XLVIII, p. 226 & 238.

Il y a dans l'Allemagne des mines de charbon qui se sont allumées, voyez M. Lehmann dans l'art des mines, Tome I. page 329; Pline, L. II. Ch. 79, 80, 81, 82, 84; Agricola, *de ortu & causis subterraneorum*, Lib. II. Cap. 20.

CHAPITRE IX.

De la nature des laves du mont Vésuve.

La lave, en italien *Lava*, cette matière qui est sortie en si grande quantité dans les éruptions du Vésuve, ressemble extérieurement au fer fondu; mais en-dedans l'on voit que ce n'est qu'une sorte de vitrification opaque, dont l'aspect est semblable à celui d'une pierre d'aimant. Quand elle est polie, elle approche de la serpentine, avec cette différence qu'elle ne tire pas tant sur le verd.

La lave a la consistance d'une pâte ou bouillie épaisse quand elle sort du volcan; elle coule lentement, & s'étend avec peine quand elle est refroidie; les torrens qu'elle forme ressemblent, suivant la comparaison de M. de la Condamine, à une mer de matière épaisse & tenace, dont les vagues commenceroient à se calmer:

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam
Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa.
Georg. I. Æn. 3. v. 576.

Le mouvement intérieur du feu dans les laves ardentes soulève les parties déjà consolidées, & forme les éminences que l'on voit à la surface des torrens de laves. Certains endroits ressemblent à des cables de vaisseaux, pliés en rond. Si, quand elle est encore coulante, on la soulève avec un bâton, elle se gonfle aussitôt & devient poreuse à raison de son état de demi-vitrification. C'est ainsi qu'on a vu, en 1760, les ardoises de Royaumont, frappées du tonnerre, se dilater, se boursoufler, jusqu'à prendre huit à neuf lignes d'épaisseur, & à pouvoir nager sur l'eau. Histoire de l'académie, 1760.

On voit auſſi que la lave exerce ſouvent une très-grande force expanſive, elle forme des ondes, des cavités, des pointes, des grottes, des eſpèces d'aqueducs, & elle ſoulève la plate-forme de l'entonnoir du Véſuve, juſqu'à la porter preſqu'à l'orifice ſupérieur, comme cela eſt arrivé en 1755, depuis le 23 Février juſqu'au 6 Juillet, & en 1767.

On apperçoit dans la lave des parties de fer & des parties de pierres; mais les particules métalliques ſont en petite quantité, puiſque la lave pèſe un neuvième ou un dixième de moins que la pierre naturelle du Véſuve. La lave agit ſur la bouſſole, ce qui prouve qu'elle contient du fer. L'abbé Nollet ajoute, qu'étant au bord du baſſin, il reſpiroit une odeur ſemblable à celle du fer diſſous dans de l'eſprit de ſel. Les pyrites du Véſuve étant analyſées donnent du fer très-pur; M. Cadet en a trouvé dans la lave, qu'il avoit pulvériſée avec beaucoup de peine, comme nous le dirons bientôt; les cendres même du Véſuve contiennent du fer qui eſt attirable par l'aimant. En général, toute lave eſt une pierre mélangée, formée d'une pâte plus ou moins avancée dans ſa vitrification, & dans laquelle on trouve des fragmens de différentes ſubſtances pierreuſes.

La lave eſt plus ou moins facile à fondre; cela vient de ce qu'elle eſt dans un état fort voiſin de celui de verre, mais qu'elle renferme trop de parties réfractaires, qui ne ſont pas ſuſceptibles d'une parfaite vitrification. L'abbé Nollet regardant le fourneau du Véſuve en 1749, dans un temps où depuis un an l'embraſement ne ceſſoit d'augmenter, vit que les maſſes ardentes que lançoient la vapeur & la flamme étoient une eſpèce de pâte qui ſe déchiroit en l'air, changeoit de forme, & en retombant ſur le rocher, s'applatiſſoit comme de la boue épaiſſe; ce qui prouve combien la vitri-

fication est imparfaite, même dans le centre de l'embrasement.

Depuis quelques années on fait en Languedoc des bouteilles de verre avec la lave des volcans éteints ; ce verre est noir, léger & dur, & on trouvera cette matière en abondance dans plusieurs provinces de France.

Suivant les expériences de M. Cadet, la poudre de lave se dissout dans tous les acides, mais surtout dans l'acide vitriolique, avec lequel elle fait une vive effervescence (1). Si l'on mêle cette dissolution avec de l'esprit de vin, & qu'on y mette le feu, la flamme prend une belle couleur verte; l'alkali volatil donne une couleur bleue à cette dissolution, ce qui prouve qu'elle contient un peu de cuivre. Cette même dissolution filtrée & évaporée donne des crystaux de vitriol de mars très-réguliers, des crystaux d'alun, & un sel en petites aiguilles soyeuses, qui ne peut se dissoudre dans l'eau froide, & qui paroît formé par l'union de l'acide vitriolique & d'une terre calcaire contenue dans la lave; il est donc probable que la matière de la lave contenoit des terres, vitrifiable, argilleuse & calcaire, ainsi que des pyrites; la violence du feu en ayant enlevé le soufre, c'est-à-dire, le phlogistique & l'acide vitriolique, a fondu la terre vitrifiable à l'aide de la terre calcaire qui y étoit contenue, & dont on rencontre encore quelques vestiges dans la lave, & il s'est formé un verre opaque coloré par le fer & le cuivre. On peut voir des expériences à ce sujet dans l'Histoire de l'académie, 1761, page 63, & dans les œuvres de Bergman, une belle analyse sur les produits volcaniques.

(1) Il y a pourtant un physicien de Naples, qui assure que la lave ne se dissout point dans les acides, & que l'effervescence ne vient que de quelques parcelles de terre ou de pierre calcaire, qui ordinairement s'y trouvent mêlées; mais les expériences suivantes me paroissent décider le contraire.

M. Montet, habile chimiste de Montpellier, a trouvé du soufre pur dans la sublimation de la lave du Vésuve (1).

La qualité un peu spongieuse de cette lave la rend très-propre à servir de pavé ; elle est fort dure, elle n'est point glissante. Aussi la ville de Naples en est pavée, & les anciennes villes de Herculanum & Pompeii l'étoient déjà. On s'en sert pour bâtir certains édifices auxquels on veut donner plus de solidité ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Rome même & toute la voie Appienne, depuis Rome jusqu'à Radicofani, sont pavées aussi de laves semblables, tirées d'anciens volcans, comme M. de la Condamine l'a observé en 1755. Mémoires de l'académie, 1757, page 375.

Cette lave dure, compacte, homogène, bleuâtre, est une espèce de basalte, moins dur que celui d'Egypte, mais qui fait du feu au briquet ; sa pesanteur spécifique est moindre d'environ un dixième que celle des pierres naturelles du Vésuve. On n'en trouve pas qui soit cristallisé en figures régulières comme celui de la chaussée des Géans, de l'Etna, du Languedoc, & de quelques autres volcans éteints, peut-être faudroit-il qu'il se fût refroidi dans le gouffre même du Vésuve, ou, suivant M. de Buffon, dans une eau qui eût saisi la matière ardente & encore molle ; mais on en trouve

(1) M. le commandeur de Dolomieu assure avoir trouvé de l'acide vitriolique pur & cristallisé, dans une grotte du mont Etna, dont on tiroit autrefois du soufre. M. Vandelli (*de Therm. Putav.*) dit avoir trouvé l'acide vitriolique, pur & fluide, dans les environs de Sienne & de Viterbe ; Bergman le cite dans sa sciagraphie. M. Baldassari assure qu'il l'a rencontré pur, concret & cristallisé, dans une grotte des bains de S. Philippe, à dix lieues de Sienne. Journal de physique, 1776, Tome VII, page 395. Mais M. Kirwan, dans ses élémens de minéralogie, 1785, p. 178, dit que les observations subséquentes de M. Murray, ont pleinement démenti ce fait, & il cite les Mémoires de Stockholm, Tome XXXVII.

en piles verticales de quatre à cinq pieds de large, il y en a de douze & de vingt-huit faces, ſuivant M. de Richeprey ; on en trouve en boules, ſur-tout à l'endroit de l'éruption de 1767, d'autres en forme de cables tordus.

Il y a une lave boueuſe, tendre, appelée *tafa* ; elle ſemble avoir été formée par des courans d'eau bouillante, remplie de pierres-ponces, de ſables noirs, & d'autres matières volcaniques. On trouve des tombeaux antiques, bâtis avec ces laves, & qui ne ſont pas fort altérés. On a creuſé dans cette lave tendre des grottes ſouterraines : il y en a une très-étendue entre Portici & Torre del Greco, au-deſſus du chemin qui va vers le Véſuve, & elle conduit à la plus belle carrière de laves qui ſoit en exploitation.

Ces laves contiennent toutes des criſtaux de ſchorl, matière vitrifiable, brillante, tranſparente ; ils ſont blancs, noirs, verds ou rouges. Il y en a dans les laves, les pierres-ponces, les cendres ; il y eſt en maſſe, en aiguilles ; quelquefois ces criſtaux baſaltiques, qu'on appelle ſchorl depuis quelques années, ne ſont point efferveſcence avec les acides ; ils ont une figure priſmatique, romboïdale, ou à-peu-près. Linnæus les met avec les borax ; la tourmaline, qui s'électriſe par la chaleur, paroît être un ſchorl d'un rouge jaunâtre. Voyez Franklin, Tome I, page 198.

Ces ſchorls de différentes couleurs font dire aux habitans, qu'il n'y a pas de pierres précieuſes qui ne ſe trouvent au Véſuve, mais ces pierres ont ſouvent très-peu de dureté ; il y en a même de farineuſes qui ſe réduiſent en pouſſière dans les doigts. M. Ferber croit qu'elles ſont le produit du feu ; M. Faujas les attribue à l'eau, parce qu'il en a trouvé dans des matières qui n'ont point éprouvé l'action du feu, & que la lave même qui en contient, ne paroît pas avoir éprouvé un feu aſſez violent.

On trouve aussi au Vésuve des grenats, des calcédoines, des zéolites, des crisolites, ou pierres jaunes en prismes octaëdres, terminés par des pyramides, & quelques autres cristaux, que M. l'abbé Galliani met au rang des topazes & des bérils, ou aiguemarines; enfin des cailloux verds ou jaunes, plus durs que les schorls, mais moins réguliers. Au reste, ces matières ont été décrites trop imparfaitement pour qu'on puisse bien les distinguer.

On fait avec ces sortes de laves, des bagues, des boucles d'oreilles, des tabatières qui coûtent jusqu'à mille francs, quand il y a des morceaux singuliers, où se trouvent des accidens rares comme des points rouges ou verds d'une belle couleur.

On fait aussi avec la lave des tasses, des tables, des chambranles de cheminées, & des suites d'échantillons, en choisissant des laves de toute sorte de couleur. M. Guétard en cite une de M. Guenée, où il y avoit quarante-cinq petits quarrés de diverses nuances, pointillés, brocatelés en blanc, jaune, gris, olivâtre, plus ou moins foncés, ce qui faisoit un assortiment très-curieux.

Ce travail des laves est très-long, car cette matière résiste à l'acier; & quand on veut la réduire en poudre, elle mord sur les pilons les plus durs.

M. de la Condamine n'a point trouvé de lave de cette espèce en Amérique, quoiqu'il ait souvent campé des semaines & des mois entiers sur les volcans de Pitchincha, de Chimboraço & de Cotopaxi; cependant l'espèce de cristal noirâtre, appelée vulgairement au Pérou *piedra de Gallinaço*, n'est autre chose qu'un verre formé par les volcans, ce qui prouve seulement que les matières de ces montagnes sont plus fusibles que celles du Vésuve, & plus disposées à la vitrification; mais il ajoute qu'il n'a point vu la montagne de Sangaï, de laquelle il coule un torrent de feu. Depuis son voyage sur Cotopaxi, l'on a vu sortir, en 1743, des flots

de matières enflammées & liquides. Il y avoit alors deux ſiècles que ce volcan n'avoit jeté ; les bords du cratère étoient couverts de neige juſqu'à huit-cent toiſes au-deſſous du ſommet tronqué de Cotopaxi. Nous ne ſavons pas ſi cette lave reſſemble à celle du Véſuve.

La pierre de gallinace, dont nous venons de parler, reſſemble parfaitement à la pierre obſidienne de Pline, ſur laquelle M. le comte de Caylus a donné un Mémoire à l'académie des inſcriptions en 1760 ; il prouve, d'après les expériences, que c'eſt une eſpèce de verre métallique, ou comme le préſume M. Guétard, un verre formé par la fuſion des glaiſes métalliques, une ſubſtance analogue au laitier que l'on trouve dans les fourneaux à fer, & qui eſt une demi-vitrification ou une écume mêlée de métal & de matières vitrifiées, due principalement au quartz fuſible de la mine.

La lave qui ſort quelquefois par la bouche ſupérieure du Véſuve, n'eſt jamais d'une vitrification parfaite, ni même la lave qui ſort par les flancs de la montagne ; parce que la matière trop fluide ne ſauroit être lancée en maſſe auſſi loin que celle qui a quelque conſiſtance, & ſurtout auſſi loin que les pierres enlevées par l'exploſion.

La matière ſpongieuſe que le Véſuve lance ſouvent, auſſi-bien que celle qui eſt à la ſurface des laves, quoique poreuſe, eſt de la même nature que la lave ; elle eſt quelquefois jaune au-dehors & blanchâtre au-dedans. C'eſt une pierre preſque vitrifiée, que l'on connoît ſous le nom de ſcorie de volcan ; quand elle eſt réduite en poudre & bouillie dans l'eau, elle lui donne à peine un petit goût ſalé ; mais elle devient plus blanche, & l'on y apperçoit des particules brillantes qui paroiſſent talqueuſes ; le Père de la Torre en a vu qui, ſous un volume égal, peſoit un ſeptième de moins que la pierre naturelle du Véſuve ; il y en a qui ſont

extrêmement poreuſes, & qui ſervent à faire des voûtes fort légères, comme nous l'avons remarqué à l'occaſion de Baies.

La cendre du Véſuve, ou la lave ancienne qui a couvert Herculanum, quoiqu'extrêmement ſubdiviſée, approche beaucoup de la nature de la lave pierreuſe & ſolide dont nous venons de parler; vue au microſcope, elle paroît contenir des particules ſalines, tranſparentes, des parties brillantes, & de petits grains noirs. Lorſqu'on en met dans le feu, elle donne d'abord une flamme bleue, mais ſans odeur de ſoufre; pulvériſée & bouillie dans l'eau, elle prend à peine un petit goût ſalé.

M. Nollet regardoit auſſi cette cendre comme une lave ordinaire, qui dans une fuſion plus parfaite a été lancée avec une impétuoſité plus grande; elle s'eſt diviſée en une eſpèce de pluie, qui eſt retombée ſous la forme d'une cendre, s'eſt appliquée exactement à tous les murs, & a rempli tous les vuides dans les villes d'Herculanum & de Pompeii. Mais ſuivant M. Faujas, c'eſt une pierre-ponce très-atténuée, mêlée de quelques élémens calcaires. *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8°. pag. 273.

Il y a eu de nos jours pluſieurs maiſons qu'il a fallu abandonner, à cauſe de la quantité de cette cendre qui avoit couvert les toits juſqu'à en cauſer l'éboulement, quoique la lave ne fût point dans cet état de fuſion extraordinaire; & j'ai vu moi-même, en 1765, dans un temps où le Véſuve étoit aſſez tranquille, une couche légère de cette cendre en poudre impalpable, qui avoit couvert les toits & les jardins de Portici pendant la nuit. Le Père de la Torre a obſervé en 1751 & 1754, que les premières laves qui ſortent ſont moins liquides que celles qui ſuccèdent, & que les dernières ne ſont qu'une écume noire très-légère, compoſée de matières qui ſont intimément mélangées.

Les matières écailleuses, *lastre*, que le Vésuve jette souvent, sont une croûte détachée de l'intérieur du fourneau, semblable à de la brique ou à de la terre cuite; il y a aussi sur la lave des écailles qui sont irrégulières, tantôt par ondes, & tantôt par filets; mais celles-ci sont de la même nature que la lave spongieuse, ou les scories, dont nous avons déjà parlé.

Les pyrites ou marcassites, que l'on trouve dans l'intérieur du Vésuve, sont quelquefois couleur de fer, quelquefois jaunâtres, plus pesantes que la lave; le Père de la Torre en a fait décomposer par un chimiste, on y a trouvé une petite quantité de fer pur & attirable par l'aimant, quelques parties de talc, & une portion de pierre semblable à celle qui fait le corps de la lave; le soufre qui entre principalement dans la composition des pyrites, se dissipe dans l'opération; nous avons déjà observé que les pyrites décomposées produisoient une partie de la lave dont il a été parlé ci-dessus, & qu'elles étoient la première cause des embrasemens spontanés des volcans; le talc ou mica, espèce de pierre transparente, écailleuse & brillante, s'y trouve en petits grains ou en petits feuillets, qu'on voit fort bien à la loupe, tantôt mêlé avec le sable du Vésuve, tantôt uni aux pierres qui sont lancées par le volcan; c'est une matière réfractaire qui résiste à la vitrification & à la calcination, & qu'on retrouve en nature dans les laves, & les autres matières du Vésuve. J'ai ramassé moi-même, sur le penchant de la montagne, des morceaux de lave qui étoient pleins de paillettes talqueuses. J'y ai ramassé aussi beaucoup de substance jaune, qui d'abord me paroissoit du soufre, mais qui ayant été conservée, & ensuite examinée de plus près, s'est trouvé n'être qu'une terre alumineuse, semblable à l'alun calciné, qui devient insipide au moment qu'on le calcine. Une

partie de cette substance que j'avois rapportée, ayant attiré l'humidité de l'air, avoit mouillé & percé le papier; elle étoit devenue un peu acide, comme cela arrive à de l'alun calciné, lorsqu'il a pris l'humidité de l'air, qui développe l'acide contenu dans ce sel.

La Lettre XI de M. Ferber contient ce qu'on peut lire de plus instructif & de plus important sur la partie minéralogique de volcans des environs de Naples, dont les savans ne s'étoient point occupés. Il a aussi donné une liste des productions volcaniques du Vésuve; M. Dietrich & M. Faujas de S. Fond y ont ajouté des remarques. On peut voir encore la description des moffettes du Vésuve, par M. Bartoloni, imprimée en 1772. M. l'abbé de Bottis a fait la collection la plus complète des productions du Vésuve; il la montre facilement aux voyageurs, & il se propose de la publier. M. l'abbé Galliani a aussi une collection de matières volcaniques rassemblées par sa famille, ou par lui depuis long-temps, dont il a fait imprimer le catalogue. Don Valenciani a une collection pareille; M. le chevalier Hamilton en a envoyé une au Musæum de Londres: on peut voir son ouvrage, intitulé, Œuvres complètes de M. le chevalier Hamilton, à Paris, chez Moutard, 1781, 506 pages in-8°. & surtout la Minéralogie des volcans, par M. Faujas de S. Fond.

Lorsque la lave a séjourné long-temps dans des lieux-bas, elle se couvre insensiblement des sels de l'air, des parties végétales que les vents promènent dans les campagnes, enfin des terres que les eaux détachent des montagnes, il s'y forme un terrain labourable, une campagne fertile & habitée; M. Serrao dit que les Dominicains de la *Madonna dell' Arco*, un peu au nord du Vésuve, ayant fait creuser un puits d'environ deux cent quarante pieds, on rencontra trois couches de laves l'une sur l'au-

tre, séparées par des couches de terre, ce qui prouve que ce pays a été trois fois habité, & trois fois abandonné & dévasté par les éruptions du Vésuve. Il y a lieu de croire que ce furent des éruptions plus anciennes que l'an 79. Voyez M. Serrao, Histoire du Vésuve, page 117. J'ai rapporté ci-dessus la même chose des jardins de Portici.

Les tremblemens de terre se font sentir de temps à autres aux environs du Vésuve: j'ai vu dans une ferme de *Cacciabella*, village de la plaine de Nola, une grande loge de paille faite au milieu d'une cour dans le temps qu'un tremblement de terre avoit fait déserter les bâtimens de la ferme.

Le danger d'être embrasé, inondé, englouti, n'est pas le seul auquel on soit exposé dans le voisinage du Vésuve, on croit que ses éruptions produisent aussi quelquefois des maladies épidémiques: on en peut voir un exemple dans le livre du Père de la Torre, à l'occasion de celle de 1755.

On a souvent pensé qu'il y avoit des communications souterraines entre le Vésuve, la Solfatare, les isles de Lipari & le mont Gibel en Sicile, quoique celui-ci soit à quatre-vingt lieues du mont Vésuve; le Père Kircher le croyoit. La principale raison qu'on en a donnée, c'est la quantité prodigieuse des matières qui sont sorties du Vésuve, & qui ont couvert une grande partie des campagnes voisines; pour juger du mérite de cette preuve, le Père de la Torre a essayé de comparer ces laves avec l'espace vuide qu'il y a au-dedans du Vésuve; en supposant seulement cent & trente pieds de hauteur pour la partie qui se voyoit en 1755, & trois cent soixante-dix-sept pieds pour la profondeur du gouffre qui étoit au-dessous, il contiendroit 1, 510, 460, 879 pieds cubes de matière; & il pourroit renfermer vingt-quatre fois toute la lave qui sortit en 1737, en calculant l'espace qu'elle devoit occuper dans son état naturel; cela suffit

ſuffit pour faire croire que la quantité des laves ſorties du Véſuve n'exige pas un eſpace plus conſidérable que le creux même de la montagne, ou du moins les environs de ſa baſe; le pays eût été ruiné depuis long-temps, ſi un braſier auſſi vaſte & profond en avoit miné tout l'intérieur depuis tant de ſiècles.

Le Père d'Amato, dans ſa diſſertation imprimée à Paris 1760, à la ſuite de l'hiſtoire du Père de la Torre, prouve aſſez au long qu'il ne peut pas y avoir de communication; M. d'Arthenay lui-même nous en fournit une preuve dans ſon mémoire: car quoiqu'il fût perſuadé de la communication du Véſuve avec la Solfatare, il avoue, d'après ſes propres obſervations, qu'il n'y avoit dans leurs effets aucune correſpondance; dans l'éruption de 1751, & dans celle de 1754, il ne ſurvint aucun changement à la Solfatare, il n'y parut pas la moindre flamme, & elle ne fuma ni plus ni moins qu'auparavant. Mémoires préſentés, &c. Tome IV. pag. 171.

Il y a bien moins encore de liaiſon entre l'Etna & le Véſuve; le pays qui les ſépare eût été bouleverſé bien des fois ſi le feu exiſtoit dans tout cet intervalle. Le Véſuve, en 1751, eut une éruption qui dura pendant trois mois, il n'y en eut point dans le premier; au contraire, à la ſuite de celle du Véſuve, qui commença le 3 Décembre 1754, il y en eut une de l'Etna dans les premiers jours de Mars 1755, & toutes deux ſe trouvèrent avoir lieu dans le même temps pendant pluſieurs ſemaines. Il n'eſt donc pas vrai, comme les uns l'ont dit, que ces deux volcans s'embraſent en même temps par une cauſe commune; ou comme d'autres l'ont prétendu, que quand l'un s'enflamme, l'autre s'éteint; ces deux faits peuvent s'être rencontrés, mais c'eſt un haſard qui me paroît n'indiquer aucune relation entre les deux montagnes. Au

reste, M. le commandeur de Dolomieu attribue les tremblemens de terre qui ont dévasté la Calabre en 1783, à une raréfaction d'air & d'eau causée par le Vésuve, & qu'il croit s'être étendue à trente lieues de distance. *Mémoire sur les tremblemens de terre*, à Rome, 1784.

On peut voir au sujet du mont Etna, l'histoire qu'en a donnée Borelli, Carrera, *Descript. mont. Æt.* Antoine Philotée, *Topograph. mont. Æt.* M. Bourdelot, Recherches & observations naturelles. *Opuscoli filosofici del signor D. Tommaso Campailla patrizio modicano*, *in Palermo*, 1738. in-4to. L'ouvrage de M. Hamilton, *Campi phlegræi*, 1776, in-folio, & la traduction françoise imprimée à Paris. M. Latapie, qui a parcouru l'Italie en naturaliste, a lu, en 1780, une description de l'Etna à l'académie de Bourdeaux, dont on doit désirer la publication.

On étoit si tranquille à Catana, avant l'éruption de l'Etna en 1536, qu'on commençoit à douter de ce que les anciens avoient raconté de ce volcan. Sa plus violente éruption fut celle de 1669; le Père la Torre, art. 97, raconte celle du mois de Mars 1755.

Si l'on trouve des matières volcaniques dans l'intervalle du Vésuve à l'Etna, elles proviennent des volcans éteints qui existoient autrefois, & qui étoient également voisins de la surface de la terre. En effet, les traces des volcans, ouverts autrefois à la surface même de la terre, se trouvent en grand nombre, soit au midi de Naples, soit au nord: toutes les collines, les éminences & les montagnes à l'occident de Naples, sont des volcans éteints; la Solfatare n'est pas le principal point, ni le centre de ces volcans, c'est la montagne des Camaldules, presque aussi haute que le Vésuve, on reconnoît tout autour un grand nombre de cratères; ces volcans éteints sont tous des cônes creux &

tronqués ; M. Hamilton en a décrits plusieurs : il s'en trouve à Pausilipe, à Baies, à Caserte, à Capoue ; ils ne sont séparés du Vésuve que par le Sebeto & la plaine qu'il arrose ; ils concourent avec ce volcan à élever considérablement la côte de Naples ; cette ville est bâtie sur des éminences qu'ils ont formées. Les isles d'Ischia, de Procida, Nisita, Monte Christo, sont aussi des volcans éteints ; la plaine comprise entre le Vésuve & l'Apennin est formée de matières volcaniques : à quelque profondeur qu'on y creuse, on en trouve sous une première couche composée de débris de végétaux ; elles ne viennent pas toutes du Vésuve, puisqu'à une grande distance, on trouve des laves sans qu'il y en ait dans l'intervalle.

Au-delà de Capoue & jusqu'à Calvi, douze lieues au nord du Vésuve, on monte beaucoup, les terres y sont encore volcaniques, & les rochers sont des laves tendres. Voyez M. de Saussure, Journal de physique, Janvier 1776.

On parcourt ensuite trente lieues dans l'intérieur des montagnes sans trouver de vestiges de feu, on ne les retrouve qu'aux environs de Ferentino dans les Etats du Pape ; une chaîne de l'Apennin qui se termine à Gaëta & à Terracina interrompt toute communication avec les volcans de Naples, & ceux qui commencent aux environs de Rome s'étendent jusqu'au Siennois, sur une longueur de plus de trente lieues en Toscane.

M. de Richeprey a trouvé dans l'isle de Corse, qui commence à plus de vingt-cinq lieues des côtes de la Toscane, de beaux basaltes, ce qui paroît indiquer d'anciens volcans dans cette isle.

Nous ne conduirons pas plus loin notre description du Vésuve ; ceux qui voudroient de plus grands détails les trouveront dans les ouvrages que j'ai cités, & dans beaucoup d'autres, dont le Père de la Torre a donné le catalogue.

M. l'abbé Don Gaetano de Bottis travaille à une grande histoire du Vésuve, depuis son origine jusqu'à nos jours; il s'en est occupé long-temps: s'il ne peut parvenir à la faire imprimer, elle pourroit former divers mémoires pour l'académie des sciences de Naples; mais on n'a point encore commencé l'impression de ces mémoires.

CHAPITRE X.

Des ruines de Pompeii, de Stabia & de Pæstum.

Revenus au bas du mont Vésuve, nous continuâmes notre route sur la côte de Portici, le long des villages de Resina & de Torre del Greco, qui sont remplis de belles maisons. J'ai remarqué celle qu'avoit le cardinal Spinelli, archevêque de Naples; celle du duc de *Casacalenda* & *le Mortelle*, canton destiné à la chasse du roi, à peu de distance de la mer.

Il y a au village de Torre dell' Annunziata une manufacture de fusils, formée d'environ soixante ouvriers, & où l'on travaille principalement pour le compte du roi. Il y a aussi une manufacture d'épées & de couteaux, un moulin à poudre & un attelier pour le salpêtre.

Pompeii ou *Pompeia*, qui est à une demi-lieue plus loin, étoit une ancienne ville, qui fut ensevelie, comme Herculanum, sous les cendres du Vésuve, l'an 79; elle a été retrouvée, par hasard, comme la premiere, vers 1750, par des paysans qui avoient creusé pour une plantation d'arbres, près du fleuve Sarno, à quatre lieues & demie de Naples, & à deux lieues & demie de la bouche du Vésuve. Camillo Pellegrino, Capaccio, & d'autres auteurs en avoient déjà parlé, mais sans pouvoir

assigner sa situation. Cette ville étoit enfouïe sous une espèce de *rapillo*, ou cendre grise, remplie de petites pierres-ponces blanches, les plus grosses ont quatre à cinq pouces en quarré (1); elle étoit recouverte d'une cendre plus noire; mais à une bien moindre hauteur qu'Herculanum, à peine y a-t-il quelques pieds au-dessus des édifices, & l'on y trouve la facilité de déblayer les terres par-dessus, sans être obligé de creuser à la sappe, & d'étayer la terre comme dans les ruines d'Herculanum; il n'y a que des vignes & des arbres au-dessus de la terre qui couvre Pompeii, & le roi, pour acheter le droit d'y fouiller, n'a pas une dépense bien considérable à faire.

C'est vers 1755 que l'on commença ces fouilles; on y mit d'abord peu de monde, & il y avoit en 1765 peu d'espace découvert; mais on a continué de s'en occuper, & l'on peut actuellement s'y promener comme dans nos villes. Les premiers endroits où l'on fouilla sont à un quart de lieue de la mer, sur une hauteur; on y voit une porte de ville & des tombeaux, qui sont sur le chemin hors de la ville; le chemin est large, bordé de parapets des deux côtés, comme la voie Appia; mais ce chemin ne paroît pas être en face de la porte. Celle-ci est composée d'une grande ouverture & de deux petites; le parapet déborde en dedans de la grande porte de deux pieds environ, & il déborde dans la petite à droite de la même quantité; ce qui forme un coup d'œil bizarre.

On a aussi découvert une partie de rue, longue de soixante toises, & large de douze pieds, pavée de grandes laves, & finissant vers l'occident à cette

(1) On trouve dans cette cendre des cristaux de schorl blanc, très-petits, en forme de grenats; la plupart très-farineux : on y trouve d'autres cristaux vitreux, de différentes grosseurs, qui ont jusqu'à quatre lignes de diamètre, & qui ont seize faces en trapezes, dont les côtés sont inégaux. Ferber, Lett. XI.

porte. On voit des deux côtés de la rue les pierres usées par les roues des chars, & des troitoirs de trois pieds de chaque côté ; on voit que les roues étoient à quatre pieds de distance l'une de l'autre.

Le temple d'Isis découvert à Pompeii est la partie la plus curieuse de ces antiquités. Il a extérieurement quinze toises de long sur dix de largeur. Il étoit hypêtre, c'est-à-dire découvert, *sub æthere*, environné d'une galerie couverte ; il y avoit dans le milieu un sanctuaire plus élevé. Ce temple a été dessiné par M. Després, pensionnaire du roi à l'académie de Rome, & l'estampe se trouve à Paris chez Basan ; on en trouve aussi une description & des figures dans le Voyage pittoresque de Naples, Tome II, page 115. M. Migliacci a donné sur le même sujet un mémoire, intitulé : *Il tempio d'Iside nuovamente scoperto.*

Les colonnes de l'enceinte sont restées dans leur entier ; elles sont doriques & ont neuf pieds & demi de hauteur ; les autres ont été en partie renversées. Le temple étoit presqu'entièrement construit en briques, revêtu d'une sorte de stuc très-durable, dont les anciens faisoient un fréquent usage. Le style de cette architecture est plus agréable que sévère, les ordres sont d'une petite proportion. On l'a trouvé garni des ustensiles nécessaires aux cérémonies, candélabres, lampes, patères ; on y a même découvert des squelettes de prêtres, surpris dans leurs fonctions par la pluie de cendres qui les ensevelit. Sur les murs étoient peints des attributs & des emblêmes relatifs au culte d'Isis, l'Ibis, l'Hippopotame, le Lótus ; on y a trouvé la représentation des prêtres dans leur habillement consacré, qui étoit de lin blanc, la tête rase, leur chaussure d'un tissu fin & souple qui accusoit le nud.

Sur deux autels qui sont à côté des marches par

lesquelles on montoit au sanctuaire, se sont trouvées des tables isiaques ; elles sont déposées au Musæum de Portici, ainsi que les autres meubles & peintures qu'on a détachées des murailles, & les statues de Vénus, de Bacchus, de Priape, &c. qui étoient dans des niches.

L'escalier qui conduit au sanctuaire, où étoit la principale statue, est étroit, revêtu de marbre blanc qui a un œil verdâtre ; il y a deux autels isolés, qui sont encore sur pied dans leur entier, & il y en avoit d'autres plus petits. Au milieu du temple est une espèce de petite chapelle bâtie en pierres, & qui renferme un escalier, au fond duquel on éprouve une vapeur dangereuse, qui est peut-être une suite de celle dont parle Sénèque.

Dans le même temple, & sous l'endroit où étoit placée la statue, il y avoit une espèce de souterrain en forme de four, où peut-être on se plaçoit pour dicter les oracles.

A côté du péristile étoit une sacristie où l'on a trouvé un squelette de prêtre vers la muraille ; & près de-là une fontaine & un tombeau, sous lequel passe aujourd'hui la rivière.

L'inscription de ce temple est celle-ci : *N. Popidius. N. F. Celsinus, Ædem Isidis terræ motu conlapsam à fondamento P. sua restituit. Hunc Decuriones ob liberalitatem, cùm esset annorum sex., ordini suo gratis adlegerunt.* Cette inscription a servi à prouver que l'on ne pouvoit être décurion quand on avoit soixante ans, sans une cause extraordinaire ; elle indique aussi le tremblement de terre de l'an 63, dont parle Sénèque. C'est une chose bien singulière & bien curieuse que de se retrouver ainsi dans le milieu d'un temple romain, bâti il y a dix-sept cent ans, devant les mêmes autels où ces maîtres du monde ont sacrifié, environné des mêmes murs, occupé de la vue des mêmes objets ; & d'y retrouver tout à la même place, dans le

même ordre, sans que la forme, la matière, la situation de toutes les parties aient éprouvé le moindre changement; la cendre du Vésuve a été un préservatif contre l'injure des temps, les tremblemens de terre, les éruptions postérieures, & le pillage des Barbares.

On voit aussi les restes d'un petit temple grec, de douze toises de long, dans le goût de ceux de Pæstum, dont nous parlerons plus bas; il n'y a que deux colonnes en place, il avoit été probablement détruit par le tremblement de terre. M. Renard a dessiné les restes, & rétabli l'édifice par un dessin qui se voit dans le Voyage pittoresque.

Entre ces deux temples on a trouvé un édifice de vingt trois toises de long, dont la plupart des colonnes sont encore sur pied, qui servoit à l'habitation & au service des troupes; car on y a trouvé beaucoup d'armures, des casques, une trompette singulière, qui a six flûtes d'ivoire à la partie inférieure, sept à huit squelettes enchaînés, des peintures de soldats armés; M. Després l'a dessiné, malgré la vigilance des gardes, & rétabli dans son ancien état. Il y a plusieurs planches pour ce monument, dans le Voyage pittoresque.

On a trouvé un théâtre que l'on commençoit à nettoyer en 1765; on distingue le corridor qui est tout autour, les gradins & l'escalier qui y conduisoit.

Il y a un amphithéâtre qui n'est point découvert, mais dont la place est bien marquée par les murs qui l'environnent. Cet amphithéâtre paroît avoir été destiné aux combats des lutteurs.

On a découvert près de la ville une maison dont la cour étoit décorée de plusieurs colonnes qui formoient un péristile fort riche, mais d'une très-petite proportion. En général, toute cette maison est très-resserrée dans ses détails & dans tout ce qui la compose. M. Hamilton, en parlant de cette

maiſon, décrit la manière dont étoient conſtruites la plupart de celles qui compoſoient cette ancienne ville (1). Elles n'avoient que deux étages, ou trois au plus. Le poids des matières ſorties du Véſuve dans l'éruption, a endommagé toutes les parties ſupérieures des maiſons, mais les plans inférieurs ſont auſſi entiers qu'au moment où ils ont été bâtis.

La plus grande partie de ces maiſons conſiſte en une cour quarrée, avec une fontaine dans le milieu, & pluſieurs petites chambres autour, qui communiquent avec la cour. Il y avoit ordinairement un périſtile couvert & ſupporté par des colonnes tout autour de la cour, même dans les plus petites maiſons. Ces galeries couvertes étoient ſans doute deſtinées à apporter de l'ombre & de la fraîcheur : peu de fenêtres donnoient ſur la rue, excepté lorſque par la nature de la conſtruction de leurs maiſons, ils ne pouvoient l'éviter ; & dans ce cas, les fenêtres étoient aſſez élevées, pour que l'intérieur fût à l'abri des regards. Toutes les maiſons ſe reſſemblent, autant par la diſtribution du plan, que par la décoration des appartemens. Les chambres ſont en général très-petites, de dix à douze pieds en quarré ; on a même trouvé que dans une de ces chambres où étoit un lit de fer, la muraille a été entaillée pour pouvoir le placer ; cette petite pièce a à peine ſix pieds en quarré, & cependant elle étoit également peinte, & le pavé meme étoit en moſaïque.

Ces pièces qui n'ont que dix à douze pieds de large, ont cependant quatorze ou dix-huit pieds de haut ; elles ont peu de communication de l'une à l'autre ; elles ſont preſque toutes ſans fenêtres, excepté les appartemens ſitués ſur le jardin, &

(1) *Account of the diſcoveries at Pompeii. By Sir William Hamilton. Voyage pittoreſque*, Tome II, page 126.

qu'on peut penser avoir été destinés pour les femmes : plusieurs de ces chambres ne recevoient de jour que par la porte ou par une ouverture faite au-dessus. On a trouvé des vitres dans la belle maison dont nous avons parlé ; mais il paroît qu'elles étoient très-rares, comme nous l'avons dit ci-dessus.

On n'employoit point de bois de charpente pour les appartemens, excepté pour les fenêtres & les portes ; les voûtes étoient presque plates, les planchers étoient faits en mosaïque ; le goût général étoit de décorer les plafonds & les murailles avec de petites figures peintes, ou des médaillons de stuc en bas-relief. Leur mérite consistoit dans la vivacité des couleurs, ainsi que dans le choix & la délicatesse des ornemens, dans lesquels on voit que ces anciens ont montré du goût.

Il restoit sur un mur une petite perspective d'environ dix-huit pouces en quarré, qui est encore toute fraîche de couleur ; le bleu d'azur y paroît comme s'il venoit d'être employé ; le sujet est une maison de campagne avec ses jardins, sa couverture en tuiles, son portique & une pièce d'eau au bas de la maison. J'y voyois avec plaisir le goût des bâtimens de ce temps-là, qu'on n'auroit peut-être jamais connu sans une découverte aussi curieuse : à l'aspect de ce morceau qui étoit en place, & des autres murs qu'on a dégradés pour enlever les peintures, je n'ai pu m'empêcher de me plaindre de ce déplacement. Ces peintures ont bien plus de prix à l'endroit pour lequel elles avoient été faites, qu'elles n'en auront dans les cabinets de Portici ; elles y feroient partie d'un tout qu'il eût été beau de conserver en entier, & elles seroient moins dégradées.

Beaucoup de maisons étoient peintes en dehors comme en dedans : on distingue les enseignes des différentes boutiques, entr'autres celle d'un mar-

chand de liqueurs, & une autre qui représente un Priape : l'on croit que c'étoit l'indication d'un *Venerium* ; peut-être aussi n'étoit-il représenté là que comme symbole du dieu des jardins ; enfin, ce pouvoit être l'enseigne d'un marchand de *phallum*, ou de ces représentations, qui, malgré leur obscénité, avoient cependant un objet religieux, comme nous l'avons déjà dit.

Au bas d'un escalier qui conduisoit à une cave, on a trouvé vingt-sept squelettes de femmes, qui probablement s'y étoient refugiées ; on a trouvé aussi une femme renversée à côté d'une chaudière dans une espèce de cuisine.

J'ai remarqué sans peine dans les bâtimens de Pompeii, beaucoup de laves pierreuses & vitrifiées dont est pavée la voie Appia, & qui prouvent évidemment les éruptions plus anciennes que celle de l'an 79 ; mais j'ai rapporté déjà d'autres preuves du même fait.

La ville est bâtie sur des cendres semblables à celles qui la recouvrent ; au-dessous on trouve un souterrain voûté dont on ignore l'issue.

Il y avoit en 1765 environ cinquante travailleurs occupés dans les fouilles de Pompeii, & il y en a davantage actuellement. On travaille avec beaucoup de ménagement pour ne pas faire tort aux possesseurs des fonds. Quand on a fouillé une partie, & qu'on a enlevé les statues, médailles ou autres objets remarquables pour le cabinet de Portici, on remet la terre dans les fouilles. Il y a dans les appartemens de Portici un beau vase antique de marbre de Paros, qu'on a trouvé dans ces ruines ; il est aussi beau par la forme que par le dessin d'une fête de Bacchus, qui y est représentée en bas-relief ; deux belles mosaïques dont Winkelman a parlé, & qu'il met au-dessus de celles du cardinal Furietti au Capitole ; on y voit le nom de l'ouvrier, Dioscoride de Samos.

Enfin, on y a trouvé des médailles d'or, entr'autres une de Domitien, frappée lorsqu'il n'étoit encore que César, puisque cette ville fut ruinée avant son règne, sous celui de Titus son frère. Mais il y a bien moins de belles choses à Pompeii qu'à Herculanum.

M. le chevalier Hamilton a fait graver plusieurs antiquités de Pompeii; il y en a aussi dans le Voyage pittoresque, Tome II; savoir, la rue principale, le quartier des soldats, le temple dont nous avons parlé, le tombeau de Mammia, grande prêtresse, un autre temple; tous ces monumens y sont représentés dans leur état actuel, & dans l'état où ils devoient être avant que la ville fût engloutie: ces restaurations ont été composées par M. Després.

M. Vico a lu deux grands mémoires sur Pompeii à l'académie de Naples, & ils paroîtront dans le premier volume des Mémoires de cette académie.

Après avoir vu Pompeii, nous tournâmes à l'orient, le long des racines du Vésuve, pour voir entre *Bosco* & le *Mauro*, un étang prodigieux de lave; elle est noire & rouge, beaucoup plus fondue que celle que j'avois vue ailleurs, sa surface est ondée & tortillée d'une façon singulière; mais elle n'est point couverte de pierres-ponces & de pierres spongieuses, qui rendent les laves ordinairement si raboteuses.

De-là nous tournâmes le Vésuve par le côté d'Ottaiano, de Somma & de S. Anastasio. La maison de Solimène, située près du Vésuve du côté d'Ottaiano, est dans un site agréable & pittoresque; on en trouve la vue dans le Voyage de Naples. Nous ne vîmes que de loin l'ancienne ville de Nola, célèbre par la mort d'Auguste. Ce fut la patrie de S. Paulin & celle de Jordano Bruno, qui fut brûlé comme athée à Rome en 1600.

C'est des anciens tombeaux près de Nola, qu'ont été tirés en divers temps la plupart des vases anti-

ques, de terre rougeâtre, ornés de peintures, qu'on appelle en Italie & en France vases étrusques, parce qu'on en a trouvé aussi dans la Toscane. Winkelman, Tome I, page 190. Les principales collections sont celle du Vatican, celle du comte Mastilli à Nola & à Naples, celles de Porcinari, de Noja, & de la bibliothéque des Théatins à Naples.

Au delà de Nola est *Monte Virgine*, dont nous avons parlé.

STABIA étoit sur le bord de la mer, à cinq lieues au sud-est de Naples : on voit à un mille de la petite ville de *Castell' a Mare*, les fouilles que l'on a faites dans les ruines de cette ancienne ville, qui fut possédée d'abord par les Osques, ensuite par les Etrusques, les Pélasges & les Samnites; ces derniers en furent chassés par les Romains l'an 89 avant Jésus-Christ, sous le consulat de Pompée & de Caton : Stabia fut détruite par Sylla, & réduite à l'état d'un simple village, qui existoit encore du temps de Pline le jeune; il en marque même la situation. (Liv. VII. Epît. XVI.) Columelle, Liv. X, v. 139, fait l'éloge des eaux de Stabia :

Fontibus & Stabiæ celebres & Vesuvia rura.

La fouille que l'on y a faite n'est pas profonde; mais à mesure que l'on découvre un endroit, on le remplit pour en fouiller un autre; tout ce que l'on y trouve de bronzes ou autres monumens antiques se porte dans le cabinet de Portici. Les ouvriers ont couvert la cabane où ils se reposent de tuiles antiques; elles sont six fois plus grandes que les nôtres, & elles s'emboîtent l'une dans l'autre, en forme de crochet, par des courbures en sens contraires. On avoit cessé les fouilles de Stabia, & l'on avoit muré l'entrée jusqu'au temps où l'on auroit fini celles d'Herculanum & de Pom-

peii, mais on m'écrit qu'on a repris ces travaux.

Il y a des eaux minérales à *Castell' a Mare*, sur lesquelles le docteur Raymond de Maio a donné un savant traité en 1754. M. Andria en a aussi donné l'analyse dans son traité des eaux minérales.

Sur la même côte & près du cap de Minerve (1) *Punta della Campanella*, à douze mille toises de Naples, on trouve la ville de Sorrento, *Surrentum*, célébrée par les anciens; elle est encore remarquable par les débris d'antiquités, par les maisons de campagne dont elle est environnée, & par la fertilité des campagnes voisines, qui sont le potager de Naples. Le vin, le gibier, le poisson, tout y est excellent. Tous les paysans des environs élèvent des veaux qui sont très-recherchés, & dont la viande est en effet d'une extrême délicatesse.

Vis-à-vis du cap de Minerve, on voit l'isle de *Capri*, ou Caprée, célèbre autrefois par la retraite de Tibère; elle a environ trois mille cinq cent toises de long. M. de Chabert, de l'académie des sciences, dans le voyage qu'il faisoit par ordre du roi en 1766, a trouvé qu'il y avoit seize mille deux cent cinquante toises de distance entre le palais du roi de Naples, & la tour qui est à la pointe *est* de cette isle de Caprée. M. Giraldi, antiquaire du roi de Danemarck, & qui avoit habité dans cette isle, se proposoit d'en donner la description, comme nous l'apprend M. Ferber; il avoit même fait graver, par Volpato, une grande planche représentant le palais de Tibère. Dans le troisième volume du Voyage pittoresque, on trouve l'histoire & la description de cette isle; elle contient deux villages, Capri & Anacapri, & environ neuf mille habitans; ils sont industrieux & actifs, pê-

(1) Ce cap tiroit son nom d'un ancien temple, qu'on disoit avoir été bâti par Ulysse, Strabon, Liv. V; suivant lui Surrentum avoit été habitée par les Sirennes, & en tiroit son nom.

cheurs ou constructeurs. La partie occidentale est abondante & cultivée.

Le village ou la ville de Capri est dans le fond d'une anse défendue par des rochers, & dans une situation fort agréable.

Auguste habita cette isle sur la fin de sa vie. Suétone nous apprend qu'il s'y plaisoit beaucoup; & il parle des pièces de théâtre qu'on y représentoit devant lui. Mais si Caprée avoit été sous Auguste le séjour de la paix, de la liberté & des lettres, elle devint sous Tibère celui de l'esclavage, de la haine & du vice dans toute sa laideur. Ce fut l'an 27 que ce tyran voluptueux, défiant, farouche & cruel alla cacher ses débauches dans ce lieu inaccessible, mais situé sous le plus beau ciel, & d'où il faisoit trembler Rome, l'empire & l'univers connu. La quantité de ruines & de vestiges de constructions anciennes que l'on rencontre à chaque pas prouve qu'elle étoit couverte de jardins & de maisons. Tacite parle de douze palais que Tibère y fit construire. Il y avoit le long du rivage des grottes souterraines, *Sellariæ*, qui étoient autant de retraites consacrées à la débauche. On en reconnoît encore quelques-unes. Plus haut l'on trouve un hermitage entouré de ruines & de fabriques énormes, dont il ne reste plus que quelques conserves d'eau; ces vastes réservoirs étoient, suivant les apparences, destinés à renfermer les eaux nécessaires pour arroser les jardins qui étoient au-dessous. Devant ces conserves d'eau il y a d'autres substructions & des arrachemens de murs que l'on suit encore long-temps, & qui peuvent faire croire qu'autrefois dans cet endroit il y avoit un très-grand palais, dont ces restes informes paroissent les soubassemens. On y trouve encore des revêtissemens de marbre, avec des morceaux de colonnes. Ce palais, placé à l'extrémité de l'isle, étoit terminé d'un côté par l'escarpement de la roche même, coupée à pic de quatre cent pieds de haut, & battue par la mer.

On voit dans Suétone que c'étoit de ce palais isolé & bâti à l'extrêmité de cette roche élevée, que Tibère faisoit précipiter sous ses yeux ceux sur qui il avoit épuisé les plus longs & les plus cruels supplices; des soldats les attendoient en bas avec des crocs & des rames pour les achever.

De l'autre côté de l'isle on distingue parmi les ruines deux galeries circulaires l'une sur l'autre, & au sommet les restes d'un vieux palais dans la situation la plus avantageuse, avec la vue sur les deux rivages & sur les deux mers. Au-dessous étoit une autre construction en demi-cercle & en sens contraire, dont il existe encore quelques débris sur un mille de diamètre.

Au centre de ce beau théâtre est une petite montagne qui semble s'élever exprès pour la perspective. C'est la plus belle & la plus délicieuse partie de l'isle; elle est occupée aujourd'hui par des Chartreux; ils ont fait construire des terrasses jusques sur les pointes des rochers qui sont sur la côte du midi.

Le château qui est sur la montagne n'est plus qu'une masure: une autre roche plus élevée & d'un escarpement prodigieux sépare l'isle en deux, & en laisseroit les deux parties absolument étrangères l'une à l'autre, si l'on n'avoit fabriqué un escalier de cinq cent marches, par lequel on gravit pour arriver à une plate-forme, sur laquelle est bâti un bourg presque aussi grand & plus riche que celui de Capri; il s'appelle Anacapri, ou Caprée supérieure, nom que les Grecs lui avoient donné à cause de sa position sur la sommité de l'isle.

Le chevalier Torol, Anglois, qui s'étoit fort bien trouvé de l'air d'Anacapri, y fit bâtir une maison agréable, & y a passé trente ans; il est mort en 1766. Le long de la mer on voit encore des ruines de mille pas de longueur, une partie a été emportée par la mer, le reste est enfoui sous la terre, ou bien occupé par des cultivateurs; mais il n'y a rien de suivi ni d'intéressant.

d'intéressant. Il est vraisemblable que c'est de ce côté qu'étoit bâti le palais d'été de l'empereur, parce qu'il se trouvoit garanti du midi par le grand rocher dont nous venons de parler, & rafraîchi par *le vent du nord* & l'air de la mer ; on y voit des ruines de bâtimens qui étoient, selon toute apparence, des bains : on y distingue encore la forme & les restes d'une grande rotonde, en partie couverte des eaux de la mer ; il paroît qu'elle étoit décorée avec magnificence, autant que l'on en peut juger sur des moitiés de grandes colonnes de marbre qui sont encore sur le lieu. La mer a dégradé toutes ces constructions antiques, quoique quelques-uns de ces murs aient seize pieds d'épaisseur. Il n'est plus possible d'avoir une idée ni de leur forme ni de leur distribution.

On trouve sur ces débris antiques une quantité de cordes tendues, auxquelles les habitans de l'isle attachent les filets dont ils se servent pour prendre les cailles. On assure que dans certains temps de l'année ces oiseaux y arrivent en si grande abondance, qu'on en prend pour plus de cent ducats par jour ; ce qui fait un très-grand profit pour les habitans, & feroit la richesse de l'isle, si ces paysans avoient l'industrie de les nourrir & de les engraisser pour les vendre à Naples pendant l'hiver. Voyage pittoresque, Tom. III, page 178.

CHAPITRE XI.

Description du château & de l'aqueduc de Caserte.

CASERTE est une ville épiscopale, mais très-peu considérable, située à cinq lieues au nord de la ville de Naples, dans la plaine où étoit autrefois la délicieuse Capoue. C'est près de Caserte que Charles III,

actuellement roi d'Espagne, a fait bâtir le château le plus magnifique, le plus régulier & le plus vaste qu'il y ait en Italie, sur les dessins de Vanvitelli qui étoit alors le premier architecte de l'Italie.

On a souvent demandé pourquoi Don Carlos avoit choisi Caserte pour y faire cette énorme dépense : indépendamment de son goût particulier, il avoit d'assez bonnes raisons. A Caserte il n'étoit gêné par rien ; il étoit le maître de l'étendue & de la forme de ses projets : à Naples il eût été resserré & contraint de tous côtés ; à Portici les dangers du Vésuve sont une raison fort naturelle pour ne pas y entreprendre de ces immenses travaux ; enfin quand on est accoutumé à voir toujours la mer, on n'est pas fâché de s'en éloigner quelquefois, d'y substituer des campagnes riantes, des collines & des forêts, & d'avoir autour de ses jardins une chasse abondante & commode.

On voit au nord de Caserte les monts Tifata, ou *monti Tifatini* ; au midi l'on voit les collines de Naples, la mer & l'isle de Caprée ; une avenue de quatre rangs d'ormes nouvellement plantée, dirigée vers la capitale, s'étend à trois mille deux cent cinquante toises de distance jusqu'au pont de Carbonara.

La ville de Caserte doit son origine aux Lombards ; son nom vient d'un ancien château qu'on appeloit *Casa erta*, maison élevée ; c'étoit un fief de l'ancienne maison des ducs de ce nom, que Charles III acheta pour y bâtir son château : la première pierre fut placée le 20 Juin 1752. Vanvitelli en a publié les plans en 1756 en quatorze grandes planches, avec une explication ; mais on les trouve difficilement. Voici du moins une petite description que j'ai faite sous les yeux même de l'auteur.

Ce château est un vaste rectangle, qui a sept cent trente-un pieds de longueur de l'est à l'ouest, & cinq cent soixante-neuf du nord au sud, avec cent & six

pieds de hauteur ; intérieurement il eſt partagé en quatre cours de cent ſoixante-deux pieds ſur deux cent quarante-quatre. L'épaiſſeur des corps-de-logis eſt de quatre-vingt pieds, y compris les murs, qui ont dans certains endroits juſqu'à quinze pieds d'épaiſſeur.

Les deux grandes façades ont chacune trente-quatre croiſées. Trois portes ſe correſpondent, elles forment trois ouvertures qui traverſent le château en entier du nord au ſud, & qui communiquent des cours aux jardins.

Sur chacune des grandes faces il y a deux pavillons & un avant-corps, qui ſont indiqués par des colonnes ; mais ils ont bien peu de relief ou de reſſaut pour une ſi grande étendue ; chaque face a douze colonnes de quarante-un pieds & demi de fût. Dans les plans qui ſont gravés on voit des combles ſur chaque pavillon ; l'architecte m'avoit dit qu'il ſe propoſoit de mettre une baluſtrade pour couronnement tout autour du château, mais on n'y a mis que des acrotères ; il ſemble qu'on ait voulu épargner les baluſtrades.

L'ouverture du milieu donne entrée à un portique ſuperbe, qui traverſe le bâtiment en entier du nord au ſud, & ſous lequel on paſſe en caroſſe. Dans le milieu, & au centre même de l'édifice, on trouve un grand veſtibule octogone ; quatre des côtés de l'octogone s'ouvrent ſur les quatre cours, deux ſur le portique, un ſur l'eſcalier ; dans le huitième on a élevé une ſtatue d'Hercule couronné par la vertu, avec cette inſcription : *Virtus poſt fortia facta coronat*, relative à la conquête du royaume de Naples que Don Carlos fit en 1734.

Le grand eſcalier eſt ſur la droite en arrivant de Naples ; cet eſcalier eſt éclairé par vingt-quatre croiſées, décoré par une belle architecture, & enrichi des marbres les plus riches. Sur le premier il ſe diviſe en deux rampes, les cent marches dont il eſt compoſé ont dix-huit pieds de longueur, & ſont

chacune d'un ſeul morceau de marbre. Il eſt terminé en haut par une voûte à jour, au-deſſus de laquelle on voit une autre voûte.

Le veſtibule ſupérieur, auquel on arrive par le grand eſcalier, eſt auſſi octogone, & entouré de vingt-quatre colonnes qui ont dix-huit pieds de fût, toutes d'une ſeule pièce, d'un marbre jaune qui vient d'Apriceno dans la Pouille. On ſe plaint de ce que les colonnes qui ſont en face de l'eſcalier ſemblent arrêter ceux qui montent. De ce veſtibule on va par quatre portes dans les appartemens. En face eſt la chapelle, à droite eſt l'entrée de l'appartement du roi, qui eſt dans la partie ſud-oueſt du bâtiment, prenant une partie de la façade méridionale & une partie de la façade occidentale : c'eſt l'expoſition la plus délicieuſe du château, parce qu'elle préſente à la fois la mer, la plaine de Naples & celle de Capoue. L'appartement de la reine eſt dans la partie du nord-oueſt : l'autre moitié du bâtiment eſt deſtinée pour les princes. Tous ces appartemens ſont voûtés, & l'on y trouve autant de ſolidité que d'intelligence. Cependant on reproche à la diſtribution quelques défauts ; des pertes dans les coins, des fenêtres mal placées, des cheminées trop petites.

La ſéparation de l'appartement du roi & de celui de la reine eſt formée par une galerie qui a cent trente-huit pieds de long ſur quarante-deux de large & cinquante-deux de hauteur.

Le roi fixa lui-même la grandeur du bâtiment à neuf cent palmes, & la forme à quatre cours égales & ſemblables ; l'architecte eût choiſi un autre plan, mais il n'a pas laiſſé de remplir celui-ci de la manière la plus heureuſe. Le roi n'y vouloit point de théâtre, mais la reine l'ayant enſuite demandé, Vanvitelli en fit conſtruire un qui eſt très-beau.

On y compte cinq étages habitables ; ſavoir, le rez-de-chauſſée, les entre-ſols, le bel étage, le ſecond étage, & l'attique placé dans l'entablement.

Par ce moyen l'on y pourra loger la cour la plus nombreuse, sans avoir besoin des bâtimens accessoires, tels que le grand commun de Versailles.

Les offices, les cuisines, les caves sont plus bas que le rez-de-chaussée; & il y a plusieurs ordres de souterrains : les premiers où sont les offices ont sous leurs fenêtres des murs doubles, entre lesquels passe la lumière pour éclairer les caves qui sont plus bas, en sorte que la lumière arrive dans les caves en passant par les offices & dans l'épaisseur des murs; c'est une pratique nouvelle & commode pour un aussi vaste édifice.

Lorsque le roi d'Espagne partit de Naples en 1760, on comptoit plus de deux mille hommes occupés aux travaux de Caserte. Il y en avoit encore six cent en 1765, parmi lesquels on comptoit deux cent maçons ou tailleurs-de-pierre, soixante-quinze forçats, cent soixante-cinq Turcs, & cent soixante esclaves baptisés. On donnoit à ceux-ci quatre grains, ou trois sols & demi par jour de plus qu'aux autres; ils étoient mieux habillés, & logés dans une espèce de couvent qu'on appelle *Retiro d'Ercoli*. Le roi de Naples étant toujours en guerre avec les Barbaresques a toujours de ces esclaves sur ses galères; il y a deux chebecs en mer pour protéger les côtes & le commerce contre les corsaires, & le capitaine Pèpe s'étoit rendu célèbre par le grand nombre de ceux qu'il avoit pris. Au reste on étoit fort peu content de leur travail à Caserte. On employoit deux cent cinquante hommes pour les garder; il y en avoit toujours qui s'échappoient, & il y en avoit peu qui travaillassent utilement.

Comme on ne peut rien voir de plus riche que les marbres de Caserte, on ne sera pas fâché de savoir d'où on les a tirés.

Il y a d'abord des colonnes d'albâtre qui viennent de *Jesuado*, à dix lieues de Naples du côté de la Pouille; les colonnes de la chapelle sont d'un mar-

bre jaune de *Castro nuovo* en Sicile, qui approche beaucoup du jaune antique.

Les quatre-vingt-dix-huit colonnes doriques du portique du rez-de-chaussée, qui ont dix-huit pieds de fût d'une seule pièce, sont d'une belle pierre grise, veinée d'un jaune métallique qu'on a fait venir de Palerme en Sicile, & qu'on appelle *Pietra di Beliemi*.

Les vingt-quatre colonnes du vestibule supérieur sont d'un marbre jaune d'*Apriceno* dans la Pouille. Il y a une belle pierre de *Vetulano* près de Bénévent dans le royaume de Naples, qui approche de l'albâtre, & qui a servi dans le revêtement de l'escalier. On a tiré aussi beaucoup d'autres marbres des environs de Naples.

La plupart des bases & des chapiteaux des colonnes de l'escalier avec les corniches sont de marbre blanc, qu'on a fait venir de Carrare. Une *Carretata* ou voiture de vingt cinq palmes cubes revient à dix-huit ducats & demi, c'est-à-dire, que le pied cube revient à cinq livres treize sols de France, rendu à Caserte.

On ne peut avoir une juste idée de la beauté & de la diversité des marbres qui se trouvent dans les royaumes de Naples & de Sicile, qu'en voyant dans les appartemens du vieux château de Caserte cinquante-trois petites colonnes, faites de différentes sortes de marbre ou de pierres polies, tirées de ces royaumes.

La principale partie des pierres-de-taille a été tirée de la montagne de *S. Iorio*, près de Capoue, sur le *Volturno*. C'est-là que les Romains avoient déjà pris celles de l'amphithéâtre de Capoue; on appeloit cette carrière *Viri Lassi*, à cause de la fatigue des ouvriers.

La pierre douce ou le tuf dont les murs sont faits, se trouve à *S. Nicola la Strada* & à *S. Benedetto*, à un mille du château.

Les carreaux, les tuiles & la brique, se faisoient à Portici & à Capoue.

Les sapins nécessaires pour les grandes poutres ont été tirés de Stilo dans la Calabre; les châtaigniers se trouvent en abondance dans les bois circonvoisins.

Le fer vient de l'isle d'Elbe & des fours de la *Fellonica*; car ce sont les mines de l'isle d'Elbe qui fournissent du fer à une grande partie de l'Italie.

Avec toutes ces dépenses, on estimoit que le château fait & fermé, ne reviendroit pas à plus de deux millions de ducats, ou huit millions & demi, monnoie de France, non compris deux millions qu'on avoit employés pour amener les eaux: on avoit dépensé quatorze cent mille ducats pour le château, & en tout huit millions depuis 1751, que l'ouvrage avoit commencé. On en étoit, en 1766, à l'attique dont l'entablement étoit formé; dans quelques endroits l'on travailloit encore au second étage. En 1776, le château étoit entièrement couvert, on travailloit dans l'intérieur.

Le terrain occupé par ce château, avec ses dépendances, est d'environ quatre-vingt-six *moggi*, ou quatre-vingt-cinq arpens de Paris, de neuf cent toises chacun.

Les jardins ont cinq cent toises de longueur; une allée de seize cent toises prolongée jusqu'à la montagne, doit être terminée par un pavillon sur le penchant de la hauteur, un peu au-dessous de la distribution des eaux.

Il y avoit encore, en 1765, de vastes bosquets plantés autrefois par les ducs de Caserte, en lauriers, chênes-verds, lauriers-rose, érables, charmilles; il y a surtout un pavillon remarquable, appelé *Pernesta*, environné d'eau, où l'on alloit se promener, & qui étoit fort agréable.

Les jardins doivent être ornés de statues de marbre; il y avoit déjà soixante-seize platres dans un magasin, & dans le nombre étoient des copies des statues antiques les plus célèbres, telles que

l'Apollon, le Faune, le Gladiateur. Il y en avoit beaucoup qui n'étoient que des termes, parce que la reine qui n'aimoit point les nudités, entroit pour beaucoup dans l'arrangement des projets & des embellissemens de ce grand édifice. On assure en 1784, que le roi veut y placer toutes les belles statues qu'il a à Rome dans le palais Farnèse & dans la Farnesine.

Le *Belvedere* est un château très-ancien, placé sur la hauteur au nord de Caserte; c'est-là où il faut être pour voir d'un coup-d'œil, & le plan des jardins & les beautés de la plaine.

L'AQUEDUC fait pour amener des eaux à Caserte, a été un des grands ouvrages de Vanvitelli : il a plus de neuf lieues depuis les sources jusqu'aux jardins de Caserte; on l'appelle *Acquedotto Carolino*.

Les sources où l'on a été chercher l'eau pour l'amener au château sont à douze milles au levant de Caserte, au-dessous de la montagne appelée *Taburno* (1), dans la vallée qu'elle forme avec *monte Virgine*, & vers l'endroit où les Samnites firent passer les Romains sous les fourches caudines, comme nous l'avons dit Tome V. La source appelée *Sorgente de lo Sfizzo*, est la première; il s'y joint ensuite plusieurs autres sources qui sont dans l'endroit appelé *Airola*; ces eaux réunies dans un aqueduc traversent la *Faenza* au pied du *Taburno*, sur un pont de trois arches, bâti en 1753; on y voit une inscription à l'honneur du roi & de la reine, *Carolus & Amalia*, &c.

Il y a ensuite dans la vallée de *Durazzano* un autre pont, formé de trois arches très-élevées, sur lequel l'aqueduc traverse la vallée par dessus un petit torrent, pour aller de la montagne appelée *Santa Agata de' Goti*, à la montagne de *Durazzano*.

---

(1) L'eau de Carmignano qui va à Naples prend sa source à-peu-près dans le même canton.

Entre *monte Longano* & les monts *Tifata*, où eſt l'ançienne Caſerte, vers l'endroit appelé *monte di Garzano*, l'aqueduc traverſe une vallée, & c'eſt-là où s'eſt fait le plus grand travail, je veux dire un pont de ſeize cent dix-huit pieds de long, & de cent ſoixante-dix-huit de hauteur, à trois étages, qui peut le disputer à tout ce qui nous eſt reſté des Romains en ce genre.

Le premier rang eſt de dix-neuf arches, le ſecond de vingt-ſept, & le plus haut de quarante-trois; les piliers qui forment les premières arches ont trente-deux pieds d'épaiſſeur en bas & dix-huit en haut. Ces premières arches ont quarante-quatre pieds de hauteur; les dernières en ont cinquante-trois. La hauteur totale de l'ouvrage eſt de cent ſoixante-dix-huit pieds. L'ancien aqueduc des Romains appelé *Aqua Julia*, & qui paſſoit à-peu-près dans le même canton pour aller à Capoue, étoit de deux cent vingt-ſix pieds plus bas que ce nouvel aqueduc, quoique vers la ſource l'ancien fût plus élevé de ſept pieds.

La ſeule choſe qu'on peut reprocher à Vanvitelli, c'eſt d'y avoir employé un tuf ou une pierre tendre avec des rangées de briques; mais cet uſage eſt très-ancien dans le pays; on s'en apperçoit à Herculanum & à Pompeii, & l'on continue à Naples d'employer cette pierre tendre, ce qui fait que les plus beaux édifices ne tardent pas à ſe dégrader.

Voici les inſcriptions qui ſont ſous la grande arcade; elles diffèrent un peu de celles qui avoient été gravées dans la deſcription de Caſerte.

Carolo utriusque Siciliæ Rege
Pio Felice Augusto
Et Amalia Regina
Spei Maximæ principum parente
Anno CIↃ IↃ CCLIII inceptum
Aquæ Juliæ revocandæ opus

Anno CIƆIƆCCLX consummatum
A fonte ipso per millia passuum XXVI
Quà rivo subterraneo
Interdum etiam cuniculis
Per transversas è solido saxo rupes actis
Quà amne trajecto
Et arcuatione multiplici
Specubus in longitudinem tantam suspensis
Aqua Julia illimis & saluberrima
Ad prætorium Casertanum perducta
Principum & populorum deliciis servitura
Anno CIƆIƆCCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli, Reg. Prim. Archi.

Qua magno Reip. bono
An. CIƆIƆCCXXXIV
Carolus Infans Hispaniarum
In Expeditionem Neapol. profectus
Transduxerat victorem exercitum
Mox potitus Regnis utriusque Siciliæ
Rebusque Publicis ordinatis
Non Heic fornices trophæis onustos
Sicuti decuisset erexit,
Sed per quos aquam Juliam celebratissimam,
Quam quondam in usum coloniæ Capuæ
Augustus Cæsar deduxerat,
Postea disjectam ac dissipatam
In Domus Augustæ oblectamentum
Suæque Campaniæ commodum
Molimine ingenti reduceret
Anno CIƆIƆCCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli, R. Prim. Archi.

Nous n'avons point d'ouvrage moderne qui approche de cette magnificence ; l'aqueduc de Maintenon, dix-sept lieues au S. O. de Paris, n'a jamais été achevé, & ce seroit le seul qu'on pourroit mettre en parallèle. On voit encore avec étonnement la partie qui fut faite vers 1686 ; c'est une suite de quarante-deux arches, chacune de quarante pieds d'ouverture & de soixante pieds de

hauteur, qui joignent les deux collines de Maintenon, sur une longueur de quatre cent cinquante toises; on assure que cet ouvrage a coûté vingt-deux millions (1); la largeur de cet aqueduc est de quarante-cinq pieds, & les piles ont vingt-quatre pieds d'épaisseur; elles sont renfoncées chacune par des contre-piliers & par des chaînes de pierre-de-taille, l'entre-deux est de moëllon & les voûtes de brique. Le troisième étage devoit avoir deux mille cinq cent soixante toises de longueur & deux cent vingt pieds de hauteur. Cette immense construction étoit destinée à amener à Versailles les eaux de la rivière d'Eure, depuis Pongoin, qui est à quarante mille toises de Versailles; suivant les nivellemens de la Hire, la rivière d'Eure y est de quatre-vingt pieds plus haute que le réservoir de la grotte de Versailles (2). On voit encore au-delà de Maintenon plusieurs excavations qui furent faites alors dans ce dessein; mais l'immensité de l'ouvrage fit abandonner le projet, surtout quand le roi fut obligé de porter ailleurs ses troupes & ses dépenses.

Nous avons encore près de Versailles l'acqueduc de Buc, composé de dix-neuf arches; mais il n'a que deux cent dix toises de long & environ quarante pieds de hauteur.

Les ouvrages faits sous terre pour l'aqueduc de Caserte sont aussi considérables que ceux qui sont au-dessus. Il a fallu percer cinq fois la montagne: la premiere fois à Prato sur un espace de onze cent toises dans le tuf; la seconde à Ciesco, dans la pierre vive, sur un espace de neuf cent cinquante toises de longueur; la troisième à la montagne *della Croce*, dans la terre grasse, & ensuite du roc vif, trois cent cinquante toises; la quatrième à *Gar-*

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Des canaux de navigation*, 1778, in-fol. page 294.

(2) Il y en a une carte, par Jaillot, en deux feuilles.

zano, dans le roc vif, cinq cent soixante-dix toises; la cinquième, dans la montagne de Caserte à *Santa Barbara*, vers l'abbaye de S. Pierre, où étoit autrefois le temple de Jupiter Tifatin, sur deux cent trente toises. Le roi voulut lui-même, en 1758, traverser la montagne de *Garzano*, par le canal couvert ou la galerie creusée dans le roc, jusqu'à la vallée de *Matalona* où sont les arcades; il étoit accompagné de la reine & de toute la cour; la grotte étoit illuminée, & ce fut une fête en rejouissance du succès de cette grande opération.

En conséquence de tous ces percemens, ou *Trafori*, l'on a été obligé de faire des puits de distance en distance, pour éclairer l'intérieur des voûtes, & en déblayer les terres; quelques-uns de ces puits ont jusqu'à deux cent cinquante pieds de profondeur & dix de diamètre par en bas, se réduisant à quatre pieds vers le haut. Ces puits avoient été dirigés par M. Vanvitelli, avec tant de précision, qu'ils tomboient tous exactement dans les galeries, quelque contournées que fussent les directions de l'aqueduc.

Dans les endroits où l'aqueduc ne traverse pas des montagnes, il est placé le long des hauteurs, à mi-côte, enfoncé de manière qu'il y ait douze à quinze pieds depuis le fond de l'aqueduc jusqu'à la surface, & presque partout il a fallu, pour le loger ainsi, creuser dans le roc vif ou le caillou.

La longueur totale de l'aqueduc est de vingt-un mille cent trente-trois toises; la pente est d'un pied sur quatre mille huit cent. La quantité d'eau est de trois pieds huit pouces de large, sur deux pieds cinq pouces de hauteur; on auroit pu facilement en avoir davantage, & l'intention du roi étoit de s'en procurer assez dans la suite pour la conduire à Naples dans les parties élevées de la ville où l'on en manque.

Le réservoir ou château-d'eau auquel cet aque-

duc aboutit, ſur la montagne au nord de Caſerte, eſt à ſeize cent toiſes du château & à quatre cent pieds au-deſſus du niveau de la cour.

Toutes ces grandes opérations de nivellement ont été faites avec un ſimple niveau à trois bouteilles de verre, ſans lunette, & cependant elles ſe ſont trouvées d'une exactitude ſurprenante, lorſqu'il a été queſtion d'y introduire l'eau pour vérifier l'ouvrage.

Le travail des aqueducs à Caſerte a donné lieu à pluſieurs obſervations ſingulières; en creuſant pour fondre les piles du grand arc, Vanvitelli trouva à quatre-vingt-dix pieds de profondeur, une cave où il y avoit quantité de corps morts. De quelle prodigieuſe antiquité devoit être cette ſépulture, puiſque par les ouvrages des Romains on voit que le terrain, il y a deux mille ans, étoit déjà à-peu-près le même qu'aujourd'hui? Combien a-t-il fallu de ſiècles pour que les vallées les aient comblé à ſoixante-dix pieds de hauteur? car on ne peut guère ſuppoſer que ces corps aient été ſous terre de plus de vingt pieds dans le principe. Le pilier de la grande arche qui eſt le plus éloigné de Caſerte, eſt fondé, auſſi-bien que le ſuivant, au-dedans de cette cave.

En faiſant l'ouverture des aqueducs dans la montagne de *Santa Croce*, il ſortit une moffette, ou vapeur empoiſonnée, qui renverſa les ouvriers; le premier reſta mort, quatre autres eurent beaucoup de peine à en revenir: le grand air avec de grands braſiers de feu y remédièrent peu-à-peu.

Dans la montagne de *Garzano*, on trouva un eſpace de vingt pieds où la pierre étoit encore dans un état qui indiquoit ſa formation; c'étoit une matière ſablonneuſe, diſpoſée par lits, de la même forme & de la même nature que la pierre vive qui forme le reſte de la montagne; mais cette matière n'étoit point encore durcie comme les parties environnantes.

CHAPITRE XII.

Du royaume de Naples & de la Sicile.

JE n'ai pas pénétré dans l'intérieur du royaume de Naples ; il eſt rare que les voyageurs aient cette curioſité, parce que les chemins y ſont très-difficiles ; mais on a commencé depuis quelques années à refaire ceux de la Calabre juſqu'à Reggio, & celui de l'Abruze. M. de Saint-Non a donné du royaume de Naples une deſcription détaillée & intéreſſante, dans le ſecond volume du voyage pittoreſque dont j'ai parlé pluſieurs fois ; je vais donner une idée de cette deſcription.

On y donne d'abord une notice hiſtorique de la grande Grèce au temps des anciens, & l'on commence la deſcription du royaume de Naples par Bénévent.

BÉNÉVENT eſt une ville qui fut célèbre dans le moyen âge, par la puiſſance de ſes ducs, qui rendirent Naples tributaire vers l'an 820. Bénévent paſſa ſous le pouvoir du S. Siége l'an 1077 ; elle en dépend encore, quoiqu'enclavée dans le royaume de Naples, & à vingt-cinq lieues des limites de l'Etat Eccléſiaſtique. On y va voir l'arc de triomphe de Trajan, un ancien amphithéâtre & d'autres antiquités.

Les auteurs du Voyage pittoreſque vont enſuite à Monte Gargano dans la Pouille & à Monte S. Angelo, célèbre par l'apparition de S. Michel en 493 ou en 586, dans une grotte fameuſe où l'on venoit de toutes les parties de l'Europe. C'eſt là qu'étoient venus les premiers chevaliers Normands qui fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, & on a regardé ce lieu-là comme un des premiers

sanctuaires de la catholicité. Voyez Mabillon, *Annales Benedict. an.* 708. N°. 40; les Bollandistes au 29 Septembre, & Monsignor Stefano Borgia, *Memorie Storiche della città di Benevento. Roma*, 1763, Tome I, page 177. Nous en avons parlé à l'occasion du château S. Ange. Cette montagne dont il est parlé dans Virgile, Æn. XII, & dans Horace, est à deux lieues de Manfredonio, ville maritime de la Pouille ou de la *Capitanata*. Nos voyageurs décrivent cette ville, ensuite le château de Barletta.

C'est vers Molfetta, cinq lieues plus loin, que M. l'abbé Fortis a trouvé une excellente nitrière dont on peut voir la description dans les nouvelles de la république des lettres, du 23 Mars 1785, par M. de la Blancherie.

Les principaux objets qui suivent sont le lieu de la bataille de Cannes au bord de l'Offanto; Canossa, près de laquelle il y a des ruines antiques; la ville & le port de Bari; la ville & le port de Brindisi, célèbre du temps de l'ancienne Rome, & où César assiégea Pompée. Otrante, Gallipoli, où se fait le plus grand commerce des huiles pour les manufactures. Tarente, autrefois ville superbe; mais où l'on ne trouve presqu'aucun monument d'antiquité. Le temple de Junon à Metaponte, dont il reste encore quinze colonnes; le territoire où étoit Héraclée, dont on distingue à peine l'emplacement, & qui donne lieu à une dissertation dans l'ouvrage dont nous parlons.

Passant le Syris, un des plus grands fleuves du royaume de Naples, nos voyageurs vont à Corigliano, où fut l'ancienne Sybaris, à la partie méridionale du golfe de Tarente. Il paroît que cette ville a été perdue dans les sables que le Sybaris & le Crati y ont entassés; ils décrivent les atteliers de manne & de réglisse, qui sont des productions du pays; Cotrone, qui est l'ancienne *Crotona*,

célèbre par ses athlètes, mais dont il ne reste aucun vestige.

Le Capo delle Colonne, ainsi nommé à cause des restes du temple de Junon; l'ancienne Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, où nos voyageurs trouvent occasion de raconter le terrible tremblement de terre du 5 Février 1783, d'après une lettre de M. Hamilton. Il y en a une relation plus complète, faite par M. le commandeur de Dolomieu, & imprimée à Rome en 1784. Mais depuis ce temps-là, nous avons appris qu'il y avoit eu encore une secousse le 21 Décembre 1784, presque aussi terrible que celle du 5 Février 1783.

Reggio, vis-à-vis des côtes de la Sicile, une des premières villes de la grande Grèce, & la plus ancienne colonie des Grecs en Italie, mais dont il ne reste aucune antiquité.

Le célèbre & terrible écueil de Sylla, formé par des roches aiguës, où l'onde & les courans venant se briser avec un bruit effroyable, ont donné lieu à ces fictions de chiens qui intimidoient autrefois les navigateurs par leurs hurlemens, & allongeoient leurs têtes redoutables pour dévorer les passans.

Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos & circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam & cæruleis canibus resonantia saxa.
Virg. Æneid. L. III.

Cosenza, capitale de la Calabre citérieure. La chartreuse de San Lorenzo, couvent riche & célèbre; les cascades de Fiume Negro dans la principauté de Salerne.

Salerne, ville fameuse dont la situation fut chantée par tous les poëtes du siècle d'Auguste, si connue ensuite par l'école de médecine dès le commencement du douzième siècle. Le temple antique de Nocera; enfin les ruines de Pæstum dont nous allons

allons parler, parce que c'est le seul monument d'architecture grecque à portée de ceux qui font le voyage de Naples.

PESTI est un village situé à vingt lieues de Naples, dans le golfe de Salerne, à un mille de la mer, où l'on trouve de très-beaux restes d'antiquités; ils ont été long-temps oubliés, parce qu'ils ne sont pas sur une route que les antiquaires & les curieux aient coutume de fréquenter; mais on les admire généralement comme des monumens de la meilleure architecture grecque.

La ville appelée Pæstum, avoit été appelée d'abord *Posidonia*, à l'honneur de Neptune; elle étoit dans le pays des *Œnotrii*; les Samnites y établirent une colonie; les Lucaniens l'ayant ensuite occupée, elle formoit l'extrémité occidentale de la Lucanie, & donnoit son nom à ce golfe, qu'on appeloit *Pæstanius sinus*. Solin dit que c'étoit une ville des anciens Doriens: Strabon dit qu'elle avoit été fondée par les Sibarites. Diodore de Sicile y fait aborder Hercule. Strabon parle d'un fameux temple de Junon, fondé par Jason, à l'embouchure du Silarus, connu des anciens par ses eaux pétrifiantes; c'est le Silo qui est à une lieue de Pesti; & il nous apprend que cette ville fut envahie par les Romains deux cent soixante-quatorze ans avant Jésus-Christ. Alexandre, roi des Molosses, l'assiégea quatre ans, mais inutilement; elle eut ensuite le titre de ville municipale: elle est citée dans Tite-Live parmi celles qui furent utiles à la république après la bataille de Cannes. Jamblique cite plusieurs disciples de Pythagore qui étoient de cette ville. Virgile parle des roses qui fleurissoient deux fois l'année *Biferique rosaria Pæsti*, (G. IV. 119.) & plusieurs autres auteurs les citent également, ce qui prouve que ces roses étoient vantées & recherchées à Rome.

Cette ville fut pillée en 930 par les Sarrazins,

qu'un duc de Gaieta avoit appelés à son secours, & qui étoient venus s'établir dans le pays, mais que l'on en chassoit alors à cause de leurs excès. Elle fut saccagée & presque détruite en 1080, par Robert Guichard, prince Normand; il démolit les anciens édifices, & enleva de belles colonnes de verd antique, pour en décorer une église qu'il bâtissoit.

Depuis cette époque, les ruines de Pæstum furent oubliées. Le baron Antonini, dans sa description de la Lucanie, imprimée en 1745, avoit cherché à réveiller l'attention des curieux sur les ruines de Pæstum; mais, suivant M. Grosley, un jeune élève d'un peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, fit connoître les restes précieux d'architecture qu'on y voit; il étoit alors à *Capaccio*, village qui n'est qu'à deux lieues de Pesti, lorsque dans une promenade qu'il fit du côté de la mer, il apperçut du haut d'une coline des restes de murs & de portes de ville, des fragmens de temples & des colonnades très-remarquables; l'emplacement de ces ruines, qui depuis long-temps servoit de pâturage, n'étoit pas même cultivé; il étoit presque couvert de pierres & de broussailles. Ce jeune peintre excita la curiosité de son maître par le récit de ces monumens ignorés, & celui-ci les annonça d'une manière qui excita l'attention. Le comte de Gazola, grand-maître de l'artillerie, en fit lever les plans & dessiner les élévations; mais M. Soufiot est le premier qui ait dessiné en entier & avec soin les ruines de Pæstum, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny en 1760, sur le récit qu'il en avoit entendu faire au peintre Natalis.

Depuis ce temps-là plusieurs peintres ont été sur les lieux pour les peindre sous différens aspects. J'en ai vu différens tableaux chez Don Antoine Joly, peintre & décorateur du théâtre de S. Carlo,

parmi d'autres vues de Naples, de Venise, de Malthe, de Madrid, &c. Un Anglois publia d'abord la découverte de Pæstum en 1761. M. Dumont, professeur d'architecture à Paris, publia ses planches en 1764, d'après les dessins de M. Soufflot. M. Morghan, en 1767, fit graver six feuilles, d'après les dessins de Joly, à Londres chez White.

M. le chevalier Gray, ministre d'Angleterre à Naples, fit dessiner des vues, & F. Major publia en 1768, à Londres, vingt-quatre planches, des ruines de Pæstum avec des explications. Il parut en 1769, à Paris un ouvrage, intitulé : Les ruines de Pæstum ou de Possidonia, avec quarante-huit planches, chez Jombert, pour lequel M. de Beost traduisit en françois les explications de l'ouvrage publié en anglois en 1768; on y joignit les planches de M. Dumont avec quelques autres, relatives aux environs de Naples. On peut voir aussi M. d'Hancarville, dans le premier volume de ses antiquités étrusques, grecques & romaines, du cabinet de M. Hamilton, & le Voyage pittoresque.

Le voyage de Sicile étoit encore plus rare & plus difficile de mon temps, que l'intérieur du royaume de Naples; mais depuis quelques années on connoît davantage cette isle, & on la fréquente beaucoup plus : les ouvrages de M. Brydone, Rolland de la Platière, Riedesel, le quatrième volume du Voyage pittoresque, & surtout la grande description de M. Houel, peuvent donner toute satisfaction à cet égard; je ne dirai donc ici que peu de mots sur cette belle partie du voyage d'Italie.

La Sicile est une isle d'environ cinquante lieues de long, qui a treize cent lieues quarrées de superficie, peuplée, à ce qu'on prétend, de trois millions d'habitans. Elle est située à l'extrémité de l'Italie, entre trente-sept & trente-huit degrés de

latitude. Palerme qui en est la capitale contient cent soixante mille ames; on dit même dans le pays deux cent trente. Le reste de l'isle renferme les choses les plus curieuses & les plus célèbres: le volcan du mont Etna; les restes d'Agrigente, les plus considérables qu'il y ait de l'antiquité; ceux de Taormina, de Segeste, les mieux conservés qu'il y ait; la grotte de la Sibylle près de Marsala; l'amphithéâtre de Catane; l'oreille de Denys le tyran, qui est une grotte immense à Syracuse, & les autres antiquités de cette ville, autrefois la plus célèbre de la Sicile; enfin cette isle présente des choses plus curieuses encore que le royaume de Naples.

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pour la ville de Naples & ses environs.

Tome V. page 274. *Cette ville* (Naples) *est placée au fond d'un bassin, appelé en italien* Cratère, *qui a deux lieues & demie de largeur, & autant de profondeur, &c.*

M. de la Lande n'a pas mesuré si exactement ce cratère que M. Dutens dans son Itinéraire Anglois. Celui-ci lui donne vingt milles environ depuis Naples à Capri, & autant de Castellamare à Pausilippe; le tour est de près de soixante milles, & ces mesures, qui s'accordent parfaitement avec la vérité, ne s'accordent guère avec celles de M. de la Lande, qui n'ayant pu tout voir en peu de jours par lui-même, a été obligé de copier les autres.

Page 301. A l'extrémité de Chiaia est la maison appelée de la reine Jeanne; mais elle fut bâtie par une princesse de la maison Caraffa, nommée *Ogni Anna*, sur les dessins de Cosimo; la maison est au centre de Pausilipo. La *maison de la reine Jeanne*, dite ainsi par le vulgaire de Naples, est une autre maison du côté opposé, à l'orient de la ville; un mille au-delà de la porte Capouane, & qui étoit la maison des délices des rois de la race d'Arragon. La dame de la maison Caraffa ne s'appelle pas *Ogni Anna*,

mais *Donna Anna*, & par la populace *Dognanna*; la prononciation est corrompue ici comme chez les poissardes de Paris. Cette maison enfin ne fut pas plus bâtie sur les dessins de Cosimo, que l'Escurial ne le fut en Espagne sur les dessins d'un François, comme l'a assuré M. de la Lande. Cette maison appartient maintenant à M. le prince de Teora, qui l'a héritée d'un de ses ancêtres, qui épousa cette dame Caraffa. On recueille parmi ces masures beaucoup de salpêtre.

Page 340. *Le palais de la Nonciature*, &c. Le nonce n'y exerce pas plus de jurisdiction qu'à Paris. Cette jurisdiction a été réformée depuis 1768; & en 1780, on lui ôta les dépouilles des bénéfices, & à sa cour le pouvoir de nommer de son chef aux évêchés. Cette jurisdiction du nonce n'est pas d'ailleurs une *suite de la suzeraineté du Pape* sur le royaume de Naples, non plus qu'en Portugal & en Espagne, & qu'elle l'étoit ci-devant en Autriche; mais bien de la débonnaireté des souverains respectifs, qui ont accordé au clergé & à la cour de Rome des droits beaucoup plus importans & des revenus immenses, qui dans le royaume de Naples seulement, sans compter la Sicile, surpassent les quinze millions de ducats annuels, pendant que le roi n'en a pas sept.

Page 359. *On convient que l'idée de cet ouvrage étoit de Corradini*, &c. M. de la Lande se trompe; le Christ dont il parle est certainement de Don Guiseppe San Martino, Napolitain; il est tout de lui; Corradini, Vénitien, étoit mort avant que le prince de San Severo eût passé un contrat avec ce jeune artiste alors, pour l'exécution de l'essai qu'il proposa au prince, & dont il n'a eu que vingt-cinq ducats pour récompense. M. San Martino a ensuite enrichi sa patrie de plusieurs autres ouvrages excellens de son ciseau : il a travaillé aussi pour l'étranger; & lorsqu'on voulut une bonne statue demi-colossale du pape régnant, on s'adressa à lui. Il n'y a que San Martino & le jeune Canova, Vénitien, à Rome, qui méritent de passer pour les meilleurs sculpteurs vivans de l'Italie, & par conséquent de l'Europe. Le Puget & Pigale, nés au midi de la France, sont ceux qui en approchent le plus.

Page 372. *On les enterre à Piétra Santa* &c. Ce ne sont pas les Capucins, mais une confrérie appelée *De' Bianchi*, ou *des morts*, qui a soin d'enterrer les cadavres

des justiciés, & elle a le droit de les conduire à l'église la plus proche de l'endroit de l'exécution, qui varie suivant l'endroit où l'on a commis le crime. Il y a eu des justiciés à Naples comme à Paris, bien avant l'institution des Capucins, & où on les enterroit avant que M. de la Lande découvrît qu'on les tiroit du pont de la Magdelaine par le canal de ces moines.

Page 478. *On a bâti une petite chapelle & placé une croix dans l'endroit même de cette indigne exécution &c.* Indigne; mais de qui? des Napolitains ou des François? Charles I d'Anjou où étoit-il né, & d'où apporta-t-il l'atrocité de son procédé contre son infortuné rival? il n'y a que lui parmi les hommes de France & Elisabeth parmi les femmes d'Angleterre, qui aient pu prétendre de sanctionner, avec tout l'appareil de la justice, la barbarie de leur ame; l'un envers Conradin de Souabe, l'autre envers Marie d'Ecosse. Constance de Sicile refusa d'exercer le droit du talion sur Charles II, fils du premier, tombé prisonnier entre ses mains; elle lui accorda la liberté & la vie, pour apprendre les sentimens d'humanité à ceux qui en manquoient.

Au reste, la chapelle, la colonne de porphyre, les vers & tous les monumens de l'exécution de Conradin, ont été transférés dans l'église voisine, depuis qu'on s'est avisé d'embellir ou plutôt de gâter le bel emplacement *del Mercato* de Naples, par un quarré resserré de nouvelles bâtisses, sur des beaux dessins d'ailleurs de M. François Seguro, ingénieur du roi & directeur de tous les nouveaux travaux entrepris autour de Baies & de Misenum.

Page 403. *L'église de S. Antoine de Vienne*, &c. Ce n'est plus une abbaye réunie à l'archevêché. Le roi l'a convertie en commanderie de l'ordre militaire de Constantin, & l'a conférée à M. le marquis de Marco, ministre d'Etat pour les affaires internes. Le roi a seulement détaché de ce revenu six cent ducats de pension, en faveur de M. le chevalier Filangieri, qui a illustré sa patrie par ses productions politiques.

La peinture à l'huile n'est certainement pas venue de Flandres en Italie, non plus qu'aucune notion des beaux-arts & des sciences. Elles y sont venues de la Grèce, de l'Egypte & de tout l'Orient; c'est de l'Italie qu'elles sont passées en Flandres & dans tout le Nord: à moins que ce ne soit quelques nouvelles découvertes en histoire natu-

relle, anatomie, géographie, astronomie, que le génie des Italiens a échangé contre d'autres de son invention récente, ainsi que Tiraboschi & Signorelli viennent de le démontrer: malgré le peu d'encouragement que ce génie a rencontré de la part des divers gouvernemens dans lesquels l'Italie est partagée, & malgré le nombre d'entraves que lui oppose de tout côté l'esprit inquisitorial du monachisme, qui, en persécutant les savans & même les patriotes, se venge de leur mépris & de ses noirs remords, en les faisant traîner dans la misère & dans la boue, La Grange, Denina, Cavallo, Bartolozzi, vivent expatriés à Berlin, à Paris, à Londres. Grâces pourtant soient rendues à la sagesse de notre gouvernement, pour la faveur qu'il accorde aux savans & aux artistes Italiens: ils sont tous pénétrés de reconnoissance pour lui. Leur attachement au roi & à son gouvernement éclate partout, & prouve que le discernement d'une nation qui sent les obligations réelles qu'elle a au gouvernement lorsqu'il l'oblige réellement, & qui n'est pas accoutumée à crier *vive le roi*, lors même qu'on lui arrache sa propre subsistance.

Au reste, le tableau à l'huile d'Antonio de Fiore n'est pas unique à S. Antuono, il y en a en plusieurs autres endroits de Naples; ceux surtout qui se trouvent dans l'appartement du prieur de S. Martin, dont l'un représente le roi Robert, qui régna depuis 1309, ce qui donne une date plus reculée à la vie de ce peintre que celle que lui a assignée M. de la Lande. Les églises d'ailleurs des deux Siciles sont remplies de pareils tableaux, & M. Torcia, qui a communiqué quelques-unes de ces notices au public, (voyez *Sbozzo politico d'Europa*, *Firenze*, 1775, article des Pays-Bas) & même à M. de la Lande, en a découvert depuis d'autres beaucoup plus précieux & mieux conservés; entr'autres une *Madonne* assise, appartenant au prince del Tocco, que ses ancêtres possédoient en Achaïe, avant la prise de Constantinople, déposée maintenant dans l'église des Dominicains de Mentemileto, à trente-six milles de Naples, & plusieurs autres dans la vieille église de Palerme, appelée la Madonna della Martorana, derrière le palais prétorien. Ce n'est que les Moines modernes, qui pour placer les croûtes baroques de leurs S. Antoine, Vincent, François, Xavier, &c. ont déplacé & même détruit les tableaux antiques, qui représentoient les saints de la primitive église.

Page 409. *Le marquis Tanucci* ne suscita pas une persécution contre les francs-maçons; mais l'imprudence ou plutôt l'ambition du conseiller Gennaro Pallanti y entraîna l'administration. La dépêche de M. Tanucci étoit simplement apparente; elle n'étoit certainement pas aussi sérieuse que celles émanées dix ans après à Venise, à Vienne & en Bavière : & ce ministre excusable d'ailleurs par son grand âge & par son ferme attachement aux maximes de son Mécènes, le roi d'Espagne, fit une grave réprimande au conseiller, de l'attrappe qu'il avoit tendue à ceux qui étoient francs-maçons & à ceux qui ne l'étoient pas. Il fit accorder au bout d'un an la liberté aux innocens attrappés, & l'ignorante méchanceté du conseiller resta punie par la privation de ses charges, avec une pension que lui accorda pour ses longs services d'ailleurs la générosité du roi. M. Tanucci obtint enfin la démission qu'il avoit tant de fois sollicitée, en Octobre 1776, en retenant tous les honneurs & tous les émolumens de sa charge, & toute la considération du souverain & des sujets. Sa mémoire sera toujours regrettée de toute la nation.

Le ministère actuel est composé du marquis Caraccioli, assez connu en Europe par son savoir, son vaste génie, sa probité & sa grande expérience : il a le département des affaires étrangères; du marquis de Marco, le doyen & le vrai *Cincinnatus* parmi les ministres du roi, dans celui de grâce & justice, & de M. le chevalier Acton, dans celui de la marine & de la guerre. Chacun travaille avec le roi & la reine séparément dans le petit conseil, le grand n'étant plus en usage depuis quelques années. Lorsque le roi est absent, chacun lui envoie le porte-feuille de son département, sans que l'un sache les arrêtés de l'autre.

Il n'y a que le département des finances, réduit maintenant à un collége ou *Conseil suprême d'Azienda*, composé de ces mêmes trois ministres d'Etat, du prince de Migliano, très-éclairé, du sage conseiller Mazzocchi & des surnuméraires, le chevalier Filangieri & le chevalier Codronchi. Ce conseil a aussi à sa tête, comme directeur, le conseiller Corradini, bon patriote & très-éclairé. Le roi vient d'y appeler le marquis Palmièri, de Lecce, qui en fait le plus bel ornement par son savoir & par sa probité. Il vient de publier un ouvrage tout rempli de patriotisme, intitulé : *Riflessioni sulla publica felicità relativemente al regno di Napoli.*

Page 413. Tout ce qu'il dit touchant les tribunaux de la *Grascia* & de l'*Annona*, a subi quelques réformes salutaires, depuis surtout que nos écrivains économiques ont publié d'excellens ouvrages sur cet objet. Le marquis Carraccioli, lorsqu'il étoit encore vice-roi de Sicile, publia, en 1785, à Palerme, un opuscule *sull' economia ed estrazione de' frumenti*, qui a été accompagné d'un savant commentaire du chanoine de Cosmi de Catane. M. Melchior Delfico en a publié deux, un sous le titre de *Memoria sulla Grascia* dell' Abruzzo, où cet excellent patriote a développé, sous les yeux du gouvernement, tous les inconvéniens du systême de restriction actuelle, & les avantages résultans de la liberté de l'extraction des viandes & fromages de cette belle province; l'autre, sous le titre d'*uniformité des poids & mesures dans tout le royaume*; le troisième, le plus détaillé & le plus raisonné, appartient au patriotisme vraiment éclairé de M. Domenico de Gennaro, frère du duc de Belforte, & qui porte pour titre : *Annona osia piano economico di pubblica sussistenza*, *Napoli*, 1785. Le gouvernement est effectivement disposé à adopter plusieurs saines idées de ces sages écrivains; le conseil des finances a aboli plusieurs restrictions & servitudes, entr'autres sur le tabac, la manne, les vins & eaux-de-vie, & pour l'année prochaine *la colonna oleana*, en rendant à chaque particulier, parmi les sujets, la liberté de vendre de l'huile au prix qu'il lui plaît. Il pense d'en faire autant pour la liberté de la *panizazione*, sur quoi portoit principalement l'ouvrage de M. Gennaro. En dernier lieu, on a supprimé la faculté que les magistrats, surtout la chambre des comptes (*della Sommaria*) & d'autres corporations tyranniques s'étoient arrogé de régler à leur caprice, ou plutôt suivant leur intérêt, les prix, ou *la formatione delle voci*, des productions de la campagne au grand détriment de la classe laborieuse des cultivateurs. M. Trojano Odazi d'Atri, professeur d'économie à l'université, a fourni un mémoire très-bien écrit & détaillé sur cet objet. Il en a donné un autre encore plus raisonné sur les abus & dommages causés à la société par la loterie Génoise, pour lequel le roi le gratifia d'une pension de près de deux cent ducats par an. Les cours de Vienne, de Berlin & M. de Vergennes, ont adopté ses idées. Le marquis Grimaldi & M. Utricoli, avocat des pauvres à Montefusco, en ont fourni d'autres, ou sur le

même objet, ou sur celui de la liberté à rendre à la culture, tirage & fabrication de la soie; M. Torcia en a donné sur celle des laines & des cotons; MM. l'abbé Fortis de Vicence, & le physicien Vairo, de Naples, sur l'extraction du salpêtre au Palo de Molfetta & aux nitrières de Geraco. M. Torcia avoit remis, avant ces messieurs, à M. le chevalier Acton, des notices sur les nitrières de Candito, Cendojanni, près de Reggio en Calabre, de Sciacca & toute la côte méridionale de la Sicile, ainsi que d'une riche minière de charbon de terre près de Briatico, au bas de Montelione, & des indices au haut de la montagne de Firiolo, en Calabre; M. l'archiprêtre Santoti di Rocca San Felice, en a découvert tout près du lac Amsanto, dont il a donné une belle description; & tout près de Montefusco, près des terres de M. l'avocat Giordano, on en a déterré d'autres indices. Le gouvernement vient d'y expédier M. Ranièri, Piémontois, pour en assurer la découverte & les fouilles. M. Angelo Jasano a aussi écrit sur ces différentes productions minérales, & le médecin Thovatini de Lipari, a avec beaucoup d'enthousiasme excité à la fabrication du soufre, de l'alun, &c. de l'isle de Vulcania; ses compatriotes qui, par de sots préjugés, qui leur avoient été inspirés par l'évêque, d'intelligence avec la cour de Rome, pour favoriser le débit de la Tolfa, venoient de l'abandonner depuis plusieurs années. Le mémoire de M. Thovatini roule sur les eaux minérales des isles Eoliennes. Il ne faut pas ici oublier un autre mémoire, plus court mais très-profond, que M. Giovanni Presta, de Gallipoli, mort depuis peu, avoit consacré à la fabrication de l'huile, d'après les notions exactes des anciens & des expériences par lui répétées pendant une longue suite d'années. Voilà une foule de savans ignorés par M. de la Lande.

M. de la Lande se trompe lorsqu'il soutient à la même page 413 que les assemblées du parlement de Sicile se tiennent annuellement tout comme ceux du parlement Britannique, tandis qu'elles ont lieu par fois comme celles des diètes de Pologne; aussi le gouvernement y est tout féodal ou anarchique. La junte de ce parlement y est perpétuelle aussi sous le nom de *Giunte del regno*, & en cela elle ressemble également au conseil permanent de la Pologne. Ce n'est que depuis la vice-royauté de M. Caraccioli, & après les éloquentes conclusions (*Consulte*) de

M. le marquis Simonetti *che il Braccio Baronale* n'eſt plus l'unique repréſentant de toute la nation. Il faut maintenant que le *Braccio Domaniale* ſoit repréſenté par des députés, tirés de la claſſe des citoyens & bourgeois de chaque ville ayant droit de ſuffrage. Les conſultations de M. Simonetti avoient auſſi porté des coups mortels à tous les abus énormes que la tyrannie des Barons avoit introduits dans la levée des impôts. C'eſt une des cauſes principales, qui après l'inquiſition ont déſolé la Sicile.

Page 414. Il ne falloit pas parler encore de la juriſdiction temporelle du Nonce à Naples, & y ajouter la ſpirituelle du roi en Sicile. Le roi n'exerce d'autre autorité en Sicile que celle du roi de France en France. Les princes catholiques n'ont point d'autorité ſpirituelle à cauſe du lévitiſme de cette religion; c'eſt un fait connu de tous les politiques. Rome, par le moyen du monachiſme & de l'inquiſition, avoit trouvé le moyen d'éluder toutes les prérogatives du prétendu *Légat à Latere* en Sicile. Elle y exerce un deſpotiſme affreux, y a uſurpé pour dix millions d'écus annuels à titres de meſſes, & que les anciens employoient dans la marine; elle l'a dépeuplée, appauvrie, y a avili les eſprits au point que le ſalut ordinaire des habitans lorſqu'ils ſe recontrent eſt *benedicite*; & c'eſt cet aviliſſement qui eſt la cauſe que les Siciliens naturellement ſi ingénieux, ſi ſpirituels n'ont pas encore eu un ſeul de ces écrivains hardis contre la cour de Rome, tels par exemple que Giannone, Argento, Fraggianni, Vargas, Spiriti, Peccheneida, Pecchia, Serrao, Grimaldi, Ceſtari, Patuzi, le marquis de Marco, &c. Ce n'eſt que le marquis Caraccioli, lorſqu'il étoit vice-roi, & le conſulteur Simonetti, qui ont commencé à trancher quelques-unes des têtes de l'hydre, par exemple, l'inquiſition, & en frapper & étourdir d'autres. C'eſt ſous l'ombre de ces ſages miniſtres du roi que le génie des Siciliens oſe depuis peu lever la tête, & que les chanoines de Gregorio, de Coſimi, Barbaracci & l'avocat Sarri ſurtout commencent à faire revivre la fécondité ſpirituelle & l'amour du ſavoir, de la liberté & de la patrie de leurs ancêtres. Le marquis Caraccioli y a appelé les ſciences exactes: les princes de Teremuzza & de Biſcari ſont déjà célèbres dans les antiquités.

Page 416. Sous le miniſtère du marquis de la Sambuca, la part que le pape avoit à la nomination des évêchés & autres bénéfices reſta éludée par l'introduction des lettres

de recommandation du roi à chaque vacance ; & par conséquent la division faite du temps de l'empereur Charles V, en *vescovati regii e papalini*, n'a plus eu lieu. On a d'ailleurs revendiqué une foule d'évêchés de fondation royale, tels que Melfi, Bovino, Lucera, Naples même, & supprimé plusieurs riches abbayes, telles que celles de S. Antonio, de Ripalta, de la Magrine. On a accordé celle-ci, située près de Palerme, au prince Don Gennaro, cadet du roi, comme grand-maître de l'ordre Constantinien. On a peu-à-peu supprimé une centaine de petits couvens en Sicile ; celui de Parète, & une quarantaine d'autres, outre les Jésuites, dans le royaume de Naples ; ainsi que tout le monachisme, après les tremblemens de terre de 1783 en Calabre, consistant en cent cinquante-quatre couvens de religieux & religieuses, & qui mangeoient un revenu de sept cent mille ducats en fonds de terres, sans les exemptions & le casuel de leurs pieuses boutiques, qui le faisoient sans doute aller à plus d'un million. L'administration de ce riche revenu, tombée ensuite entre des mains ignorantes & rapaces, loin de contribuer au soulagement de la province renversée selon la louable intention du roi & du ministère, a au contraire contribué à l'épuiser tout-à-fait. Les habitans disent que le vicaire a été un tremblement de terre moral, infiniment plus destructeur que le physique. Leurs réclamations viennent d'obtenir du roi sa déposition de cette place.

Les réformes ecclésiastiques ci-dessus énoncées font espérer bientôt de la sagesse du gouvernement la réduction salutaire des évêchés & de toutes les fondations du clergé à leur juste nombre & salaire, & la restitution des fonds immenses que la superstition & l'hypocrisie, *centimanes*, ont arraché au bien-être des familles, & à la circulation & prospérité nationales.

Page 418. Le régent de la Vicaria est maintenant M. le duc de S. Nicola, homme très-savant, possédant sept ou huit langues, & qui a été notre ministre à Pétersbourg. L'impératrice-régnante le décora de l'ordre de Ste. Anne, & notre roi vient de le décorer des marques de l'ordre de S. Janvier. Le nombre *de' Paglietti* n'est que de trois mille en tout & de tout rang, y compris ceux qui n'exercent jamais les fonctions, mais qui se contentent d'avoir payé chèrement, ainsi qu'à Paris, en Hollande & ailleurs, le titre de *Docteur en droit*. M. Pilati les avoit porté à quarante mille,

ainsi que M. de la Lande, les lazarons, & M. de Félice à cinquante mille. La police est bien payée à Naples, mais elle y est mal organisée; & c'est la cause de son peu d'effet. Un de ses défauts est que le gouvernement n'a pas encore songé à distribuer ses nombreuses gardes ainsi qu'à Paris, mais de les faire rouler par escouades avec une lanterne à la tête, de façon à être aisément apperçue & esquivée par les voleurs.

C'est la méthode vicieuse de Londres; mais le nombre en est plus grand & mieux payé. Il y a beaucoup de jurisdictions différentes, qu'on a depuis peu multipliées; & les places subalternes de *Mastrodatti*, de secrétaires des tribunaux se vendent publiquement à l'encan tous les trois ans; & cela vend publiquement à l'encan le sang des sujets. M. Torcia a donné des mémoires très-forts à la cour sur ces énormes abus, à l'occasion des tremblemens de terre de Calabre; mais l'avocat Mario Pagano vient de publier un traité très-profond & très-savant sur l'histoire de la procédure criminelle dès le temps des Grecs & des Romains jusqu'à nos jours, d'y tracer avec beaucoup d'énergie les abus introduits chez nous, & de proposer avec beaucoup de patriotisme & de discernement les réformes. Depuis quelques années le gouvernement signe très-difficilement des sentences de mort; & cela a multiplié les délits & diminué la sûreté publique. M. Carlo Pecchia, continuateur très-vaillant de Giannone, nous a donné une excellente histoire *de la Vicaria del Sacro Consiglio*, & de tous les tribunaux. Il est mort depuis deux ans. M. Galante l'imite admirablement bien dans son ouvrage des deux Siciles.

Page 429. Il n'y a pas dans Naples quarante mille *lazaroni.* Il y a le nombre convenable de basses classes, qui peuvent subsister de leurs bas métiers : tels que crocheteurs, *puzzaro*, ou gardes des eaux pour les puits & fontaines publiques, des cloaques, &c. Il y a en un mot autant de sortes de gens à Naples qu'il y en a, à proportion de leur grandeur, à Londres & à Paris. Ce qui a induit en erreur les étrangers à Naples, c'est le terme de *lazarone*, auquel a donné naissance leur mauvaise prononciation des lettres *ce*, *ci*, suivant la façon dentale des Romains; & voici comment : La dénomination de *lazarone* est un augmentatif de *Lazaro*, c'est-à-dire, de *Lacero* déchiré, tout couvert de haillons. C'étoit le sobriquet par lequel

les gens aisés distinguoient cette classe laborieuse, lorsque dans les siècles de trouble & des vice-rois la nation devenoit de jour en jour plus pauvre, & son commerce, son industrie tomboient entre les mains des étrangers. (C'est dans cet état que les trouva dès son temps le grand Montesquieu, lorsqu'il en parle au chapitre IX de ses *Considérations sur la grandeur & la décadence des Romains.*) Les François, les Allemands, les Espagnols, qui se sont tour-à-tour disputés & succédés dans la domination de ce royaume, au lieu de prononcer *lacero*, prononçoient *lassero* & *lasseri*; & les Napolitains qui sont très-portés à la dérision, à se moquer & à contrefaire les étrangers, ont adopté ce changement, encore par son allusion à Lazare du mauvais riche, que les chroniques de la religion nous représentent aussi comme un misérable. Ce changement en un mot est devenu d'un usage général & constant. Ce n'est pas non plus l'unique exemple de ce genre. De l'Espagnol *alguazil*, archer, ils ont formé *aguzzino*, diminutif d'*aguzzo*; & d'*elmandraque*, port des bateaux, *mandracchio*, ou repaire de la vile populace.

D'un défaut physique de leur propre prononciation, donc les étrangers modernes, surtout depuis qu'ils voyagent en Italie, en ont fait un monstre moral. Ils ont créé de la classe de *lazari* un tas d'oisifs à part : des polissons, des vauriens, sans habit, sans état, sans métier, sans sentimens, & presque sans sensations; puisqu'ils se sont figurés que des hommes robustes, d'une statue gigantesque, bien musclés, capables de porter des poids énormes sur les épaules à de grandes distances sans perdre halaine, pouvoient subsister avec deux sols par jour. L'abbé Richard, qui les a outragé plus que les autres, y a ajouté que leurs enfans vivoient des restes des poissons attrapés par les oiseaux, nommés *Plongeons de mer*, au pont de la Madelaine.

Il résulte de tout ceci que le sens moral que les étrangers modernes attachent au mot *lazaro* est destitué de tout fondement, & que dans le sens du pays ce mot signifie un homme de la lie du peuple, un portefaix, un *puzzaro*, *cloacaro*, *beccamorto*, &c. En effet on dit *li lazari del mercato*, *del lavinaro*, *del molo piccolo*, &c. pour indiquer les porteurs de ces différens quartiers ou marchés. On les appelle autrement *Vastasi* du nom ancien des Napolitains Grecs Βαστάκες qui veut aussi dire *porteur*.

Au reſte, s'il y a des poliſſons, des eſcrocs, des filoux, des aſſaſſins, des mâtins, des pendards, des *Deſrues*, en un mot, de la canaille, de la racaille à Paris, à Londres & ailleurs, comment pourroit-on les éviter en tout & partout à Naples & à Palerme ? Si les plus pauvres entre les lazarons couchent ſur la terre ou ſous des bancs en hiver, d'où ils ont acquis la dénomination de *banquieri*, eſt-ce leur faute ou celle du climat qui le leur permet, & qui le permet ſurtout en été à leurs ſemblables & à tous les campagnards dans nos provinces méridionales, en Sicile, en Grèce, dans la Syrie, dans l'Egypte, & dans tous les pays chauds ? Les *bedouins*, les *nègres* n'ont pas des meilleurs lits en Afrique, les *pouljas* dans l'Inde. Depuis quand eſt-ce une honte, un objet de reproche, de profiter de la bonté d'un climat comme celui de Naples, pour y vivre plus à ſon aiſe, y jouir de la liberté des organes, ſans gêne pour la circulation du ſang ? N'eſt-ce peut-être pas un vrai malheur que d'en avoir un comme celui de Paris, de Londres & de tout le nord, où l'homme manque abſolument de figues, de raiſins, d'oranges, d'olives, de la ſoie, du coton, & de tant d'autres précieux dons de la nature, & qui rachètent bien du manque volontaire d'habit & de toît ? Ce manque eſt un vrai obſtacle aux progrès naturels de la population ; & ſi Naples & Palerme étoient ſubitement transférées ſous le ciel de Londres & de Paris, & *vice verſa*, les deux premières villes perdroient un tiers de leur population, les deux dernières l'acquerroient.

On ne ſauroit ſoupçonner chez M. de la Lande de la petiteſſe d'eſprit, parce que perſonne ne lui refuſera un rang parmi les plus grands génies de l'Europe. Il faut plutôt croire que le préjugé, l'eſprit patriotique ont beaucoup d'influence ſur ſes déciſions. C'eſt une honte, c'eſt un inconvénient inſupportable ſans doute d'aller à pieds nus dans les climats ſeptentrionaux ; mais c'eſt une commodité, un plaiſir, un avantage réel pour la ſanté & pour la bourſe, dont les trois quarts des campagnards chez nous profitent pour aller, venir, pour grimper leſtement ſur les mûriers, les figuiers, les orangers, les oliviers, &c. pour y faire la récolte des fruits ; arbres qui ne ſont pas petits & rabougris comme ceux des climats plus froids, mais qui reſſemblent aux chênes & aux ſapins du nord. Cette coutume d'aller ſans ſouliers a été en uſage de tout

temps dans les pays chauds ; les ſtatues héroïques des anciens & les témoignages des hiſtoriens ne nous en laiſſent pas douter. Caton & l'empereur Adrien ſe plaiſoient beaucoup d'aller à pieds nus en ſuivant l'armée. Il eſt certain que les meilleurs généraux du nord, tels que Laudon, le prince Henri, Romanzow, l'amiral Howe, friſſonneroient s'ils étoient obligés de l'adopter.

Que ſi l'on perſiſte à dire que nulle part on ne rencontre un ſi grand nombre de lazarons qu'à Naples, c'eſt que nulle part il n'y a une ville plus peuplée à proportion que Naples, & où le gouvernement ait ci-devant plus négligé l'éducation & l'induſtrie populaires. Malgré ce grand déſavantage, leur claſſe eſt celle qui a ſu le mieux ſe préſerver de la corruption, & conſerver les vertus de nos ancêtres, la probité, le déſintéreſſement, la vraie piété, l'enthouſiaſme pour la liberté civile & pour le patriotiſme. On en a un grand nombre de ſalariés aux temples, aux banques & monts de piété, chez le roi, chez les ſeigneurs, les négocians, aux douanes, &c. *Il facchino di caſa* eſt une charge domeſtique ; ils vont, ils viennent, ils ſont partout, ils pénètrent partout, de jour, de nuit, chargés d'or, d'argent, de bijoux ; jamais il ne s'eſt rien perdu entre leurs mains, jamais ils n'ont commis le moindre larcin. C'eſt une juſtice que tous les négocians, tous les miniſtres étrangers leur rendent. C'eſt la claſſe la plus honnête, la moins vicieuſe de toute la ville ; aimant beaucoup l'ordre, le travail, la paix, la décence. C'eſt une injuſtice de les confondre avec les vrais *banchieri*, qui ne ſont dans le fond qu'un tas de vagabonds, la plupart étrangers, ſans aveu & ſans foyers, & que la douceur du gouvernement n'a pas encore renvoyé chez eux.

Mais les lazarons ont donné des preuves encore plus éclatantes de vertus ſociales. Ils ont été les premiers & les plus inébranlables à repouſſer l'établiſſement de l'inquiſition dans ce royaume, que les Siciliens mal-aviſés avoient reçu dans le leur. Ils ont été les premiers & les plus généreux envers leurs confrères les Calabrois ; puiſqu'ayant appris leurs terribles déſaſtres du tremblement de terre du 5 Février 1783, ils ſacrifièrent pour les ſecourir, de leur propre mouvement, l'unique écot qui étoit en leur diſpoſition, c'eſt-à-dire, la rétribution qui leur étoit due pour les copieux ſecours, en vivres, en habillemens,

mens, en bois de construction, que les riches, les barons, le gouvernement lui-même s'empressoient à l'envi de faire embarquer pour la Calabre ruinée. Ils disoient que tout devoir exigeoit qu'ils renonçassent au prix de leur travail dans ce moment de calamité, en faveur des habitans d'une riche province, qui par leurs nombreuses commissions & envois à la capitale les avoient fait subsister pendant tant de siècles de prospérité. C'est pourtant ces honnêtes gens que M. de la Lande se plaît à diffamer, d'après les préjugés d'autres voyageurs tout aussi mal informés que lui.

Page 428. Tout ce que M. de la Lande dit sur la filiation de la maladie vénérienne, que M. de Voltaire avoit tracée dans son *Candide*, & dont M. l'abbé Pellicia a fixé la date à Naples, du temps de l'invasion de Charles VIII, roi de France, en 1494, a été copié des notions assez copieuses que M. Torcia avoit suivies assez exactement, soit dans ses voyages, soit dans ses lectures, & dont il a donné un extrait dans son ouvrage intitulé: *Apologia della Nazione*, ou appendice *allo Sbozzo del commercio di Amsterdam*. M. de la Lande avoit reçu cet ouvrage ainsi que tous les autres de M. Torcia, il lui en a témoigné ses remerciemens par lettre; mais pour ne pas le citer, il n'en a pas fait mention dans son Voyage à la page 462. Il se contente à cette page d'y rappeler des brochures faites par amusement: il ajoute que dans l'éloge de Métastase il y a des choses hardies contre des gens célèbres; mais en sont-elles moins des vérités? ou la célébrité des noms doit-elle enfouir les vérités? Est-ce une proposition à faire de la part de M. de la Lande? Que repliqueroit-il, si on lui répondoit que la célébrité de Ptolomée, d'Albert le Grand, de S. Thomas, & de toute la horde monacale ne devoit jamais faire parler Tagliavia, Copernic & Gallilée, sur le vrai système du monde? Où en seroit-il son excellent traité sur l'astronomie, l'abrégé de ce traité, & tant de belles dissertations & même découvertes, dont il a enrichi les *Mémoires de l'académie des sciences de Paris* & d'ailleurs, & qui rendront à jamais chère à la postérité la mémoire du savoir profond de M. de la Lande?

Page 436. M. de la Lande mal instruit avoit dit dans la première édition de son Voyage, que dans les conservatoires de musique de Naples *on y châtroit les jeunes gens pour leur former une voix.*

M. Torcia avoit fourni à M. de la Lande des démonstrations qu'on ne châtroit pas dans les conservatoires. Je ne dirai point qu'on ne châtre pas en Italie quelques enfans pauvres, en qui on découvre une belle voix ; mais je relève l'erreur de M. de la Lande, qui sans s'en être informé veut absolument qu'on châtre dans les conservatoires de Naples. Non, M. de la Lande, on ne châtre pas chez nous ; mais on reçoit les châtrés des autres pays dans nos conservatoires, lorsqu'ils y viennent pour se perfectionner dans la musique. Au reste, pourquoi vous effarouchez-vous si fort contre les châtrés ? Lorsqu'on ne veut pas un mélange d'hommes & de femmes pour avoir des *sopranis* & des *contraltis*, il faut des châtrés. D'ailleurs, pourquoi souffre-t-on une infinité de châtrés moraux qui désolent la terre, & vous vous acharnez contre quelques châtrés physiques qui nous font passer tant de momens agréables ?

Page 445. La Balducci, qui étoit d'une très-bonne naissance de Gênes, a été honorablement épousée par M. J. Brentano, banquier de la cour ; & elle n'a plus monté sur les théâtres depuis. Les meilleures voix maintenant sont La Bandi parmi les chanteuses, & David parmi les tenores ; & ils sont rivaux entr'eux. Tous les connoisseurs conviennent qu'il n'y en a pas de meilleurs au monde.

Page 449. *Les gens de lettres sont en plus grand nombre à Naples qu'à Rome.* M. de la Lande nous fait bien de l'honneur dans ce parallèle. Si au moins il y avoit ajouté *à proportion* : car il ne seroit pas étonnant que dans une ville quatre fois plus peuplée qu'une autre il y eût plus de savans que dans la dernière ; mais il paroît que M. de la Lande prend pour savans ce troupeau de théologiens qui se reposent à Rome sur leurs lauriers théologiques, & qui ont été toujours le fléau le plus cruel du vrai savant. En effet, ôtez cette tourbe risible de théologiens qui *dilatant philacteria sua* dans les rues de Rome, que reste-t-il dans cette ville de savans proprement dits ? car je ne parle pas des artistes. M. de la Lande a été à Naples trop peu de temps pour s'entretenir avec les principaux savans de Naples, comme il a fait avec M. Mazzocchi, pour porter un jugement vrai sur la littérature de Naples.

Page 497. Il dit l'opposé de ce qu'il avoit dit ci-dessus. *Les gens de lettres ne sont pas, ce me semble, en aussi grand nombre à Naples qu'à Rome*, &c.

Mais un homme aussi grand que M. de la Lande a-t-il

pu faire imprimer une pareille absurdité ? Si M. de la Lande avoit pû rester assez long-temps à Naples, pour connoître & s'entretenir avec tous les savans proprement dit, il auroit été étonné d'en trouver un bien plus grand nombre qu'à Paris, & par conséquent que dans toute la France, parce que tous ceux qui savent lire dans le royaume vont faire les savans à Paris. Il y a certainement à Paris de vrais savans, semblables à M. de la Lande, mais en fort petit nombre ; car ôtez du nombre des savans cette infinité de rimailleurs, qui tous ensemble ne font pas un poëte, cette quantité innombrable d'auteurs affamés, qui présentent de pitoyables cahiers aux libraires pour en obtenir quelque écu, pour avoir de quoi fournir à leur repas, le nombre de savans estimables deviendra bien petit ; mais l'anecdote suivante donnera une juste idée de la plupart des savans de Paris.

M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris* & d'une infinité d'inepties pareilles, alla faire visite à un de nos compatriotes. Ce dernier fut frappé d'entendre parler le savant de Paris sur des matières dont il ne connoissoit pas les principes. Notre savant Napolitain le félicita de ce qu'il pouvoit parler si bien de matières qu'il ne connoissoit point, comme il s'en appercevoit bien par son discours. " Je puis parler & écrire, répondit le savant Parisien, sur toutes les matières. Je lis un livre sur l'architecture que je ne connois point, je sens en lisant ce qu'il faut présenter au public, & j'écris. Lorsque je voulus publier les *Portraits des rois de France*, j'avois les principaux historiens ouverts sur les chaises de ma chambre : je les lisois tous, & je combinois ce qui me paroissoit le plus vraisemblable, & j'écrivois. Mais, reprit le professeur de Naples, comment pouvez-vous sentir, en lisant un livre, ce qu'il faut présenter au public, sans connoître les principes de la science dont votre livre traite ? Le bon sens, reprit M. Mercier, me guide, & je ne me trompe pas. Notre savant Napolitain étoit avec un autre aussi distingué dans sa chambre : ils se regardoient, & levoient les épaules ; mais notre professeur ne connoissant pas l'art de dissimuler ne put s'empêcher de lui dire : la réflexion que j'ai faite depuis long-temps est donc très-juste, M. Mercier, que si la langue françoise venoit tout-à-coup à tomber, & la frivolité des lecteurs à passer, les trois-quarts des prétendus savans François se trouveroient bien nus. Le savant Fran-

çois fut tellement choqué de cette vérité, qu'il partit d'abord, & devint dès-lors le plus grand ennemi de notre professeur. Que de savans à Paris qui ne valent pas même M. Mercier !

Deux cent journaux sont prêts à faire retentir toute l'Europe de ces pitoyables productions, & font croire aux sots que la France est la pépinière des savans & le pays des lettres, tandis qu'elle est bien éloignée de les cultiver autant que bien d'autres nations, qui avec modestie & sans emphase y consacrent leurs veilles & en reculent les bornes, la France l'ignorant même ; car par une police inconcevable elle défend l'entrée de toute production littéraire étrangère.

La censure de la chambre syndicale de Paris est aussi rigide que risible ; car nulle part on n'y en exerce une plus rigoureuse, & il n'y a point de pays où les livres les plus ineptes, les plus indécens circulent avec autant d'effronterie qu'en France. On s'est moqué de l'index de Rome, & avec raison ; mais si l'on s'étoit donné la peine de donner un index des livres que la France a renvoyés de la chambre syndicale, on verroit un composé d'intrigues, d'ignorance & d'absurdités, qui la couvriroit d'une honte éternelle.

M. de la Lande fait souvent des parallèles entre la France & l'Italie, à l'occasion de certains objets qu'il rencontre dans son voyage, & qui se trouvent chez les deux nations. Je ne doute point que s'il avoit pu connoître mieux les savans de Naples, il ne leur eût rendu la justice qu'ils méritent.

Par exemple. Le petit nombre de découvertes qu'il a connu à Naples de l'immortel prince de S. Sévère auroit pourtant pu lui arracher cet aveu, qu'on n'a pas vu un pareil génie à Paris.

Il s'est entretenu avec M. Mazzocchi, & il paroît même lui rendre quelque justice. Mais pourquoi ne pas dire qu'un homme pareil n'existe point à Paris ?

Il auroit pu voir & s'entretenir avec M. Genovèse : il auroit été en état de juger du génie & des connoissances profondes de ce grand homme dans la métaphysique, le droit naturel, la politique, le commerce, &c. & avouer qu'il n'y a pas un homme pareil à Paris.

On écrivit beaucoup, il y a passé vingt ans, à Paris, sur la liberté du commerce des grains : les économistes,

auteurs d'une ſcience nouvelle, prirent tous la plume, & inondèrent Paris de leurs écrits fanatiques; mais M. de la Lande n'ignore pas ſans doute, que celui qui écrivoit avec le plus de force & de vérité fut un illuſtre Napolitain, M. l'abbé Galliani, pour lors ſecrétaire d'ambaſſade pour le roi de Naples. Mais pourquoi donc ne pas avouer qu'il n'y avoit pas un ſi grand économiſte à Paris?

On lit avec indignation page 463, ce qui ſuit: *Franciſco Antonio Grimaldi, avocat, a donné des ouvrages d'érudition.* M. Grimaldi, d'une des plus illuſtres familles de Gênes & de Naples, n'a jamais donné des ouvrages d'érudition proprement dit; mais en 1766, il publia un ouvrage de juriſprudence, ſous le titre *de ſucceſſionibus legitimis in urbe Neapolitana*, deux vol. petit in-folio, vrai chef-d'œuvre de juriſprudence grecque & romaine. Il a publié, en 1780, un ouvrage en trois vol. in-8°., ſur *l'inégalité phyſique, morale & politique de l'homme*, en italien; ouvrage propre à répandre le plus grand jour ſur la morale, que nous ignorons encore. Qu'on liſe ce chef-d'œuvre pour s'en convaincre. A ſa mort, arrivée par les triſtes ſuites du déſaſtre de la Calabre, où ce grand homme perdit ſous ſes ruines les perſonnes les plus chères à ſon cœur, il laiſſa dix vol. in-4°. des Annales du royaume de Naples. On aura de la peine à trouver un hiſtorien philoſophe à lui comparer. Si donc M. de la Lande l'avoit connu, il auroit avoué qu'il n'y avoit point de juriſconſulte pareil à Paris, & qu'il n'y a jamais eu un métaphyſicien & un hiſtorien en France comparable à M. Grimaldi.

Don Gaëtano Filangièri, dit M. de la Lande, a donné un livre très-eſtimé ſur *la ſcience de la législation*, en quatre volumes, & on le compare à l'*Eſprit des lois*. Le chevalier Filangieri, d'une des plus illuſtres familles du royaume de Naples, a publié ſept volumes in-8°. ſur la ſcience de la législation; l'ouvrage en aura encore deux ou trois. *On le compare*, dit M. de la Lande, *à l'Eſprit des lois*, ce n'eſt pas aſſez; M. Filangieri a laiſſé de beaucoup en arrière M. de Monteſquieu, qui s'eſt contenté de mettre au jour quelques inconvéniens des lois romaines & du moyen âge. M. Filangieri les déterre tous, & y apporte les corrections à y faire avec tant de diſcernement, de prudence & de ſageſſe, qu'on croit lire les plus grands législateurs de la Grèce, occupés de ce grand objet juſ-

qu'à nos jours, & non un jeune homme de vingt & quelques années, au moins lorsque les premiers volumes parurent. La liberté avec laquelle ce grand jeune homme écrit sur le gouvernement du royaume, sur l'anarchie féodale, sur les ecclésiastiques, fait autant d'honneur au ministère de Naples qu'à l'illustre auteur de la science de la législation, qui devroit faire le code & le manuel de tous les souverains. M. de la Lande peut lire cet ouvrage immortel, car enfin on le traduit actuellement à Paris, après l'avoir déjà été dans plusieurs langues étrangères, & il se convaincra aisément du tort qu'il a eu de ne pas s'informer mieux de ce célèbre écrivain, & d'avouer qu'il n'y en a point de pareil à Paris.

M. de la Lande a mis au-dessus de tous les savans de Naples le père de la Torre, Sommasque. Cependant les gens qui pensent & qui savent apprécier le vrai savoir, l'ont regardé toujours comme un vrai charlatan. M. de la Lande lui a trouvé l'esprit de la nation : nous lui en faisons présent avec plaisir.

Je ne parlerai pas de M. Ignara, de M. Cirillo, de M. Sabatelli, des Martini, de D. Blasio, Bénédictin, qui vient de publier un ouvrage admirable sur les antiquités du moyen âge, qui a pour titre : *Series principum qui Longobardorum ætate imperarunt*, &c. in-folio, & d'une infinité d'autres savans de Naples, dont Paris ne compte surement pas beaucoup ; mais je ne saurois en passer un sous silence.

L'Encyclopédie de Paris fit retentir toute la terre ; les éditeurs MM. d'Alembert & Diderot profitèrent de la célébrité de l'ouvrage, & se rendirent célèbres au point qu'on les regardoit pour les princes & même pour les dictateurs des connoissances & du savoir humain. Cependant un de nos compatriotes, ci-devant professeur dans notre université, indigné de ce que plus il la consultoit, & moins il en étoit content, prit la résolution d'en faire une ; & elle fut telle que c'est la seule qui mérite le nom d'Encyclopédie, & a laissé celle de Paris de plusieurs siècles en arrière. M. de la Lande avouera cette vérité, parce qu'il a été un des principaux collaborateurs de l'Encyclopédie d'Yverdon. Mais pourquoi donc, lorsqu'il veut citer dans son Voyage l'Encyclopédie de Paris, se contente-t-il de dire, *voyez l'Encyclopédie* par excellence, article tel ou tel. Cette excellence convient-elle à l'Encyclopédie de

Paris, dès qu'il y en a une autre infiniment supérieure? Notre Napolitain, éditeur de l'Encyclopédie d'Yverdon, n'a-t-il pas refait un grand nombre d'articles de mathématiques, pour les substituer à ceux de M. d'Alembert réputé en France l'oracle des mathématiciens? Notre professeur, dans un grand nombre d'autres, n'a-t-il pas fait voir que M. d'Alembert ne connoissoit pas plus les principes de métaphysique qu'il ne connoissoit le texte de Tacite dont il a voulu traduire des morceaux? C'est de-là que vint la persécution que ce prétendu dictateur de la république des lettres excita par lui-même & par ses émissaires contre l'Encyclopédie d'Yverdon & son modeste éditeur, qui eut le plaisir de voir son Encyclopédie enlevée au milieu de la rage parisienne, dans l'espace d'un an.

Nos savans Italiens n'ont pas cet excès de vanité dont sont animés les compatriotes de M. de la Lande, qui bon-gré malgré qu'il en ait, sera obligé d'avouer, que les savans Italiens, malgré leur modestie, ont toujours été & seront toujours les maîtres des François pour les sciences proprement dites, & les arts; nous nous bornerons à leur céder le *goût*, que personnes ne sauroit refuser à la nation Françoise.

Page 463. Parmi les médecins, le meilleur, après Cotugno, est M. Antonio Sementino, son élève. L'empereur, qui voulut tout voir & connoître à Naples, en fut si enchanté qu'il l'invita à un établissement à Vienne; mais ce grand monarque a dû se contenter d'accepter la dédicace de ses ouvrages. Parmi les poëtes, il faut compter MM. Tiberi del Vasto, Gargallo, de Syracuse, Antonio Bivora, de Palerme, déjà nommés; MM. Petroli, aide-de-chambre du roi, Mgr. le prince de Campo Franco, le duc Riario, Don Clémente Filomarino, le marquis Natali, le duc de l'Oratino, Antonio Jerogades, de Tropea, Pascal Ferrara & Basilio Alvani de Spinazzola. Parmi les naturalistes, Pascal Manni, de Lecce, l'avocat Caulini, à Naples, Antonio Carelli, à Conversano, l'abbé Orlandi, à Trecase, l'abbé Gagliardi & l'archevêque Capecelatro, même à Tarente; les frères Caraccioli, à la Fossa, près de Reggio, & surtout le chevalier Saverio Landolina, à Syracuse, qui a, entr'autres découvertes, rétabli la fabrique du papyrus des anciens: il va publier un très-grand ouvrage sur cet objet. Le nouveau prince de Biscari, son cousin, vient d'établir une académie d'Etnei, ou société patrio-

tique, comme celle de Milan, à Catane. M. le chevalier Gioëni s'y distingue par un cabinet d'histoire naturelle Sicilien, très-choisi.

Page 483. Parmi les découvertes, il faut compter celle du sismomètre, que M. de la Lande ne nomme pas, quoiqu'il décrit la machine d'après le rapport que lui envoya M. Torcia, & qu'il inséra dans le Journal des Savans de l'an 1783. M. Salvano, mécanicien des plus ingénieux, inventeur, a perfectionné ensuite cette machine, dont un certain Cavallo, Piémontois, au bout de deux ans, a voulu lui enlever la gloire. Parmi les écrivains sismographes, il faut donner la place la plus distinguée à M. l'abbé François Xavier Salfi, de Cosence; tout jeune qu'il est, il étonne par l'immense lecture judicieuse & l'esprit philosophique qu'il a fait éclater dans son *Saggio di fenomeni antropologici*, &c. *Napoli*, 1787.

Tome VI, page 7. Ici M. de la Lande a fait une de ses grosses bévues : il a osé mettre en balance l'autorité des écrivains les plus judicieux & le sens commun lui-même, avec les fantaisies de M. l'ingénieur Pigonati, tout aussi ignorant & imposteur que le médecin Sarcone. Le phénomène de la tarentule est une chimère, comme la *fata Morgana* du phare de Messine; cela est maintenant démontré. M. le docteur Cyrillo, dans les *Transactions philosophiques*, dans le Volume LX. page 233, au docteur Watson, & M. Manni, dans un nouvel exposé, y ont apposé le dernier sceau. (*Giornale Encyclopedico*, Tome IV. page 157). Au reste, il y a un certain docteur Cid, Espagnol, qui suivant la Gazette de Madrid du 15 Juin 1787, doit avoir transporté ce phénomène chimérique de la Pouille, où il a été déraciné, en Espagne, où il ne répandra pas beaucoup de racines, attendu les progrès rapides que ses compatriotes font dans toutes les branches du savoir humain, & surtout de l'histoire naturelle.

Page 10. Les buffles abondent en terre de Labour comme dans tout le royaume. MM. les princes de Mondragone, de Caramanico, le comte de l'Acerra & d'autres, en ont de nombreux troupeaux.

Page 55. Les temples de Vénus, de Mercure & de Diane à Baies, ne sont rien moins que temples. D'après les observations les plus exactes, ce devoient être des salons de compagnie, à-peu-près comme ceux de Spa,

de Bath, de Barèges, de Pise. M. Torcia a donné une lettre à M. le comte de Tries, de Vienne, sur cet objet, & sur le vrai usage des prétendus temples de Pæstum & de presque toutes les deux Siciles. Cette lettre sera bientôt imprimée.

Page 62. M. le chevalier Hamilton a porté une main sacrilége sur toutes les antiquités de ce canton, & de tous les deux royaumes. Il a fait entamer un pilier de la *Piscine Mirabile* par une petite curiosité. Des morceaux des musæum ont été trouvés chez lui.

Page 64. On a découvert à l'entrée du port de *Misenum* des piliers de bâtisse de pouzolane & des briques, qui par leur figure parallélipipède, & par leur solidité & distribution, ont fait, & feroient encore de nouveau, beaucoup plus avantageusement les fonctions auxquelles le gouvernement françois, assez éclairé, semble avoir destiné les cônes au nouveau port de Cherbourg. M. Seguro en prépare une description.

Page 191. Cotrone moderne est une assez jolie ville, sur un bout de l'ancienne, qui forme une péninsule en mer; elle n'a pas péri, comme Palerme, dans l'Encyclopédie de Paris. De l'ancienne, il existe le pourtour & une colonne d'ordre tyrrénien, bien différent du dorique, sur pied, & quelques autres masures, beaucoup d'autres vestiges, colonnes, inscriptions, & surtout les médailles. *Catanzaro* ne mérite pas le titre d'*ancienne*; c'est une ville moderne du huitième siècle, manufacturière en soieries, sur une délicieuse situation. Les relations des tremblemens de terre de MM. Hamilton & Dolomieu sont très-hâtives, inexactes; la dernière contient des notions d'histoire naturelle, assez bonnes. Les Calabrois ont beaucoup d'obligation à M. le chevalier Hamilton.

CHAPITRE XIII.

Route de Naples à Rome par le mont Cassin.

QUAND on revient de Naples à Rome par le mont Cassin, on passe d'abord à Capoue, qui en est à seize milles; à quatre milles plus loin, on tire

sur la droite, pour prendre la route qui conduit à *Toricello*, mauvaise hôtellerie en plein champ, à dix milles de Capoue; le chemin est mauvais, & en hiver l'on y court grand risque de s'embourber.

Cajanello Novo est une autre auberge dans le milieu des champs, à sept milles de *Toricello*, à laquelle on arrive de même par un fort mauvais chemin. De-là on va à *S. Vittore*, qui n'est encore qu'une mauvaise auberge en pleine campagne, où l'on n'arrive qu'en passant une montagne fort roide & fort pierreuse, qui est à neuf milles de *Cajanello*. S. Vittore n'est qu'à quinze milles de Saint-Germain, mais le chemin est encore fort mauvais.

S. GERMANO, petite ville d'environ cinq cent habitans, au pied du mont Cassin, où est l'hospice de l'abbaye, & où le Père Abbé réside souvent pendant l'hiver; elle est près du territoire de l'ancienne *Casinum*, dont elle est séparée par la *Porta Poldi*, ou *Porta Paola*. Cette ville est située sur le bord de la petite rivière, appelée *Fiume Rapido*, à dix-huit lieues de Naples, à vingt-six lieues de Rome en ligne droite, & à quatre lieues des limites de l'Etat Ecclésiastique. Ce fut vers l'an 730 que la ville commença de se former, par le grand nombre de personnes qu'y attiroit le célèbre couvent des Bénédictins qui est sur la cime de la montagne; comme il étoit petit & d'un accès difficile, il fallut en bâtir un autre dans la plaine; & vers l'an 800, on y bâtit une église plus considérable, qui fut appelée S. Sauveur, & ensuite S. Germain; elle a subsisté jusqu'en 1695.

Les ravages des Sarrazins, & surtout les cruautés qu'ils exercèrent au mont Cassin en 884, engagèrent l'abbé S. Bertaire à fortifier le couvent du mont Cassin, & à faire une enceinte autour de celui de S. Germain, & des maisons qui s'étoient formées à l'entour vers l'an 866. (*Ostiense Chr. Cass.*

L. I.) Mais cette ville ne fut achevée qu'en 1022, par l'abbé Altenuf; elle porta le nom de S. Germain, évêque de Capoue, peut-être à cause d'un doigt de ce saint, que l'empereur Louis II, fils de Lothaire, donna à cette église vers l'an 874, tandis qu'il emportoit en France le reste des reliques de ce saint.

Le monastère inférieur ayant été détruit de nouveau, il n'en resta aucun vestige, & l'histoire n'en dit rien, passé le dixième siècle; mais on conjecture qu'il étoit à l'endroit où est aujourd'hui l'hospice de l'abbé. Lorsque le couvent eût été abandonné, l'église fut cédée à des prêtres séculiers, & il s'y forma une église collégiale, qui a été rebâtie dans un goût moderne, au commencement du siècle, & qui est fort ornée.

Il y a dans la ville de S. Germain quatre paroisses & quatre couvens: un de Cordeliers conventuels, un de Dominicains, un de Capucins, un de Bénédictines, & plusieurs autres églises ou confréries.

On trouve aussi des auberges dans la ville; mais l'hospitalité est exercée, de la part des religieux, avec tant d'honnêteté, qu'il n'y a guère d'étranger qui loge ailleurs que dans l'hospice de l'abbaye: quatre religieux officiers y habitent pour recevoir les voyageurs, & l'on y tient même des mules pour les porter au haut de la montagne, où est située cette célèbre abbaye (1). Tous les voyageurs, depuis les princes jusques aux mendians, y sont reçus; les pélerins logent toujours en haut; il y en a quelquefois trois à quatre cent. On prétend dans la maison que le total du revenu de l'abbaye n'est que de cinquante mille ducats, ou 214000 livres; mais il seroit difficile, avec ce revenu, d'exercer l'hospitalité d'une manière si étendue.

(1) Il y a plus de soixante-quinze mules employées au service de la maison, & elles sont si accoutumées à ce voyage, qu'elles le feroient même sans conducteurs; il ne leur faut jamais qu'une heure pour monter à l'abbaye.

CASSINUM, ancienne ville, dont on ne voit que les ruines à *Casino*, étoit située sur le penchant de la montagne, au sud-est de l'endroit où est actuellement l'abbaye du mont Cassin, dans le nouveau Latium, qui porte aujourd'hui le nom de *Campagna felice* ou *Terra di lavoro;* Strabon, L. V, dit que c'étoit une ville remarquable. Elle fut faite colonie romaine trois cent & treize ans avant Jésus-Christ. Varron y avoit une maison de campagne très-grande & très-agréable, dans l'endroit appelé actuellement *Monticelli*, dont il nous donne lui-même la description dans son ouvrage *de Re Rustica*, Liv. III. Chap. 5. Cicéron, qui fait un si bel éloge de ce grand homme, (L. I. *Acad. quæst.*) reproche à Marc-Antoine d'avoir profané cette maison par sa crapule & ses débauches. Phil. 2. *Studiorum suorum M. Varro illud voluit diversorium. Quæ in illa villa dicebantur! Quæ cogitabantur! Quæ litteris mandabantur! Jura populi Romani, monumenta majorum, omnis sapientiæ ratio, omnisque doctrina.*

Cassinum fut ruinée par Théodoric, roi des Goths; l'on n'en voit plus que des vestiges: le plus remarquable est la chapelle appelée *il Crucifisso*; c'est un ancien temple en forme de croix grecque, de cinquante pieds de long, sur trente-cinq de large, bien construit & de la meilleure conservation. Il est formé de gros blocs de pierre-de-taille, dont quelques-uns ont jusqu'à huit à neuf pieds, sans chaux ni ciment.

La voûte est une espèce de coupole basse, percée à sa partie supérieure de quatre petites fenêtres, par lesquelles il ne vient aucun jour actuellement, parce que le logement de l'hermite ou du chapelain est bâti au-dessus; la structure est d'ordre toscan, rustique & solide; c'est sans doute à sa grande solidité & à sa petitesse, qu'il a dû l'avantage de résister pendant seize ou dix-huit siècles aux événemens qui ont causé la ruine de cette ville.

Près-de-là est le reste de l'ancien amphithéâtre, situé à côté du chemin par où l'on arrive de Rome; il a environ huit cent & vingt pieds de circonférence, & le milieu ou l'arêne a deux cent pieds de longueur, sans compter l'emplacement des anciens gradins, qui sont presqu'entièrement détruits; la hauteur des murailles est de cinquante-sept pieds. On y entroit par cinq grandes portes qui ont vingt-six pieds de hauteur sur seize de largeur, & sont faites de grosses pierres-de-taille. On y voit encore des loges des bêtes qu'on destinoit aux combats, & les aqueducs qui apportoient de l'eau pour les naumachies ou combats sur l'eau; tous les murs extérieurs sont revêtus de briques en losanges, *opus reticulatum*; ils sont surmontés de grandes pierres en saillie, avec des trous, où il paroît qu'on plantoit les mâts destinés à soutenir les tentes ou toiles qui garantissoient du soleil; on y a trouvé, en 1756, une inscription antique, dont il a été parlé dans les nouvelles littéraires de Lami.

Le théâtre, dont les restes se voient encore un peu plus haut, est bien moins conservé; il n'en reste que des débris: on y reconnoit pourtant sa forme demi-circulaire, ou à-peu-près, ayant deux cent quatre-vingt-trois pieds de diamètre; les murs sont aussi revêtus d'ouvrages reticulaires.

Il y a encore aux environs quelques aqueducs souterrains, quelques restes d'anciens édifices, & un fragment de grand chemin, pavé comme la via Apia, de grands blocs de pierres en pentagones irréguliers. Voyez *Historia Abbatiæ Cassinensis D. Erasmi Gattola Cajetani. Venetiis* 1734, 4 vol. in-folio.

Il y a quatre chemins pour aller de S. Germain à l'abbaye du mont Cassin; mais il y en a trois qui sont si étroits, si escarpés, si difficiles, qu'ils ne sont presque pas pratiqués: le plus considérable est celui qui fut fait en 1720, sous l'abbé Ruggi de Salerne; il serpente pendant environ une lieue sur la croupe

de la montagne, & il eſt pavé d'une manière commode pour les mulets.

On trouve ſur ce chemin la chapelle appelée *Sta. Crocella*, où l'on voit l'empreinte de la cuiſſe de S. Benoît; plus loin eſt une croix avec l'empreinte du genou de ce ſaint, appelée *il genocchio*; quand on eſt arrivé au haut de la montagne, on apperçoit dans ſon entier la face méridionale du couvent, qui a cinq cent vingt-cinq pieds de long, mais qui n'a rien de plus remarquable que l'air de grandeur que lui donne cette prodigieuſe étendue. On y entre par une ancienne voûte qui a quarante pieds de long, & que l'on a conſervée avec vénération, parce que, ſuivant la tradition, c'étoit une partie du bâtiment où S. Benoît habita; il y a cependant des auteurs qui croient que cette voûte n'eſt que la troiſième conſtruction du couvent.

L'abbaye du mont Caſſin, ſi célèbre dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, commença l'an 529 à l'arrivée de S. Benoît. Il y acquit en peu de temps une ſi grande réputation, que Totila, roi des Goths, alla le viſiter l'an 543, dans le temps qu'il entroit dans le royaume de Naples.

Ce couvent fut pillé & brûlé par les Lombards l'an 589. Les Sarrazins le ravagèrent encore l'an 884; mais les donations des ducs de Bénévent & de pluſieurs autres princes réparèrent toutes ſes pertes. Cette abbaye fut comblée des plus grands & des plus beaux privilèges, elle fut ſouvent un ſéminaire de papes & une retraite des rois; enfin elle devint un des endroits les plus fameux de l'Italie. Elle s'eſt diſtinguée, non-ſeulement dans la religion, mais encore plus dans les lettres; on lui dut la conſervation des études dans le royaume de Naples, & le goût même de la phyſique. Les Pères du mont Caſſin furent les premiers auteurs de l'école de Salerne, vers l'an 1060; du moins Moreau leur en fait honneur dans ſes notes publiées en 1672, ſur l'ouvrage

de cette fameuse école : *De conservanda bona valetudine, liber Scholæ Salernitanæ.* Cet ouvrage fut composé vers l'an 1100.

Dans le cloître supérieur qui conduit à l'église, & qu'on appelle Paradiso, l'on voit seize statues de marbre, dont une est de Le Gros; elle représente le pape S. Grégoire II; elle est bien composée, la tête & les mains sont surtout très-belles. On arrive aux portes de l'église par un grand escalier de marbre; l'architecture du portail du milieu est d'ordre ionique, il est construit en pierres du mont Cassin. La porte, qui a dix pieds de haut, est revêtue de vingt-deux lames de bronze, avec des lettres en argent, que l'abbé Didier fit faire à Constantinople, l'an 1066, & de seize autres lames qui furent faites l'an 1124; elles représentent les châteaux & possessions de l'abbaye. Le bâtiment actuel fut commencé en 1649.

Le premier aspect de cette église est une des choses les plus frappantes que j'aie vues, pour la richesse, la dorure & la multitude des ornemens. M. Grosley a raison de dire que ce brillant édifice a moins l'air d'un temple que d'une décoration théâtrale. L'église a cent quatre-vingt pieds de longueur dans œuvre, & cinquante-neuf de large, sans compter les chapelles, & environ cinquante-quatre de hauteur; la proportion en est belle. Elle est portée par de gros pilastres; les archivoltes des arcs doubleaux sont soutenues par de belles colonnes doriques de granite oriental, de onze pieds de hauteur; l'abbé Didier les avoit fait venir du Levant, & elles furent retrouvées sur les ruines après un tremblement de terre de 1349 qui avoit renversé l'église.

Le pavé est fait à grands dessins de marbre, & on l'a refait sans détruire l'ancien pavé en mosaïque, fait du temps de l'abbé Didier, & qui subsiste encore par-dessous; c'est ce qui est cause que le pavé actuel est incliné. L'église est presque toute incrustée

de marbres fins, & de pierres dures en compartimens. On y a représenté en marbre les croix de plusieurs ordres de chevalerie, établis sous la règle de S. Benoît; à droite, ceux de Calatrava, d'Alcantara, de la Merci; à gauche, ceux de S. Jacques, de l'Epée, d'Avis, de Montesa, du Christ en Portugal, & des Templiers. On peut voir à ce sujet Arnaud Wion, *Lignum vitæ*, T. I. p. 107, édition de Venise, 1595.

Parmi les peintures qui sont dans la nef du milieu, la plus grande représente la consécration de l'église, par Alexandre II, en 1071. Elle est de Giordano, qui s'y est peint lui-même devant un religieux. Ce tableau est au-dessus de la porte: c'est une grande machine, d'une très-belle ordonnance; cependant l'effet en pourroit être plus piquant. La perspective n'y est pas bien observée; les figures du second & du troisième plan étant trop grandes, & celles du premier plan trop petites; d'ailleurs, le peintre paroît avoir placé son point de vue trop haut.

Sur les côtés des croisées & sur le haut de la voûte, on voit divers miracles de S. Benoît; les portraits de vingt papes qui ont été bénédictins, & les symboles de vingt vertus; tout cela fut fait en 1677, dans moins d'un an, par Giordano.

Ces belles peintures sont accompagnées d'ornemens très-riches, & de beaucoup de stucs dorés; mais la foudre qui tombe souvent au mont Cassin, & qui se porte toujours vers ce qui est métallique, a beaucoup altéré les dorures.

Dans les nefs collatérales, il y a des peintures de différens maîtres, qui représentent encore des miracles & des visions relatives à S. Benoît, toutes ces peintures, qui ont de la fraîcheur & de l'éclat, réunies avec des stucs dorés dont l'église est remplie, forment un coup-d'œil admirable.

Les huit chapelles qui règnent le long de l'église ont chacune dix-huit pieds de long; elles sont toutes ornées de balustrades de marbre, de colonnes composites,

posites, d'albâtre ou de marbres les plus précieux, & de stucs dorés. La chapelle à droite est celle où repose le corps de saint Carloman, fils aîné de Charle-Martel, & oncle de Charlemagne. Le tableau principal représente ce prince, qui reçoit l'habit de religieux de la main du pape S. Zacharie. Dans la voûte il est peint renonçant à ses Etats d'Autriche & de Turingue; on y voit son frère Pepin, à qui il recommande ses enfans; & l'aîné nommé Dragon, à qui il laisse la souveraineté de l'Autriche. A droite de l'autel, on le voit gardant les troupeaux du monastère, & dépouillé par des voleurs qui enlèvent aussi les troupeaux; à gauche, on le voit paroître triste & presque nu devant le père abbé Pétronax, à qui il raconte le malheur qui lui est arrivé, malgré tous les efforts qu'il a faits pour défendre son troupeau. Ce saint religieux étant venu par la suite en France, par ordre de ses supérieurs, pour négocier auprès du roi Pepin, son frère, la réconciliation du pape Etienne III avec Astulfe, roi des Lombards, mourut à Vienne en Dauphiné, l'an 755.

Dans la troisième chapelle à droite, il y a trois beaux tableaux de Giordano, qui représentent des miracles de S. Benoît.

Dans la quatrième chapelle, on voit le congrès qui se tint au mont Cassin, entre le pape Adrien II, l'impératrice Engelberge, & Louis, roi de Lorraine, qui avoit été excommunié l'an 866, pour avoir répudié sa femme, & épousé Valdrade qu'il aimoit passionnément. Le martyre de S. Bertario, du cavalier Vanni, tableau d'une composition extravagante, mais qui gagne à l'examen; il est d'une couleur vigoureuse, quoique tirant un peu sur la brique.

Dans la première chapelle à gauche, Tobie à qui son fils frotte les yeux avec le fiel du poisson, par Paul de Matteis; tableau un peu froid, mais gracieusement peint, & où il règne beaucoup de vérité.

Dans la seconde chapelle à gauche, le baptême

de Jésus-Christ, par Solimène; la manière en est mâle, mais les ombres des jambes du Christ sont trop noires.

Dans la troisième chapelle, trois tableaux de Giordano: S. Apollinaire marchant sur les eaux; S. Pierre & S. Benoît conduisant une barque, pour exprimer que l'un & l'autre ont conduit l'église; & S. Benoît qui apparoît à un religieux; ces trois tableaux sont d'une manière un peu sèche. On voit encore dans cette chapelle l'histoire de Radelchi, comte de Consa, qui ayant fait assassiner le prince de Bénévent, l'an 817, vint faire pénitence au mont Cassin, où il prit l'habit de religieux; ces peintures sont aussi de Giordano.

La quatrième chapelle à gauche est celle du pape S. Victor; on l'a représenté étant encore abbé du mont Cassin, sous le nom de Didier, & résistant aux instances & aux prières des évêques, des cardinaux & des princes, qui le vouloient pour pape; il le fut cependant ensuite sous le nom de Victor III, l'an 1086. Il y a aussi plusieurs révélations de ce saint. Toutes ces peintures sont de Giordano; elles paroissent un peu faites de pratique.

Le sanctuaire est environné de deux balustrades de marbres fins de différentes couleurs, ornées de dix génies en bronze, qui tiennent les symboles des différentes dignités qui ont illustré l'ordre de S. Benoît, & de ses accroissemens successifs. Il y en a un qui joue avec le corbeau; un qui tient une brebis, l'autre la palme du martyre; les autres tiennent des tiares, des couronnes ducales, impériales, &c. Ils ont été fondus en 1731.

Quatre gros pilastres, revêtus de marbres fins, soutiennent la coupole. Le grand-autel passe pour être du dessin de Michel-Ange; mais il est surtout remarquable par la richesse des matières précieuses dont il est formé. On y arrive par trois marches d'albâtre; le rétable est orné de verd antique, de lapis, d'amétystes, de brocatelle d'Espagne. C'est

au-dedans de cet autel qu'eſt le tombeau de S. Benoît & de Ste. Scholaſtique, autour duquel brûlent ſans ceſſe treize lampes, pour imiter les flambeaux entre leſquels on aſſura que l'ame de S. Benoît avoit été vue après ſa mort. Ces reliques furent déterrées & reconnues, ſuivant les mémoires du mont Caſſin, le 28 Mars 1066, le 18 Novembre 1486, le 13 Mars 1545, & enfin le 7 Août 1659, ſous l'abbé *Angiolo della Noce*, qui les fit voir à tous ſes religieux; il s'en félicitoit lui-même dans ſa chronique du mont Caſſin, en ces termes: *Nunc dimittis ſervum tuum, Domine, in pace, quia viderunt oculi mei ſanctiſſimum Patriarcham Benedictum, Italiæ decus, Galliæ deſiderium.* Ces derniers mots ſe rapportent aux prétentions de la France, où l'on ſoutient que ces reliques ſont à l'abbaye de S. Benoît-ſur-Loire; mais les pères du mont Caſſin nous oppoſent des procès-verbaux en bonne forme, qui ont été faits à chaque fois que ces reliques ont été retrouvées ou déterrées à l'occaſion de quelque reconſtruction. (Muratori, *Annales d'Italie*, Tome IV, pag. 154.)

Du côté de l'épitre, on voit un mauſolée élevé à *Vido Ferramoſca* qui mourut en 1532; il avoit laiſſé à l'abbaye des biens conſidérables, par un teſtament qui ne fut poiut exécuté par ſes héritiers: *commederunt ſacrificia mortuorum.*

A gauche eſt le mauſolée de Pierre de Médicis, frère de Léon X, fait ſur les deſſins de *San-Gallo* en 1552. Ce prince ſe noya dans le Garigliano ou Liris, en pourſuivant l'armée françoiſe.

La coupole & la voûte du ſanctuaire ſont auſſi ornées de peintures, qui repréſentent la vie, les miracles & la mort de S. Benoît & de Ste. Scholaſtique.

Le chœur eſt derrière le maître-autel; il a 52 pieds de long, & 86 ſtalles d'un travail très-délicat. Tous les lambris en ſont ornés de bas-reliefs, qui

représentent les hommes illustres de l'ordre de S. Benoît.

On y voit quatre grands tableaux de Solimène : le premier à droite représente S. Ratchis, roi des Lombards, qui reçut l'habit de religion des mains du pape S. Zacharie, avec Tasia sa femme & Ratrude sa fille ; ils se retirèrent au mont Cassin, où Ratchis fut employé à cultiver une vigne près du couvent ; mais la reine & sa fille allèrent former un monastère à Piumarola. Ce tableau est bien composé & d'une bonne couleur ; mais le peintre auroit dû éviter les noirs qui règnent dans les fonds. La draperie rouge du soldat qui est sur le devant fait perdre l'accord au tableau, ainsi que l'ombre de la draperie bleue de la reine, qui est trop vigoureuse.

Le second représente S. Maur, qui étant envoyé en France, guérit sur son chemin les estropiés & les malades qu'on lui apporte de toutes parts. A gauche, on voit le Patrice Tertule, qui vient visiter S. Benoît avec d'autres personnes distinguées ; c'est un des meilleurs tableaux de Solimène, il est harmonieux ; la couleur en est vigoureuse ; on y admire de très-beaux caractères de têtes, & spécialement une femme qui tient un enfant, sur le devant du tableau.

Le troisième est le martyre de S. Placide, de ses frères Eutichius & Victorin, & de Ste. Flavie sa sœur, sous le cruel Manuca, chef des Sarrazins. Les groupes y sont bien agencés, mais la lumière papillote ; l'action du bourreau qui va décoller le saint est fausse, & les ombres de ses jambes sont trop noires ; le grand bleu de sa draperie détruit l'effet général du tableau. Le quatrième représente S. Maur & Ste. Placide, qui vont prendre l'habit ; ce tableau est noir & sans effet.

La voûte du chœur est ornée de peintures, qui furent faites en 1637 par Charles Mellin de Nancy.

Il y a dans plusieurs endroits de l'église des figures *à commesso*, c'est-à-dire, en incrustation en pierres fines ; c'est une espèce de mosaïque à grands morceaux, ou pièces de rapport découpées suivant le contour des figures. Celle-ci est faite avec beaucoup d'art.

Le *Tugurio* ou confession, qui est sous le sanctuaire, est un souterrain creusé dans le roc en 1544, où il y a trois chapelles ornées de marbres & de peintures, dont la plupart représentent des miracles de S. Benoît. Près de-là est un autre chœur plus bas & plus étroit, où les religieux font l'office de nuit : on l'appelle *Coro della notte*.

La sacristie est remarquable par des peintures du cavalier Conca, par de beaux ornemens en stucs dorés, des reliquaires & des statues très-riches. On doit voir aussi le chapitre, la bibliothéque, le réfectoire, les archives, la tour de S. Benoît & les chambres appelées *Stanze di S. Benedetto*.

Une petite allée conduit à ces chambres de S. Benoît. La première n'étant point renfermée dans la tour, n'est qu'une espèce d'antichambre qui a vingt-un pieds sur dix-sept, pavée de marbre, ornée de soixante-dix-sept tableaux, tant grands que petits, tous de bonne main ; il y a même un S. Pierre du Guerchin, un *Ecce-Homo* du Guide, &c. On y voit des inscriptions qui parlent des révélations de S. Benoît. De-là on passe à la seconde pièce, qui est une partie de l'habitation supérieure de S. Benoît, ou du moins bâtie à la même place, si la construction actuelle n'est que du temps de l'abbé Pétronax. On l'a ornée d'un autel de marbre, de beaucoup de reliques, d'argenterie & de grand nombre de tableaux de prix ; une Vierge, de Jules Romain ; le Silence, d'Annibal Carrache, copié par le Dominiquin ; un S. Benoît, de Solimène, &c. A droite de l'autel est la porte qui conduit à la troisième pièce ; on y voit cette inscription : *Pars superior*

antiquissimæ turris in qua S. P. Benedictus cælestibus visionibus illustratus, dum viveret, habitabat, & in ea Angelorum concentus, odoris fragrantiam, ac lucis immensitatem ab antiquis viris in præcipuis festivitatibus audiri & videri solitum fuit, à D. Gregorio papa dialogorum descripta, c. 35.

Cette pièce, qui est la partie la plus distinguée & la plus ornée de la demeure de S. Benoît, a dix-neuf pieds sur treize; la voûte est revêtue en stucs dorés, & dans le milieu le cavalier d'Arpino a représenté la formation d'Eve, tirée de la côte d'Adam. On y a placé les tableaux les plus précieux: une Vierge, de Raphaël, une du Guerchin; un baptême de Jésus-Christ, par le Guide; une copie en petit de la Transfiguration de Raphaël, par André Mantegna, l'un de ses disciples.

Un tableau de Giordano, représentant S. Benoît qui se roule sur les épines pour éloigner les tentations.

L'esquisse de son tableau de la consécration de l'église, qui a bien autant de mérite que la peinture même.

Une Ste. Famille, d'Annibal Carrache, dans la manière de Raphaël.

La Vierge qui fait signe à S. Jean de ne pas réveiller l'enfant Jésus, joli petit tableau du Dominiquin.

Un repos d'Egypte, du Dominiquin, d'une belle couleur & plein d'expressions naïves; on y voit un ange qui apporte des fruits à l'enfant Jésus.

Un beau petit tableau de Jacob Bassan, représentant une cène.

Un très-beau dessin du Josepin, représentant Jésus-Christ à la colonne.

On voit de la fenêtre les fondemens de l'ancienne tour, dont les murs ont près de dix pieds d'épaisseur; c'est ce qui fait croire qu'ils ne subsistoient pas du temps de S. Benoît : car il est difficile de croire

que les commencemens de cette abbaye aient été si considérables.

Vis-à-vis de la fenêtre est un petit oratoire d'albâtre, orné de bas-reliefs dorés & de reliques, avec un crucifix de buis fait par Donatello.

Le bâtiment neuf qui a été commencé en 1704, est du côté de l'occident & du septentrion; il contient le logement des dames & des étrangers de distinction, *Foresteria de' nobili*; l'hospice pour les pélerins & leur réfectoire, sur lesquels est écrit *Xenodochium Peregrinorum*. Les religieux vont les servir à table, quoiqu'il y ait un père qui, par sa place, est chargé d'en avoir soin, & qu'on appelle *Vicario dell' Ospizio*; en bas sont les atteliers & les logemens des ouvriers.

L'ALBANETA est un petit couvent, qui est à un quart de lieue de celui du mont Cassin; il fut bâti dans le dixième siècle par un religieux qui revenoit de la Terre-Sainte. On a fait rebâtir l'église en 1729, & il y a plusieurs logemens pour les religieux du mont Cassin, qui y vont prendre l'air, ou passer le temps de leur convalescence. C'est-là qu'habita en 1538, pendant quarante jours, S. Ignace, fondateur des Jésuites, lorsqu'il vint avec Pierre Ortiz y faire des exercices spirituels (1). Le père Gravina, Dominicain, dit que ce fut-là qu'il composa sa règle: *Montem illum contemplationis aliquot mensibus inhabitavit, ibique velut alter Moyses & Legislator secundas religiosorum legum tabulas fabricavit, primis non absimiles*. En effet, il ne tarda pas à donner la dernière forme à cette célèbre compagnie, puisque la première bulle du pape Farnèse Paul III, est du 27 Septembre 1540, jour dont on célébroit l'anniversaire chez les Jésuites avant leur destruc-

(1) Il avoit commencé dès 1528 à Paris l'établissement de son ordre. Il mourut en 1556; il eut pour successeurs Lainez, mort en 1565, Borgia en 1572, Merourien en 1581, Aquaviva en 1615, Vittelefchi en 1645, Caraffa en 1649, &c.

tion en 1773. Constantin Cajetan a fait à ce sujet un ouvrage où il prétend prouver que les Jésuites étoient une branche de l'ordre de S. Benoît; il y avoit sans doute bien des rapports de science & de vertu; mais il n'y en avoit guère dans le plan, ni dans l'exécution du projet de S. Ignace.

On a changé en un oratoire la chambre où il habita, & dans le tableau de la Vierge, qui est actuellement sur l'autel, on l'a aussi représenté. Voyez le père Maffeo, le père Bouhours dans les vies de S. Ignace, Orlandini, *hist. soc. Jesu*, Ribadeneira, & Alegambe *de script. soc. Jesu.*

Je passe sous silence, pour abréger, beaucoup de choses remarquables, qu'on trouvera citées dans la *Descrizione Istorica di monte Casino*, que Flavio Marra donna en 1751.

L'abbaye est composée d'environ trente-cinq religieux, & d'une grande quantité de domestiques; il y a encore une trentaine de religieux qui sont distribués ailleurs. L'abbé doit être pris parmi les profès de la maison; il change tous les six ans, & il est élu par le chapitre général, composé de tous les abbés de la congrégation du mont Cassin, qui comprend soixante-douze maisons, & de tous ceux qui ont été abbés; car ce titre est indélébile: *semel Abbas, semper Abbas.*

Le père Marino Migliarèse étoit abbé en 1765: on distinguoit alors Don Pietro Ottoboni Buoncompagno, neveu du prince de Piombino, le père Placide Federici, archiviste, jeune homme plein d'esprit & de savoir, le père Julio Catalette, lecteur de philosophie, le père Correale, qui travailloit à un dictionnaire hébreu & caldaïque de la bible, & le père Ottavio Ruggi de Salerne, auteur de divers ouvrages de piété. (1)

(1) La Société Typographique de Bouillon a publié la Bibliothéque des Ecrivains de l'ordre de S. Benoît.

La ſituation élevée de cette abbaye fait qu'on y a des orages fréquens ; il ne ſe paſſe guères de mois que la foudre n'y tombe & n'y faſſe quelque dégât ; on y reſſent auſſi toutes les années de petites ſecouſſes de tremblement de terre. On me raconta qu'en 1752 ou 1753, le premier dimanche de carême, il y avoit eu juſqu'à quinze ſecouſſes.

La montagne de Cairo, qui eſt près de-là, eſt ſi haute, que quand on eſt au-deſſus, on peut voir les deux mers, comme des environs de Camaldoli, dont nous parlerons à l'article d'Arezzo.

A quatre lieues du mont Caſſin, vers l'orient, eſt *Venafro*, dont le territoire étoit célèbre chez les Romains par ſes bonnes huiles. *Hor. II. Od.* 4.

Aquino, patrie du docteur angélique S. Thomas d'Aquin, eſt à une lieue du mont Caſſin, du côté de l'occident.

En allant du mont Caſſin à Rome par Froſinone, on peut paſſer à Arpino, qui eſt trois lieues à la droite de Ceprano, & à cinq lieues de Froſinone, mais dans la terre de Labour, l'une des provinces du royaume de Naples.

La patrie de Cicéron eſt à une lieue d'Arpino ; c'eſt *Villa di San Domenico*, où eſt un couvent de Dominicains, ſitué dans une isle que forme le Fibrino, avant que de tomber dans le Liris ou Garigliano. Cicéron y avoit une de ſes maiſons de campagne, & c'étoit celle où il alloit le plus volontiers ; Atticus, qui étoit ſon ami intime, y alloit auſſi de préférence. « J'aime l'isle de Fibrinus auſſi-bien que vous, lui écrivoit Cicéron, c'eſt ma patrie & celle de mon frère ; tout m'y rappelle mes ancêtres : c'eſt mon père qui a rebâti la maiſon ; il y a paſſé preſque toute ſa vie dans l'étude, avec la tranquillité qui étoit néceſſaire à ſa ſanté. J'y vois un peuple vertueux, & des ſacrifices champêtres ; les beautés naturelles qu'on y trouve flattent plus que l'or, les marbres, les aqueducs & les palais. » *De legibus Dial.* 21. C. 1, 2, 3.

De S. Germano à Ceprano, il y a six lieues, c'est le premier village de l'Etat Ecclésiastique; de Ceprano à Frosinone, quatre lieues; de Frosinone à Ferentino, deux lieues; de Ferentino jusqu'au bas d'Anagni, deux lieues & demie: on s'arrête ordinairement à une auberge, qu'on appelle l'*Osteria della fontana d'Anagni*, & qui tire son nom d'une fontaine qui en est proche. L'auberge fait partie d'un hameau qui est au milieu des champs.

ANAGNI est une ville de l'Etat Ecclésiastique à quatorze lieues de Rome, & à trente de Naples; elle étoit autrefois très-riche:

Hernica saxa colunt quos dives Anagnia pascis.
Æn. VII. 684.

Si elle est dépeuplée actuellement, c'est par un effet de la dépopulation génerale de l'Italie. Je n'ai pas ouï dire, quoique je m'en sois informé, qu'il y eût plus de misère qu'ailleurs, comme l'a dit un écrivain moderne, qui l'attribue à la malédiction de Boniface VIII. Il me paroît même par l'histoire, que cette ville ne mérita point d'être maudite par ce pape. Etant en guerre contre les Colonnes, il les excommunia en 1297, il excommunia ensuite Philipe-le-Bel en 1302, ce prince tint une assemblée à Paris, où le chevalier Guillaume Nogaret se porta accusateur contre le pape, & proposa de le faire arrêter; il se chargea lui-même de l'exécution; & le 7 Septembre 1303, il se trouva sous Anagni, sans y être attendu. Nogaret, aidé des Colonnes, surprit la ville; ce fut dans ce moment de désordre, que Sciara Colonna se voyant maître de la personne du pape, s'emporta jusqu'à le frapper de son gantelet au visage, ce qui a fait dire en Provence que Nogaret avoit donné un soufflet au pape; mais les habitans d'Anagni ne furent point la cause de cette surprise & de cet emportement; au contraire, ils prirent les armes le sur-lendemain; & chassèrent les ennemis du pape;

cependant Boniface VIII, outré de cet événement, quitta son pays pour retourner à Rome, où il mourut le 11 Octobre, dans une espèce de démence produite, suivant quelques historiens, par le ressentiment & la fureur, qui étoient les suites naturelles de son caractère violent.

D'Anagni à Valmontone, il y a quatre lieues & demie; Valmontone n'est qu'à une lieue & demie de Palestrine. Valmontone est une petite ville qui appartient au prince Doria, comme héritier de la maison Pamfile : elle est sur le sommet de la montagne; l'aspect en est joli, & les environs pittoresques. Dans l'église & dans le château il y a quelques tableaux. De Valmontone à Colonna, il y a trois lieues; de Colonna à Torre nuova, trois lieues; de Torre nuova à la porte de Rome, deux lieues.

CHAPITRE XIV.

Route de Toscane par Civita Castellana, Terni, & Spolette.

LORSQU'ON a passé le *Ponte molle*, qui est à une lieue au nord de Rome, on trouve deux chemins, dont l'un tire vers le nord-ouest pour aller à Viterbo; c'est celui que nous avons suivi en venant à Rome; l'autre va directement au nord vers *Civita Castellana*, c'est celui que nous suivrons actuellement pour retourner à Florence; c'est aussi le chemin de la Romagne, dont nous avons à parler.

On rencontre près de Regnano l'ancienne voie Flaminia, dont les pierres sont très-larges & encore très-bien liées, mais fort glissantes pour les chevaux, qu'on est obligé d'y conduire avec beaucoup de circonspection.

CIVITA CASTELLANA, ou *Citta Castellana*, est une

ville d'environ trois mille ames, située dans la Sabine, à trente-quatre milles de Rome, près de la voie Flaminia, sur une élévation ou rocher en forme de presqu'isle, qui a la figure d'un quarré long: cette ville a deux milles de tour, presqu'un mille de long, & un quart de mille, ou environ deux cent toises de largeur. Elle a quatre portes qui regardent vers les quatre parties du monde; mais elle ne tient à la montagne principale que par le côté de la citadelle; elle est environnée de trois côtés par de petites rivières, qui coulent dans des vallons très-profonds. Deux de ces torrens vont se jeter dans le troisième, au-dessous de la ville; ce dernier s'appelle *Treia*, & va se jeter à deux milles de-là dans le Tibre.

Le Père Mamachi & d'autres auteurs ont disserté beaucoup sur l'ancien nom de cette ville. Un savant, qui y étoit né, écrivit surtout dans le dernier siècle, pour prouver que *Civita Castellana* est l'ancienne *Veies*, prise par les Romains sous la conduite de Camille, trois cent quatre-vingt-seize ans avant Jésus-Christ, après un siége de dix ans. *Ovide*, *Fast. II.* Cette ville avoit été pendant plus de trois cent cinquante ans l'écueil de toute la puissance romaine. Romulus avoit fait la guerre aux Veiens sans succès, & ils avoient vaincu les trois cent Fabius quatre cent soixante-dix-sept ans avant Jésus-Christ. Cluvier place là ville de Veies à Scrofano. Luc Holstenius la met près du bourg d'Isola; mais bien d'autres savans croient comme le Père Mamachi, la reconnoître dans la situation de *Civita Castellana*. Baronius, dans ses Annales sur l'année 1084, est du même avis: *Castellanum oppidum, dictum antiquitus Veios;* & les habitans de cette ville se sont toujours glorifié de cette belle origine. Le pont qui est au pied de la ville s'appelle *ponte della Cremera*, & l'on y voit une inscription qui assure que ce fut le lieu de la défaite des trois cent Fabius.

E di Cremera a l'acque,
Di sangue, di sudore bagnati e tinti;
Trecento Fabii in un sol giorno estinti.
(*Metastasio, nel Catone.*)

D'autres prétendent que Baccano étoit l'ancienne Veies, & que Civita Castellana étoit *Fescennium* ou *Falerium* des anciens. Voyez le Père Hardouin sur le mot *Falisques*, Muratori, *Scrip. rer. Italic.* Tom. X, page 222; & surtout l'ouvrage qui a pour titre: *Veio difeso, discorso di Domenico Mazzochi dottore dell' una e l'altra legge, ove si mostra l'antico Veio essere hoggi Civita Castellana. In Roma*, 1646, in-4°. *Supplimento à Civita Castellana circa la sua distanza da Roma, discorso di Domenico Mazzochi alquale si è aggiunto il sintagma di Giuseppe Castiglione in difesa di Veio, in Roma*, 1663, in-4°. Ces deux ouvrages de Mazzochi sont rares; mais je les ai vu chez M. Paglia, l'un des habitans les plus lettrés de Civita Castellana.

Je trouve que la position de cette ville est un des meilleurs argumens pour ceux qui disent que c'est l'ancienne Veies; elle est inaccessible de trois côtés, & le rocher taillé à pic, pour ainsi dire, étant défendu sur son quatrième côté par une forteresse, pouvoit très-bien soutenir un siége de dix ans.

Après que les Goths eurent ravagé la plupart des villes d'Italie, on rebâtit un château dans l'endroit dont nous parlons, & de-là vient probablement le nom de Civita Castellana; on voit dans un concile de l'an 853, *Rodericus Castellanæ Episcopus.* La citadelle qui y est actuellement, est d'une bonne architecture: les murs en sont très-épais; ils sont bâtis d'une espèce de tuf, qui est très-propre à résister au canon, mais qui s'écaille à la gelée, ce qui le rend peu propre aux ornemens d'architecture. Les Espagnols, qui trouvèrent cette forteresse à leur bienséance lorsqu'ils y passèrent en

1744, s'y fortifièrent, avant & après l'affaire de Veletri. Depuis ce temps-là, le pape y entretient une garnison de trente hommes; il y avoit aussi en 1765 cinq à six prisonniers.

Du haut de la tour de cette citadelle on voit le château de *Caprarola*, qui en est à douze milles du côté du couchant, le mont S. Oreste, *Candidum Soracte*, qui a trois cent cinquante-cinq toises de hauteur, & les côteaux de la Sabine, qui sont très-agréables, très-fertiles & très-peuplés. Parmi les villes & villages dont ils sont couverts, on distingue *Magliano*, ville où réside le vicaire de l'évêque de la Sabine; près de-là est un banc d'huîtres fossiles d'une assez grande étendue.

La montagne sur laquelle est bâtie Civita Castellana, est un tuffau rougeâtre, dans lequel sont renfermées des pierres-ponces noires & brûlées, les unes petites, les autres aussi grosses que le corps d'un homme; elles surnagent à l'eau. Ce même tuffau se revoit à *Santa Maria di Falari*, où quelques personnes placent l'ancienne Falerium; les murs qui subsistent encore sont bâtis avec de gros blocs de cette matière, placés les uns sur les autres sans ciment; c'est à une lieue de Civita Castellana.

La ville de Civita Castellana a été jointe du côté du nord avec le reste de la campagne par un très-beau pont, dont les piles sont d'une hauteur extraordinaire. Cet ouvrage fut fait en 1712, par les soins du cardinal Impériali, qui étoit alors *Prefetto del Buon Governo*, c'est-à-dire, qui présidoit à la congrégation chargée des détails relatifs à l'utilité publique; le torrent qui passe sous ce pont s'appelle *Rio Maggiore*, ou *Remicci*.

En partant de Civita Castellana, on trouve d'abord, à trente-neuf milles de Rome, Borghetto, & ensuite un beau pont sur le Tibre, appelé *Ponte Felice*, parce qu'il fut fait par Sixte-Quint, dont le nom étoit Felix. On passe ensuite dans les mon-

tagnes, & l'on arrive à *Otricoli*; on a trouvé dans des fouilles près de la ville une superbe mosaïque, dont le sujet est tiré de l'Iliade, & qui servira de pavé pour la Rotonde du musée au Vatican.

On remarque ici des collines formées de galets ou *brescia*, c'est-à-dire, de ces petits cailloux arrondis, qui par leur forme indiquent assez qu'ils ont été roulés long-temps par les eaux; ils ne peuvent donc se trouver ainsi sur les collines que par les suites d'un très-grand bouleversement. Pareille chose se trouve en beaucoup d'endroits. Voyez les Mémoires de M. Guétard.

Tout ce canton jusqu'à Viterbe, qui est à quelques lieues sur la gauche, c'est-à-dire, au couchant, est indiqué par Virgile, lorsqu'il parle que l'invulnérable Messapus conduisit au secours de Turnus.

At Messapus equum domitor, Neptunia proles,
Quem neque fas igni cuiquam nec sternere ferro,
Jam pridem resides populos desuetaque bello,
Agmina in arma vocat subito, ferrumque retractat.
Hi Fescenninas acies æquosque faliscos (1),
Hi Soractis (2) *habent arces, Flaviniaque arva,*
Et Cimini (3) *cum monte Lacum, Lucosque Capenos.*
Æn. VII. 691.

Aux environs du mont S. Oreste, la pierre est d'un bleu noir, parsemée de globules blancs, qui paroissent être du quartz, & qui ressemblent presque à du sel; c'est avec cette pierre, qui est très-dure, qu'on a pavé la voie Flaminia, dont nous avons parlé.

NARNI est une petite ville de trois mille ames, à cinquante-cinq milles de Rome, bâtie en amphi-

(1) Falerium, que quelques-uns croient être Civita Castellana, étoit la capitale des Falisques.
(2) Soracte, le mont S. Oreste, près de Civita Castellana.
(3) *Lacus Cimini*, aujourd'hui *Lago di Vico*, ou lac de Viterbe.

théâtre sur le penchant d'une colline agréable, au bas de laquelle coule la *Nera*; c'est cette rivière dont parle Virgile :

Contremuit nemus & sylvæ intonuere profundæ,
Audiit & Triviæ longe Lacus, audiit amnis
Sulfurea Nar albus aqua fontesque Velini.
Æn. VII. 517.

Pline l'appelle *Narnia*; mais il dit qu'autrefois on l'appeloit *Nequinum*, peut-être étoit-ce *à nequitiâ*, à cause de la férocité de ses habitans, qui aimèrent mieux égorger leurs enfans, que de les donner par composition, à des ennemis qui alloient prendre leur ville.

Narni a produit des hommes célèbres, entre autres *François Cardoli*, dont la mémoire étoit si prodigieuse qu'il répétoit mot à mot deux pages entières, en rétrogradant du dernier mot jusqu'au premier, pour les avoir entendues une seule fois. Les familles *Cardoli*, *Cardoni*, *Scotti*, *Mangoni*, *Viperd*, distinguées en Italie, viennent de Narni. C'est la patrie de *Gattamelatta*, fameux général des Vénitiens, qui remporta pour eux différentes victoires, & à qui l'on a élevé une statue de bronze à Padoue.

Dans le temps que Charles-Quint assiégeoit le pape Clément VII dans le château S. Ange, les troupes Vénitiennes, qui venoient joindre l'empereur, prirent Narni, brûlèrent & démolirent la plupart des maisons & des édifices publics; ils égorgèrent jusqu'aux femmes & aux enfans. Ils la réduisirent au point que Léandro Alberti, qui y passoit en 1530, ne put trouver un endroit pour y loger.

Il y a un aqueduc à Narni de quinze milles de long, qu'on a percé au travers des montagnes, & qui fournit de l'eau à beaucoup de fontaines.

Au bas de Narni, & un peu au-delà du pont qui

qui mène à Pérouse, on voit les restes d'un pont magnifique, bâti par Auguste, pour joindre les deux collines. On trouve dans des voyageurs que l'arc du milieu a cent soixante pieds; mais j'ai reconnu qu'il n'en avoit qu'environ quatre-vingt-trois; celui qui est entier, & sous lequel passe le chemin, en a soixante, & les piliers ont vingt-huit pieds. On voit que le terrain a cédé; comme cela est arrivé en plusieurs endroits de l'Italie, sans quoi un ouvrage aussi solide & aussi bien fait eût subsisté plus long-temps; ce qui en reste annonce une très-grande manière. On trouve la description & la figure de ce pont, & de plusieurs autres, dans un petit ouvrage, qui a pour titre: *Descrizioni di diversi ponti esistenti sopra li fiumi Nera e Tevere; Agostino Martinelli, Roma*, 1676, in-4°. (1). Il y a dans Martial une épigramme où il en fait mention:

Narnia sulfureo quam gurgite candidus amnis
Circuit, antipiti vix adeunda jugo.
Quid tam sæpe meum nobis adducere Quinctum
Te juvat, & lenta detinuisse mora?
Quid nomentani (2) causam mihi perdis agelli.
Propter vicinum qui pretiosus erat?
Sed jam parce mihi, nec abutere, Narnia, Quincto,
Perpetuo liceat sic tibi Ponte frui.

Mart. VII. 93.

Le pont de Narni est bâti sans ciment, de larges blocs d'une pierre blanche dont est formée la

(1) Voyez aussi le *Latium Vetus*, du cardinal Corradini & du père Volpi: *Descrittione di tutta Italia di F. Leandro Alberti Bolognese, in-4°. Blondi flavii Forlivensis, Roma instaurata*, in-folio. Cet ouvrage se trouve aussi en italien, sous ce titre: *Roma ristaurata, & Italia illustrata, da Biondo da Forli, tradotte in buona lingua volgare per Lucio Fauno, in Vineggia* 1558. in-8.

(2) *Nomentanum*, quatre ou cinq lieues au nord de Rome, où étoit la maison de Martial; on croit que c'est *Lamentana* dans la Sabine.

montagne de cette ville ; cette pierre ressemble au marbre blanc, ou n'en differe guère, sinon que le grain en est un peu plus lisse & n'a pas les points brillans qui se trouvent dans le beau marbre blanc, & surtout dans le *marmo Saglino* ; peut-être est-ce un commencement de marbre qui n'a pas été entièrement perfectionné, à-peu-près comme celui de l'amphithéâtre de Capoue.

Du haut de Narni, l'on voit au nord de la plaine la ville de Cesi, située au pied d'un rocher, qui depuis long-temps semble menacer ruine. On prétend qu'il est attaché avec des chaînes à la montagne voisine ; du moins il y a une défense sous peine de la vie, à qui que ce soit, de couper du bois sur ce rocher. On a lieu de craindre un sort pareil à celui de Pleurs & de Velleia, dont nous avons parlé dans les deux premiers volumes de notre Voyage.

Il y a dans la ville même de Cesi des cavernes ou crevasses de la montagne qui donnent un vent réglé par plusieurs issues, qu'on appelle Bouches d'Éole, *Bocche di vento*, ou *Grotte di vento* (1) ; ce vent qui est très-frais se conduit dans les maisons par des tuyaux, pour rafraîchir le vin, les caves & les appartemens, il est quelquefois à quatre degrés au-dessous du tempéré, même en été.

C'est au-dessus de la montagne de Cesi, & à trois milles de-là, qu'étoit la ville de Carseoli, dont il est parlé dans l'Histoire Romaine & dans Ovide, Fast. IV, 683 ; mais les ruines de Carseoli se réduisent presqu'à rien.

La vallée de Terni est une des plus belles que j'aie

(1) Nous avons en France un phénomène pareil à Nyons, près Vaureas en Dauphiné. Voyez Expilly, *Dictionnaire de la France*, en six vol. in-folio ; Richard, *Histoire de l'air ;* Boule, *Histoire du vent Pontias*. M. de Saussure a observé la même chose dans l'isle d'Ischia, au pied du roc de S. Marin, & surtout au bord du lac de Lugano. *Journal de Physiq. Janv.* 1776.

vûes en Italie ; la *Nera* ferpente au milieu ; & il y a de petits bois qui y sont disposés si heureusement, qu'ils en font comme un parterre, terminé par les montagnes qui l'environnent. On traverse cette vallée en allant à Terni, par un très-beau chemin qui a sept milles de long. On voit sur la droite, avant d'y arriver, le village de *Cillicipoli*, c'est-à-dire, *Collis Scipionis*, & sur la hauteur *Torre Majore*. C'est-là que le Père Boscovich avoit établi un des signaux de ses triangles, dans la mesure qu'il fit des degrés de la terre entre Rome & Rimini ; les paysans des environs, qui pensoient que l'on vouloit faire des sortiléges, détruisirent ses signaux, & lui firent éprouver plusieurs fois les inconvéniens de l'ignorance qui règne encore dans ces campagnes.

On pratique dans ce canton-là une chasse singulière ; on élève & l'on apprivoise des pigeons, appelés *Mandarini*, qui vont au-devant des pigeons de passage, & les conduisent dans la forêt & sur les arbres mêmes où les chasseurs les attendent. J'en ai vu prendre, au commencement d'Octobre, cent cinquante en un jour, près de Terni, quelquefois on en prend jusqu'à cinq cent.

TERNI est une ville de sept mille habitans, située à soixante-deux milles de Rome ; elle est remarquable par la fameuse cascade qu'on y voit, mais elle est encore célèbre comme la patrie de Tacite, l'historien, & celle de l'empereur Tacite & de l'empereur Florien, frère de Tacite (1).

Quand on veut citer les anciens auteurs qui ont parlé de Terni, l'on est obligé de dire que Cicéron reproche à deux habitans qui avoient déposé en faveur de Pison, d'avoir porté un faux témoignage. (Cic. in Pis.) Pline appelle les habitans de Terni *Interamnates Umbri, cognomine Nartes* ; il ajoute

(1) Voyez *Historia di Terni descritta da Francesco Angeloni. In Roma* 1646, in-4.

que la nation des Ombres étoit une des plus anciennes de l'Italie : *Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos Umbrios à Græcis putent dictos quod inundatione terrarum imbribus superfuissent*, 300 *eorum oppida Thusci debellasse reperiuntur*. L. III. Cap. 14.

On voit à Terni quelques restes d'antiquités : dans le jardin de l'évêché, il y a un morceau d'amphithéâtre, avec des souterrains, & l'on y voit encore la pierre qui étoit au-dessus de la porte d'entrée. On trouve aussi à l'église de S. Salvadore quelques restes d'un temple du Soleil. A S. Siro & dans les caves du collége, les restes d'un temple d'Hercule. Dans le casin de la maison Spada, les substructions qui servoient à d'anciens bains.

L'église des Cordeliers, *Franscescani Conventuali*, est une de celles où S. François a été ; & elle lui est aujourd'hui dédiée.

Dans l'église cathédrale, *il Duomo*, il y a un très-bel autel de marbre, & l'on y conserve une relique bien rare ; c'est comme à Venise le sang même de Jésus-Christ.

Quelque petite que soit la ville de Terni, elle a treize mille écus romains, ou près de soixante-dix mille liv. de revenu ; elle est administrée sous une forme presque républicaine. Soixante-dix nobles, dont la noblesse est héréditaire, forment le conseil général, & choisissent douze députés ; ceux-ci choisissent tous les deux ans six nobles, parmi lesquels on prend tous les deux mois, les trois *Priori* qui gouvernent la ville.

Parmi les familles remarquables de Terni, on trouve celle des comtes Spada, qui est des plus illustres de l'Italie ; le comte Alexandre Spada s'y distinguoit en 1765 par son goût pour les lettres ; & la jeune comtesse Marie Eléonore Spada, par la beauté & par l'esprit.

M. l'avocat Orlandi, habile antiquaire, chez

qui l'on voyoit une bibliothéque & un cabinet curieux, faisoit honneur à cette ville.

LA CASCADE de Terni, appelée *Caduta delle Marmore*, est formée par le *Velino*, qui tombe de plus de deux cent pieds de haut dans la *Nera*: je crois qu'à l'exception du saut de Niagara, dans l'Amérique, il n'existe pas une aussi belle chûte d'eau. *Curius Dentatus*, vers l'an 671 de Rome, & quatre-vingt-trois ans avant Jésus-Christ, rassembla les eaux dispersées dans le territoire de Rieti, pour leur donner un écoulement par le Velino, & ensuite dans la Nera, ce qui forma probablement cette cascade: *Lacus Velinus à M. Curio emissus interciso monte in Nar deffluit, ex quo est villa siccata.* (*Cic. ad Atticum, L. IV. Ep.* 14.)

Rieti, qui est à quelques milles de-là, est sur les confins du royaume de Naples; cette plaine de Rieti, dans laquelle coule le Velino, est celle que Cicéron, dans la même lettre, compare à la vallée de Tempé: *Reatini me ad sua Tempe duxerunt.*

On y trouve partout une incrustation singulière dont parle Pline, quand il dit: *In Ciconum flumine & in Piceno lacu Velino lignum dejectum lapideo cortice obducitur*, Pline II. 103. Elle ressemble à celle de la fontaine qui est près de Meaux, & dont les eaux ont formé une espèce de montagne d'incrustation. En descendant de la plaine, on va se placer sur le penchant de la montagne à mi-côte, & presqu'en face de la cascade, pour voir dans toute sa beauté le spectacle extraordinaire de la chûte de ce fleuve. Cette cascade de Terni a trois chûtes différentes: mais la principale, qu'on assure être d'environ deux cent pieds (1), est la plus singulière, lorsque dans le temps des pluies le Velino

(1) Le Nil a aussi une cataracte de deux cent pieds, voyez la Martinière au mot *Nil*. Le fleuve S. Laurent, une de cent quarante, appelée le Saut de Niagara; Lettres édifiantes, Tome XXVI, page 32.

déborde & s'étend ſur toute la largeur de la mon-gagne ; la caſcade devient alors immenſe. Quand le ſoleil y donne, elle eſt encore plus belle ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ſe voient dans les gouttes d'eau diſperſées par le choc & la réſiſtance de l'air ; c'eſt probablement ce que vouloit dire Pline, en diſant : *in Italia Locris & in lacu Velino nullo non die apparere arcus*, L. II, chap. 62. Il eſt vrai que ce paſſage eſt ſous un titre qui ſembleroit annoncer que Pline n'a pas connu la cauſe de l'effet qu'il raconte, puiſqu'à la tête de ce chapitre il y a, *de proprietatibus cœlii in locis* ; or, certainement l'arc-en-ciel de la caſcade n'eſt point un météore, ni un effet du ciel. Le pape Pie VI a fait bâtir un petit belvedère ſur la montagne qui eſt vis-à-vis de la caſcade, & l'on y va pour en examiner ou deſſiner les effets. Lorſqu'on veut en voir toutes les variétés, l'on va auſſi ſe placer au-bas de la montagne ſur le bord de la Nera, d'où l'on voit en face tous les effets de l'eau qui tombe au travers des rochers : je ſuis perſuadé que c'eſt de la caſcade de Terni que parle Virgile, lorſqu'il dépeint l'endroit par où la furie Alecto rentra dans les enfers :

Eſt locus Italiæ in medio ſub montibus altis,
Nobilis & fama multis memoratus in oris,
Amſancti valles, denſis hinc frondibus antrum,
Urget utrumque latus nemoris, medioque fragoſus
Dat ſonitum ſaxis & torto vortice torrens.
His ſpecus horrendum & ſævi ſpiracula ditis,
Monſtrantur : ruptoque ingens Acheronte vorago,
Peſtiferas aperit fauces.

VII. 563.

Ce milieu de l'Italie, ce *torrens fragoſus*, c'eſt-à-dire, qui ſe précipite à grand bruit, ces *ſpiracula ditis*, qui ſemblent répondre aux eaux ſoufrées de la Nera, conviennent mieux à Terni qu'aux confins de la Campanie & de la Pouille, où quelques commentateurs les ont ſuppoſés.

Après être ſortis de Terni, nous prîmes la route de Spolette, qui en eſt à ſept lieues. On paſſe, avant d'y arriver, une montagne rude & eſcarpée, appelée *Somma*, qui eſt à deux lieues de Spolette.

Le *Clitumnus*, qui coule au bas de la ville, étoit célèbre autrefois par la blancheur des troupeaux qui paiſſoient ſur ſes bords; on croyoit que les eaux de la rivière contribuoient à cette blancheur; Pline fait du *Clitumnus* la plus jolie deſcription dans ſes lettres, L. VIII. Ep. 8.

CHAPITRE XV.

Deſcription de Spolette & de Foligno.

SPOLETI, *Spolette*, eſt une ville de ſept mille ames, ſituée dans l'Etat Eccleſiaſtique à quatre-vingt-huit milles de Rome, & au ſommet d'une montagne; c'eſt une ville très-ancienne, au rapport même de Pline, car il compte les *Spolettini* parmi les Ombres, qu'il appelle *gens antiquiſſima Italiæ*; elle fut faite colonie romaine après la fin de la première guerre punique, deux cent quarante-deux ans avant Jéſus-Chriſt. Auguſte étoit à Spolette le premier jour où il fut ſalué comme maître de l'empire romain.

Les Spolettins ſe vantent ſurtout d'avoir repouſſé Annibal, dans le temps même où il venoit de défaire les Romains à la bataille de Traſimène (1); il y a une des anciennes portes, renfermée aujourd'hui dans l'intérieur de la ville; on l'appelle *porta fuga*, en mémoire de cet événement: on y

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Delle hiſtorie di Spoleti, ſupplimento di quelle del regno d'Italia nella parte che tocca al Ducato Spoletino, a principi di eſſo, e alla città che ne fù Capo*; di *Bernardino de' Conti di Campello*, 2 vol. in-4. *In Spoleti*, 1672.

lit cette inscription : *Annibal cæsis ad Trasymenum Romanis, urbem Romam infenso agmine, petens, Spoleto magna suorum clade repulsus, insigni fugâ portæ nomen fecit.*

La cathédrale est presque toute de marbre ; on y voit une très-ancienne mosaïque, & une image de la Vierge, qui passe pour être de S. Luc ; plusieurs peintures de Philippe Lippi, qui fut empoisonné par jalousie en 1438 ; il est enterré dans cette église. Son tombeau fut fait par ordre de Laurent de Médicis, & l'épitaphe par Ange Politien.

Dans la croisée à droite, on voit un tableau du Guerchin, représentant deux religieux & Ste. Cécile priant la Vierge dans la gloire ; ce tableau est assez vigoureux de couleur, mais la gloire n'est pas assez aërienne : il y a encore dans cette église une Vierge d'Annibal Carrache.

L'église de S. Philippe de Néri est bâtie dans le goût de S. André della Valle à Rome ; il y a sur le maître-autel un S. Philippe de Néri, qui invoque la Ste. Vierge dans un nuage ; la manière tient du Lanfranc ; la Vierge n'est pas belle, le saint est mieux ; la tête est un peu grise ; la chasuble en est assez bien traitée.

A la croisée à gauche, il y a une Ste. Famille du cavalier Conça, où il y a des caractères de têtes assez gracieux ; il est un peu violet de couleur & foible d'ailleurs.

On va voir à Spolette l'église de S. Pierre, hors de la porte romaine, où S. Pierre consacra Saint-Brice, premier évêque de Spolette ; l'église de S. Grégoire, où sont les corps de dix mille martyrs ; celle de Notre-Dame de Lorette, hors de la porte du même nom ; celle de S. Salvador des Dominicains, où l'on révère un clou de la passion.

L'église du Crucifix est ainsi appelée à cause d'un crucifix peint à fresque sur le maître-autel. Le sanctuaire de cette église est pratiqué dans un

ancien temple de la concorde, dont il subsiste encore six colonnes corinthiennes, trois de chaque côté, mais la frise en est dorique; ce fragment est peu de chose.

Les palais remarquables de la ville sont ceux de Coligola, Ancaiani, Leti, Mauri, Pianciani, des ducs Benedetti & Firentillo, des Spada, Campelli, Alberini, &c.

Dans la chapelle du palais Ancaiani, il y a un tableau de Raphaël peint à gouache sur toile.

On voit les restes d'un temple de Jupiter dans le couvent de S. André, & d'un temple de Mars au-delà de la rivière, là où est l'église de S. Isaac ou de S. Julien. Il y a aussi des restes d'un château bâti par Théodoric.

Un aqueduc très-considérable, bâti par les Romains, amène l'eau de *monte Luco*, à six milles de Spolette, & de la *Caprareccia*, qui en est à trois milles; les conduites passent sur un pont, aqueduc de six cent pieds de longueur, & de trois cent pieds de haut, qui joint les deux montagnes, & qu'on appelle *ponte delle Torri*; ces eaux passent aussi sur le *ponte Sanguinario*, qui joint le mont S. Ange avec *monte Luco*; ce pont est ainsi appelé à cause du grand nombre de martyrs qui furent précipités en ce lieu dans le temps des persécutions.

Il y a près de la ville une congrégation très-estimée de gens libres qui vivent religieusement, on les appelle *Romiti di monte Luco*; ils portent en effet un habit d'hermite, de couleur canelle, ils se rassemblent tous les matins sous les yeux de leur prieur: quoiqu'ils soient beaucoup moins gênés que les religieux, ils mènent une vie très-retirée & très-exemplaire.

La ville de Spolette est fort sujette aux tremblemens de terre; il y en a eu près de cinquante en huit ou dix jours de temps dans le commencement d'Octobre 1765.

Parmi les hommes illustres que Spolette a produits, on compte un des meilleurs poëtes de l'Italie, l'abbé Vincent Leonio, qui vivoit au milieu du dernier siècle; on cite le sonnet suivant comme un des plus beaux qu'il y ait dans la poësie italienne.

Non ride fior nel prato, onda non fugge,
Non scioglie il volo augel, non spira vento,
Cui piangendo io non dica ogni momento,
Quell' acerbo dolor, che il cor me sugge.

Ma quando a lei che mi diletta e strugge,
L'amoroso disio narrare io tento,
Appena articolato il primo accento,
Spaventata la voce al sen rifugge.

Cosi amor ch' ogni strazio sta in me raccolto,
Ferimmi; e la ferita a lei, che sola,
Potria sanarla, palesar m'è tolto.

Ah che giammai non formerò parola,
Poichè l'Alma, in veder l'amato volto,
Il mio cor abbandona e a lei sen volo (1).

Près de Spolette est la ville de Bevagna, en latin *Mevania*, à l'embouchure du Clitumno; quelques-uns ont cru que c'étoit la patrie de Properce; mais M. Orlandi croit la reconnoître mieux dans un petit endroit champêtre près de Bettona du côté de Pérouse.

On trouve aussi près de-là, & surtout à Amelia, les meilleurs raisins de l'Italie, en particulier l'espèce appelée *Pizzutello*, *uva Cornetta*, dont le grain est alongé en pointe, ferme, & d'un goût excellent. Entre Narni & Terni, on trouve un raisin sans pepins, *uva passa* ou *passarina*.

A l'une des postes qui est entre Spolette & Foligno, appelée le *Vene*, & à neuf milles de Spolette, au sortir de la porte *delle Vene*, on trouve à

(1) Voyez *Canzoni di Vincenzo Leonio da Spoleto, in occasione dell' assedio e liberazione di Vienna, in Fiorenza, per Pietro Mutini* 1684, in-4. & le P. Quadrio, Tom. III. p. 123.

gauche ſur le chemin un temple qui eſt vers la ſource du Clitumno; cette rivière eſt formée par trois groſſes ſources qui ſe réuniſſent : elle traverſe le grand chemin, paſſe à Bevagna, & tombe dans le Topino. Ce temple, que quelques-uns nomment *Trevi*, & que les habitans appellent le temple de Clitumne, Dieu du fleuve, ne paroît pas d'une grande ancienneté, mais la vue en eſt pittoreſque & jolie : ſon plan eſt un quarré long; il y a quatre colonnes & deux pilaſtres corinthiens, les murs ſont alongés juſqu'aux pilaſtres : il y avoit deux entrées ſur les côtés, qui ſont ruinées. Le plan de ce temple eſt bien, la décoration en eſt ſage & d'un beau ſtyle; les ornemens y ſont bien travaillés, particulièrement ceux qui ſont dans le tympan; les cannelures en ſpirales des colonnes du temple, & celles qui ſont en feuilles ou en écailles de poiſſons, le long du fût des deux autres colonnes du milieu, ſont légères & agréables, & elles peuvent paſſer dans cet édifice, à cauſe de ſa petiteſſe. Les chapiteaux des pilaſtres ſont différens de ceux des colonnes. Les entrées du temple étoient ſur les côtés, parce que le devant eſt ſur la pente eſcarpée qui va au Clitumne. Le temple eſt exhauſſé ſur un ſoubaſſement qui lui donne de la grace. Il y a dans l'intérieur un autel gothique où l'on dit la meſſe : on lit ſur la friſe, *Deus Angelorum qui fecit reſurrectionem.*

De-là juſqu'à Pérouſe on voyage par un très-beau chemin qui eſt comme un mail, abrité ſouvent d'arbres & de haies; & l'on traverſe un grand vignoble dont les vignes montent ſur les arbres, & forment nne eſpèce de forêt plantée en quinconce; ces arbres ſont des mûriers blancs, des ſycomores & des ormes, A douze milles de Spolette, on trouve Foligno.

FOLIGNO eſt une ville de ſept mille ames, ſituée à cent milles de Rome. Elle fut bâtie dans le

fixième fiècle, par les habitans de la ville appelée *Forum Flaminii*, détruite par les Lombards; elle fut ruinée en 1281, par les habitans de Péroufe; les Terzi s'en emparèrent enfuite, mais le cardinal Vitellefchi fit mourir le dernier, & remit la ville de Foligno fous la domination du S. Siége.

Antoine Bettini, évêque de Foligno, y établit un mont de piété, & fon ouvrage intitulé, il *monte Santo di Deo*, imprimé à Florence en 1477, eft le premier où l'on ait vu des gravures en taille-douce. *(Lettres de M. l'abbé de S. Léger, fur différentes éditions rares du quinzième fiècle.)*

Ce qu'il y a de mieux à voir dans cette ville, eft le couvent des comteffes de Foligno, où il y a un tableau de Raphaël, que fit faire *Sigifmondo de Comitibus*, qui étoit fecrétaire du pape, & dont la nièce étoit dans ce monaftère. Ce tableau repréfente la Vierge dans la gloire, portée fur un nuage qui pofe fur un arc-en-ciel, tenant l'enfant Jéfus, & environnée d'un cercle de Chérubins en camayeux gris. Dans le bas eft un S. Jean qui la montre avec le doigt, & un S. François à genoux qui l'invoque; de l'autre côté un S. Cardinal eft à genoux, & S. Jérôme eft debout derrière lui, tenant une main fur fa tête en figne d'admiration; au milieu il y a un petit ange debout, qui tient des deux mains une tablette longue, fur laquelle il n'y a rien d'écrit; ce tableau eft fingulièrement compofé, d'une manière fymétrique, que l'on voit fouvent dans le Pérugin, maître de Raphaël; l'enfant & la Vierge n'ont pas un beau mouvement; mais le caractère de tête de la Vierge eft très-beau, ainfi que la figure de S. François, & furtout celle de S. Jérôme. Les trois faints font bien drapés; le S. Jean a l'air ignoble, & il eft d'un caractère dur; la tête du petit ange d'en-bas eft belle, mais cet enfant eft trop fait pour fon âge. Ce tableau eft peint avec un peu de féchereffe, cependant la

couleur en eſt très-vigoureuſe & aſſez vraie, c'eſt même un des mieux coloriés des tableaux de Raphaël; on ne ſait pourquoi il a mis contre toute vraiſemblance, une gloire de Chérubins en camayeux gris. Le fond du tableau n'èſt pas heureux, & le petit village qu'on y voit ne fait pas un trop bon effet; ce tableau eſt fort gâté.

L'égliſe cathédrale mérite d'être vue, à cauſe de ſon architecture; on y remarque une belle ſtatue en argent de S. Félix, évêque de Foligno; le baldaquin eſt une imitation en petit de celui qui eſt à S. Pierre de Rome; il eſt très-bien exécuté, & placé de même ſous la coupole de l'égliſe. Cette coupole eſt du Bramante, la forme en eſt belle; elle n'eſt point peinte.

L'égliſe de S. Auguſtin eſt la plus remarquable, après les deux que nous venons de citer.

Il règne dans pluſieurs maiſons de Foligno un bon ſtyle d'architecture; il faut voir ſurtout le palais Barnabo.

Parmi les citoyens de Foligno qui ſe ſont fait connoître, l'on cite M. Mengozzi; il a fait imprimer, en 1781, une diſſertation ſavante : *De' plestini Umbri, del loro lago, e della battaglia appreſſo di queſto ſeguita tra i Romani e i Cartagineſi.*

A Foligno on trouve trois routes différentes : au nord celle d'Urbino, par Nocera *Cagli* (1), *Foſſombrone*; à l'occident, ou du moins au nord-oueſt, celle de Florence, par *Aſſiſi*, *Perugia* & *Cortona*, il y a cent & vingt-deux milles, & l'on paie douze poſtes. A l'orient, celle de Lorette & d'Ancône. Je ne parlerai point de la première route, que je n'ai pas eu le temps de faire, & qui ne contient rien de bien intéreſſant.

---

(1) Le paſſage de la voie Flaminia à *Furlo*, qui eſt entre *Cagli* & *Foſſombrone*, eſt creuſé dans la montagne; il a été célèbre par pluſieurs batailles ou rencontres déciſives, dans le moyen âge.

On peut aller en moins de trois heures de Foligno à Assise, qui en est à sept milles; on côtoie toujours la montagne, en suivant une plaine fort agréable.

CHAPITRE XVI.

Description d'Assise.

ASSISE, en latin *Assisium*, est une ville de trois à quatre mille ames, fort ancienne, & qui est remarquable, surtout comme la patrie de S. François; il étoit fils d'un négociant d'Assise, nommé Bernardoni; il naquit en 1182, & y mourut en 1226.

Il y a des voyageurs qui n'ont pas daigné parler d'Assise, pour moi j'ai vu avec plaisir un endroit si célèbre dans la chrétienté; ce n'est pas parce que S. François prêchoit aux hirondelles, parce qu'il se faisoit une femme de neige, & qu'il se rouloit sur les buissons, que je parle de sa patrie & de sa vie: les fables dont sa légende est remplie ne doivent pas lui être imputées; elles sont proportionnées à la crédulité de ses contemporains; mais celui qui a donné des lois à tant de millions d'hommes, est certainement un personnage remarquable. L'établissement d'un ordre si pauvre, si austère, formé par un jeune homme de vingt-cinq ans, est une chose extraordinaire, aux yeux même d'un philosophe; il annonce un génie élevé, une vertu exemplaire, une onction touchante, une éloquence persuasive, un zèle infatigable, une constance peu commune. Dix ans après son établissement, l'ordre de S. François, sous le nom des Frères Mineurs, étoit si nombreux, que dans le premier chapitre général que S. François tint à

Rome en 1219, il se trouva plus de cinq mille religieux, sans compter ceux qui étoient restés dans les couvens.

Quelque peu d'habitans qu'il y ait à Assise, cette ville contient vingt églises : savoir, huit paroisses, huit couvens de religieuses, & quatre de religieux ; cela n'est pas étonnant dans un endroit que la religion seule a rendue célèbre.

La première chose que l'on va voir est le *Sagro Convento*. C'est-là qu'est l'église patriarchale & le chef-lieu de tout l'ordre de S. François, & où l'on assure qu'il est enseveli.

Ce fut le frère Elie, second général de l'ordre, qui fit bâtir cette église : *Lappo* ou Jacopo, architecte Allemand, père du célèbre Arnulf, ou Arnolfo Florentin, en jeta les fondemens deux ans avant la mort de S. François. Elle appartient aux Cordeliers de la Grand-Manche (1), appelés en Italie *Minori Conventuali*, pour les distinguer de ceux qu'on a réformés ensuite sous d'autres noms, comme les Observantins & les Récollets ; les conventuels ont leur général à part, qui réside à Rome au couvent des Saints-Apôtres ; ils sont au nombre de quatre-vingt dans le couvent dont nous parlons. Leur église fut déclarée par Grégoire IX, en 1230, exempte de toute autre jurisdiction que de celle du S. Siége ; elle a été décorée du titre & des priviléges d'église patriarchale, & de chapelle papale : on y conserve une côte de S. Jean-Baptiste, & diverses autres reliques.

Il y a trois églises bâties l'une sur l'autre ; celle du milieu sert pour l'ordinaire à l'office divin ; la

(1) Ces pères n'ont point de maison à Paris, & ils en ont même assez peu dans le royaume, depuis le cardinal d'Amboise qui en abolit plusieurs ; comme il réunissoit l'autorité de premier ministre & celle de légat du S. Siége, rien ne s'opposoit à ses volontés ; les Cordeliers s'en souviennent encore avec regret.

plus haute est moins fréquentée; la plus basse est celle où l'on assure que repose le corps de S. François; mais on n'y entre point.

Le couvent est vaste & magnifique, soutenu par d'immenses substructions ou terrasses, on y jouit de la vue d'une très-vaste & très-belle plaine. Toutes les murailles du cloître aussi-bien que les églises dont je viens de parler, ont été peintes par Cimabué, Giotto, Pierre Cavallino Romain, Giottino, &c. qui furent les premiers restaurateurs de l'art: on admiroit surtout le pardon d'Assise, peint par Fréderic Barrocci, qui s'en occupa pendant sept ans; on m'assure qu'il n'y est plus.

Ce couvent fut bâti à l'endroit même du gibet: S. François voulut y être enterré comme les criminels, pour donner à ses frères le dernier exemple d'humilité chrétienne. Ce fut par le même principe qu'il changea le nom de *pauvres Mineurs*, qu'il avoit d'abord donné à ses religieux, en celui de Frères Mineurs, de peur qu'il n'y eût quelque gloire, même à annoncer la pauvreté.

L'église appelée *Santa Maria di Minerva*, ou église des *Filipini*, est le plus beau reste d'antiquité qu'il y ait à Assise & dans les environs; la façade est formée de six colonnes antiques cannelées, d'ordre corinthien, du meilleur goût & d'une belle conservation; c'étoit un temple de Minerve, comme le nom indique assez: elle a appartenu aux Pères du tiers-ordre de S. François, mais elle est desservie actuellement par la congrégation de l'Oratoire de S. Philippe de Neri; l'église est très-ornée & toute neuve, à l'exception de la façade.

Quoique les lettres de bronze, qui formoient une inscription dans la frise, aient été enlevées, on voit encore les trous où entroient les clous de chaque lettre, & cela suffit pour retrouver l'inscription, comme M. Séguier a restitué celle de la

maison

maison quarrée de Nismes, par de sembables trous.

Chiesa nuova est une autre église de Franciscains, bâtie à l'endroit même où étoit la maison paternelle de S. François. On y montre la prison où il fut enfermé par son père, qui contredisoit sa vocation; les chaînes dont il fut lié; la porte même qui fermoit l'écurie où sa mère alla faire ses couches par inspiration céleste, & qui est un peu plus loin. Cette église est desservie par les Récolets. Ces Pères dont la réforme fut faite en Espagne en 1532, sous le nom de Recogidos, sont appelés en Italie *Padri riformati*, *Scalzetti di Spagna*; leur général est successivement & pendant six ans, ou à Madrid, ou à Rome, dans le couvent d'*Araceli*, au Capitole, étant alternativement Italien & Espagnol: ce général est aussi le chef des Cordeliers de l'Observance, appelés en Italie *Minori Osservanti*, dont la réforme avoit été faite par S. Bernardin vers l'an 1419; il a trois mille couvens sous sa jurisdiction, sans compter les Conventuels qui ont un autre général, & les Capucins dont la réforme fut établie en 1528 (1).

Il y a encore une petite chapelle de S. François, qui est à quelque distance de-là, & qu'on appelle par diminutif *San Francescuccio*, c'est la petite écurie dont j'ai parlé plus haut; elle dépend du grand couvent de S. François.

L'église de Ste. Claire à Assise est occupée par les religieuses de son ordre; on y conserve le corps de cette sainte, aussi-bien que celui de Ste. Agnès. On y montre un crucifix, peint sur toile, dont on dit que Ste. Claire vit les yeux s'ouvrir miraculeusement, dans le temps qu'elle étoit en prières. Cette église est dans un goût gothique, mais

(1) L'on donne quelquefois le nom de *Zoccolanti* aux Observantins, aux Récollets & aux pères du Tiers-Ordre; mais ce nom a quelque chose de méprisant dans l'opinion commune: d'ailleurs il ne désigne point précisément un des trois ordres.

léger ; elle eſt ancienne, & l'on a été obligé de la ſoutenir de tous côtés par des éperons. Sainte Claire mourut à Aſſiſe 12 Août 1253 ; elle étoit d'une famille diſtinguée de cette ville, & il y a encore à Aſſiſe des perſonnes de la même famille.

Dans la cathédrale d'Aſſiſe, on voit un bel autel de marbre, une chapelle du S. Sacrement qui eſt extrêmement ornée, un bas-relief antique derrière l'autel de S. Rufin, les fonts-baptiſmaux où S. François fut baptiſé.

Il faut voir encore l'égliſe de S. Antonio, qui eſt occupée par les Pères du tiers-ordre de Saint François, que nous appelons à Paris *Picpus*, parce que cette réforme s'établit en France pour la première fois vers l'an 1600, au village de Picpus près le fauxbourg S. Antoine, dans une maiſon que les Capucins & les Jéſuites avoient ſucceſſivement occupée.

L'égliſe de San Damiano qui eſt à un mille d'Aſſiſe, eſt celle où S. François établit lui-même les religieuſes de l'ordre de Ste. Claire ; auſſi appelle-t-on encore Damianiſtes celles qui ſuivent l'ancienne règle dans toute la rigueur de l'inſtitut, par oppoſition avec les Urbaniſtes, qui ont profité de la mitigation faite par le pape Urbain IV. Les Cordeliers Obſervantins, qui occupent aujourd'hui ce couvent, conſervent encore le bréviaire de Ste. Claire, & le crucifix qui, dit-on, parloit à cette ſainte.

On eſt étonné de voir douze maiſons de religieux mendians, qui ne doivent vivre que d'aumônes dans une ville preſque déſerte, où il n'y a aucun genre de commerce ni de richeſſe ; mais il eſt naturel de croire que les charités même ſont aſſurées par des fondations, ou par des dévotions générales & des uſages fixes, ſans leſquels les couvens ſeroient depuis long-temps dépeuplés ; d'ailleurs, le concile de Trente a per-

mis même aux mendians de recevoir & de posséder des biens-fonds.

On dispute souvent en Italie, comme en France, pour savoir quel est le véritable habit, & le véritable ordre de S. François, parmi tous ceux qui suivent sa règle; ce qui me paroît sûr, c'est que S. François portoit l'habit le plus commun, celui du plus bas peuple de son temps, fait de la laine la plus grossière, dans la couleur naturelle de la bête, & qu'il ne s'étoit point assujetti à une forme ni à une couleur constante; ainsi aucun des habits religieux de notre temps ne peut être appelé celui de S. François. Il y a un portrait ancien de S. François au Vatican, l'habit est d'un gris tirant sur l'ardoise, le capuchon un peu pointu, court, & collant au visage; il n'y a point de manteau. Voici l'inscription suivant M. l'abbé Richard: *Bonaventura Bullingeri me pinxit de Lucca anno M.CC.XXXV*. On a la même incertitude sur le véritable ordre de S. François; ses premiers disciples dégénéroient même sous ses yeux: on les a réformés successivement; mais aucun ne peut se vanter d'être revenu exactement à l'état primitif de l'ordre de S. François, ni d'y être demeuré invariablement attaché; le frère Elie disoit lui-même au saint fondateur: Frère François, tes enfans ne veulent plus suivre ta règle; aussi un plaisant, parlant à un religieux de l'ordre le moins austère, lui prouvoit par ce passage qu'il étoit des véritables enfans de S. François, puisqu'il étoit du nombre de ceux qui ne vouloient plus suivre la règle. Au reste, les Conventuels sont les seuls qui n'aient pas changé de nom par des réformes; mais comme ils sont encore plus éloignés que les autres de la rigueur du premier établissement, ils n'ont pas plus de droit que les Observantins, les Récollets, les Picpus & les Capucins, de se dire les véritables religieux de l'ordre de S. François.

On montre dans la ville d'Assise quelques anciens vestiges d'antiquité: un reste d'aqueduc derrière l'église de S. Rufino, des anciens bains dont il reste plusieurs colonnes, *acqua di Massicci*; ils sont dans l'endroit appelé *orto della volga*, enfin ce qu'on appelle le *Carceri*, à trois milles d'Assise.

Il y a aussi une eau minérale, appelée *Acqua di moiano*, qui sert à prendre des bains de santé, comme celle de Nocera, sans avoir de goût particulier.

On voit à Assise plusieurs palais remarquables, tels que ceux des Mattei, des Sperelli, des Vallemanni; une belle fontaine sur la place, & même un théâtre à l'hôtel-de-ville. La foire de la Portiuncule, *Fiera del Perdono*, qui commence à la fin de Juillet, & qui dure jusqu'au 19 du mois d'Août, y attire un monde prodigieux.

Il y a une citadelle, mais on n'y entretient plus de garnison; un palais épiscopal, bâti à l'endroit où S. François prit l'habit de religieux: le gouverneur y habite.

En descendant d'Assise on passe à la Portiuncule, appelée ordinairement *la Madonna degli Angeli*, c'est une grande & belle église, avec un couvent de cent quarante Cordeliers Observantins; il est bâti à l'endroit où mourut S. François le 4 Octobre 1226; les Bénédictins donnèrent cet emplacement aux Franciscains; c'étoit alors la seule *portion* d'héritage que possédât l'ordre de S. François, de-là vint le nom de Portiuncule. Cet endroit fut si célèbre par les révélations, les indulgences, les pélerinages, qu'il occasionna une fête qui se célèbre encore le 2 Août de chaque année, sous le nom de la Portiuncule. Le plan de l'église est une croix latine; la nef a cinq grandes arcades, décorées de pilastres doriques. A la cinquième chapelle à gauche, il y a une Annonciation du Baroche, médiocre. On voit dans le milieu de ce grand vaif-

ſeau une petite maiſon iſolée, convertie en chapelle, comme la *Santa Caſa* de Lorette; c'eſt-là, ſuivant S. Bonaventure, que S. François inſtitua ſon ordre par inſpiration divine; cette chapelle a été reſtaurée en 1688.

Les religieux y montrent auſſi la grotte où S. François faiſoit ſes prières, & le jardin des épines ſur leſquelles il ſe rouloit, quand il avoit des tentations.

Il s'eſt fait long-temps un ſi grand concours de monde à la Portiuncule, le 2 Août, que les officiers d'Aſſiſe & de Pérouſe étoient obligés de faire monter la garde, pour prévenir les déſordres: on y a vu juſqu'à cent mille ames tout à la fois; Côme de Médicis fit faire un aqueduc qui y porte l'eau d'une diſtance de deux milles, & y forme des fontaines très-néceſſaires aux pélerins.

CHAPITRE XVII.

Deſcription de Pérouſe.

PERUGIA, Pérouſe, en latin, *Auguſta Peruſia*, capitale de l'Ombrie, eſt une ville de ſeize mille ames, ſituée dans l'Etat Eccléſiaſtique, à cent vingt-cinq milles de Rome, ſur une montagne élevée, où l'on n'arrive que par un chemin très-eſcarpé.

C'eſt une des villes les plus anciennes & les plus célèbres de l'Italie: les habitans prétendent qu'elle fût fondée deux mille ans avant Jéſus-Chriſt, par Janus, fils d'Apollon, le premier roi d'Italie dont l'hiſtoire faſſe mention. Les anciens diſent qu'il quitta le royaume d'Athènes pour en chercher un autre dans des pays inconnus, & qu'il aborda en Italie, avant même que Saturne y fût venu; il en raſſembla les hommes encore diſperſés & féro-

ces, il leur donna une religion & des lois: il fut regardé comme la première divinité de l'Italie; il étoit toujours invoqué le premier dans les sacrifices (1); aussi Virgile en parlant des premiers établissemens faits sur le Janicule & sur le Capitole, les attribue à Janus & à Saturne:

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem.
Æn. VII. 357.

La ville de Pérouse ne pouvoit cacher dans une belle fable l'ancienneté de son origine. Dans le temps même où les Romains commencèrent à tout envahir, elle se soutint long-temps: on voit qu'elle avoit été la plus forte ville de l'Etrurie, & qu'elle avoit étendu sa domination depuis la mer de Toscane jusqu'à la mer Adriatique, sur un espace de quarante-cinq lieues. Voyez *Biondo*, *Italia illustrata*; *Leonardo Aretino*, *historia Fiorentina*. Il paroît même qu'elle avoit fait une trève de trente ans avec les Romains: *Itaque à Perusia Crotone & Aretio quæ ferme capita Hetruriæ populorum ea tempestate erant legati pacem fædusque à Romanis petentes, inducias in tringinta annos impetraverunt.* Tite-Live, Dec. I. L. 5. C'étoit l'an 311 avant Jésus-Christ, & les Etrusques ne furent affoiblis & hors d'état de nuire aux Romains que vers l'an 280 avant Jésus-Christ.

Pérouse étoit encore si considérable, deux cent ving-huit ans avant Jésus-Christ, qu'Annibal même, après avoir gagné la bataille de Trasymène, n'osa pas l'assiéger.

Rien n'est plus célèbre dans les guerres civiles que le siége de Pérouse fait par Auguste, dans le temps que Lucius, fils de Marc-Antoine, s'y étoit retiré: les habitans aussi fidelles que fiers, quoi-

(1) M. Dupuis prouvera, comme je l'ai dit ci-devant, que Janus n'est que le symbole du temps: on lui donnoit pour femme Vesta, pour exprimer le mariage du ciel & de la terre.

qu'environnés d'un double retranchement avec quinze cent tours d'attaque, soutinrent un siége terrible & une famine affreuse. Lorsque Lucain, par une indigne flatterie, dit à Néron, qu'avec toutes les horreurs de la guerre, l'univers n'avoit pas trop acheté le bonheur de vivre sous son règne; il cite comme les fléaux les plus cruels la famine de Pérouse, le siége de Modène fait par Antoine, & la bataille d'Actium, près du cap Leucas, en Epire :

His Cæsar Perusina fames, Mutinæque labores,
Accedant fatis, & quas premit aspera classes.
Leucas.

L. I. v. 41.

Ce siége de Pérouse finit de la manière la plus funeste; il fallut céder à la fortune, & la ville fut détruite & brûlée; elle se rétablit cependant, & fut encore le théâtre de la guerre sous les Goths, qui l'assiégèrent pendant sept ans, & qui parvinrent enfin à s'en emparer. Elle fut reprise par Narsès; elle se donna ensuite au pape, & fut comprise dans la donation que Charlemagne & Pepin firent à l'Eglise, & qui fut confirmée par Louis le Débonnaire vers l'an 818. En 1228, les Pérugins étoient encore fidelles au pape, mais dans les temps de troubles où chaque ville vouloit être indépendante, ils se gouvernèrent librement, & firent souvent la guerre à leurs voisins; le pape les excommunia même, pour avoir pris & démantelé Foligno, vers l'an 1300.

En 1392, après avoir fait la guerre au pape, les Pérugiens se soumirent à lui; mais en 1416, ils prirent pour leur chef le fameux capitaine *Braccio*, surnommé *Forte Braccio*, qui l'année suivante marcha vers Rome avec une armée, & s'en rendit le maître : ce grand homme est celui dont la mémoire est la plus respectée à Pérouse; non-seulement il mérita de gouverner sa patrie, mais il

la soutint & l'embellit : ce fût lui qui fit faire les substructions immenses sur lesquelles est assise la grande place de Pérouse, & qui fit le canal ou *emissario* du lac de Trasymène, pour garantir la plaine de ses débordemens ; il mourut en 1424, d'une blessure à la tête, & en 1442, la ville se remit de nouveau sous la puissance du pape, en l'invitant d'y venir habiter. Voyez *Campano*, *Istoria di Braccio*.

Pérouse eut aussi un capitaine célèbre vers l'an 1500, nommé *Astore Baglioni*, & sa famille subsiste encore à Pérouse. Voyez le père Ciatti, M. Crispolti & Pellini, dans leurs histoires de Pérouse.

On voit dans la place Grimana une ancienne porte, qu'on appelle l'arc d'Auguste, & à la paroisse de S. Angelo, les restes d'un temple antique, avec une ancienne inscription qui est derrière l'autel.

Le caractère indomptable des Pérugins détermina le pape Paul III à bâtir la citadelle que l'on y voit encore ; mais on assure qu'elle fut commencée sous prétexte de bâtir un hôpital, & que si les habitans n'y eussent été trompés, ils ne l'auroient jamais souffert ; aussi voit-on dans la cour l'inscription suivante : *Paulus III. Pont. max. Tyrannide ejecta, novo civitatis statu constituto, bonorum quieti & improborum fræno, arcem à solo excitatam mirâ celeritate munivit, Pontif. sui IX. Sal.* 1543. Cette citadelle est très-forte, on y tient une garnison de quarante hommes, seulement pour contenir les habitans, qui parurent encore, en 1758, pendant le conclave, vouloir faire un retour vers leur ancienne liberté.

On y voit dix-huit canons de bronze, fondus en 1543 & 1558, qui pèsent chacun sept mille neuf cent trente livres, & dont les boulets en pèsent quarante une liv. & demi, sans compter beaucoup d'autres petits canons qui servent à saluer les cardinaux, les prélats de consulte, lorsqu'il

en passe à Pérouse ; ces canons sont encore braqués du côté de la ville. Du haut de la citadelle, on découvre l'étendue de la ville ; elle n'est point ronde, mais formée de cinq grands rayons. Au nord-est, la porte de *Monte luce* ou *Porte sole* ; vers le nord, la porte *S. Angelo*, & la porte *Sta. Susanna* ou *Sunsanne* ; à l'occident, *Porta Borgna*, (ce nom vient du mot *Porta eburnea*) & au midi, *Porta S. Pietro*.

Pérouse est le siége d'un très-ancien évêché, qui rapporte trois mille écus romains de rente. A côté d'une des portes latérales de la cathédrale ou de l'église de S. Lorenzo, on voit deux statues de bronze : la première est celle de Jules III assis, donnant sa bénédiction, elle a été restaurée par Denti ; elle est sur un piédestal : cette figure est lourde, le travail de la tête est sec, & la chape en est trop tourmentée. La seconde figure, qui est aussi à la porte de l'église, à gauche dans une niche fort élevée, est celle de Paul II, donnant la bénédiction ; elle est d'un travail froid & gothique.

Sur la place, qui est devant cette porte latérale de l'église, où sont les statues dont je viens de parler, il y a une grande fontaine, composée de deux grands bassins de marbre, avec des petites figures gothiques, disposées tout autour entre des piliers : il y a un bassin de bronze au milieu ; cette fontaine est d'une composition très-mauvaise, & ne donne plus d'eau.

Dans la chapelle qui est à droite en entrant dans la cathédrale par la grande porte, on voit un grand tableau du Baroche, représentant une descente de croix, & la Vierge évanouïe, que les saintes femmes secourent ; ce tableau est bien composé ; il y a beaucoup d'expression, & une assez bonne pâte de couleur, avec des caractères gracieux ; mais la Vierge paroît trop jeune, de même que les autres femmes, elles ont aussi quelques

caractères de ressemblance; la nature n'en est pas assez variée ; il y a d'ailleurs beaucoup d'incorrections dans ce tableau, & il pêche par l'effet.

Dans la chapelle qui est à gauche, il y a encore un beau tableau; dans la chapelle de la croisée à droite, deux tableaux à fresque du Scaramuccia : ils sont sans effet ; la composition en est assez bonne, mais un peu confuse : ils représentent l'un un diacre, à qui S. Pierre impose les mains ; l'autre un diacre prêchant devant un pape. Un grand tableau à l'huile, du même peintre, représente quatre évêques en prières devant la Vierge : il est vigoureux de couleur, mais sans intelligence de clair-obscur, & la couleur en est outrée.

A la chapelle gauche, le mariage de la Vierge, de l'école du Pérugin ; le profil de la Vierge est fin, le reste est sec & plus mal que le Pérugin n'auroit fait. On montre dans cette église le *S. Anello della Madona*, c'est-à-dire, la bague de la Ste. Vierge.

Le chapitre a une bibliothéque, léguée en 1695 par *Ant. Domenici*, avec quarante scudis de revenu ; on y voit plusieurs manuscrits curieux, entr'autres un bréviaire du neuvième siècle, un évangile que M. Garampi, préfet des archives apostoliques, a jugé être du huitième siècle : il s'y trouve des peintures grossières ; les homélies du vénérable Bede, &c. Dans la sacristie, on conserve un évangile de S. Luc, qui passe pour être du cinquième siècle ; il est écrit sur un parchemin extrêmement gâté, que l'on a pris pour du *papyrus* ancien.

Il y a dans Pérouse vingt-quatre couvens de religieux & autant de religieuses, dont plusieurs contiennent des choses dignes d'attention.

L'église de S. Augustin est une des plus remarquables par les peintures du Pérugin. Presque tous les tableaux de la sacristie & du chœur sont de sa main. Ce grand peintre, *Pietro Perugino*, qui fut

le maître de Raphaël, naquit à Pérouse en 1446; son extrême pauvreté le porta à s'appliquer de toutes ses forces à la peinture, & ce fut à Florence qu'il se forma : il étoit contemporain de Michel-Ange, mais il étoit souvent en dispute avec lui : l'envie qu'il avoit d'acquérir du bien lui fit entreprendre une multitude d'ouvrages, surtout à Pérouse, où l'on peut l'étudier à loisir. On voit dans la sacristie de S. Augustin un billet de sa main du 30 Mars 1517, écrit au prieur du couvent, pour le prier de faire donner à son domestique une somme de grain ; mais il est si mal écrit, & tous les mots en sont tellement estropiés, qu'on a écrit au bas : *Fu Restaurator de la Pittura, ma Guastator dell' arte di Scrittura.*

Le couvent de S. François est occupé par des Cordeliers conventuels ; on y conserve les os de *Braccio Forte Braccio*, renfermés dans une boîte qui est à la sacristie, & dans l'église ceux du célèbre *Bartole*, mort à Pérouse où il étoit établi, quoiqu'il fût de Sassoferrato.

Au troisième autel à droite, est un tableau du Pérugin, représentant S. Jean qui prêche, & quatre saints qui l'écoutent. Les têtes des saints ont des caractères très-beaux & bien variés : le tout est d'ailleurs sans composition & très-sec. On y remarque deux soldats, qui sont les portraits du Pérugin & de Raphaël à l'âge de dix-huit ans.

Dans une chapelle à gauche, un tableau de Raphaël, représentant le couronnement de la Vierge dans le ciel après son assomption, & en bas trois petits tableaux, dont le premier représente l'annonciation, le second l'adoration des Mages, & le troisième la circoncision ; ils sont tous quatre peints sur bois : on prétend que c'est le premier ouvrage de Raphaël, il le fit à l'âge de dix-huit ans : on y reconnoît partout la manière & le style de son maître, Pierre Pérugin. Il y a aussi des

tableaux de Pisanello, dont le Pérugin étoit élève.

Enfin, on y voit une copie de la descente de croix de Raphaël qui fut volée, & qui est à Rome au palais Borghèse.

Dans l'oratoire de *la Confraternità di S. Francesco*, huit grands tableaux à l'huile, de Scaramucci, représentant des sujets de la vie de Jésus-Christ depuis sa naissance; ils sont d'une couleur outrée, mais il y a assez de génie du côté de la composition; on y voit aussi le portrait de Braccio.

Chiesa nova de' Filippini, église moderne, très-ornée; dans la troisième chapelle à droite, une assomption de la Vierge, du Guide; la figure de la Vierge est sagement composée: les deux petits anges qui aident à l'enlever sont placés symétriquement & sans génie; ce tableau est assez harmonieux, mais d'un coloris foible.

Au maître-autel, la Vierge foudroyant le serpent, & le Père Eternel qui la reçoit dans la gloire en lui imposant les mains, tableau de Pierre de Cortone, sagement composé; la Vierge est très-gracieuse: le mouvement de la figure est simple & naïf; mais le Père Eternel n'a pas un caractère noble, & sa draperie est trop lourde; ce tableau est en général un peu trop gris.

A la troisième chapelle à gauche, la naissance de la Vierge, par Pierre de Cortone; répétition ou copie du tableau qui est à Monte-Cavallo.

La coupole de cette église est de Mancini; elle est peinte à fresque, les tons en sont cruds; le jaune y domine partout, & il y a peu de génie dans la composition.

S. DOMENICO. A la troisième chapelle à gauche, on voit un tableau du Pérugin, il est divisé en deux parties: celle d'en-bas représente plusieurs saintes debout, où l'on trouve de bons caractères de têtes, celle d'en-haut représente Jésus-Christ dans la gloire, au milieu de la Vierge & de S.

Jean à genoux, & des anges qui jouent du violon ; ce tableau est peint d'une manière sèche, mais il y a de bonnes tournures de draperies.

S. PIETRO, église qui est à l'extrêmité méridionale de la ville, occupée par les Bénédictins de la congrégation de S. Maur ; cette église n'est pas belle ; mais il y a neuf belles colonnes ioniques de chaque côté de la nef, en marbre gris veiné.

A la seconde chapelle à gauche une ascension du Pérugin, peinte sur bois, mal composée, mais où il y a des têtes excellentes & très-bien peintes.

Auprès de la sacristie, un autre tableau du Pérugin, représentant un Père Eternel & des anges.

Dans la sacristie, une Ste. Famille, que l'on met au rang des premiers ouvrages que Raphaël fit sous la direction du Pérugin : les têtes de la Vierge & de l'enfant Jésus paroissent totalement dans la manière du Pérugin ; le reste qui s'en écarte, est assez mauvais.

Au fond du réfectoire, trois tableaux de Vasari. Le premier représente une multiplication miraculeuse ; le second, les noces de Cana ; le troisième, S. Benoît assis, ayant toute la communauté debout derrière lui : il reçoit un ange qui lui amène des mulets chargés de provisions, qu'il avoit obtenues par ses prières. Ces trois tableaux sont les meilleurs de Vasari, les mieux coloriés & les plus vigoureux ; ils sont bien dessinés, on y trouve de beaux caractères de têtes ; mais ils manquent d'effet, quoique le peintre y en ait mis plus qu'à son ordinaire : ils sont peints sur toile & à l'huile.

La flèche de cette église est la plus haute de la ville, & se fait voir de très-loin à ceux qui viennent d'Assise. De-là on apperçoit la montagne de la Sibylle, si haute, que le 15 Octobre elle étoit déjà couverte de neige.

Dans la petite place, & sur la porte *dello studio de' Dottori*, est une statue en bronze de Sixte-

Quint; il est représenté assis, donnant la bénédiction. La tête a de l'expression, elle est assez bien touchée, la draperie de la chape est roide.

Au couvent des religieuses de *Monteluce*, on conserve une assomption de Raphaël, un des tableaux les plus précieux de la ville.

Dans celui des Olivétains, il y a un tableau très-estimé de Subleyras, peintre François.

Les religieuses de *Santa Lucia* sont très-connues en Italie par les *pignocate* & les *ossa di morti*, espèces de pâtes sucrées fort délicates; la dévotion a fait donner à ces dernières la figure d'os de morts.

Dans les palais Anzidei & Monaldi, il y a des tableaux précieux; dans le palais Donini, près de la citadelle, on voit une belle enfilade d'appartemens richement meublés. Le palais Antinori est d'une très-belle architecture: il est près d'une porte de ville, où l'on voit l'ancien nom *Augusta Perusia*.

Dans le palais public, *Palazzo del Magistrato*, il y a une chapelle dans laquelle se voit un tableau des plus estimés du Pérugin, & en même temps l'un des mieux conservés.

Il Cambio, lieu où s'assemble la noblesse, renferme aussi de belles peintures à fresque du Pérugin; mais elles sont dans une petite chapelle basse & obscure, où l'on a peine à les voir distinctement.

Le collége est situé sur la petite place, *Piazza Zucca*; il est remarquable par l'immensité des batimens & des substructions qui le soutiennent: d'abord au-dessous de l'église il y a des caveaux pour les sépultures; plus bas la congrégation des artisans; au-dessous de celle-ci la congrégation des nobles; plus bas encore celle des paysans, *Contadini*: ces étages sont tous fort élevés, ce qui forme une hauteur prodigieuse. Sous le jardin même, il y a des voûtes pour une tannerie, & plus bas encore des magasins qui sont au niveau d'une des rues bas-

ses de la ville : c'est ainsi qu'on a cherché à gagner du terrain & à étendre, par des ouvrages immenses, une ville, qui étant placée sur le sommet de la montagne, ne pouvoit s'accroître autrement. Il y avoit à la sacristie du collége un tableau du Baroccio, dont le sujet est la fuite en Egypte : on l'a transporté à Monte-Cavallo.

La Sapienza est une espèce d'université, où il y a plus de soixante professeurs, mais dont les gages ne vont en tout qu'à deux mille écus romains : il y a des machines de physique, avec lesquelles M. Pellicciari faisoit des expériences publiques ; elles s'achètent aux dépens du collége.

Sur la place, appelée *Piazza grande*, est un monument en mémoire du célèbre capitaine Baglioni.

Le palais du gouverneur est aussi sur la même place. Monsignor Bolognini étoit gouverneur en 1765 ; c'est l'auteur du livre sur les marais Pontins que j'ai cité.

Le peuple de Pérouse, comme je l'ai dit ci-devant, est encore un peu sauvage : il y a beaucoup de divisions intestines, les jalousies & les haines secrettes dont on voyoit autrefois des effets si funestes s'y retrouvent encore quelquefois ; la noblesse est fort délicate & fort sensible au point d'honneur, cependant depuis quelques années on m'assure que l'établissement des *Casini* ou lieux d'assemblées publiques, où les dames se rendent tous les soirs, a contribué beaucoup à adoucir les mœurs, à rendre les sociétés plus générales & plus vivantes, & les jeunes gens plus aimables. Je pourrois citer en particulier M. le comte de Baglioni ; il seroit difficile de trouver une personne plus empressée à faire les honneurs de son pays.

La ville de Pérouse a été aussi distinguée par les armes que par les lettres, comme le dit Pie II dans ses commentaires : *Claruit jampridem & armis & litteris ; & potissimùm scientia juris, in qua Bartolus*

excelluit & post eum Baldus & Angelus. Biondo cite plusieurs autres jurisconsultes célèbres de Pérouse.

Cette ville, aussi fertile en beaux esprits que le reste de l'Italie, a eu des académies dans les premiers temps de la renaissance des lettres : une des plus anciennes fut l'*Academia Scossa*, académie des secoués; son emblême étoit un blutoir ou tamis à passer la farine, avec cette devise : *Excussa nitescit.* Elle vouloit montrer par-là que les esprits ont besoin de secousse pour être perfectionnés & devenir utiles ; l'académie de la *Crusca* à Florence, qui est devenue si célèbre par son dictionnaire universel de la langue italienne, fut établie long-temps après, & elle emprunta de l'académie de Pérouse son emblême, qui est aussi un blutoir, comme nous l'avons dit.

L'ACADEMIA INSENSATA fut établie à Pérouse en 1561; le nom d'*Insensati* que prenoient ces académiciens, prêtoit à un double sens : car on pouvoit entendre, non pas des insensés, mais des esprits dégagés de l'entrave des sens, & qui s'élèvent par la contemplation au-dessus des choses matérielles. Ils prirent pour emblême une volée de grues, qui traversent la mer ayant chacune une pierre au pied, avec cette devise : *Vel cum pondere*, même avec ce poids. Ils vouloient indiquer par-là, que comme la grue chargée d'un poids étranger ne laisse pas de voler, eux-mêmes s'élevoient à la contemplation de l'humanité, quoique chargés de la partie matérielle. L'*Academia Scossa* fut réunie à celle-ci, qui eut long-temps une très-grande réputation dans l'Europe.

L'*Academia excentrica* fut établie en 1567, elle prit pour devise l'orbe excentrique de la lune, c'est-à-dire, dont le centre n'est pas tout-à-fait d'accord avec le centre de la terre, & tel qu'on l'employoit alors pour expliquer les inégalités de la lune, qui va tantôt plus vîte, tantôt plus lentement.

rement. On y lisoit ces mots : *Retardat, non retrahit*, elle retarde, mais ne recule point; ces académiciens vouloient faire entendre par-là, que les exercices littéraires dont ils s'occupoient, pouvoient bien retarder un peu les exercices de leur état de jurisconsultes, d'ecclésiastiques, &c. mais non pas les leur faire abandonner. Les membres de cette académie s'appeloient *Excentrici*, c'est-à-dire, des personnes qui tournoient un peu hors du centre naturel des occupations principales de leur état. Le chef de ces académiciens s'appeloit *Eccentriarca*; le pape Paul V l'étoit avant que de parvenir au pontificat. Il y eut encore à Pérouse une académie appelée *De gli Atomi*; une académie de jurisprudence, *Academia Insipida*; une de musique, *Academia unisona*, & une académie de dessin.

Parmi les gens de lettres que j'ai vus à Pérouse, M. le chanoine comte Meniconi, qui a écrit sur le droit canon, étoit un des plus connus.

On cite parmi les gens célèbres de Pérouse, le chevalier Balthasar Ferri, qui vivoit dans le dernier siècle; il avoit la voix la plus étendue, la plus flexible, la plus douce, la plus harmonieuse qui peut-être ait jamais existé; ce chanteur unique & prodigieux fut comblé de biens & d'honneurs durant sa vie : les souverains se le disputoient, & toutes les muses d'Italie célébrèrent à l'envi ses talens & sa gloire après sa mort. Tous les écrits faits à son occasion respirent le ravissement & l'enthousiasme qu'inspiroient ses talens : il avoit au plus haut degré tous les caractères de perfection dans tous les genres; il étoit à volonté gai, fier, grave, tendre, ou d'un pathétique déchirant. Parmi les tours de force qu'il faisoit avec sa voix, on en cite un bien singulier : il montoit & redescendoit tout d'une haleine deux octaves pleines, par un trill continué, marqué sur tous les degrés

chromatiques, avec tant de justesse, quoique sans accompagnement, que si l'on venoit à frapper sur le clavecin l'accompagnement sous la note où il se trouvoit, soit b mol, soit dièse, on sentoit l'accord avec une justesse qui surprenoit les auditeurs. Jean-Jaques Rousseau, *Dictionnaire de musique* p. 545.

La ville de Pérouse étant sur une montagne isolée a été obligée de faire venir l'eau des montagnes voisines plus élevées; mais elle y est parvenue à moins de frais que la plupart des autres villes d'Italie. Des tuyaux de plomb de vingt-une lignes de diamètre amènent l'eau du mont Pacciano jusqu'à la place de la ville sur une longueur de deux mille cinq cent huit toises. Un fontainier très-intelligent, nommé Angelo Batocchi, est parvenu à faire descendre l'eau dans la vallée, & à la faire remonter à quatre cent pieds de hauteur, sans le secours des grands ponts aqueducs; & il y a cinq fontaines dans la ville.

Il y avoit au-bas du vallon, dans l'endroit appelé *Piaggia di Carnovale*, un pont de douze arches; mais en 1752 les dix du milieu se détachèrent, & avancèrent d'environ trente pieds vers l'orient en suivant la direction du torrent, sans se renverser, jusqu'à ce qu'enfin les unes étant sollicitées plus que les autres, elles se détachèrent & tombèrent; on avoit fait faire ensuite sur le torrent une arche de trois pieds de diamètre, qui s'est avancée de même d'environ cinq pieds en peu de temps, quoiqu'elle fût bien fondée. Il n'est pas sans exemple qu'il y ait des terrains mobiles, qui glissent sur des bancs de glaise, ou sur du sable mouvant : on a vu des montagnes entières changer ainsi de place; de nos jours le grand pont de Moulins sur l'Allier, bâti par le célèbre Mansard, a manqué, & il a fallu le construire avec des soins extrêmes sur un radier général, ou une charpente qui fixe, pour ainsi dire, la mobilité du terrain.

On peut voir très-bien le vallon & les aqueducs,

de même que la ville de Pérouse, en allant au couvent des Cordeliers, qui sont hors la porte S. Ange, *al monte de' Zoccolanti.*

De Pérouse à Arezzo il y a une journée de dix-sept lieues, que l'on compte pour trente milles dans le pays; mais l'on y va facilement en treize heures de temps, en changeant deux fois de chevaux, ce qu'on appelle *trapassatura.* On passe près de Cortone, qui est à huit lieues & demie de Pérouse. La route de Pérouse à Cortone est sur le territoire de l'état ecclésiastique, à l'exception de deux lieues. De Pérouse à Magione il y a trois lieues; on compte dix milles dans le pays; de Magione à Toricella une demi-lieue. De Toricella à Passignano une lieue; on compte cinq milles. De Passignano à Monte-Gualandro deux lieues; de Monte-Gualandro à Cortone deux lieues.

Le village de Passignano est sur le bord du lac de Pérouse, autrefois le lac de Trasymène; on est fâché de ne voir qu'un village aussi étroit, aussi mal bâti & aussi pauvre dans un endroit si célèbre. Six milles plus loin on passe le pont appelé *Ponte Sanguinetto*, situé au-dessous du village de même nom, qu'on croit avoir tiré son nom de l'horrible effusion de sang arrivée dans la bataille de Trasymène, où Annibal défit le consul Flaminius l'an 217 avant Jésus-Christ, & tua près de vingt mille Romains. Quatre milles plus loin on passe à la Spilonga, petit village sur les confins de la Toscane; & à trois milles de la Spilonga est le village d'Ossaia, qui est, suivant le chevalier Guazzesi, le véritable endroit de la bataille; l'on voit sur une maison l'inscription suivante :

Nomen habet locus hic Ossaia ab ossibus illis,
Quæ dolus Annibalis fudit & hasta simul.

Jo. Pancratius Pancratii redegit. A. D. 1728.

En effet on assure que dans tous les temps on a

trouvé dans les environs de ce village beaucoup d'ossemens, qui ont passé pour être encore des restes de la bataille de Trasymène. A trois milles de-là on trouve le petit village de Camotcia ; on voit sur la hauteur la ville de Cortone, surtout la citadelle & l'église de Ste. Marguerite, & des collines charmantes, embellies par une multitude de maisons de plaisance dans la plus agréable exposition.

CHAPITRE XVIII.

Description de Cortone.

CORTONE, *Cortona*, *Coritus*, ville de quatre mille ames, située en Toscane, dix-huit lieues au sud-est de Florence, à huit lieues de Pérouse, & à cinq lieues d'Arezzo.

Cette ville passe pour la plus ancienne de l'Italie. On rapporte sa fondation à un roi des Toscans ou des Umbres, nommé Corite ou Kurete, fils de Jupiter, qui épousa Electre fille d'Atlas, fils de Japhet. Corite fut père de Dardanus, fondateur de Troye. D'autres ont dit que Dardanus étoit fils de Jupiter & d'Electre. Voyez Larue sur l'Enéïde, III. 167. Quoiqu'il en soit, il passoit pour être venu de Corytum.

Dardanus Idæas Phrigiæ penetravit ad urbes,
Threiciamque Samum quæ nunc Samothraciæ fertur,
Hinc illum Coryti Tyrrhena à sede profectum.

Æn. VII. 207.

Hæ nobis propriæ sedes, hinc Dardanus ortus :
Jasiusque pater, genus à quo principe nostrum.
Surge age & hæc lætus longævo dicta parenti,
Haud dubitanda refer : Corytum terrasque require
Ausonias.

Æn. L. III. v. 167.

Le nom de χεροτων vient d'un mot hébreu qui signifioit *ville* suivant Mazzochi. Hérodote dit que lorsque les Arcadiens, les Aborigènes, les Pélasges passèrent dans le pays de Saturne, ils y trouvèrent Corytum, ville principale des Umbres, grande & florissante, environnée de fortes murailles. Les Pélasges s'en emparèrent, & ils s'y maintinrent même contre Tarchon & Tyrrenus, qui fondèrent dans la suite les douze principales villes des Etrusques. Hérodote dit qu'on y parloit encore de son temps, 444 ans avant Jésus-Christ, un langage qui tenoit de celui de l'Hélespont, d'où les Pélasges étoient venus.

On prétend qu'à l'arrivée d'Enée en Italie Cortone étoit comptée parmi les douze capitales Etrusques, & nous voyons dans Silius Italicus que Tarchon, qui étoit Lucumon ou chef de la ville, prit le parti d'Enée contre Turnus roi des Rutules, & contre Mézence; ce fut alors qu'Acron qui étoit Grec vint au secours des Troyens :

> *Venerat antiquis Coryti de finibus Acron.*
> X. 719.
>
> *Cortona superbi Tarcontis domus.*
> Sil. Ital.

Il semble qu'au temps de la guerre punique il y avoit à Cortone un Tarchon différent de celui qui avoit fondé les douze premières villes d'Etrurie.

Tite-Live nous apprend que l'an 314 avant Jésus-Christ, les Romains ayant défait les Etruriens dans la forêt Ciminia, accordèrent une trève de trente ans aux trois villes capitales d'Etrurie, Arezzo, Cortone & Pérouse.

Dans la troisième guerre punique la Toscane devint l'alliée de Rome, & Cortone fut spécialement fidelle à la république.

Dans la conjuration de Catilina, Vulturnus qui étoit de Cortone fut un des principaux conjurés. On croit que ce fut sous le règne d'Auguste qu'elle de-

vint colonie romaine, d'autres croient qu'elle l'étoit dès le temps de Sylla.

Etienne de Bizance, dans son traité des villes, écrit vers le temps de l'empereur Honorius, après avoir parlé de la ville de Crotone en Calabre, qui avoit été fondée du temps de Numa, dit qu'il y en a une autre qui est la métropole de Tyrrénie.

On ne voit point du tout ce que devint Cortone pendant les irruptions des Barbares; mais dans le onzième siècle elle étoit riche, peuplée & commerçante; elle étoit forte & bien gardée.

L'an 1049, les habitans de Cortone résistèrent à ceux de Pérouse qui étoient puissans; mais en 1231 ils étoient unis avec eux contre la ville d'Arezzo. Vers ce temps-là ils envoyèrent aux croisades; & l'on voit qu'il y avoit dans l'isle de Candie un port de Cortone.

L'empereur Fréderic II y vint plusieurs fois, & y envoya des ambassadeurs l'an 1247. Cette ville se maintint libre. L'an 1258 elle prit le parti des Gibelins; les Guelfes d'Arezzo la surprirent, y firent un carnage horrible, & ruinèrent les antiques murailles des Etrusques; on les répara en 1264, & cette ville fut appelée *Nido de' Ghibellini*.

En 1312 l'empereur Henri VII y reçut le serment de fidélité du peuple, il reconnut la ville comme appartenant à la chambre impériale, & lui laissa la liberté dont elle jouissoit déjà.

En 1325 Ranieri Casali fut élu par le peuple prince ou seigneur de la ville, & il eut pour successeurs six de ses descendans.

En 1406 Ladislas roi de Naples s'en empara, & la conserva jusqu'en l'année 1411, qu'il la céda aux habitans de Florence dont elle a toujours suivi le sort.

Il y avoit un évêque à Cortone dès l'an 1325; mais l'incendie des archives, arrivé en 1565, fait qu'on a peu de documens à ce sujet.

Il y a deux chapitres : celui de la cathédrale qui eſt un chapitre noble, & celui de *Sta. Maria nuova* ; huit couvens de religieux, & ſept de filles : pluſieurs ont des égliſes remarquables par leur architecture, qu'on prétend du Bramante, de San Gallo, de Vaſari & de Fontana. On voit auſſi dans quelques-unes des peintures eſtimées.

M. Cochin, M. Richard, M. Groſley n'ayant point parlé de Cortone, c'eſt une raiſon de plus pour inſiſter un peu ſur ce qui la concerne.

Dans la cathédrale on voit une Nativité, qu'on dit être de Pierre de Cortone, peintre célèbre, dont nous parlerons à l'occaſion des gens illuſtres de cette ville. On y voit un grand ſarcophage antique, où eſt la bataille des Lapithes & des Centaures en bas-reliefs. Les uns diſent que c'étoit le tombeau du roi Corytus, d'autres l'attribuent à Caracalla, ou au conſul Flaminius. Ce dernier ſentiment eſt le plus probable.

Dans l'égliſe collégiale de Ste. Marie la neuve, qui eſt hors des murs de la ville, il y a un Saint Charles, de Baccio Ciarpi, & une Nativité de la Vierge, par le Bronzin. (*Aleſſandro Allori.*)

A St. François, égliſe des Cordeliers conventuels, il y a un beau tableau de St. Antoine de Padoue, par Louis Cardi de Cigoli. On y remarque ſurtout une Annonciation, qu'on dit être de Pierre de Cortone.

St. Antoine abbé, égliſe des Servites, eſt auſſi une des belles égliſes de la ville.

A Ste. Marguerite, égliſe des Cordeliers obſervantins, on conſerve les reliques de Ste. Marguerite de Cortone, pénitente célèbre par ſes auſtérités.

A St. Dominique, égliſe des Jacobins, il y a un tableau du Roſaire, où ſont repréſentés pluſieurs ſaints, par Louis Cardi de Cigoli; un tableau de l'Aſſomption, avec St. Hyacinthe, du jeune Palma. Le tableau qui eſt au fond du chœur eſt d'ancienne

manière ; il repréſente le bienheureux Jean Angelic, Jacobin.

A St. Auguſtin, égliſe deſſervie par les pères du même nom, on voit un beau tableau de Pierre de Cortone, qui repréſente S. Jean-Baptiſte, S. Etienne, pape, & S. Jacques, protecteurs de trois grands ordres militaires.

A S. Benoît, égliſe des Scolopies, le tableau qui repréſente S. Joſeph Calaſantius, fondateur de l'ordre, eſt de Marc Tuſcher de Nuremberg.

S. Philippe, égliſe des Oratoriens, eſt remarquable par ſon architecture.

Dans l'égliſe des Comteſſes, qui ſont des religieuſes Bénédictines tirées de la nobleſſe, le tableau du grand autel eſt une Aſſomption de Pierre Pérugin.

A S. Michel, égliſe des Bénédictines, le tableau du grand autel eſt une deſcente du S. Eſprit, excellent ouvrage d'André del Sarto.

A la Trinité, autre égliſe des Bénédictines, le tableau du grand autel repréſente la Trinité, avec les quatre docteurs de l'égliſe latine ; c'eſt un grand ouvrage de Luc Signorelli, peintre célèbre de Cortone, dont nous parlerons à l'occaſion des gens illuſtres de cette ville.

Ste. Claire, égliſe des religieuſes de l'ordre de S. François, fondée en 1224 du vivant même de ce S. patriarche. Dans la lunette qui eſt au-deſſus de la grille du grand autel il y a une Vierge avec St. François & Ste. Claire, de Pierre de Cortone.

Dans l'égliſe paroiſſiale de S. André il y a au grand autel un tableau qui repréſente la Vierge, avec S. André, S. Jean l'évangéliſte & S. Joſeph ; il eſt du Piazzeta. A l'autel de S. Cajetan il y a un autre tableau de la Vierge avec S. Joſeph & S. Cajetan ; il eſt de Louis Mazzanti d'Orviète.

Le bon Jéſus eſt une confrérie de Pénitens bleus, qui ſont tous gentilshommes ; les trois tableaux des autels ſont du Signorelli. Sur les tribunes qui ſont

aux deux côtés de l'autel il y a un tableau de la dernière cène de Jésus-Christ, & un de sa prière au jardin des oliviers; aux côtés de celui-ci il y a une Vierge & un ange Gabriel; le tout est d'André del Sarto.

A l'église de Notre-Dame des Allemands, ou Pénitens bleus, il y a dans l'oratoire supérieur une Assomption, qui est un ouvrage achevé d'André del Sarto.

A la confrérie des Pénitens verds du Sauveur le tableau du grand autel est d'André Commodo, & représente la dédicace de l'église de Latran, faite par le pape S. Sylvestre.

Dans l'église des Pénitens rouges le tableau du grand autel est une descente du S. Esprit, de la première manière de Michel-Ange. C'est un des plus beaux tableaux de la ville.

L'église de Notre-Dame des Graces, ou du *Calcinaio*; est desservie par des Scolopies; elle appartenoit autrefois aux chanoines réguliers de la congrégation du Sauveur; elle est située hors de la ville. On remarque au-dessus de la lunette de la porte principale une Vierge avec S. Joseph & S. Roch, peinture à fresque dans le goût de Raphaël.

S. Jean-Baptiste est une belle église des Camaldules, située à une lieue hors de la ville, & unie à un monastère qui fut fondé par S. Romuald même, instituteur de l'ordre.

On compte encore la *Madonna dello Spirito Santo* parmi les belles églises de Cortone.

Il y a aussi des tableaux de Pierre de Cortone & de Conca aux *poverelle monache*, & à *S. Chiara*; d'André Sacchi aux *Santuccie*; de Cigoli à *S. Andrea Commodo*, & d'André del Sarto au *Gesù*.

Je n'ai pas parlé ici de tous les tableaux précieux que l'on peut voir dans les églises de Cortone, ils sont en très-grand nombre : on en pourroit citer encore plus de quarante qui méritent d'être vus.

Quoique la ville de Cortone soit très-petite, elle renferme environ soixante familles de la meilleure & de la plus ancienne noblesse, dont plusieurs ont des hôtels dignes de curiosité.

Il faut mettre à la tête de ces édifices le palais du gouverneur, *Palazzo del Commissario*, *o del Governo*, qui étoit autrefois celui des Casali, & dans lequel est la salle de l'académie avec le théâtre, que l'on a rebâti en 1766 tout à neuf; le palais public; le palais épiscopal; le séminaire que l'évêque, M. Ippoliti, a fait rebâtir & aggrandir nouvellement; le palais des *Tommasi*, où il y avoit une galerie de trois cent tableaux.

Il y avoit aussi des collections de tableaux dans la maison *Laparelli*, & dans celle des héritiers d'un musicien, nommé *Antoine Baldi*. On peut citer encore le palais de M. le chevalier *Mancini*; celui des marquis *del Monti*, celui de M. Philippe *Pancrazi*, ceux de MM. *Angellieri*, *Vagnucci*, *Palei*, *Alticozzi*, *Baldelli*, *Boni*; ceux de M. le chevalier *Galeatto Ridolfini*; de M. *Jean-Paul Sernini*, de M. *Velluti*, de MM. *Catani*, *Passerini*, *Panerari*, *Puntelli*, *Zefferini*, qui sont tous des nobles de Cortone. Il y a plusieurs de ces maisons où l'on conserve de beaux tableaux de Pierre de Cortone, de Signorelli, Gobbi, Luca, & autres peintres habiles. Il n'y a guère de ville où il y ait autant de familles nobles & anciennes que dans celle de Cortone : elles ont donné cent quatorze chevaliers à l'ordre de Saint Etienne, & trente-sept à l'ordre de Malthe, sans parler des autres ordres où l'on fait preuves de noblesse.

Les murs de Cortone sont un reste d'antiquité étrusque, dont Gori a donné la description dans son *Museum Etruscum*, & qui subsiste encore dans quelques endroits; ils sont bâtis avec de grands blocs de pierres, sans chaux ni ciment, d'une manière qui marque l'ancienneté de leur construction; il y

a des blocs de vingt-deux pieds de long ſur quatre & demi de hauteur ; c'eſt ſurtout du côté de la porte de S. Dominique où ils ſont le mieux conſervés.

On voit auſſi à cinq milles de Cortone les reſtes d'un temple magnifique de Bacchus avec de belles colonnes, dans l'endroit appelé *Farnetta* ; il y en a encore quelques-unes à *Catros*, maiſon de campagne des marquis Vénuti.

En 1730 on a découvert des reſtes de bains antiques, pavés en belles moſaïques, des tuyaux de plomb y apportoient l'eau.

Il y a dans la bibliothéque des Vénuti un ancien tombeau avec des caractères étruſques.

On voit près de l'égliſe de S. Etienne pluſieurs anciens reſtes de murs, & une grande conſerve d'eau antique. J'ai ouï citer trois tombeaux, compoſés chacun de cinq grands blocs de pierre, dont un eſt dans le faubourg S. Michel, à l'endroit que l'on appelle la grotte de Pithagore. On trouve encore des reſtes d'anciens murs en pluſieurs endroits de la ville & des environs. Lorſqu'on eſt obligé de faire des fouilles, on trouve fréquemment les reſtes des bâtimens antiques douze à quinze pieds au-deſſous du ſol actuel de la ville, qui a été élevé comme celui de Rome par les décombres & par les ruines.

L'ACADÉMIE DE CORTONE eſt ce qui a le plus contribué, dans ce ſiècle-ci, à la célébrité de cette ville ; on a jugé avec raiſon que l'ancienne métropole de l'Etrurie étant la plus intéreſſée à rappeler le ſouvenir des anciens Toſcans, il lui convenoit d'avoir une académie pour les antiquités du pays, & elle en a tiré ſon nom d'académie Etruſque. Ce fut en 1726 que l'on commença de s'en occuper ; les premiers inſtituteurs furent les trois Vénuti, c'eſt-à-dire, le marquis *Marcello Venuti*, le prélat *Filippo Venuti*, l'abbé *Ridolfino Venuti*, prévôt de Livourne, préſident des antiquités de Rome, dont nous avons parlé dans le troiſième volume. Il eſt mort en 1768.

L'abbé Onofrio Baldelli, qui étoit grand oncle maternel de MM. Venuti, donna à cette académie, en 1728, sa bibliothéque, avec un cabinet d'antiques qu'il avoit formé pendant un long séjour à Rome, & qui étoit composé d'une multitude d'antiques, statues, idoles, inscriptions, urnes, vases, pierres gravées; des livres rares, manuscrits anciens, minéraux, plantes marines, & instrumens de mathématiques. L'académie, après avoir beaucoup augmenté ce cabinet, l'a rendu public, sous le nom de *Galleria del publico*; & y a fait placer, en 1734, une inscription à l'honneur du citoyen zélé qui en étoit l'auteur. On y a joint successivement des pièces d'histoire naturelle; de physique, des pierres précieuses, des estampes, des médailles, & une bibliothéque, dans laquelle on faisoit chaque mois un discours sur quelque point de littérature. La description de ce cabinet, & celle de plusieurs pièces rares, appartenant à des particuliers de Cortone, fut donnée, en 1750, dans l'ouvrage connu sous le nom de *Museum Cortonense* (1). On remarque surtout un beau vase étrusque, & une belle poliglotte.

Une partie de ces curiosités avoient été décrites & expliquées par Valesio, Romain, au commencement du siècle, d'après le cabinet de Baldelli, aussi-bien que par Gori, dans le savant

(1) *Museum Cortonense in quo vetera monumenta complectuntur, Anaglypha Thoreumata, gemmæ insculptæ, insculptæque quæ in Academia Etrusca, ceterisque nobilium virorum domibus adservantur, in plurimis tabulis æreis distributum, atque à Francisco Valesio Romano, Antonio Francisco Gorio Florentino & Rodulphino Venuti Cortonense notis illustratum Romæ* 1750, in-folio, 125 pages & 85 planches en taille-douce. On y a mis pour épigraphe ce vers de Virgile :

Est locus Italiæ in medio. Æn. VII. 563.

comme s'il devoit se rapporter à Cortone; mais nous avons observé que ce passage conviendroit mieux à Terni.

ouvrage, *Museum Etruscum*, *Florentiæ* 1737, trois vol. in-folio.

L'acquisition précieuse de ce cabinet donna au nouvel établissement de l'académie de Cortone, une très-grande activité; elle choisit un lieu d'assemblée, & un chef qui fut appelé de l'ancien nom étrusque, *Lucumone*.

Cortone est dans une partie de la Toscane où l'on trouve beaucoup d'antiquités étrusques, remarquables par la beauté du dessin & des formes, par les cérémonies qu'elles représentent & le costume dont elles conservent la mémoire, & qui sont plus anciennes que la plupart des monumens que l'on a des Grecs & des Romains; c'étoit pour l'académie un objet fécond de recherches.

Quoique cette nation eût étendu sa domination sur une grande partie de l'Italie, son langage & son écriture sont absolument oubliés: M. Bourguet, de Neufchâtel, a hasardé quelques conjectures sur ce sujet, dans le premier volume des Essais de l'académie de Cortone (1).

L'académie de Cortone a déjà publié huit volumes de Mémoires: le premier parut en 1742, sous le titre de *Saggi di dissertazioni Academiche, publicamente lette nella nobile Academia Etrusca dell' antichissima città di Cortona, in Roma*, 1742, in-4°. 135 pages. Le huitième a paru en 1783; ils renferment des dissertations curieuses sur les usages des anciens, sur leurs monumens, & sur tout ce qui a rapport à l'antiquité; ces volumes sont très-estimés des antiquaires.

Après avoir vu le cabinet de l'académie de Cortone, on doit voir aussi celui de M. le cavalier

(1) Voyez l'interprétation des tables de Gubbio, *Tavole Eugubine*, le seizième volume de la bibliothéque *Italique*; Annio de Viterbe, Bernardino Baldo, Marmocchini, les académiciens de Florence, & plusieurs dissertations qui sont dans les ouvrages de l'académie de Cortone.

Galeotto Ridolfini Corazzi, qui eſt rempli de choſes rares & curieuſes. M. le marquis Maffei, qui avoit examiné tous les grands cabinets de l'Europe, convenoit qu'il avoit trouvé dans celui de M. Ridolfini des choſes qu'il n'avoit pas vues ailleurs.

M. le chanoine Sellari, bibliothécaire de l'académie, a formé un recueil de manuſcrits, de médailles, de ſtatues, de ſceaux, de monnoies & de médailles antiques, digne de curioſité.

M. le docteur Cotellini a un cabinet d'hiſtoire naturelle & autres raretés, avec une grande bibliothéque; ce ſavant mérite lui-même la curioſité & les hommages des voyageurs.

Il y a encore à Cortone des cabinets chez M. le cavalier Jean-Baptiſte Mancini, & chez MM. Sellari, Vagnacci, Alticozzi & Venuti.

Cortone fut la patrie de beaucoup de gens célèbres, parmi leſquels on cite d'abord les ſaints martyrs Marcellinus, Verianus & Secundianus, & beaucoup d'autres ſaints; un grand nombre d'évêques, des juriſconſultes connus, des politiques, des généraux: le Frère Elie, compagnon de S. François; on y montre la maiſon où il mourut, après avoir quitté ſon ordre, & avoir été excommunié; on voit ſon portrait ſur une poutre de l'égliſe qu'il avoit fait bâtir, & où il eſt enterré. On trouvera ſa vie à la fin du premier volume des vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, publiées à Paris chez Vincent, en 1767.

Melio de Cortone, général des Vénitiens, fut très-utile à cette république.

Madaglio da Cortona, ſurnommé l'Ovide de Cortone, fut ami de Laurent Médicis, & de Léon X. On a imprimé ſes poéſies: il en eſt parlé dans Gori, *Florilegio delle notti Coritanei. In Fir.* 1751.

Cecco d'Angelliere Alticozzi, poëte, qui vivoit en 1318, étoit ami du Dante, il eſt cité dans Bocace; il fut un des douze électeurs du premier

Casali, seigneur de Cortone, dont il épousa une parente. On conserve ses poésies manuscrites à la bibliothéque du Vatican ; & Léon Allacci a publié quelques sonnets de lui.

Gregorio Tifernate, né en 1420, près de Cortone, quitta son pays, après que son père eût été mis à mort pour une conjuration en faveur du duc de Milan ; il alla en Grece ; il fit des traductions de Strabon, d'Aristote, de Dion ; il fut appelé en France sous Charles VII, pour enseigner le grec dans l'université ; il mourut à Venise vers 1470, & ses ouvrages y furent imprimés en 1498.

François Moneti, Cordelier, né en 1635, est connu par ses poésies satyriques & burlesques ; il étoit recherché à la cour du grand duc ; il mourut en 1712 à Assise : on a beaucoup de ses poésies à Cortone.

Je passe sous silence plusieurs autres écrivains dont il est parlé fort au long dans un *Atheneum Etruscum*, du Père Oldovini, Jésuite, que l'on conserve en manuscrit au collége de Pérouse.

PIERRE DE CORTONE, *Pietro Berretini*, naquit à Cortone en 1596, il mourut à Rome en 1669. Ce fut un des plus grands peintres de l'Italie, surtout pour les tableaux d'une vaste ordonnance & les machines d'une grande composition : nous avons eu occasion de faire admirer ses ouvrages à Florence, & aux palais Barberini & Sachetti, à Rome.

Luc Signorelli de Cortone, fut aussi un peintre célèbre, il mourut en 1524 ; ce fut lui qui fit revivre dans la peinture la manière naturelle & délicate de la simple nature : il excella surtout dans le nud. On voit des beaux ouvrages de lui à Orviete, à Cortone & à Rome, dans la chapelle Sixtine.

La ville de Cortone révendique aussi le Parmesan, *François Mazzoli*, qui ne prit naissance dans la ville de Parme que par hasard, en 1540. Denys Mazzoli, son fils, & Annibal Mazzoli, son petit-

fils, furent de très-bons ingénieurs, vers l'an 1630. François, autre fils de Denys, fut un habile sculpteur, & ce fut lui qui fit l'autel de la cathédrale de Cortone, en 1684; il y a eu plusieurs autres artistes distingués dans la même famille.

Les gens de lettres que j'ai connus, sont, M. *Jean-Jérôme Sernini Cucciati*, très-versé dans l'érudition, les antiquités & les langues; M. le chanoine *Philippe Angellieri Alticozzi*, également habile surtout dans ce qui a rapport à l'histoire étrusque; M. le marquis *Benvenuti*; M. *Joseph Venuti*, fils du feu marquis *Marcello Venuti*; M. le chanoine *Reginaldo Sellari*, bibliothécaire; M. le chanoine *Maccari*, grand-vicaire; M. *Nicolas Vagnucci*; M. *Rinaldo Angellieri Alticozzi*, gouverneur de S. Miniato, qui a fait imprimer à Lucques une bonne traduction de quatre comédies de Plaute, & son frère le cavalier *Valerio Alticozzi*, qui a du talent pour la poësie, & qui étoit grand ami de *Metastasio*.

M. *Ranieri Tommasi* étoit prince de l'académie *de gli Uniti* (1); il a fait beaucoup de sonnets qu'on estime pour la belle composition, la facilité, les pensées & la conduite.

M. *Philippe Pancrazi*, secrétaire de l'académie, a publié plusieurs belles pièces de poësie. M. *Jérôme Boni* est un amateur de philosophie, de mathématique, d'architecture & de dessin, aussi-bien que M. *Jérôme Velluti*; M. le marquis *Ranieri di Petrella* est connu pour les machines & pour l'architecture; M. *Thomas Passerini* pour tout ce qui a rapport à la marine. J'ai ouï citer encore parmi les gens de lettres M. *J. B. Mancini*, M. *Galeotto Corazzi*, & M. le chanoine *Maccari*.

Cortone est bâtie sur le penchant d'une assez haute montagne, ayant la vue sur une vaste plaine

(1) C'est aujourd'hui M. le cardinal de Bernis.

qui

qui est bordée par les rivages agréables du lac de Trasymène, & la plaine de la Spilonga ou Spelonca, qui s'étend jusqu'à Passignano, & dont j'ai parlé ci-dessus. Elle a au septentrion des montagnes célèbres, dont Polybe & Tite-Live ont donné la description. Les environs de la ville sont agréablement plantés de vignes & d'oliviers. On y voit des carrières, d'où l'on tire un très-beau marbre jaspé de verd, de noir, & de couleur d'améthyste.

On trouve dans les environs une espèce de papier, formé naturellement par la plante aquatique, appelée *Conserva*; il y a sur cette matière une lettre de M. Strange, écrite de Pise le 14 Mars 1764, imprimée d'abord à Pise, & insérée dans le Tome XIII de la *Racolta d'opuscoli scientifici, del P. Angelo Calogera.*

De Cortone à Arezzo il y a deux postes, ou quinze milles du pays; & l'on peut y aller en quatre heures de temps avec les voitures ordinaires. La poste est à Camoccia, village qui est au-bas de la colline. On passe près de Castiglione Aretino, ville ancienne, mais très peu considérable, qui est sur la hauteur, à huit milles d'Arezzo. Cette routre se fait à-peu-près le long de la Chiana, fleuve singulier, dont nous avons parlé. Enfin on passe à Puliciano, qui est à cinq milles d'Arezzo.

CHAPITRE XIX.

Description d'Arezzo.

AREZZO est une ville de huit mille ames, située à dix-huit lieues au sud-est de Florence (1), dans

(1) On compte quarante-cinq milles du pays, ou trois postes doubles.

une belle plaine & ſur une petite éminence. Elle s'appeloit autrefois Aretium, & c'étoit une des douze villes principales de l'Etrurie : il en eſt parlé dans tous les anciens auteurs, dans Polybe, Caton, Strabon, Tite-Live, & Pline le naturaliſte.

Annius, dans ſes commentaires ſur les fragmens de Caton, dit que ſon nom vient de celui de Veſta, femme de Janus, qui étoit appelée Aretia, c'eſt-à-dire, *Terra*. Strabon dit que ſon nom vient d'un mot oriental *Aret*, qui ſignifie fleuve, à cauſe de ſa ſituation près de trois fleuve., la Chiana, l'Arno & le Cerſone. Voyez l'hiſtoire univerſelle, par une ſociété, &c. Tom. XI.

Elle étoit remarquée dès-lors par une muraille ancienne de briques, dont il eſt parlé dans Pline & dans Vitruve.

Dans le temps de la guerre ſociale, ou guerre des Marſes, les Etruſques ayant pris parti contre les Romains, & Sylla les ayant défaits, il voulut punir ſpécialement les villes de Fieſole & d'Arezzo; il chaſſa tous les habitans de celle-ci, & en tranſporta d'autres, qui furent appelés *Aruntini novi*, auſſi voit-on que Pline diſtingue trois peuples qui furent appelés *Aruntini*.

Tite-Live raconte, Liv. XXVII, que Varron, pour s'aſſurer des Etruſques, ſe fit donner pour ôtages cent & vingt des principaux habitans d'Arezzo; il dit auſſi, Liv. XXVIII, que cette ville donna de l'argent, des troupes, des armes, & des vivres pour l'équippement des quarante galères que Scipion devoit conduire en Afrique contre Carthage.

Martial célèbre les vaſes de terre qui ſe faiſoient à Arezzo, dès le temps de Porſenna & des anciens Toſcans.

Aretina nimis ne ſpernas vaſa Momenus,
Lautus erat Tuſcis Porſenna fictilibus.

L. XIV. Epig. 98.

Il en parle encore dans un autre endroit, lorſque reprochant à un poëte les vers qu'il lui avoit volés, il ſe ſert de la comparaiſon des vaſes de cryſtal, & de ceux de terre qui les déshonorent & les dégradent.

Sic Aretinæ violant cryſtallina teſtæ.
L. I. Ep. 54.

Arezzo fut priſe par Totila, & extrêmement maltraitée par les Goths & les Lombards ; ceux-ci la ruinèrent ; en ſorte qu'elle fut pendant deux ans ſans murailles ; ce fut enſuite l'évêque *Guido di Pietramala* qui fit retablir les fortifications vers l'an 1321. Les Arétins furent ſouvent en guerre avec les Florentins, & ils eurent quelquefois l'avantage. Au temps de l'empereur Fréderic II, lorſque les factions des Guelfes & des Gibelins déchirèrent l'Italie, les *Tarlati* & les *Ubertini* qui étoient Gibelins, s'établirent à Arezzo ; le peuple les chaſſa ; mais enfin Guillaume Ubertini fut fait évêque d'Arezzo, par l'empereur Fréderic II, qui avoit d'abord chaſſé & fait tuer l'évêque Marcellino Albergotti. Ubertini parvint à ſe rendre maître de la ville, par le crédit de l'empereur ; il y faiſoit battre monnioe, il fit long-temps la guerre aux Florentins ; enfin il fut défait & tué en 1289, dans une affaire qu'il eut contre *Guido Feltrano*, qui commandoit les troupes de Florence : il y eut dans cette rencontre trois mille hommes de tués, & deux mille priſonniers faits ſur les Arétins.

Guido Tarlati de Pietramala ſuccéda à l'évêché d'Arezzo en 1311, & par une délibération de la ville, il reçut en 1321 toute l'autorité temporelle. Ce fut encore un prélat guerrier, & il fut auſſi défait par les Florentins, aidés du roi de Naples, qui cependant conſéntit que l'évêque demeurât gouverneur d'Arezzo. Ce prélat eut la guerre contre les Ubertini & contre le pape Jean XXII, à qui

il prit plusieurs villes; il couronna lui-même à Milan Louis de Bavière, qui étoit ennemi du pape: en retournant chez lui, il mourut près de Negromonte en 1327. Cet évêque également politique & conquérant, fut un des princes les plus célèbres de son temps: il fortifia beaucoup de villes; ce fut lui qui embellit Arezzo & en fit applanir les rues. Il eut pour successeur dans l'évêché Boso Ubertini & dans le gouvernement Pietro Saccone, frère de Guido, dont les guerres furent malheureuses, & qui fut obligé de vendre Arezzo aux Florentins. On lui laissa seulement quelques châteaux; mais étant ensuite devenu suspect aux Florentins, il fut dépouillé de ses biens & renfermé dans une prison. Gautier, duc d'Athènes, qui se rendit maître de Florence, le délivra & le rétablit. Cependant Arezzo reprit sa liberté; on y fit élection de soixante magistrats qui la gouvernèrent en paix pendant quelque temps; mais les divisions s'y étant rallumées, les Ubertini y rétablirent la faction des Gibelins; les Guelfes y rentrèrent à leur tour, & la ville fut saccagée. Les troupes de Louis d'Anjou avec les fils de Saccone la ravagèrent encore, & finirent par la vendre aux Florentins; elle passa, comme Florence, sous la domination des Médicis.

Arezzo est pavée, comme Florence, de grandes dalles de pierre, qui sont piquées pour la commodité des chevaux. La cathédrale est un assez beau bâtiment dans une belle exposition. Elle fut bâtie en 1280, sous l'évêque Guillaume Ubertini, par Lapo, père d'Arnolfe. La moitié de la voûte de la nef du milieu a été peinte par Guillaume de Marseille, peintre & prêtre françois; l'autre moitié, du côté du maître-autel, par Castellucci, élève de Pierre de Cortone; le grand autel est en pierres dures & en mosaïques, avec des bas-reliefs; il fut fait par Jean de Pise, que Guillaume, évêque d'Arezzo, fit venir en 1286, & il est singulier pour ce temps-là.

On y conſerve le corps de S. Donat, ſecond évêque & premier protecteur de la ville, martyriſé ſous Julien en 363.

Dans la chapelle du S. Sacrement, on voit le tombeau de Guido da Pietramala, grand ouvrage en marbre, qui fut exécuté ſur les deſſins de Giotto, par Auguſtin, ſculpteur de Sienne; les victoires de ce prélat y ſont repréſentées dans des bas-reliefs: dans la chapelle, qui eſt vis-à-vis, on remarque le tombeau de Grégoire X, fait par Marghentone en 1277.

Les vitraux ſont d'une belle couleur, ils furent faits par Guillaume de Marſeille en 1520.

Sur la place du dôme eſt une ſtatue en marbre de Ferdinand I, par Jean de Bologne.

Dans les archives de la cathédrale, on conſerve des titres fort anciens des empereurs du ſixième & du ſeptième ſiècle, cités par Muratori, *Antiq. med ævi.*

L'évêque d'Arezzo eſt prince de l'empire, & a quarante-cinq mille liv. de rente.

On voit ſur la place de la ville un grand & beau bâtiment public, de l'architecture de Georges Vaſari appelé *le Loggie*: le bureau de la douane & le théâtre y ſont placés, & il y a un portique de quatre cent pieds de long pour ſe promener à couvert.

On remarque auſſi à Arezzo un bel établiſſement, appelé la *Fraternità*: cette confrérie, qui remonte à l'an 1262, eſt adminiſtrée par les officiers municipaux; elle a près de cent mille liv. de rente, qu'elle emploie à marier des filles, à diſtribuer du pain aux pauvres, & à faire d'autres œuvres de charité.

L'égliſe de la *Pieve* eſt un bâtiment du onzième ſiècle, où l'on remarque un tableau de la Vierge, par Fréderic Barocci; c'eſt un de ſes meilleurs ouvrages: le maître-autel a été fait par Vaſari.

On va voir à l'abbaye un tableau de Vaſari,

c'eſt le repas d'Aſſuérus ; il a vingt-huit pieds de long ; & l'on y compte plus de ſoixante figures plus grandes que nature ; on montre auſſi à Saint Roch un *gonfalone*, ou une bannière pour la proceſſion, qui eſt de Vaſari ; elle repréſente S. Roch d'un côté, & une peſte de l'autre.

On peut voir à Arezzo, chez MM. Bacci, un cabinet d'antiques, où il y a beaucoup de figures étruſques & grecques, de vaſes, de médailles, & ſurtout un couteau de ſacrificateur, *Secespita.*

Il n'y a point dans la ville de monument ancien ; on n'y voit que des veſtiges de l'ancien amphithéâtre étruſque, ſur lequel on a une diſſertation du chevalier Guazzeſi ; ces veſtiges ſont au couvent des Bernardins : on y a trouvé les reſtes des conduites qui amenoient l'eau pour les naumachies. On voit hors de la ville, du côté du nord, un bel aqueduc moderne de ſoixante arches, qui amène dans la ville les eaux d'une montagne voiſine.

En ſortant par la porte du S. Eſprit, on va voir l'égliſe de Ste. Marie des Graces, qui fut bâtie en 1504 par les citoyens d'Arezzo, à l'inſtigation de S. Bernardin de Sienne ; l'eſcalier eſt de marbre, le portique eſt ſoutenu par des colonnes de pierre qui ſont chacune d'une ſeule pièce.

Il n'y a guère de petite ville en Italie qui ait eu plus de citoyens diſtingués que celle d'Arezzo : c'étoit la patrie de Mécène, comme on le voit dans Macrobe. S. Laurentin & S. Pergentin, frères, martyriſés l'an 250, étoient d'Arezzo. Pétrarque y naquit en 1304, dans le *Borgo del orto.* (1). Nous avons parlé de ce grand poëte à l'article de Florence, Tome II. C'eſt auſſi la patrie du célèbre Arétin, *Pietro Bacci Aretino*, ou Pierre d'Arezzo, né en 1492, & mort en 1557 : il eut

(1) On appelle ici *Borgo*, chacune des grandes rues, comme à Turin *Contrada*, à Milan *Corſo*, à Florence *Via*, à Rome *Strada.*

la gloire de faire trembler les princes par ses satyres, & d'être surnommé divin; ce titre lui est consacré pour jamais dans le poëme de l'Arioste, où l'auteur, en parlant de tous les grands personnages qu'il imagine voir se réjouir du succès & de la fin de son ouvrage, s'écrie entr'autres:

. . . . Ecce di flagello,
De' principi, il divin Pietro Aretino.
Can. 46. *Ottav.* 14.

Un des plus fameux ouvrages de l'Arétin, mais aussi l'un des plus obscènes, est celui qui a pour titre: *Capriciosi è piacevoli ragionamenti di M. Pietro Aretino il veritiere e il divino, cognominato il flagello de' Principi.* La première journée contient la vie des religieuses, la seconde est la vie des femmes mariées; la troisième celle des p... Il y a aussi des dialogues entre un moine & un m... la généalogie des courtisannes de Rome, & autres objets semblables, qui en font un ouvrage d'autant plus recherché qu'il mérite moins d'être lu (1).

Arezzo fut aussi la patrie d'un savant Bénédictin, nommé Gui l'Arétin, qui vers l'an 1024, imagina la manière commode qu'on emploie pour noter la musique par des lignes parallèles qui en indiquent les tons, & qui donna des noms à chaque note. Voyez le dictonnaire de musique de M. Broſſard, & celui de J. J. Rousseau de Genève.

Vers l'an 1200, il y avoit une université, qui avoit les mêmes priviléges que les autres universités d'Italie.

Léonard Bruni, qui est connu sous le nom d'*A-*

(1) Voyez la vie de l'Arétin, par le comte *Mazzucchelli*, qui a donné six volumes *in-folio*, des vies des auteurs Italiens, quoiqu'il n'ait épuisé que les deux premières lettres de l'alphabet. Voyez aussi les vies des hommes & des femmes illustres d'Italie, 1767, 2 vol. à Paris, chez Vincent. Et la vie de Pierre Arétin, par M. de Boispréaux, à la Haye, chez Jean Neaulme, 1750, *in-12*.

retino, étoit un ſecrétaire de la république de Florence, très-célèbre dans l'hiſtoire de ſon temps, & qui a lui même écrit l'hiſtoire de Florence ; il mourut en 1444, & fut enterré à Florence dans l'égliſe de Ste. Croix.

Carlo Marſuppini fut ſecrétaire de la république de Florence, après la mort de Bruni ; il avoit du talent pour la politique & pour la poéſie ; il mourut en 1453, & fut enterré de même à Ste. Croix.

Céſalpin, célèbre médecin, mort en 1603, étoit d'Arezzo ; ce fut lui qui le premier eut une idée de la circulation du ſang ; il jeta, en 1583, les vrais & ſolides fondemens de la botanique, diviſant les plantes en pluſieurs claſſes, par le moyen de leur fructification : découverte dont Linnæus lui fait honneur en ces termes : (*Claſſes Plant.* 1747.)

Quisquis hic extiterit primos concedat honores,
Cæſalpine tibi, primaque ſerta dabit.

François Redi fut auſſi un célèbre médecin d'Arezzo, dont nous avons parlé dans le Tom. II ; il naquit en 1626, & mourut en 1697. Il fut médecin du grand duc de Toſcane ; ſes ouvrages de médecine & de phyſique ont encore la plus grande réputation. Ses expériences ſur la génération des inſectes ont été le modèle des plus grands obſervateurs qu'il y ait eu après lui ; elles parurent en 1671. On a réimprimé à Naples, en 1740, la collection de ſes ouvrages : *Opere di Franceſco Redi, in Napoli*, 1740, 6 vol. in4°. Son éloge & ſon portrait gravé, ont été publiés à Florence, il y a quelques années, par Allegrini, qui donne la ſuite des hommes illuſtres de la Toſcane. M. Grégoire Redi, neveu de François Redi, eſt un poëte eſtimé.

La ville d'Arezzo compte encore parmi ſes citoyens le pape Jules III, de la maiſon Ciocchi, élu en 1550, & un de ſes neveux grand-maître de Malthe. Le cardinal Bonucci, théologien du con-

cile de Trente, général de l'ordre des Servites, qui étoit fils d'un maçon d'Arezzo; le cardinal Casini, Capucin & prédicateur célèbre; François Albergotti, dont Bartole parle avec éloge: il étoit de la maison Albergotti, fort connue en France, & originaire d'Arezzo.

Le maréchal d'Ancre, Concino Concini, favori de Louis XIII & de Marie de Médicis, étoit aussi des environs d'Arezzo; il fit commencer dans cette ville un bâtiment qui subsiste encore, & qu'on appelle *Ospizio di murello*, ou *Seminario Vecchio*, près la porte qui conduit à Florence, *Porta di S. Lorentino*: ce palais devoit être fort étendu, mais Concini n'eut pas la satisfaction de le finir, ni de le voir, ayant été tué au Louvre en 1617.

George Vasari étoit encore d'Arezzo, de même que les deux Accolti, Lorenzo Guazzesi, qui a écrit sur le passage d'Annibal en Toscane, sur plusieurs autres objets d'antiquité & sur l'histoire d'Italie. Il est mort en 1766; son éloge a été lu dans l'académie de' Forzati, par feu M. le chevalier Giudici, secrétaire de l'académie, qui étoit son ami, & compagnon de ses travaux littéraires.

Le marquis Montauti, qui a traduit l'Arioste en latin, est mort vers 1756, dans le temps que M. le marquis Barbolani en donnoit une traduction en vers latins à Arezzo.

On distingue actuellement M. Presciani, médecin célèbre; M. l'avocat Poreti, savant dans la littérature; MM. Fossombroni, père & fils, l'un pour l'histoire, l'autre pour les mathématiques; M. Pignotti, professeur de physique à Pise, & poëte plein d'agrément; nous en avons parlé dans le Tome III, ainsi que de M. Perelli. L'éloge de ce dernier est dans le second volume des mémoires de la société italienne, publié en 1784.

CHAPITRE XX.

Des environs d'Arezzo, & du Val d'Arno qui conduit à Florence.

LES mofettes de *Laterina* font une chofe remarquable qu'on trouve à trois lieues d'Arezzo, vers l'occident, ou du côté de Florence; elles font dans un endroit appelé *Bagnaccio*. Vis-à-vis de *Laterina*, de l'autre côté de l'Arno, on refpire des vapeurs fulfureufes, fi pénétrantes, que les animaux y font fouvent fuffoqués en paffant près de-là, au point que les payfans s'en fervent pour faire la chaffe, en forçant les bêtes fauves à s'y rendre. Il s'y trouve auffi des eaux minérales qui paroiffent très-limpides, qui ont un petit goût d'acidité, & qui dépofent fur les pierres une couleur ferrugineufe.

Quand on eft à Arezzo, on peut aller huit lieues plus au nord, voir le fameux hermitage de *Camaldoli* ou *Camandoli*, qui eft vers les fources de l'Arno, douze à quinze lieues à l'orient de Florence. C'eft-là que S. Romuald inftitua, en 1009, fon ordre, dont les Pères ont encore le nom de Camaldules, à caufe de leur première habitation, comme nous l'avons dit Tome I.

Il y a dans les environs de Camaldoli des montagnes de douze à treize cent toifes, d'où l'on a la vue des deux mers.

Come Apennin fcopre il mar fchiavo e il Tofco,
Dal giogo onde a Camaldoli fi viene.
IV. 11.

M. de la Condamine a entendu en effet des perfonnes du côté de Lorette, qui lui ont affuré, comme témoins oculaires, qu'il y a plufieurs poin-

tes de l'Apennin sur la frontière de l'Etat Ecclésiastique, de la Toscane & du duché de Modène, d'où l'on apperçoit les deux mers qui bornent l'Italie au levant & au couchant : entr'autres, dit-il, d'un sommet voisin de *Borgo San Sepolcro* ; du couvent des Camaldules, entre Valombroso & Bagno, sur la frontière de l'Etat Ecclésiastique & de la Toscane ; enfin, du mont Cimone, près de Sestola. M. de la Condamine observe qu'en plaçant sur l'un de ces sommets un signal qui se verroit tout à la fois des montagnes de Gênes & de celles d'Istrie, on pourroit mesurer un arc de la terre de cinq degrés en longitude ; ce qui seroit une chose très-intéressante pour mieux connoître la figure de la terre. *Mémoires de l'académie*, 1757.

Le chemin d'Arezzo à Florence, qui est de dix-huit lieues ou de quarante milles, suivant l'estime du pays, se fait le long des montagnes par une belle route neuve, taillée en forme de corniche, & soutenue par de la maçonnerie : ce chemin d'Arezzo à Florence a coûté soixante mille scudi, ou trois cent trente-six mille livres de notre monnoie, il a été fait aux dépens des ponts & chaussées, qui sont une partie du département qu'on appelle à Florence *uffizio della parte* : car les grands chemins ne se font point par corvées, comme dans quelques provinces de France, où les paysans sont désolés par le travail des grandes routes.

On passe à *Monte Varchi*, petite ville de trois mille ames, à onze lieues de Florence : on y voit une église collégiale, appelée S. Laurent ; une inscription placée à côté de l'autel, apprend que le grand-duc Côme III allant à Lorette, en 1695, avec son fils Jean Gaston, s'arrêta pour rendre hommage à la relique qu'on y conserve ; c'est du lait de la Ste. Vierge.

On passe aussi à *S. Giovanni*, qui est sur le bord de l'Arno, à vingt-deux milles ou neuf lieues de

Florence, à *Figline*, qui en eſt à ſeize milles, & à *Inciſa*, qui en eſt à treize milles : ces bourgs ſont dans le *Val d'Arno di ſopra*.

Le Val d'Arno *di ſopra* eſt une plaine agréable, ou un vallon arroſé par l'Arno, qui n'a qu'une iſſue vers *Rignano*, où le fleuve ſemble s'être ouvert un chemin au travers de la montagne : on en trouve la deſcription dans le cinquième volume de M. Targioni. Il parle des mines de fer, dont on y apperçoit des indices, auſſi-bien que du vitriol, du ſoufre, du charbon foſſile, des os d'éléphant pétrifiés & non pétrifiés : pluſieurs auteurs en avoient parlé, & les avoient attribués aux éléphans qu'Annibal conduiſit en Italie. M. Targioni fait voir que cela ne peut pas être, & il montre par un grand nombre d'autres exemples, tirés de toutes les parties de l'Europe, qu'il faut ſuppoſer que la race des éléphans a exiſté autrefois dans nos pays. Ce n'eſt pas le premier indice que l'obſervation nous a fourni des changemens prodigieux arrivés ſur notre globe. M. de Buffon, dans ſes époques de la nature, fait voir que la terre paroît avoir été embraſée autrefois ; ſa chaleur a duré pendant un temps conſidérable, elle s'eſt refroidie ſucceſſivement, & peu-à-peu. Pendant que les régions ſeptentrionales ont conſervé quelque choſe de leur ancienne chaleur, les éléphans ont pu s'y multiplier : mais dans la ſuite, ils ont été forcés à ſe retirer en Aſie & en Afrique ; mais il en eſt reſté des indices dans le ſein de la terre.

Le célèbre Pierre-Antoine Micheli, botaniſte du grand-duc de Toſcane, fit un voyage en 1732, le long du Val d'Arno di ſopra juſqu'à Arezzo & à Cortone, ſur un eſpace de plus de vingt lieues, uniquement pour l'hiſtoire naturelle. M. Targioni, qui eut l'avantage de l'accompagner dans ce voyage, nous en donne la relation ; il y décrit le territoire de *Figline*, de *Manſoglio*, de *Canoſſo*, de *Cortona*,

de *Mont' Uliveto*, les eaux de *Monzione*, & le territoire d'*Arezzo* & de *Levane* : & il termine ce volume par un mémoire très-savant sur l'utilité que l'on pourroit retirer des mines de la Toscane. Nous avons parlé dans le Tome II du prix des denrées dans le Val d'Arno.

CHAPITRE XXI.

Route de Foligno à Lorette, & description de cette dernière ville.

APRÈS avoir décrit la route de Foligno à Florence par Pérouse, Cortone & Arezzo, il est nécessaire de reprendre la route la plus fréquentée, qui va vers l'orient, du côté de la mer Adriatique, c'est-à-dire, à Lorette & à Ancône.

La route de Rome à Ancône par Cività Castellana, Narni, Terni, Spoletto, Foligno, Tolentino, Macerata & Loretto, est de cent soixante-douze milles ; on paie vingt-deux postes & demie, huit paules pour deux chevaux de chaise, trois paules pour un bidet.

Nous avons déjà indiqué la route de Foligno ; voici les endroits où l'on passe en partant de cette ville : Colle, une demi lieue ; Ponte S. Lucia, une lieue ; Case nuove, une lieue, Colfiorito, uue lieue & demie ; Serravallo, une lieue & demie ; Muccia, deux lieues ; Camerino, une lieue & demie. Le grand chemin ne passe pas à Camerino ; c'est une petite ville pour laquelle on peut se détourner. De Camerino à Valcimara, deux lieues ; Belforte, une lieue & demie ; Tolentino, une lieue & demie ; Macerata, quatre lieues ; ruines de Recina, une lieue ; Sambuchetto, une lieue ; Recanati, deux lieues ; Loretto, une lieue & demie.

TOLENTINO est située sur la rivière de Chiento : on y remarque un beau pont, bâti en 1268 ; un petit édifice, qui fut fait dans les premiers siècles pour servir de tombeau à Flavius Julius Catervus, martyr (1), patron de la ville. Il y a sur la place une statue antique bien conservée, qui ressemble un peu à une Agrippine.

La grande église fut bâtie à l'honneur de S. Nicolas, religieux de l'ordre de S. Augustin, né à S. Angiolo in Pontano, à trois lieues de Tolentino ; il mourut dans cette ville en 1310, après avoir acquis par sa sainteté & ses austérités la plus grande réputation. La légende des miracles qu'on lui attribue va de pair avec celles des plus grands saints.

C'est dans cette ville que vécut François Filelse, philosophe du quinzième siècle, dont la vie est dans le père Niceron & dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, Tome XV. Son fils Marius se distingua aussi par son érudition.

Nicolas de Tolentino fut célèbre dans les armes ; on lui éleva une statue équestre de marbre à Florence. Lorsqu'on arrive à Tolentino, l'on a fini de passer l'Apennin qui commence à Narni ; mais la chaîne qui passe entre Narni & Tolentino n'est point aussi rude que celle qui s'étend vers Florence. Les chemins en sont fort beaux.

Quand on est à Tolentino, on laisse à dix lieues sur la droite ou au midi, la ville d'Ascoli. Ce fut autrefois la première qui prit les armes dans la guerre civile, sous le consulat de Pompée Strabon, père du grand Pompée. Ses édifices sont la plupart du bas âge, mais dignes d'attention, surtout le pont appelé *di Cecco*, qui est d'un seul arc, quoique très-grand ; il y a un autre pont, for-

(1) On a beaucoup disputé sur le martyre de Catervus ; le père Mabillon, le père Mamacchi, le père Ferrari, Fabretti, ont écrit à ce sujet.

mé de grandes pierres ſans chaux ni ciment. On trouve des tableaux remarquables dans les égliſes *della Scopa* & de *S. Emidio*, évêque & patron de la ville. On peut voir Tullio Lazzari, dans l'ouvrage intitulé : *Aſcoli in proſpettiva*, 1724, in-4°. Cette ville fut la patrie du pape Nicolas IV.

MONTECCHIO eſt une petite ville près de Tolentino, où il y a une académie géorgique ; c'eſt à-peu-près le lieu où étoit *Teia* ou *Trajana*, ville du Picenum, qui eſt citée dans Pline.

MACERATA eſt ſur une colline agréable, du haut de laquelle on découvre de loin la mer Adriatique, c'eſt la réſidence d'un gouverneur, dont la juriſdiction s'étend ſur une grande partie de la marche d'Ancône. Il y a dans cette ville une porte de briques, décorée de pilaſtres toſcans ; elle eſt en forme d'arc de triomphe, & fut bâtie par le cardinal Pie, dont le buſte eſt en bronze au-deſſus de l'arcade : cette porte décore l'entrée de la ville, mais l'arcade du milieu & les deux petites portes des côtés ſont trop ſerrées & trop élevées.

L'égliſe *delle Vergini* eſt du Bramante, ainſi que le palais public. Il y a aux Barnabites des peintures de Vaſari.

On imprime actuellement à Macerata un journal littéraire.

A deux milles & demi de Macerata, on trouve ſur le bord du chemin, au ſortir d'un pont de bois fort long & fort bas, qui eſt ſur la petite rivière de Potenza, les ruines de Recina, où l'on diſtingue un amphithéâtre : ce ſont de ſimples matonages, ou reſtes de pierres & de briques très-informes, & l'on ne peut pas bien juger de ce qu'étoit ce monument : plus loin on voit des reſtes de tombeaux.

La campagne, au ſortir de Macerata, eſt belle, riante & bien cultivée ; on y trouve beaucoup de mûriers blancs, ainſi que dans toutes les vallées des Apennins.

De Sanbuchetto à Lorette il y a beaucoup à monter & à descendre : le chemin d'ailleurs est très-beau ; en approchant de Lorette & dans tout le territoire, on est accablé de pauvres qui demandent l'aumône, en baisant la terre d'une manière qui afflige l'humanité.

LORETTO est une ville agréable & bien peuplée, située dans le Piceno, sur les confins de la Marche d'Ancône, à quatre lieues d'Ancône, & à un demi mille de la mer Adriatique (1), sur une petite montagne : cette ville fut, pour ainsi dire, formée par Sixte-Quint, elle est surtout remarquable par l'église fameuse où est la maison de la Ste. Vierge.

La place qui est devant l'église n'est qu'à moitié faite ; ce fut le Bramante qui en donna les dessins, de même que du palais apostolique situé sur la même place, où habitent l'évêque, le gouverneur & les pénitenciers. La construction fut continuée par San Sovino. Il y a deux ordres, dorique & corinthien, l'un sur l'autre ; à la partie gauche de la place, il y a des arcades décorées de la même manière ; la partie droite n'est point finie.

La grande fontaine qui est au milieu de cette place est de Giacometti ; elle est ornée de marbres & de statues de bronze : l'eau y est amenée par un aqueduc d'une lieue & demie. La grande tour isolée a été bâtie sur les dessins de Vanvitelli en 1754.

L'église est vaste, elle est en forme de croix à trois nefs, surmontée d'une coupole octogone : le dessus des nefs est occupé par des corridors où l'on fait la garde comme dans une forteresse, & qui sont à l'épreuve de la bombe. L'architecture n'a rien de remarquable ; le portail fut fait sous

---

(1) Aussi croit-on que les cloches de Lorette servent à appaiser les tempêtes sur cette mer.

Grégoire

Grégoire XIII, en 1583 : sur les degrés qui y conduisent, il y a une figure en bronze de Sixte-Quint assis, faite par Calcagni de Recanati ; elle est fort mauvaise : cette figure est accompagnée de figures de vertus, qui portent sur le même piédestal.

La porte du milieu est de bronze, avec des bas-reliefs, représentant la création du monde, la femme qui tente l'homme, Adam & Eve chassant Caïn qui a tué son frère, Caïn chassé par le Père Eternel ; tous ces bas-reliefs sont très-beaux, ils sont de Jérôme & Antoine de Recanati, fils de Jérôme Lombardi ; il y a encore deux portes latérales, ornées de bas-reliefs & de festons en bronze, par Antoine Calcagni de Recanati.

LA SANTISSIMA CASA est placée au milieu de cette église ; c'est une chambre isolée (1), qui a intérieurement vingt-neuf pieds & demi de long sur treize de large (2) ; elle n'est élevée que jusqu'à la hauteur de treize pieds, telle enfin qu'elle fut apportée de Nazareth par les anges, en 1294, suivant une tradition (3) qui se lit sur la muraille de l'église, en grec, arabe, illyrien, polonois, allemand, anglois, gallois ou bréton, françois & espagnol.

Les dehors de la *Santa Casa* sont revêtus de marbre ; le Bramante en avoit donné le projet sous le pontificat de Jules II ; il fut exécuté par San Sovino, sous Léon X : mais cette architecture est lourde & trop chargée d'ornemens. Les colonnes sont corin-

(1) Elle est bâtie d'une espèce de pierre rougeâtre ou d'un grès fin, taillé en forme de briques ; on en voit de pareil employé à Pesaro, pour les croisées, & M. de Saussure en a vu plusieurs blocs sur le chemin d'Ancône. *Journal de physique*, *Janvier* 1776.

(2) Il y a aux Madelonettes de la rue des Fontaines à Paris une chapelle, bâtie sur le modèle de la Santa Casa ; elle a trente-trois pieds sur quinze.

(3) Misson attribue l'invention de ce miracle au pape Boniface VIII, sur lequel il fait à cette occasion une sortie de protestans.

thiennes, engagées & cannelées : il y a dans les entre-colonnes deux niches l'une sur l'autre, & différens bas-reliefs. Dans les dix premières niches sont des statues de prophètes ; dans les secondes niches, dix Sibylles. Les bas-reliefs représentent différentes histoires de la Vierge : toute cette sculpture est lourde & médiocre, quoique de l'école de Michel-Ange ; cependant on compte cet édifice parmi les belles choses de l'Italie.

La grande coupole qui couvre la *Santa Casa*, bâtie d'après un dessin du Bramante, a été restaurée & décorée par San Gallo, & peinte, ainsi que les pendentifs, par le Pomeranzio. (C. Roncalli).

Les murs de la *Santa Casa* ne sont pas gâtés sensiblement, malgré le concours des pélerins qui les grattent & qui les baisent continuellement ; mais le marbre dont elle a été pavée s'use beaucoup, de même que celui d'alentour, à cause de l'usage où sont les pélerins d'en faire tout le tour à genoux, en se traînant sur le pavé, & souvent même la bouche contre terre.

Les quatre portes sont de bronze avec des bas-reliefs.

Il y a tout autour de cette chapelle une quantité prodigieuse de lampes d'argent offertes à la Vierge ; dans le fond est un autel où l'on dit la messe. Mais il y a une certaine distance du mur à cet autel, ce qui forme derrière l'autel une espèce de sanctuaire où est exposée la statue miraculeuse de la Ste. Madonne, qui a trente-trois pouces de hauteur, elle est en bois de cèdre ; on l'apperçoit dans la chapelle même sans entrer dans ce sanctuaire, à la lueur des lampes, au travers d'une grande grille d'argent qui est sur l'autel.

Les couronnes en diamans de la Vierge & de l'enfant Jésus, sont des vœux de Louis XIII, lorsqu'il demandoit un fils, de même que l'église du Val-de-Grâce à Paris : ces couronnes contiennent

trois mille trois cent pierres précieuſes tant grandes que petites.

Le bandeau, le collier, les chaînes en or, en perles & en diamans, la ceinture, le globe d'or, les croix de diamans dont ces deux figures ſont chargées avec une profuſion ſans exemple, ſont les dons des empereurs, rois, princes, cardinaux, offerts à Notre-Dame de Lorette. Ceux qui n'ont pu atteindre à l'honneur de décorer les ſtatues ont chargé de diamans la baſe même où elle repoſe; la niche où eſt placée la ſainte image eſt formée de lames d'or du poids de dix-huit livres; elle eſt environnée d'ornemens en or & en lapis, & placée dans une grande niche d'argent dont les ornemens d'or pèſent ſoixante-une livres dix onces.

Parmi les ſoixante-deux lampes qui brûlent ſans ceſſe au-devant de la Vierge, il y a une lampe d'or de neuf livres, ſoutenue par trois anges d'or; vingt autres lampes d'or, dont une de trente-ſept livres préſentée par la république de Veniſe à l'occaſion d'une peſte, & quelques-unes ornées de pierres précieuſes; parmi les lampes d'argent il y en a une qui pèſe cinquante livres; il y a de plus beaucoup de lampes d'argent qui ſont hors de la chapelle dans le reſte de l'égliſe. On trouve dans un livre imprimé à Lorette le détail de toutes ces richeſſes & les noms des perſonnes qui les ont données. Il y a un ange d'or couvert de diamans, qui préſente aux pieds de la ſtatue un cœur enflammé, ſurmonté d'une lampe environnée de rubis, qui fut envoyé par la reine d'Angleterre Marie d'Eſt, à la naiſſance de Jacques III. De l'autre côté eſt un autre ange en adoration, qui fait une ſemblable offrande; c'eſt un préſent d'une ducheſſe de Modène. Un enfant d'or de douze livres, qui repréſente l'empereur Ferdinand IV; pluſieurs autres enfans, pluſieurs ſtatues, des têtes, des cœurs, des bas-reliefs en argent; des tables d'argent où ſont les litanies de la Vierge.

On y voit un grand ange d'argent pesant trois cent cinquante livres ; une figure de Louis XIII présentant son fils sur un coussin ; la figure de l'enfant est d'or, & pèse vingt-quatre livres ; c'étoit le poids juste de Louis XIV lorsqu'il vint au monde, du moins à ce qu'on prétend à Lorette.

Une figure à genoux, haute d'environ trois pieds, présente le grand Condé qui remercie la Vierge après être sorti de prison en 1651 ; elle est entièrement d'argent. Il y a aussi dans le trésor une représentation d'une tour, qu'on dit être celle du Havre, donnée par le grand Condé lors de sa délivrance. J'ai voulu constater ces deux faits par des recherches dans les archives de Lorette ; on m'écrit que la tour fut reçue en 1634, & dans les inventaires elle est appelée la bastille ; mais le grand Condé ne fut point à la bastille ; on le mit à Vincennes, puis à Marcoussi, & enfin au Havre ; c'est son père Henri II qui avoit été à la bastille. Pour la statue du prince, il en est parlé confusément dans les registres à l'an 1644 ; & à l'an 1690 il est dit expressément qu'elle fut envoyée par le prince de Conti, frère du grand Condé. On ne regarda pas celui-ci comme fort dévot, mais sa mère ou sa femme ont bien pu faire le vœu dont il s'agit.

Au bas de la figure de la Vierge est la cheminée de sa chambre, dans laquelle il y a un grand tronc. Dans une armoire où l'on dit qu'étoit la figure de la Madonne, lorsqu'elle a été apportée miraculeusement, on conserve différentes reliques & beaucoup de richesses. Dans une autre armoire est une cassette qui renferme la robe de la Ste. Vierge, où les insectes ne se mettent point, une tasse rompue qui est celle où la Vierge buvoit, elle est de terre vernissée & peinte ; les morceaux en sont arrêtés avec du mastic dans une sebille de bois ; elle répand une odeur très-agréable. On assure qu'elle ne s'use point, quoiqu'on la frotte continuellement par dévotion avec des chapelets, des médailles de la Vierge, des

ſonnettes pour chaſſer le tonnerre, des couſſinets, &c. On y conſerve auſſi du plâtre de la Santa Caſa; des morceaux du voile de la Ste. Vierge, &c. Tout le reſte de cette eſpèce de ſanctuaire eſt plein de petits enfans, d'anges en argent, de lampes d'or, tous ex-voto, ainſi que les lames d'argent gravées ou en bas-relief dont les murs ſont couverts. A l'oppoſite de cette Madonne, & dans la Santa Caſa contre le mur il y a un crucifix, dont on raconte qu'ayant été déplacé trois fois par ordre d'un pape, il eſt revenu trois fois à la même place; à côté eſt une image de S. Louis, qui eſt cachée derrière un ange d'argent: elle a auſſi des anecdotes, comme on le peut voir dans le petit ouvrage qui contient la deſcription de cette égliſe. Il a pour titre *Notizie della Santa Caſa*, 1764, 80 pages in-8°.

Dans l'égliſe on voit un grand baptiſtère de bronze avec des bas-reliefs; à la première chapelle derrière la croiſée à droite eſt une Annonciation du Baroche, que l'on admire beaucoup: ce tableau eſt en effet très-gracieux & l'un des meilleurs de ce peintre, ſemblable à ceux qui ſont à Peſaro & à la Madonna degli Angioli près d'Aſſiſe; cependant l'ange a l'air trop efféminé, & la Vierge ſemble être offenſée de ce qu'il lui dit: ce tableau eſt auſſi un peu maniéré.

A la ſixième chapelle de la nef à gauche une cène de Vouët, (qui eut pour élèves le Brun, Mignard, le Sueur, le Pouſſin.) Ce tableau eſt bien compoſé, la couleur en eſt vigoureuſe quoiqu'un peu jaune; il y a de beaux caractères de têtes, & paroît fait très-librement.

L'égliſe de Lorette eſt deſſervie par vingt chanoines, qui portent la ſoutane violette avec le camail pourpre, & vingt bénéficiers qui forment le bas-chœur; il y a auſſi vingt grands pénitenciers attachés à cette collégiale pour abſoudre les pélerins.

Dans la ſacriſtie eſt un tableau du Guide, & d'autres tableaux de prix.

LE TRÉSOR de Lorette eſt d'une richeſſe dont on n'a point d'idée : on eſt étonné autant qu'édifié. La liſte des principales pièces forme ſeule un volume: ſept grandes armoires à doubles battans & vingt-quatre petites renferment les principales richeſſes qui n'ont pu entrer dans la Santa Caſa, de gros diamans, des calices d'or & d'argent, oſtenſoirs, ciboires, croix, couronnes, &c. enrichis de diamans, de perles, de coraux; des ſtatues & chandeliers d'argent, des vaſes de criſtal de roche, des plans de villes & de provinces ciſelés en argent.

Toutes les peintures de la voûte ſont du Poméranzio; elles repréſentent les prophètes, les Sibylles & différens traits de la vie de la Vierge : ces peintures ſont médiocres, les figures en ſont cependant ſveltes & peintes avec légèreté.

Un tableau d'Annibal Carrache repréſentant la naiſſance de la Vierge : il eſt bien compoſé; les femmes qui regardent la Vierge qu'on apporte ſont bien en colloque; les caractères de têtes en ſont très-beaux & bien variés; les coëffures admirables & les draperies bien jetées. Le peintre a riſqué d'habiller de rouge une femme qui eſt au fond, & qui indique du doigt la Vierge, ce qui ne détruit pas l'effet de ſon tableau; il eſt parfaitement deſſiné. C'eſt un des mieux coloriés du Carrache & des plus vigoureux; il n'y a cependant pas en général aſſez d'intelligence de clair-obſcur.

Un tableau que l'on dit être de Raphaël, repréſentant une Vierge & S. Joſeph, à qui l'enfant Jéſus couché ſur ſes langes tend les bras; il eſt peint d'une manière très-sèche; ce tableau n'eſt qu'une copie, ou c'eſt un des ouvrages les plus médiocres de ce maître.

On va voir encore à Lorette l'arſenal, les caves & l'apothicairerie; l'arſenal eſt peu de choſe, on

y conserve des cuirasses anciennes & d'autres armes prises sur les Turcs, il y a environ deux cent ans, dans une expédition où ils échouèrent; la tradition porte qu'ils devinrent tous aveugles, quand ils vinrent pour piller le trésor de Lorette.

Les caves sont belles & spacieuses, il y a environ cent quarante tonnes très-grosses, l'une desquelles donne trois sortes de vin avec le même robinet.

A l'apothicairerie on conserve environ trois cent vases de faïence, dont on dit que les peintures sont faites sur les dessins de Raphaël & de Jules Romain. Les plus beaux & les plus grands sont les cinq qui représentent les quatre évangélistes & S. Paul; il y en a qui représentent des sujets tirés de la fable & de l'histoire. La composition en est bonne, mais l'exécution est mauvaise.

OSIMO à trois lieues au nord-ouest de Lorette est une ville de l'Etat ecclésiastique, petite, mais ancienne. César en avoit fait une place d'armes lors de la guerre de Pompée. On y voit beaucoup d'inscriptions & de statues antiques.

On y remarque l'architecture du palais épiscopal, le grand baptistère de bronze, un tableau de l'Albane au dôme; chez les Dominicains un tableau du Guerchin, la galerie du comte Galli par le Poméranzio, le palais Campana, la maison de ville.

La distance de Lorette à Ancône est de cinq lieues: savoir, de Lorette à Camurano deux lieues & demie, & autant de Camurano à Ancône; cette route est agréable, coupée par le *Musone* & l'*Aspido*. On remarque sur toute cette côte une très-grande quantité de ruisseaux & de rivières, qui descendent de la partie orientale de l'Apennin.

CHAPITRE XXII.

Description d'Ancône.

ANCÔNA (1) est une ville de vingt mille ames, située sur une côte agréable, dont la pente est tournée du côté de la mer. C'est une ville très-gaie & très-commerçante, avec le plus beau port de la côte d'Italie sur cette mer : on en peut juger par cette ancienne phrase : *Unus Petrus est in Roma, una turris in Cremona, unus portus in Ancona*, c'est-à-dire, qu'on ne trouve en Italie qu'une église de S. Pierre, une tour comme celle de Crémone, & un port comme celui d'Ancône. En effet il n'y en a pas d'autre sur la côte jusque par-delà le Pô.

Les papes n'ont rien négligé pour y attirer le commerce de la mer Adriatique : c'est un port franc & bien entretenu. On travaille encore à un nouveau môle ou *Braccio*, qui doit assurer le port du côté du nord, il a cent quatre-vingt toises de long ; on y a joint un petit fort & un fanal à l'extrémité du môle ; tout cela étoit près d'être fini dès 1783. Le port a cinq cent toises du nord au sud ; mais malgré tout cela, le commerce d'Ancône a peu d'activité. On voit avec plaisir, sur une arcade près de la grande place, cette profession de bonne foi & d'urbanité relative à la liberté qu'on y donne à toutes les na-

(1) Son nom vient du grec, parce qu'elle est située dans le coude d'un promontoire ; il y a une histoire d'Ancône qui remonte à l'antique & obscure origine de cette ville, & se termine à l'année 1674. *Notitie historiche della città d'Ancona, gia termine dell' antico regno d'Italia . . . di Giuliano Saracinè nobile Anconitano. In Roma*, 1675. Il y en a aussi plusieurs histoires manuscrites, surtout une de *Lando Ferretti*. Le pape fit faire en 1784, un grand chemin le long de la mer, pour éviter une montée très-rude, par laquelle on arrivoit à Ancône en venant de Rome.

tions & à toutes les religions en faveur du commerce.

Alma fides, proceres, vestram quæ condidit urbem,
Gaudet in hoc, sociâ vivere pace, loco.

LA CATHÉDRALE d'Ancône, appelée S. Ciriaque, n'a rien de remarquable; elle est obscure comme les anciennes églises, quoique placée sur une éminence, d'où on a le coup-d'œil le plus agréable sur la ville & sur la côte: on y révère le corps de S. Ciriaque, dont la conservation est singulière pour être des premiers siècles de l'église. Dans le portique qui est au-devant de l'église on voit deux colonnes remarquables avec deux gros lions de marbre.

A la loge des marchands il y a une grande façade chargée d'ornemens, & une halle très-vaste, où sont des peintures remarquables & des statues, entr'autres la religion, la foi, l'espérance, la charité; tout est de Pellegrino Tibaldi de Bologne.

Devant l'église de S. Dominique (1) on voit une statue en marbre du pape Corsini, Clément XII. Elle est médiocre & d'un travail lourd; mais elle peut être très-ressemblante. Il est représenté levant la main, dans une attitude assez indécise, comme s'il alloit donner la bénédiction ou prêcher.

J'ai vu dans cette église de S. Dominique un tableau qu'on dit être du Titien, mais cela est douteux; il représente un Christ, la Vierge affligée, S. Jean & S. Dominique, qui embrassent le pied de la croix. La Vierge a beaucoup d'expression; la tête de S. Dominique est belle, le reste ne vaut rien.

A l'église de *San Francesco della Scala*, que l'on rebâtit en 1783, on voyoit dans la chapelle du fond des bas-côtés à droite, un tableau du Porsini da Pesaro, représentant un S. François & un autre religieux priant dans le désert; ce tableau est

(1) On démolit cette église pour la rebâtir vers la grande place, sur les dessins de Marchioni, architecte de S. Pierre de Rome, chargé aussi du nouveau môle que l'on construit pour achever le port.

très-bien composé, & les expressions en sont vraies; il est assez bien empâté, mais d'une couleur un peu grise.

Au fond du chœur, une Vierge du Titien, qui tient l'enfant Jésus debout; elle est entre deux religieux de l'ordre de S. François : la tête de la Vierge est d'une manière large, les formes en sont grandes, mais on y trouve peu de noblesse; le tableau est d'ailleurs si mutilé qu'on a peine à en juger.

Santa Palatia, église de religieux de l'ordre de S. François : il y a sur le maître-autel un tableau du Guerchin, fait lorsqu'il cherchoit la manière du Guide : il représente Ste. Palatie qui encense la divinité, & un ange qui lui montre le ciel, pour lui faire voir que son offrande est reçue; le tour de la figure de la sainte est simple & très-bon; la tête en est gracieuse; les mains en sont trop fortes & mal dessinées; les draperies en sont bien entendues; l'ange est svelte; ce tableau est d'une assez bonne couleur, mais les chairs tirent un peu sur le pourpre.

A S. Augustin, le baptême de S. Jean, par Pellegrino Tibaldi, & S. François, par le Pomeranci.

A S. Nicolas, le tableau du grand autel est de Carle Maratte; il représente la Vierge, S. Nicolas, S. Ambroise & S. François de Sales.

Dans l'église des Observantins, près la porte de Capo di Monte, le tableau du grand autel est un S. François, du Titien.

Dans l'église du Conservatorio dell' Annunziata, on conserve un tableau du Titien, représentant la fuite en Egypte.

Les églises de S. Augustin & del Giesù sont de Vanvitelli; la dernière a surtout une façade élégante. L'église du Sacramento est de Garaffoni.

Enfin, il y a dans cette ville beaucoup d'autres choses dignes de l'attention des voyageurs, comme le *Palazzo della communità*, édifice public, où il y a une salle immense.

Ancône est bâtie de briques, & d'une pierre blanche, tirée de monte Conero, qu'on appelle aussi monte d'Ancôna, à trois lieues de la ville du côté de Lorette; mais comme cette pierre est tendre & s'éclate à l'air, on fait venir aussi une pierre de Dalmatie plus dure, qui ressemble beaucoup au marbre, si ce n'est qu'elle n'en a pas le brillant. (Mémoires de M. Guétard, pag. 396.)

L'arc de triomphe qui se voit sur la jetée du port ou à l'entrée du môle est un des mieux conservés qu'il y ait en Italie: il est d'un beau marbre blanc; le sénat le fit ériger l'an 115 à l'honneur de Trajan, de Plotine sa femme & de Martiana sa sœur, en reconnoissance des améliorations que l'empereur avoit faites dans le port d'Ancône à ses propres dépens; cet arc de triomphe est d'un ordre corinthien, de même que l'arc de Trajan à Bénévent, mais il est plus élégant & plus simple; il étoit orné de statues de bronze, de trophées, de bas-reliefs & d'inscriptions, en sorte qu'il étoit d'une bien plus grande magnificence qu'il n'est actuellement. Il paroît que ce monument étoit fait avec plus de solidité que la plupart des autres monumens de cette espèce: le marbre dont il est bâti est de l'isle de Paros, & il est joint si exactement, qu'il semble ne faire qu'une seule pièce: il n'y a que les profils qui ont souffert. Cet arc est décoré de quatre colonnes corinthiennes, posées sur des piédestaux; il y a un attique au-dessus, avec une inscription très-bien conservée, & deux têtes sur les clefs de la porte. Il y a beaucoup de simplicité dans cette architecture, dont aucun des marbres n'est sculpté; les profils n'en sont pas excellens, suivant M. Gougenot; la proportion générale en est élancée, ainsi que celle de tous les membres; ce que l'architecte a fait pour que cet arc de triomphe ne parût pas écrasé, lorsqu'on le verroit de loin du côté de la mer, où est son

vrai point de vue. Il y en a de belles gravures en huit feuilles, par Nolli, graveur de Naples.

A quelque distance de-là, on voit un autre arc de triomphe moderne, *Arco Clémentino*, fait par Vanvitelli, sous le règne de Clément XII, qui avoit commencé le môle & le lazaret. Cet arc est décoré d'un ordre dorique, M. Cochin en fait l'éloge.

On peut prendre à la descente de la jetée une barque, & se faire mener au lazaret, où tous les vaisseaux qui viennent du Levant font quarantaine. Ce lazaret est aussi de l'architecture de Vanvitelli; il est imposant & bien ordonné, d'un goût mâle, mais singulier; son plan est un pentagone. Au milieu de la cour, il y a une chapelle en pierre d'Istrie, qui est très-bien bâtie. Il y a ordinairement beaucoup de Grecs qui font quarantaine; leurs chambres & les magasins, où l'on met les marchandises, sont bien bâtis & très-commodes.

La citadelle fut bâtie sous Clément VII, par San Gallo de Florence, après que la ville d'Ancône eût été soumise entièrement au S. Siége; elle fut terminée sous Paul III, vers 1540; elle commande la ville & le port, ce qui est nécessaire pour la sureté d'une place aussi importante dans l'Etat du pape. La ville est gardée par trois compagnies de cent hommes, chacune commandée par un officier qui a le titre de *Governatore dell' Armi*.

Il y a un prélat avec le titre de gouverneur; le corps municipal est formé par trois *Regolatori*, & six autres magistrats, que l'on tire au sort.

On tolère à Ancône toutes les religions en faveur du commerce; mais sans exercice public: il y a beaucoup de protestans, ils n'y sont point inquiétés; les Juifs mêmes y ont un quartier qui leur est affecté, (*il Ghetto*) & plusieurs synagogues, seulement ils sont obligés de porter à leur chapeau un morceau de drap rouge, appelé *Sciamanno*, asservissement désagréable pour eux, & qu'on n'exige point à Livourne.

Le commerce d'Ancône consiste surtout en bled & en chanvre, qu'on exporte au loin pour cordages & voiles de navires; en soufre des environs de Césène; en poissons & en faïence; *fictilibus famosa faventia vasi*; telles sont les productions surabondantes de la Romagne. (M. Rolland, Tom. V, page 491.)

On en tire encore de la cire, du coton, des bois de teinture, des bois de construction. L'on y construit des petites barques, l'on y fait du sucre, du savon, des bas de soie, de la cire.

Le commerce y attire quelques vaisseaux de Hollande, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Russie, d'Espagne, de Dalmatie & du Levant, & depuis quelques années la Marche d'Ancône a fourni beaucoup de bled à l'étranger.

Le commerce d'entrepôt est foible & plus encore celui de consommation, le pays se suffisant presqu'à lui-même; l'on y pêche d'excellens poissons, tels que le Rombo, le Sanpietro, le Calamaro; on estime beaucoup le *Ballero*, espèce de dail ou pholade, qui s'établit dans les pierres du rivage, on lui trouve un goût excellent; ce coquillage a une propriété phosphorique.

La livre d'Ancône est à celle de Paris comme mille sept cent vingt-huit est à deux mille cinq cent soixante-cinq, ou comme un est à un & quarante centièmes; car ma livre de Paris s'est trouvée en équilibre avec une livre cinq onces & six & demi huitièmes. La livre se divise en douze onces, l'once en huitièmes, le huitième en dix-huit carats, le carat en quatre grains. La même livre sert à peser toutes sortes de marchandises.

Les principales maisons de commerce en 1783 étoient celles de Tomaso Ricotti, Paolo della Casa, Andrea Candelari, Giuseppe Padronis; & parmi les Juifs, Coen, les deux Constantini, Morpurgo, Consolo, &c.

Les habitans d'Ancône, & surtout les femmes, passent pour être d'une plus jolie figure que dans le reste de l'Italie; on diroit que c'est une race différente, & cela continue aux environs, sur la côte, comme vers Sinigalia, Fano, Pesaro & Rimini: on fait en Allemagne la même distinction par rapport aux femmes de Leipsic, de Halle, de Dresde, & on l'attribue au grand nombre de jeunes gens qui fréquentent les universités, & au cortége qui environne la cour de Saxe; il pourroit arriver aussi que l'abondance des pélerins & des étrangers qui fréquentent Lorette, Ancône & les environs, contribuât par le croisement des races à entretenir la force & la perfection de l'espèce, & par conséquent la beauté des enfans qui y naissent; mais j'ai ouï dire au contraire qu'il y a beaucoup de mœurs & de retenue dans les femmes, & que dans les villes de la province, éloignées de la grande route, on remarque également un beau sang; au reste, ce seroit un foible dédommagement de la perte des mœurs, qui sont le bien le plus précieux d'une nation, & le gage le plus sûr de sa prospérité.

Sasso Ferrato est un petit bourg de la Marche, à quatorze lieues à l'occident d'Ancône : c'est l'endroit où naquirent *Bartole* en 1310, & *Perroti*, archevêque de Siponte, un des habiles grammairiens d'Italie.

CHAPITRE XXIII.

Route de Sinigaglia, Fano, Pesaro & Rimini.

A DEUX lieues & demie d'Ancône, on passe l'Esino près de son embouchure, & l'on arrive au village de Case Brugiate, qui est à une demi-lieue

au-delà. Trois lieues plus loin on trouve la ville de Sinigaglia : toute cette route se fait sur le bord de la mer.

SINIGAGLIA est une ville épiscopale ancienne, mais petite ; son nom vient de Seno-Gallia, parce que, dit-on, elle fut bâtie par les Gaulois Senonnois. Elle est bien fortifiée, & il y a un petit port autour duquel on a construit d'assez beaux édifices pour la commodité de la marine. Cette ville est renommée dans toute l'Italie par la grande foire qui s'y tient en été ; en 1765, un débordement de la rivière arrivé le 23 Juillet fit un grand ravage dans cette foire ; il y eut beaucoup de marchandises perdues, & de vaisseaux endommagés ; on ne se rappeloit pas d'avoir jamais éprouvé une semblable inondation.

M. Fagnani, qui est à Sinigaglia, passe pour un des meilleurs géomètres qu'il y ait en Italie.

De Sinigaglia jusqu'au passage de Cesano, il y a une lieue & demie ; jusqu'à Marotta une lieue ; jusqu'au passage du Metro deux lieues, & de-là jusqu'à Fano une demi-lieue,

LE METRO, ou *Metaurum*, que l'on passe près de Fano, à cinq lieues de Sinigaglia, est célèbre par la victoire la plus importante, la plus complette & la plus singulière que les Romains aient jamais remportée ; ce fut deux cent huit ans avant Jésus-Christ, dans la seconde guerre punique. Asdrubal venoit de descendre des Alpes, & l'Italie étoit perdue s'il parvenoit à se joindre à son frère Annibal, qui étoit encore en quartier d'hiver dans le Brutium, à l'extrémité méridionale de l'Italie. Le consul Claudius Nero, après avoir remporté une victoire sur Annibal, laisse une petite partie de ses troupes dans son camp, leur ordonne d'allumer souvent des feux, & de faire tout ce qui étoit nécessaire pour persuader à Annibal que le consul, avec toute son armée, étoit encore dans

le camp ; cependant il part ſecrétement, il traverſe toute l'Italie en ſix jours, & va ſe mettre volontairement ſous les ordres du conſul Livius ſon collégue, qui étoit trop foible pour vaincre ſeul Aſdrubal ; celui-ci ſachant l'arrivée de Claudius Nero, ne douta pas qu'Annibal n'eut été vaincu ; le découragement, la fatigue, la mauvaiſe ſituation des lieux étoient contre Aſdrubal : il fut encore trompé par ſes guides : les deux conſuls le ſurprirent, & il fut forcé d'accepter la bataille ; il fut tué avec cinquante mille hommes de ſon armée. Claudius Nero repartit ſans perdre un inſtant pour retourner contre Annibal, & ayant fait jeter dans le camp ennemi la tête d'Aſdrubal, il donna aux Carthaginois la première nouvelle du malheur qui venoit de leur arriver. Ce fut alors qu'Annibal prévit le ſort inévitable de ſa patrie, & s'écria : Malheureuſe Carthage, qui pourroit réſiſter à la rigueur de tes deſtins ? C'eſt cette belle expédition de Claudius Nero qu'Horace célèbroit dans ſon ode à Druſus.

Quid debeas, ô Roma, Neronibus,
Teſtis Metaurum flumen, & Asdrubal
Devictus, & pulcher fugatis
Ille dies latio tenebris,
Qui primus almâ riſit adoreâ.
L. IV. Od. 4.

En remontant le Metro de dix lieues, on trouve Cagli, qui a été preſque ruinée en 1781, par un tremblement de terre.

FANO, *Fanum Fortunæ*, eſt une ville d'environ quatre mille ames, fortifiée, mais d'ailleurs peu conſidérable ; elle eſt occupée principalement par la nobleſſe & les prêtres.

L'égliſe de *San Pietro de' Padri Filippini* eſt richement décorée : ſon architecture eſt en pilaſtres ioniques cannelés, mais un peu lourde. Les trois tableaux de la voûte de la nef, & les trois de

de la voûte du sanctuaire, sont de Viviani; il y a un peu de couleur, mais ils sont en général très-maniérés & incorrects.

Au maître-autel est un tableau du Guide, représentant Jésus-Christ qui remet les clefs à St. Pierre; il est très-froid & gris de couleur. Les deux tableaux des côtés du sanctuaire ne sont pas mauvais, ils sont de Cantarini, Vénitien: celui de la droite paroît le meilleur.

Au second autel de la nef à gauche, un S. Jean du Guerchin, figure roide, dure de dessin & de couleur.

La bibliothéque est composée de deux chambres, où il y a treize mille volumes: on y montre un tableau représentant Jésus-Christ, la Vierge & S. Jean, mal peint, en miniature, mais dont les draperies, les contours des figures, & des lacs d'amour en forme de cadre, sont formés par les passions des quatre évangélistes, écrites en petits caractères, par Johan Micaël Schwerckardt, en 1676.

Le théâtre de Fano est remarquable par son architecture & par son étendue; il a quatorze toises de profondeur. Les décorations sont belles & en grand nombre, la perspective en est singulière; il y a seize coulisses de chaque côté, sans compter les petites, qui forment le fond & la perspective; il y a cinq rangs de vingt-une loges chacun, & un vaste parterre sans amphithéâtre. Dans les fêtes triomphales, ou les combats qu'on représentoit sur ce théâtre, on y faisoit monter des chevaux par un escalier fort commode, pratiqué pour cet effet. Ce théâtre, depuis plus de quarante ans, ne sert à rien.

IL DUOMO, ou église cathédrale; il y a dans la quatrième chapelle à droite quatre tableaux à fresque du Dominiquin, représentant l'annonciation, la naissance de Jésus-Christ & la circoncision: ils ont tant souffert, qu'à peine les peut-on voir;

celui de la visitation paroît le meilleur : les caractères de têtes de la Vierge & de deux petites femmes qui sont derrière, sont très-jolis & extrêmement gracieux.

A la chapelle du fond des bas-côtés à gauche, un tableau du Dominiquin, représentant la manne donnée aux Israëlites ; il est d'une composition confuse : la couleur est un peu jaune, mais il y a de grandes beautés de détail.

Fano fut la patrie de Gualteruzzi, dont les cent nouvelles servirent de modèle au Décameron de Boccace.

On voit en sortant de cette ville la cascade du port, formée par la chûte de plus de vingt pieds de haut, d'un bras du Métro, qui est resserré dans un canal étroit pour nettoyer le port : il coule avec tant de rapidité, quoique sur un plan incliné, qu'il fait écumer les eaux d'un moulin à tabac, qui viennent s'y décharger. Le moulin à tabac est placé sur une petite branche du Métro, qui fait mouvoir vingt foulons pour pulvériser les feuilles, de même que les trémies où l'on passe le tabac.

On voit à Fano les restes de l'arc de triomphe de Constantin, qui se réduisent à une porte de marbre blanc, à côté de laquelle il y en avoit deux petites, & une corniche au-dessus. Il y avoit aussi un édifice dont on voit encore des parties de colonnes, de chambranles & d'arcades qui restent au-dessus de l'arc : le bas de cette porte est du temps d'Auguste, & il est d'un très-bon style ; la corniche est belle & bien profilée, les membres de l'architrave sont à rebours, c'est-à-dire, que les grandes faces sont en bas. Le haut du monument fut bâti dans un siècle de mauvais goût. On fait voir contre le mur d'une petite église, qui est à côté, le dessin de cet arc, tel qu'il étoit autrefois, avec les cinq arcades du second étage qui surmontoient la grande arcade, les deux petites portes

qui étoient à côté du premier & son inscription.

En sortant de Fano on passe la rivière appelée *Arzilla*, & à deux lieues & demie plus loin on arrive à Pesaro.

PESARO est une ville de douze mille ames, située dans l'Etat ecclésiastique à quinze lieues d'Ancône, avec un port de mer; elle est entourée de murs, & flanquée de bastions. Ces fortifications furent commencées par le duc François Marie I de la Rovère. La citadelle fut bâtie par Costance I Sforza; on y trouve de l'artillerie & un arsenal; mais la garnison n'est composée que d'une douzaine de soldats.

La grande place est une des plus belles de l'Italie. On y voit une grande figure de marbre, représentant le pape Urbain VIII; elle est très-médiocre.

Il y a dans les églises de Pesaro beaucoup de tableaux précieux, & M. Lazzerini en a publié le catalogue en 1783.

A l'église de S. Antoine abbé on voit un tableau de Paul Véronèse, qui est au maître-autel: il représente la Vierge & l'enfant Jésus dans la gloire au milieu d'un concert d'anges; en bas S. Pierre & S. Paul, apôtres; S. Antoine & S. Paul, premier hermite: la tête de la Vierge est belle, & paroît être un portrait; la composition de ce tableau, & particulièrement celle de la gloire, est confuse & sans repos; il est en général foible de couleur, & péche par l'effet: le S. Paul & le S. Antoine sont cependant bien traités.

A l'église du Nom de Jésus il y a sur le maître-autel un tableau du Baroche, représentant la circoncision, bien composé; le champ du tableau est fort étendu, il a assez d'effet quoique les couleurs en soient tranchantes, & qu'on y voie ces draperies jaunes & bleues que le Baroche employoit partout: la Vierge est très-gracieuse, ainsi que l'acolyte qui tient le cierge: les deux anges de la gloire sont

composés & drapés d'une manière ridicule, les mains de la Vierge sont trop fortes.

Dans l'église de S. André on voit au maître-autel un autre tableau du Baroche, représentant la vocation de S. Pierre & de S. André : S. Pierre descend de la barque, & S. André vêtu de jaune est à genoux, le bonnet à la main devant Jésus-Christ qui paroît lui dire : Je vous fait pêcheur d'hommes. La figure du Christ est courte & la tête sans caractère ; le S. André est bien pensé, & il a assez d'expression. La tête de S. André est une belle tête de vieillard, le S. Pierre paroît sauter assez lourdement de la barque, le racourci n'en est pas beau.

Dans la cathédrale on voit à la cinquième chapelle à droite une Annonciation du Baroche, c'est une répétition de celui de Lorette, qui est préférable à celui-ci ; les têtes de la Vierge & de l'ange étant plus belles.

A la seconde chapelle à gauche, un tableau du Guide : S. Thomas & S. Jérôme méditent sur leurs écrits : Jésus-Christ & la Vierge paroissent dans la gloire ; ce tableau est d'une couleur un peu grise : les deux saints sont beaux & drapés d'une manière large, la tête de la Vierge est d'un assez beau caractère ; le bras & la main en sont trop maigres, & l'enfant Jésus est très-médiocre ; ce tableau a beaucoup noirci. Au haut de ce grand tableau il y en a un petit, représentant un buste du Père Eternel, mieux conservé, & dont la tête est fort belle.

Dans l'église de *San Francesco*, à la chapelle du fond des bas-côtés à droite, un tableau du Baroche représentant *Sta. Michellina* de Pesaro, religieuse Franciscaine ; elle est représentée à genoux dans un moment de ravissement, où Dieu lui parle au travers d'une nuée : la tête de cette sainte réunit les grâces & la beauté ; elle est peinte avec des tons fins & très-vrais, mais les plis de son habillement sont trop tourmentés, & s'accordent mal avec le nud ; ils ont des tons qui se confondent aussi trop.

On peut remarquer pour l'architecture l'église de S. Jean *del Genga*, celles des Capucins, de S. Charles, de la Miséricorde, de la Madelaine, de l'Hôpital.

Parmi les édifices profanes on remarque le palais Aptico, où habitoient les ducs de Pesaro ; & plusieurs autres palais de la noblesse, où il y a de la grandeur & du goût.

Le pavé est tout en briques, & donne un air agréable aux rues de Pesaro ; aussi l'a-t-on appelé le jardin de l'Italie.

Un ancien aqueduc des Romains, dont il est parlé même dans Tite-Live, conduit sur la place & en plusieurs autres endroits de la ville une grande abondance d'eau. Il y a encore un aqueduc qui conduit des eaux de la montagne de Saint-Bartolo au jardin de Miralfiore, & dans une partie de la ville.

Il n'y a pas de monumens antiques à Pesaro ; parce que cette ville fut ruinée par les Goths ; mais on trouve beaucoup d'inscriptions & de mosaïques dans les fouilles qui parviennent jusqu'aux anciens édifices.

Le pont de Pesaro est bâti de la pierre blanche qu'on fait venir de l'Istrie par la mer Adriatique ; elle se polit comme le marbre, & elle en a l'éclat. On en fait des colonnes dont le fût est d'une seule pièce.

On a beaucoup cultivé les lettres à Pesaro. On voit dans le palais public un cabinet d'histoire naturelle, donné par le célèbre auditeur Passeri, & il y a un ouvrage important, intitulé : *Lucernæ fictiles Musæi Passerii* 1739 *Pisauri*, 2 vol. in-folio, publié par l'académie de Pesaro. Il y a aussi un ouvrage de Passeri, imprimé à Bologne, sur les fossiles des environs de Pesaro. Les personnes les plus connues qui y soient actuellement sont M. le chevalier Olivieri, qui a écrit sur l'antiquité, & qui a un cabinet précieux dont il se propose de faire présent à la ville.

Il y a des tableaux à voir dans les deux maisons Olivieri. On cite un architecte célèbre, nommé *Lazarini*, connu par des ouvrages de son art, & M. le marquis Mosca qui a fait un livre sur le flux & le reflux de la mer; mais cet ouvrage n'est point bon. On publie à Pesaro une gazette qui est fort répandue.

M. Olivieri travaille à un ouvrage intitulé : *Biblioteca Pesarese*, où l'on trouvera des détails sur les hommes distingués que cette ville a produits.

Les officiers municipaux sont le gonfalonier & les trois Priori, qui habitent dans le palais public.

On fabrique dans cette ville beaucoup de toiles; mais le principal commerce est celui de la soie, dont la filature y est considérable.

Autrefois les vaisseaux de Pesaro alloient dans toute la Méditerranée; actuellement ils ne vont que dans la mer Adriatique. On continue cependant les travaux du port, mais comme c'est aux dépens de la ville, on ne peut pas aller bien-vîte.

Au sortir de Pesaro on commence à s'éloigner de la mer, & l'on suit jusqu'à Rimini une belle route, garnie des mûriers blancs.

De Pesaro à Catolica il y a trois lieues & demie. Ce village a été appelé *Catolica* à cause de la retraite qu'y firent les évêques orthodoxes du temps du concile de Rimini, sous l'empereur Constantin. On laisse à droite sur le bord de la mer Fiorenzuola, Capo di Mezzo, le Gabicce, Torre della Catolica. Une lieue au-delà de la Catolica on passe la Conca.

Arcione est une lieue au-delà de la Conca. D'Arcione à S. Lorenzino il y a aussi une lieue, & on passe l'Amarano en sortant de S. Lorenzino. De-là à Rimini il y a une lieue & demie.

De Pesaro jusqu'à Rimini on ne trouve plus de vestiges de la voie Flaminia, si ce n'est quelques pierres qui sont d'un bleu tirant sur le noir, parsemées de points blancs, & qu'on regarde comme

une sorte de lave. Mémoires de M. Guétard, p. 397.

RIMINI ou *Rimino* est une ville de quatorze mille ames, ancienne & célèbre, où se terminoient les deux voies *Emilia* & *Flaminia*, elle est encore remarquable par un arc de triomphe & un pont des Romains. Cette ville est éloignée de la mer d'une demi lieue, & y communique par un canal qui est souvent à sec. Rimini étoit déjà colonie romaine deux cent soixante-huit ans avant Jésus-Christ. Elle forma dans la suite une république; les Malatesti, si célèbres en Italie dans le treizième & le quatorzième siècles, s'en rendirent maîtres en 1295.

Le palais des Malatesti étoit à l'endroit où l'on a bâti le collegio delle Celibate. Ils habitèrent aussi au palais Zangari.

Cette ville est située dans une plaine agréable, terminée au N. E. par la mer, & au midi par des collines qui vont, en s'élevant peu-à-peu, se réunir à quatre à cinq lieues de-là avec la grande chaîne de l'Apennin. Celle-ci côtoie la vaste plaine de l'Italie depuis la Catolica, où elle tient à la mer cinq lieues au S. E. de Rimini jusques dans l'Etat de Venise.

En entrant à Rimini par le chemin de Pesaro on passe sous l'arc de triomphe d'Auguste, le plus ancien qui existe, le mieux conservé, & le plus grand pour l'ouverture. Il fut élevé à l'honneur de ce prince dans le temps où l'on rétablissoit par ses ordres les deux grandes routes; il a soixante pieds de haut, l'ouverture a trente-un pieds sur vingt-sept & demi de largeur; (celui de la porte S. Denys n'en a que vingt-quatre) il est en marbre, décoré de deux colonnes corinthiennes de trente-deux pieds. Sur l'ouverture il y a un fronton, ce qui ne se voit point ailleurs; on apperçoit un reste d'inscription du côté de la campagne. On peut voir la description de ce monument, donnée par Temanza à Venise en 1740. Cet arc de triomphe, de même que le pont qu'Au-

guste y fit faire, & dont nous parlerons ci-après, sont de la pierre blanche des Apennins, qui est semblable à celle d'Istrie, & à laquelle on donne le nom de marbre dans le pays. Le style de ce monument n'est pas le même partout : il y a du bon & du singulier. La masse générale, à en juger par l'étendue de l'inscription, devoit être grande & majestueuse ; la porte est extrêmement large ; il n'y a point de larmier à la corniche ; un soubassement règne sous la porte & les colonnes ; elles n'ont point de plinthe à leurs bases, ainsi que les anciens édifices grecs. Il y a aux encoignures de l'arc, contre les chapitaux des colonnes au-dessus de l'archivolte, des médaillons qui renferment des têtes de Jupiter, Mars, Neptune. C'étoit apparemment les divinités tutélaires de cette colonie, désignées par des têtes de taureaux qui formoient un emblême consacré à Auguste.

La partie de ce monument, qui est du côté du levant, est la mieux conservée ; c'est celle où est l'inscription. Du côté de la ville on voit les répétitions des médaillons & de la tête de taureau, mais sans inscription. La grande rue qui conduit de cette porte au pont traverse deux places, l'une est de forme ovale, & porte le nom de S. Antoine, à l'occasion d'un miracle dont on conserve la mémoire dans une chapelle voisine. Sur cette place est le palais Garampi, où M. Boscovich a fait les observations pour la mesure du degré de la terre en Italie. Sa latitude est de 44°. 3'. 43'', & sa longitude 5'. 6''. à l'orient de Rome. L'horloge de la place montre les signes du zodiaque & les phases de la lune.

L'autre place appelée *de' Signori Consoli* est rectangle ; on y voit une fontaine où il y a plusieurs jets-d'eau, une statue de Paul V, bienfaiteur de Rimini ; le palais de la ville, celui du gouverneur, le théâtre, les magasins, & une grande poissonnerie, la plus belle de l'Italie.

Cette ville eſt bien bâtie ; les rues ſont alignées ; il y a beaucoup d'égliſes & de palais en marbre d'Iſtrie ; on remarque celui de Gambalunga, où il y a une bibliothéque publique déjà nombreuſe, & que l'on augmente tous les jours.

S. FRANCESCO, égliſe des Cordeliers conventuels, que Sigiſmond Malateſta fit bâtir en 1450. Ce fut un des premiers édifices d'Italie, où l'on vit l'architecture gothique commencer à faire place à celle des Romains ; l'architecte fut J. B. Alberti. Le portail eſt décoré de trois arcades & de colonnes d'ordre ionique engagées ; elles ſont très-ornées, mais lourdes & de mauvais goût. Six tombeaux ſont placés dans ſix arcs, trois de chaque côté, ſur le ſoubaſſement général de l'égliſe ; ils ſont ornés de ſculpture & de colonnes corinthiennes ; cette diſpoſition eſt ſingulière, mais très-ſépulcrale, & fait fort bien : tout cet édifice eſt de marbre. On trouve au-dedans de l'égliſe des bas-reliefs de Lucca della Robbia, & de Lorenzo Giberti, & le mauſolée de la famille des Malateſti.

L'oratoire de S. Jérôme a été peint par Motelli & Colonna ; on voit au maître-autel un S. Jérôme du Guerchin, repréſenté à l'inſtant où étant occupé à écrire il entend un ange qui ſonne de la trompette. Il y a de l'enthouſiaſme dans la compoſition, mais la figure du ſaint eſt roide & ſans nobleſſe ; il a l'air d'un forgeron ; l'ange eſt mieux ; le tout eſt un peu rouge de couleur. Cependant il y a des artiſtes qui regardent ce tableau comme un des meilleurs de ce maître.

Dans le petit oratoire de S. Jaques on remarque un tableau de Simon Cantarini de Peſaro.

On doit voir auſſi les égliſes des Servites, des Auguſtins, du Séminaire, qui étoit ci-devant l'égliſe des Jéſuites.

Il y a beaucoup de peintures eſtimées dont le catalogue a été donné par Coſta, habile peintre de Rimini.

Neuf arcades de briques servant à soutenir une partie des dépendances du couvent des Capucins sont les restes d'un amphithéâtre fait par *Publius Sempronius* consul. Ce couvent fut bâti en 1607 dans l'endroit où étoit l'ancien lazaret du port de l'Ausa, comme on le voit dans les registres de la ville.

Sur la place des consuls en face du palais il y a une statue de bronze assise sur un piédestal, représentant le pape Paul V, Borghèse; il tient les clefs de l'église d'une main, & l'autre est dans une attitude de déclamation. Cette figure est d'un travail sec & mesquin.

La cathédrale est une grande église à trois nefs, bâtie dans le dernier siècle.

Auprès de la cathédrale est la vieille citadelle, bâtie en 1446 sous Sigismond Malatesta par Robert Vallurio, connu par son ouvrage *de Re Militari*, dans lequel il attribue à Malatesta l'invention des bombes & des canons. On a regardé Vallurio de Rimini comme un des restaurateurs de l'architecture militaire.

Le fameux pont S. Julien traverse le torrent de la *Marecchia*, (*Ariminus*) qui forme le port, & il tient au mur de la ville du côté de Bologne. Il fut commencé par Auguste, & fini par Tibère, comme on le voit par les deux inscriptions antiques placées sur les côtés du pont. Ce pont a deux cent vingt pieds de long. Il est d'une espèce de marbre, & composé de cinq arches, presque d'égale grandeur, qui ont dix-sept pieds de rayon, & à-peu-près autant de hauteur; celle du milieu est un peu plus grande. L'arche qui est du côté du fauxbourg paroît moderne, parce qu'elle a été réparée dans le dernier siècle. On travailla aussi en 1739 à celle qui est du côté de la ville, sous la direction de Temanza. Ce pont est gravé dans Palladio, & c'est un des plus beaux & des mieux conservés de tous ceux qui restent des anciens. Le style

en est grand ; les bandeaux des arcs sont fiers : il y a sur les clefs des couronnes & des vases sculptés : la corniche est belle & bien mâle ; il y a des niches dont les détails sont grands & très-remarquables ; leur architrave est à rebours. Les deux grandes inscriptions sont bien placées & d'une bonne manière.

En comparant ce bel ouvrage avec les préceptes de Vitruve, auteur & architecte de ce temps-là, & qu'Auguste employoit à de semblables ouvrages, on est tenté de croire qu'il donna lui-même les dessins du pont de Rimini. On en peut voir la description dans l'ouvrage de Temanza, publié à Venise en 1740.

Les atterrissemens de la Marecchia, les cailloux & le sable qu'elle porte sans cesse à la mer, ont couvert une partie des piles ; il y a plusieurs pieds en hauteur de moins qu'en 1570, temps où Palladio en faisoit la description.

Après avoir passé ce pont, l'on va au fauxbourg de S. Julien, & l'on voit dans l'église du même nom, occupée par les Bénédictins, au maître-autel, un tableau de Paul Véronèse, représentant le martyre de ce saint : la composition en est un peu confuse, & il péche en général par l'effet, la lumière y étant trop interceptée ; la gloire n'est pas assez aërienne, & les draperies des figures y font des courbures trop tranchantes ; mais il contient des beautés de détail.

Depuis le pont jusqu'à la mer, il y a environ un mille : cette partie de la Marecchia forme le port de Rimini. La marée y est sensible jusqu'au pont, & M. Serafino Calindri, habile ingénieur, physicien de Rimini, m'a dit avoir observé des différences de trente-deux pouces dans la hauteur de l'eau. Ce port a toujours été fréquenté, surtout à cause de la pêche qui est très-abondante ; car cette ville fournit du poisson à Bologne, à la Romagne,

& même à une partie de la Toscane. Le fauxbourg de la Marina, & les magasins qui bordent le canal, annoncent de l'activité dans le commerce. Il ne se fait néanmoins qu'avec des barques peu considérables, parce que les atterrissemens du canal ont rendu le port impraticable, surtout depuis une trentaine d'années. Le canal étoit bordé par un beau parapet de marbre d'Istrie, qui alloit presque jusqu'à la mer ; les crues extraordinaires, arrivées depuis 1760, en ont renversé une grande partie, & l'embouchure du port est restée obstruée par des bancs de galets, ou *ghiaia*. M. Boscovich a donné un ouvrage à ce sujet en 1765 ; on a consulté aussi le père Jacquier, le père le Seur, le père Lecchi, le chanoine Fantoni, le père Gaudio des Ecoles-Pies, qui après avoir examiné l'état des lieux, ont indiqué les moyens de se garantir pour l'avenir de ces atterrissemens. Le recueil de ces mémoires a été imprimé à Rome en 1769 ; les observations exactes & suivies, faites pendant trois ans, par M. Calindri, ont servi de base à ce travail : il n'y a peut-être aucun port qui ait été examiné par tant de personnes habiles. La ville de Rimini n'a rien négligé à cet égard ; mais l'esprit de parti & l'ignorance de la multitude ont empêché qu'on ne profitât de ce travail ; c'est ce que n'a pas su le célèbre géographe Busching, dont les réflexions à ce sujet sont injustes, & prouvent qu'il a été mal instruit pour son article *Rimini*.

Cette ville compte plusieurs citoyens connus dans les lettres : le plus distingué aujourd'hui est M. le cardinal Garampi, qui étoit nonce à Vienne en 1783, & qui s'est rendu recommandable par son savoir.

M. le comte François Garampi, frère du cardinal, est un mathématicien habile : il contribua beaucoup aux opérations de la mesure de la terre en 1752 ; comme on le voit dans le grand ouvrage de M. Boscovich sur cette matière ; ils observè-

rent ensemble le passage de mercure sur le soleil en 1753. M. Boscovich le cite encore avec éloge dans son beau poëme sur les éclipses.

M. Giovanni Bianchi, médecin célèbre, a écrit sur l'histoire naturelle & sur divers sujets d'antiquités & de littérature : il avoit un cabinet qui contenoit beaucoup d'antiquités ; & surtout d'inscriptions dignes de curiosité, & même des pièces remarquables en histoire naturelle, un beau gland de mer, qu'on a cru être un lepas ; une étoile de mer nommée la feuille, &c. C'est lui qui est l'auteur du livre intitulé : *Jani Planci Ariminensis de Conchis minùs notis*, dans lequel il examine aussi la cause du flux & du reflux, & celle de l'éloignement de la mer, qui semble s'être retirée des côtes depuis Venise jusqu'à Tarente ; mais il y fait différentes objections contre la théorie du flux & du reflux de la mer, auxquelles un mathématicien pourroit facilement répondre.

M. Serafino Calindri, que j'ai déjà cité, a fait beaucoup d'observations sur le mouvement des eaux, principalement à l'embouchure des fleuves, & d'autres ouvrages dont il seroit à souhaiter qu'il fît part au public. Il a annoncé en 1784 une topographie du pays de Bologne, dans laquelle il fera connoître les antiquités & l'histoire naturelle, même de la partie montagneuse des environs.

M. l'abbé Jean Battarra est un naturaliste distingué à Rimini.

M. le comte François Bonsi a donné des ouvrages sur l'art vétérinaire, dont on fait beaucoup de cas.

Le père Giorgi, Augustin, autrefois professeur de la sapience à Rome, est célèbre par ses connoissances dans la théologie & les langues étrangères.

M. l'abbé Christophe Amaduzzi, professeur de grec à la sapience, est connu dans plusieurs genres d'érudition.

M. Jérôme Ferri, professeur de rhétorique à

Ferrare, eſt connu pour les belles-lettres latines; M. Paſſeri l'étoit comme antiquaire.

Le père Aurelio Bertolla, Olivetin, ci-devant profeſſeur de géographie à Naples, & pour qui l'empereur vient de créer une chaire d'hiſtoire à Pavie, eſt connu par des poëſies italiennes très-eſtimées.

M. le chevalier Nicolas Pacci eſt auſſi un poëte diſtingué à Rimini.

M. le chevalier Michel Roſa, ci-devant profeſſeur de médecine à Pavie, eſt actuellement directeur des études à Modène.

M. Borghèſi, un des plus habiles antiquaires d'Italie, demeure à Savignano près de Rimini, où il a une belle collection de médailles.

M. le docteur Paſquale Amati a donné divers ouvrages d'érudition; il eſt auteur de la bibliographie univerſelle d'Europe.

Le pied dont on ſe ſert à Rimini, contient deux cent quarante-trois lignes & un tiers du pied de Paris; ainſi il diffère peu du bras de Florence, qui eſt de deux cent quarante-quatre lignes.

Dix pieds font la canne qui ſert à la meſure des terres; la canne quarrée s'appelle tavola; il en faut cent pour faire la tornatura, qui eſt l'arpent de Rimini.

La livre de Rimini eſt plus peſante que celle de Rome d'un octave un denier & quinze grains, en ſuppoſant la livre de Rome diviſée en 12 onces, l'once en 8 octaves, l'octave en trois deniers, & le denier en vingt-quatre grains.

Le Sacco, meſure du blé, pèſe quatre cent livres de Rimini; il ſe diviſe en quatre caſelle, douze bernarde & trois cent quatre-vingt-quatre ſcodelle.

La Soma, meſure du vin, ſe diviſe en ſoixante-quatre bocali, & le bocale pèſe trois livres & demie, poids de Rimini.

Les filles de Rimini portent les cheveux treſſés,

avec des fleurs qu'elles mettent ſur l'oreille, ce qui fait une coëffure galante & pittoreſque. On y voit beaucoup de femmes qui portent l'écharpe dont nous avons parlé à l'occaſion de Bologne.

De Rimini on peut aller à Veniſe par Ravenne & Commacchio, on compte cent & vingt-deux milles, ou quinze poſtes; la diſtance en ligne droite eſt de trente-ſix lieues.

CHAPITRE XXIV.

De la république de S. Marin.

SAN MARINO eſt une ville ſituée dans la Romagne, quatre lieues au ſud-eſt de Rimini; c'eſt le ſiége d'une république d'environ cinq mille habitans, dont le territoire n'a que deux lieues de diamètre, & ſe réduit preſque à une montagne où la ville eſt bâtie : cette montagne a environ trois cent cinquante toiſes de haut; elle eſt d'un grès tendre ou pierre de ſable.

Le premier fondateur de cette ville fut S. Marin qui étoit un maçon de Dalmatie, mort en 257. Il travailla pendant trente ans aux réparations de Rimini, après quoi il ſe retira ſur le ſommet de cette montagne pour y vivre en hermite; les auſtérités qu'il y pratiquoit, la ſainteté de ſa vie, les miracles qu'on lui attribua, le rendirent ſi célèbre, qu'une princeſſe du pays lui donna la montagne en toute propriété, & qu'une foule de peuple vint y habiter ſous ſa conduite; on prétend que le ſaint y forma une eſpèce de république (1),

(1) Cependant il n'eſt point parlé de république dans la vie de S. Marin, écrite par Pierre de Natalibus, & rapportée dans les vies des Saints, du P. Giry, Paris 1703. Sa fête eſt le 4 Septembre, c'eſt-à-dire, le même jour que Ste. Roſalie, qui eſt célèbre à Palerme.

qui conserva le nom de *S. Marino* : si cela est il n'y en a jamais eu dont l'origine ait été aussi respectable. Celle de Rome avoit commencé par un asile de brigands ; celle-ci fut formée par la piété & la religion. Il n'y en a pas non plus qui ait duré plus long-temps ; car elle compte déjà plus de quinze cent ans, tandis que tous les Etats de l'Europe ont éprouvé dans cet intervalle une multitude de révolutions. On trouve S. Marin comprise, avec les autres villes de la Romagne, dans la donation que Pepin le Bref fit au pape Etienne III, l'an 755 ; mais il paroît que cela ne changea rien à l'état de cette république. On ne voit rien de remarquable dans l'histoire de S. Marin, si ce n'est une guerre dans laquelle cette république secourut le pape Pie II contre Malatesta de Rimini, & deux acquisitions qu'elle fit l'an 1100 & l'an 1170 de deux châteaux voisins. Voltaire, en parlant de l'esprit de conquête, dit qu'il gagna jusqu'à la petite république de S. Marin, qui attaqua & conquit un moulin, qu'elle rendit ensuite ; personne n'a entendu parler de ce fait à S. Marin, & même on ne voit pas où pouvoit être ce prétendu moulin. Le pape Pie II donna quatre autres châteaux à la république de S. Marin, en reconnoissance du secours qu'il en avoit reçu. Ce fut là l'époque la plus florissante de ce petit Etat, sa domination s'étendoit alors jusqu'à la moitié de la montagne voisine, mais actuellement elle est réduite à ses anciennes limites. Il n'y a dans tout l'Etat que trois châteaux, trois couvens & cinq églises.

La ville est située sur une montagne escarpée, & où l'on est souvent dans la neige, lors même qu'il fait chaud dans les environs. On dit qu'il n'y a aucune fontaine dans l'Etat de S. Marin ; on reçoit dans des citernes la pluie & la neige qui tombent sur la montagne. Le vin qui croît sur ce rocher est excellent. Les caves y sont d'une fraîcheur admirable ;

mirable; on y pratique ordinairement des ouvertures qui répondent à l'intérieur du creux de la montagne, & d'où il sort un air qui est si frais, qu'à peine peut-on le supporter en été.

Il n'y a qu'un chemin pour y arriver, & il est défendu sous les plus grandes peines de chercher à entrer dans la ville par un autre côté : quoiqu'il n'y ait jamais de guerre, les sujets de la république sont tous aguerris, & on les exerce de très-bonne heure, pour qu'ils soient prêts à prendre les armes au premier signal. Cependant le cardinal Alberoni, légat à Ravenne, voulut profiter des dissentions de quelques habitans en 1739, pour soumettre cette république au pape : il vint à S. Marin avec sept à huit cent sbirres; il changea la forme du gouvernement; mais lorsqu'il fallut prêter serment de fidélité au S. Siége, tous, à l'exception des factieux, jurèrent d'être fidèles à la république. Clément XII voyant cette résistance, désapprouva son légat, & remit les choses dans l'état où elles étoient. Cet événement est consacré par une inscription mise au bas du buste de ce pape, érigé en 1740, & placé devant la maison-de-ville.

Le pouvoir souverain réside dans un conseil général, appelé *Arengo*, où chaque maison a un représentant; mais comme ce conseil général seroit trop nombreux pour les délibérations ordinaires, il y a un conseil appelé le conseil des soixante, quoiqu'il soit réduit actuellement à quarante personnes, qui exerce l'autorité de la république dans les affaires ordinaires. On n'assemble l'Arengo que dans les cas extraordinaires : alors si quelqu'un manquoit à s'y rendre, il seroit condamné à une amende.

Le petit conseil est tiré moitié des familles nobles, & moitié des familles plébéiennes; au contraire des trois autres républiques d'Italie, qui sont purement aristocratiques : tout s'y règle par le scru-

tin, & le conseil nomme les officiers de la république.

Aucun jugement ne passe, à moins qu'il n'y ait les deux tiers des voix; il n'y a jamais dans ce conseil deux personnes de la même famille; on n'y est point admis avant vingt-cinq ans, & l'on n'y entre que par élection.

Le conseil des soixante choisit tous les six mois deux officiers, appelés *Capitani*, qui sont à-peu-près comme étoient les consuls de Rome; on ne les continue jamais deux fois de suite, mais ils peuvent être élus de nouveau quelque temps après qu'ils sont sortis de charge, & il y en a qui l'ont été six ou sept fois.

Le troisième officier de la république est le commissaire, qui juge les causes civiles & criminelles, conjointement avec les capitaines; il est toujours étranger: on a soin de prendre, pour remplir cette place, un homme d'une intégrité connue, & qui soit docteur en droit; on le fait venir de Rimini, ou de quelqu'autre ville voisine. Addisson dit que ce commissaire est en place pendant trois ans; mais son élection se fait tous les six mois, & il peut être continué pendant trois ans.

La quatrième personne de l'état est le médecin, qui doit être aussi un étranger, & qui est entretenu aux frais de la république; il est obligé d'avoir un cheval pour faire ses visites; il doit avoir au moins trente-cinq ans, & être docteur en médecine. On le choisit tous les trois ans, de peur que la république n'eût à souffrir trop long-temps par l'erreur d'un mauvais choix.

Le maître des écoles est encore une personne distinguée dans la répnblique, & Addisson assure qu'en général on lui avoit paru assez instruit dans ce pays-là.

Les lois de S. Marin forment un volume latin in-folio, imprimé à Rimini, qui a pour titre: *Sta-*

tuta illustrissimæ Reipublicæ Sancti Marini. Dans le chapitre des ministres de la république, il est dit que quand elle sera obligée d'envoyer quelqu'un en pays étranger, on lui passera vingt-quatre sols par jour aux dépens de l'état.

Ce peuple passe pour être vertueux, très-attaché à la justice : il est plus heureux, dit Addisson, dans les rochers & les neiges de S. Marin, que les autres peuples dans les vallées fertiles & délicieuses de l'Italie ; rien ne prouve mieux les avantages de la liberté, l'aversion naturelle des hommes pour le gouvernement arbitraire, que de voir cette montagne couverte d'habitans & la campagne de Rome dépeuplée. *Remarks on several parts of Italy in the years*, 1701, 1702, 1703, *by the late Right honourable Joseph Addisson esq. London*, 1745.

CHAPITRE XXV.

Description de Ravenne.

La route de Rimini à Ravenne est une des plus belles qu'on puisse faire. En sortant de Rimini on passe la Marecchia, & une demi-lieue plus loin on trouve deux chemins, qui font un angle d'environ trente-cinq degrés : celui de la gauche est le chemin de Bologne, par Césena, Forli, Faenza & Imola ; celui de la droite, qui suit les côtes de la mer, est le chemin de Venise par Cervia, Ravenna, Comacchio ; il y a dix-huit lieues de Rimini à Comacchio, & vingt lieues de Comacchio à Venise. Je vais parler d'abord de Ravenne, après quoi je reprendrai la route de Bologne dans le chapitre suivant.

De Rimini à Bordonchio, il y a deux lieues &

demie, & l'on paſſe près de Torre della Petriera, une demi-lieue avant Bordonchio.

Une demi-lieue après Bordonchio, on trouve la Torre di Bellaria.

A une demi-lieue de cette tour, on paſſe le Fiumeſino & le Piſatello, ſur deux ponts qui ne ſont pas loin du confluent ou de la réunion de ces rivières, qu'on appelle les deux bouches; toutes deux perdent leur nom dans le petit eſpace de trois cent toiſes qu'il y a depuis cette réunion juſqu'à la mer.

Le Piſatello eſt celui qu'on croit être le Rubicon (1), petite rivière, célèbre par la défenſe que le ſénat avoit faite l'an 50 avant Jéſus-Chriſt aux généraux de ſes troupes d'approcher Rome de plus près, & de paſſer cette rivière.

. . . . *Ut ventum eſt parvi Rubiconis ad undas*
Ingens viſa duci patriæ trepidantis imago.
Lucain, L. I. v. 186.

Céſar s'arrêta un moment ſur les bords de cette rivière, qui ſervoit de bornes à ſa province; la traverſer, c'étoit lever l'étendard de la guerre civile; dans ce moment le ſort de l'univers fut mis en balance avec l'ambition de Céſar: celle-ci l'emporta, Céſar paſſa, dit Plutarque, ſemblable à un homme qui s'enveloppe la tête & les yeux pour ne pas voir l'abyme où il va ſe précipiter.

A une lieue & demie du Piſatello, on trouve Céſenatico, gros bourg ſur le bord de la mer, où il y a un petit port pour les barques, & un canal creuſé juſqu'à la mer.

De Céſenatico à Cervia, il y a deux lieues. Cervia fournit du ſel à preſque tout l'Etat eccléſiaſti-

(1) M. d'Anville dit que c'eſt le *Fiumicino*; il faut lire *Fiumeſino*: ces deux petites rivières ſont aſſez voiſines, pour qu'on puiſſe choiſir l'une ou l'autre.

que, & les habitans des environs vivent de ce commerce des ſels & de l'argent qu'il y répand.

Après avoir paſſé Cervia, l'on cotoie une forêt de pins, d'un demi-mille de longueur, & l'on paſſe le Savio ſur un pont de bois ; de Cervia à l'Oſteria del Savio, deux lieues ; de cette auberge à Claſſe, deux lieues, & de Claſſe à Ravenna, une lieue. On trouve à Claſſe l'égliſe des Camaldules, appelée *S. Apollinaire de Claſſe di fuora* : elle fut bâtie par l'empereur Juſtinien ; c'eſt le ſeul reſte d'une ville qui étoit encore importante du temps de Charlemagne, mais qui n'eſt pour ainſi dire aujourd'hui qu'un faubourg de Ravenne ; on y remarque les veſtiges d'un ancien port que la mer a abondonné. Mais on ne voit point à Claſſe, non plus qu'à Ravenne, les anneaux qui ſervoient à attacher les vaiſſeaux, quoiqu'on l'ait écrit pluſieurs fois.

L'égliſe eſt ſoutenue par vingt-quatre belles colonnes antiques de marbre gris veiné, & autres marbres ; elles furent apportées de Conſtantinople ; les chapiteaux ne ſont d'aucun ordre & reſſemblent à des feuilles de chardons ; autour de l'égliſe, on voit dix grands tombeaux de marbre, avec des ſculptures gothiques.

RAVENNE eſt une ville ancienne & célèbre, qui contient quatorze mille ames ; mais comme elle eſt grande, elle paroît déſerte. Cette ville eſt à ſoixante-trois lieues au nord de Rome, vingt-ſept lieues au midi de Veniſe, & à deux lieues & demie de la mer. C'eſt à Ravenne que réſide le cardinal légat de la Romagne, une des grandes provinces de l'Etat eccléſiaſtique.

Strabon nous dit que Ravenne fut fondée par les Theſſaliens, anciens peuples de Grèce, qui envoyèrent, comme beaucoup d'autres, des colonies ſur les côtes de la mer Adriatique, ainſi que ſur celles de la mer de Toſcane. Les Sabins l'occupè-

rent ensuite, comme le dit Pline en parlant de la huitième région de l'Italie. Les Gaulois Boïens, qui s'étoient anciennement établis sur le Pô, six cent ans avant Jésus Christ, du côté de Parme & de Modène, pénétrèrent ensuite jusqu'à la mer, & se rendirent maîtres de Ravenne; mais ils furent défaits deux cent vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Paul Emile gagna sur eux une bataille où il y eut quarante mille Gaulois de tués : ce fut le salut de la république, car ils marchoient droit à Rome, & ils avoient fait vœu de ne quitter leurs baudriers que lorsqu'ils seroient sur le capitole.

Ravenne étoit à l'embouchure d'un vaste port, où l'empereur Auguste avoit placé les flottes de la mer Adriatique. Les villes de Cesarea & de Classis, qui en étoient tout proches, contribuoient aussi à la sureté du port & à la richesse de cette côte; mais les atterrissemens qui ont comblé ce port, ont couvert les bâtimens superbes qui y étoient, dont on trouve souvent encore, sous terre, des vestiges considérables. Tibère, Trajan, Théodoric s'occupèrent à fortifier & à embellir Ravenne. Odoacre, roi des Hérules, sorti de la Hongrie & de la Prusse, ayant conquis presque toute l'Italie l'an 476, fit d'abord sa résidence à Ravenne; mais il fut pris & tué par Théodoric, roi des Ostrogots. Ce prince, qui aimoit les arts & qui les connoissoit, se plut à embellir Ravenne; il fit rebâtir, avec une magnificence royale, les aqueducs construits autrefois par Trajan, & le tombeau de Théodoric est encore un des ornemens de Ravenne. C'est dans cette ville que mourut, l'an 448, S. Germain d'Auxerre, l'un des plus fameux évêques de France.

Sous le règne de Witigès, Bélisaire, général des troupes de Justinien, qui depuis l'an 535 avoit conquis presque toute l'Italie, fit le siége de Ravenne, & y entra sans y commettre aucun désordre en 539. Le gouverneur, nommé Longin,

que l'empereur Justin II envoya pour commander en Italie, & succéder à Narsès en 568, choisit Ravenne plutôt que Rome pour le lieu de sa résidence; il la fit fortifier, pour mieux s'opposer aux efforts des Lombards; il prit le nom d'*Exarque*, & donna naissance à l'exarchat de Ravenne, appelé aussi Décapole, qui comprenoit Ravenne, Classe, Césarée, Cervia, Césène, Imola, Frolimpopoli, Froli, Faenza, Bologne. La Pentapole, qui étoit une province voisine, comprenoit Pesaro, Rimini, Fano, Ancône & Uniena. L'exarchat de Ravenne finit l'an 773, à l'arrivée de Charlemagne; il donna cette ville au S. Siége. On prétend même que Luitprand, roi des Lombards, en 728, & Pepin, l'an 755, en avoient déjà fait la donation au pape.

Lorsque sous les successeurs de Charlemagne, l'empire se subdivisa en une foule de républiques ou de principautés particulières, Ravenne jouit de sa liberté. Elle fut soumise ensuite aux Bolognois. Les Traversara, & ensuite les Polenta s'en rendirent maîtres. Les Vénitiens s'en emparèrent en 1440, mais la bataille d'Agnadel, que Louis XII gagna le 14 Mai 1509, à sept lieues de Milan, procura au pape la restitution de Ravenne, qui est demeurée au S. Siége.

Cette ville est remarquable par la bataille de Ravenne, donnée le jour de Pâques 11 Avril 1512, où Gaston de Foix, duc de Némours, défit les troupes des Espagnols, des Anglois & des Suisses, à l'âge de vingt-trois ans, mais où il fut tué. Bayard fut inconsolable, & regretta de n'avoir pas péri en vengeant son ami sur les Espagnols, qu'il avoit vu passer sans savoir que Gaston venoit de périr par leurs mains.

C'est dans la forêt de Ravenne que Sixte-Quint empoisonna les voleurs qui l'infestoient.

Voyez le livre intitulé *Hieronimi Rubei*, *Hist.*

Ravennatum, Libri X. Venetiis, 1589, *in-folio. Tomaso Tomai; Girolamo Fabbri; Memorie sacre di Ravenna, Ravenna ricercata; Pasolini, lustri Ravennati; Testo dal Corno, Ravenna dominante.*

Ravenne qui dominoit autrefois sur le plus beau port de la mer Adriatique, est actuellement à deux lieues & demie de la mer; mais on ne peut avoir aucun doute sur la position de l'ancienne ville, que les monumens encore subsistans nous indiquent assez; on reconnoît la situation du phare destiné à éclairer la route des vaisseaux, & même de la belle porte de marbre, ou *porta aurea*, qu'on dit avoir été bâtie par Tibère, ou par Claude, mais qui a été détruite; on voit aussi les restes de l'ancien palais de Théodoric (1).

Le canal qui va jusqu'à la mer pourroit être fort utile, s'il y avoit de l'industrie dans cette ville.

Ravenne est très-remarquable par la quantité de marbres antiques qu'on y voit, surtout du noir & du blanc, foible reste de son ancienne magnificence.

La cathédrale de Ravenne a été rebâtie presqu'en entier depuis 1736 jusqu'en 1774, par M. Farsetti, archevêque de Ravenne; l'on y voit quatre rangs de belles colonnes de marbre grec; des colonnes de granit rouge dans le porche; une ancienne chaise d'ivoire; un calendrier pascal, sur lequel le cardinal Norris a donné une grande dissertation.

Un tableau du Guide, représentant les Israëlites qui ramassent la manne: ce tableau est bien composé; la figure de Moyse est belle, bien drapée, & la tête est aussi pleine d'expression; il y a en général dans ce tableau beaucoup de bonnes têtes, & les caractères en sont bien variés: il n'est point gris comme beaucoup de tableaux du

(1) Voyez l'ouvrage intitulé: *De gli antichi edifizi profani di Ravenna, libri due di Antonio Zirardini, in Faenza*, 1762, in-12. & *Ravenna ricercata de Fabbri.*

Guide, la couleur en eſt même vigoureuſe; c'eſt dommage que les ombres aient un peu pouſſé au noir.

Au bout de la croiſée à gauche eſt la chapelle Aldobrandini, que l'on a conſervée, & qui fut peinte par le Guide: on y voit Jéſus-Chriſt dans la gloire; il y a de très-jolis enfans, mais la compoſition n'eſt pas auſſi-bien que dans le tableau précédent.

Dans la ſacriſtie, il y a un tableau du Guide, qui repréſente Samuël dormant; on y remarque auſſi deux belles colonnes de marbre de Paros. Le baptiſtère eſt élevé ſur des murs antiques.

L'archevêché de Ravenne eſt un des ſiéges les plus diſtingués de l'Italie, par l'autorité & le rang qu'ont eus autrefois ſes archevêques. On voit qu'en 666, l'archevêque Maur refuſoit de reconnoître le pape Vitalien pour ſon ſupérieur, & il traitoit avec lui comme s'il eût été ſon égal: il obtint même de l'empereur un diplôme qui exemptoit pour toujours les archevêques de Ravenne de la dépendance de tout ſupérieur eccléſiaſtique, & même de celle du patriarche de l'ancienne Rome; mais en 679, l'archevêque de Ravenne fut obligé de renoncer en plein concile à l'indépendance de ſon ſiége, & en 682, cette ſoumiſſion fut réitérée. Cependant en 774, l'archevêque de Ravenne agiſſoit en ſouverain dans tout l'exarchat, même dans Bologne, juſqu'à ce que Charlemagne eût fait ceſſer ces diviſions inteſtines.

On remarque près de l'égliſe une tour ronde de briques, inclinée, qu'on appelle *Torre della Communità;* plus loin il y a une tour quarrée encore plus inclinée.

La place de Ravenne, qui eſt un quarré long, eſt décorée de deux ſtatues: l'une repréſente Clément XII aſſis; cette figure eſt en marbre, & ſculptée par Pietro Bacci; elle eſt aſſez bien compoſée, & les maſſes de ſes draperies ſont bonnes; il y a des vérités dans la tête, qui eſt un portrait fidellement rendu, mais les mains ne ſont pas bien.

Vis-à-vis est une figure de bronze, représentant Alexandre VII; elle ne vaut rien du tout.

SAN VITALE, église de Bénédictins, bâtie vers le sixième siècle: elle offre encore des restes précieux de l'ancienne Ravenne: le plan est des plus singuliers; c'est une espèce d'octogone soutenu par de belles colonnes de marbre grec, qui furent apportées sans doute à Ravenne sous les Exarques, qui étoient des souverains venus la plupart de Constantinople, alors le centre des richesses & des arts. Ces colonnes ont leur base dans un souterrain qui est souvent inondé; leurs chapiteaux ne sont d'aucun ordre, mais de formes extravagantes. L'église est environnée de sept grandes niches, autour desquelles passent les bas-côtés, dont les colonnes soutiennent une tribune tournante.

Le baldaquin du grand autel étoit autrefois soutenu par des colonnes fort singulières, qui sont encore dans la muraille voisine; elles semblent être factices, quoique d'une pierre naturelle, on les diroit composées de pierres précieuses; c'est une espèce de marbre ou de breche remplie de morceaux de porphyre, d'albâtre, de serpentine & de plusieurs espèces de marbres: on le nomme *Plasme* à Ravenne.

Parmi les marbres, les porphyres, les mosaïques, les bas-reliefs dont cette église est ornée, on doit remarquer deux bas-reliefs en marbre, qui ont donné lieu en 1766 à une dissertation du Père Belgrado; elle a pour titre: *il Trono di Nettuno*. Ces deux marbres ont chacun quatre pieds de long, sur deux pieds quatre pouces de hauteur, & ils paroissent d'un siècle plus reculé que le bâtiment de S. Vital; l'élégance de l'architecture & l'expression des figures annoncent un temps voisin des premiers empereurs, c'est-à-dire, du siècle des arts & du goût. On y voit un trône avec trois génies, dont l'un porte le trident de Neptune, les deux

autres une grande coquille de buccin : un de ces génies eſt à droite du trône, les deux autres ſont à la gauche ; le trône eſt un grand fauteuil quarré ſans marche-pied. Au-deſſous du trône eſt un monſtre marin, qui paroît en avoir la garde, & le trône eſt couvert d'un voile. Ce voile préſente une idée de reſpect, de myſtère & d'élévation ; & on le retrouve dans pluſieurs anciens monumens. Le Père Montfaucon a fait graver un lit qui paroît ainſi couvert d'un voile : (Suppl. de l'Ant. expliquée, Tom. II.) nous voyons cet uſage très bien exprimé dans Homère. (Illiad. IX. v. 440.) Jupiter avoit indiqué l'aſſemblée de tous les Dieux ; ceux du ſecond ordre étoient déjà au lieu de l'aſſemblée, Neptune avoit dévancé Jupiter ; & dès qu'il le voit arriver, il va prendre ſon char, dételle les chevaux, ſe charge du couſſin de Jupiter, le place ſur un autel, & le couvre d'un voile fin & précieux. On voit au-deſſus de l'entablement pluſieurs tridens, des dauphins entrelacés, & des coquilles qui forment les attributs de Neptune.

Dans la ſacriſtie, un grand tableau du Baroche (1), repréſentant le martyre de S. Vital ; la compoſition en eſt fort embrouillée, & il eſt d'ailleurs ſans effet ; mais il y a beaucoup d'expreſſion dans le juge, & la tête d'une nourrice qui eſt ſur le devant eſt d'une très-grande beauté.

Dans une cour du couvent on voit une chapelle de S. Nazaire & S. Celſe, revêtue de marbre gris de lin, qui fut bâtie par l'impératrice Galla Placidia, fille de Théodoſe le Grand, pour ſervir de ſépulture à ſa famille : on y voit en effet trois grands tombeaux en marbre, celui de cette impératrice, ceux des empereurs Honorius ſon frère, & Valentinien III, ſon fils ; on croit auſſi que ſon mari Conſtance, aſſocié à l'empire, y fut enterré ; elle

(1) Ce peintre célèbre mourut à Urbin en 1612.

mourut à Ravenne vers l'an 449. Cette princesse étoit pleine d'esprit, de courage & de piété; elle essuya beaucoup de contradictions & d'adversités, à l'invasion d'Alaric en 409, & à la minorité de son fils. Le tombeau de l'impératrice, plus grand que les autres, renfermoit le corps de cette princesse, assis dans un fauteuil, & revêtu des ornemens impériaux, mais il n'en reste rien depuis qu'on y a mis le feu, en y voulant introduire une lampe pour en examiner l'intérieur. La voûte est une mauvaise mosaïque, & les tombeaux ne sont point beaux.

L'apothicairerie de la maison est une chose curieuse: on y voit un trémoussoir ou machine d'équitation, composée par un des religieux, pour donner de l'exercice aux malades; avec une collection de machines de physique, & d'instrumens de toute espèce, à l'usage des chirurgiens & des malades, entr'autres les machines de M. Petit; des pièces d'anatomie en cire, il y en a une qui représente un corps en putréfaction, dont on trouvera l'histoire dans M. Grosley. (Voyage de deux Suédois, Tom I, page 325.) La description de tous les instrumens devoit s'imprimer à Faenza, & former un vol. in-folio, avec beaucoup de figures, pour expliquer la construction, le jeu & l'usage de chaque instrument.

Les religieux de ce couvent dépendent du mont Cassin, & doivent être nobles comme eux.

Dans l'église de S. André, il y a de belles colonnes de marbre blanc & rouge, qui sont dignes d'attention.

S. ROMOALDO, église de Camaldules: dans la seconde chapelle à droite, il y a un tableau de Cignani, représentant S. Nicolas avec deux enfans à ses pieds; la tête du saint est belle, & les enfans sont vigoureusement coloriés; mais ce tableau est d'ailleurs très-gâté, & a poussé au noir, ce qui fait qu'on n'en peut pas bien juger.

A la troisième chapelle, une Annonciation qu'on dit être du Guide, peinte assez vigoureusement, mais dont la composition n'est pas heureuse, non plus que les caractères de têtes.

Dans le refectoire des Camaldules, Jésus-Christ au tombeau, par Vasari, tableau dessiné d'une manière grande, & où il y a de beaux caractères de tête. Le Christ est un peu roide, & le tout pêche en général par l'effet.

La bibliothéque est assez jolie, de même que l'entrée à double rampe, qui sans être de bon goût est singulière.

SANTA MARIA DI PORTO, est une église décorée d'une grande façade. Dans la quatrième chapelle à gauche est un tableau du vieux Palme, très-vigoureux de couleur, où il y a des têtes fort belles & bien peintes, mais dont les ombres sont un peu dures; il représente le martyre de S. Marc, qu'on traîne avec les cordes.

Dans la croisée à droite, le martyre de S. Laurent, par Cigoli.

LA ROTONDA, ou l'église de Ste. Marie de la Rotonde, qui est hors de la ville tout près des murs, est le monument le plus remarquable des environs de Ravenne; il fut érigé à la mémoire de Théodoric, par la célèbre Amalasonte sa fille, & nièce de Clovis (1).

Le monument dont nous parlons a deux étages, mais l'inférieur est à moitié comblé & rempli d'eau; les Bénédictins ont fait faire un escalier pour arriver à l'étage supérieur; celui-ci est couvert par un immense bloc de pierre d'Istrie, qui a environ trente-quatre pieds de diamètre, taillé en coupole, terminé par une corniche & des moulures, qui font un exhaussement de neuf pieds dix pouces. M. le comte de Caylus, qui en parle dans un mé-

(1) C'est elle qui fut ensuite étranglée en 534, dans une isle du lac de Bolsène, voyez le Tome III.

moire ſur quelques paſſages d'Hérodote, trouve que ce bloc de pierre, qu'on tranſporta de l'Iſtrie, & qu'on plaça à quarante pieds de hauteur, devoit peſer au moins neuf cent quarante mille livres; cet ouvrage des Goths eſt le dernier exemple des grands efforts de méchanique employés par les anciens dans tous les gens de tranſport & de poſe. Au-deſſus de cette coupole étoit placé le ſarcophage de porphyre qui contenoit les cendres de Théodoric; il ſe voit actuellement au couvent de S. Apollinaire (1), qui eſt dans la ville de Ravenne. Il a huit pieds de long ſur quatre de hauteur, & il a dû ſervir autrefois dans une ſalle de bains, comme d'autres tombeaux de porphyre qui ſont à Rome. Léandro Alberti dit que les François l'abattirent en 1512, à coups de canons, pour avoir le bronze dont cette urne étoit garnie; mais d'autres diſent que ce fut une bombe qui tomba deſſus; ce procédé digne des barbares, & que les Italiens nous reprochent à ce ſujet, pourroit bien n'être qu'une ſuite involontaire des malheurs de la guerre. Les ſtatues qui étoient ſur le pourtour de ce couronnement ont été enlevées par les Vénitiens, & ſont aujourd'hui dans l'égliſe de S. Marc.

Il y avoit encore à Ravenne deux ſtatues de Théodoric, dont l'une étoit une ſtatue équeſtre en bronze, que Charlemagne fit tranſporter à Aix-la-Chapelle. Théodoric n'eut rien de barbare que le nom; il mérita l'eſtime & l'attachement des étrangers & de ſes ſujets; il ſe rendoit médiateur pour les uns, & ne négligeoit rien de ce qui étoit utile aux autres; il ne ſavoit pas écrire, mais il avoit pour chancelier le célèbre Caſſiodore; il embellit Ravenne, Vérone, Pavie; enfin il donna des exemples de cette politeſſe de mœurs, & de cette douceur qu'il avoit acquiſe à Conſtantinople: nous avons

(1) L'égliſe eſt en forme de baſilique; c'étoit-là qu'étoit l'ancien palais des rois Goths, bâti par Théodoric.

parlé de ses constructions au commencement de ce chapitre.

On revient de cette Rotonde par une très-belle promenade faite sur les boulevards, qui est plantée d'arbres, & qui fait le tour de Ravenne.

Les maisons ou palais les plus remarquables de Ravenne sont ceux des Rasponi & des Spreti.

Ravenne se glorifie d'avoir le tombeau du Dante, ainsi que Rome d'avoir les cendres du Tasse; Venise, celles de l'Arétin; Arqua, celles de Pétrarque; Ferrara, celles de l'Arioste; Certaldo, celles de Boccace. Le célèbre Dante Alighieri étoit né à Florence en 1265, & ce grand poëte mourut en 1321 à Ravenne, comme nous l'avons dit dans le Tom. II. Son tombeau est dans une petite rue, tout près du cloître des Franciscains, le cardinal Gonzaga, légat en 1784, l'a décoré d'un monument.

Cette ville a aussi produit quelques gens de lettres; l'académie des *Informi* y a eu de la réputation. Voyez la Lettre de l'abbé Ginanni, *Sulla letterattura Ravennate*, imprimée en 1746. Un des hommes les plus distingués qu'on y ait vus, a été le comte François Ginanni, qui est mort le 8 Mars 1766, à l'âge de quarante neuf ans. Il a donné un ouvrage en 1759 sur la maladie des grains, plusieurs dissertations dans le recueil du Père Calogera, & quinze planches d'histoire naturelle, qui contiennent une partie de son cabinet, avec des explications; il a publié le traité des plantes marines & des testacées du comte Joseph Ginanni son oncle, &c. Il forma, en 1752, une nouvelle académie, dont l'objet étoit de cultiver & d'éclaircir l'histoire de Ravenne, & tout ce qui y avoit rapport, même l'histoire naturelle du pays. On a imprimé à Cesena, en 1765, le premier volume des dissertations de cette académie, & l'on y trouve entre autres un mémoire du comte Ginanni sur le *Scirpus* de Ravenne, espèce de plante aquatique. M.

Prospero Ginanni, chanoine de Ravenne, son frère, héritier de ses manuscrits, est lui-même homme de lettres.

On citoit encore à Ravenne le Père Isidore Bianchi, Camaldule.

On peut aller en poste de Ravenne à Vénise, en passant à Magnavacca, à Goro, à la Cavanella & à Chioza, où l'on s'embarque pour Venise.

Mais nous ne suivrons pas cette route, qui n'a rien de remarquable au-delà de Ravenne; nous allons reprendre la route de Bologne, où nous l'avons laissée en sortant de Rimini, pour aller à Cesena, Forli, Faenza, Imola & Bologne.

CHAPITRE XXVI.

Route de Rimini à Bologne.

Nous avons dit qu'à une demi-lieue de Rimini, l'on trouvoit deux chemins, dont l'un étoit le chemin de Bologne, & c'est celui dont il nous reste à parler. De Rimini à Santa Giustina il y a deux lieues. On passe le Luso à une demi-lieue plus loin. Savignano est un bourg à une demi-lieue de cette rivière; au sortir de Savignano on passe le Fiumesino; & une demi-lieue plus loin, la Rigosa.

A une lieue & demie de la Rigosa, on traverse le Pisatello, qui passe pour être le fleuve célèbre du Rubicon, dont nous avons parlé ci-dessus, & à une lieue du Pisatello, on arrive à Cesena; de Rimini à Cesena, il y a près de sept lieues.

Cesena est une petite ville agréable, bâtie au pied d'une montagne; elle passe pour avoir été fondée par les Gaulois Sénonois, qui vinrent assiéger Rome, trois cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ: mais Léandro Alberti convient que l'on

l'on ignore son origine. Il en est parlé dans Strabon, Liv. V, dans Pline au chapitre de la huitième région, & dans la guerre des Goths de Procope, Liv. II & III. Cette ville se soumit aux Bolonois l'an 1256. Elle eut ensuite des seigneurs particuliers, tels que Maghinardo da Sasenana en 1293, les Ordelaffi & les Malatesti; le dernier fut Malasteta Novello, qui la laissa au S. Siége, à qui elle demeura toujours fidelle. Alexandre VI la donna à son fils, César de Borgia, après lequel elle revint à l'Eglise.

Les vins de Cesena étoient estimés dès le temps des Romains. (Pline, Liv. XLIV, Ch. 6.) Le territoire passe encore pour être fertile; les habitans y sont d'une gaieté qui annonce la pureté du climat: Cesena est la patrie du pape régnant, Pie VI. Il y a établi une université qui fait tort à celle de Bologne. M. le comte Mazini a publié en 1759, un poëme didactique sur le soufre avec des notes savantes.

De Cesena à Forlimpopoli, il y a trois lieues; de Folimpopoli à Forli, une lieue & demie.

FORLI, *Forum Livii*, *Foro Julium*, ou *Forlivium*, est une ville de douze mille ames, située à quarante-quatre degrés quatorze minutes de latitude, & vingt-neuf degrés trente-cinq minutes de longitude, à onze lieues de Rimini & quatorze de Bologne, & à cinq lieues de la mer Adriatique. Elle est sur l'ancienne voie Emilienne, & entre deux rivières: l'une est le Ronco, autrefois *Viti* ou *Viri*, qui suivant Tite-Live, séparoit les Gaulois Boïens & Sénonois, & qui étoit navigable encore dans le dernier siècle. L'autre est le Montone, autrefois *Bidente* ou *Bedese*; ce deux rivières vont se réunir près de Ravenne.

Forli est située dans une vallée agréable, à une lieue des collines qui en sont les plus proches. On croit qu'elle fut fondée par Caius Livius Salinator,

cent quatre-vingt-huit avant Jésus-Christ, ou par Marcus Livius Salinator, qui défit Asdrubal sur les bords du Métaurum dans la *Gallia Togata*, l'an 207 avant Jésus-Christ, comme nous l'avons dit plus haut. C'étoit assez l'usage des proconsuls & des préteurs, de construire un *forum* pour servir de monument de leur victoire, pour établir un commerce propre à la subsistance de leur armée, & pour juger les causes qui s'élevoient dans leur gouvernement. Les inscriptions antiques qu'on y a déterrées, prouvent qu'il y avoit une basilique, une légion, & des familles distinguées qui y étoient établies, enfin que c'étoit une colonie romaine : à la vérité, il n'en est pas parlé dans Strabon, mais il y a d'autres villes que cet auteur a passées sous silence; cependant cette omission a donné lieu de penser qu'on ne devoit pas remonter plus haut que le temps de Livie, femme d'Auguste : ce sentiment a été réfuté par Morgagni, dans ses Lettres Emiliennes. Quoiqu'il en soit, il est parlé de cette ville dans Pline, dans Valére-Maxime, & dans l'Itinéraire d'Antonin.

Forli fit partie de l'empire romain jusqu'au temps où il fut transféré à Constantinople. Elle commença pour lors à recouvrer sa liberté comme beaucoup d'autres villes, les empereurs n'exigeant que quelques tributs annuels & quelques levées de soldats en temps de guerre.

Elle fut prise par les Goths sous Alaric; elle fut soumise d'abord aux exarques de Ravenne, ensuite aux Lombards, & fut comprise dans la donation de la province Emilienne, qu'on dit avoir été faite au pape par Charlemagne.

En 889, après la mort de Charles-le-Gros roi de France, les habitans craignant moins le pape, reprirent leur liberté, & étendirent même leur domination sur les environs; ils furent favorisés par l'empereur Fréderic II, dont ils avoient pris le parti en

1243. Leur ville fut assiégée par les Vénitiens, & en 1275 par les Polonois, auxquels ils résistèrent courageusement. Le pape Martin IV eut beaucoup de peine à la soumettte malgré le secours des François, & il la fit démanteler.

Pendant le séjour des papes à Avignon, Forli fut en proie aux guerres intestines; & depuis l'an 1313 elle fut soumise aux Orgogliosi, Ordelaffi, Calboli qui formoient les principales familles de la ville; les Ordelaffi furent chassés en 1359 par le pape Innocent VI; ils y rentrèrent en 1376 par le moyen du parti des Gibelins. Ce fut en 1372 que l'on y fit la forteresse de Ravaldino, une des premières qu'il y ait eu dans l'état du pape; mais elle tombe en ruine actuellement.

Sixte IV donna l'investiture de Forli à Jérôme Riario, fils de sa sœur; il avoit épousé Catherine Sforza, fille naturelle de Galeas duc de Milan, qui donna à sa fille la principauté d'Imola. Riario fut tué en 1468 dans une conspiration de la maison Orsi, & son fils lui succéda sous la tutelle de Catherine Sforza, dont la vie a été imprimée dans un Journal qui se publioit à Forli.

En 1500 César de Borgia, qu'on appela *le Valentino*, soutenu par le roi de France, s'empara de tous les biens des Riario. Il mena la princesse prisonnière à Rome; elle se retira ensuite en Toscane, où elle mourut en 1509. Le Valentino resta maître de toute la province Emilienne pendant la vie d'Alexandre VI. Alors obligé de se retirer dans le château S. Ange, il perdit le duché de la Romagne. Forli choisit pour prince un Ordelaffi, mais Jules II la fit rentrer sous la puissance du S. Siége. Il y eut cependant encore des guerres intestines entre les factions des *Moratini* & des *Numai*.

En 1540, par les soins du gouverneur Guidiccione, des citoyens zélés établirent un tribunal de quatre-vingt-dix pacifiques, avec des troupes suffi-

ſantes pour repouſſer toutes les factions, & appaiſer toutes les querelles. Cet établiſſement ſage, joint à celui d'une académie, rétablit la tranquillité dans cette malheureuſe ville. Il y a un ouvrage intitulé : *Ordini, leggi, conceſſioni, e privileggi del magiſtrato de' novanta pacifici. Ceſena*, 1719. L'hiſtoire de Forli a été publiée par Bonoli en 1661, & par Marcheſi en 1678, & la deſcription de Forli avec le plan de la ville & la carte des environs ont été donnés par le père Coronelli en 1698. Les *Lettres Emiliennes* de Morgagni, écrites en latin, ſont auſſi un ouvrage intéreſſant pour l'hiſtoire de cette ville. L'enceinte de Forli eſt d'une lieue, elle a quatre portes qui regardent à l'orient, Forlimpopoli & Céſena ; à l'occident, Faenza ; au midi, Meldola & la Toſcane ; au nord, Ravenne. Il y a dans cette ville des rues belles & larges, & ſurtout une place, qui eſt une des plus grandes de l'Italie ; il y a auſſi de belles égliſes.

La cathédrale eſt remarquable ſurtout par une magnifique chapelle de la *Vergine del Fuoco*, dans laquelle on conſerve une image miraculeuſe qui, quoique ſur du papier, paſſe pour avoir demeuré intacte au milieu des flammes, le 4 Février 1426. La chapelle eſt ornée des plus beaux marbres, l'autel de pierres dures, & la coupole peinte par Cignani ; le tabernacle de l'autel du S. Sacrement eſt un bel ouvrage de Michel-Ange. Il y a un ouvrage de Bezzi ſur la tranſlation ſolemnelle de cette image en 1636.

S. MERCURIALE, abbaye des Bénédictins, eſt ainſi nommée du nom d'un ſaint évêque de Forli, dont les reliques s'y conſervent. Le couvent ſubſiſte depuis le neuvième ſiècle. Le bâtiment eſt beau. Le clocher eſt de l'an 1180. On tint un concile provincial dans cette égliſe en 1286. Dans les archives on conſerve de vieux titres qui remontent juſqu'au neuvième ſiècle ; ils ont échappé à l'incendie de 1173,

dans lequel on mit le feu à la plupart des églises. On a imprimé la chronologie des abbés de S. Mercuriale, qui va jusqu'en 1714, & où l'on trouve une partie de l'histoire de Forli.

Dans l'église des *Servites* il y a une belle chapelle de S. Pélegrino, & vis-à-vis de cette église, un beau bâtiment de la *mission*.

Dans l'église du *collége* on montre une petite Vierge, appelée *di Germania*, & qui fut donnée par Dorothée, duchesse de Brunswick.

A S. *Antonio del Cagenacci* il y a des tableaux remarquables, entr'autres un S. Sébastien de l'Albane.

Aux *Filippini*, une Annonciation du Guerchin; un S. François de Sales de Carle Maratte; un S. Joseph du Cignani.

Au grand autel des *Dominicains*, un S. Jacques de Pierre de Cortone, un S. Joseph de l'Albane.

Chez les religieuses de S. *Dominique*, une Ste. Rose du Cignani.

A l'oratoire de S. *Joseph*, le tableau du saint est de Cagnacci.

A S. *Jerôme*, une Conception du Guide.

Aux *Capucins*, un S. Jean-Baptiste du Guerchin.

Aux *Carmes* on remarque un S. André fait par le Bondi dans le temps qu'il étoit devenu fou.

A la *Madonna de' Fiori* hors de la ville, un beau crucifix du Guerchin.

L'hôpital est bien bâti; & l'on y remarque un bel escalier.

Le palais public est sur la grande place; on y voit les armes des Ordelaffi. Il y a dans la tour une horloge qui marque l'heure sur sept cadrans, dont un est à trois cent pieds de distance. Cette horloge est d'Antoine Praga de Monaco, qui est actuellement à Rome.

L'arc du pont des Moratini paroît fort ancien, & tient même des constructions romaines; il n'y a pas d'autres restes d'antiquités à Forli.

Les palais particuliers qui méritent quelqu'attention sont ceux de Piazza, Torelli, Tartagni, Merlini, Moratini, Albicini.

Dans le cabinet du comte Mérenda on voit un Christ à la colona par Paul Véronèse, une Charité Romaine & un S. Jérôme du Guerchin, Judas Maccabée par le Titien, & d'autres tableaux des plus grands maîtres, avec une collection de camées & de pierres gravées.

Dans la maison Piazza, un Christ de Rubens, un S. Jean du Guide, &c.

Chez M. Paési del Locatelli, des dessins du Guerchin; un petit tableau de Solimène, &c.

Chez le comte d'Aste, un Cignani.

Chez le comte Albizini, un Carle Maratte.

Chez le marquis Albicini, une Aurore de Cignani, & un appartement meublé superbement. Les sculptures, les broderies, les étoffes y sont d'une richesse qu'on ne trouve point dans les petites villes.

Chez le docteur Giorgini, des médailles des hommes illustres & des antiques.

Chez M. François Baratta, des médailles & des antiques.

Les familles les plus distinguées de Forli sont celles des Pauluzzi, Brandolini, Numaï, Alliotti, Téodoli; car les familles Orgogliosi, Ordelaffi, Zampeschi sont éteintes, & les Riari sont établis à Naples.

On compte parmi les hommes célèbres de Forli Cornélius Gallus & Sextus Rufus, du moins suivant Morgagni.

Louis Priranno cordelier, un des six théologiens choisis par le concile de Florence.

Guido Bonati, astronome & astrologue célèbre de son temps, dont les traités d'astronomie composés en 1284 ont été imprimés en 1491.

Raimiero Arsendi jurisconsulte, qui fut maître de Bartole, & plusieurs autres jurisconsultes très-connus.

Le célèbre Jean-Baptiste Morgagni, qui étoit professeur de médecine à Padoue, étoit né à Forli le 25 Février 1682. Il mourut le 5 Décembre 1771. Sa vie a été publiée à Naples en 1764 de son vivant par M. Mosca, avec une mauvaise dissertation contre l'attraction; & son éloge se trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences pour 1771.

Il y a eu plusieurs autres médecins distingués de Forli; on en compte jusqu'à vingt-cinq qui ont été professeurs dans les universités de Bologne & de Pise.

Pour l'histoire, on cite Flavio Biondo qui est un des plus célèbres historiens de l'Italie, & de nos jours les PP. Riceputi & Mambelli, jésuites.

Pour la poésie, Ardellini qui fut couronné par Louis XII, & que l'on a cité comme un des restaurateurs des études en France.

Pour les arts, Organi qui vivoit en 1300, un des meilleurs disciples de Giotto.

Melo Occio, le premier qui excella dans l'art de peindre des plafonds, comme on le voit dans une inscription du palais Quirinal, il mourut en 1492, Livio Agresti, dont il y a des peintures à l'Escurial.

Cignani étoit né à Bologne, mais il étoit établi à Forli, où il a peint la belle coupole de la Madonna del Fuoco; Bondi son élève fit des ouvrages que l'on confond avec ceux du maître. Cignani en 1694 établit une académie de peinture à Forli, & le sénat donna pour cet effet un appartement dans le palais public.

Marcolini, imprimeur, graveur & dessinateur, est loué par Vasari.

Les vies des hommes célèbres de Forli ont été écrites par Marchesi.

Forli a eu des guerriers célèbres parmi les Ordelaffi, Brandolini, Zampeschi, Romanelli; ce fut César Ercolani qui fit prisonnier François premier à la bataille de Pavie.

On y compte plusieurs saints, douze cardinaux, & le pape Pascal II, qui étoit né au château de Bieda, dépendant alors de la république de Forli.

Dès l'an 1370 Giac. Alegretti forma une académie des belles lettres; mais lorsqu'il quitta Forli pour aller à Rimini, l'établissement languit. En 1574 cette société fut rétablie sous le nom d'académie des *Filargiri*, & elle subsiste encore. Marchesi a donné l'histoire de cette académie.

L'académie des Icneutici se rassemble aussi de temps en temps dans la maison Piazza, pour lire des poésies & même des mémoires de science & de littérature.

M. Jean Toderini, ci-devant jésuite, professeur à Vérone, & qui s'est ensuite retiré à Forli, a donné en 1771 un ouvrage sur les conducteurs électriques propres à garantir du tonnerre; il travaille sur la littérature des Turcs.

M. l'abbé Pellegrino Gaudenzi, excellent poëte, a donné en 1781 un poëme intitulé *la Nascita di Cristo*, dans le goût de la messiade de Klopstock; il est en trois chants, & a fait honneur à l'auteur.

Le territoire de Forli est abondant en bled, en vin & en huile, chanvres, lins, soie & bestiaux. Ces productions font tout le commerce des habitans. Il y a aussi des mines de soufre, & deux fabriques de cuirs & de peaux. La culture de la coriandre, du pastel & du saffran y faisoit un objet considérable. Elle cessa lors de l'interdit de Venise. La perte du commerce a fait diminuer le nombre des habitans qui montoit autrefois à trente mille.

Il y a des fontaines salées à *Monte Maggiore*, & l'on pourroit y faire du sel. A la Pieve dell' Aquedotto on montre une colonne de marbre avec une inscription à l'honneur de l'empereur Constance.

A Salto il y a un cabinet de médailles & d'antiques chez M. Raineri.

Le père Toderini, Jésuite, m'avoit fourni sur

cette ville un mémoire plus détaillé, & j'ai eu du regret d'être forcé de l'abréger.

De Forli à Faenza il y a trois lieues.

FAENZA, en latin *Faventia*, eſt une ville ancienne, grande & bien bâtie, ſituée dans la Romagne ſur le Lamone, à trois lieues de Forli & à onze lieues de Bologne. Léandro Alberti dit qu'on ignore ſon origine. Tite-Live en parle L. LXXXVIII. La mère de l'empereur Commode y étoit née. Silius Italicus parle auſſi de cette ville quand il dit : *Arva coronatum nutrire Faventia pinum*. Cette ville fut ruinée plusieurs fois. Elle fut ſoumiſe long-temps aux Manfredi, à qui le pape Alexandre VI l'ôta en 1500. Le lin qu'on y cultive étoit très-eſtimé du temps des Romains. Pline, L. XIX, Chap. I. Mais dans ces derniers temps la ville de Faenza eſt devenue célèbre par le travail de la terre émaillée, qu'on appelle *maiolica* en italien, & que nous appelons la *fayance*. Un Italien qui étoit venu accompagner en France un duc de Nevers, ayant apperçu à Nevers une terre argilleuſe, ou du moins mêlée de glaiſe & de ſable, telle qu'on l'employoit à Faenza, occaſionna le premier établiſſement de fayance qu'il y ait eu dans le royaume.

La place de Faenza eſt décorée de portiques & de galeries, qui ſont très-commodes.

Cette ville eſt la patrie du célèbre Toricelli.

M. l'abbé Carreras, profeſſeur de mathématiques, y fait des horloges ſingulières.

De Faenza à Caſtello Bolognèſe il y a deux lieues; de Caſtello Bolognèſe à Imola une lieue & demie.

IMOLA, en latin *Forum Cornelii*, eſt une petite ville de la Romagne, ſituée à ſept lieues de Bologne, ſur les bords du Santerno, dans une plaine riante, qui eſt le commencement de la plaine immenſe de Lombardie, dont nous avons parlé dans le tome I. Léandro Alberti croit que cette ville fut fondée par les Romains, & qu'elle prit ſon nom de quelqu'un

des Cornelius que le sénat y avoit envoyé. Biondo dit que Clefi, devenu roi après la mort d'Alboin roi des Lombards, bâtit Imola dans l'endroit où avoit été *Forum Cornelii*, ville ruinée par Antiochus, capitaine des troupes de Narsès : il lui donna le nom d'Imola à l'occasion des masures qui étoient sur une petite colline près du fleuve, & il y établit des quartiers pour tenir en respect les habitans de Faenza, de Forli & de Ravenne. Après l'expulsion des Lombards elle tomba sous la puissance des Bolonois ; Imola eut cependant aussi quelques seigneurs particuliers : tels que Pierre Pagnano en 1272, Alidosto en 1292, Manfredi en 1446, Sforze en 1472. Voyez Léandro Alberti & Biondo, Hist. L. XXI. Enfin César de Borgia s'en empara, & elle passa sous la domination de l'église du temps de Jules II.

Le chevalier Morelli, architecte, que le pape protége beaucoup, a bâti dans cette ville plusieurs églises, un hôpital & un théâtre, qui sont d'une bonne architecture.

Cette ville a produit plusieurs hommes illustres, entr'autres, Jean d'Imola, célèbre professeur de jurisprudence à Bologne ; & Tartagno son fils, qu'on appeloit le monarque de la loi.

L'académie d'Imola, qui fut établie en 1656, sous le nom des *Industriosi*, a produit des hommes célèbres, surtout ZAPPI, né en 1667, & mort à Rome en 1719 (1).

Voici deux sonnets que l'on cite en Italie, qui sont l'un & l'autre de Zappi ; le premier est sur le triomphe de Judith.

Al fin col teschio d'atro sangue intriso
Tornò la gran Giuditta ; e ognun dicea
Viva l'Eroe. Nulla di Donna avea,
Fuorchè 'l tessuto inganno, e'l vago viso.

(1) Voyez *Rime dell' Avvocato Giovan-Battista Felice Zappi, e di Faustina Marratti sua consorte*, *in*-12. 1723 & 1731 ; & *Quadrio*, *della storia e della Ragione d' Ogni Poesia*, *in Milano* 1741. Tome I, page 73, & Tome II, page 344.

Corfer le verginelle al lieto avvifo;
Chi 'l piè, ch' il manto di basciar godea.
La deftra no, ch' ognun di lei temea
Per la memoria di quel moftro ucciſo.

Cento Profeti alla gran Donna intorno
Andrà, dicean, chiara di te memoria
Finchè 'l fol porti, e ovunque porti il giorno.

Forte ella fu nell' immortal vittoria;
Ma fu più forte allor che fe' ritorno:
Stavafi tutta umile in tanta gloria.

Le fecond fonnet de Zappi eft encore plus célèbre, mais dans un genre tout différent; ce font les grâces badines & naïves, l'expreffion tendre, délicate & ingénieufe, qui en font le mérite.

CENTO VEZZOZI pargoletti Amori
Stavano un dì, fcherzando in rifo, e in gioco,
Un di lor cominciò: fi voli un poco,
Dove? un rifpofe; ed egli: in volto a Clori.

Diffe; e volron tutti al mio bel foco;
Qual nuvol d'Api al piu gentil de' fiori.
Chi'l crin, chi'l labbro tumidetto in fuori,
E chi quefto fi prefe, e chi quel loco.

Bel vedere il mio ben d'Amori pieno!
Dui con le faci eran negli occhi, e duí
Sedean con l'arco in ful ciglio fereno.

Era tra quefti un Amorino, à cui
Mancò la gota, e'l labbro, e cadde in feno
Diffe à gli altri: chi fta meglio di nui?

C'eft à Imola qu'habite le comte Camille Zampieri, connu par fes poëfies italiennes & latines.

D'Imola à Caftel S. Pietro il y a deux lieues; de Caftel S. Pietro à la Pofta, une lieue; de la Pofta à Maggio, une lieue; de Maggio à S. Lazaro, deux lieues; de S. Lazaro à Bologne, une lieue.

CHAPITRE XXVII.

Description de Ferrare.

LA route de Bologne à Ferrare ſe peut faire, 1°. par un canal de navigation, 2°. par la route de la poſte, 3°. par celle de Cento : voici la route de la poſte, qui eſt auſſi la grande route.

De Bologne à Corticella, une lieue ; de Corticella à Bondanello, une lieue ; de Bondanello à Funo, une demi-lieue ; de Funo à Caſtello San Giorgio, une lieue ; de Caſtello S. Giorgio à S. Pietro in Caſale, une lieue & demie ; de S. Pietro in Caſale à S. Vincenzo, une lieue : de S. Vincenzo à Poggio, une lieue ; de Poggio à Ferrara, trois lieues : en tout, il y a de Bologne à Ferrara dix lieues, on compte trente-deux milles ou cinq poſtes.

Lorſqu'on va par Cento, on fait de Bologne à S. Giorgio, une poſte & demie.

A Cento, une poſte.

A S. Carlo, une poſte.

A Ferrara, une poſte & demie.

On paie huit paules par couple de chevaux, & trois par bidet. On doit ſurtout prendre la route de Cento, quand on eſt curieux de peintures ; il n'y a que quatre milles de plus ; ou en tout trente-ſix milles, mais le chemin eſt ſouvent impraticable par les inondations. On paſſe le Reno à la Piève, qui eſt un gros bourg à un mille de Cento.

CENTO eſt une ville d'environ quatre mille habitans, ſituée à ſix lieues de Ferrare, où naquit en 1590, le célèbre peintre Jean-François Barbieri, ſurnommé *Guercino*, parce qu'il étoit borgne. Le Guerchin aimoit ſa patrie, & y habitoit volontiers ; en 1616, il y établit une académie, où les jeunes

peintres venoient de tout pays pour se former : il reçut trois cardinaux qui passoient à *Cento*, & les fit servir à table par douze de ses élèves les mieux faits & les plus élégans : ce genre de magnificence prouve bien la réputation que ce grand peintre avoit acquise dès l'âge de vingt-six ans. Il ne voulut point quitter son pays pour être premier peintre du roi de France, ni du roi d'Angleterre : il mourut à Bologne en 1666, comblé de gloire, & avec une fortune considérable ; il n'y a aucun peintre qui ait plus travaillé que le Guerchin, & avec plus de facilité : on compte de lui plus de cent & six tableaux d'autels, & cent cinquante tableaux d'histoire, sans y comprendre les coupoles, les plafonds, les morceaux peints sur les murs des églises, & les petits tableaux de chevalet : il en est plusieurs à *Cento* dans différentes églises, & ils forment encore toute la réputation de cet endroit. Je vais les parcourir, en suivant l'ordre naturel des quartiers de cette petite ville.

Le collége étoit occupé par les Jésuites : l'abbé Piombini légua tout son bien, qui montoit à quinze ou seize cent livres de rente, & l'on faisoit bâtir, en 1766, une église d'environ soixante pieds de longueur, fort bien décorée, qui devoit coûter plus de cinquante mille francs. C'est actuellement un séminaire. On conserve dans la maison un S. Jérôme & une Vierge, qui allaite l'enfant Jésus, par le Guerchin ; il défendit à ses héritiers de les vendre, ou de les laisser copier à personne, sous quelque prétexte que ce fût : le S. Jérôme a un ange derrière lui, sur lequel il répand une ombre qui est distribuée avec beaucoup d'intelligence, mais le tableau est très-noir. On conserve dans le même séminaire un vieillard du Guerchin, & quelques tableaux de Gennari son cousin, & le compagnon de ses travaux : on remarque de celui-ci Elisée ressuscitant le fils de la Sunamite ; la douleur de la mère,

la noblesse du prophète, la figure cadavéreuse de l'enfant, y sont rendues d'une manière frappante; cependant on prétend que ce n'est qu'une copie.

Dans l'église du Rosaire, on voit un Père Eternel, du Guerchin, un Christ, un S. Jérôme, un S. Jean-Baptiste, un S. Thomas, un S. François, & dans la voûte une assomption, du même maître.

A l'église de Ste. Madelaine, un tableau de cette sainte, par Gennari; il a été un peu gâté par le scrupule d'un archevêque de Bologne, qui a voulu faire descendre les cheveux sur la gorge de la trop belle pénitente.

NOME DI DIO, église de confrérie : on y voit le plus fameux de tous les tableaux du Guerchin qu'il y ait à *Cento*, Jésus-Christ ressuscité qui apparoît à sa mère; il a été gravé en Angleterre.

IL DUOMO, église cathédrale, sous l'invocation de S. Biagio ou S. Blaise; on y voit une transfiguration de Gennaro, & une chaire de S. Pierre du Guerchin, c'est-à-dire, Jésus-Christ consignant les clefs à S. Pierre; celui-ci m'a paru un peu noir. Sous le portique de l'église est un monument ou sépulcre vuide, élevé à la mémoire du Guerchin : *Cenotaphium Jo. Franc. Barbieri vulgo il Guercino da Cento, Pictoris eximii, obiit 24 Déc. 1666.*

A S. Pierre, on conserve un tableau de S. Benoît, & un de S. Pierre-aux-Liens, par le Guerchin : à S. Salvadore, un tableau de tous les saints; aux Servites, S. Charles avec un ange qui lui présente une rose; aux Capucins, qui sont hors de la ville, les disciples d'Emaüs, & une Vierge, pour laquelle le peintre avoit, dit-on, fait le portrait de sa maîtresse.

Au palais de Ciarelli, on voit quelques fresques peintes par le Guerchin, & qui représentent des sujets de l'Arioste & du Tasse; il y a aussi une belle fresque, où l'on voit Vénus qui allaite l'Amour.

La ville de Cento dépend pour le temporel du

légat de Ferrare, & pour le ſpirituel, de l'archevêque de Bologne; le pape Lambertini s'y plaiſoit beaucoup, & il y venoit en villégiature quand il étoit archevêque de Bologne : il en fit une ville épiſcopale en 1755, cependant en laiſſant cet évêché uni à l'archevêché de Bologne. Le docteur Monforti, curé de S. Roch, travailloit à une hiſtoire de *Cento*. La coutume ou le ſtatut du pays fut imprimé à Ferrare en 1609, en un volume in-folio, qui a pour titre : *Statuta terræ Centi nuper reformata, anno Domini* 1607.

En ſix heures de temps en été les voituriers vont de *Cento* à Ferrare, qui en eſt à huit lieues. On va en partie ſur les anciennes digues du Reno, & en partie dans le lit même où il couloit. Le chemin eſt mauvais dans cette province, & ſouvent on eſt une journée entière à faire une poſte, ou pluſieurs jours à attendre que les eaux ſoient retirées.

FERRARE eſt une ville de trente mille habitans, ſituée à dix lieues de Bologne & à vingt lieues de Veniſe, à une lieue d'une des branches du Pô, à douze lieues de ſon embouchure. L'invaſion d'Attila en Italie, l'an 452, & la ruine de l'ancienne ville d'Aquilée, fit déſerter quelques habitans du Frioul, qui remontèrent le Pô, & vinrent ſe mettre en ſureté parmi les marécages & les bois, à l'endroit où eſt Ferrare actuellement. Vers l'an 585, l'exarque de Ravenne Smaragde ou Smeralde, qui gouvernoit pour l'empereur de Conſtantinople, y fit bâtir des murailles. Le pape Vitalien, en 658, lui donna le titre de ville, & y transféra l'évêché de Voghanza. Ferrare fut comptée parmi les villes de la Romagne, à cauſe de ſa fidélité aux empereurs Romains; elle fut ſoumiſe enſuite aux exarques de Ravenne, aux rois Lombards, & enfin au S. Siége, ſoit lorſque Charlemagne donna au pape l'exarchat de Ravenne, ſoit au temps de la comteſſe Mathilde, en 1077 : le pape Jean XXII la donna

à Obizzo, marquis d'Est, dans le quatorzième siècle.

Après la mort d'Alphonse II, que les papes regardent comme le dernier duc de la maison d'Est, Clément VIII fit valoir les prétentions du S. Siége sur la ville de Ferrare : il envoya son neveu Aldobrandini, qui en fit la conquête en 1598, malgré les prétentions d'une branche de la même maison, qui est celle des ducs de Modène, reconnue pour légitime par les empereurs, mais non par les papes. Voyez Barufaldi, Hist. de Ferrare. *Prisciano antichità di Ferrara*, manuscript de Modène; *Muratori, le Antichità Estensi*.

On trouve dans l'Arioste un brillant éloge de la ville de Ferrare, en forme de prophétie, dans la bouche du pilote qui conduisoit Renaud, pour en venir à l'éloge des deux Hercules, ducs de Ferrare, qui regnèrent au commencement du seizième siècle.

O città bene aventurosa, disse,
. . . .
Ch'anco la gloria tua salira tanto;
Ch'avrai di tutta Italia il pregio, e'l vanto
. . . .
Che v'havria con le gratie e con Cupido,
Venere stanza, e non più in Cipro, o in Gnido.
E che sarebbe tal per studio, e cura,
Di chi al sapere, & al poter' unita,
La voglia havendo, d'Argini e di mura,
Havria si ancor la sua città munita,
Che contra tutto il mondo star sicura
Potria, senza chiamar di fuori aita,
E che d'Ercol figliuol, d'Ercol sarebbe,
Padre il Signor, che questo e quel far debbe.
Canto. XLIII. Ott. 55. 59.

Cette ville se présente d'une manière avantageuse : quand on vient de Bologne, en entrant par la porte S. Benoît, on voit la rue S. Benoît qui a près de mille toises de longueur, & qui est alignée jusqu'à la porte S. Jean; c'est une partie de la nouvelle

nouvelle ville, bâtie par Hercule II, qui avoit épousé une fille de Louis XII, & qui fut célèbre par son goût pour les lettres, & par la protection qu'il accordoit aux savans. A l'égard de la longueur totale de la ville, elle a sept cent perches de Ferrare, ou quatorze cent quarante-quatre toises depuis la porte S. Benoît jusqu'à la porte S. George ; la grande rue S. Benoît est traversée à angles droits à l'endroit où est le palais *Villa*, & celui du maréchal *Pallavicini* par une autre rue, qui est encore d'une longueur considérable.

La citadelle, qui est à l'occident de la ville, est grande, forte & régulière, le pape y entretient trois cent hommes de garnison, & un arsenal où il y a quatorze mille fusils & beaucoup d'artillerie.

On va voir au château de belles peintures à fresque dans la salle du conseil : ce château des anciens ducs de Ferrare est l'endroit où ils habitoient dans le temps que leur cour étoit la plus célèbre ; c'est l'habitation ordinaire du légat ; mais le cardinal Trajetto, qui est archevêque & légat tout à la fois, habite le palais archiépiscopal, qui est plus beau. L'archevêché vaut seize mille écus romains, la légation en vaut dix, le tout revient à près de cent quarante mille livres de France. Il y a une partie de ce château qui appartient à l'empereur, comme dépendance des biens allodiaux dont il a hérité.

L'église cathédrale occupe une partie de la grande place ; on remarque le portail, le plafond du chœur, le tombeau d'Urbain VIII, de beaux tableaux du Carrache, un S. Laurent du Guerchin, qui est noir & gâté, un ostensoir qui étoit destiné au roi de Portugal, on y a placé la croix du cardinal Ruffi ; une inscription à l'honneur de Clément VIII, qui conquit Ferrare, & le tombeau de *Lilio Gregorio Giraldi*, célèbré par M. de Thou comme un des plus savans hommes de son siècle ; ce fut sur ses

mémoires & sur ceux de son frère, L. Antonio, que se fit la réformation grégorienne du calendrier, en 1562.

IL GESU, collége qui étoit occupé par les Jésuites, qui l'est par les pères des Ecoles-Pies; on y conserve deux tableaux de l'Espagnolet; S. Stanislas communié par les anges, & S. François Xavier ressuscitant un mort.

A *Santa Maria in vado*, un tableau de Paul Véronèse, & d'autres tableaux très-estimés.

A la Chartreuse, il y a une belle église; on y remarque une Ascension & un jugement dernier, de Bastianino Filippi; dans le réfectoire, les noces de Cana; du Bononi, peintre de Ferrare; ce tableau est si estimé qu'on assure qu'on a voulu le couvrir d'or pour le payer. Dans la salle du chapitre, il y a aussi un S. Bruno du même Bononi; dans le cloître, on voit le tombeau & l'épitaphe d'un prince dont la mémoire est chère à Ferrare: *Ossa Borsii Estensis Ferrariæ Ducis I. vitâ functi an.* 1471; son tombeau a été refait en 1613 & postérieurement encore en 1758.

L'église de S. George, hors de la ville, étoit autrefois la cathédrale, elle est remarquable par le concile de 1438, que le pape Eugène IV y assembla, & qui fut ensuite transféré à Florence.

Dans l'église de S. Augustin est le tombeau de *Laura Eustochio*, appelée la *Berettina*, maîtresse d'Alphonse II, dernier duc de Ferrare, & dont les enfans fuent exclus de la succession de leur père par le pape Clément VIII.

En entrant dans l'église de S. Benoît, la première chapelle à main droite est celle de Jean-Baptiste; on y voit un tableau du Bononi, où Hérode & Hérodias sont représentés sous les traits du duc Alphonse & de sa maîtresse. Il y a aussi une Ste. Famille du Dossi, & un S. Marc du Crémonesi.

Cette église de S. Benoît est celle où l'Arioste

est enterré; on lui a élevé un mausolée en marbre, à la droite du grand autel; le buste a beaucoup d'expression; voici l'épitaphe: *D. O. M. Ludovico Areosto ter illi max. atque ore omnium celeber. vati à Carolo V. Cæs. coronato, nobilitate generis atque animi claro in reb. pub. administran. in regen. populis, in graviss. ad summ. Pontif. legationibus prudentiâ, consilio, eloquentiâ præstantiss. Ludovicus Areostus pronepos, ne quid domesticæ pietati ad tanti viri gloriam cumuland. defuisse videri possit magno patruo cujus ossa hic verè posita sunt P. C. an. Sal. 1612, vixit an. 59 ob. an. 1533. 8. id. Junii.*

Notus & Hesperiis jacet hic Areostus & Indis,
Cui musa æternum nomen Hetrusca dedit,
Seu satyram in vitio exacuit, seu comica lusit,
Seu cecinit grandi bella ducesque tuba,
Ter summus vates cui summi in vertice pindi,
Tergeminâ licuit cingere fronde comas.

Dans le vestibule du réfectoire des Bénédictins, on voit un paradis de *Benvenuto da Carafolo*; ce peintre étoit ami de l'Arioste, & il l'a représenté sur la droite avec une barbe noire, entre Ste. Catherine & S. Sébastien; le poëte lui disoit en plaisantant: Mettez-moi dans ce paradis-là, parce qu'il n'y a pas d'apparence que je sois dans l'autre: *Dipingete me in questo paradiso perche nel altro io non ci vo.*

Dans la maison du docteur André Barotti, on peut voir un manuscrit des satyres de l'Arioste, & une chaise qui lui appartenoit, de même qu'on a conservé à S. Onuphre de Rome, quelques mauvais meubles du Tasse, comme une espèce de relique.

La mémoire du Tasse fait qu'un étranger va voir l'hôpital Ste. Anne, où ce grand poëte fut enfermé sous prétexte de folie, en 1579. Alphonse, duc de Ferrare, dont la sœur Eléonore étoit trop liée avec le Tasse, retint pendant sept ans dans cette triste captivité celui dont il avoit reçu une couronne

immortelle, dans ce beau passage de la Jérusalem délivrée : *Tu magnanimo Alfonso*, &c. La santé de ce poëte, qui acheva de se déranger dans sa prison, lui fit traîner dès-lors une vie triste & languissante, & il mourut en 1595, en arrivant à Rome, où le pape Clement VIII lui préparoit au Capitole un couronnement & un triomphe solemnel.

L'hôpital dont il s'agit a été rebâti depuis ce temps-là ; il est très-beau. Il contenoit cent vingt-cinq malades quand je l'ai vu.

C'est dans la maison *Gualengo* à Ferrare, qui appartenoit autrefois aux Guarini, que fut représenté pour la premiere fois le *Pastor fido*, poëme qui jouit encore d'une si grande réputation ; cette maison étoit toute consacrée aux lettres, comme on le voit sur les pilastres qui en font l'encoignure du côté de la rue S. Benoît : *Herculis & Musarum commercio,... favete linguis & animis.*

L'université, *lo studio*, est établie dans le *Palazzo del paradiso*, de même que la bibliothéque publique : cette université est ancienne, & a eu beaucoup de célébrité. Le pape Clément XIV l'a rétablie & dotée ; Pie VI y a fait de nouvelles augmentations. On en est surtout redevable au zèle du cardinal *Riminaldi*, qui chérit sa patrie, & qui a donné lui-même beaucoup de choses à l'université de Ferrare, pour la bibliothéque, l'histoire naturelle & les arts ; cette université peut être comptée actuellement parmi les grandes universités d'Italie.

L'académie appelée *degli intrepidi*, est réduite, comme la plupart des autres académies d'Italie, à quelques assemblées chaque année, qui se tiennent dans le château.

Le palais *Bentivoglio* est le même où habitoit le célèbre cardinal de ce nom, dont nous avons un recueil de lettres, que l'on conseille encore de lire comme un modèle dans la langue italienne ; il avoit été nonce à Paris en 1617, & il paroît dans ses

lettres qu'il avoit beaucoup d'inclination pour la France.

Il n'y avoit rien de plus célèbre en Italie que la cour de Ferrare vers la fin du ſeizième ſiècle, ſurtout pour la littérature & l'eſprit. Il y a même encore actuellement des gens de lettres : le marquis Alfonſe Varano de Camerino eſt célèbre par ſa belle tragédie de *Démétrius*, qui paſſe pour une des meilleures qu'on ait en Italie. Il a fait beaucoup de ſonnets & de *vizioni* très-eſtimées.

M. Jean-François Malfatti de Trento, profeſſeur de mathématiques, a publié en 1781 un ouvrage intitulé *Della curva Caſſiniana*, imprimé à Pavie, & où il y a une propriété curieuſe de cette courbe du quatrième ordre, démontrée par la ſynthèſe. Il a fait auſſi des diſſertations ſur les combinaiſons & ſur les probabilités, dans le prodrome de l'encyclopédie italienne, imprimé à Sienne vers 1778, dans l'anthologie romaine, & dans le premier volume de la ſociété italienne.

M. le docteur Théodore Bonatti, autre mathématicien de la même ville, avoit déjà travaillé ſur la courbe caſſinoïde ; il a publié des mémoires de méchaniques.

M. le chanoine Minzoni, & le docteur Jacques Agnella, ſont très-connus par leurs poéſies.

M. Gaëtano Migliore, auditeur du cardinal légat, a écrit en vers & en proſe, en italien & en latin : il a fait de bonnes inſcriptions ; il eſt du royaume de Naples.

M. le docteur Antoine Teſta a donné un ouvrage ſur les morts apparentes ; & des diſſertations latines ſur la médecine & la chirurgie ; il a ſéjourné à Paris en 1784 : il eſt de plus poëte & même improviſateur. Ceux qui ſont morts depuis mon voyage, étoient Jean-André Barotti, connu par des ouvrages de poéſie & d'hiſtoire littéraire ; Jérôme Baruffaldi, qui a écrit ſur les antiquités ſacrées ; Vincent

Bellini, habile antiquaire, & l'abbé Jean-Baptiste Pafferi, connu par plusieurs genres d'érudition; il n'étoit pas de Ferrare, mais il étoit auditeur du cardinal légat. Le comte Crispi, mort à Ferrare en 1782, avoit fourni au Père Tiraboschi plusieurs articles sur les écrivains de Reggio, pour l'ouvrage dont nous avons parlé à l'article de Modène.

Madame Riccoboni, Hélène *Balletti*, qui a brillé à Paris sur le théâtre italien, sous le nom de Flaminia, étoit aussi née à Ferrare en 1686. Voyez le Nécrologe de 1772. Son fils Antoine-François Riccoboni étoit né à Mantoue en 1707, il est mort à Paris en 1771. Voyez le Nécrologe de 1773 (1).

Quoique les ducs de Ferrare aient toujours été de fort petits souverains, à cause du peu d'étendue de leur domination, cependant il y en a eu plusieurs qui ont tenu un rang distingué parmi les princes d'Italie; le pays étoit alors très-peuplé, & très-bien cultivé; le revenu du prince étoit considérable, & suffisoit pour soutenir une cour brillante: depuis que ce pays fait partie de l'Etat Ecclésiastique, il a été négligé, le pape n'en retire rien. Le commerce est très-borné, comme on le verra bientôt. Mais je commencerai ce détail par l'article des poids & des mesures de Ferrare, qui m'étoit nécessaire pour completter un traité que j'avois entrepris sur les poids & mesures de tous les pays (2).

Le pied de Ferrare répond à quatorze pouces dix lignes trois dixièmes de France; il se divise en douze uncie & cent quarante-quatre minuti.

---

(1) Sa veuve Mde. Riccoboni, Marie-Jeanne de la Borras, de Paris, quitta le théâtre en 1760: elle est célèbre par des romans, qui sont au nombre des meilleurs qu'on ait fait en France; Catesby, en 1759, Amélie, Jenny, le marquis de Creffy, Sancerre, Sophie de Vallière, Butler, 1757, Rivers.

(2) Cet ouvrage a été donné en 1780, sous le titre de *Métrologie*, par M. Paucton, à qui j'avois remis tous mes matériaux.

La perche qui eſt de dix pieds, vaut douze pieds quatre pouces ſept lignes de France. Le mille de Ferrare doit être le tiers de mille perches, ce qui revient à ſix cent quatre-vingt-huit toiſes, ou quatre-vingt trois pour un dégré. Cependant le P. Maire les comptoit de quatre-vingt-un & demi, mais M. Contaïni Coſtabili m'écrit que la première notion eſt juſte.

On emploie à Ferrare trois ſortes de livres : l'une dite *plateale, commune eſtenſe*, la ſeconde dite *argentaria*, la troiſième ſert uniquement à peſer le fil d'argent ou l'argent filé.

La première pèſe ſix mille ſept cent grains du ſequin de Veniſe.

La ſeconde ſix mille neuf cent douze des mêmes grains.

La troiſième cinq mille neuf cent trente-deux & ſept vingt-quatrièmes des mêmes grains.

La première eſt d'uſage dans le commerce ordinaire. La ſeconde chez les orfèvres, pour peſer les pièces d'argent maſſives & autres choſes précieuſes.

Chacune de ces trois livres ſe diviſe en douze onces, mais la diviſion de l'once varie. Communément l'once de la livre platéale ſe diviſe en huit huitièmes, *otto ottavi*.

Chez les droguiſtes & les apothicaires qui ſe ſervent de cette livre, l'once ſe diviſe en huit dragmes ; la dragme en trois ſcrupules, le ſcrupule en vingt-quatre grains.

Chez les marchands de ſoie, qui ſe ſervent auſſi de la même livre, l'once eſt diviſée en ſeize parties, appelées *ferlini*. L'once de la livre argentaria ſe diviſe chez les orfèvres en huit huitièmes, *otto ottavi* ; chaque huitième en vingt carats, chaque carat en quatre grains ; l'once de la livre pour l'argent filé ſe diviſe en ſeize ferlins.

Ma livre de Paris s'eſt trouvée en équilibre avec neuf mille quatre cent quatre-vingt-un grains &

deux tiers du séquin de Venise ; par conséquent elle est à la livre platéale de Ferrare comme cinq mille six cent quatre-vingt neuf est à quatre mille & vingt, ou comme cent quarante-un centièmes est à un, à très peu près.

J'ai demandé pourquoi le poids de l'argent filé étoit inférieur à celui des deux autres ; on m'a répondu que cela venoit de ce qu'il y avoit beaucoup de peine à filer l'argent.

Le bled se vend par *moggio*, qui pèse environ cinquante cinq *pesi*, chacun de vingt cinq livres. Il se divise en cinq *sacchi*, le sacco en quatre stara, le staro en quatre quarte, la quarta en quatre minelli, ainsi il y a trois cent vingt minelli dans le moggio.

La mesure du vin s'appelle *mastello*, & pèse cent soixante livres de Ferrare ; si le raisin est en grappe, on le mesure par *castellata*, qui est de vingt quatre mastelli. Le *bigoncio* est la moitié du mastello, la *secchia* est la moitié du bigoncio, le *boccale* est la dixième partie de la secchia ; on appelle *mezzo* la moitié du boccale, & foglietta le quart du boccale. La foglietta pèse une livre.

La mesure des terres est le *moggio*, qui se divise en vingt staja ou stara, le stajo est un quarré dont le côté a huit perches un pied huit pouces, & la surface soixante-six perches quarrées, soixante-six pieds & huit pouces ; ainsi deux cent perches quarrées font trois staja. Le stajo se divise en quatre *quarte*, & la quarte en quatre *mezzetta*.

Le bled du Ferrarois est de bonne qualité, il est connu à Marseille & à Barcelone sous le nom de bled de Goro. Après la culture du bled, la plus utile du pays est celle du chanvre, qui s'est étendu beaucoup depuis quelques années, & qui augmente encore ; cela fait qu'on cultive moins le maïs, (*fromentone*) on trouve que celui-ci appauvrit la terre, ensorte que l'année d'après, quand

on y met du froment, il y réussit mal, au lieu qu'après le chanvre, le bled vient en abondance.

Le vin du pays est foible, parce qu'il vient en plaine, & qu'il n'y a pas même de collines dans la province. Ce vin ne résiste pas à la mer, en sorte qu'il est à très-bas prix, & qu'on se plaint de la trop grande quantité des vignes.

On y fait de la soie, mais en petite quantité, parce qu'il n'y a pas dans la campagne assez de cultivateurs qui puissent s'en occuper; on fauche & l'on travaille la terre pour le maïs, dans la saison où il faudroit s'occuper des vers à soie; & l'on trouve que la soie se vend trop peu pour dédommager du temps qu'elle exigeroit; d'ailleurs dans un pays plat & souvent fangeux, les mûriers ne réussissent pas parfaitement.

Il y a dans la campagne beaucoup de bestiaux, mais soit que les pâturages ne soient pas bons, soit qu'on n'y prenne pas assez de soin, on ne mange pas de très-bonne viande à Ferrare; & on n'y recueille pas beaucoup de bonnes laines.

Le territoire est susceptible de toutes sortes de productions: on y cultive des fèves & autres menus-grains; on y fait du lin, quoiqu'on le regarde comme peu avantageux; on envoie des fruits jusqu'à Venise. Les campagnes étant sujettes aux inondations, & les eaux ayant peu de pente & peu d'écoulement, les années pluvieuses sont toujours de mauvaises années pour le pays.

Mais par la même raison la pêche y est considérable: celle des esturgeons se fait tout le long du Pô; & outre la consommation du pays, on en envoie à Parme, à Modène, à Bologne, & même à Rome. La pêche des anguilles dans les vallées de Comacchio est très-abondante; les vallées qui appartiennent à la chambre apostolique sont affermées soixante mille écus romains par an, & les Lepri, qui en étoient fermiers, y ont gagné des

millions ; les vallées qui sont à la communauté rendent huit mille écus, celles de la Mezola en rendent douze mille environ ; les vallées de monte Vecchio & Bevilaqua sont à des particuliers, mais celle-ci a été détruite par la mer, & exigeroit une dépense considérable pour être mise en valeur. On se plaint de ce que la majeure partie du produit de la pêche est portée à Rome, & que le peuple est misérable dans les vallées de Comacchio.

La population de Ferrare, qui étoit autrefois de cent mille habitans, n'est plus que de trente-trois mille, encore faut-il y comprendre trois mille Juifs. La population des campagnes diminue également : aussi les eaux se sont débordées, les canaux sont engorgés, & le peu d'habitans ne suffisant plus pour ces travaux, l'air y est devenu mal sain (1).

Il en est de même du Polesino, qui est un des bons cantons de l'Italie : la partie de cette province qui est possédée par les Vénitiens est très-bien peuplée, & bien cultivée. Aussitôt qu'on a passé à Lagoscuro le bras du Pô qui sépare la partie du Polesino appartenante à la république, de celle qui appartient au pape, on trouve une diminution frappante dans la culture & la population, les villages y sont déserts, & les campagnes en friche : les souverains de Rome ne règnent pas assez long-temps pour travailler efficacement au bien de leur pays.

(1) Voyez le discours sur la nature, où M. de Buffon fait voir combien les hommes contribuent à la salubrité de l'air, & à la fécondité de la nature.

CHAPITRE XXVIII.

Des travaux faits pour l'écoulement des eaux, entre Bologne & Ferrare.

ON ne peut voyager dans cette partie de l'Italie, sans entendre parler à tout instant des débordemens du Pô, des marécages de Bologne, de Ferrare & de la Romagne, & des remèdes qu'on se propose d'y apporter ; le voyageur s'intéresse naturellement aux travaux qu'exige une telle calamité ; c'est ce qui m'a fait joindre à mon livre une explication de ces travaux.

De Bologne il y a seize lieues vers l'orient jusqu'à Ravenne, & dix lieues vers le nord jusqu'à Ferrare ; cette surface de cent soixante lieues quarrées est presque toute désolée par les eaux ; mais les intérêts divers des pays voisins ont été cause que l'on a disputé pendant un siècle sur la manière d'y remédier, tandis que la dépense & les difficultés de l'entreprise contribuoient à éloigner l'exécution.

Le Pô, qui de tous les temps a été redoutable par ses debordemens & ses ravages, passoit avant le douzième siècle près de Ferrare du côté du midi : il se forma, vers 1155, un nouveau lit au nord de Ferrare ; dès-lors la branche droite s'appauvrit peu-à-peu, & devint continuellement plus petite. Les habitans de Ferrare craignirent vers l'an 1600, que le Panaro & le Reno continuant de couler par l'ancien lit, appelé *Po di Primaro*, & d'y former des atterrissemens, il n'en résultât des inondations dans le Polesino de S. George & dans les vallées de Comacchio : ils recoururent au pape, & demandèrent que le Reno fût détourné, pour ne plus entrer dans le Pô de Ferrare ; à l'égard du Panaro,

il s'étoit déjà fait une route pour se réunir aux eaux du Pô, dans un lit abandonné, qui étoit entre le Bondeno & la Stellata. Le pape voulut favoriser ses nouveaux sujets, qui de leur côté, pour rendre leur demande plus favorable, paroissoient vouloir entreprendre l'excavation générale de l'ancien lit du Pô, & procurer le retour des eaux; il falloit pour cela que tous les fleuves d'eau trouble, depuis le Reno jusqu'à la mer, qui tomboient dans le Pô de Ferrare & dans la branche du Primaro, fussent détournés & se répandissent pour quelque temps dans les vallées. Le pape par un Bref du 12 Août 1604, l'ordonna ainsi par *interim*, pour faciliter les travaux projetés, qui cependant étoient visiblement au-dessus des forces de l'Etat de Ferrare, & qui d'ailleurs avec le temps seroient devenus inutiles.

Le Reno fut d'abord conduit dans les vallées de *Santa Martina*; mais comme il y avoit peu de fond, les sables & les terres s'y répandirent & formèrent un terrain qui devint susceptible de bonification; alors les Ferrarois firent tous leurs efforts pour écarter de leur territoire les eaux du Reno; les Bolonois furent forcés d'élever de plus en plus les digues, mais les accidens & les ruptures qui arrivoient de temps à autres rendoient les travaux inutiles : le Reno continua de se repandre dans les vallés, & de submerger le terrain, sans qu'on ait pu y apporter de remède.

La dernière rupture, arrivée en 1740, s'appelle *Rotta Panfili*; c'est par-là que sortent actuellement toutes les eaux, qui se rendent ensuite dans les vallées de Poggio & de Malalbergo, entre Cento & Ferrare. A l'égard des autres fleuves qui furent aussi détournés du Primaro en 1604, comme le Santerno & le Senio, ils y rentrèrent quelques années après: & le Lamone, qui tomboit dans le Primaro, fut conduit directement à la mer.

Les Bolonois comprirent les ſuites funeſtes du Bref de Clément VIII. Ils ſe plaignirent vivement de l'injuſtice qu'on leur faiſoit : pour les calmer, on ordonna en 1605 une viſite, à la ſuite de laquelle il fut décidé que le Reno ſeroit mené dans le Pô de Lombardie ; mais cette déciſion n'eut aucune ſuite, non plus que les Brefs de Grégoire XV & d'Urbain VIII, qui l'ordonnèrent également, & depuis long-temps les Bolonois n'oſent plus eſpérer ce remède.

Cependant on n'a point ceſſé de faire depuis ce temps-là des viſites, des projets & des mémoires: le célèbre Benoît Caſtelli fut choiſi pour la viſite des eaux de Bologne & de Ferrare, faite ſous Urbain VIII en 1623 ; Dominique Caſſini aſſiſta à une autre viſite faite ſous Alexandre VII en 1658. Il y en eut une des cardinaux d'Adda & Barberini, aſſiſtés par Guglielmini en 1693, c'eſt la plus célèbre de toutes : lorſque l'avis des cardinaux eut été dreſſé, le pape Innocent XII voulut encore avoir celui de Caſſini, qui étoit alors établi en France, mais qui ſe tranſporta en Italie en 1695, pour examiner l'état des lieux : ſon avis fut encore de rétablir le Reno dans le Pô de Lombardie ; mais on tint ce réſultat caché, & il n'eut point d'exécution.

Le remède le plus complet & le plus juſte de tous, ſeroit véritablement de faire rentrer le Reno dans le Pô, au-deſſus de Ferrare. Les Bolonois inſiſtoient encore à la fin du dernier ſiècle ſur ce moyen, ſans vouloir s'en départir ; mais les oppoſitions des Vénitiens & de la ville de Ferrare ont été ſi fortes, qu'on y a, pour ainſi dire, renoncé : lorſque le prince Lobkowitz, à la tête de ſon armée, offrit au Bolonois de faire exécuter ce projet par ſes troupes, moyenant une ſomme de quatre à cinq cent mille livres, ils n'oſèrent l'accepter, de peur qu'une autre voie de fait ne vînt enſuite rendre cette dépenſe inutile.

Le pape Benoît XIV, qui désiroit beaucoup de soulager sa patrie, fit faire un canal qu'on appelle *Cavo Benedettino*, pour recevoir les eaux de l'Idice, que les ducs de Ferrare avoient détourné du Primarò dans le seizième siècle, en le conduisant dans les vallées de Marmorta, & qui depuis 1731 se répandoit dans les campagnes, & inondoit les vallées de Dugliolo. Benoît XIV espéroit de réunir dans le même canal toutes les eaux du Reno & de la Savena, & de les conduire par le Primaro jusqu'à la mer, malgré l'opposition des Ferrarois. C'est ce qu'on appelle la ligne du Primaro; ce canal coûta plus d'un million, mais il n'eut pas tout le succès qu'on en espéroit: l'Idice, dont la pente étoit très-forte & les eaux très-limoneuses, combla une partie du Cavo Benedettino; le Reno s'ouvrit une autre route, & le pape Benoît XIV fut découragé; c'est cependant le parti auquel on revient actuellement.

Les habitans de Ferrare, qui se sont toujours opposés à l'introduction du Reno dans le Pô, ont proposé en divers temps jusqu'à sept routes ou sept lignes différentes pour le desséchement; la ligne supérieure qui devoit être préférée à toutes les autres, selon l'avis de plusieurs mathématiciens, & spécialement du père Jacquier & du père le Seur, qui avoient donné un grand mémoire là-dessus.

M. Ximenez de Florence, également habile & célèbre en matière d'hydraulique, a fait plusieurs mémoires sur cette matière: son avis est que toutes les lignes proposées pour la conduite des eaux sont fondées sur des principes douteux, ou décidément faux, & qu'elles pourroient rendre la situation du pays pire qu'elle n'est actuellement; il a jugé que la dépense de la ligne supérieure iroit à plus de quatre millions d'écus romains, ce qui rend l'exécution impossible; mais il pense qu'on pourroit laisser le Reno tel qu'il est, & faire tomber les eaux du Bo-

lonois dans le Primaro par le *Cavo Benedettino*, ou par un autre canal qui aboutiroit également au Primaro ; les fleuves troubles & limoneux du Bolonois & de la Romagne serviroient à combler les vallons & les marécages voisins, & les eaux clarifiées se rendroient dans le Primaro.

Mais un remède encore plus sûr, suivant le père Ximenez, feroit de conduire toutes ces eaux dans les vallées de *Comacchio* qui sont au nord du Ravenne, & qui communiquent à la mer ; la dépense n'iroit pas selon lui à cent mille écus romains.

Le père Hippolyte Sivieri jésuite, le plus habile ingénieur de Ferrare, vouloit aussi que l'on fît déboucher toutes les eaux par les vallées de Comacchio, en tirant une ligne depuis Argenta jusqu'à la mer, vers l'embouchure du Primaro, au travers de ces marais : il m'assuroit qu'avec un million d'écus romains on gagneroit un espace de terrain qui a huit lieues de long sur une de large au moins ; tandis que la ligne supérieure coûteroit selon lui quatre millions d'écus. D'ailleurs il est persuadé que dix-huit torrens & quarante-cinq ruisseaux, dont les directions & la qualité des eaux sont très-différentes, ne pourront se réunir & se contenir pour aller ensemble dans un même lit ; il assure que le Reno qui a des eaux claires avec peu de pente, & l'Idice qui a des eaux troubles avec une pente extraordinaire de près de cinq pieds & demi sur mille toises, n'ont pu s'allier ensemble dans le Cavo Benedettino, à plus forte raison tous les autres.

Mais il y a dans le projet de Comacchio un obstacle invincible : c'est le grand intérêt de la *Camera*, à ne pas se priver du revenu considérable que produit la pêche de ces vallées. Ce revenu monte à plus de trois cent mille livres de France. Ces vallées sont d'immenses marécages, terminés par des étangs qui ont trois issues dans la mer ; on les ouvre le 2 Février ; le poisson y vient frayer

en abondance, & on les ferme au mois de Mars pour le retenir. Dans le mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, lorsque la lune commence à éclairer la nuit, que le vent vient de terre, & que la fraîcheur de la mer détermine le poisson à y aller, on ouvre les issues & l'on y place de grandes claies de roseaux faites en forme de prismes : tout le poisson s'y rend, & l'on fait une pêche immense en peu de temps. Aussi la cour de Rome ne vouloit pas même qu'on proposât les projets qui tendoient à dessécher le pays aux dépens des vallées de Comacchio. J'ai ouï dire d'ailleurs à M. Boscovich, qui est un excellent juge dans ces matières, que ce remède ne dureroit pas longtemps, & que les canaux seroient bientôt remplis par les dépôts bourbeux & limoneux des torrens, qu'on seroit obligé d'y conduire.

Ainsi, la ligne supérieure seroit la plus certaine, mais elle est extrêmement coûteuse ; la route des vallées de Comacchio ôteroit à la cour de Rome un revenu trop considérable ; le rétablissement du Reno dans le Pô ne convient ni à Venise, ni à Ferrare, ni aux autres pays intéressés ; les autres moyens proposés sont peu certains : tel est le sommaire des difficultés qui ont retenu long temps sous les eaux cette belle partie de l'Italie.

Enfin, la congrégation des eaux décida au mois de Mars 1765, qu'on n'exécuteroit aucune des lignes proposées, & qu'on feroit encore examiner les choses par des experts tirés de pays où il n'y auroit aucune relation d'intérêt qui pût les rendre suspects : on choisit le père Lecchi de Milan, M. Temanza de Venise & M. de Veracci de Florence, qui firent une nouvelle visite au mois de Novembre 1766 ; après quoi le père Lecchi ayant été chargé de l'exécution des travaux, il y eut deux mille quatre cent travailleurs pendant l'été de 1768. La ligne supérieure passant à deux lieues seulement

ſeulement de Bologne, avoit toujours été préférée (excepté par Manfredi vers 1760); mais le père Lecchi adopta la ligne du Primaro. Il reconnut dans cette viſite de 1766, que le Pô di Primaro avoit un lit ſuffiſant pour l'union du Reno, de la Savena, de l'Idice, du Santerno, du Senio & du Lamone; que cette réunion ſembloit même indiquée par la nature à l'aſpect des excavations & des courans qui s'étoient formés depuis quelques années ſans le ſecours de l'art, & il jugea qu'il ſeroit dangereux de tenter d'autres lignes. En conſéquence il ſe propoſa de conduire le Reno depuis la Rotta Panfili juſqu'à Poggio, de-là par le Cavo Benedettino juſqu'au Primaro; vers Morgone un peu au-deſſous du Targhetto, en faiſant rétablir ce canal, en y conſtruiſant des digues dans la vallée de Gandazolo pour le mieux contenir; ainſi la ligne du Primaro lui parut préférable à celle du Pô Grande, que les principaux mathématiciens du dernier ſiècle paroiſſoient avoir adoptée. Mais en expliquant ſes projets dans le livre qu'il publia en 1767 (1) il fit voir les exceptions que l'on devoit apporter à l'ancien projet; il ne penſoit pas que pluſieurs ruiſſeaux troubles, comme le Zena & le Fiumicello, duſſent être conduits en droiture dans le Cavo Benedettino, mais il vouloit les conduire dans des canaux ſéparés du Reno, & pour cela il propoſoit un nouveau canal, preſque parallèle au premier, qui recevroit le Scorſuro, une lieue à l'orient de Cento, & une demi-lieue au midi de Rotta Panfili; ce canal devoit ſe rendre dans celui della Beccara, une demi-lieue au-deſſus d'Argenta, dans la vallée de Marmorta.

Le père Lecchi promit que dans ſix ans il termineroit ces travaux, en deſſéchant complètement

(1) *Relazione della viſita fatta dal P. Ant. Lecchi, &c. in Bologna, 1767, in-fol.*

les trois provinces de Bologne, de Ferrare & de la Romagne.

Il prit le Reno deux lieues au-dessous de Cento, pour le porter dans le Cavo Benedettino, & de-là vers Argenta pour aller jusqu'à la mer, au midi des vallées de Comacchio avec le Primaro. Il commença par mettre le Reno dans l'ancien lit du Pô di Primaro, abandonné par le Pô Grande, avec des digues pour empêcher ses débordemens, & l'obliger de creuser son propre lit. Il fit creuser le lit depuis Traghetto jusqu'au Cavo Benedettino, sur une longueur de six milles, & il y conduisit les canaux d'écoulement des vallées voisines. Il conduisit le Silaro dans le Primaro vers la Bastia ; il fit creuser sur plusieurs milles le lit du Gardo & du Menata, pour dessécher le vaste territoire de Medicina.

L'Idice fut détourné vers les parties les plus basses de la vallée de Diolo, pour y déposer ses sables, afin que ses eaux claires fussent portées dans le Cavo Benedettino.

En 1771, le Reno fut garni de digues sur douze milles, à partir de la Rotta Panfili, & l'on travailloit à lui faciliter le chemin peu-à-peu, en faisant les ouvertures nécessaires pour donner à ses eaux le moyen de se creuser un lit. Le père Lecchi m'écrivoit alors que le desséchement des marais, qui pouvoient verser leurs eaux dans le réservoir commun du Primaro, s'étendoit déjà sur quinze milles de longueur & six de largeur, & qu'il se proposoit de continuer ainsi jusqu'à la Rotta Panfili, pour achever le desséchement des plaines de Bologne & de Ferrare.

En 1780, l'on reconnut qu'il y avoit quatre-vingt-quatre mille arpens rendus à la culture depuis 1772 (chaque arpent de neuf cent toises). En 1782, on en comptoit quatre mille cinq cent de plus.

Un voyageur m'assuroit en 1781, qu'il n'y avoit

pas la moitié du total de l'ouvrage de fait, quoiqu'on eût dépensé dix millions de France, tant au Cavo Benedettino, qu'au reste des travaux, & cette somme eût été suffisante peut-être pour la totalité de l'ouvrage de la ligne supérieure; alors le père Lecchi étoit mort, le Primaro & les autres rivières, qui dans cette partie ont peu de pente, continuoient à franchir les digues tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, & les plaintes recommençoient comme auparavant, malgré tant de dépenses & tant de soins pour les faire cesser.

En 1783, on acheva les digues du Reno, mais il survint ensuite une crûe des plus extraordinaires, qui fit voir que ces digues n'étoient pas assez hautes en certains endroits. On se propose donc de les élever encore, & l'on espère qu'alors le Reno se portera sans aucun débordement jusques dans le Cavo Benedettino, qui n'est plus qu'un prolongement de cette rivière, comme le Primaro actuel est un prolongement du Cavo. On craignit en 1783 une rupture dans le Primaro, & pour préserver les vallées de Comacchio, on en fit une exprès sur la rive droite du Reno à sa partie supérieure, & l'on inonda une partie du Bolonois.

La Savena près de Bologne a été détournée de son ancien cours, pour être portée dans l'Idice, qui tombe dans le Primaro au-dessus du Cavo. On a redressé le Primaro qui faisoit de grandes sinuosités, & l'on a diminué par-là l'étendue de son cours, pour augmenter sa pente le long des vallées de Marmorta qui sont à sa droite; mais il est douteux que cette pente puisse suffire. Comme le fond est peu solide, on doute aussi qu'il puisse supporter des digues assez hautes pour suppléer aux dépôts & aux atterrissemens que ces eaux troubles produiront dans le lit du Primaro. On a déjà élevé les digues de vingt-un pieds de France en certains endroits, & les eaux troubles du Reno, de l'Idice,

&c. continuent d'en élever le fond. Il reste à faire aussi beaucoup de petits canaux qui doivent servir à l'écoulement des eaux de pluies qui inondent les campagnes.

Il y a toujours deux mille hommes, quelquefois quatre mille employés à ces travaux, sous les ordres du cardinal Boncompagni, & sous la direction de M. Attilio Arnolfini, dont j'ai parlé. Il a succédé à M. Boldrini de Plaisance, mort l'année dernière, & qui en avoit la direction depuis 1772. M. Canterzani m'assure que la dépense ne monte jusqu'ici qu'à douze cent mille écus romains, d'autres disent deux milions, qui font 10670000 liv. de France. Cependant on se plaint à Rome de ce que l'Etat est ruiné par ces travaux, & par ceux des marais Pontins. Mais le pape a ceux-ci fort à cœur; le cardinal Boncompagni, qui est à la tête des premiers, a beaucoup de crédit à la cour de Rome, & il le mérite; ainsi l'on continuera peut-être encore long-temps ces dépenses, malgré l'incertitude du succès.

CHAPITRE XXIX.

Route de Ferrare à Venise (1).

On va quelquefois par terre de Ferrare à Padoue, on passe le Reno au pont de Lagoscuro, ensuite le Pô, enfin l'Adige. Sur l'état de Venise, les postes sont fort chères, les deux chevaux d'une chaise coûtent quinze paules, ou huit livres, & un bidet sept paules & demi par poste, si ce n'est pour les nobles Vénitiens, qui paient un tiers de

(1) Il y a des voyageurs qui vont de Ferrare à Faenza; il y a quarante-sept milles, & l'on paie cinq postes.

moins; mais on peut obtenir un ordre à Venise pour ne payer que dix paules par couple & cinq par bidet. Le maître de poste peut même délivrer le billet.

De Ferrare à Rovigo, deux postes & demie.
à Moncelse, une poste.
à Padoue, une poste & demie.
à Dolo, une poste & demie.
à Fusina, une poste & demie.

Mais on quitte ordinairement la poste à Padoue, & l'on y laisse les voitures; on prend une peote qui coûte deux ou trois sequins jusqu'à Venise; elle doit être tirée par deux chevaux jusqu'à Fusina, où l'on entre en mer, alors la peote est tirée par une barque à quatre rameurs.

On peut aussi s'embarquer à Ferrare sur le *Canale Panfilio*, qui a quatre milles de long, & où l'on entre par une écluse (1). L'on arrive en une heure & demie à *Ponte di Lagoscuro*, où l'on débarque pour monter sur les barques du Pô, qui portent les voyageurs jusqu'au canal appelé *Cavanella di Po*, à quarante milles de Ferrare, & à cinquante-cinq de Venise.

C'est à Ponte di Lagoscuro que l'on débarque les marchandises de France & du Piémont, qui vont par le Pô, & qui sont destinées pour la Romagne.

Il n'y a rien de si beau que la vue du Pô, tant par sa grande étendue que par les canaux qui y aboutissent, les sites qui l'environnent & les barques dont il est couvert; elles vont à la voile, & sont presque toutes terminées en bec de corbin.

Mais le Pô est un fleuve terrible, dont les débor-

---

(1) Ce canal a le nom de Panfilio, dans la ville de Ferrare, & cette partie est très-ancienne, c'étoit autrefois le fossé même de la ville; mais depuis la porte S. Benoît jusqu'à Ponte di Lagoscuro, il s'appelle *Cavo del Ponte*, il fut fait l'an 1601, par les habitans de Ferrare, lorsque la partie du Pô, qui passoit près de la ville, se fut comblée & perdue.

demens sont si dangereux, que dans toutes les provinces où il passe, on a sans cesse les yeux ouverts sur la hauteur de ses eaux. Les cailloux, le sable & le limon épais qu'il charrie & dépose continuellement, l'auroient fait changer de lit, & parcourir successivement toute la largeur de la plaine, si l'on n'avoit pris le parti, fort anciennement, de le resserrer entre les digues; mais ce parti a entraîné d'autres inconvéniens: le lit qu'on lui avoit formé entre les digues se remplissant peu-à-peu, il a fallu élever sans cesse les digues; elles sont si hautes actuellement, qu'en certains endroits le lit du Pô est de trente pieds au-dessus du niveau de la campagne: l'inondation du commencement de Novembre 1755, obligea encore à élever de quelques pouces toutes les digues du Ferrarois.

Ainsi le Pô est comme un aqueduc immense qui domine & qui menace continuellement les villages & les campagnes d'une terrible inondation; aussi prend-on des précautions extrêmes pour prévenir ce danger. Dès qu'il est à trois pieds huit pouces au-dessus du niveau ordinaire des moyennes eaux, on le met *in guardia*, c'est-à-dire, qu'on assemble des habitans pour garder les chaussées nuit & jour, les visiter & remédier au moindre danger: quelquefois on est obligé de le mettre en garde deux ou trois fois l'année; quelquefois aussi il se passe deux ou trois ans sans qu'on l'y mette; cela dépend des pluies & des neiges qui viennent de toutes les montagnes du Piémont & de la Lombardie.

Les gardes s'établissent en vertu d'une commission du cardinal légat, qui ordonne à tous les gouverneurs, podestats, juges, capitaines de milices à pied & à cheval, & à tous autres, quelque privilégiés qu'ils puissent être, sous peine d'encourir son indignation, d'obéir au porteur de la commission, comme député de M. le juge des sages, &

de MM. de la congrégation des travailleurs pour présider à la garde du Pô, dans une certaine étendue : les procureurs des maisons religieuses & les particuliers intéressés à la conservation des héritages voisins du Pô, sont ordinairement chargés de ces sortes de commissions.

A la fin d'Octobre 1765, j'ai été témoin d'une crue d'eau qui étoit de cinq pieds au-dessus du terme ordinaire de la garde, & de onze pouces seulement au-dessous de la crue extraordinaire de 1755; il y avoit alors trois mille personnes dans le Ferrarois, occupées à garder nuit & jour les chaussées (*Argini*). On fait des cabanes sur les digues du Pô, à droite & à gauche, à des distances de cent à cent-vingt toises; il y a trois personnes dans chacune, avec des feux, munies de tous les instrumens nécessaires pour porter de la terre, enfoncer des pieux, reboucher des ouvertures. Des soldats font la ronde pour examiner si personne n'abandonne son poste, & pour empêcher qu'aucune barque ne navigue sur le Pô pendant la nuit, & ne vienne heurter les digues. J'étois avec le courier de Venise, qui a seul droit de naviguer la nuit, & nous faisions route sur le Pô le premier jour où il étoit en garde; on nous cria d'amener; les matelots répondirent : c'est le courier; mais ils ne pouvoient se faire entendre, nous fûmes bientôt salués de plusieurs coups de fusil, qui ne firent de mal à personne, mais qui obligèrent les mariniers d'aborder vers le capitaine de la garde, pour lui montrer leurs papiers, & y attendre qu'on eût envoyé l'ordre de nous laisser passer à tous les autres corps-de-garde.

Les crues du Pô sont longues, le danger & la garde durent quelquefois quinze jours, parce qu'il a peu de pente; on estime cette pente d'un sur six mille, ou un pied sur mille toises, de même que pour la Seine, cependant les eaux du Pô sont plus

épaisses & plus troubles; mais la grande quantité d'eau fait qu'il a besoin de moins de pente.

Quand les chaussées d'un fleuve ordinaire viennent par malheur à se rompre en quelqu'endroit, on rebouche promptement l'ouverture, *si ripiglia la rotta*, mais dans un fleuve tel que le Pô, cela seroit probablement sans remède, puisque dans le Réno, qui est beaucoup moindre, on n'a pas pu fermer la *Rotta Panfili*.

La Cavanella, dans laquelle on entre en quittant le Pô, n'a qu'un mille de long; de-là on va dans le Tartaro ou Castagnaro, appelé aussi *canal Bianco*, sur lequel on fait un mille; & l'on entre dans le canal de Loreo, qui a cinq milles de longueur jusqu'à l'Adige. Loreo est un gros village situé dans le milieu de l'intervalle; on entre alors dans l'Adige, on fait trois milles sur ce fleuve, & l'on prend la Cavanella dell'Adige, sur laquelle on parcourt encore trois milles, & l'on entre dans une branche du Pô, où aboutit la Brenta novissima: on la descend & l'on arrive à Porto di Brondolo, on y trouve des écluses par lesquelles on entre dans les lagunes, c'est-à dire, dans une espèce de lac, dont les eaux basses & tranquilles ne communiquent pas assez à la pleine mer pour en éprouver les agitations. Brondolo est à seize mille toises au midi de Venise.

Le ciel de ce pays est le plus beau du monde, d'un bleu tendre avec des nuages d'un gris léger, vaporeux & argentin, qui se marie admirablement avec le verd un peu céladon des eaux de la mer.

En entrant dans les lagunes, les commis de la douane de Venise font leur première visite, ils emportent eux-mêmes à Venise les choses qui sont sujettes à des droits; quand on n'est pas avec le courier, on est exposé à plusieurs visites de la part des commis qui ont différens départemens, & cela est fort incommode pour les voyageurs.

En moins d'une heure on va de Brondolo à Chiozza, ville assez agréable, située sur les lagunes à trois milles de Brondolo & à treize milles de Venise; l'église cathédrale en est belle, les rues larges avec des portiques commodes; de-là on découvre les Alpes du côté de Padoue.

On suit dans les lagunes le *Lido di Pelestrina*; c'est une langue de terre qui sépare les lagunes d'avec la pleine mer, elle est garnie d'un très-long & très-gros mur en pierre d'Istrie, fait par les Vénitiens, qui défend le canal de Lido contre le choc des vagues & les irruptions de la mer; ce mur s'étend presqu'à deux lieues; c'est un ouvrage digne des Romains, & l'on se propose de le continuer encore dans l'espace de sept à huit lieues.

A deux milles de Chiozza, on trouve Pelestrina, gros village sur le bord de la mer, dont tout le rivage sur une longueur de près de sept milles, est garni de maisons qui font un effet très-agréable.

On voit à six milles de-là le port de Malamoco, dont le rivage est également peuplé, & ensuite la ville de Malamoco, qui est à cinq milles de Venise; quand on y est, l'on commence à distinguer le clocher de S. Marc, & les principales tours de Venise. Lorsqu'on est vers San Spirito, couvent des Cordeliers, à trois milles de Venise, ou à S. Clément, qui en est un peu plus près, on commence à jouir du spectacle frappant de cette belle ville, dont la situation & la magnificence étonnent toujours ceux même qui sont le plus en garde contre l'admiration. C'est par le canal de la Giudeca, & en face de la place S. Marc, que l'on arrive à Venise, & l'on entre dans le grand canal, qui fait encore un des plus beaux points de vue qu'il y ait dans l'univers.

CHAPITRE XXX.

Histoire de Venise.

VENISE, que nous regardons comme la troisième ville d'Italie, est la plus remarquable de toutes par sa situation & son gouvernement : c'est une ville de cent cinquante mille ames (1), située à quarante-cinq degrés vingt-cinq minutes de l'attitude, à quarante minutes de temps, ou dix degrés à l'orient de Paris; c'est-à-dire à trente degrés de longitude. Elle a deux mille toises, ou une petite lieue de longueur, depuis l'église patriarchale de S. Pierre, qui est au sud-est, jusqu'à l'extrémité du Canareggio, qui est du côté de S. Jérôme, au nord-ouest; elle a quinze cent toises dans sa plus grande largeur, y compris le canal de la Giudeca, qui en a cent soixante de largeur.

L'histoire ne parle pas, avant le commencement du cinquième siècle, des isles qui ont formé cette ville: on voit que les magistrats de Padoue peuplèrent l'isle de Rialto, & lui accordèrent des privilèges l'an 421; c'est l'année à laquelle on rapporte la première fondation de Venise. Mais ce fut principalement l'invasion d'Alboin, roi des Lombards, l'an 568, qui occasionna la grande population de ces isles. Au premier bruit de cette irruption, le patriarche d'Aquilée, avec une partie de ses ecclésiastiques, & les principaux citoyens de la ville, se réfugièrent dans l'isle de Grado; beaucoup d'autres abandonnèrent la Vénétie & la Ligurie, pour se réfugier dans les isles qui étoient au-delà de l'embouchure du Pô; & la réunion de ces isles forma la ville, qui a pris ensuite le nom de Venise. (*Abrégé chronologique de l'histoire de l'Italie*, *par*

(1) Ou cent soixante-dix, y compris les isles adjacentes.

M. de S. Marc.) La suite des cent & dix-neuf doges de Venise, que l'on compte jusqu'à présent, commence à l'année 697, où Paolo Lucio Anafesto fut élu par les soixante douze isles, qui sont aujourd'hui les soixante-douze paroisses de la ville.

Suivant quelques auteurs françois, Pepin le Bref, roi de France, que le pape Etienne avoit attiré en Italie pour s'opposer aux progrès des Lombards, fut le premier qui remit aux Vénitiens le tribut qu'ils avoient coutume de payer; il donna une nouvelle consistance à leur Etat naissant, & il fut le premier qui donna le nom de *Venetiæ*, à la réunion de Rialto & des isles voisines, vers l'an 760; mais ce fait ne se trouve point dans les historiens de Venise.

Les empereurs d'occident & d'orient, Charlemagne & Nicéphore, ayant eu de longues contestations sur les limites de leurs empires vers l'an 800, les Vénitiens, qui se trouvoient à-peu-près sur les confins, en profitèrent pour maintenir leur liberté, & commencèrent à devenir plus indépendans que jamais (1). Leur situation au milieu des eaux les rendit essentiellement navigateurs & commerçans; tout le monde connoît la puissance étonnante à laquelle parvint la république de Venise par le commerce & par les armes, surtout au temps de la première croisade, & avant que le commerce des Indes avec l'Europe fût ouvert par le cap de Bonne-Espérance (2). Les Vénitiens possédèrent le

---

(1) Cette indépendance a été attaquée dans un ouvrage qui fit du bruit : *Squittinio della libertà veneta*; il est de Marc Velser, publiciste d'Augsbourg. Voyez Bayle.

(2) Les Vénitiens furent même les premiers qui entreprirent d'étendre la navigation par des voyages de long cours, suivant M. Porto Leoni, jeune Parmesan, qui a fait un mémoire à ce sujet; on y trouve la copie d'une carte faite par Beorazius, beau-frère de Colomb, en 1478, carte qui servit à la découverte de l'Amérique, quatorze ans après; l'original est à la bibliothéque de Parme.

royaume de Chypre, la Morée, l'isle de Candie, une partie de l'Archipel; ils furent même quelque temps les maîtres de Constantinople, (en 1206) de Naples, de la Sicile, & d'une grande partie de l'Italie: ils défirent souvent les Sarrazins, les Grecs, les Pisans, les Génois, les Anglois, les ducs de Milan, & les Turcs; mais la diminution du commerce entraîna celle de la marine & de la puissance des Vénitiens. Les Turcs, dont les forces ne cessèrent d'augmenter attaquèrent cette république de toutes parts, & à tant de reprises différentes, qu'ils lui enlevèrent enfin Candie en 1669, & la Morée en 1715. La paix de Passarowitz, qui fut faite en 1718, entre le sultan Achmet, l'empire & la république de Venise, peu favorable aux Vénitiens, leur a du moins assuré la tranquillité dont ils ont joui depuis ce temps-là jusqu'à présent.

Les époques les plus mémorables dans l'histoire de Venise, sont celle des années 1297, 1508 & 1618.

C'est à l'année 1297 qu'on rapporte l'établissement de l'aristocratie Vénitienne dans l'état où elle subsiste actuellement; du moins l'autorité du doge commença à diminuer, & fut restrainte par les correcteurs qu'on élisoit à la mort de chaque doge; ensuite l'entrée du grand conseil fut donnée à un nombre de citoyens & à leurs descendans par l'exclusion à tous les autres, & la même forme de gouvernement s'est soutenue jusqu'à ce jour.

En 1310, on créa le conseil des dix, qui d'abord ne fut que pour un temps, & qui vers 1330, devint perpétuel: ce conseil fut d'abord établi pour les affaires criminelles, ensuite on y fit une addition, pour lui donner des fonctions législatives & politiques; mais vers 1590, où l'on craignoit l'oligarchie, on supprima cette addition, & il resta purement criminel, comme il l'est encore, étant chargé de décider, sans appel, surtout ce qui peut troubler la tranquillité de l'Etat.

La ligue de Cambrai, formée en 1508, est l'époque des plus grands revers que cette république ait éprouvés : Jules II, qui en fut le principal auteur, avoit résolu de recouvrer des villes qu'il regardoit comme étant de l'ancien patrimoine de l'Eglise telles que Ravenne, Faenza, Cervia ; il suscita l'empereur Maximilien qui vouloit avoir Padoue, Vérone, Vicense, Aquilée & le Frioul ; le roi de France qui prétendoit avoir Crémone, Bresse & Bergame, comme dépendances du Milanez. Le roi de Naples redemandoit Brindes, Trano, Otrante, & d'autres villes de la Pouille : le duc de Savoie avoit des prétentions sur le royaume de Chypre, & le duc de Ferrare sur Mantoue ; tous ces princes fondirent à la fois sur les Etats de la république. La bataille d'Agnadel ou de Ghiaradadda, qu'Alviano perdit en 1509, & ensuite celle de Vicense, fit perdre aux Vénitiens tous leurs Etats de terre-ferme, excepté Trévise. On crut voir la ruine entière de cette république ; mais les ressources de sa marine, de ses richesses, & de la valeur de ses habitans, & plusieurs circonstances heureuses la sauvèrent l'année suivante. *Histoire de la ligue faite à Cambrai contre la république de Venise*, Paris, 1709, 2 vol. in-12.

L'année 1618 est fameuse dans l'histoire par la conjuration des Espagnols contre la république de Venise. Voici ce que raconte l'abbé de Saint-Réal. Le marquis de Bedmar étoit depuis 1607 ambassadeur d'Espagne à Venise. Les Espagnols étoient mécontens de l'accommodement de Paul V avec la république dans l'affaire de l'interdit. Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, étoit entreprenant & ennemi des Vénitiens ; ils formèrent le projet de faire descendre à Venise l'armée navale d'Espagne, & d'occuper les postes principaux de la ville, comme la place S. Marc & l'arsenal, par le moyen des intelligences qu'ils avoient dans la ville : on devoit faire mettre le feu dans les endroits qu'il étoit le

plus important de secourir, s'emparer de toutes les barques qu'on trouveroit au pont de Rialto, pour aller chercher des troupes au lazaret. Il y avoit vingt-trois conjurés dans le secret, entr'autres un François réfugié, nommé Renaut, un capitaine Normand, qui avoit été engagé dans cette conspiration par l'entremise d'une belle grecque, & Jaffier, Provençal; celui-ci fut ému de compassion le jour de l'Ascension, & révéla le complot, sous promesse de la vie pour ses complices; mais on ne fit grâce qu'à lui, & même s'étant retiré, il fut pris ensuite en combattant parmi les Espagnols, & noyé comme les autres. L'abbé de S. Réal donna, en 1674, son histoire de la conjuration de Venise, Otway y prit le sujet de sa tragédie de *Venise sauvée* en 1685; M. de la Place a donné la sienne en France en 1746.

Bien des personnes ont cru que cette conspiration n'avoit rien de réel, & qu'elle avoit été supposée par des Vénitiens qui vouloient éloigner le comte de Bedmar; du moins M. le marquis de Paulmy a trouvé cette assertion formelle dans un manuscrit de son bisaïeul paternel, qui étoit alors ambassadeur de France à Venise, & M. Grosley a entrepris de le prouver fort au long dans la seconde édition de ses observations sur l'Italie, imprimée en 1774.

L'histoire de Venise a été écrite par de très-bons auteurs, & en grand nombre: Sabellico, Bembo, Paruta, Nani, Morosini, Foscarini, & en dernier lieu Pierre Garzoni, ont écrit successivement les différentes parties de cette histoire, sous l'autorité du conseil des Dix. Il y en a un très-bon abrégé, dont voici le titre: *Storia della republica, dalla sua fondatione fino al l'anno* 1747, *di Giacomo Diedo, Senatore*, 1751, 4 *vol. in* 4°. Enfin M. l'abbé Laugier en a composé une en françois, aussi-bien écrite qu'elle est impartiale & complète; elle est en dix

ou douze vol. in-12. On eſt étonné à Veniſe qu'un étranger ait pu réunir tant de connoiſſances : cependant on lui reproche quelques omiſſions de circonſtances ou d'époques mémorables dans les révolutions de cette république.

On trouve dans le *Diario* ou almanach de Veniſe, la ſuite des cent & dix-neuf doges : les derniers ſont Alviſo Mocenigo, élu en 1700 ; Giovanni Cornaro, en 1709 ; Sebaſtiano Mocenigo, en 1722 ; Carlo Ruzzini, en 1732 ; Alviſe Piſani, en 1735 ; Pietro Grimani, en 1741, Franceſco Loradano, en 1752 ; Marco Foſcarini, en 1762 ; Alviſe Mocenigo, en 1763, & Paul Renier, élu en 1779, actuellement régnant.

La domination de la république de Veniſe s'étend d'orient en occident ſur un eſpace d'environ cent lieues, à compter depuis l'extrêmité du Bergamaſc & les confins du Milanez, juſqu'à l'extrêmité de la mer Adriatique ; mais la largeur moyenne de l'Etat de Veniſe n'eſt guère que de vingt-cinq lieues du nord au ſud : on compte dans l'Etat de Veniſe plus de deux millions d'habitans.

Les Vénitiens ont encore l'isle de Corfou, à l'entrée du golfe Adriatique, dont elle eſt comme la clef, & dont elle fait la principale ſûreté contre les Turcs. Les parties de l'Etat de Veniſe, qui ſont les plus éloignées, ſont les isles de Zante, Cefalonie, Cerigo.

La république de Veniſe ſe regarde comme ſouveraine du golfe Adriatique, qui a deux cent lieues de long ſur cinquante lieues de large : lorſque ſes forces maritimes s'étendoient juſqu'à la Grèce, elle règnoit à plus forte raiſon dans une mer bordée par ſes Etats, actuellement elle continue de prendre le même titre : on aſſure même que le ſénat refuſa de permettre à un roi d'Eſpagne d'envoyer ſes flottes à Trieſte dont il étoit ſouverain ; cependant vers 1750, l'impératrice-reine a fait travail-

ler au port de Trieste; on a creusé des bassins, établi des chantiers, & l'on n'a rien oublié pour y établir un commerce considérable avec l'Etat Ecclésiastique par Ancône, & avec le royaume de Naples par Manfredonia, afin de procurer un débouché pour les fers & les bois de Styrie & Carinthie; & ces trois Etats pourroient contester à la république la souveraineté de la mer Adriatique.

Les bornes de ce volume m'obligeant d'abréger beaucoup la description de Venise, je vais donner la note des ouvrages que l'on peut consulter pour la connoître plus en détail.

Venezia città nobilissima e singolare descritta gia in 14 libri da M. Francesco San Sovini, *in*-4°. 1604. On y trouve aussi le *Croneco Veneto*, ou abrégé chronologique de l'histoire de Venise.

Magnificentiores, selectioresque urbis Venetiarum prospectus, quos olim Michael Marieschi Venetus pictor & architectus in plerisque tabulis depinxit, nunc verò ab ipsomet accuratè delineante incidente typisque mandante iterum in 17 *æreis tabulis in lucem ceduntur. Venetiis*, 1741.

Forestier illuminato intorno le cose piu rare e curiose, antiche e moderne della città di Venezia e dell' isole circonvicine, &c. in Venezia; presso Giambattista Albrizzi. Il y a dans ce livre des figures qui donnent assez bien l'idée des principaux édifices & du plan de Venise.

Ritrato di Venezia, di Domenico Martinelli.

Pitture di Venezia, di Marco Boschini.

Descrizione di tutte le publiche pitture della città di Venezia, 1733. Enfin il y a un ouvrage récent d'Antonio Zanetti; *della pittura Veneziana*, dont j'ai ouï dire du bien.

Venise est située dans les langunes, qui sont une espèce de grand lac séparé de la mer par des bancs de sable; cette ville est formée de cent-cinquante isles très-proches les unes des autres, unies par plus

de

de trois cent ponts, dont quelques-uns ſont très-beaux, & ſéparées par des canaux qui forment les rues de Veniſe.

Mais pluſieurs de ces ponts de Veniſe ſont ſans parapet; il eſt arrivé quelquefois, ſurtout à des étrangers, de ſe laiſſer tomber dans les canaux, & s'il y a des fers de gondoles près du pont, on court grand riſque de la vie.

Ces canaux ſont une facilité admirable pour le commerce & pour la ſociété des gens riches. Les Vénitiens vont dans leur gondole d'une manière ſi commode & ſi douce, qu'ils ne peuvent enſuite ſupporter les voitures de Paris & de Londres; mais cela diminue beaucoup la ſociété parmi ceux qui ne peuvent avoir de gondoles; d'ailleurs ces canaux ſont très-puans en été: on en eſt incommodé même au mois de Mai à l'heure de la baſſe mer, & je ſuis étonné qu'ils ne produiſent pas beaucoup de maladies à Veniſe. Ils ont beſoin d'être nettoyés: pour cela, on met à ſec les petits canaux, & dans les grands, l'on enlève ſouvent les immondices avec des dragues, ou une machine à curer, qui s'appelle *Cavaſango*. L'on tranſporte les matières ſur le Bondante qui eſt à ſept milles de Veniſe, pour ne pas infecter l'air; ſans ces précautions, les canaux ſe rempliroient avec le temps, & la ville de Veniſe ſe trouveroit à ſec: elle en eſt déjà menacée, comme on en juge dans les ſécheresses & dans les heures du reflux, où une partie de ces petits canaux manquent d'eau.

Les lagunes ſont auſſi expoſées à des crues d'eau extraordinaires, qui font de grands ravages à Veniſe; celles de 1444, 1445, 1517 & 1535, ſont les plus mémorables dont l'hiſtoire faſſe mention. On y remédie depuis quelques années par une immenſe conſtruction de murailles le long du rivage de Paleſtrina, comme je l'ai dit ci-deſſus.

La nuit du 11 au 12 de Mars 1783 il y eut un

ouragan qui commença en Sicile, & parcourut l'Italie; à Venise, les eaux montèrent à une hauteur dont on n'avoit pas mémoire; de grosses barques furent portées sur la place S. Marc, il y eut des maisons renversées, les digues du Lido furent rompues, & même en terre-ferme il y eut des maisons & des clochers renversés; le 18, on sentit à Padoue une secousse de tremblement de terre.

On s'apperçoit à Venise du flux & du reflux de la mer deux fois le jour, à des heures qui varient sans cesse, comme le passage de la lune au méridien. La haute mer est à dix heures & demie, le jour de nouvelle lune: la différence des basses eaux à celles de la pleine mer, va jusqu'à trois pieds & demi. Voyez le traité du flux & du reflux de la mer, 1781, pag. 147.

Les rues de Venise sont pavées de laves de Padoue aussi-bien que les quais, mais les uns & les autres sont étroits & en petit nombre; ce sont les canaux & surtout le grand canal qui présentent le beau coup-d'œil, & forment les plus belles rues de la ville.

Les beaux édifices de Venise sont presque tous en pierre d'Istrie; il y en a beaucoup avec des revêtemens de marbre: les maisons sont en briques, mais les fondemens sont de pierre d'Istrie; tous les escaliers sont de la même matière, & par cette raison sont très-glissans, singulièrement ceux des canaux & des ponts, quoiqu'on ait soin de piquer la pierre. Il y a le long des maisons de grands pieux où l'on attache les gondoles.

Toute la ville est bâtie sur pilotis, aussi les plus beaux bâtimens de Venise paroissent avoir souffert: les pilotis cèdent un peu, on s'en apperçoit par des lezardes fréquentes.

La ville de Venise, dit M. Cochin, offre aux curieux quantité d'églises & de palais d'une très-belle architecture; mais le goût de la décoration

extérieure des palais est différent de celui qui règne à Rome, où elle consiste presque uniquement dans des croisées & des portes ornées; à Venise les bâtimens sont enrichis de colonnes à chaque étage: ces ordres par conséquent sont petits, mais ce goût paroît fondé en raison: chaque plancher se trouve porté, d'une manière naturelle & sensible à l'œil, ces palais en sont plus richement décorés, & ils présentent un aspect plus magnifique.

Ordinairement on pratique au milieu de chaque palais une galerie qui le coupe en travers, & qui communique aux autres appartemens. Cet usage est dans le goût oriental, il a été imaginé pour l'agrément des femmes, qui ne sortoient guère autrefois, en général pour faciliter la promenade dans la maison, ce qui est très-nécessaire dans une ville où il n'y en a point au-dehors; autrefois ces galeries servoient de magasins pour le commerce, car les nobles mêmes commerçoient.

Les appartemens sont pavés d'une espèce de stuc ou de mastic luisant & très-dur, qui représente des marbres, des compartimens, souvent des dessins très-recherchés, du moins dans les beaux appartemens; on l'appelle *Terrazzo*.

Cette manière de paver commence à s'introduire en France, il y en a surtout à Rouen; mais en France ce n'est que du plâtre gâché avec de la colle & de l'huile, sur lequel on peint des compartimens & des dessins comme à Venise; si le plancher n'est pas extrêmement solide, & que le stuc vienne à se fendre, ou s'il y a de l'humidité qui en altère le tissu, le stuc devient plus désagréable que nos parquets & nos carreaux; il exige des voûtes pour être solide & durable; à Paris les maisons sont trop légères, & l'ébranlement des voitures trop considérable, pour qu'on puisse employer beaucoup ce genre de pavé.

En arrivant à Venise, le premier objet de ma

curiosité fut la place S. Marc, l'église & le palais ducal, qui sont à-peu-près vers le milieu de la ville, à deux cent cinquante toises du pont de Rialto, près duquel j'étois logé; c'est au palais & à la place S. Marc que réside la majesté de la république; l'on en parle beaucoup plus que d'aucune autre partie de la ville, dans nos histoires & dans nos livres, & c'est par-là que je vais commencer ma description.

CHAPITRE XXXI.

L'église de St. Marc.

L'ÉGLISE ducale de S. Marc est devenue la principale église de la ville, quoiqu'elle ne fût autrefois que celle du palais; l'église patriarchale ou métropolitaine étant à l'extrêmité de la ville & au-delà de l'arsenal. Celle de S. Marc n'est pas la plus grande ni la plus belle de Venise; elle est d'un mauvais gothique, & elle a presque l'air d'un fourneau, mais c'est la plus ornée, la plus riche, la plus célèbre de Venise. S. Marc, dont elle porte le nom, y est représenté sous l'emblême d'un lion. S. Jérôme (*In Matth. proem. Ezech. I*, 10.) trouve cet emblême dans la vision d'Ezéchiel, parce que son évangile commence par la prédication de S. Jean dans le désert; c'est la voix de celui qui étonne les pécheurs, & qui semblable à un lion rugissant, les effraie en leur criant: *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers, faites pénitence, ou sa justice va s'appésantir sur vous.* Telle est la raison qui a fait prendre le lion pour le symbole de S. Marc, & ensuite de la république de Venise, & c'est ce lion qu'on y retrouve par-

tout, & à chaque instant, surtout à la place S. Marc (1).

Lorsque les Sarrazins ravageoient l'Egypte dans le neuvième siècle, & que le corps de S. Marc, Evangéliste, eût été transporté d'Alexandrie à Venise, on voulut bâtir une église à son honneur, & on la commença l'an 828. Après l'incendie qui arriva l'an 976, on recommença le bâtiment, & c'est celui qui subsiste aujourd'hui ; il fut fait sous le doge Orseolo, qui se fit ensuite religieux, & qui a été canonisé ; on prétendit en quelque façon suivre le modèle de Ste. Sophie de Constantinople, mais il y a une prodigieuse différence. Un siècle après & vers l'an 1071, le doge Selvo fit orner cette église de marbres grecs, tirés du levant ; il l'enrichit de mosaïques en pierres fines ; elles furent faites par des Grecs venus de Constantinople, & c'est de-là que les Vénitiens datent le renouvellement de la peinture en Italie.

Le bâtiment de S. Marc est distribué comme les anciennes églises des chrétiens ; on y entre par un vestibule ou portique séparé de l'église, & qui a deux cent pieds de long ; l'endroit qui étoit réservé pour les femmes est plus élevé que le reste de l'église, & l'on y monte par les deux petites portes intérieures qui sont aux deux côtés de la grande : il y a deux aîles, à droite & à gauche de la nef : on monte au milieu de l'église par quelques degrés ; il y a deux chaires, l'une du côté de l'évangile, l'autre du côté de l'épitre ; la première est d'une figure octogone portée par quinze colonnes de six pieds & demi de hauteur, elle est divisée en deux étages, le plus bas sert aux prédications

(1) Le bœuf de S. Luc, l'aigle de S. Jean, le lion de S. Marc, & l'animal à figure d'homme de S. Matthieu, à la place duquel on met quelquefois une espèce d'ange, sont les quatre animaux mystérieux de l'Apocalypse, Ch. IV. Ils paroissent empruntés des quatre constellations qui annonçoient les saisons.

des grandes fêtes ; l'étage ſupérieur ſert à lire l'évangile. La chaire ou tribune, qui eſt de l'autre côté, eſt ſoutenue par neuf colonnes de beaux marbres, elle eſt auſſi octogone, & on l'appelle *Bigonzo* ; c'eſt de-là que le doge ſe montre au peuple après ſon élection, & que l'on montre la relique du précieux ſang deux fois l'année, le Jeudi-Saint & la veille de l'Aſcenſion. La muſique de l'égliſe ſe place dans les tribunes, qui ſont au-deſſus des deux portes collatérales du chœur.

Le bénitier eſt de porphyre, placé ſur un piédeſtal de marbre avec des bas-reliefs. Le baptiſtère eſt un ouvrage de Sanſovin.

La partie intérieure ou le centre de l'égliſe, qu'on appeloit *Sancta Sanctorum*, étoit un lieu ſecret & myſtérieux ; le grand autel y eſt placé ſous un baldaquin de marbre ſerpentin, porté par quatre colonnes de marbre blanc, chargées de figures qui préſentent des hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament. Les ornemens qui ſont placés au-deſſus de l'autel ſont compoſés de lames épaiſſes, en or, avec des bas-reliefs à la grecque dont les figures ſont comme dans des eſpèces de niches entourées de diamans, de rubis, d'émeraudes, de perles. Ce bel ouvrage fut commencé à Conſtantinople en 976, mais il a été enrichi conſidérablement en 1345, ſous le doge André Dandolo.

Derrière ce grand autel, on en voit un autre où repoſe le S. Sacrement ; il eſt environné de colonnes de huit pieds & demi, dont deux ſont du plus bel albâtre oriental, d'une extrême rareté, deux autres de marbre bleu & noir, & deux de ſerpentin ; la baluſtrade eſt de porphyre ; la petite porte de bronze du ſanctuaire eſt un ouvrage de Sanſovin.

La chapelle ducale, ou le chœur, eſt environnée d'une colonnade, dont l'entablement a trois pieds de large, il eſt ſoutenu par huit colonnes ;

le tout est de porphyre, de serpentin, ou autres marbres précieux; au-dessus de la corniche est une croix d'argent massif, avec quatorze figures en marbre, de grandeur naturelle, qui représentent la Vierge, les douze apôtres & S. Marc. Les places du doge, du sénat & des ambassadeurs, sont dans les stalles du chœur; le prévôt de l'église, *Primicerio*, & les chanoines se placent dans l'intérieur du sanctuaire.

A gauche de l'autel du S. Sacrement, c'est-à-dire, du côté de l'évangile, est la porte de la sacristie; cette porte est de bronze, ornée de bas-reliefs, de Sansovin; il s'y est représenté lui-même, aussi-bien que le Titien & l'Arétin qui étoient ses amis; il y a dans cette sacristie un plafond en mosaïque. Dans la croisée de l'église est un autel où l'on conserve un tableau miraculeux de la Vierge, qui passe pour être de S. Luc; il a cela de commun avec beaucoup d'autres, mais celui-ci est un des plus célèbres; on assure que les empereurs de Constantinople le portoient comme tel dans leurs expéditions militaires, & ce fut en 1204, après que les François & les Vénitiens eurent pris Constantinople, que le doge Henri Dandolo le fit transporter à Venise.

De l'autre côté de l'église, dans la partie qui regarde la cour du palais ducal & près de l'autel de S. Jacques, on voit une petite tête de marbre sur un pilastre, devant laquelle il y a toujours une lampe allumée, en mémoire d'une apparition miraculeuse de S. Marc au même lieu, qu'on rapporte à l'an 1094, & dont on célèbre encore la fête chaque année le 25 Juin.

Toute cette église est remplie de mosaïques; on en voit dans les coupoles, les voûtes, les niches, sur les murailles & sous le portique. C'est une richesse qui étonne. Presque toutes sont accompagnées d'inscriptions qui en expliquent les sujets;

on peut voir la deſcription qu'en a donné Boſchini, & qu'on trouve encore dans d'autres livres. Mais en général ces moſaïques ſont mal exécutées ; quelques-unes cependant ſont faites d'après de bons tableaux, du Titien, du Tintoret, de Pordenone, de Salviati; il auroit été à déſirer qu'on ne ſe fût pas ſervi d'un fond doré, qui fait un mauvais effet. Le pavé de l'égliſe eſt preſque tout formé en compartimens, qui repréſentent des animaux, des arbres, des hiéroglyphes, en pierres de différentes couleurs, qui forment des moſaïques, remarquables ſurtout dans la nef à droite, par la beauté des matières qui y ſont employées.

Le tréſor de S. Marc eſt un des plus riches qu'il y ait en Italie, ſoit en reliques, ſoit en diamans & en or; quant aux reliques, on y montre une ampoule ou fiole remplie du ſang de Jéſus-Chriſt, qui coula non pas ſur le calvaire, mais d'une image que des Juifs avoient crucifiée en 675; cela ſe trouve dans pluſieurs hiſtoriens. On y conſerve une partie de la vraie croix, un des cloux de la paſſion, une épine de la couronne, & même un tronçon de la colonne de la flagellation: des portions du manteau de la Sainte Vierge, du bras de S. Luc, du doigt de la Magdelaine, du crâne de S. Jean-Baptiſte; l'évangile de S. Marc écrit de la main même de ce ſaint, & un Miſſel contenant des miniatures de Clovio, diſciple de Jules Romain, qui a fait celles du beau livre de Naples que nous avons cité. On dit que c'eſt le cardinal Domenico Grimani, qui l'a donné à la république.

A l'égard des richeſſes que renferme ce tréſor, on y voit des chandeliers & des vaſes en or; douze couronnes & douze pectoraux d'or, ornés de pierres précieuſes d'une groſſeur extraordinaire; douze rubis-balais qui pèſent chacun ſept onces, dont l'empereur Jean Cantacuzène fit préſent à la république en 1343; un ſaphir qui pèſe plus de neuf

onces poids de marc; un ſceau de grenat de ſept pouces de haut & ſept de diamètre, avec des figures gravées autour, mais elles ſont mauvaiſes; une perle d'un pouce de haut ſur neuf lignes de large, telle qu'on l'a tirée de la coquille; ſa forme, qui a l'air d'une montagne, a été cauſe qu'on y a gravé une figure de Notre-Seigneur au jardin des Olives, avec les apôtres endormis.

Un lit d'or ſurmonté d'un gros diamant, avec ſon pied de vermeil, donné par Henri III, roi de France, au doge Louis Mocenigo (1); un plat d'une ſeule turquoiſe qui a ſix pouces de diamètre, ſur lequel on voit quatre lapins, mal gravés, & quelques caractères arabes que le Père Montfaucon explique par ces mots, *opifex Deus;* les couronnes de Chypre & de Candie; le bonnet ducal dont on couronne le doge lors de ſa création; il eſt entouré d'une bordure de perles & de pierres précieuſes avec un gros rubis ſur le front & un beau diamant au-deſſus; on en fait le plus grand cas. Je paſſe ſous ſilence une multitude d'autres richeſſes: on ne peut guère voir ailleurs des choſes plus rares & plus précieuſes que celles dont je viens de parler; mais il eſt difficile de voir ce tréſor, à moins qu'on n'ait quelqu'accès auprès du procurateur qui en a l'intendance.

Les dehors de l'égliſe de S. Marc méritent d'être conſidérés; la façade eſt gothique, originale & chargée d'un travail conſidérable; on y voit cinq grands arcs, plein-cintre, ſoutenus chacun par deux ordres de petites colonnes, dont le nombre va à deux cent quatre-vingt-douze; il y en a huit de porphyre & les autres de marbre; au deſſus de ces arcs eſt une grande galerie qui règne ſur trois côtés

(1) Ce fut lui qui reçut ce prince en 1574, lorſqu'il revint de Pologne pour prendre poſſeſſion du royaume de France: cet événement fut conſacré par une inſcription placée ſur le grand eſcalier du palais. *Hector Joly, Traité de la Ch. des Comptes.*

de l'églife, avec une baluftrade formée par trois cent foixante-quatre colonnes ; au-deffus de cette galerie s'élève un fecond ordre de cinq grands arcs, plein-cintre, foutenus par des colonnes de porphyre ; ces arcs font ornés de mofaïques & de fculpture, en feuillage, ou guirlandes, avec des figures de prophètes, & chacun eft furmonté par une grande ftatue de marbre ; l'arc du milieu, qui furpaffe tous les autres, porte la ftatue de S. Marc, & au-deffous eft un grand lion de bronze doré, qui a fept pieds & demi de long.

Au milieu de la galerie & au-deffus de la grande porte de l'églife, font les quatre chevaux antiques de bronze doré, qu'on attribue à Lyfippe. On croit qu'ils furent autrefois fur l'arc de triomphe d'Augufte ; Sébaftien Erizzo a cru les reconnoître fur une médaille de Néron, qui a pour revers un arc de triomphe furmonté de quatre chevaux. Ceux-ci furent placés enfuite fur les arcs de Domitien, de Trajan, de Conftantin ; ce dernier empereur les fit tranfporter à Conftantinople avec le char du foleil, & les plaça dans l'hippodrome ou cirque des jeux publics ; & à la prife de Conftantinople en 1206, les Vénitiens les firent tranfporter à Venife : ils ne paroiffent pas plus grands que nature par la manière dont ils font placés. Pétrarque les a célébrés dans une de fes lettres, en décrivant une fête de la place S. Marc, comme un des plus précieux reftes d'antiquité qu'il y ait en Italie ; cependant ils ne font pas extrêmement beaux ; ils n'ont pas l'expreffion & la vie qu'on s'attendoit à y trouver, d'après leur réputation.

Le peuple baife avec vénération un petit morceau de porphyre enchaffé dans le pavé du portique de S. Marc ; c'eft-là que l'empereur Fréderic Barberouffe, profterné aux pieds du pape Alexandre III, reçut en 1177 l'abfolution des cenfures qu'il avoit encourues. Les Italiens révoltés con-

tre cet empereur, qui avoit refusé de faire grâce aux Milanois & aux Alexandrins, gagnèrent une bataille contre lui ; son fils fut pris par les Vénitiens, l'empereur fut contraint de se réconcilier avec le pape, & en même temps de lui rendre les allodiaux de la comtesse Mathilde. Dans la grande salle du palais ducal, où cette histoire est représentée, on voit l'empereur qui se prosterne, & le pape qui lui met le pied sur la gorge ou du moins sur l'épaule ; on assure que le pape affecta de réciter à ce moment le verset, *Super aspidem & basilicum ambulabis* ; l'empereur voulut diminuer un peu de son humiliation, en lui disant que c'étoit à S. Pierre & non à lui qu'il rendoit cet hommage, *non tibi sed Petro* ; mais le pape lui répondit fièrement, *& mihi & Petro*. C'étoit le jour de l'Ascension, voilà pourquoi les Vénitiens choisirent cette fête pour célébrer à perpétuité la victoire qu'ils avoient remportée sur les troupes de l'empereur pour la défense du pape ; ce fut aussi le jour qu'on prit pour les épousailles de la mer, par le doge Ziani, car ce fut alors que le pape accorda ce privilége à la république, pour montrer le droit qu'elle avoit sur la mer Adriatique : *ut omnis posteritas intelligat maris possessionem victoriæ jure vestram fuisse.*

CHAPITRE XXXII.

Description du palais ducal de S. Marc.

LE palais ducal où réside le doge, & où se tiennent tous les conseils, est un vaste édifice gothique, où l'on entre par huit portes, dont quatre sont sur le canal, une sur la grande place, une sur la petite place & deux dans l'église. La porte principale, qui fut commencée en 1439, conduit à une

grande cour, dans laquelle on voit plusieurs statues antiques de marbre, entr'autres Cicéron & Marc-Aurèle; Fréderic Contarini, mort en 1603, les laissa à la république, avec beaucoup d'autres qui sont dans la bibliothéque de S. Marc. Il y a aussi deux statues d'Adam & d'Eve, par Antoine Riccio de Vérone.

Après avoir monté le grand escalier, appelé l'escalier des Géans, l'on trouve des corridors où sont les bouches des dénonciateurs, *denunzie secrete*, l'une des choses les plus redoutables du gouvernement de Venise, où chacun peut mettre des accusations anonymes contre tout citoyen. L'on entre dans l'anti-chambre de la salle des quatre portes; on voit au milieu du plafond un tableau allégorique, où le *Tintoret* a exprimé la justice qui présente une épée au doge Priuli; ce tableau est bien empâté de couleur, la tête de la justice est belle, elle est peinte largement, mais la composition du tableau est foible. Dans le vestibule il y a quatre tableaux, dont trois sont remarquables : 1°. Jésus-Christ au jardin des Olives, par Paul Véronèse; il est bien composé & les caractères en sont beaux, mais il n'a pas cette belle couleur qui est ordinaire à Paul Véronèse. 2°. S. Jean l'évangeliste, de François Bassan, bien composé & d'une assez bonne couleur; mais il a poussé au noir (1). 3°. L'annonciation des bergers, de Léandre Bassan, foible de couleur & de composition.

Dans la salle des quatre portes, la Vierge avec quelques saints qui l'environnent, & un doge qui l'invoque; tableau donné à la république par le cardinal Contarini, peint d'une manière assez large. L'entrée de Henri III à Venise, grand tableau du Vicentino; il est bien composé, assez bien colo-

(1) En 1784, on a fait nettoyer & réparer tous les fameux tableaux de la république, par M. Edoas, peintre anglois, qui a réussi à leur rendre leur première fraîcheur.

rié, on y voit de belles têtes; mais il y a peu de noblesse, & le point de vue est trop haut.

Vis-à-vis est un grand tableau du Titien, représentant la Foi dans la gloire; elle tient une croix, S. Marc l'admire, & le doge, Antoine Grimani, l'invoque; la composition n'en est pas belle, mais la couleur générale en est bonne; la figure de la Foi est sans noblesse, celle de S. Marc est belle, ainsi que celle du doge, les caractères en sont vrais; il y a derrière le doge un beau groupe de soldats. Marc Vecelli, neveu du Titien, ajouta une figure de chaque côté, mais elles ne valent rien.

Le milieu du plafond est du Tintoret; c'est Jupiter qui conduit Venise dans la mer Adriatique, avec beaucoup de divinités; il est d'une belle couleur, mais il ne plafonne point, la tête de la figure qui représente Venise est belle, mais le Jupiter est sans noblesse.

A côté de ce tableau il y en a deux autres allégoriques, du Tintoret, l'un représente Junon qui donne son Paon à la ville de Venise; la figure de Junon est lourde & le caractère en est manqué, mais ce tableau est brillant de lumière.

Le second représente Venise qui tient des chaînes & qui terrasse les vices; la figure de la ville est assez belle, ainsi que la couleur du tableau, mais la composition en est foible.

Dans la salle appelée *Anticollegio*, un plafond à fresque de Paul Véronèse, représentant Venise sur son trône; la tête de cette figure est gracieuse; il y a dans ce morceau de grandes finesses de touche, mais le plafond a peu d'effet.

Quatre tableaux du Tintoret, représentant, 1°. Vulcain & les Cyclopes. 2°. Mercure apportant la pomme aux déesses. 3°. Ariane couronnée d'étoiles par Vénus en présence de Bacchus. 4°. Pallas qui arrache Mars des bras de la volupté: on reconnoît peu le Tintoret dans ces tableaux, ils se ref-

sentent plus de la manière du Palma ; en voulant viser à être précis dans son dessin, il s'est refroidi ; les têtes de femmes y sont cependant gracieuses.

L'enlèvement d'Europe, il passe à Venise pour un des meilleurs ouvrages de Paul Véronèse ; le sujet est le même que dans l'une des chambres de l'académie de peinture à Rome, à quelques changemens près ; & du côté de la composition, la critique en doit être la même, ainsi que pour la triple action : Europe y est représentée, 1°. lorsqu'on l'enlève, 2°. passant la mer, 3°. après l'avoir passée. La couleur est fort belle, mais la figure d'Europe manque de noblesse ; le tableau est mal placé.

Un grand tableau de Jacob Bassan, qui est à côté, représente le départ d'un villageois ; il est dans la basse-cour avec tous les attirails de campagne ; ce tableau est très-beau, vigoureux & vrai de couleur ; le point de vue en est plus bas que le Bassan n'a coutume de faire, ce qui produit un très-bon effet. Au coin de la cheminée, un petit tableau sur pierre, de Paul Véronèse, représentant Moyse sauvé des eaux ; il est beau, quoique ce ne soit qu'une esquisse.

COLLEGIO, est la salle où se rassemble le collége, composé des vingt-cinq principaux magistrats, qui traitent du gouvernement interne & externe, des affaires économiques, militaires de l'Etat ; nous parlerons plus bas de ce tribunal. Les peintures de cette salle étonnent tous les voyageurs. On voit d'abord sur la cheminée un tableau de Paul Véronèse, dont on jouit mal, mais dont les figures paroissent gracieuses.

Il y a au fond de la chambre un trône sans dais, & dix places de chaque côté, séparées par des espèces de bras de fauteuils couverts de maroquin.

Au-dessus du trône un tableau de Paul Véronèse, représentant Jésus-Christ, la Foi, la Justice, & en-bas le général Sébastien Veniero, victorieux des

Turcs, à genoux devant Notre-Seigneur. Ce tableau eſt aſſez bien composé, bien colorié; on y admire de beaux caractères de têtes, ſingulièrement celui de la Juſtice; la Religion & le général ſont drapés d'une manière vraie; la lumière eſt bien entendue & le tout eſt très-harmonieux.

Le plafond en général eſt beau, il eſt de Paul Véronèſe, & reparti en différens tableaux; les trois du milieu plafonnent ſurtout à merveille, principalement quand on les voit de la porte. Le premier, en commençant vers le trône, repréſente la ville de Veniſe, entre la Juſtice & la Paix; il eſt admirablement bien colorié, & l'effet en eſt clair & piquant; on y voit de beaux caractères de têtes. Celui du milieu repréſente la Foi dans le ciel, & au-bas un ſacrifice : la Foi n'eſt pas belle; ce tableau à néanmoins le mérite de la couleur & de la fraîcheur.

Le troiſième repréſente Mars & les attributs de la guerre; Neptune avec des amours tiennent des coquilles : on voit dans le fond la tour de la place S. Marc. Ces tableaux ſont bien coloriés, ils ſont ſi frais qu'ils ſemblent ſortir du pinceau : on voit que Paul Véronèſe a tenu les deux tableaux du fond plus clairs par degrés, afin que la couleur pût appeler également les yeux du ſpectateur en entrant.

Il y a huit autres tableaux de Paul Véronèſe, repréſentant les vertus morales perſonnifiées par des femmes avec des attributs; ils ſont diſtribués dans le plafond autour des trois dont je viens de parler; les figures en ſont bien composées & drapées avec légèreté, les caractères charmans; on y voit des têtes de demi-teinte, peintes avec une fineſſe de tons admirable, la couleur en eſt très-belle en général.

PREGADI, c'eſt le lieu où s'aſſemble le ſénat, composé d'environ deux cent & trente perſonnes, qui gouverne la république, & décide de la paix

& de la guerre; cette salle est ornée de belles peintures.

Le premier tableau à gauche en entrant est du Tintoret ; il représente la Vierge qui envoie le rameau d'olivier par un ange, en signe de paix, à un doge qui est à genoux pour le recevoir ; dans le fond est la place S. Marc ; ce tableau est sans effet ; la gloire en est très-confuse & lourde, en total il est médiocre.

Le second est de Jaques Palma ; il représente la ligue de Cambrai dont nous avons parlé ; le doge Loredan y paroit soutenu par la ville de Venise, qui tient une épée ; devant elle est le lion de S. Marc prêt à sauter sur l'Europe, qui est sous la figure d'un guerrier monté sur un taureau ; il tend son bouclier pour parer le coup que la ville veut lui porter ; sur le bouclier sont les armes des différentes puissances de l'Europe qui étoient liguées contre Venise. Il y a quelque chose d'ingénieux dans cette allégorie, quoiqu'un peu compliquée : le tableau est bien composé ; la figure de la ville est charmante, ainsi que les autres figures qui sont à côté ; mais la figure d'homme montée sur le taureau, & qui représente l'Europe, est mauvaise : les deux grands anges qui couronnent le doge, sont dans des attitudes outrées : la couleur de ce tableau est assez bonne.

Le troisième tableau est aussi de Jaques Palma ; il représente un doge à genoux ; & S. Marc derrière lui, qui le montre à Jésus-Christ dans le ciel : au bas on voit la Religion d'un côté & de l'autre la Justice & la Paix qui s'embrassent ; sur le devant une figure de femme représentant l'isle de Candie, le labyrinthe est derrière elle : ce tableau est médiocrement composé, mais assez harmonieux de couleur ; les têtes de femmes sont gracieuses.

Le quatrième est encore de Jaques Palma ; il représente le doge François Veniero, présentant à

la

la ville de Venise les différentes villes qui lui apportent des tributs ; les femmes en sont très-gracieuses ; ce tableau est bien composé, & bien peint, c'est le meilleur de tous.

Le cinquième, qui est sur le tribunal, est du Tintoret ; il représente Jésus-Christ soutenu par les anges, & accompagné de plusieurs saints, avec deux doges qui l'invoquent ; il est dur de couleur, mal composé & sans effet ; mais il y a quelques têtes assez belles.

Le sixième sur la porte d'entrée, vis-à-vis le tribunal, est un tableau de Palma, représentant Jésus-Christ dans la gloire, la Vierge & S. Marc, & deux doges qui l'invoquent, accompagnés de leurs patrons, S. Jérôme & S. Laurent ; la gloire est bien peinte, chaque figure prise en particulier est assez bien composée, quoique la composition générale soit éparpillée & ne soit pas heureuse ; ce que l'on peut attribuer à la forme ingrate du tableau, dont une partie est coupée par la porte.

Le tableau du milieu du plafond, est du Titien ; il représente la ville de Venise, comme maîtresse de la mer, accompagnée des divinités du ciel & de la mer ; on n'y voit point de dessin général : la composition en est confuse, c'est un grand fatras de figures, qui cependant prises en particulier, sont aimables & bien coloriées.

CHIESETTA DEL COLLEGIO. Il y avoit un tableau du Titien qu'on a transporté dans l'antichambre de la sécrétairerie secrette ; il représente les pélerins d'Emaüs, il est à-peu-près semblable à celui de la sacristie de la chapelle à Versailles, car il y a peu de changement dans la composition ; mais il est inférieur en tout point.

Sur un petit escalier qui monte à cette chapelle, un S. Christophe peint par le Titien, d'une belle couleur ; mais d'un dessin incorrect ; la tête de l'enfant Jésus est admirable.

CONSIGLIO DI DIECI, salle où s'assemble ce conseil redoutable, chargé de veiller à la sureté de l'Etat, & qui a sur tous les citoyens un pouvoir absolu.

Au-dessus du tribunal l'adoration des mages, d'Antonio Aliense; grand tableau, confus & médiocre.

A gauche un grand tableau de Léandre Bassan, représentant le doge Sébastien Ziani, qui revient triomphant de Fréderic Barberousse; le peintre s'y est représenté avec une fraise, portant un des bâtons du dais, derrière deux cardinaux de la suite du pape: ce tableau est sagement composé, vigoureusement colorié, les figures même sont assez nobles; elles ont de beaux caractères.

A droite, un tableau du Titien le fils, où l'on voit le pape Clément VII, & l'empereur Charles V, avec plusieurs cardinaux, à l'occasion de la paix d'Italie qui se conclut à Bologne: il y a des caractères de têtes assez bons & assez bien peints.

Dans le plafond le tableau du milieu est de Paul Véronèse, il représente Jupiter qui foudroie les vices; la composition est bien remuée; le tableau est parfaitement beau par la couleur, il est d'un bel accord, mais un peu mou de dessin; cette allégorie convient parfaitement à la destination du conseil des dix.

Junon, qui répand des trésors sur la ville de Venise, beau tableau de Paul Véronèse, bien en plafond; la Junon est très-belle & bien dessinée, & la tête de la ville bien en perspective & fraîchement coloriée; c'est un très-beau raccourci.

Au-dessus du tribunal, Venise sur un globe, tableau de Zilotti, d'une jolie couleur, & bien drapé.

Dans un autre, ce peintre représente Venise avec les marques de la liberté, dans l'assemblée des dieux; ce tableau est dans le goût de Paul Véronèse.

Un tableau ovale de Paul Véronèse, représentant un vieillard, la tête appuyée sur son coude, avec

une jeune femme à côté de lui ; ce tableau est vigoureux de couleur, les têtes en sont très-bien exprimées.

L'arche de Noé du Bassan : c'est une vaste composition où l'on voit une multitude immense d'animaux peints avec une vérité, une expression, une délicatesse extraordinaires ; le velouté des poils, la finesse des plumages, tout y est rendu d'une manière surprenante : on ne trouve de défectueux que le bœuf : la composition de ce tableau est un peu confuse, mais cela peut s'excuser en faveur du sujet ; le point de vue y est trop grand.

SALA DELLA BUSSOLA : dans le milieu du plafond S. Marc couronnant les vertus théologales, tableau de Paul Véronèse bien colorié.

CAPI DEL CONSIGLIO ; le plafond de cette salle est du Tintoret. On y voit trois dessus de portes du Bassan : la Madelaine & Notre-Seigneur en jardinier, de François Bassan ; la circoncision, de François Bassan ; Jésus allant au Calvaire, de Jacques Bassan : celui-ci est un des plus chaudement coloriés : il y a de l'action & de l'expression dans les figures.

SALE ARMATE DEL CONSIGLIO, petit arsenal composé de plusieurs salles ; dans l'une il y a trois cent fusils chargés chacun avec une cartouche de six coups ; au-dessus sont trois autres salles pleines de sabres, cuirasses & autres armures.

Dans la troisième salle il y a sur la porte un tableau du vieux Palme, représentant la Vierge, l'enfant Jésus & plusieurs saints : il est très-froid.

Un dessin à l'encre de la Chine, de six pouces de haut, représentant S. Marc assis, & où tout son évangile est écrit ; c'est un des meilleurs ouvrages en ce genre, & un de ceux dont le caractère est le plus fin. Deux petits tableaux de Jacques Bassan : l'un est une adoration des Bergers, l'autre un Christ qu'on va mettre au tombeau ; ce dernier est fort beau.

Une ancienne pièce de velours, où il y a des personnages coloriés qui font le velours, elle est singulière par le travail : ce sont les Perses qui en firent présent à la république.

Un petit cabinet d'ébène, sur lequel il y a des camées incrustés, dont quelques têtes sont fort belles ; au haut un petit bas-relief en camée, représentant Apollon & Daphné changée en lauriers, plusieurs nymphes de ses compagnes effrayées, & des bachantes ; les figures sont blanches, & le fond de la pierre gris.

Au fond de cette salle on montre la cuirasse de Henri IV qu'il donna à la république, avec l'armure entière qu'il avoit portée à la guerre ; au-dessus est cette inscription :

Henrici IV & Franciæ & Navarræ regis arma, in tot tantisque & periculis & victoriis hostili sanguine madefacta ; immortalis ejus gloriæ triumphus, ac veri & sinceri amoris erga Rempublicam monumentum.

On conserve dans ces mêmes salles une collection de médailles.

SALA DEL GRAN CONSIGLIO ; c'est le lieu où se tient l'assemblée générale des nobles, composée quelquefois de sept à huit cent personnes ; c'est le corps de la république auquel seul appartient le droit de faire les lois générales qui intéressent la constitution, de changer la forme du gouvernement, de nommer les magistrats qui ne sont pas du corps du sénat, & même quelques-uns de ceux qui en sont, enfin de choisir le doge.

Cette salle a cent & vingt pieds de long & soixante de large ; elle est imposante par sa grandeur & par la beauté des peintures. Elle a été peinte en entier par les plus habiles maîtres ; & comme on y voit les plus beaux traits de l'histoire de Venise, nous en parlerons avec quelque détail.

Le premier tableau à droite du côté du trône re-

présente le pape Alexandre III, reconnu dans le couvent de la *Carità* par le doge Sébastien Ziani, accompagné de la seigneurie; dans le second on voit la conférence du pape avec le doge, dans laquelle on décide d'envoyer des ambassadeurs à Fréderic Barberousse : ils sont de Carletto & Gabriello Caliari.

Dans le troisième qui est au-dessus de la première fenêtre, le pape donne le cierge blanc au doge & à la seigneurie; ce tableau est de Léandro Bassano; il est bien & d'une bonne couleur.

Dans le suivant qui est du Tintoret on voit les ambassadeurs en présence de l'empereur Fréderic, à qui ils demandent la paix pour le pape Alexandre III au nom de la république; il est assez bien composé.

François Bassan a peint ensuite le doge prêt à s'embarquer sur le rivage de la place S. Marc, recevant du pape l'épée de commandement; ce tableau est heureusement composé & bien colorié, la lumière y est répandue, & a beaucoup d'effet. Sur la seconde fenêtre, le départ du doge sur ses galères est représenté de la main de Paolo Fiammingo.

La bataille navale que le même doge gagna l'an 1176 à Pirano vers Capo d'Istria; l'on y voit Othon troisième fils de l'empereur fait prisonnier & conduit devant le doge Ziani; tableau de Dominique Tintoret.

Sur la porte qui va dans la salle du scrutin, le doge présentant au pape le fils de l'empereur; le pape pour récompenser ces exploits donne au doge l'anneau avec lequel il épouse la mer; ce tableau est d'Andrea Vicentino.

Le pape donnant la permission à Othon d'aller rejoindre son père pour négocier la paix avec lui; ce tableau est du Palma, il y a de bonnes choses, on y trouve de la couleur & quelques beautés de détail.

L'empereur Fréderic prosterné devant le pape & lui baisant les pieds au devant de l'église de S. Marc, tableau de Fréderic Zuccheri.

Sur la porte de la *Quarantia civil nova*, le pape, l'empereur & le doge arrivant à Ancône; les habitans viennent au-devant d'eux, & présentent au pape & à l'empereur deux ombrelles, espèce de parasols à la turque, ou évantails d'étoffes riches ou de plumes; le pape donne la sienne au doge, en mémoire de quoi on la porte encore près de lui dans les solemnités; ce tableau est de *Girolamo Gambarato*.

Vers le coin de la salle & du côté de la place, le pape dans l'église de S. Jean de Latran donnant au doge des étendards blancs, rouges & bleus, avec les trompettes d'or, & le fauteuil pour les porter dans les solemnités, par Julio del Moro.

En retournant par le côté gauche de la salle on voit le doge Henri Dandolo, la seigneurie & les croisés qui s'unissent par serment pour le recouvrement de Constantinople & de Zara, par Jacques de Chère de Lorraine.

Entre la première & la seconde fenêtre, Zara assiégée par terre & par mer; tableau d'André Vicentin.

Au-dessus de la seconde fenêtre, le peuple de Zara qui vient avec la croix remettre les clefs de la ville au doge, par Dominique Tintoret, fils de Jacques ou du grand Tintoret; c'est un des beaux tableaux & des mieux coloriés de ce maître.

Alexis fils de l'empereur Isaac l'Ange Commène, échappé des mains d'Alexis son oncle qui avoit détrôné & emprisonné Isaac, vient demander au doge du secours; ce tableau est de Vicentino. Le suivant représente l'assaut donné à Constantinople, & la reddition de cette ville aux croisés & à Alexis; c'est un tableau du Palma; la composition en est confuse, mais il est bien traité.

Entre les dernières fenêtres Dominique Tintoret a peint la seconde prise de Constantinople, dont l'occasion fut la mort du jeune Alexis l'Ange III, tué par ordre du tyran Alexis Ducas, aussitôt après la mort de son père Isaac l'Ange, le 8 Février 1204. Les historiens disent que les croisés mirent tout à feu & à sang, dépouillèrent les églises, & n'épargnèrent rien pour satisfaire leur vengeance, leur cupidité & leur incontinence; mais le peintre n'est chargé de consacrer que la vertu guerrière, trop souvent ennemie de tout autre genre de vertu; ce fut alors que les Vénitiens eurent dans leur part du butin l'image célèbre de la Vierge.

Dans l'angle voisin, auprès de la première fenêtre qui est du côté de la place, le couronnement de Baudouin fait dans la place de Constantinople avoit été peint par François Bassan; mais il a été refait par l'Aliense : il est sage de composition, & colorié dans la manière de Paul Véronèse.

Entre les deux fenêtres de la façade opposée au tribunal, la victoire du doge André Contarini contre les Génois, peinte par Véronèse.

Au-dessus du trône est un tableau immense de Jacques Tintoret, qui représente le paradis; quoiqu'il l'ait fait dans sa vieillesse, c'est un de ses plus grands ouvrages pour la multitude des détails, & même à certains égards un des plus remarquables pour la perfection de l'art; cependant en total ce tableau n'est pas des plus estimés.

Dans le plancher il y a trois ordres de sujets : en commençant par le premier rang du côté de la petite place on voit une figure qui représente la ville de Scutari en Albanie, défendue contre Mahomet, par Scanderberg (George Castriotto chef des Epirotes) & Antoine Loredan qui étoit gouverneur de la ville; il est très-beau, la figure de la ville est charmante. On y a mis cette inscription : *Scodra bellico, omni*

apparatu diu vehementer à Turcis oppugnata, acerrima propugnatione retinetur.

François Bassan, fils du célèbre Jacques Bassan, a représenté près de-là une déroute du duc de Ferrare, vaincu par Damiano Moro qui brûla les tours que le duc avoit élevées pour se défendre. Voici l'inscription : *Duobus principis Atestini ligneis castellis incendio deletis, insana tertii moles in urbem advehitur.* Ce tableau est fort beau, d'une belle couleur & d'un effet admirable. Jacques Tintoret a représenté la défaite du duc de Ferrare, vaincu la même année par Vittorio Soranzo : *Prælio & nobilitate & multitudine captivorum insigne ad Argentam Atestinus princeps superatur.*

Le Tintoret a peint dans le suivant la victoire de Jacques Marcello sur les Arragonois : *Aragonia cum sociis totius Italiæ armis interitur, Gallipolis admittitur.* Plus loin, François Bassan a peint la victoire de Georges Cornaro & de Barthélemi Alviano sur les Allemands : *Nec loci iniquitate neque insuperabili pene nivium arcentur Veneti ab inferenda Germanis clade* ; il est d'une belle couleur, mais moins beau que celui de la victoire de Ferrare.

Le dernier tableau de cette première suite représente la prise de Padoue par les provéditeurs André Gritti & François Diedo, au moyen du stratagême des chars de foin. *Gravissimo ab universa Europa bello Respublica pressa, Patavium dimissum, quadragesimo post die, uno aditu impetuque recuperatur.* Ce sujet est du Palma, assez bien composé & d'une belle couleur.

En commençant par la porte qui est à la droite du trône on voit dans la partie la plus élevée la prise de Smyrne par Pierre Mocenigo, peinte par Véronèse : *Ad cæteras vastationes direptionesque Asiaticas, classis Veneta Smyrnam expugnat.* François Bassan a peint le sujet suivant, c'est une victoire des Vénitiens sur Philippe Marie Visconti : *Pedite in*

equos accepto tranat padum eques Venetus, atque insubres fundit. Le Tintoret a représenté la victoire d'Etienne Contarini sur le lac de Garda : *Insubrum in Benaco disjecta classis vertit in fugam duces, superioribus victoriis magnisque regibus captis exultantes.* La défense de Brescia par François Barbaro : *Calamitosissima ex obsidione, consilio in primis multimodaque præfecti arte Brixia servata.*

François Bassan a peint la victoire de François Carmagrole & de Victor Barbaro sur le duc de Milan : *Victi ad Maclodium insubres, ad cæteram vim captivorum ingentem, ipse etiam belli dux in potestatem adductus ;* ce tableau est vigoureusement colorié.

Le Palma dans la dernière partie de cette rangée a exprimé l'entrée de François Bembo dans le Pô, & la prise de Crémone : *Amplissimis cum spoliis fluviatilis ad Cremonam de insubre refertur victoria.* Ce tableau est plus chaud de composition & de couleur que ne le sont ceux du Palma.

Dans la rangée du milieu que nous avons reservée pour la dernière, Venise paroît élevée sur un trône sous un magnifique baldaquin, couronnée par la victoire, ayant sous ses pieds une proue de galère, environnée de trophées, de captifs, de symboles de villes prises & de provinces conquises. Ce sujet est encore du Palma ; la composition en est très-belle, mais il est un peu rouge de couleur & lourd de dessin.

Le grand tableau du milieu est du Tintoret ; la déesse de la mer Adriatique y paroît entre Cybèle & Thétis, qui marquent l'empire de la terre & de la mer, environnées de plusieurs autres divinités ; plus bas est le doge Nicolas *da Ponte* accompagné du sénat, à qui un lion aîlé apporte une couronne d'olivier ; autour de lui sont les députés qui présentent les tributs, ou les clefs des villes soumises à la république : ce tableau est noir, il ne plafonne point, mais on y trouve de belles têtes.

Le célèbre ovale de Véronèse est près de-là. Venise est élevée sur les nuages dans la posture la plus majestueuse, couronnée par la gloire, accompagnée de la renommée, & ayant autour d'elle l'honneur, la paix, l'abondance & les grâces; des peuples de tous les pays la contemplent avec admiration; des guerriers lui amènent de toute part des dépouilles & des trophées : l'idée générale de ce tableau est aussi belle que l'exécution est admirable, & les détails ingénieux; il est d'une belle couleur & très-harmonieux : il y a dans la demi-teinte des têtes d'une très-grande beauté; on reconnoît sa manière dans les détails de ce tableau; mais la couleur en est un peu noire, ce qui ne lui étoit pas ordinaire. Véronèse l'a gravé lui-même.

Une espèce de frise qui règne dans la partie supérieure de la muraille contient une partie des portraits des doges de Venise, faits la plupart de la main du Tintoret, parmi lesquels on a laissé vide la place du doge Marin Falier, qui fut décapité en 1355 pour montrer à tous les ambitieux qu'une conspiration contre l'Etat peut conduire le prince même entre les colonnes de S. Marc; au lieu du portrait on y a écrit son histoire; la suite de ces portraits est dans la salle suivante.

Il y a encore au-dessus des fenêtres quelques symboles de vertus, & des peintures de quelques actions célèbres.

Sala dello Scrutinio est celle où le sénat s'assemble pendant la tenue du grand conseil, pour faire l'élection des sujets qu'il faut proposer pour les charges; cette salle renferme onze grands tableaux le long des murs; voici les principaux : Le premier tableau à gauche en entrant par la grande porte représente le combat naval des Dardanelles, donné en 1656, peint par le cavalier Liberi; la composition est assez heureuse & se débrouille facilement; les figures sont trop rouges & incorrectes,

mais on y distingue un esclave tuant un Turc, fort connu sous le nom de *Schiavo del Liberi*.

Le quatrième est du Tintoret, c'est le combat & la prise de Zara ; il est bien composé & d'une couleur vigoureuse, mais on n'y trouve pas un parti pris pour la lumière ; il embrasse beaucoup de terrain ; le point de vue en est trop haut ; son principal mérite est le feu de la composition.

Le premier tableau à droite est le siége de Venise, par Pepin fils de Charlemagne ; il est de Vicentino, on y trouve de la couleur, mais il est mal dessiné.

Le quatrième est la prise de Tyr, d'Antoine Aliena ; il y a du mouvement dans la composition.

Au-dessus du tribunal est un grand tableau du Palma, représentant le jugement universel ; il y a de beaux détails, il est généralement bien peint & des meilleurs de ce maître, mais il manque un peu d'effet.

Dans le plafond l'ovale au-dessus du tribunal est de François Bassan ; il représente la prise de Padoue pendant la nuit ; l'effet en est bien rendu, & il est bien de plafond ; le sujet n'étoit cependant guère propre pour la place où est ce tableau.

Dans l'ovale du milieu, la victoire remportée par Marco Gradenigo dans le port de Trapani en Sicile ; l'effet en est assez heureux ; il est de Camille Ballini. Le troisième ovale est la défaite des Pisans dans le port de Rhodes, peinte par André Vicentini ; il est d'une assez bonne couleur.

Une partie du grand édifice que nous venons de décrire est couverte de cuivre ou de plomb en grosses pièces ; & c'est entre les voûtes & les plombs que sont les prisons terribles de l'Etat. La chaleur que contractent les plombs en été fait souvent mourir ou devenir foux ceux qui ont le malheur d'y rester long-temps ; aussi l'on ne connoît rien de

plus redoutable que d'être mis *Sotto i Piombi*. On parloit beaucoup à Venise, en 1765, d'un jeune Priuli qu'on y avoit renfermé, & qu'on croyoit y être pour sa vie, après beaucoup de travers qui blessoient sa famille & celle de sa femme, c'est-à-dire, la maison Mocenigo; mais on m'assure qu'il n'y étoit que pour dix ans, qu'il est sorti, & que les sujets de sa détention n'étoient pas aussi graves qu'on l'avoit dit.

Il y a aussi sous le palais ducal d'autres prisons, également terribles par l'obscurité, l'humidité, le manque d'air.

Mais ce sont-là les prisons qui sont *in pœnam*, plutôt que *in custodiam*; il y en a d'autres pour les prisonniers ordinaires, qu'on appelle *Prigioni nove*, bâties en 1589; elles ne sont séparées du palais que par un canal; le pont qui y conduit s'appelle *Ponte de' Sospiri*, parce que c'est celui par où passent les criminels que l'on conduit devant les juges. Il y a aussi dans le même bâtiment un tribunal criminel, composé de six magistrats qui jugent principalement les crimes de vols, & qu'on appelle *Collegio de' Signori di notte al criminale*. Nous parlerons de ce bâtiment dans un instant.

CHAPITRE XXXIII.

De la place S. Marc & des environs.

LA place S. Marc, la seule pour ainsi dire qu'il y ait à Venise, ou du moins la seule qui soit grande & ornée, est le centre des plaisirs du carnaval, le lieu de la promenade, des cafés, des bateleurs, des fêtes, des jeux, le rendez-vous de la noblesse & de la bonne compagnie, des étrangers, des nouvellistes, des plaideurs: elle est environnée de

portiques; & comme elle retourne à angles droits du côté de la mer, elle forme comme deux places différentes qui se joignent; elles ont en tout sens quatre-vingt toises de longueur; la plus petite s'appelle *Piazetta*.

Les deux colonnes de granite qui terminent la petite place au midi du côté de la mer, furent apportées de Grèce l'an 1174; quoiqu'elles ne soient pas belles & que les chapiteaux soient gothiques, elles donnent un air très-noble à cette place; l'une porte le lion de S. Marc, sur l'autre est une statue de S. Théodore, armé & monté sur un crocodile. C'est entre ces colonnes que se font les exécutions des criminels (1); on les faisoit autrefois dans la place de S. Jean Bragola, qui est à trois cent toises de-là du côté de l'arsenal; & il me semble qu'on devroit écarter les spectacles honteux & révoltans pour l'humanité, des endroits que l'on destine au plaisir. Au reste, le coup-d'œil de cette place est admirable, surtout quand on arrive par le canal de la Giudeca en venant de Ferrare.

LE BROGLIO est la partie de cette petite place où les nobles se rassemblent tous les matins pour parler de leurs affaires; cela comprend le portique qui est sous le palais de S. Marc & un tiers de la place du même côté; mais s'ils y vont l'après midi, ils se placent de l'autre côté sous le portique de la première aîle des procuraties neuves, & dans l'autre tiers de la place, pour être à l'abri du soleil couchant: l'usage étoit autrefois que le peuple s'éloignoit du Broglio quand les nobles y étoient assemblés, & l'on avoit soin d'en prévenir les étran-

(1) On dit que l'architecte avoit demandé pour récompense la permission de donner à jouer entre les deux colonnes; il en résulta tant d'abus, qu'on défendit le jeu; & pour rendre cet endroit plus redoutable, on en fit le lieu des exécutions. Mais celles des nobles, quand il y en a eu, se sont faites entre les deux petites colonnes, qui sont devant la petite porte Saint-Marc sur la Piazetta.

gers; mais on ne faisoit point retirer pour cela ceux qui y seroient demeurés quelque temps sans indiscrétion marquée. Il y a peu d'endroits où l'on montre autant de politesse qu'à Venise: les nobles de la première distinction sont accoutumés à faire de profondes révérences, & à marquer beaucoup d'égards aux patriciens les moins importans, sans quoi ils ne parviendroient point aux grandes places; s'il y en a un qui paroisse un peu moins complimenteur, on dit qu'il est *duro di schina*, qu'il n'a pas encore les reins assez souples, & il court risque d'attendre plus long-temps qu'il n'auroit fait sans cela. Cette habitude donne aux Vénitiens un air très-poli, même pour les étrangers.

A l'extrémité méridionale de la petite place, on remarque la prison dont j'ai parlé, qui est sur le canal de la Giudeca à côté du palais du doge; c'est un bâtiment de Sansovino, composé d'un soubassement divisé en sept grandes arcades, dont seulement les pieds droits sont trop maigres. Ce soubassement est couronné d'un entablement qui est d'un bon caractère; l'étage au-dessus, qui est en croisées quarrées, décorées de chambranles, & de frontons alternativement ronds & triangulaires, est orné de colonnes doriques demi-engagées, élevées sur des piédestaux, & couronnées d'un très-bel entablement, enrichi de consoles. Ce bâtiment est d'une très-jolie masse & très-pur dans les détails; mais il n'a point le caractère que semble exiger une prison.

Une des faces gothiques du palais ducal règne le long de la petite place; mais la face opposée de cette place est décoré d'un grand & beau bâtiment, de Sansovino, dont une partie contient la bibliothéque. La décoration du bâtiment est fort bonne; c'est un ordre de colonnes doriques surmonté d'un autre ordre de colonnes ioniques; les galeries, qui sont dans l'ordre dorique, y sont très-

bien ; les arcades en font d'une belle proportion & enrichies de figures fur les archivoltes ; l'entablement en eft très-mâle & la diftribution des triglyphes eft la plus exacte qu'on puiffe voir. Les croifées du fecond ordre font en arcades, foutenues par de petites colonnes ioniques cannelées ; les archivoltes font ornées comme dans l'ordre dorique, & l'entablement eft d'une force extraordinaire pour un ordre auffi léger ; il eût été à défirer qu'on eût fait la frife beaucoup moins haute : mais on peut dire en général que l'architecture de cet édifice eft mâle, riche, & qu'elle a beaucoup de relief.

On monte à la bibliothéque par un efcalier affez beau quoiqu'un peu fombre, mais bien bâti & voûté. Elle eft compofée de trois chambres. La première, qui fert d'anti-chambre, renferme une grande quantité d'antiques, de marbres, bronzes, ftatues, vafes, buftes, reliefs. La feconde pièce eft une grande galerie, où font les livres imprimés: elle eft ornée de fort beaux plafonds. Il y a une autre chambre à côté où font encore quelques collections de livres rares & des manufcrits. Il faut demander au bibliothécaire le livre des deffins des antiques, fait par les foins du fénateur Zanetti, & du procurateur Tiépolo, auquel on a joint un petit livre qui met au fait des différens antiques & de leur fujet ; je parlerai encore de cette fameufe bibliothéque dans le chapitre de la littérature.

La Zecca, ou la monnoie, eft attenante à la bibliothéque ; la face fur le grand canal eft de Sanfovino, compofée de trois ordres : on y voit un rez-de-chauffée tofcan où il y a neuf arcades ; le premier étage eft décoré d'un ordre dorique en colonnes, & le fecond d'un ordre ionique : tout ce bâtiment eft traité d'un goût ruftique, à boffage & refends ; il eft d'une très-belle maffe & d'une bonne proportion dans fes différentes parties.

La grande place eft fermée du côté du midi par

une aîle des procuraties neuves, qui règne jusqu'à l'église de S. Géminien, & du côté du nord par les procuraties vieilles qui ont la même longueur, depuis S. Géminien jusqu'à l'horloge qui est en face de la *Piazetta*; du côté du levant la place est terminée par le portail de S. Marc.

Les procuraties vieilles sont un bâtiment gothique, tout en arcades, soutenues sur des pieds droits & des colonnes; mais les procuraties neuves, qui sont vis-à-vis & de l'autre côté de la place, sont très-belles; c'est une décoration de Sansovino comme dans la petite place; Scamozzi a ajouté un troisième ordre corinthien, où il a pratiqué des croisées quarrées, bien proportionnées & richement décorées par de jolies colonnes qui soutiennent les frontons. La dégradation des entablemens de cette façade est très-belle, & on peut dire que c'est un bâtiment de la plus grande magnificence & du meilleur goût: sous ces portiques il y a une multitude de cafés, où tout le monde se rend sur le soir; dans plusieurs il y a des salles sur le derrière & un grand nombre de petites cellules; on s'y rassemble deux à deux, ou quatre à quatre jusqu'à l'heure du spectacle ou du souper.

On peut voir dans les bâtimens appelés *Procuratia de sopra*, *Procuratia de citra & de ultra* quelques portraits faits par le Tintoret, le Titien & autres peintres célèbres.

En face de l'église S. Marc & à l'autre extrémité de la place on voit la petite église de S. Géminiano, d'une assez bonne architecture; cette église qui étoit beaucoup plus grande a été abbattue en partie pour rendre la place plus régulière, & la démolition donna lieu à l'interdit sous Paul V en 1606, qui causa bien des troubles à Venise. On dit communément que le doge y vient une fois l'année en cérémonie, promettre au curé de lui faire bâtir une église magnifique, mais sans fixer le temps où cette promesse

messe s'accomplira. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le doge donne un sequin au curé; peut-être comme un cens pour le terrain qui dépend de l'église.

On voit dans la sacristie le tombeau du fameux Law, contrôleur-général, sur lequel est une pierre en losange où l'on a mis ses titres.

Le clocher de la place S. Marc est une tour quarrée, très-haute, dont l'extrémité finit comme dans nos clochers, & d'où l'on a une très-belle vue; au lieu d'y monter par un escalier, on y monte par de petites terrasses rampantes qui vont d'une face à l'autre, & sont séparées chacune par une ou deux marches au tournant.

CHAPITRE XXXIV.

Quartier S. Marc.

LA division ordinaire de Venise est en six parties, qui sont *Sestier di S. Marco*, *Sestier di Castello*, *Sestier di Canareggio*, *di S. Polo*, *di S. Croce*, *di dorso duro*. La marche que j'ai suivie pour parcourir Venise avec méthode n'est pas précisément conforme à la distribution des quartiers, mais elle en approche un peu; mon objet étant de faire le moins de chemin possible & de voir tout dans l'ordre direct; pour cela je commence par la presqu'isle de S. Marc qui est renfermée de trois côtés par le grand canal, & qui fait à-peu-près le *Sestier di S. Marco*. A droite de S. Marc, c'est-à-dire, au levant, on trouve d'abord S. Zacharie; près de cette église est la Fusta, qui est une galère toujours prête pour la défense du palais depuis la conjuration de Bajamonte Tiepolo. Elle est montée d'environ cent rameurs; c'est le noviciat des galériens.

S. ZACCHARIA, belle église des Bénédictines;

les religieuses y sont toutes filles de patriciens. Dans une aristocratie, où la noblesse étant fort nombreuse ne peut être toute riche, on a besoin d'un asile où elle puisse déposer honorablement les filles qu'on ne peut marier. La fondation de ce couvent remonte à l'année 817. L'empereur Léon l'Arménien y contribua, aussi-bien que le duc Giustiniano Participazio, & le doge va chaque année le jour de Pâques visiter cette église en grand cortége, & complimenter l'abbesse. La façade est en marbre, l'architecture est dans le goût de l'antique, & ornée d'une statue de S. Zacharie par Alexandre Vittoria; le mausolée de ce célèbre artiste est dans l'église; il est orné de trois figures qui représentent les trois arts où il a excellé, peinture, sculpture, architecture, & au milieu son portrait sculpté par lui-même.

Le grand autel est enrichi de porphyre, de marbre serpentin, & autres ornemens précieux. Au second autel à gauche on voit une Vierge assise, tenant l'enfant Jésus, & ayant à ses pieds un ange qui joue du violon; d'un côté S. Pierre & Ste. Catherine, & de l'autre S. Jérôme & Ste. Agathe: ce tableau fut fait par Jean Belin en 1505; c'est son plus bel ouvrage; les têtes en sont très-belles, les caractères bien variés; il est frais de couleur; il a de grandes finesses de tons; le dessin est pur, mais un peu sec pour le temps présent; il est aussi d'une composition trop symétrique. On est redevable à ce maître d'avoir fait le premier des progrès rapides du côté de la couleur, & d'avoir commencé à sortir de la sécheresse des peintres qui l'avoient précédé.

Dans la sacristie est un fameux tableau de Paul Véronèse qui représente la Vierge, l'enfant Jésus & S. Joseph; le petit S. Jean est sur un piédestal & s'appuye sur la main de S. François, qui montre ses stigmates; on y voit encore Ste. Catherine & S. Jérôme; ce tableau est très-beau de couleur, &

les caractères sont admirables; la Vierge est très-belle, mais posée un peu haut dans le tableau; probablement parce que le sujet avoit été donné: les draperies sont belles, & il y a un bon caractère de dessin, la partie basse du tableau est la plus heureusement composée; on y admire la tête de S. Jérôme qui est parfaite, & le profil charmant de Ste. Catherine; elle est très-joliment coëffée avec les cheveux nattés à l'italienne, entrelacés d'une chaîne de perles; le petit Jésus cependant n'est pas correctement dessiné. Les religieuses de ce couvent font les bonnets de cérémonie du doge, & le jour qu'il va les visiter, il fait porter devant lui sur un coussin celui qui sert au couronnement, & qui est enrichi de pierres précieuses.

LA PIETA se trouve en descendant sur le rivage voisin, appelé *Riva de gli Schiavoni*, c'est une espèce d'hôpital pour les enfans-trouvés, administré par une compagnie de nobles & de négocians; le sénat l'a pris sous sa protection, & y va faire la visite le dimanche des Rameaux. Le grand autel est garni de pierres dures & d'ornemens d'un bon goût; on voit dans cette église un plafond du Tiepolo; mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est une excellente musique, exécutée par les filles de la maison.

Il y a trois autres conservatoires pareils, dont nous parlerons dans le chapitre des spectacles; on entretient environ cent filles dans chacun, & l'Etat donne à-peu-près cent livres pour chacune. Elles vont dans les concerts particuliers & viennent dans les campagnes. Il est permis de les voir dans la maison & de leur faire du bien; on y reçoit des pensionnaires qui ne paient pas plus de cent francs par an, mais qui sont obligées de travailler aussi pour la maison.

IL SEPOLCRO, église de religieuses, où est une espèce de montagne de marbre, sous laquelle est

représenté un sépulcre semblable à celui de Jésus-Christ à Jérusalem ; il fut construit en 1484, treize ans après la prise de Negrepont par les Turcs, en conséquence du vœu que firent deux dames Vénitiennes de se consacrer à Dieu si elles échappoient aux Turcs.

Près de cette église, du côté de S. Marc, on voit la maison du confesseur des religieuses, dans laquelle habita jadis le célèbre Pétrarque, lorsqu'il vint à Venise comme envoyé du duc de Milan ; mais ces deux objets sont peu remarquables.

Revenons du côté de S. Marc pour visiter le reste du quartier, en suivant d'abord le grand canal.

PALAZZO CORNARO, *della Casa grande*, situé sur le grand canal, est de l'architecture de Sansovino : ce bâtiment est d'une bonne masse ; il est composé d'un soubassement sur lequel on a élevé deux ordres, ionique & corinthien ; le soubassement qui est tout en refends est percé dans son milieu de trois arcades un peu hautes, & de trois croisées de chaque côté, qui sont bien ajustées. Au-dessus de ces croisées, il y a des mésanines trop grandes par rapport à ces croisées : la corniche du soubassement est très-belle ; toutes les croisées du premier & du second étage sont en arcades ; il auroit été à désirer qu'elles eussent été toutes de la même largeur, mais les trois du milieu sont de meilleure proportion étant les plus larges ; les ordres de ce bâtiment deviennent en général un peu petits, ce qui fait que l'entablement supérieur, qui couronne tout l'édifice, assomme le premier ordre corinthien sur lequel il est posé.

Le palais MOCENIGO est au tournant du canal, à l'endroit où communément les courses de gondoles commencent & finissent ; près delà est le théâtre S. Samuel, ainsi nommé à cause du voisinage de l'église S. Samuel.

PALAZZO GRASSI, dans la contrada di S. Sa-

muel, contient une belle collection de tableaux; une Vénus du Titien semblable à celle de la tribune de Florence, belle & mieux conservée; on dit qu'elle représentoit la maîtresse d'un duc de Ferrare: c'est un des chefs-d'œuvres du Titien.

L'enlèvement d'Europe, de Paul Véronèse; la figure d'Europe est charmante; elle est appuyée d'une main sur une de ses suivantes, & de l'autre tient la corne du taureau; une autre suivante met une couronne de fleurs sur la tête de l'animal; ce tableau est fin de tons, très-harmonieux & d'une couleur belle, mais il est en général un peu foible.

Diane & Actéon changé en cerf, tableau de Paul Véronèse bien colorié.

La Piscine miraculeuse, du même, où il a pris un parti singulier en jetant sa composition toute d'un côté, mais qui d'ailleurs est très-beau.

La naissance de Jésus-Christ annoncée aux bergers, tableau de Jaques Bassan, bien composé & vigoureusement colorié.

La parabole de la poutre & de la paille, par le Feti, joliment colorié.

Deux vieillards de Vandick, dans ses premiers temps, dont l'un a la barbe rousse; ils ont de très-beaux caractères; trois tableaux du Guerchin; la peinture, Samson & Dalila, & une Ste. Cécile; ces trois tableaux sont d'une couleur très-vigoureuse, mais les plis des draperies sont maniérés.

Une femme tenant un panier de fruits; tableau de l'école de Raphaël, où il y a de la vivacité de couleur, mais dont les mains sont sèches.

Le repas du Pharisien, par Rubens, tableau bien composé; la Magdelaine y est bien peinte & fraîchement coloriée, mais le caractère en est bas; la jambe du Christ qu'elle baise est incorrecte, & les figures du dernier plan sont trop vigoureuses, ce qui empêche ce tableau de prendre tout l'enfoncement qu'il pourroit avoir.

Un petit amour du Guide, peint avec fraîcheur.

David qui apporte la tête de Goliath & les Israëlites qui vont au-devant de lui; tableau du Guerchin, vigoureusement colorié, mais où il y a des incorrections & des maigreurs dans le dessin.

Le triomphe de Galathée, du Schiavone; tableau long, dont la composition tient du bas-relief antique, il est sans intelligence de clair-obscur, mais les figures des femmes nues sont bien coloriées; les ombres ont en général poussé au noir.

S. STEFANO, église d'Augustins, ornée de plusieurs beaux mausolées; au-dessus de la porte on voit celui de Dominique Contarini, dont la réputation lui mérita du roi de France la concession des fleurs de lys dans ses armes. C'est-là aussi que fut enterré le doge André Contarini, sous lequel les Vénitiens employèrent, pour la première fois en 1380, suivant quelques auteurs, l'artillerie qui avoit été imaginée en Allemagne quelques années auparavant.

Au milieu de l'église sont les trophées en bronze de François Morosini, grand capitaine, qui conquit la Morée sur les Turcs; il mourut en 1694.

Sur la porte qui est du côté de S. Vital, on voit la statue en marbre de Barthélemi Alviano, mort en 1515, qui obtint par son courage la noblesse de Venise, & l'inféodation du château de Pordenone; son oraison funèbre fut faite par André Navagero, noble Vénitien, qui étoit un jeune homme très-éloquent.

Dans le cloître de l'église, on voit des peintures à fresque du Pordenone; le tombeau de Novello da Carrara, dernier seigneur de Padoue, où il n'y a d'autre inscription qu'une N, dans laquelle sont placés un P & un T; on remarque aussi le tombeau du cavalier Ridolfi, habile peintre, qui a écrit lui-même la vie des peintres célèbres, ceux de Viviano Viviani, grand médecin, & de quelques autres personnages distingués.

PALAZZO PISANI, remarquable par une belle collection de tableaux; le principal est la famille Darius à genoux devant Alexandre, grand & bel ouvrage de Paul Véronèse, qu'il laissa roulé sous son lit, en reconnoissance de ce qu'on lui avoit donné asile dans une affaire qu'il avoit eue. On m'écrit que ce tableau a été vendu; cependant M. Blak m'assure l'avoir vu en 1784.

S. FANTINO, église paroissiale qui passe pour être de l'architecture de Sansovino; elle est bâtie à la romaine, en belles pierres quarrées; les incrustations de beaux marbres, les pierres dures, les figures de bronze, les bas-reliefs qui ornent cette église en font un objet de curiosité; il y a deux grands tableaux du Palma, un sur la porte, & l'autre sur un autel; celui-ci représente un Christ mort.

SCUOLA DI S. FANTINO, confrérie de S. Jérôme, dont le principal objet est d'assister les criminels condamnés à mort; l'église en est très-ornée, il y en a un autel qui est tout en pierres de touche, orné de statues de bronze, d'Alexandre Vittoria. Dans la chapelle supérieure, il y a sur l'autel une Vierge & un S. Jérôme, ouvrage du Tintoret; il a été gravé par Augustin Carrache.

Le plafond est du Palma, & c'est un de ses plus beaux ouvrages; ce plafond représente une assomption, avec les apôtres, S. Jérôme, & les portraits du Titien & de Vittoria; le Palma s'y est peint lui-même avec sa femme, & plusieurs musiciens célèbres. Les huit sujets de la vie de S. Jérôme qui sont sur la muraille sont aussi du Palma; il y a encore plusieurs peintures du Zanchi. Voyez Boschini, p. 181.

PALAZZO GRIMANI *a San Luca*, sur le grand canal, est de l'architecture de *San Michele*; il est décoré de trois ordres corinthiens : le premier en pilastres cannelés, les deux autres en colonnes, les arcades du rez-de-chaussée sont un peu trop hau-

tes, & celles des deux ordres ſupérieurs, beaucoup trop larges ; on peut dire en général que ce bâtiment eſt trop percé ; les entablemens, quoique différens de proportion, ne ſont point mal & ſont profilés avec pureté. Il ſemble que le troiſième ordre ait été fait après coup.

S. LUCA, égliſe paroiſſiale, ſituée au centre de Veniſe ; on y voit ſur le grand autel un tableau de Paul Véronèſe fort beau, mais qui eſt bien gâté ; il repréſente S. Luc, qui après avoir fait le portrait de la Vierge (placé dans le coin du tableau) l'admire dans la gloire ; il eſt appuyé ſur ſon bœuf : devant lui eſt un prêtre qui tient une croſſe ; ce tableau eſt un des mieux peints & des mieux touchés de Paul Véronèſe, les têtes de S. Luc & de la Vierge ſont fort belles. Des deux côtés ſont deux tableaux de Benefatto, neveu de Paul Véronèſe ; dans l'un des deux qui repréſente la cène de Jéſus-Chriſt, on voit un homme debout avec une barbe, c'eſt le portrait de l'Aretin, cet écrivain fameux dont nous avons parlé ci-deſſus. On dit qu'il eſt enterré dans cette égliſe ſous la chaire du prédicateur ; il y avoit dans l'ancien bâtiment une urne de marbre ſur ſon tombeau, qu'on a ôtée dans le temps de la reconſtruction. On montre près de l'égliſe une petite maiſon où il habitoit.

L'arbre qui eſt planté ſur la place de S. Luc, ſert à arborer l'étendard des peintres de Veniſe, dans certaines occaſions.

S. SALVADOR, égliſe de l'architecture de Tullio Lombardi, célèbre architecte dont on voit la figure en marbre dans le cloître. Cette égliſe eſt une des plus remarquables qu'il y ait à Veniſe ; ſur le fronton l'on voit Adam & Eve, belles figures nues. Il y a ſur le grand autel un tableau du Titien, c'eſt une transfiguration, mais la couleur en eſt perdue ; ſur un autre autel, on voit une annonciation du même maître, qui paſſe pour un de ſes meilleurs

ouvrages : on prétend qu'il en étoit lui-même ſi content, qu'il écrivit au bas *Titianus fecit* ; il a été gravé par Cornelio Corte ; ce tableau eſt en effet bien composé, la gloire en eſt bonne ; mais la tête de l'ange n'eſt pas belle, & celle de la Vierge a peu de nobleſſe, quoiqu'elle ne manque pas d'expreſſion. Ce tableau n'eſt pas mal empâté ; les draperies en ſont bien traitées ; cependant il y a des connoiſſeurs qui le mettent au nombre des derniers ouvrages de ce maître. Cette égliſe renferme des ſtatues de Sanſovino, de Vittoria, de Campagna, &c.

Le tombeau de Catherine Cornano, reine de Chypre, eſt devant la porte de la ſacriſtie.

Le mauſolée du doge François Venerio, qui mourut en 1556, eſt orné de deux figures de marbre, du Sanſovino ; celui des deux doges Priulli, qui ſuccédèrent à Venier, eſt remarquable par ſa ſtructure & la richeſſe de la matière ; on y voit des ornemens en pierres de touche & des chapiteaux de bronze qui font un effet très-riche.

C'eſt aux environs de cette égliſe & du pont de Rialto que logent la plupart des étrangers.

LE PONT DE RIALTO, eſt un des beaux ouvrages qu'il y ait à Veniſe ; il eſt très-fameux, & véritablement aſſez bon pour l'architecture ; il eſt formé d'une ſeule arche qui a quatre-vingt-neuf pieds d'ouverture, & composé de gros blocs de marbre, ou de pierre d'Iſtrie, qui reſſemble beaucoup à du marbre ; il eſt décoré d'une corniche, d'un bon profil, & d'une baluſtrade par-deſſus ; ſa largeur eſt de ſoixante-dix pieds ; elle eſt aſſez grande pour que les boutiques, placées des deux côtés, n'embarraſſent pas le paſſage public, pour lequel il y a trois rues auxquelles on monte par de beaux eſcaliers ; l'une des rues eſt au milieu, les deux autres ſont entre les boutiques & les parapets. Ces boutiques nuiſent à la beauté de ce pont ; les connoiſſeurs trouvent qu'elles ne reſſemblent à rien, quoiqu'elles ſoient bâties

en marbre. Sur le milieu du pont est un grand arc, orné de quatre statues, de Campagna : la Vierge, l'ange Gabriel, S. Marc & S. Théodore, protecteurs de Venise ; on y voit aussi les armes du doge Cicogna, sous lequel le pont fut bâti entre 1588 & 1591.



CHAPITRE XXXV.

Partie orientale de Venise, entre Rialto & l'arsenal.

APRÈS avoir parcouru le quartier de S. Marc, nous passons à celui de l'arsenal, qui est à la partie orientale de la ville, & qu'on appelle *Sestier di Castello* ; mais en partant du pont de Rialto, notre chemin fournit plusieurs objets de curiosité, sur lesquels nous nous arrêterons.

I MIRACOLI, église de Ste. Claire, revêtue en-dedans & en-dehors de marbres fins, avec beaucoup de serpentin & de porphyre ; on voit au-dessous de l'orgue quatre enfans dans deux bas-reliefs de marbre, qui furent transportés de Ravenne à Venise, & qu'on dit être de Praxitèle, sculpteur Athénien, si célèbre dans l'antiquité.

Près de cette église est la maison où habitoit le Titien, le plus grand peintre de l'école Vénitienne ; mais personne dans le quartier ne la connoît. Nous parlerons du Titien dans le *Chapitre des arts*.

Sur la place de S. Jean & de S. Paul on voit une statue équestre en bronze, de Barthelemi Colleone de Bergame, général des troupes de la république ; c'est la seule statue que l'on ait élevée dans cette ville : on dit qu'il institua la république pour son héritière à cette condition. Il y est représenté plus grand que nature, de la main d'André Verocchio Florentin. Colleone mourut en 1475, & sa vie a

été écrite par Pierre Spino son compatriote. On a mis sur le piédestal des armes parlantes, malgré leur indécence, qui ne permet pas de les nommer, mais que le nom du héros rappelle assez : cette figure est sur un piédestal orné de six colonnes composites, qui supportent un entablement, tout cet ouvrage est médiocre ; la figure surtout est mal à cheval.

SANTI GIOVANNI E PAOLO, église de Dominicains, dont l'emplacement leur fut donné par le doge Jacques Tiepolo en 1234, treize ans après la mort de S. Dominique : c'est une église gothique, dont la voûte est très-élevée. Le grand autel est des plus riches qu'il y ait à Venise, par les marbres précieux dont il est composé, le tabernacle est placé sous un arc soutenu par dix grandes colonnes, avec deux anges qui portent chacun une petite châsse dorée, où sont les reliques des deux saints.

Dans la seconde chapelle à gauche, le martyre de S. Pierre, Bénédictin, par le Titien, le plus beau tableau de cet auteur qui soit à Venise, & surtout un des mieux dessinés ; il est plein d'expression & d'une belle couleur. La scène est dans une forêt, S. Pierre est renversé, son compagnon s'enfuit & témoigne une vive douleur ; en haut, sont des anges avec la couronne du martyre : ce tableau a été restauré en 1776.

Au-dessus de la porte de la sacristie est le mausolée du Titien ; il y a trois bustes enchassés dans un tableau où le Palma a peint deux renommées sonnant de la trompette : le buste du Titien est le plus élevé, les bustes des deux Palma sont au-dessous ; ce mausolée est mal exécuté pour la sculpture.

La chapelle du Rosaire, qui est à gauche, & presque séparée de l'église, contient aussi un autel très-riche, avec une coupole soutenue par quatre belles colonnes, une autre statue de la Vierge, & plusieurs autres qui sont de Vittoria & de Campagna, les quinze mystères du Rosaire sont en bas-relief autour

de la chapelle ; vis-à-vis de l'autel on voit un grand tableau du Tintoret, repréſentant Jéſus crucifié, la Vierge aux pieds de la croix avec S. Jean & d'autres ſaints : ce tableau eſt ſans effet, mais il y a de très-belles têtes ; il eſt colorié avec beaucoup de chaleur.

Le tableau du milieu du plafond eſt encore du Tintoret, & repréſente la Vierge dans le ciel au milieu de pluſieurs ſaints & ſaintes ; il eſt aſſez bon.

Tous les autres tableaux du plafond, ainſi que les cinq tableaux du ſecond rang à gauche, ſont de Jacques Palma, & renferment de fort bonnes choſes ; c'eſt un des peintres de l'école vénitienne dont on doit faire le plus de cas après le Titien.

En rentrant dans l'égliſe, au ſortir de la chapelle du Roſaire, on trouve dans la ſeconde chapelle de la croiſée un tableau de Léandre Baſſan, repréſentant la Vierge, S. Dominique & pluſieurs ſaints aux pieds de la Ste. Trinité ; il eſt mieux compoſé que ceux de Jacob Baſſan, mais colorié plus foiblement.

A la première chapelle après la croiſée à droite, qui eſt la cinquième des bas-côtés, un plafond de Piazetta, repréſentant S. Dominique reçu dans le ciel par des anges qui font un concert ; la machine générale en eſt mal compoſée, la lumière papillote partout, & la couleur en eſt fauſſe ; mais il y a dans le bas un groupe de Dominicains fort beau, bien compoſé, & parfaitement de plafond, ſingulièrement les deux figures debout, qui étoient difficiles à mettre en perſpective, la voûte étant peu concave.

Dans la quatrième chapelle à droite, deux ſaints du même ordre, qui paſſent miraculeuſement la mer, en marchant ſur les ondes ; tableau de Léandre Baſſan : il s'y eſt peint de profil avec un bonnet & un petit manteau blanc ; c'eſt un des meilleurs tableaux de ce peintre. A la troiſième chapelle, un Chriſt en croix avec une gloire d'ange autour de lui ; la Madelaine & S. Louis aux pieds de la croix, par le cavalier Liberi ; ce tableau eſt d'une belle couleur,

d'une composition ingénieuse, assez bien dessiné, & de la meilleure manière de ce maître.

A la première chapelle, toujours à droite, un tableau de Jean Belin, peint sur bois, représentant la Vierge & plusieurs saints & saintes; il est bien dessiné, on y voit un bon principe de couleur, mais il est peint séchement.

Il y a dans cette église des chapelles revêtues de bas-reliefs; ceux de la dernière sont en bronze.

Dix-sept doges ont leurs sépultures tant dans l'église que dans le cloître; on remarque surtout dans le sanctuaire le mausolée de Léonard Loredano, élu en 1500, mort en 1521, & sous lequel se fit la ligue de Cambrai; il est d'une belle architecture; sa statue est de la main de Campagna; l'on y voit deux figures allégoriques, qui expriment la puissance des armes de Venise, & la ligue de Cambrai; il y a encore deux autres statues qui représentent l'abondance & la paix. Dans le temps où la république étoit réduite aux dernières extrémités par la ligue de Cambrai, le doge Loredan donna l'exemple à la noblesse de Venise, en envoyant ses deux fils pour défendre Padoue; il fut imité par beaucoup d'autres, malgré le préjugé qui sembloit détourner les nobles du service de terre.

Le doge Bertuci Valieri, élu en 1656, a encore un beau mausolée dans cette église; ce fut sous son règne, & onze jours après son élection, que l'armée navale de Venise remporta sur les Turcs une victoire mémorable, le 26 Juin 1656, à l'entrée des Dardanelles; c'est en mémoire de cette journée, que le sénat va chaque année à pareil jour, fête de S. Jean & S. Paul (1), visiter cette église qui leur est dédiée.

On voit dans cette église plusieurs statues élevées à la mémoire des grands hommes qui ont servi la

---

(1) Ces deux saints furent martyrisés à Rome l'an 362 ou 363.

république; par exemple, celle de Nicolas Orsino, comte de Petigliano, que les Vénitiens élurent pour leur capitaine général, qui défendit Padoue contre l'empereur Maximilien, de manière à lui faire lever le siége: il mourut en 1509. On conserve encore dans cette église la peau de Marc-Antoine Bragadino, qui soutint long-temps contre les Turcs le siége de Famagouste en 1571, & que Mustafa fit écorcher vif après la prise de la ville; on y voit la figure de ce héros en marbre, avec une inscription à son honneur.

Il y a aussi des épitaphes & des tombeaux de plusieurs autres personnages distingués, mais qui sont peu connus parmi nous.

Dans le réfectoire, on admiroit un fameux tableau de Paul Véronèse, mais il a été brûlé; il représentoit le repas de Jésus-Christ chez les Pharisiens; il tenoit tout le fond du réfectoire, il étoit composé avec beaucoup de sagesse, & d'une manière plus claire que celui qui est à Versailles dans le salon d'Hercule, mais dont le sujet est traité différemment.

Il y a encore des marines & un tableau de S. Jean & S. Paul dans un autre réfectoire, où l'on ne mange que dans les grandes solemnités. On va voir aussi la terrasse, à laquelle conduit un bel escalier, dont la rampe de fer est digne de remarque.

C'est dans cette maison que la république a établi M. Edoas, peintre anglois, qu'elle pensionne comme directeur de l'académie instituée pour la restauration des belles peintures de Venise. Le décret du sénat est de 1778.

SCUOLA DI SAN MARCO, est une confrérie dont l'église, tout proche de la précédente, est célèbre par les belles peintures du Tintoret; la façade extérieure, bâtie en 1490, est enrichie de marbres fins avec des statues, par Bartolomeo Bergamasco & Tullio Lombardo. Les revenus de cette confrérie sont très-considérables: on en juge par l'argenterie qu'on y conserve pour les processions & les céré-

monies solemnelles. Au maître-autel, on voit un tableau du Palma, représentant le Christ dans la gloire; il envoie par de petits anges des palmes à S. Marc, qui est en bas au milieu de S. Pierre & S. Paul; ce tableau est médiocrement composé, mais bien colorié.

A gauche de l'autel, exhumation de S. Marc, qui fut faite furtivement; tableau du Tintoret, vigoureusement peint.

La translation du corps de S. Marc, par le Tintoret: il y a dans ce tableau un effet de lumière singulier, dans la tempête qu'éprouve le vaisseau qui transporte le corps du saint; ce tableau est fort noir, les ombres ayant poussé, mais il y a de belles choses pour la couleur.

Au fond de la chapelle de cette confrérie, un esclave martyrisé par les Turcs, mais délivré par S. Marc qui descend du ciel; c'est le chef-d'œuvre du Tintoret pour la composition, la couleur & le dessin: les têtes en sont très-bien peintes & à la manière du Titien, mais plus fermes.

Dans l'Albergo, qui est le bureau de la confrérie, un tableau du Giorgion, représentant une tempête, avec des mariniers sur le devant, qui conduisent une barque; il est bien dessiné & bien colorié, mais d'une manière très-rouge: il paroît que le peintre a pris ce parti, en le faisant éclairer par la foudre, le fond est très-noir.

Il y a au fond de cette salle un grand tableau de Gentil Belin, maître du Titien, représentant S. Marc qui prêche à Alexandrie devant le temple de Ste. Euphémie; on y voit beaucoup de Turcs, hommes & femmes, qui l'écoutent à genoux: ce tableau est sagement composé, dessiné correctement, mais avec sécheresse.

S. FRANCESCO DELLA VIGNA, église des Recollets, fondée en 1254; la tradition porte que la petite chapelle de S. Marc, dans le jardin de ce couvent,

est à l'endroit même où S. Marc, allant d'Aquilée à Rome, s'arrêta & entendit de la part d'un ange ces paroles : *Pax tibi*, *Marce Evangelista meus*, qui sont aujourd'hui la dévise des Vénitiens.

La façade de cette église est de Palladio ; elle est belle & majestueuse, toute en pierres d'Istrie, & d'un ordre composite, mais où le seuil de la porte coupe le socle d'un pied ; elle est ornée de deux grandes statues en bronze, de Titiano Aspetti, sculpteur de Padone : dans l'intérieur, on voit beaucoup de statues & bas-reliefs de Vittoria, & plusieurs tableaux de Paul Véronèse, du Tintoret, du Palma.

A la cinquième chapelle à gauche, une Ste. Famille avec Ste. Catherine & S. Antoine, de Paul Véronèse ; la tête de la Vierge est très-belle, il y a aussi un petit S. Jean bien dessiné ; le tout est d'une belle couleur. Le tableau commence à souffrir : le sel de la mer, dont l'atmosphère est toujours imprégnée à Venise, le détruit beaucoup ; la figure de Sainte-Catherine est un peu lourde, mais la main en est fort belle.

Sous la chaire, on remarque un tableau à la gauche, & en miniature, de Santa Croce, représentant le martyre de S. Laurent : il y a de très-bonnes choses, & des figures composées dans le goût de Raphaël ; mais il péche par l'effet.

A la quatrième chapelle à droite, une résurrection de Paul Véronèse, où il y a du feu dans la composition, sans être des meilleurs tableaux de ce maître. Il a beaucoup souffert.

On voit dans cette église les tombeaux de plusieurs doges, & celui de Matthieu de Baschi ou Bassi, fondateur des Capucins, mort en 1552.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

De l'arsenal de Venise & des environs.

L'ARSENAL de Venise est une enceinte fortifiée, d'environ trois cent toises de longueur, où l'on conserve l'artillerie & les vaisseaux, où quelquefois deux mille cinq cent ouvriers (1) sont occupés à la construction, ou à d'autres ouvrages relatifs à la marine & au service de l'Etat, à-peu-près comme dans l'arsenal de Toulon, qui a la même étendue que celui-ci. L'arsenal est situé à la partie orientale de Venise, & l'entrée est à quatre cent cinquante toises de la place S. Marc; c'est la partie la plus curieuse de la ville, par la multitude d'objets différens qu'on y trouve rassemblés: il fut considérablement agrandi en 1312: Galilée, en 1638, en parloit avec admiration au commencement de ses dialogues sur le mouvement. « Un esprit spéculatif trouve, disoit-» il, bien des occasions d'exercer son attention » dans la multitude des ouvrages de toute espèce » qui se font continuellement dans le fameux arse-» nal de Venise; » & ce fut-là peut-être qu'il fit ses premières recherches sur la force & la résistance des bois, que personne avant lui n'avoit soumises au calcul & à l'expérience.

Les Vénitiens regardent cet arsenal comme le boulevard, non-seulement de Venise, mais de l'Italie, & même de l'Europe toute entière contre les Turcs; il forme comme une isle séparée, environnée de hautes murailles & de plusieurs tours,

(1) Ils gagnent depuis quatre sols jusqu'à dix livres de Venise par jour; on donne du vin aux ouvriers : il y a un robinet pour l'eau & pour le vin. En 1784, il y avoit très-peu d'ouvriers.

qui ſont gardées avec ſoin : pluſieurs cloches qui ſe répondent à toutes les heures de la nuit avertiſſent les patrouilles de ce qui ſe paſſe, pour prévenir les dangers du feu, des ſurpriſes, des déſertions. Dans le milieu de l'arſenal eſt une haute tour dont les ſentinelles à toutes les heures de la nuit ſont obligées d'appeler les gardes des autres tours, pour ſavoir ſi elles veillent ; il y a auſſi des patrouilles qui rodent toute la nuit au-dehors de l'arſenal, pour empêcher qu'on n'en approche, & pour appeler les ſentinelles.

On laiſſe entrer dans l'arſenal toutes les perſonnes en qui il ne paroît aucune affectation ou curioſité ſuſpecte ; mais pour peu qu'un étranger voulût y aller trop ſouvent, il courroit riſque de s'en voir interdire l'entrée : j'ai connu même un étranger qu'on pria de ſortir de ville, parce qu'il avoit accompagné trop ſouvent des étrangers à l'arſenal.

Il y a deux portes pour y entrer ; l'une eſt du côté de la terre, & ſert à tous ceux qui ont affaire dans l'arſenal ; l'autre du côté de la mer, eſt réſervée pour les vaiſſeaux. La porte de la mer eſt défendue par deux tours quarrées, entre leſquelles eſt un pont-levis, & par-deſſous un fort chaſſis de chêne qui ferme l'entrée de l'arſenal, & qu'on ne peut ouvrir, à moins que le pont ne ſoit levé ; on fait auſſi la garde ſur ce pont pendant la nuit, pour empêcher qu'aucun bâtiment n'en approche.

L'entrée de l'arſenal, par terre, eſt ſur une petite place, appelée *Campo dell' Arſenale*, près de laquelle eſt un pont de marbre, orné de huit ſtatues de marbre ; le portail fut fait, en 1475, par Jérôme Campagna, architecte de Vérone : on y voit une figure de Ste. Juſtine, le lion aîlé de S. Marc, & deux autres lions antiques que les Vénitiens apportèrent autrefois du Levant, comme on le voit par l'inſcription qui eſt au-deſſous : « Le lion aſſis » de marbre blanc, dit Winckelmann, plus grand

» que le naturel, le même qui étoit placé autrefois » au port du Pirée d'Athènes, & qui décore maintenant l'entrée de l'arsenal de Venise, est rangé » avec raison parmi les plus beaux monumens de » ce genre. *Histoire de l'Art*, Tome II, pag. 158.

La première chose que l'on fait voir dans l'arsenal est la corderie, appelée vulgairement *la Tana*, qui est un bâtiment très-long, séparé du reste de l'arsenal; c'est ce qu'on peut voir de plus magnifique en ce genre. On va voir ensuite le travail des voiles, où il y a un grand nombre de femmes occupées; on les paie à raison de quatorze sols de Venise, qui font sept sols quatre deniers par jour; elles sont dans des salles où il n'y a point d'hommes, si ce n'est celui qui a l'inspection de la voilure.

On passe ensuite à la fonderie des canons; elle est depuis long-temps entre les mains des Alberghetti, dont la famille a donné dans l'artillerie des personnes habiles, qui ont toujours très-bien servi l'Etat, & qui ont mérité de rendre cette commission, pour ainsi dire, héréditaire dans leur famille, ils y ont établi une machine à forer les canons, dont la roue, qui a près de vingt pieds de diamètre, fait tourner l'alézoir, & en même temps avancer le canon à mesure qu'on le perce.

Il y a aussi des forges pour tous les ouvrages en fer, qui sont nécessaires à la république : le fer se tire de Brescia.

On montre ensuite divers magasins de canons, de mortiers, de bombes, de boulets; quelques-uns de ces anciens canons sont si gros, que l'on y voit souvent trois à quatre enfans cachés ensemble; mais comme ils sont d'un service très-embarrassant, on les refond actuellement. On assure qu'il y a dans l'arsenal six mille pièces de canon, d'autres disent douze mille, dont deux cent sont de grandes pièces de bronze, qui sont de vingt à trente livres de balle.

Au-dessus des magasins, il y a plusieurs salles,

dont la plus grande sert à traiter les princes étrangers qui viennent voir l'arsenal. Lorsqu'Henri III passa par Venise pour aller en France, on lui servit une grande collation; il y eut un concert : mais ce qui étoit bien plus extraordinaire, on construisit pendant ce temps-là une galère en entier, & elle fut lancée en sa présence après le repas.

On parloit encore, lorsque j'y fus, de la fête donnée au jeune duc d'York, frère du roi d'Angleterre, en 1764 : la république fit des dépenses extraordinaires à son occasion; on lança le Bucentaure en sa présence; on avoit fait ajuster avec propreté toutes les ouvrières des voiles, dont on avoit multiplié le nombre beaucoup au-delà du besoin journalier; on avoit préparé une belle gondole dorée, pour le conduire dans les différentes parties de l'arsenal : tous les atteliers étoient disposés de la manière la plus amusante & la plus propre à satisfaire la curiosité du prince; il témoigna de son côté toute la satisfaction qu'il en recevoit, & laissa près de cent guinées dans ces différens laboratoires. Il n'y a personne qui ne soit obligé de dépenser beaucoup pour voir cet arsenal; l'usage est de payer à toutes les portes, & ceux qui ont le plus d'économie, ne peuvent y laisser moins d'une quinzaine de francs, à chaque fois qu'ils veulent visiter l'arsenal.

Le grand-duc de Russie y alla le 21 Janvier 1782, & il y demeura pendant sept heures; mais ce ne fut pas à l'arsenal qu'on lui donna les grandes fêtes dont la relation est imprimée.

Les salles d'armes sont en très-bon ordre, garnies du haut en bas d'épées, de pistolets, de fusils, de cuirasses, pour une armée nombreuse; on y compte soixante mille fusils (1). On a placé dans les mêmes salles les armes de Bragadin, & les figures de plu-

(1) On estime ordinairement que pour maintenir trente mille hommes, il faut cent cinquante mille fusils; c'est-à-dire, cinq fois plus, à cause des événemens de la guerre.

fieurs grands capitaines, comme dans les ſalles de la tour de Londres. Il y a auſſi dans les tours de l'arſenal quelques autres monumens élevés à la gloire des héros qui ont ſervi la république ; tels ſont le comte de Konigsmarck, le maréchal Schulembourg & autres étrangers que la république a coutume d'employer pour commander ſes troupes de terre. Les nobles Vénitiens n'ayant de conſidération que pour le ſervice de mer, laiſſent toujours à des nobles de terre-ferme ou à des étrangers le ſoin de les défendre ſur terre. Il y a une ſalle où l'on conſerve de grands modèles de places & des plans en relief, ſurtout le plan de Corfou & de ſa citadelle, qui eſt la principale défenſe de la mer Adriatique contre les Turcs.

Les hangars ou remiſes ſous leſquels on conſtruit les vaiſſeaux & les galères s'appellent *ſqueri* en langage vénitien ; il y en a dont les toits ſe hauſſent à meſure que l'ouvrage s'élève : ces remiſes ſont diſpoſées le long de deux canaux. Il y a pluſieurs vaiſſeaux ou galères qui ſont ainſi depuis long-temps ſur les chantiers (1), ſans courir riſque d'être gâtés par le ſoleil & par la pluie : cet uſage mériteroit bien d'être ſuivi dans nos ports, où les vaiſſeaux ne durent que huit à dix ans, expoſés aux injures de l'air. On compte dans cet arſenal vingt-quatre bâtimens qui ſont ou ſur les chantiers ou dans des baſſins, en conſtruction ou en radoub, ſans parler de huit vaiſſeaux & de vingt galères qui ſont ordinairement en mer, à ce qu'on m'a dit, pour garder l'Adriatique, ou tranſporter ce qui appartient à la république.

On conſerve auſſi dans l'arſenal les trois péottoni, ou grandes péotes dorées, qui ſervent pour le doge & pour ſon cortège, lorſqu'il va viſiter les égliſes de la ville, dans les jours de cérémonie.

(1) On dit à Veniſe qu'il y a vingt vaiſſeaux de quatre-vingt-huit pièces de canon, qu'on peut lancer en deux mois.

Parmi tous les bâtimens qu'on voit à l'arsenal, le plus remarquable est le Bucentaure, espèce de grande galère, ou galéasse, de cent sept pieds de long sur vingt-deux & demi de large, destinée à la grande cérémonie du jour de l'Ascension; son nom, suivant Sansovino, vient par corruption de *Ducentorum*, parce que le décret qui fut fait pour sa première construction, portoit *quod fabricetur navilium ducentorum hominum*. Ce bâtiment a été refait en 1728, & doit durer environ un siècle. On met sur le premier pont, ou étage inférieur, cinquante-deux rames, vingt-six de chaque côté, & sur le second pont une grande salle ornée de sculptures, dorée d'un bout à l'autre, & fermée avec des glaces; le dessus est garni de velours, comme l'impériale d'un carrosse de parade; les sculptures représentent les attributs des vertus & des saisons; au fond de la salle est le siége du doge, en forme de trône doré, & environné des siéges des sénateurs & des ministres étrangers. Le Bucentaure sort de l'arsenal la veille de l'Ascension, & se met à l'ancre devant la place S. Marc, en attendant la cérémonie; il rentre dans l'arsenal huit ou dix jours après. On en a une description en françois & une en italien: *La nuova Regia sull' acque, nel Bucintoro, Lucchini*, 64 pag. avec fig. 1766.

Il y a encore une grande machine à mâter, & beaucoup de hangars sous lesquels on met à couvert des bois de construction; des mâts, les uns d'une seule pièce, les autres faits de plusieurs pièces autour d'une mèche; des ancres ou des affûts, sans parler des choses qui sont en magasin, comme le salpêtre, la poudre, les voiles, les cables, le goudron, les outils; mais on épargne beaucoup de place en mettant dans l'eau les bois de construction. L'amiral conduit lui-même dans l'arsenal les étrangers de distinction.

On a coutume d'y manger des huitres, qui sont très-larges & très-bonnes.

S. PIETRO, ou l'église patriarchale de S. Pierre, est à la partie la plus orientale de Venise, à huit cent cinquante toises de S. Marc; c'est l'église métropolitaine, qui fut fondée en 841. Le bâtiment actuel fut refait en 1596, il est d'une forme gracieuse: cette église fut pavée de marbre en 1725; le maître-autel est magnifique, & fut fait en 1649, aux dépens de l'Etat, en conséquence d'un vœu solemnel fait dans la guerre de Candie contre les Turcs; il est tout en marbre fin, orné de huit statues d'anges qui servent à supporter la châsse de S. Laurent Giustiniani, premier patriarche de Venise, sur laquelle il est représenté à genoux: les tableaux qui sont aux côtés de l'autel représentent des miracles de ce saint.

Le tableau de S. Jean l'évangéliste est un ouvrage de Paul Véronèse dans ses derniers temps.

Dans la chapelle de la croisée à gauche est un tableau de Giordano représentant les ames du purgatoire qui invoquent la Ste. Vierge; il est assez bien composé, la figure de la Vierge est lourde, les petits anges qui la soutiennent sont bien, & ils ont les grâces de l'enfance; la tête d'un vieillard & celle d'une jeune femme, qui invoquent la Vierge, sont belles; le tableau est en général un peu violâtre de tons.

Dans la chapelle des fonts-baptismaux, appelée *Oratorio battesimale di San Giovanni Battista*, vis-à-vis l'autel, est un tableau du Guide, représentant la Madelaine pénitente au milieu des anges; il est plein d'expression, la tête de la Madelaine est très-belle, & les deux anges sont jolis; il est d'une couleur un peu grise.

Sur l'autel de tous les saints est un tableau en mosaïque, fait après un carton du Tintoret, par Erminio Zuccaro.

L'on fait voir sur la droite de l'église la chaire où l'on prétend que S. Pierre siégea à Antioche.

Le patriarche de Venise, sans être cardinal, a le droit de porter la calotte rouge quand il est *in pontificalibus*.

LE VERGINI, couvent de religieuses, réservé pour la noblesse : il fut fondé par le doge Pierre Ziani en 1205; la famille est éteinte, mais le doge conserve encore sur cette maison le droit de patronage, il y fait la visite le premier Mai de chaque année avec le sénat & un évêque choisi par le doge pour cet effet

Le grand autel est orné d'un tabernacle très-riche à quatre faces.

S. GIUSEPPE, S. Joseph, église ancienne & vaste, où l'on remarque le mausolée du doge Marino Grimani, avec des bas-reliefs, qui représentent son couronnement & celui de sa femme Morosina Morosini, qui fut fait en 1597; cet ouvrage est de Jérôme Campagna.

Au maître-autel est un beau tableau de Paul Véronèse, représentant l'adoration des Bergers & S. Jérôme à genoux; la Vierge est charmante, la tête a le plus joli caractère, l'enfant Jésus & le S. Jérôme sont très-bien; à l'égard du fond du tableau il est trop tourmenté, cela en détruit l'effet : la balustrade qui est au-dessus fait fort mal.

A la troisième chapelle à droite, la transfiguration de Paul Véronèse, tableau bien inférieur au précédent, & fort gâté; il y a aussi un S. Michel du Tintoret.

CHAPITRE XXXVII.

Quartier de S. Paul.

APRÈS avoir visité la partie orientale de Venise, nous reviendrons à la partie occidentale en traversant le grand canal sur le pont de Rialto, pour

voir le *Seſtier di S. Polo*, & le *Seſtier della Croce*; la première égliſe remarquable qu'on y trouve eſt celle de S. Caſſian : on y voit des tableaux du Tintoret, & un du Palma qui eſt très-eſtimé; il repréſente S. Jean-Baptiſte, S. Jérôme & pluſieurs autres ſaints.

S. GIACOMO DALL'ORIO, égliſe paroiſſiale, où l'on voit auſſi des peintures de Paul Véronèſe, du Tintoret, du Baſſan, du Palma; la ſacriſtie eſt peinte toute entière de la main de ce dernier; la chaire du prédicateur eſt un octogone du plus beau marbre, porté ſur un ſeul pied; on y voit une colonne de vert antique, des plus belles qu'il y ait en Europe.

I TOLENTINI, eſt une égliſe de Théatins, dont le bâtiment eſt moderne; le portail eſt en marbre, en forme de veſtibule ou de porche, ayant ſix colonnes corinthiennes de face, ſurmontées d'un fronton. Ce portail eſt en général fort bien conçu, mais d'une mauvaiſe exécution. L'intérieur de l'égliſe eſt compoſé d'une grande nef, d'un dôme, & d'un chœur derrière le dôme; toutes ces parties ſont bien proportionnées entr'elles, & ont un beau mouvement; cette égliſe eſt décorée de pilaſtres corinthiens, très-ſimples; il n'y a dans les chapitaux que la maſſe des feuilles, & les modillons de la corniche ne ſont que des eſpèces de mutules; l'ajuſtement des petits entre-pilaſtres eſt mauvais.

S. POLO, égliſe paroiſſiale, qui donne ſon nom à tout le quartier; elle fut érigée en 837, & rebâtie en 1600; on y voit des peintures du Tintoret, du Palma, & de Paul Piazza, qui ſe fit enſuite Capucin.

Au-deſſus de la porte du clocher, on remarque deux lions en marbre, d'une expreſſion ſingulière : l'un qui, en ſaiſiſſant un ſerpent, eſt mordu & donne une marque de ſouffrance; l'autre qui d'un air content montre une tête humaine dont il a fait ſa proie.

SCUOLA DI S. ROCCO, confrérie la plus riche, la plus ornée, la plus célèbre des six grandes confréries, ou *scuole grandi*, qu'il y a dans Venise; c'est une assemblée de plus de cent bourgeois, citadins, riches négocians; elle possède un revenu d'environ quarante mille écus; on l'emploie à faire des aumônes, à doter des filles, & à d'autres œuvres de piété, quelquefois même cette confrérie a prêté à la république des sommes considérables.

Ce riche établissement fut occasionné par la translation du corps de S. Roch, qui fut apporté d'Allemagne à Venise, & dont le culte acquit une grande célébrité dans l'église voisine où il repose, surtout à la cessation de la peste cruelle en 1576.

Le bâtiment de la confrérie est décoré de belles colonnes & de bas-reliefs estimés; mais ses plus précieux ornemens sont les peintures du premier étage, où il y a trois grandes pieces remplies de tableaux du Tintoret, qui représentent la vie de Jésus-Christ, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension.

Le Tintoret commença d'y travailler vers l'an 1560, son coup d'essai fut S. Roch, belle figure en pied, qu'il peignit dans la voûte de l'Albergo, lorsque les confrères, pour se déterminer sur le choix d'un peintre, établirent un concours; cette figure du Tintoret lui mérita la préférence.

Dans la salle d'en bas, il y a huit tableaux du Tintoret : le premier à gauche est une annonciation, où l'ange entre par la fenêtre; l'effet du total est piquant; mais la Vierge n'est point belle. L'adoration des Mages n'est pas mieux. La fuite en Egypte est bien composée, & le paysage en est beau. Le massacre des Innocens est d'une composition bizarre, le point de vue est trop haut.

La circoncision est belle, c'est un tableau chaud de couleur locale, bien conservé, & mieux composé que les précédens, quoiqu'il y ait peu d'intelligence de clair-obscur.

L'Assomption est composée avec beaucoup de feu.

On monte par un bel escalier à double rampe, qui est de Sansovino. Au premier palier, on voit une Annonciation du Titien; les caractères de tête de l'ange & de la Vierge sont très-beaux, mais la draperie de la Vierge a totalement changé.

De l'autre côté, la Visitation, par le Tintoret, tableau où il y a beaucoup de mouvement, il est même un peu outré, mais d'une belle couleur.

Dans la chapelle d'en haut, dix grands tableaux du Tintoret.

1° La naissance de Jésus-Christ, tableau traité comme une bambochade; l'effet en est singulier.

2°. Le Baptême de S. Jean; les plans n'en sont pas heureux & la perspective n'y est point entendue.

3°. La résurrection: le corps du Christ est beau.

4°. Jésus-Christ au jardin des Oliviers; ce tableau est fort noirci.

5°. Une Cène, composée d'une manière basse & comme une tabagie, mais bonne d'ailleurs.

Le tableau d'autel représente S. Roch qui prie Dieu pour les pestiférés, & le cardinal Brilanclo qui en fut préservé par son intercession; il est très-médiocre.

6°. A droite, la multiplication des pains & des poissons: le fond en est très-bien composé, les figures d'en-bas sont colossales.

7°. L'aveugle né, sujet qui ne se débrouille pas bien.

8°. L'ascension de Notre Seigneur: il monte au ciel sur le dos des anges, dont les aîles produisent un mauvais effet.

9°. La piscine miraculeuse, tableau composé avec extravagance & même indécence; une femme lève la chemise de sa compagne, pour faire voir à Jésus-Christ le mal qu'elle a au milieu de la cuisse.

10°. L'esprit tentateur, qui montre à Jésus-Christ

deux pains, après le jeûne de quarante jours dans le désert ; ce tableau est mauvais, d'ailleurs la composition en est folle, le peintre a placé Jésus-Christ sur un arbre.

Le plafond est reparti en douze tableaux, qui sont également du Tintoret, tous sujets tirés de l'ancien Testament, où il y a de la couleur & une grande fécondité de génie, mais beaucoup de défauts : celui du milieu est le principal, il représente le serpent d'airain ; il n'est point de plafond.

Dans la salle de l'Albergo, où se traitent les affaires de la confrérie, est encore un grand tableau du Tintoret, qui tient tout le fond de la salle, admirablement composé, dont toutes les actions sont bien vraies ; il contient un grand champ où toutes les figures & les groupes sont bien distribués, liés ensemble, & bien coloriés : on admire l'intelligence du clair-obscur ; ce tableau représente le crucifiement de Jésus-Christ & des deux larrons : Jésus-Christ est déja crucifié ; on élève un larron, & l'on cloue l'autre à terre sur la croix.

Dans la même salle d'un côté de la porte, Jésus devant Pilate, de l'autre Jésus-Christ qui monte au Calvaire ; au-dessus de la porte, Jésus-Christ au prétoire : trois tableaux du Tintoret, où il y a encore beaucoup de mérite.

Le plafond de l'Albergo est reparti en vingt-un tableaux : celui du milieu représente S. Roch, que le Père éternel reçoit dans la gloire ; il est plus terminé, ainsi que les autres tableaux du plafond, que le Tintoret n'avoit coutume de faire, mais un peu plus froid de touche & de travail : c'est ce plafond que le Tintoret peignit lorsqu'il y eut un concours pour les peintures de cette confrérie ; il termina son ouvrage avant que les autres peintres eussent achevé leurs dessins, on le chargea de tout le reste de l'entreprise.

On remarque encore dans cette confrérie la peste

de Venise en 1630, un des plus beaux ouvrages d'Antoine Zanchi; on est frappé de la vérité horrible des morts & des mourans qui sont représentés dans les rues & dans les barques. La guérison de la peste fait le sujet d'une autre peinture de Pierre Negri sur l'escalier.

Les portes du sanctuaire sont en bronze, & ont coûté soixante-six mille francs; les bas-reliefs en bois sont de François Pianta: les uns représentent une bibliothéque de manière à tromper les spectateurs, d'autres des grotesques, & d'autres des hiérogliphes dont on voit l'explication entre les mains d'une statue de Mercure, qui est à droite en entrant dans la salle.

I FRARI, eglise des Cordeliers conventuels, l'une des plus grandes de la ville, est remarquable par l'architecture & les peintures, & même le pavé; elle fut bâtie vers 1400 par l'architecte Nicolas Pisano, le même qui bâtit celle de Saint-Antoine de Padoue, comme nous le dirons dans la suite: il y a seize autels dans cette église, la plupart sont ornés de peintures ou de sculptures de bonnes mains; dans la chapelle de S. Jérôme, le tableau de l'autel est d'Alexandre Vittoria: l'autel voisin est du Salviati, c'est celui où repose le corps de S. Théodore; il y a un S. Jean du Donatello sur l'autel de la nation de Florence; sur la porte de la sacristie, on voit S. Jérôme & S. François, du Sansovino: dans cette sacristie, on montre du sang de Jésus-Christ, qu'on dit avoir été apporté de Constantinople. Sur le grand autel est l'assomption du Titien.

Dans le chœur en haut & à gauche, un tableau de Benedetto Cagliari, frère de Paul Véronèse: il est très-sagement composé & peint assez largement, mais sans finesse de touche ni de demi-teinte.

Au-dessus du second autel de la nef à droite, un autre tableau de Benedetto Cagliari, représentant Jésus-Christ devant Pilate, bien composé; il

y a de beaux groupes, & les effets sont bons, ainsi que la couleur.

Le Titien est enterré dans cette église aux pieds de l'autel du crucifix, mais sans épitaphe : ce célèbre artiste fut enlevé par la peste de 1576, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans ; il fut enterré avec tous les honneurs que l'on rendoit à la noblesse, quoique dans ces temps de calamité on eût interdit les pompes funèbres (1) ; nous en avons parlé à l'occasion de la maison qu'il habitoit.

Le tombeau qui est près du grand autel est celui du doge François Foscari, élu en 1423 : il règna trente-quatre ans, & le temps de son règne fut un des plus heureux pour la république ; elle étendit sa domination sur les villes de Brescia & Bergamo, & sur une partie du territoire de Crémone & de Mantoue ; elle enleva au duc de Mantoue, Asola, Lonato, Peschiera : elle acquit Ravenne, Antivari dans l'Albanie, Salonique, Scutari, Dulcigno, & Patrasso dans la Morée.

On voit encore dans cette église les tombeaux de Nicolas Tron, de Christophe Moro & de Jean Pesaro. Celui de Pesaro est immense, il y a vingt-quatre figures ; deux squelettes aîlés de bronze soutiennent les épitaphes.

La bibliothéque de ce couvent est très-considérable.

Le palais Foscari n'est pas loin de-là : on y va en passant par le petit canal, appelé *Rio di Casa Foscari.*

PALAZZO BARBARIGO, que l'on trouve en retournant le long du grand canal, du côté du pont de Rialto, est à trois cent toises de ce pont ; on prétend que le Titien y avoit demeuré, & on l'appeloit *Scola del Titiano* ; on y voit encore un S. Jérôme de ce célèbre artiste, c'est son premier tableau ; le paysage en est mauvais, & la manière

(1) Actuellement même le doge & le chancelier sont les seuls pour lesquels on fasse des enterremens pompeux.

en eſt dure; un S. Sébaſtien du même, lourd, un peu rouge & même mauvais : c'eſt ſon dernier ouvrage, il le fit à quatre-vingt dix ans.

La multiplication des pains, de Jacob Baſſan, excellent tableau.

Une femme qui tient un panier de légumes, du Prete Genoveſe, traitée avec vérité, bien coloriée & dans le goût flamand.

Une circonciſion, de Jean Belin; c'eſt le même qui eſt chez M. le duc d'Orléans; la tête de la Vierge eſt jolie.

Dans la ſalle où le Titien peignoit, on voit onze tableaux de lui : le portrait du doge Auguſtin Barbarigo, fait en 1486, médiocre.

Une bacchante qui tire les cheveux à un ſatyre; c'eſt une belle tête de femme, bien deſſinée; celle du ſatyre a un caractère outré & n'eſt pas faite.

Prométhée dont le vautour dévore le foie, bien colorié, mais incorrectement deſſiné.

L'ange gardien qui conduit un jeune homme; la tête de l'ange, & le profil du jeune homme eſt fin : mais les têtes ſont peintes trop également & du même ton.

Un Chriſt portant ſa croix : les ombres ont pouſſé au noir : le caractère du Chriſt eſt dur & la draperie mal faite : il y a cependant une belle pâte de couleur dans les têtes.

Une belle Vénus, du Titien : elle eſt à ſa toilette, un amour lui apporte une couronne, & un autre lui tient ſon miroir; elle eſt moitié nue, & tient une main ſur ſa gorge; la tête eſt preſque de profil : cette figure eſt très-belle en tout point, le caractère en eſt très-beau, les chairs en ſont vraies, bien fraîches & ont beaucoup de rondeur, mais la main qui eſt la plus baſſe n'eſt pas belle : l'enfant qui tient le miroir eſt d'une nature trop formée.

Un *Ecce-Homo* entre deux figures; il n'eſt pas de la plus grande beauté.

Vénus qui retient Adonis prêt à partir pour la chasse, très-beau tableau bien peint; il est plein d'expression: la Vénus paroît très-pressante, mais il y a une grande incorrection dans sa jambe droite, qui n'appartient pas au corps; ce tableau est plus petit que ceux du palais royal, & du palais Colonne à Rome, qui sont sur le même sujet.

Une Vierge tenant l'enfant Jésus, à qui la Magdelaine présente une boîte de parfums; fort beau tableau, colorié de la plus grande vérité; la tête de la Vierge cependant n'est pas noble, non plus que celle de l'enfant Jésus: le profil de la Magdelaine est beau, & elle est bien coëffée.

Une belle Magdelaine, pénitente, pleine d'expression & admirablement peinte.

Un Christ qui tient un globe sur lequel est une croix; il est bien peint.

CHAPITRE XXXVIII.

Partie septentrionale de Venise.

LA partie la plus septentrionale contient principalement le *Sestier di Canaregio*, ainsi appelé à cause d'un des canaux de Venise qui a quatre cent cinquante toises de long sur vingt-cinq toises de large, & qu'on appelle *Canaretto* ou *Canaregio*, parce que c'est le plus grand de tous, après le canal-grande, ou parce que c'étoit un vaste marais plein de petits canaux. Nous partirons d'abord des environs du Rialto pour faire cette tournée, & nous commencerons par Ste. Sophie, qui n'est qu'à cent soixante-quinze toises du pont.

SANTA SOFIA, appelée aussi la *Sapienza*, église paroissiale, d'une structure antique, mais dans

laquelle

laquelle on voit des peintures du Tintoret, du Baſſan, & de Paul Véronèſe.

SANTA CATTERINA, eſt une ancienne égliſe de religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, où il y a auſſi des peintures du Tintoret, de Paul Véronèſe & du Palma; cette égliſe eſt une véritable galerie.

Au maître-autel, un tableau de Paul Véronèſe, repréſentant le mariage de Ste. Catherine; il y a des anges dans un coin auprès de la Vierge qui exécutent un concert; ce tableau eſt parfaitement bien compoſé; la tête de Ste. Catherine eſt très-belle, les caractères ſont beaux, les draperies vraies & bien jetées; il eſt très-harmonieux de couleur, la gloire eſt vague & aërienne, les anges ſveltes. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que la Vierge n'eſt pas aſſez jeune, & que la Ste. Catherine, au lieu d'avoir un habit de damas & un manteau comme une chape d'officiant, pourroit avoir un habit plus noble; l'ange de profil, qui tient le livre de muſique, eſt bien beau, ce tableau en général n'eſt pas d'un ton vigoureux. L'abbeſſe de ce couvent étoit une nièce du pape Rezzonico.

I GESUITI, c'étoit le collége & la maiſon profeſſe des Jéſuites, qui avoit appartenu autrefois à l'ordre des Crucifères. Cette maiſon fut brûlée en 1513 en même temps que le quartier de Rialto preſqu'en entier: l'ordre des Crucifères ayant été ſupprimé par Alexandre VII, la république donna cette maiſon aux jéſuites en 1657, & ils firent rebâtir l'égliſe avec magnificence.

Les colonnes du ſanctuaire & les entre-pilaſtres de la nef & la friſe ſont de ſtuc à fleurs vertes, d'un goût gai & ſingulier, qui donne, pour ainſi dire, à cette égliſe l'air d'une ſalle à manger.

Dans la chapelle de la croiſée à gauche on voit une Aſſomption du Tintoret, bien compoſée & vigoureuſement coloriée, mais dont tout l'effet eſt détruit par les fonds qui ont changé.

Dans la première chapelle à gauche, le martyre de S. Laurent, du Titien, tableau très-renommé, mais très-noirci par le temps. Il a été gravé par Cornelio Corte.

Les marches du maître-autel paroissent être de loin un tapis, & sont de marbre rapporté dont le fond est de verd de mer, les raies & les fleurs sont de marbre jaune.

Il y a dans cette église plusieurs mausolées, entre autres celui du doge Pasquale Cicogna qui régna depuis 1585 jusqu'en 1595. Son règne fut Remarquable par la construction d'un grand nombre d'édifices considérables; le pont de Rialto, les prisons, les *Fondamenta nuove*, espèce de quai qui borde la partie orientale de la ville depuis le collége jusqu'à S. Francesco della Vigna. On termina sous son règne les procuraties, on acheva l'église du rédempteur, on orna de riches peintures le palais de la *Ragione* ou des audiences, & l'on plaça dans le vestibule de la bibliothéque publique la collection de statues antiques laissées à la république par Jean Grimani, patriarche d'Aquilée. La création de ce doge Cicogna est représentée de la main du Palma dans la chapelle d'un petit hôpital qui est vis-à-vis du collége; il a été considéré comme un saint, on lui attribue même des miracles; on lit sur un côté de son mausolée *velut alter Simeon manibus Christum excepit*, parce qu'étant à la messe dans l'isle de Candie, on dit qu'au moment de l'élévation l'hostie abandonna les mains du prêtre pour venir se placer dans celles du doge.

Dans la sacristie est une présentation de Notre-Seigneur au temple, peint par le Tintoret, & bien composée; le point de vue est bas, ce qui ne lui arrivoit pas souvent, & produit un bon effet; ce tableau a beaucoup souffert.

Dans une chambre voisine de la sacristie, un tableau du Palma, représentant Hérodias avec sa

ſuite : elle tend le baſſin pour recevoir la tête de S. Jean qu'on vient de décoller ; ce tableau eſt très-chaud de couleur.

J'ai vu dans cette maiſon le ſeul obſervatoire qu'il y eut à Veniſe, où l'aſtronomie eſt preſqu'inconnue, & où les mathématiques ne ſont point cultivées. Le père Panigaï jéſuite l'avoit formé, auſſi-bien qu'un cabinet de médailles. C'eſt à Padoue qu'eſt l'obſervatoire de la république.

I MENDICANTI, hôpital deſtiné à l'entretien de pauvres filles & de vieillards incapables de gagner leur vie ; la façade extérieure eſt toute en marbre & d'une bonne architecture : elle fut faite aux dépens de Jacques Galli, riche négociant, en 1673. Entre le veſtibule & l'égliſe ſont deux mauſolées de marbre : le plus remarquable eſt celui de Louis Mocenigo, qui commandoit l'armée navale des Vénitiens lors du ſiége de Candie : on y a repréſenté ſes exploits : deux ſtatues expriment la force & la prudence ; & en dedans de l'égliſe on voit la ſtatue en grand de ce héros.

C'eſt ici un des quatre conſervatoires dont j'ai parlé ci-deſſus, où l'on entend les jours de fêtes une muſique excellente.

LA MADONNA DELL'ORTO, que l'on trouve en remontant au nord de la ville, eſt une égliſe de chanoines réguliers de S. Ambroiſe, qui appartenoit autrefois à l'ordre des Humiliés. On y trouve des peintures du Tintoret & du Palma. Au premier autel à gauche, un tableau du vieux Palma, repréſentant S. Laurent, S. Grégoire pape, S. Laurent Juſtiniani, Ste. Hélène, & un autre ſaint ; il eſt vigoureux & d'une bonne couleur.

A la quatrième chapelle à gauche, un tableau du Tintoret, repréſentant Ste. Agnès qui prie pour les fils d'un préfet ; il eſt confus de compoſition, on y voit de beaux caractères de têtes, mais la Ste. Agnès n'eſt pas noble.

Au cinquième autel à gauche, un tableau du Pordenone, représentant S. Laurent Justiniani & d'autres saints ; il est de grande manière, d'un dessin rond, d'une couleur vigoureuse, mais un peu jaune.

Au côté droit du sanctuaire, un tableau du Tintoret, représentant le jugement dernier ; il est plein d'imagination & de feu, mais d'une imitation déréglée : les régles de la composition n'y sont point observées. Parmi tout ce désordre & les incorrections dont les figures fourmillent, on en trouve cependant qui ont des tours ingénieux.

Au-dessus du grand autel est une statue colossale de S. Christophe, faite en 1470 par Gaspard Moranzone, habile sculpteur ; il suivit la proportion d'un os que l'on conserve parmi les reliques de cette église, comme étant de S. Christophe.

Dans la chapelle des Contarini on voit la statue de Gaspard Contarini, l'un des historiens de Venise ; elle est de la main d'Alexandre Vittoria.

SCUOLA DE' MERCATANTI, confrérie des marchands, où l'on voit plusieurs peintures du Tintoret, de Paul Véronèse & du Palma.

L'hôtel de l'ambassadeur de France est sur le même canal ; ses franchises s'étendent sur quelques maisons des environs, & ceux qui sont sur sa liste ne peuvent être arrêtés sans sa participation.

Au mois de Novembre 1770 la république de Venise ayant voulu abolir les franchises que l'ambassadeur de France avoit entre les deux ponts & tout autour de son hôtel, le ministre eut ordre de quitter sans prendre congé : on vendit les meubles du roi, on remit l'hôtel à M. Morosini, & les autres ambassadeurs menaçoient de faire la même chose ; il ne resta qu'un consul pour le commerce ; mais cela s'accommoda.

I SERVI, le couvent des Servites ; c'est là où habitoit le théologien de la république, qu'on avoit coutume depuis long-temps de choisir dans cet ordre ;

aujourd'hui c'eſt un prêtre ſéculier. On voit dans ce couvent pluſieurs peintures du Tintoret ; c'eſt dans le réfectoire qu'étoit autrefois le grand tableau de Paul Véronèſe, qu'on voit à Verſailles dans le ſalon d'Hercule, & dont la république fit préſent à Louis XIV ; c'eſt Jéſus-Chriſt chez le Phariſien, avec Ste. Madelaine à ſes pieds.

On y montre le lieu de la ſépulture de Fra-Paolo, auteur célèbre, qui étoit religieux de cette maiſon, & un couteau dont il fut frappé en diſant la meſſe ; il conſacra ce couteau au même autel en mémoire de ſa délivrance. Fra-Paolo fut théologien de la république de Veniſe ; il eſt connu par ſon hiſtoire du concile de Trente & par ſes écrits publiés contre le pape dans l'affaire de l'interdit de Veniſe en 1607.

L'abbé de S. Réal dit qu'il fit paroître l'hiſtoire du Concile, pour embarraſſer la cour de Rome ; il auroit voulu répondre auſſi au Squitinio *della libertà veneta*, que le marquis de Bedmar avoit fait faire pour établir le droit des empereurs ſur Veniſe, & détruire les prétentions de cette république à l'empire de la mer ; mais cette matière étoit trop délicate & trop embarraſſante.

De-là on paſſe dans le Canaregio à la partie la plus ſeptentrionale de la ville pour voir l'égliſe de S. Job ; c'eſt le Job de l'écriture-ſainte, car les patriarches & les prophètes ont tous à Veniſe leur culte & leurs égliſes.

S. GIOBBE, égliſe de Cordeliers obſervantins, qui prétendent être en poſſeſſion du corps de S. Luc évangéliſte, comme cela eſt diſcuté fort au long dans les annales de l'ordre, par Luc Waddingo. On y voit le tombeau du doge Chriſtophe Mauro, mort en 1470, qui fut le fondateur du couvent, & celui de M. d'Argenſon, père du garde-des-ſceaux, qui mourut en 1651, étant ambaſſadeur de France à Veniſe. M. le marquis de Paulmy ſon arrière-petit-fils l'a été en 1768.

IL GHETTO, la Juiverie, a son entrée sur le même canal : ce quartier est habité par les Juifs, qui depuis l'an 1416 sont en très-grand nombre à Venise ; on y compte sept synagogues : ils sont assujettis à porter le chapeau rouge, mais d'ailleurs ils y ont toute liberté. Leur habitation avoit été autrefois dans une grande isle au midi de Venise, qui porte encore le nom de Giudeca ; la nouvelle Juiverie a l'air plus propre & moins pauvre que celle de Rome.

CASA SAVORGNANI, beau palais qui est vis-à-vis du Ghetto.

I SCALZI, couvent de Carmes déchaussés, dont l'église est une des plus magnifiques de Venise, par la richesse des marbres & des statues ; la façade, bâtie aux frais du comte Cavazza, est toute en marbre de Carrare avec des colonnes, des statues, des bas-reliefs, dont la profusion est extraordinaire ; on y voit des peintures du Palma, du Paduanino, du Giorgion, du Tiepolo.

S. MARIA MATER DOMINI, église paroissiale rebâtie en 1520 sur les dessins de Sansovino : sur le grand autel, dont la table est de vermeil, on voit la passion de Notre-Seigneur, représentée en demi-relief, & les statues des douze apôtres en argent, à la droite du grand-autel ; il y en a un autre où sont deux statues en marbre que l'on fait remarquer.

Au fond de la croisée à gauche, une cène du vieux Palme ; il est moins chaud de couleur que le jeune Palme, mais plus correct de dessin ; on y remarque de beaux caractères de têtes.

A la croisée à la droite, un Tintoret représentant l'invention de la croix, la Ste. Hélène est belle & les femmes de la suite d'un nature svelte ; il est en général bien composé, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de feu dans sa composition ; on critique quelques figures trop longues, singulièrement celle de l'homme qui est à genoux.

Il ne nous reſte plus à décrire que la partie méridionale de Veniſe, qui comprend ſpécialement le *Seſtier di dorſo duro*, & la grande isle, appelée la Giudeca, ou vulgairement *la Zuecca*.

En revenant vers le midi, on rencontre le palais Rezzonico, qui eſt ſur le grand canal; c'eſt-là qu'habite le prince Rezzonico, neveu du pape Clément XIII; ce palais eſt beau & grand, la décoration en eſt riche, les deux premiers ordres dorique & ionique ſont de Sanſovino, le troiſième eſt d'un architecte moderne; le dorique du rez-de-chauſſée eſt à boſſages, & le veſtibule qui eſt ouvert en platte-bande eſt ſoutenu ſur des colonnes; l'entablement eſt d'une bonne force, & n'eſt composé que d'une corniche ſur une grande face; l'ordre ionique eſt décoré de grandes arcades d'une belle proportion, portées ſur des petites colonnes; l'entablement de cet ordre eſt d'une force convenable & d'un bon profil, le troiſième ordre corinthien qu'on a ajouté ſur cet ionique devient trop fort, ſurtout par ſon entablement.

LA CARITA, égliſe deſſervie par les Chanoines réguliers de la congrégation de Latran, célèbre par le ſéjour qu'y fit le pape Alexandre III, lorſqu'il fuyoit la perſécution de l'empereur Fréderic,

L'autel de S. Georges eſt remarquable par la table de marbre & les belles colonnes dont il eſt orné; auſſi bien que la chapelle de S. Salvatore, enrichie de marbre ſerpentin & de porphyre. Dans la première chapelle à droite eſt un beau tableau du Baſſan.

C'eſt dans cette égliſe qu'eſt enterré le doge Auguſtin Barbarigo, élu en 1486.

SCUOLA *grande della Carità*, confrérie où l'on va voir un fameux tableau du Titien, qui repréſente la Purification; on y diſtingue les portraits de quelques perſonnes de ce temps-là; une des bonnes figures de ce tableau eſt une vieille payſaune qui porte des œufs & des poulets.

CHAPITRE XXXIX.

Partie méridionale de Venise, qui contient l'isle Saint-George & la Zueca.

La Salute, que l'on trouve presqu'à la sortie du grand canal, est une église magnifique, desservie par les Somasques : elle fut bâtie à l'occasion du vœu que fit le sénat dans la peste de 1630 : la première pierre fut mise en 1631, le 25 Mars, qui est le jour qu'on estime avoir été celui de la fondation de Venise, voilà pourquoi on lit sur le pavé de l'église : *unde origo inde salus*, 1631 ; c'est en mémoire de ce vœu que le doge va chaque année en cérémonie visiter cette église le 21 Novembre avec tout le clergé, les religieux & les confréries de la ville.

Ce bâtiment est de l'architecture de Longuena ; il est grand & majestueux, orné en-dedans & en-dehors de colonnes, qui font un très-bel effet.

Au premier autel à droite est un tableau de Giordano, c'est la présentation de la Vierge au temple, tableau bien composé & d'un pinceau flatteur, quoiqu'un peu rouge ; les plans en sont bien entendus, mais la figure de la Vierge est un peu lourde, il y a trop de figures de profil.

A la seconde chapelle une Assomption de Giordano, tableau inférieur au premier ; les ombres sont généralement trop dures, mais il y a de jolis enfans.

A la troisième chapelle, la naissance de la Vierge, du même ; on y voit des caractères de têtes très-gracieux.

Dans la sacristie, les noces de Cana, du Tintoret ; tableau bien composé, heureux pour la

lumière, & dont l'effet est agréable; les caractères des têtes de femmes sont gracieux; il est fâcheux que les ombres du fond aient tant poussé au noir; ce tableau est bien en perspective & a beaucoup d'enfoncement, les attitudes en sont excellentes.

Dans le plafond trois tableaux du Titien, Caïn qui tue Abel, le sacrifice d'Abraham, David qui rend grâces à Dieu d'avoir tué Goliath.

Un autre tableau du Titien, dans sa première manière, & fort bon, représentant S. Marc, S. Sébastien & plusieurs autres saints.

A l'autel une Vierge d'Alexandre Varstari, dit le Padouan, d'un pinceau très-moëlleux, mais incorrect de dessin.

Les Somasques ont une grande & belle bibliothéque, enrichie par Nicolas Bergonzi, & par le père Caterino Zeno, frère du célèbre Apostolo Zeno, poëte & historien de l'empereur, qui s'est acquis par ses ouvrages & son érudition une des premières places dans la littérature italienne. On y voit huit grands volumes de dessins & de croquis originaux des maîtres les plus célèbres.

LA UMILTA, couvent de Bénédictines, qui appartenoit aux Jésuites, lorsque ces pères furent obligés, en 1606, de quitter l'État de Venise, pour avoir observé l'interdit de Paul V contre les Vénitiens, qui avoient attaqué ses prétentions dans trois occasions différentes.

On voit dans cette église plusieurs peintures de Paul Véronèse, du Tintoret & du Palma; on y remarque surtout le tableau de S. Pierre & de S. Paul, du Bassan, il le fit exprès pour répondre au reproche qu'on lui avoit fait de ne pas peindre des pieds, parce qu'il ne se croyoit pas en état de les rendre assez bien; on y voit à nud & en grand des pieds qui sont peints d'une façon digne de lui.

DOGANA *di Mare*, bâtiment situé sur la pointe de terre, qui est presqu'en face de S. Marc: il fut

fait en 1682; c'eſt de ce mot de Dogana que nous avons tiré celui de Douane, lorſque nous faiſions venir des Toſcans & des Lombards pour établir des fermes & inventer des impôts; ce mot vient de Doga, qui ſignifioit autrefois un tonneau, parce que la plupart des marchandiſes ſe mettoient dans des tonneaux.

Cette Douane préſente une belle colonnade en marbre, qui ſupporte une tour, au-deſſus de laquelle on voit un grand globe de bronze doré, ſoutenu par pluſieurs figures; ſur ce globe on a placé une figure de la fortune qui tourne en forme de girouette, idée naturelle dont l'application eſt heureuſe, à cauſe du haſard & des événemens du commerce.

S. GIORGIO MAGGIORE, égliſe des Bénédictins, ſituée preſqu'en face de la place Saint-Marc, à deux cent trente toiſes de diſtance des colonnes; elle eſt dans une isle ſéparée de la Giudeca par le canal de S. George; cette isle qui a cent ſoixante-quinze toiſes de long, eſt occupée en entier par l'égliſe & le couvent de Bénédictins du Mont-Caſſin, à qui le doge Memmo la donna en 982.

L'architecture de cette égliſe eſt de Palladio, la façade eſt toute en pierre d'Iſtrie, & fut commencée en 1556; c'eſt une des plus belles de Veniſe, en même temps qu'elle eſt la mieux ſituée pour le coup-d'œil de la ville; le portail en eſt grand & beau, décoré d'un grand ordre compoſite & d'un petit ordre corinthien, qui monte environ à la moitié du grand ordre; celui-ci eſt élevé ſur des piédeſtaux qui ſont d'une bonne proportion, & couronné d'un entablement dont la friſe, qui eſt bombée, eſt extrêmement baſſe; le tout eſt terminé par un fronton ſur lequel il y a trois figures. Les défauts de cette architecture ſont que l'entablement du petit ordre diſpute trop avec celui du grand; que la porte eſt étroite & trop haute de-

proportion, & que les deux arrières-corps sont couronnés de parties de fronton qui vont mourir contre les colonnes de l'avant-corps, ce qui produit un assez mauvais effet. Cette façade est ornée de sept statues en marbre faites par Albanèse de Vicense, dont cinq sont sur les frontons, & deux dans les niches des entre-colonnes. On y voit aussi les tombeaux de Tribuno Memmo, & de Sébastien Ziani, qui fut doge l'an 1173; ils sont dans les entre-pilastres de l'arrière-corps, & élevés sur des piédestaux qui sont d'une hauteur extraordinaire, étant les mêmes que ceux du grand ordre : le portail auroit pu se passer de la décoration de ces petits tombeaux, qui est mesquine & hors de place.

A l'entrée de l'église est un grand bénitier de porphyre.

L'église est elle-même belle & grande, composée d'une nef qui est cependant un peu petite, d'une croisée bien décorée, mais un peu longue, ainsi que le sanctuaire, & d'un chœur par derrière, dont l'ouverture est en plates-bandes, soutenues par des colonnes corinthiennes cannelées; ce même ordre décore les bas-côtés de l'église; la nef est portée par un ordre composite, élevé sur des piédestaux & couronné d'un entablement un peu lourd, avec une frise basse & bombée, ainsi que le pratiquoit ordinairement Palladio. Au milieu de cette église est une coupole qui devient petite, les pieds droits qui portent les arcades de la nef sont un peu maigres, & les arcades un peu hautes par rapport à leur largeur; il auroit été à désirer que son entablement eût passé sans aucun ressaut d'une colonne à l'autre. La partie qui fait l'ouverture du chœur, dans laquelle se trouve l'ordre, est sans goût, mais elle n'est pas de Palladio; le chœur est très-bien décoré; on y voit cinquante beaux bas-reliefs, qui représentent l'histoire de S. Benoît; ils sont d'Albert Brules, Flamand; ce chœur fut fait en

1554; les croisées sont bien ajustées. Il auroit été à désirer que l'église eût été entièrement de la couleur bistre-clair, dont est toute la grande architecture, qui est un marbre piqué rustiquement, que l'on appelle *Marino Rosso*, couleur aimable à la vue, & qui est gâtée par les blancs dont on a rechampi le nud des murs. La pensée du maître-autel est belle; ce sont les quatre évangélistes qui portent un globe de cuivre jaune très-brillant, symbole du monde, sur lequel est le Père éternel, le tout exécuté en bronze sur les dessins de Campagna. Il y a dans l'église plusieurs tableaux de prix; on y remarque encore le mausolée du doge Michiele, élu en 1117, célèbre par ses conquêtes.

Dans la sacristie, un tableau de la présentation par le Bassan.

Dans le vestibule du réfectoire, le martyre de S. Laurent, par Lazzarini.

Le réfectoire qui est grand & beau, est du Palladio; on y admire le tableau célèbre de Paul Véronèse, représentant les noces de Cana, qui tient le fond du réfectoire, & où l'on distingue plus de cent vingt figures; c'est une grande machine & l'un des plus beaux ouvrages de ce peintre; ce fut le premier qu'il fit à Venise : on observe que parmi les musiciens qu'il a représentés dans ce tableau, celui qui joue de la viole est son propre portrait; le second qui tient un violon, est le portrait du Titien; le troisième qui joue encore du violon, est le Tintoret; le quatrième tient une flûte, c'est le Bassan. Le Christ & la Vierge sont les figures les moins bonnes; celle de la mariée qui est au coin du tableau est très-belle, elle a un habit blanc à fleurs, la table retourne quarrément par les coins & remplit tout le lieu de la cène; au milieu il y a une petite table où sont placés les musiciens, qui jouent de différens instrumens; au haut de la salle il y a une grande balustrade où l'on voit différentes

figures dont quelques-unes regardent la fête, ce qui donne plus d'étendue au ſujet; l'architecture, qui fait le fond de ce tableau, eſt très-belle & très-riche, ſans détruire l'effet principal de ce chef-d'œuvre.

Le ciel qui a été peint avec de bon outre-mer, n'a point changé, ce qui eſt aſſez rare dans les ouvrages de Paul Véronèſe, dont tous les fonds ont ſouffert : il y a dans ce tableau une grande quantité de belles têtes & d'une belle couleur. Quoique, pour l'effet général, le peintre n'ait pas fait jouer les plus grandes reſſources du clair-obſcur, il y en a néanmoins aſſez, & les plans ſont bien entendus : on trouve ſeulement que la compoſition de ce tableau eſt un peu confuſe, il y auroit fallu un peu plus de repos, ſingulièrement dans le groupe des muſiciens, qui ſe lie trop avec ceux qui ſervent la table, & forme trop de confuſion.

Il y a dans ce couvent deux cloîtres, l'un de Sanſovino, & l'autre de Palladio; ce dernier eſt décoré de colonnes ioniques accouplées ſur leur épaiſſeur & ſurmontées d'un étage percé de croiſées, dont la décoration eſt fort ſage : le cloître eſt beau & grand, & bien proportionné dans ſa maſſe.

On monte dans les corridors par un très-joli eſcalier à deux rampes, qui eſt de Balthazar Longuena, architecte Vénitien.

La bibliothéque renferme beaucoup de livres provenus de Côme de Médicis, qui s'étoit retiré à Veniſe dans ſon exil; le vaiſſeau, ſans être fort grand, eſt d'une bonne proportion; les armoires, qui ſont décorées de petites colonnes ioniques, produiſent un très-bon effet, ainſi que les figures allégoriques qui couronnent toute cette menuiſerie & indiquent d'une manière ingénieuſe les matières renfermées dans chaque armoire.

La voûte eſt décorée de cinq tableaux peints par les frères Lucheſi, de l'école de Cortone, infé-

rieures à ce maître, mais ayant cependant les grâces de sa composition.

La maison des religieux de S. George est en général belle & grande ; le grand dortoir a environ trois cent cinquante pieds, il est terminé par un balcon d'où l'on a une très-belle vue sur les lagunes ; le jardin est grand & ouvert au public, mais pour les hommes seulement.

De l'isle S. George on passe dans l'isle appelée *la Zueca*, ou Giudeca, qui a mille toises de long, & qui est séparée du reste de Venise par le canal de la Giudeca, qui a cent cinquante toises de largeur. Ce qu'elle contient de plus remarquable est l'église du Rédempteur.

IL REDENTORE, église des Capucins, qui fut bâtie en conséquence du vœu fait par la république dans la peste de 1576 ; cette église est sur les dessins de Palladio ; son éditeur dit : c'est le plus bel ouvrage de ce célèbre architecte, & même le plus pur & le plus beau qu'il y ait en Italie ; la façade est toute en marbre, décorée d'un petit ordre corinthien dans un grand ordre composite ; la masse générale est d'une bonne proportion, ainsi que l'avant-corps qui est couronné d'un fronton & surmonté d'un attique qui fait très-bien. On monte à ce portail par un perron de dix-sept marches dans la hauteur du piédestal, ce qui produit un bon effet ; les profils du portail sont bons, peut-être trop semblables ; la porte est belle & grande, mais l'ajustement en est un peu trop considérable, eu égard au grand ordre qui décore ce portail ; on trouve que l'architecte eût mieux fait de supprimer les parties de fronton qui couronnent les arrières-corps, & s'il eût été possible, de ne pas engager ses colonnes.

L'intérieur de cette église est beau & grand, le plan est d'un très-beau mouvement & extrêmement régulier ; la nef est d'une belle proportion en elle-

même & par rapport à la coupole. Il y a dans cette église quelques tableaux du Palme, du Tintoret & du Baſſan : le doge & les ſénateurs vont chaque année la viſiter le troiſième dimanche de Juillet, jour de la fête du Rédempteur.

En revenant de l'isle appelée *la Zueca*, on trouve l'égliſe des Dominicains, appelée encore *I Geſuati*, parce qu'elle appartenoit aux Jéſuates, dont l'ordre fut éteint en 1669 ; cette égliſe eſt majeſtueuſe & riche : on y voit des autels incruſtés de jaſpe de Sicile, & pluſieurs tableaux de prix. Au premier autel à droite, un tableau de Tiepolo, repréſentant la Vierge aſſiſe, & trois religieuſes, dont l'une careſſe le petit Jéſus, l'autre tient un crucifix, & la troiſième médite ; ce tableau eſt d'une couleur aimable & a des caractères gracieux, mais la Vierge eſt très-mal compoſée, les religieuſes le ſont mieux.

La bibliothéque de ce couvent eſt la plus riche de la ville, ſurtout depuis qu'on y a réuni celle d'Apoſtolo Zeno, qui eſt mort vers 1760 ; elle contient des livres imprimés ſur la littérature ancienne, les inſcriptions, les médailles, la critique, l'hiſtoire littéraire & la poëſie italienne.

S. BASTIAN, égliſe de Jéronimites, eſt un peu plus au nord que l'égliſe précédente ; elle eſt digne d'attention par les ouvrages & par le tombeau de Paul Véronèſe. Ce grand maître avoit peint la ſacriſtie dès l'âge de vingt-cinq ans ; il peignit enſuite la voûte de l'égliſe, l'orgue, la chaire, & les tableaux de pluſieurs chapelles ; enfin il y fut enterré en 1588, comme on le voit ſur la pierre qui couvre ſon tombeau ; à côté de l'orgue, on a placé ſa figure, faite par Matthieu Carneri, avec une inſcription à ſon honneur. *Paulo Calliario Veron. pictori naturæ æmulo, Artis miraculo, ſuperſtite fatis fama victuro.*

Dans le ſanctuaire de l'égliſe à gauche, eſt un

tableau de Paul Véronèse, qui représente S. Marc & S. Marcelin descendant de l'escalier du préteur qui les a condamnés à mort, leur mère qui veut les exhorter à changer de foi, & S. Sébastien qui les engage à ne point changer; le sujet est bien composé, la couleur est très-fraîche & bien conservée.

Vis-à-vis est le martyre de S. Marcelin, & sur l'autel un autre tableau représentant S. Sébastien attaché à la colonne & percé de flèches, tous deux encore de Paul Véronese; il y a de très-belles choses & une grande harmonie de couleur.

Sur les volets en-dedans de l'orgue, deux beaux tableaux de Paul Véronèse, représentant la piscine de l'évangile, bien composés & d'une bonne couleur.

Dans la première chapelle à droite, un tableau du Titien, représentant S. Nicolas, dont la tête est fort belle.

Dans la quatrième chapelle à droite, un Christ de Paul Véronèse, la Vierge est évanouïe en-bas, & S. Jean debout; le Christ est un peu trop blanc de couleur, & la tête n'en est pas noble : le reste est bien colorié; la tête de la Madelaine est belle.

Dans le plafond, trois tableaux de Paul Véronèse, dont on jouit mal, mais le peu qu'on en découvre paroît fort beau.

Dans la tribune où est le chœur & où l'on chante l'office, le martyre de S. Sébastien, peint à fresque par Paul Véronèse; il est bien composé, bien dessiné, la couleur en est claire, mais il n'est pas aussi vigoureux que les précédens; ce tableau a beaucoup souffert.

Au fond du réfectoire, un grand tableau de Paul Véronèse, représentant le repas chez Simon & la Madelaine aux pieds de Notre-Seigneur; il y a dans ce tableau deux grandes tables, on y découvre

vre

vre de belles têtes, mais en total on en jouit mal, il est presqu'entièrement noirci.

A la sacristie dans le plafond, la Vierge couronnée par le Père éternel & par Dieu le Fils; c'est un des premiers ouvrages de Paul Véronèse. On y remarque aussi les quatre évangélistes.

Après avoir vu cette église, je tournai la pointe de Ste. Marthe, & je remontai vers le nord pour voir une église que j'avois laissée dans ma course septentrionale, parce qu'elle étoit trop éloignée des autres, c'est Ste. Marie Majeure.

S. MARIA MAGGIORE, est une église de religieuses Franciscaines, ornée de très-belles peintures; il y avoit au premier autel à droite l'arche de Noé, du Bassan; ce tableau fut volé en 1781, le gouvernement parvint à le retrouver : on l'a porté au conseil des Dix, ainsi que nous l'avons dit.

Dans la nef, les quatre saisons, du Bassan; ce sont de beaux tableaux.

Au maître-autel, une Assomption, de Paul Veronèse; la gloire ne paroît pas assez aërienne, les ombres ont beaucoup changé, il y a de belles têtes.

A la chapelle des bas-côtés, à droite, un Saint-Jean du Titien, bien peint & bien dessiné; ce tableau a de la célébrité, quoique le caractère de la tête soit dur.

On voit dans les églises de Venise beaucoup de grandes madonnes sur les autels, vêtues d'étoffes : des S. Joseph en robe-de-chambre, des S. Dominique, des saintes religieuses avec des visages peints, & les habits de leur ordre, ils sont grands comme nature; ces figures que nous ne sommes pas accoutumés de voir, déplaisent au premier coup-d'œil. On a coutume aussi de tendre les églises dans les grandes fêtes, ainsi qu'à Rome, *in fiocco*, & d'y exécuter beaucoup de bonne musique.

A S. Marc & dans quelques autres églises de Venise, on est en usage de chanter la grand'messe

la veille de Noël, deux heures après le soleil couché, l'église de S. Marc est illuminée, & la musique exécutée par les meilleurs acteurs de l'opéra, à qui l'on donne quatre sequins par tête; le doge y assiste, ayant à sa droite le nonce du pape, & à sa gauche l'ambassadeur de l'empereur, (l'ambassadeur d'Espagne n'assiste à aucune fonction depuis la préséance adjugée à celui de l'empire); au commencement de la messe, le doge & le nonce ou le primicier vont au-bas de l'autel, le nonce dit les premiers versets de la messe, & le doge à genoux y répond. Il va à la grand'messe le jour de Noël à S. Marc, & aux vêpres de S. Giorgio Maggiore; il y a beaucoup d'autres messes de cette espèce: le jour de la Purification, la seigneurie va à Santa Maria Formosa honorer la fête des Bahutiers, en reconnoissance d'une belle action qu'ils firent autrefois, en délivrant des filles qu'on avoit enlevées dans un endroit où l'on amenoit les filles à marier. Ils mettent ce jour-là sur une table au-bas de l'église des chapeaux de paille, du pain & du vin. Il m'a paru que ces cérémonies de piété prenoient beaucoup de temps au prince de la république & aux sénateurs dont il est toujours accompagné. On pourroit ajouter aux églises que j'ai décrites, *San Nicoletto*, *San Pantaleon*, *Ogni Santi*, *Corpus Domini*, *S. Cosmo alla Giudeca*, où il y a des tableaux remarquables, de même que dans les palais Moretta, Soranzo, Zanetti, Vidimani, Rezzonico, & chez le sénateur Jaques Quirini; celui-ci a aussi rassemblé divers objets de curiosité dans sa maison de campagne près de Padoue; enfin la galerie de M. Farsetti, où l'on trouve une collection unique de plâtres & de modèles, des statues & des monumens antiques les plus célèbres.

Fin du Tome sixième.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

